Rémy Hémez

LES OPÉRATIONS DE DÉCEPTION

Ruses et stratagèmes de guerre

PERRIN
MINISTÈRE DES ARMÉES

Rémy Hémez

LES OPÉRATIONS DE DÉCEPTION

Ruses et stratagèmes de guerre

PERRIN

Cet ouvrage est coédité avec le ministère des Armées,
secrétariat général pour l'administration,
Direction de la mémoire, de la culture et des archives.

La Direction de la mémoire, de la culture et des archives (DMCA) est une direction du ministère des Armées placée sous l'autorité de la secrétaire générale de ce ministère. La DMCA a notamment en charge la politique culturelle du ministère au travers des collections de ses musées, de ses services d'archives et de ses bibliothèques. Elle détermine et finance les actions nécessaires à la gestion et à la valorisation de ce riche patrimoine. C'est dans cette perspective que la DMCA développe également une politique de publication et de soutien aux productions audiovisuelles permettant à un large public de découvrir l'histoire et le patrimoine du ministère des Armées.

Couverture : Chars factices conçus par l'armée anglaise (20 mai 1944).
© National Archives Catalog

© Ministère des Armées/Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2022

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-08076-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par PCA

Sommaire

Couverture

Titre

Copyright

Sigles et acronymes

1. Opérations de déception et stratagèmes : concepts et histoire

Prologue : « Barclay », une opération de déception exemplaire

Ruse et déception : définitions

Les trois formes de la déception

Pourquoi est-il possible de tromper ?

Ruser : utile mais difficile

La ruse avant le XIX^{e} siècle : quelques fondements théoriques et historiques

2. La Première Guerre mondiale et la naissance des opérations de déception modernes

Stratagèmes de tranchées, la ruse en défensive

Le camouflage réinventé

Les « petites guerres de la Grande Guerre »

Percer le front

Des espaces fluides propices aux opérations de déception

La troisième bataille de Gaza : première opération de déception moderne

La ruse de la sacoche : une affabulation fructueuse

Megiddo, des leurres par milliers

Bateaux-pièges contre U-Boote

Conclusion

3. La Seconde Guerre mondiale, apogée des opérations de déception

Wavell et Clarke, le « passeur » et le « maître du jeu »

A Force et LCS, naissance de structures dédiées à la déception

« Bertram », victoire de l'armée fantôme

Deux coups de légende : « Error » et « Mincemeat »

Leurrer pour éviter les bombes, leurrer pour bombarder

Les « moyens spéciaux » : le rôle clé des agents doubles

« Fortitude », ou le sommet des opérations de déception

La maskirovka renaît de ses cendres

De Lattre et la « découverte » des opérations de déception

Conclusion

4. La guerre froide

Guerre de Corée : assauts surprises

Maskirovka, toujours

Guerre du Kippour : « Cela ne peut tout simplement pas arriver ! »

Malouines, de l'art de la déception pour une opération amphibie

5. Les guerres irrégulières

En Indochine : « Il est très surprenant de bien surprendre »

Algérie : l'action psychologique, mère de toutes les ruses

Opération « Bolo », menace fantôme dans le ciel vietnamien

Pseudo-opérations, la ruse au service de l'infiltration

6. Les opérations de déception à l'ère des interventions

La guerre du Golfe : crochet du gauche, déception du droit

Face à la puissance aérienne, la ruse du faible

Invasion de l'Irak et bataille de Falloujah

La France en opérations extérieures : l'Afghanistan, et après ?

Maskirovka 2.0 : incertitude et ambiguïté

7. Demain, la déception

Détection : la transparence du champ de bataille, enfin ?

Dissimulation : entre métamatériaux et savoir-faire basiques

Simuler et brouiller : les armées fantômes

Cyber : les stratagèmes numériques

Le nouvel âge de la manipulation et de la propagande

L’IA : les stratagèmes et la machine

Conclusion : relever le défi de la déception pour vaincre

Conclusion

Notes

Bibliographie sélective

Index

Remerciements

SIGLES ET ACRONYMES

AIS	*Automatic Identification System*
ALN	Armée de libération nationale
AMAN	Agaf Ha-Modiʿin – direction du renseignement militaire israélien
ANA	Armée nationale afghane
BCA	Bataillon de chasseurs alpins
BDO	Battlefield Deception Office
BEF	British Expeditionary Force
BM	Brigade mécanisée
BPC	Bataillon de parachutistes de choc ou Bâtiment de projection et de commandement
CALL	Center for Army Lessons Learned
CDEC	Centre de la doctrine et de l'enseignement du commandement
CEFEO	Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient
CENTCOM	Central Command
CIA	Central Intelligence Agency
CNRS	Centre national de la recherche scientifique
COP	*Combat Outpost*

DARPA	Defense Advanced Research Project Agency
DBLE	Demi-brigade de Légion étrangère
DGA	Direction générale de l'armement
DI	Division d'infanterie
DLAS	Détachement de liaison d'appui et de soutien
DMC	Desert Mounted Corps
DPU	Dispositif de protection urbaine
DST	Direction de la surveillance du territoire
EEF	Egyptian Expeditionary Force
EEI	Engin explosif improvisé
EFR	État final recherché
EI	État islamique
FDD	*Family of Deception Devices*
FEM	Filets-écran multispectraux
FFI	Forces françaises de l'intérieur
FLN	Front de libération nationale
FM	*Field Manual*
FOB	*Forward Operating Base*
FOS	Fouille opérationnelle spécialisée
FRELIMO	Front de libération du Mozambique
FSB	Federalnaïa sloujba bezopasnosti Rossiyskoï Federatsii – Service fédéral de sécurité de la Fédération de Russie
FTNV	Forces terrestres au Nord-Vietnam
FUSAG	First United States Army Group

GA	Groupe d'armées
GAT	Groupes armés terroristes
GCMA	Groupement de commandos mixtes aéroportés
GLI	Groupement léger d'intervention
GPS	*Global Positioning System*
GRE	Groupe de renseignement et d'exploitation
GRU	Glavnoïé Razvédyvatel'noïé Oupravlénié – Direction générale des renseignements
GTIA	Groupement tactique interarmes
HIMARS	*High Mobility Artillery Rocket System*
HMS	*Her Majesty Ship*
ICEWS	*Integrated Crisis Early Warning System*
IP	*Internet Protocol*
IRTF	Immediate Reaction Task Force
ISIS	Islamic State in Iraq and Syria
KGB	Komitet gossoudarstvennoï bezopasnosti – Comité pour la sécurité de l'État
LAW	*Light Antitank Weapon*
LCA	*Landing Craft Assault*
LCS	London Controlling Section
LCSS	*Ligthweigth Camouflage Screen System*
LCT	*Landing Craft Tank*
LRDG	Long Range Desert Group
LRM	Lance-roquettes mutiple

MAGIC	caMouflAGe multI-éChelle
MALD	*Miniature Air-Launched Decoy*
MARPAT	*MARine PATtern*
MCCD	*Multispectral Close Combat Decoys*
MCS	*Mobile Camouflage System*
MEB	Marine Expeditionary Brigade
MIT	Massachusetts Institute of Technology
NKVD	Narodniï komissariat vnoutrennikh diel – Commissariat du peuple aux Affaires intérieures
NORAD	North American Aerospace Defense Command
NTC	National Training Center
ONERA	Office national d'études et de recherches aérospatiales
OSINT	*Open Source Intelligence* – renseignement de source ouverte
OTAN	Organisation du traité de l'Atlantique Nord
PC	Poste de commandement
PIM	Personnel interné militaire ou prisonnier interné militaire
POTF	Psychological Operations Task Force
QG	Quartier général
RAF	Royal Air Force
RC4	Route coloniale n^{o} 4
RCP	Régiment de chasseurs parachutistes
RDA	République démocratique allemande
REP	Régiment étranger de parachutistes
RETEX	Retour d'expérience

RGP	Régiment du génie parachutiste
RI	Régiment d'infanterie
RNVR	Royal Navy Volunteer Reserve
RPC	Régiment de parachutistes coloniaux
RPG	*Rocket-Propelled Grenade* – lance-roquettes
SAM	*Surface-to-Air Missile* – missile sol-air
SAS	Special Air Service
SBS	Special Boat Service
SD	*Secure Digital*
SDECE	Service de documentation extérieure et de contre-espionnage
SEAL	*Sea, Air, Land – Naval Special Warfare*
SEO	*Search Engine Optimization*
SF	*Special Fires*
SGTIA	Sous-groupement tactique interarmes
SHAEF	Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force
SHAR	*Sea Harrier*
SHD	Service historique de la Défense
SIC	Système d'information et de communication
SISPO	Système à imagerie spectrale pour l'observation
SOCOM	Special Operations Command
SPG	Special Projects Group
SR	Services de renseignements
TALD	*Tactical Air Launched Decoy*
TF	Task Force

TFLF	Task Force Lafayette
TFW	*Tactical Fighter Wing*
TRADOC	United States Army Training and Doctrine Command
TTA	Traité toutes armes
ULCANS	*Ultra-Light Camouflage Netting System*
URSS	Union des républiques socialistes soviétiques
USAF	United States Air Force
USAICS	United States Army Intelligence Center and School
USMC	United States Marine Corps
USN	United States Navy
ZAA	Zone autonome d'Alger
ZANU	Union nationale africaine du Zimbabwe

1
Opérations de déception et stratagèmes : concepts et histoire

Prologue : « Barclay », une opération de déception exemplaire

30 avril 1943, 4 h 15. Le sous-marin britannique *Seraph* fait surface au large du port de Huelva, en Espagne. L'équipage est isolé, seuls les officiers préparent l'évacuation d'un cadavre dont ils ne savent rien. Lorsqu'ils ouvrent le conteneur rempli de glace carbonique, se dégage une lourde odeur de putréfaction. Le corps d'un homme vêtu d'un uniforme de commandant des Royal Marines apparaît, le bas du visage couvert de moisissures, une mallette attachée à son poignet. Un des officiers gonfle son gilet de sauvetage avant d'être jeté à la mer avec un canot pneumatique identique à ceux équipant les hydravions Catalina. Le capitaine de corvette Norman « Bill » Jewell, commandant le *Seraph*, peut alors rendre compte à la radio : « Mission "Mincemeat" accomplie », et faire route vers Gibraltar.

Cette opération « Mincemeat », une ruse audacieuse sur laquelle nous reviendrons plus en détail, vise à faire passer aux Allemands, via un cadavre maquillé en officier britannique, de faux documents évoquant des débarquements alliés à venir en Grèce et en Sardaigne. Le but, comme pour de nombreuses autres actions lancées par les Britanniques et les Américains au printemps et à l'été 1943, est de contribuer à la recherche d'un effet de surprise pour l'opération « Husky », l'invasion de la Sicile. En effet, en janvier 1943, à la conférence de Casablanca, Churchill et Roosevelt décident que l'île italienne doit être l'objectif des Alliés après la campagne d'Afrique du Nord : la Sicile offrirait une base idéale pour poursuivre les opérations en Méditerranée. Toutefois sa position géographique avantageuse – à seulement cent cinquante kilomètres au large de la Tunisie – en fait également une cible évidente aux yeux de l'Axe.

Afin de préserver un effet de surprise indispensable à toute opération amphibie et aéroportée d'ampleur, une opération de déception s'impose. Elle est baptisée « Barclay[1] ». Ses objectifs sont d'accroître, chez les

Allemands et les Italiens, les craintes d'attaques en Méditerranée afin de fixer leurs forces au sud de la France et dans les Balkans, d'éviter le renforcement de la Sicile, de minimiser le risque d'attaques contre les convois maritimes et de maintenir la marine italienne dans les eaux à l'est de la « botte ». Le scénario à transmettre aux Allemands et aux Italiens pour y parvenir est complexe et s'articule autour de quatre axes. Le premier consiste en l'attaque par la 12e armée britannique (fictive), depuis l'Afrique du Nord, de la Crète et de la Grèce en mai, puis des Balkans. Le deuxième consiste à faire croire que la Turquie se joindrait alors aux Alliés, permettant à ces derniers d'avancer en Bulgarie et en Roumanie pour faire la jonction avec les Soviétiques et attaquer les Allemands en Russie. Le troisième axe du scénario repose sur la 8e armée britannique qui, elle, débarquerait en France en juin, avec des unités françaises, pour ensuite remonter la vallée du Rhône. Enfin, le dernier axe vise à faire croire que la 7e armée du général Patton attaquerait la Corse et la Sardaigne. Des reports de ces « opérations » doivent être annoncés de fin mai-début juin à fin juin-début juillet, puis à fin juillet-début août[2] pour tenir Allemands et Italiens en haleine. Le jour J réel de « Husky » est fixé au 10 juillet.

La tâche n'est pas facile. La montée en puissance des forces alliées en Afrique du Nord et à Malte, la capture d'une équipe de reconnaissance de plage en Sicile et, surtout, la prise de l'île de Pantelleria (opération « Corkscrew ») le 10 juin 1943 réduisent encore les chances d'obtenir la surprise : la Sicile est une cible toujours plus évidente. Il n'empêche, les Alliés, forts de l'expérience acquise par les Britanniques en Afrique du Nord, mobilisent toutes les méthodes de tromperie pour « Barclay », en entreprenant une opération de déception à la complexité inédite.

Transmettre de fausses informations par des agents doubles ou des médias est la première méthode employée pour bluffer Allemands et Italiens. Les agents sont nombreux – à l'image de « Whisker » ou « Jewell » – à être mobilisés pour accréditer un débarquement des Alliés à venir en

Corse et en Sardaigne, puis dans le sud de la France, ou encore pour évoquer l'invasion proche des Balkans par la 12e armée. La presse est également instrumentalisée pour faire passer des messages. Son journal étant complice des services secrets britanniques, un correspondant stationné en Turquie reçoit par exemple un télégramme de sa rédaction lui demandant de quitter le pays en juin. Le journaliste ne manque alors pas d'alimenter en rumeurs le milieu de la presse internationale à Istanbul.

Autre méthode de déception employée pour « Barclay » : des mouvements réels d'unités menant, par exemple, des reconnaissances aériennes et terrestres. Une équipe de six hommes est notamment infiltrée par sous-marin sur l'île de Zante, en Grèce. Sa reconnaissance terminée, elle abandonne volontairement sur place un canoë en le camouflant suffisamment pour suggérer qu'un effort a été fait, mais pas assez pour qu'il ne soit pas découvert. Une autre équipe de reconnaissance agit de même en Sardaigne. Des entraînements à des opérations amphibies sont également organisés avec des troupes grecques près de Suez, ou des unités françaises en Algérie, pour simuler des préparatifs de débarquements. En revanche, Dudley Clarke, qui coordonne les actions de déception, ne parvient pas à convaincre le commandement que des bombardements aériens doivent avoir lieu en Corse et en Sardaigne, et ces derniers pointent clairement vers la Sicile.

Troisième moyen de déception employé pour « Barclay » : la guerre électronique. Le trafic sur les ondes est réduit à Malte et Tunis et des échanges radio sont simulés dans l'est de la Méditerranée.

Par ailleurs, de nombreuses mesures administratives trompeuses sont prises ; c'est la quatrième méthode. Des cartes de France et des Balkans sont commandées. En Afrique du Nord, des officiers font le tour des librairies pour acquérir des ouvrages sur ces destinations. Des interprètes en grec sont recherchés au Moyen-Orient et en Inde. Un volume important de drachmes est acheté au Caire. Des billets d'une livre avec surcharge

« France », « Grèce » ou « Bulgarie » sont imprimés, certains sont volontairement « perdus » en Algérie, en Tripolitaine, à Malte, en Égypte ou en Turquie. En Algérie, des pêcheurs ayant une bonne connaissance des eaux bordant la Sardaigne, la Corse et le sud de la France sont sollicités[3].

Ce n'est pas tout, « Barclay » repose également sur quatre plans secondaires. Le premier est « Mincemeat », déjà évoqué. Le deuxième est « Waterfall » : l'utilisation de leurres pour simuler l'activité de la 12e armée en Cyrénaïque, une force d'invasion « forte » de 20 000 hommes en préparation pour libérer la Grèce. Pendant trois mois, pas moins de sept cents soldats, une grande partie étant issue de « l'A Force », une unité britannique spécialisée dans les opérations de déception, y travaillent. Des leurres de camions, de chars et de canons représentent une « 8e division blindée ». D'autres de chasseurs et de planeurs sont dispersés sur cinq aérodromes. Plus de cent dix faux *landing craft* sont rassemblés. Tous ces leurres sont dispersés et regroupés au gré des « reports » de l'opération fictive. Pour renforcer la crédibilité de ce déploiement, une véritable brigade de défense antiaérienne est engagée, tout comme neuf chasseurs – les seuls disponibles –, pour assurer la couverture aérienne du dispositif. Afin de produire un effet de masse, ils décollent tous à chaque tentative allemande de survol. Troisième plan associé à « Barclay », « Derrick » naît lorsqu'il est décidé de concentrer les débarquements de « Husky » sur la côte sud-est de la Sicile. Son but est de contenir les forces ennemies à l'ouest de la Sicile le plus longtemps possible, au minimum trois jours après le débarquement (J+3). Des activités sont donc simulées à Bizerte du 9 au 12 juillet. À J+1, des convois de la Royal Navy sont déroutés en direction de Marsala et reprennent leur route normale le soir tombé. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, un barrage d'artillerie est déclenché sur le port de Marsala pour réduire au silence les batteries de défense côtière. Une attaque sur ce port est également simulée par une force américaine avec fumigènes et artillerie navale.

Le quatrième et dernier plan associé à « Barclay » est un armistice factice. L'idée vient d'un officier britannique, John Bevan, se souvenant qu'à Caporetto les Italiens ont été trompés par la rumeur d'un armistice signé. Un armistice « paraphé » par le roi Victor-Emmanuel III est donc créé. Eisenhower et Alexander donnent leur feu vert. Des tracts le reproduisant doivent être largués sur la Sicile dans la nuit du 9 juillet. Finalement, Londres rejette l'idée, probablement parce que cette opération aurait été trop sensible politiquement.

Quatre méthodes pour faire passer le « message », quatre plans secondaires, des actions menées du niveau stratégique au niveau tactique, une coordination entre Britanniques et Américains (c'est une première), une durée de trois mois, des efforts majeurs de discrétion et de camouflage : « Barclay » est bien une opération de déception extrêmement ambitieuse. Et un succès ! En mars 1943, il y avait huit divisions allemandes dans les Balkans : au moment de « Husky », elles ont été renforcées de dix divisions supplémentaires. La veille du débarquement en Sicile, le général Keitel, chef de l'*Oberkommando der Wehrmacht*[4], diffuse un rapport sur l'évaluation des intentions alliées qui prévoit, en plus d'actions en Sardaigne, Sicile et Corse, un débarquement en Grèce de la puissante force que les Alliés auraient transférée d'Afrique du Nord vers l'est de la Méditerranée[5]. Par ailleurs, les unités allemandes déployées à l'ouest de la Sicile y demeurent jusqu'à ce que la tête de pont des Alliés soit solidement implantée.

Pour Dudley Clarke, le « maître de la déception » et l'officier britannique derrière la planification et la mise en œuvre de « Barclay », cette opération est un classique qui démontre « les possibilités et les limites des déceptions majeures » et « illustre mieux que la plupart des autres les principales leçons de planification et de mise en œuvre ». Clarke y voit un modèle : « Si un novice de la déception devait chercher la voie la plus rapide pour s'initier aux secrets de ses succès et de ses échecs, [il] lui

recommanderai[t] d'étudier l'histoire de "Barclay"[6]. » Cette opération est effectivement exemplaire et démontre bien le niveau de complexité atteint par les Britanniques dans le domaine des opérations de déception à partir de 1942-1943 et la place prise par la ruse aux côtés d'autres méthodes de combat pour vaincre l'ennemi.

Ruse et déception : définitions

La ruse est l'une des expressions les plus poussées de l'art de la guerre où « violence et intelligence sont indissociables[7] ». Elle renvoie à la manœuvre, à l'économie des forces et à la surprise, tandis que son opposée, la force, est davantage liée au choc, à la concentration des moyens et au nombre[8]. La ruse est une manipulation de l'incertitude inhérente au combat, elle-même fruit de l'imprévisibilité de la nature humaine (le combat est un duel de libertés) et de l'environnement.

Le nom « ruse », apparu en ancien français au XII^e^ siècle, signifiait « se retirer », « reculer ». Il vient du latin *recusare* qui a aussi donné « récuser ». C'est d'abord un terme de vénerie désignant le détour (fait de reculs) du gibier pour mettre en échec les chasseurs et leurs chiens. Au XIII^e^ siècle, il passe dans le langage général pour désigner « un procédé habile, un artifice dont on se sert pour tromper, pour abuser quelqu'un[9] ». « Ruse de guerre » se dit de tout moyen qu'on emploie pour tromper l'ennemi sur ses intentions, ses moyens, et ainsi le surprendre. C'est un « procédé tactique combinant la dissimulation et la tromperie dans le but de provoquer la surprise[10] ».

Selon le droit des conflits armés, la ruse est licite, contrairement à la perfidie qui est un comportement « faisant appel, avec l'intention de la tromper, à la bonne foi de l'adversaire pour lui faire croire qu'il a le droit de recevoir ou l'obligation d'accorder une protection prévue par le droit des

conflits armés. Il existe deux éléments constitutifs de la perfidie : l'intention de tuer, blesser ou capturer un adversaire, et la volonté de le faire en abusant de sa bonne foi, en tirant profit d'une protection accordée par le droit. C'est ce deuxième élément qui la distingue de la ruse »[11].

Lorsque l'acte perfide entraîne la mort ou des atteintes graves à l'intégrité physique de l'adversaire, il constitue un crime de guerre[12]. C'est le cas, par exemple, si l'on se fait passer pour un civil innocent afin d'attaquer l'ennemi ou si l'on emploie un drapeau blanc ou une croix rouge pour attirer l'adversaire dans une embuscade. Une limite, tout de même, à cette distinction en droit positif entre ruse de guerre et perfidie : elle dépend du droit romain, qui est hautement politique (doctrine de la guerre juste).

Le terme technique de « déception », employé aujourd'hui dans les armées, n'est pas exactement un synonyme de « ruse »[13]. Il n'équivaut pas non plus à la dissimulation, qui est l'une de ses composantes. La déception est proche du « stratagème », terme bien ancré dans l'action militaire mais plutôt centré au niveau tactique, qui « ne consiste pas seulement en une ruse de guerre, c'est d'abord l'adroite manœuvre du général[14] ». De façon générale, « la déception est le travestissement volontaire de la réalité dans le but de gagner un avantage compétitif[15] ». Aujourd'hui, la définition doctrinale de la déception est claire : « Effet résultant de mesures visant à tromper l'adversaire en l'amenant à une fausse interprétation des attitudes amies en vue de l'inciter à réagir d'une manière préjudiciable à ses propres intérêts et de réduire ses capacités de riposte. La déception comprend la dissimulation, la diversion et l'intoxication[16]. »

Le terme « déception » lui-même pose néanmoins problème, étant peu signifiant pour certains ou encore accusé d'être un anglicisme. Il est vrai qu'il est entré dans le vocabulaire militaire français via l'anglais, vraisemblablement à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il est employé en France sans discontinuer depuis[17]. C'est un retour : « déception » est utilisé depuis au moins le XII^{e} siècle en français dans le sens de tromperie,

une acception de « déception », certes marginale, qui existe au moins jusqu'au XIX^e siècle[18].

Surtout, au-delà des débats sur les termes, ce qui nous intéresse davantage, c'est que toute ruse n'est pas déception. Lorsque nous parlons d'une « opération de déception », nous signifions une combinaison d'actions planifiées et coordonnées visant à tromper le chef ou le « système » de commandement et de décision de l'ennemi. Le degré de combinaison des procédés de déception active, passive et cognitive signale le niveau de perfectionnement de la manœuvre de déception, mais, quoi qu'il en soit, il n'y a pas déception s'il n'y a pas coordination de plusieurs actions. La déception nécessite donc du temps pour pouvoir être efficace, notamment parce qu'il faut que les informations circulent chez l'ennemi, qu'il les transforme en renseignements et qu'il construise la fausse image que l'on cherche à donner.

La déception, comme la ruse, a pour objectif la surprise, mais il peut y avoir des surprises sans opérations de déception – c'est le cas lorsque l'on prend son adversaire de vitesse[19]. La déception vise à créer une ligne de moindre attente en fixant l'adversaire, physiquement ou psychologiquement, dans une zone qui n'est pas celle de l'effort pour le surprendre et le frapper. Par exemple, si un ennemi pense qu'une attaque viendra d'un point A, B ou C, il positionnera ses réserves pour qu'elles puissent atteindre ces trois points le plus rapidement possible. En plaçant secrètement ses forces face à C, l'attaquant obtiendra un certain niveau de surprise. Cependant, s'il peut faire croire à une offensive à venir sur le point A, l'adversaire déploiera ses réserves pour la contrer, et lorsque l'attaque se produira en C, la surprise sera totale[20].

Autour du concept de déception se mêlent deux dimensions : technique d'abord, pour créer une perception erronée de la situation, et cognitive ensuite, pour s'assurer que l'adversaire interprétera nos intentions dans le sens voulu. La déception est toujours un acte volontaire destiné à « dominer

mentalement son adversaire[21] » et à le faire réagir. Il ne convient donc pas tant de faire *penser* l'ennemi d'une certaine façon que de le faire *agir* dans la direction souhaitée. Cette précision est importante car il existe toujours un risque de convaincre un adversaire mais que sa réaction soit contraire à celle voulue[22].

La déception peut être utilisée dans tout le spectre de la stratégie. Elle s'applique aux trois niveaux de la guerre : stratégique, opératif et tactique*[1], en offensive comme en défensive. On la retrouve assez logiquement comme une composante importante des opérations spéciales[23], tandis qu'au niveau tactique elle est presque toujours valorisée dans les actions de guérilla[24]. Malgré cette image fortement teintée d'« irrégularité », la déception n'est aucunement absente de la stratégie directe et de la guerre conventionnelle. Elle occupe bien entendu une place centrale dans les stratégies indirectes « qui ne recherchent pas directement la décision par l'affrontement des forces militaires[25] » dès lors que « l'idée centrale de cette conception est de renverser le rapport de forces opposées avant l'épreuve de la bataille par une manœuvre et non par le combat[26] ». La déception prend donc plutôt place pendant les phases préliminaires de l'action afin, dans l'idéal, de forcer l'ennemi à se dévoiler, voire à engager ses réserves à faux, mais elle peut agir et être déclenchée sur toute la durée des opérations.

Autour des opérations de déception se déploie une théorie qui permet d'en dresser une typologie, de mieux comprendre les mécanismes qui favorisent la tromperie et d'appréhender l'importance de la déception dans l'art de la guerre tout comme les difficultés pour la mettre en œuvre. Cette théorie a été initiée tôt dans l'histoire, nous en dressons un très rapide aperçu ici.

Les trois formes de la déception

Il y a plusieurs façons de dresser une typologie de la déception. Il est possible de citer, par exemple, la distinction binaire entre celle qui cherche à augmenter l'ambiguïté en inondant l'adversaire d'informations (« bruit ») et l'autre, plus ambitieuse et davantage efficace, qui vise à le tromper en le persuadant d'une hypothèse en réalité fausse[27]. Simplement créer de l'ambiguïté peut aider à vaincre, car l'adversaire risque alors l'indécision et il est davantage sujet à prendre une mauvaise décision. Pour autant, ce n'est pas une solution totalement satisfaisante car sa réaction est de ce fait largement imprédictible. Dans la pratique, les deux formes coexistent souvent. Il est également possible de décomposer la déception selon les procédés utilisés, en opérant une première distinction entre la déception active et passive et l'intoxication. La déception passive, aussi dénommée dissimulation, est destinée à cacher quelque chose qui existe vraiment (moyens, actions, intentions). Elle regroupe deux techniques principales. Il y a d'abord le camouflage, c'est-à-dire l'action visant à soustraire le personnel, le matériel, les installations, les activités et les informations de toute nature aux investigations de l'ennemi. Manœuvre, utilisation du terrain, banalisation de moyens, discrétion optique, radioélectrique, thermique, radar, ou, plus généralement, mise en œuvre de procédures de sécurité opérationnelle sont autant d'actions imaginables pour se camoufler. Vient ensuite le contre-renseignement, dont le but est de neutraliser et détruire les moyens de renseignement adverses. Parmi les méthodes possibles, on compte la contre-reconnaissance qui consiste à « prendre l'ensemble des mesures actives (recherche et destruction) et passives (redéploiements et mesures de sauvegarde) nécessaires pour, au mieux, neutraliser la collecte et la transmission du renseignement par l'ennemi sur la zone, au minimum, en dégrader l'efficacité[28] ».

Le deuxième procédé envisageable est la déception active, ou « simulation », terme plus englobant que celui de « diversion » utilisé dans la définition doctrinale française. La simulation consiste à fournir à l'adversaire des preuves d'intentions et de capacités que l'on n'a pas ou que l'on ne détient pas en réalité. Elle regroupe quatre modes d'action. Les actions de leurrage – le premier mode d'action – sont des représentations d'équipements, de forces, ou d'activités. Au-delà de l'utilisation de faux engins et véhicules, elles comprennent aussi la représentation d'une unité par une autre, généralement pour faire croire à une force en présence plus importante que ce qu'elle est en réalité. Le deuxième mode d'action est la diversion, qui vise à « attirer les moyens de l'adversaire vers une zone ou un point différent de celui sur lequel on compte exercer l'effort principal[29] ». C'est une action secondaire mais au cours de laquelle il peut se révéler nécessaire d'engager le combat. Les forces qui y participent sont donc en général « consommées » et ne peuvent être engagées dans l'action principale. Une diversion est particulièrement efficace lorsqu'elle provoque l'engagement de la réserve de l'adversaire. Troisième mode d'action de la déception active, la démonstration est généralement une action secondaire qui consiste à se faire voir – ou entendre – dans une direction ou une zone pour montrer sa force[30]. Elle se différencie de la diversion car le contact n'y est pas recherché. Le volume de forces utilisé peut donc être moindre et les unités qui y sont consacrées ne sont pas fixées et sont susceptibles d'être utilisées ailleurs. Dernier mode d'action de la déception active, la feinte, qui désigne une manœuvre principale dont on fait effectuer (et observer) le premier temps vers un objectif attendu, pour en changer brutalement l'orientation en cours d'action.

Le troisième grand type de déception est l'intoxication, ou la désinformation[31]. Elle a « pour effet de tromper l'adversaire sur les intentions et les possibilités amies en lui faisant acquérir de fausses informations[32] ». Le but est de créer confusion et erreur dans son jugement

par une « véritable offensive intellectuelle[33] ». Les opérations psychologiques (*psyops*) sont l'un de ses outils majeurs[34]. Elles regroupent l'ensemble des activités dont l'objet est d'obtenir des changements de perception de la part d'individus, de groupes ou d'organisations afin de contribuer à la réalisation de l'état final recherché (EFR). Les effets espérés peuvent être, par exemple, de masquer des difficultés ou encore de majorer ou minorer ses forces réelles. On peut considérer que l'intoxication est consubstantielle à la simulation et à la dissimulation, ce qui est le cas dans plusieurs corpus doctrinaux nationaux. Cependant, nous estimons pertinent de distinguer l'intoxication car elle regroupe des procédés qui lui sont propres, comme le conditionnement par saturation en bombardant l'adversaire d'informations pour qu'il ne puisse pas détecter celles qui sont importantes ; la dissonance cognitive, en cherchant à confirmer l'adversaire dans ses préjugés ; la manipulation, en pénétrant les réseaux adverses ; ou encore la désinformation, en falsifiant la réalité pour induire en erreur ou créer des dissensions.

Rappelons-le, l'utilisation d'un seul de ces procédés peut constituer une ruse, mais ne suffit pas pour faire une opération de déception. Pour cela, il faut en combiner plusieurs dans le temps et dans l'espace au sein d'une manœuvre visant à influencer le comportement de l'adversaire.

Types	Procédés	Exemples de modes d'action
Dissimulation	**Camouflage**	Fausses désignations d'unités.
		Filets de camouflage.
		Écrans de fumée. Produit par des générateurs montés sur un véhicule, le nuage peut faire deux à trois kilomètres. Efficace dans les domaines infrarouge et radar.
		Silence radio.

		Dissimulation des mouvements de troupes, de concentrations ou d'installations en utilisant le terrain, la nuit ou des artifices (comme des écrans de fumée).
		Limiter les reconnaissances.
		Placer les unités de réserve au-delà des distances habituelles.
	Contre-renseignement	Brouillage des capteurs adverses.
		Destruction des capteurs adverses.
Intoxication		S'entraîner ou faire des préparatifs pour un type d'opération qui n'est pas celui que l'on veut mener (via des exercices amphibies ou la préparation de positions défensives alors que l'on veut passer à l'offensive).
		Actions politico-diplomatiques, comme des déclarations dans les médias ; entrer en négociations avant une offensive ou plus généralement se montrer bienveillant.
		Utilisation d'agents doubles, ou retournés, ou encore de faux déserteurs pour diffuser des informations sélectionnées chez l'adversaire.
		Diffusion de faux ordres.
		Diffusion de rumeurs.
		« Double bluff », en révélant volontairement la vérité à l'ennemi, tout en pensant qu'il ne la croira pas et la prendra pour une déception.
		Faire croire qu'une information a été délivrée par négligence ou inefficacité.
		Multiplier les incidents avant l'action principale pour désensibiliser l'adversaire (par exemple, faire de nombreux exercices de mobilisation).

Simulation		Travaux du génie factices : faux emplacements de combat, faux champs de mines, déploiement de moyens de franchissement à proximité d'un obstacle qu'on ne compte pas franchir, etc.
		Simulation sonore d'unités ou d'activités en utilisant des haut-parleurs.
		Simulation lumineuse d'unités ou d'activités.
		Spoofing (usurpation d'identité électronique), par exemple pour faire croire qu'une unité est restée sur sa position alors qu'elle est en fait en mouvement en silence radio, ou pour créer une unité entièrement factice.
	Leurrage	Trafic radio factice.
		Faux messages radio en clair (ou codés si l'on sait que l'adversaire les déchiffre).
		Reconnaissances sur une zone où l'on ne compte pas faire effort.
		Concentration d'activités dans une zone autre que celle où l'on veut faire effort. Peut se faire avec des reconnaissances, des tirs d'artillerie, des frappes aériennes, des déploiements logistiques, etc.
		Simulation d'unités par des unités moins importantes.
		Utilisation de leurres (ou simulacres).
	Feinte	Mouvement dans une direction avec tout ou partie de ses unités avant de changer brutalement de direction.
	Démonstration	Faire voir une partie de ses forces dans une direction ou une zone qui n'est pas celle de l'effort. Possibilité d'utiliser des leurres visuels et

		sonores pour réaliser tout ou partie de l'effet recherché.
	Diversion	Menace de débordement ou de manœuvre d'aile pour forcer l'ennemi à puiser des moyens de contre-manœuvre ou de couverture dans sa masse principale.

Déception : types, procédés et exemples de modes d'action.

Pourquoi est-il possible de tromper ?

La stratégie et la tactique sont avant tout des duels de volontés. Or, l'homme demeure imprévisible, son imagination est sans limites. Il n'est pas possible d'anticiper à coup sûr un mode d'action, et donc de savoir si l'adversaire cherche à nous tromper. Le chef militaire agira toujours dans le brouillard de la guerre[35]. Tel un puzzle, il se construit pièce par pièce une image du champ de bataille, image qui sera toujours déformée. Aussi le commandement tranche-t-il systématiquement sur la base d'hypothèses et doit-il s'en remettre à la loi des probabilités, ou à son intuition, le célèbre « coup d'œil ». L'accélération des opérations actuelles rend cette prise de décision encore plus difficile et offre davantage de possibilités pour des opérations de déception.

Conscients de ces limites, les états-majors sont entièrement tournés vers la réduction de l'ambiguïté, ce qui est la mission principale de la fonction renseignement. Cependant, le renseignement est de nature spéculative, et l'amélioration des normes et des procédures analytiques ne peut la changer radicalement. L'analyste doit traiter une masse de données qui rend complexe la distinction entre le « bruit » et le « signal », et donc sélectionner ce qui est le plus important. Il est tenu de faire des suppositions pour combler les manques : il aboutit dès lors à des conclusions à partir d'informations toujours incomplètes et parcellaires. De plus, l'analyste agit

en temps contraint : l'urgence des opérations laisse généralement peu de place à la réflexion[36]. Le renseignement, c'est aussi un paradoxe : répondre à des questions conduit en général à en soulever de nouvelles et la quête de la certitude peut aboutir ainsi à davantage d'incertitude. Enfin, par définition, il est toujours ardu pour un analyste de démontrer l'existence d'une opération de déception dans la mesure où elle est bien orchestrée. Il devra donc se contenter d'une hypothèse, ce qui convaincra difficilement sa chaîne hiérarchique. Le renseignement est donc utile pour fournir des estimations des intentions de l'ennemi et de ses capacités, mais on ne peut pas lui demander de faire des prédictions[37] : « L'incertitude ne résulte pas de notre difficulté à acquérir l'information, mais du fait que cette information n'existe pas encore[38]. »

La possibilité de tromper, ou d'être trompé, ne dépend pas que du renseignement. Elle repose aussi sur l'« incompétence militaire[39] » de certains chefs, dont le psychologue britannique Norman Dixon a recensé nombre de caractéristiques : le conservatisme, qui a notamment pour conséquence l'inaptitude à prendre en compte les leçons du passé ; la tendance à rejeter les informations dérangeantes ; le penchant à sous-estimer l'ennemi et à surestimer ses propres capacités (complexe de supériorité), et donc à croire que l'on ne peut pas être trompé ; la propension à abdiquer son rôle de décideur ; l'obstination à exécuter une tâche malgré des preuves de son inefficacité ; l'incapacité à réaliser des reconnaissances correctes ; la croyance dans la force brute davantage que dans la ruse, etc. Autant de limites qui rendent moins efficace le processus de décision et donnent prise à la déception ennemie. On note par ailleurs un ethos optimiste enraciné dans la culture militaire (« on peut le faire… »)[40] et une tendance générale dans les organisations aux remontées d'informations positives (« silences organisationnels »)[41], une contradiction qui peut être perçue comme mauvaise pour les promotions. Car si les chefs militaires ne s'entourent pas volontairement de béni-oui-oui, leur entourage

apprend souvent à dire oui[42]. Enfin, il convient de noter que l'autodéception – un phénomène différent de la déception puisqu'il ne repose pas sur des mécanismes cognitifs liés à des interactions – est une réalité et que bien souvent il n'y a même pas besoin de l'action de l'adversaire pour se tromper[43].

Finalement, la déception est possible parce que la guerre est une activité éminemment humaine et que l'homme a ses propres limites. À partir du moment où il y a interaction, il peut y avoir lutte, et donc volonté de tromper l'autre, de manipuler ses perceptions. Le bon sens peut emprisonner le chef militaire en indiquant ce que l'ennemi est supposé faire, évidence qui ne correspond pas forcément à ses réelles intentions[44]. De façon générale, nous sommes tous soumis à de nombreuses interférences dans nos jugements et, face à la complexité, notre esprit fait preuve d'une « rationalité limitée »[45]. Selon Daniel Kahneman, le traitement de l'information par le cerveau est séparé en deux parties : le « système 1 » et le « système 2 »[46]. Le premier opère involontairement, laissant la pensée à l'intuition et à la prise de décision sans effort. Il réagit à de nouvelles informations qui peuvent facilement être analysées via des biais heuristiques et cognitifs, ce qui le rend davantage enclin aux erreurs. Le second répond quant à lui à des informations qui nécessitent que le cerveau se concentre et utilise une pensée plus laborieuse pour prendre des décisions. Au combat, la primordiale rapidité des décisions fait souvent recourir au « système 1 » et donc à des raccourcis exploitables par qui veut ruser.

Ces raccourcis peuvent prendre la forme de biais cognitifs, ces « erreurs mentales causées par nos stratégies simplifiées de traitement de l'information »[47] qui ne nous rendent pas prédictibles dans le sens où toute personne se trouvant dans une situation donnée ferait systématiquement la même erreur. En revanche, ces biais sont fréquents et largement partagés, ce qui peut donner de précieuses indications lorsqu'il s'agit de penser une

opération de déception. Par exemple, le « biais de représentativité », ou « loi des petits nombres », rend compte du fait que les analystes ont tendance à surestimer la fiabilité des séries statistiques réduites[48]. Il existe ainsi une propension à accorder davantage de crédit à une petite série de données cohérentes (mais non statistiquement représentatives) plutôt qu'à une grande série de données qui le seraient un peu moins. Peu d'informations peuvent donc suffire pour obtenir un effet de déception, et il y a un grand intérêt à contrôler les canaux de renseignement de l'adversaire afin de réduire le volume de signaux discordants. Le « biais d'ancrage », quant à lui, consiste à utiliser indûment une hypothèse comme une réalité[49] : une fois adoptée en vue d'un plan précis, une hypothèse de travail est souvent « ancrée » dans les esprits et n'est généralement remise en cause qu'à la marge[50]. Le « biais de conditionnement » décrit pour sa part la difficulté à détecter des changements graduels, y compris ceux qui, cumulés, entraînent une évolution majeure[51]. Enfin, le « biais de confirmation » exprime la tendance à ne rechercher, et à ne trouver pertinentes, que les informations qui confirment nos préconceptions. Bossuet l'exprimait déjà avec d'autres mots : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet[52]. »

Au bilan, il est impossible de lire dans l'esprit de l'adversaire et donc très difficile de prévoir ses intentions[53]. Comme le dit une vieille expression militaire : « L'ennemi a toujours son mot à dire. » Par ailleurs, les rationalités individuelles et collectives des décideurs et des organisations sont toujours limitées : les émotions et les biais cognitifs mais également les calculs d'ordre non militaire (impératifs politiques, enjeux bureaucratiques ou stratégies personnelles) sont irréductibles des processus de décision. Autant de failles impossibles à combler totalement et dans lesquelles peut s'immiscer la déception, *a fortiori* si cette dernière présente de nombreux visages et peut compter sur pléthore de procédés pour se renouveler à loisir.

Ruser : utile mais difficile

La ruse est le moyen principal pour obtenir la surprise qui, elle-même, augmente fortement les chances de réussite au combat et permet de sortir des calculs habituels de rapport de force (trois contre un pour une offensive, par exemple). Certains l'estiment d'un facteur compris entre 1,10 et 2,24[54], dont l'effet peut durer pendant deux jours. L'avantage géométrique[55] qu'elle produit accroîtrait de plus de 50 % les chances de victoire[56]. Cependant, elle est difficile à obtenir : une étude de six cent quarante-deux affrontements entre 1905 et 1991 note qu'elle n'est atteinte que dans 15 % des cas[57]. Or la déception est un des meilleurs moyens pour parvenir à surprendre. Une analyse de la Rand (*think tank* américain) portant sur cent quatre affrontements lors d'exercices au sein du National Training Center (NTC)[58] en 1988 conclut que lorsqu'une opération de déception est réussie, une force a 69,2 % de chance de l'emporter[59].

L'efficacité de la déception est accrue par l'effet de fond qu'elle peut avoir sur le moral de l'adversaire. Il ne faut pas sous-estimer le choc pour un chef militaire ou un état-major qui découvre qu'il a été trompé et qu'il ne dispose pas du temps nécessaire pour se réarticuler et faire face. Bien exécutée, la déception peut permettre d'atteindre des effets d'ébranlement cumulatifs : sidération de l'ennemi, discrédit total ou partiel de ses services de renseignements, effondrement de sa confiance, dissensions, etc. Une opération de déception a un effet de rémanence : si un adversaire a été trompé une fois, le doute peut s'installer durablement. Le simple fait d'avoir la réputation d'utiliser les opérations de déception est même susceptible d'instiller la suspicion chez l'adversaire et de le pousser à de nombreuses vérifications, à se couvrir face à de multiples options et donc à disperser ses moyens. Une fois la surprise obtenue, le succès sera d'autant plus grand qu'elle est exploitée avec force et rapidité.

La déception concourt aussi à la sûreté et à la « survivabilité » des forces amies – un point crucial compte tenu de l'accroissement de la létalité sur le champ de bataille[60] – en participant à ne pas être vu, détecté ou ciblé[61]. Elle tend ainsi à réduire le volume de pertes amies. Dans son étude de cent trente-huit cas historiques de batailles de 1914 à 1967, Barton Whaley montre que lorsque l'adversaire est surpris grâce à une opération de déception, le taux de pertes est de 1 pour 6,3, contre 1 pour 2 pour une surprise obtenue grâce à un autre procédé et 1 pour 1,1 lorsqu'il n'y a pas d'effet de surprise[62]. Une autre étude montre que le défenseur perd en moyenne 1,17 homme par attaquant et que ce chiffre atteint 2,25 en cas de surprise[63].

Malgré tous ces avantages, ruse et déception sont loin d'être systématiquement employées, et l'on remarque de grandes divergences quant à leur fréquence d'utilisation selon les militaires, les unités et les pays. Ce sous-emploi est notamment lié à l'existence de plusieurs dilemmes. D'abord, il est souvent malaisé pour un chef de justifier que soient consommés parfois jusqu'à 30 % de ses moyens pour une mission qui n'est pas directement liée à la destruction de l'ennemi[64]. La problématique est encore renforcée aujourd'hui par le manque de masse – pour les effectifs comme pour les équipements – qui caractérise la plupart des armées occidentales[65]. En outre, plus la valeur des ressources exposées est grande (forces spéciales, avions, artillerie, défense aérienne, unités logistiques, moyens de pontage, etc.), plus la victime est susceptible de croire le scénario dépeint. À ce titre, il y a une concurrence apparente entre l'économie des forces – un des trois principes de la guerre reconnus dans la doctrine française[66] – et les opérations de déception.

Par ailleurs, mener une opération de déception n'est pas sans risques[67] alors que l'évolution de l'armement moderne (portée, vitesse, puissance, précision), le rythme du combat et l'absence de masse des armées contemporaines (immédiate mais aussi de réserve avec la disparition de la

conscription) rendent probablement encore plus délicat le redressement d'une situation difficile. En défensive, une action ratée de ce type pourrait engendrer en moyenne 15 % de pertes supplémentaires, alors que l'attaquant aurait 20 % de pertes en moins[68]. Dans certains cas, les unités engagées pour la déception sont trop éloignées de la zone d'effort principale pour pouvoir la rejoindre si nécessaire. Ces forces peuvent également être vulnérables, car isolées et ne disposant pas de couverture ou de réserve à leur profit. Or, aujourd'hui, en France : « Le risque est la plupart du temps vécu comme une contrainte, un défaut de la guerre, et la décision vise avant tout à en limiter l'impact possible ou prévisible sur la manœuvre. Ceci est, fondamentalement, un non-sens. En effet, le risque doit être utilisé, et donc vécu, par le chef comme une chance, à saisir ou pas[69]. »

Il n'est bien entendu pas question d'y « jouer son va-tout ». Il faut savoir mesurer le risque avec un critère d'acceptabilité clair et avoir élaboré une manœuvre alternative en cas d'échec du stratagème. Autour de cette question du risque, les opérations aéromobiles, aéroportées et amphibies ont des statuts particuliers : elles sont un outil majeur pour mener une opération de déception mais présentent également un niveau de risque si élevé qu'elles doivent quasi systématiquement être accompagnées de mesures de déception pour avoir une chance de réussir[70].

Autre dilemme rendant difficile l'emploi de la déception, il existe une tension entre l'ordre nécessaire à une opération de déception et le chaos inhérent aux opérations militaires. La maxime bien connue – et fréquemment vérifiée – « Aucun plan de bataille ne survit au premier contact avec l'adversaire » n'encourage pas à échafauder des opérations de déception complexes à coordonner. À cet égard, demeure on ne peut plus actuelle cette maxime de Napoléon : « L'art de la guerre ne demande pas de manœuvres compliquées ; les plus simples sont préférables ; il faut surtout avoir du bon sens[71]. » Car « la bataille est une orgie de désordre[72] » et les opérations de déception requièrent une organisation détaillée et un certain

degré de centralisation. La complexité des opérations modernes fait qu'il est malaisé pour un chef d'en rajouter avec des opérations de déception qui mobiliseraient une partie de l'état-major pour les planifier et les conduire[73]. D'autant qu'elles sont elles-mêmes ardues, puisque la plupart du temps contre-intuitives : « Tromper, c'est d'abord faire quelque chose d'imprévu, c'est-à-dire faire ce qui va contre le bon sens, ce qui implique d'aller contre l'économie, la limitation des moyens, les solutions directes, etc. Vous devez aller contre le bon sens. Chaque fois que vous faites ce qui est attendu, vous faites quelque chose de moins efficace. Vous devez faire quelque chose de délibérément inefficace. Vous ne prenez pas la voie efficace, vous prenez les chemins de traverse. Vous ne maîtrisez pas efficacement vos moyens, vous le faites à la dernière minute. Vous ne déplacez pas de troupes, ou ne déplacez pas votre logistique en plein jour, vous le faites la nuit quand vous perdez la moitié de votre sommeil et toutes ces autres choses. Chaque acte de déception implique une inefficacité délibérée infligée à soi-même dans le but de faire l'inattendu et surprendre l'ennemi[74]. »

Vient ensuite un dilemme d'ordre éthique et juridique. Le recours à la ruse et à la déception soulève souvent des questionnements, voire un rejet : il pourrait être contraire à l'honneur de la guerre, ou illégal. Nous l'avons vu, le droit des conflits armés fait clairement la distinction entre la ruse licite et la perfidie (prohibée). Cependant, au-delà de cette question juridique, relativement aisée à trancher, la problématique est aussi éthique : « La ruse […] suppose la transgression des codes de conduite en vigueur : pour s'imposer, le rusé enfreint en quelque sorte les règles du jeu, qu'elles soient tacites ou explicites, il se joue de l'éthique et du droit [tels qu'ils] s'imposent au plus grand nombre, redéfinissant tel un explorateur les frontières de la légitimité[75]. »

Il est difficile pour une démocratie d'utiliser certaines méthodes s'inscrivant dans une démarche de déception : la transparence est une valeur sans cesse valorisée, de même que le devoir de vérité de l'exécutif à l'égard

des citoyens comme des contre-pouvoirs (parlement, corps intermédiaires), les médias ne peuvent pas être contrôlés, etc. Les opérations psychologiques offrent un bon exemple de ces contraintes éthiques et politiques. Selon la doctrine interarmées française, elles doivent se conformer au principe de véracité des messages et des informations diffusés par la force afin d'assurer sa crédibilité[76].

Enfin, au plan culturel, il a souvent été avancé que la ruse, et donc la déception, aurait historiquement été marginalisée par un « modèle occidental de la guerre » la jugeant à la fois inefficace et illégitime. Il n'en est rien. La ruse n'est pas absente de l'histoire stratégique occidentale, mais elle est culturellement dévalorisée[77]. En fait, ce qui évolue, c'est l'intensité de son emploi dans le temps[78]. Pour l'Occident, le goût du stratagème a décliné à partir de la bataille d'Eylau (1807) et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En cause : des effectifs de plus en plus importants qui autorisent des pertes plus élevées, des idéologies messianistes qui poussent au sacrifice et des armées de masse qui sont difficilement manœuvrables[79]. Cependant, si toutes les cultures ont utilisé la ruse, il faut bien admettre que certaines ne la favorisent pas. La volonté d'aller droit à l'objectif, qui a pu apparaître comme une caractéristique occidentale, présente notamment dans la tradition philosophique gréco-latine, laisse peu de place à la déception[80]. En comparaison, la pensée antique chinoise a pu mettre en avant une attitude différente : « Au lieu d'imposer son plan au monde, [elle] s'appuie sur le potentiel de situation[81]. » Ainsi, le bon général attaque au moment le plus facile, car il ne faut pas chercher l'effet, mais se mettre en position de le recueillir. Cet état d'esprit est plus favorable aux opérations de déception. Au-delà de ces réflexions générales qui tendent parfois à l'essentialisme, la culture institutionnelle d'une armée peut favoriser la déception. C'est le cas de l'armée sud-africaine, pour trois raisons principales : elle a longtemps été marquée par l'usage de tactiques de guérilla (*Voortrekkers*, Boers, Angola, etc.) ; les histoires de ruse ont une place de premier plan dans le

folklore afrikaner ; l'importance de la déception est inculquée aux officiers dès leur formation initiale[82].

Tous ces dilemmes tactiques et opératifs, ces tensions possibles avec la culture, l'éthique et la pratique du combat, mais aussi les difficultés à observer et analyser *a posteriori* l'efficacité des opérations de déception – comme c'est le cas pour toute action dans le champ des perceptions – expliquent le peu d'empressement à les utiliser. Inversement, cette marginalité relative rend la déception d'autant plus attractive aux yeux d'adversaires qui ne partageraient pas ces états d'âme.

La ruse avant le XIX^e^ siècle : quelques fondements théoriques et historiques

En Chine, souvent présentée comme le pays par excellence des stratagèmes, l'emploi de la ruse émerge véritablement pendant la période Shang (1570-1045 av. J.-C.) et s'impose au v^e^ siècle av. J.-C.[83]. La manipulation des traités de paix, les fausses retraites et la faiblesse feinte pour attirer l'ennemi sont des procédés courants. La littérature chinoise ancienne au moins en partie dédiée à la ruse est assez abondante. Le premier et le plus connu de ces ouvrages est *L'Art de la guerre*, de Sun Tzu, qui a probablement vécu au v^e^ siècle av. J.-C. L'auteur y expose ses grands principes de la stratégie, dont l'économie des forces, et de la surprise. Il place la ruse au cœur de l'art de la guerre – « Tout l'art de la guerre est basé sur la duperie[84] » – et, tout au long du livre, exhorte le lecteur à frapper au moment et à l'endroit où l'ennemi ne l'attend pas, sur son point le plus faible. Par exemple : « Appâtez l'ennemi pour le prendre au piège ; simulez le désordre et frappez-le[85]. » Sun Tzu présente la ruse comme un facilitateur, un des éléments qui structurent de façon cruciale l'art de la guerre. Pour lui, le pinacle du commandement consiste à remporter la

victoire sans avoir à engager le combat, et tout bon général doit maîtriser les arts de la simulation et de la dissimulation. Il met également en avant la valeur des forces morales et des facteurs intellectuels pour atteindre la victoire. Il comprend que le premier objectif du combat doit être l'esprit du chef adverse et qu'il faut l'attaquer préalablement à toute bataille : « Faites semblant de vous trouver en état d'infériorité et encouragez-le à l'arrogance[86]. » Cet objectif ne peut être atteint que grâce à la manipulation. Sun Tzu accorde également une place essentielle au renseignement, pour connaître son adversaire mais aussi le tromper en sacrifiant des agents qui lui donneront de fausses informations. À la fin de la période des royaumes combattants, les techniques de ruse sont bien établies en Chine et fréquemment utilisées, souvent avec un grand succès. Cependant, les formulations théoriques les plus complètes apparaissent surtout au cours de la dynastie Ming (1368-1644).

Sun Tzu aura notamment une influence décisive sur la pensée militaire de Mao Zedong pour qui il est le « grand théoricien militaire de la Chine antique[87] » et dont il s'inspire pour l'importance qu'il donne au renseignement ou encore aux manœuvres cherchant à diviser l'adversaire : « Nous pouvons agir intentionnellement de façon à susciter des fautes chez l'adversaire, en faisant ce que Souentse [Sun Tzu] appelait "créer des apparences" (donner l'apparence de vouloir frapper à l'est et porter l'attaque à l'ouest), c'est-à-dire avoir recours à une feinte[88]. » Il ne faut pas pour autant imaginer un usage intensif de la ruse tout au long de l'histoire chinoise[89]. En effet, son emploi connaît plusieurs éclipses, par exemple aux X^e^ et XIII^e^ siècles, ainsi qu'aux XIX^e^ et XX^e^ siècles (lors de la guerre sino-japonaise de 1894-1895 ou pendant la révolution culturelle de 1966-1976 notamment)[90]. En revanche, depuis les années 1990, la Chine semble redécouvrir le génie militaire de Sun Tzu, considéré comme utile pour élaborer la stratégie chinoise du XXI^e^ siècle[91], et les opérations de déception paraissent être au cœur des modes d'action tactiques de son armée[92].

Quant à eux, et malgré certaines idées reçues tenaces, les Grecs ont très régulièrement employé mais effectivement rarement théorisé la ruse. La forme des combats décrits dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui racontent des événements qui se seraient déroulés vers 1250 av. J.-C., nous renseigne également sur la guerre telle qu'elle est menée aux IXe et VIIIe siècle av. J.-C. Bien entendu, on y découvre le stratagème fondateur du cheval de Troie dans lequel on retrouve les éléments de la déception[93] : le cheval de bois géant conçu par Épéios permet de dissimuler le groupe de combattants conduits pas Ulysse ; le Grec Sinon est laissé sur la plage et intoxique les Troyens pour les convaincre de faire entrer le cheval dans la ville ; les navires grecs font diversion en levant le siège et en se regroupant derrière l'île voisine de Ténédos. Plus tard, l'émergence du mode de combat hoplitique ne signifie pas la fin de l'emploi de la ruse par les Grecs. Pour la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.), on peut ainsi identifier trente-sept cas d'attaques fondées sur la tromperie et la surprise, et deux batailles rangées uniquement[94]. Au IVe siècle av. J.-C., les sophistes jouent probablement un rôle pour promouvoir l'innovation et l'intelligence face à la force brute. Plutôt qu'Achille, Ulysse est alors de plus en plus considéré comme le guerrier idéal. La première théorisation occidentale connue des avantages de la ruse semble être contenue dans *L'Hipparque* – qui daterait de 357 av. J.-C. –, où Xénophon (vers 430/426-354 av. J.-C.) plaide pour une cavalerie plus nombreuse et donne des conseils à son commandant. Il écrit notamment : « Il faut que le commandant imagine lui-même une ruse en chaque circonstance qui se présente ; car il n'y a véritablement rien de plus utile à la guerre que la ruse. Les enfants eux-mêmes, quand ils jouent à "combien ai-je dans la main ?", parviennent à tromper en présentant la main de manière à faire croire qu'ils ont beaucoup quand ils ont peu, et en la tendant de telle façon qu'ils paraissent avoir peu quand ils ont beaucoup. Comment des hommes faits s'appliquant à tromper n'arriveraient-ils pas à trouver des ruses semblables ? Qu'on se rappelle les succès remportés à la

guerre, on verra que les plus nombreux et les plus importants ont été dus à la ruse. En conséquence, ou bien il ne faut pas se mêler de commander, ou bien, indépendamment des autres dispositions, il faut encore demander aux dieux le talent de tromper et s'y ingénier soi-même[95]. »

Et l'historien et chef militaire grec, pour qui « rien n'est plus fructueux que la tromperie », d'expliquer qu'il est possible d'effrayer l'ennemi avec des embuscades simulées ou des messages truqués éventuellement délivrés par de faux déserteurs[96]. La ruse devient même une recommandation utile pour devenir un bon général[97]. Toujours au IVe siècle av. J.-C., Énée le Tacticien insiste lui aussi dans la *Poliorcétique* sur les ruses de guerre[98].

Plus tard, les Romains font œuvre de théorie sur la stratagématique (l'art des stratagèmes) avec de grands textes comme les *Stratagèmes* de Frontin (haut fonctionnaire, vers 35/40-103), regroupant cinq cent quatre-vingt-trois stratagèmes tirés, pour la plupart, d'expériences historiques mais offrant plus qu'une collection, puis les *Stratagèmes* de Polyen (rédigés entre 161 et 166) qui en recense environ neuf cents et déclare que « la valeur, c'est se servir de la force pour vaincre les ennemis à la guerre, la prudence, c'est l'emporter grâce à l'habileté et à la ruse, sans combattre, car tout commandant sait que le mieux est de conquérir la victoire sans courir aucun danger[99] ».

Citons encore le *De re militari* de Végèce, compilation de savoirs militaires romains et grecs écrite entre 390 et 426 mettant en avant l'importance de la ruse et de la surprise. Pourtant, la civilisation romaine, souvent présentée comme celle de la vertu et de la discipline, rejette la ruse qui serait l'arme du barbare contre le civilisé. Les Romains légitiment néanmoins les contre-ruses en réponse à une attaque perfide. Ils apprennent surtout de leurs ennemis (Carthaginois, Gaulois…), et c'est donc tout naturellement que la ruse devient même une part de la stratégie sous l'Empire, comme en écho à cette citation de Virgile : *« Dolus an virtus, quis in hoste requirat*[*2] *? »*

Au VIe siècle (après 592), le *Strategikon*, manuel en douze livres généralement attribué à l'empereur byzantin Maurice Ier, est un texte important. L'auteur y explique que la victoire doit être atteinte le plus efficacement possible, c'est-à-dire au coût le moins important en hommes et en équipements, et en employant des tactiques innovantes et intelligentes : « Il est plus sûr et plus avantageux de l'emporter sur l'ennemi par les projets qu'on a faits et les qualités du général que par la simple force ; dans le premier cas, on parvient au résultat sans pertes pour soi-même, dans l'autre, il faut payer un certain prix[100]. » Maurice insiste aussi sur l'importance de faire courir des bruits chez l'adversaire, notamment via des déserteurs, et de conserver au maximum le secret sur ses propres opérations. Il se fait l'avocat de la tromperie : « Il est bon de porter des coups à l'ennemi par la ruse, les coups de main, ou en l'affamant, sans jamais se laisser entraîner dans une bataille rangée, qui est plus une démonstration de chance que de bravoure. » Tout cela fait écho de façon étonnante à *L'Art de la guerre* de Sun Tzu.

Au Moyen Âge, trop souvent, la chevalerie est considérée comme faisant preuve « d'une bravoure et d'une courtoisie stupide envers l'ennemi, compromettant totalement la nécessaire ruse dans l'art de la guerre[101] ». Si, pourtant, cette dernière est employée, il est vrai qu'elle n'est pas acceptée dans toutes les circonstances[102]. Au cours des (rares) grandes batailles, il n'est en général pas question d'utiliser des stratagèmes, alors qu'ils sont autorisés lors des escarmouches, des embuscades et des coups de main qui ponctuent les opérations, ainsi que pendant les sièges. D'ailleurs, l'un des premiers exploits de Bertrand Du Guesclin est la prise par la ruse du château de Fougeray, tenu par environ deux cents Anglais, en 1350[103]. À la tête de soixante à soixante-dix hommes, il surveille la garnison depuis la lisière du bois. Un valet du château qui s'approche trop est capturé et avoue que le capitaine de la place, Robert Barnborough, a quitté les lieux pour s'en aller combattre les partisans de Charles de Blois. Du Guesclin décide

alors de passer à l'attaque. Il divise sa troupe en plusieurs groupes et fait se déguiser celui de tête en bûcherons venus livrer du bois. Le stratagème fonctionne : la sentinelle abaisse le pont-levis. Du Guesclin en tête bloque la porte avec une bûche et donne le cri de ralliement pour que ses hommes envahissent la place[104]. Jean de Dunois, spécialiste des sièges, ne dédaigne pas non plus faire usage de la ruse, comme devant Chartres en 1432[105]. Il s'assure que la nouvelle d'un sermon que doit prononcer un franciscain dans la cathédrale soit largement diffusée. Cet événement, très prisé à l'époque, attire en effet une bonne partie de la garnison. Au même moment, des soldats français déguisés en marchands se présentent devant la porte Saint-Michel qu'ils se font ouvrir. Leurs charrettes bloquant le pont-levis, ils attrapent des épées camouflées dans des tonneaux et neutralisent la garde – quatre cents hommes commandés par Florent d'Illiers accourent alors. Jean de Dunois et La Hire suivent à cheval et pénètrent dans la ville avec cinq cents autres soldats. Chartres est prise. Signalons enfin que même Pierre Terrail de Bayard (1475/1476-1524), archétype du chevalier et de ses valeurs, emploie des ruses : c'est le cas lors du siège de Mézières en 1521 où, avec seulement mille hommes, il est encerclé par 35 000 soldats de Nassau. Dans le but qu'elles soient interceptées par son adversaire, Bayard écrit de fausses lettres à François I^{er} rendant compte d'une situation bien en main et d'une ville parfaitement défendue. L'ennemi finit par se décourager et lève le siège.

Il faut malgré tout admettre que l'usage de la ruse décline en Occident avec l'avènement de la morale chrétienne et l'institution de la chevalerie, et cela jusqu'à la Renaissance. Les classiques du genre sont alors traduits et *L'Art de la guerre* de Machiavel (1469-1527) est publié en 1560. L'auteur, qui voit en la ruse un incomparable levier de puissance, la fait pénétrer dans la sphère politique. Il conseille notamment de maintenir le secret et de « jeter le trouble dans l'armée ennemie » en lançant des rumeurs, « de sorte que, trompé par cette fausse démonstration, il s'épouvante et cède plus

aisément la victoire »[106]. Il alerte aussi sur la nécessité de se prémunir de la ruse, notamment pour éviter les embuscades, et de « ne croire que difficilement ce qui ne vous paraît pas vraisemblable[107] ».

Après la Renaissance, il est plus difficile de trouver des mentions de la ruse. Au XVIIIe siècle, elle est employée « selon deux modalités principales : d'une part, provoquer par la manœuvre un effet de surprise afin de préparer au mieux la bataille par la "force ouverte" ; d'autre part, user dans le cadre de la petite guerre de techniques de harcèlement et de surprise visant à affaiblir l'ennemi sur la durée, en appui des forces conventionnelles[108] ». Pour autant, c'est la guerre linéaire qui domine. Elle renvoie alors aux formations en ligne, mais aussi à « la prévisibilité, celle d'une équation linéaire[109] ». Une forme de ruse n'est cependant pas absente de certains écrits de l'époque. Le chevalier de Folard (1669-1752), qui met en avant ce que l'on n'appelle pas encore l'approche indirecte (contremarches, fragilisation des lignes de communication ennemies, etc.), insiste par exemple sur la flexibilité de la colonne permettant d'entretenir l'incertitude : « On doit toujours agir au contraire de ce que l'ennemi peut souhaiter ; ne point faire les démarches qu'il voudrait qu'on fît, et ne jamais manquer à celles qu'il pourrait désirer qu'on ne fît pas[110]. » En 1765, Joly de Maizeroy (1719-1780) aborde, quant à lui, le sujet de façon normative en cherchant à définir les stratagèmes permis à la guerre[111]. Pour Guibert (1743-1790), enfin, le général habile et tacticien « sera continuellement en mouvement devant l'ennemi, il cherchera à le jeter dans l'irrésolution, à l'induire en erreur, à lui faire illusion sur le nombre et la disposition de ses troupes, à lui présenter un point dégarni en apparence, afin de l'engager à diriger l'attaque sur ce point […][112] ».

Au début du XIXe siècle, la manœuvre napoléonienne repose sur des corps d'armée composés de deux à quatre divisions qui balaient le terrain et peuvent se regrouper rapidement à un point précis. C'est la fin de la manœuvre « dilatoire » du siècle précédent. La surprise est au cœur de la

stratégie et de la manœuvre de Napoléon, mais elle repose d'abord sur la rapidité et le secret plutôt que sur la ruse. L'Empereur cherche néanmoins régulièrement à piéger ses adversaires en les amenant sur un terrain reconnu à l'avance, comme à Austerlitz le 2 décembre 1805. La manœuvre est un modèle du genre, il attire ses adversaires sur le plateau de Pratzen, se trouve en position défavorable au pied du plateau, semble vouloir refuser le combat et feint de dégager son aile droite. En fait, Napoléon a massé ses troupes et, au petit matin du 2 décembre, observant que l'ennemi a débuté un mouvement et qu'il prête le flanc, il peut lancer Lannes, Murat et Soult à l'attaque[113]. Les maréchaux d'Empire, « guerriers flamboyants » souvent « fonceurs », symboles du panache et de l'héroïsme (Oudinot est par exemple surnommé « le Bayard de l'armée française »), savent aussi jouer de la ruse. Le 13 novembre 1805, cherchant à prendre le contrôle d'un pont en bois sur le Danube, pont miné et défendu par un canon autrichien, Murat et Lannes avancent dessus avec « un air détaché » suivi des grenadiers. À l'officier autrichien qui leur crie de s'arrêter, ils répondent que la paix est en cours de signature à Schönbrunn. L'hésitation de l'officier permet aux maréchaux de se saisir de lui. En utilisant le prince d'Auersperg, fait prisonnier, ils parviennent ensuite à convaincre les Autrichiens de les laisser passer[114].

Toujours au XIX^e^ siècle, la ruse est très peu, voire pas du tout, présente dans les écrits du stratège militaire suisse Jomini (1779-1869) qui, de plus, juge que la taille des formations déployées depuis la Révolution rend presque impossible la surprise[115]. Pour Clausewitz (1780-1831), elle est un expédient : dans les affrontements de masse, c'est la force qui fait la différence. Il souligne d'ailleurs que la ruse peut empêcher la force de se déployer dans son intégralité. C'est le sens de sa remarque sur les démonstrations : « Il est en effet dangereux de n'user qu'en apparence de forces considérables pendant un certain laps de temps. On risque toujours que ce soit en vain, et de voir ces forces faire défaut plus tard au point

décisif[116]. » Selon le théoricien prussien, la ruse est une qualité rare, produit de la chance et du génie. Sa faible occurrence empêche donc d'en faire une aptitude essentielle du stratège[117]. Pour autant, Clausewitz insiste aussi sur le rôle majeur de la surprise. En soulignant les incertitudes inhérentes à la guerre avec les notions de « brouillard » et de « friction » – les frottements qui freinent l'action, « ce qui rend difficile tout ce qui paraît facile[118] » –, il met en avant deux notions clés pour comprendre pourquoi la ruse peut fonctionner.

Marqués par l'arrivée de moyens de commandement de plus en plus sophistiqués, les conflits majeurs de la seconde moitié du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle se caractérisent notamment par l'accroissement de la puissance de feu et de la mobilité tactique et opérative, ou encore le développement des moyens d'observation. Ils demeurent malgré tout marqués par des ruses classiques. C'est le cas, par exemple, lors de la guerre de Sécession (1861-1865). Souvent présentée comme la première guerre moderne, une puissance de feu massive y fauche les fantassins par milliers et provoque, déjà, l'apparition de tranchées[119]. Pour autant, malgré une historique propension américaine à attaquer directement l'adversaire, les ruses ne sont pas absentes. Tout le répertoire classique est même joué par les deux camps dans cette guerre : feintes, diversions, faux déserteurs, leurres sonores ou visuels – comme l'utilisation des feux de camp ou de *« quaker guns[120] »* (rondins de bois représentant des pièces d'artillerie) pour simuler de forts volumes de troupes –, etc. Plusieurs figures d'officiers confédérés « rusés » émergent, comme celles des généraux John Bankhead Magruder (1807-1871) ou Pierre-Gustave Toutant de Beauregard (1818-1893), qui excellent tous les deux dans l'utilisation de ressources limitées pour créer une impression de force.

Un officier en particulier, le général Thomas J. « Stonewall » Jackson, va être mis en avant comme rusé grâce à son credo devenu légendaire : « Toujours mystifier, tromper et surprendre l'ennemi[121]. » C'est notamment

le résultat de la biographie[122] que lui consacre en 1898 l'officier britannique Georges Francis Robert Henderson, fruit de quinze ans de recherches, longtemps demeurée une référence au Royaume-Uni et aux États-Unis, et qui met en relief tout un panel de ruses de guerre. La campagne de Shenandoah menée par Jackson en mai-juin 1862, elle-même une diversion stratégique visant à réduire l'effort de McClellan vers Richmond, est une excellente illustration de ses méthodes bien adaptées à une petite armée et exigeant des dons de commandement[123]. En utilisant la combinaison de la vitesse, de la ruse et de l'audace, Jackson, l'ancien professeur de l'institut militaire de Virginie, et ses 15 000 à 17 000 hommes battent des forces de l'Union qui, bien que jamais rassemblées, totalisent plus de 52 000 soldats.

C'est à la toute fin du XIX^e^ siècle, et en particulier avec ce livre d'Henderson, que s'inaugure, chez les Britanniques, une chaîne de transmission d'un savoir-faire qui va se poursuivre jusqu'à la Seconde Guerre mondiale[124]. Les aventures de Baden-Powell lors de la guerre des Boers et les ruses qu'il utilise en particulier lors du siège de Mafeking (1899-1900) font les gros titres ; elles marquent et influencent les jeunes, comme les officiers[125]. G. F. R. Henderson, par ses années d'enseignement (en particulier à l'École de guerre britannique), ses écrits, mais également sa pratique de la ruse pendant la guerre des Boers (notamment lors des opérations menant à la levée du siège de Kimberley[126]), influence notamment Edmund Allenby et Archibald Wavell, deux officiers qui occuperont des postes de premier plan au cours de la Première et de la Seconde Guerre mondiale et dont nous reparlerons plus loin dans ce livre[127]. À dix-huit ans, le sous-lieutenant Wavell a en effet son premier contact avec les opérations de déception alors qu'il sert sous les ordres de lord Roberts pendant la guerre des Boers. Allenby est lui aussi présent, il a vingt-neuf ans. Tous ont visiblement retenu que « la surprise est bien plus que la moitié de la bataille[128] » et qu'« en guerre, c'est cerveau contre

cerveau ; le stratège entraîné consacre toutes les forces de son intelligence et les ressources de son savoir pour tromper, surprendre, submerger[129] ».

Entre 1831 et 1914, les conflits dans lesquels la France et le Royaume-Uni sont engagés sont essentiellement des « petites guerres » coloniales[130]. Le contexte y est très différent de la guerre de Sécession ou de celle des Boers. Le premier fondement de la conquête coloniale moderne est la supériorité de la technologie, du commandement, de l'instruction et de la logistique de petits détachements face à des adversaires plus nombreux[131]. Les combats sont de faible intensité, tout au moins du point de vue de l'assaillant. Les opérations militaires « se bornent souvent à des escarmouches, tandis que les procédés tactiques restent assez limités[132] ». Certains officiers français savent certes faire preuve d'adaptation et de ruse, mais le plus souvent c'est l'adversaire, « l'indigène », qui est présenté comme rusé. Il en va ainsi des Africains pour qui la ruse est un élément essentiel de l'« art de la résistance[133] », ou des pirates du Tonkin, un éventail de groupes d'irréguliers qui combattent la France à la fin du XIX^{e} siècle, dont le groupe le plus fameux avant 1885, celui des Pavillons noirs, est présenté comme expert de la ruse : « Les nombreuses expéditions qui ont été faites depuis dix ans contre les pirates du Delta […] démontrent que l'Annamite possède d'admirables aptitudes pour la guerre de surprises et d'embuscades[134]. »

Chez les Français, le terme est aussi très souvent associé au monde arabe[135]. Lors de la conquête de l'Algérie, en effet, les éléments essentiels de la guerre telle que la plupart des officiers la connaissent sont absents : pas de positions ennemies à attaquer, pas de fortifications, pas de lignes de communication, pas de bataille décisive, etc. Le combattant arabe, dès lors, est perçu comme différent, rusé. Et Bugeaud de citer à l'appui un proverbe qui serait d'origine arabe : « La guerre, c'est la ruse appliquée par la force[136]. » Plus tard, en 1912-1913, il est aussi question de ruse au Maroc dans les textes du capitaine Saïd Guennoun, officier français d'origine

kabyle qui emploie plutôt le mot « piège », ce qui donne une connotation différente[137]. La perfidie, la fourberie, la déloyauté des « indigènes » est souvent mise en avant pour justifier leur barbarie supposée[138].

Un auteur britannique va à contre-courant de cette idée que « l'indigène » serait le seul à pouvoir faire usage de la ruse : le commandant Charles Edward Callwell. Si des officiers français, essentiellement Bugeaud, Gallieni et Lyautey, sont souvent considérés comme les maîtres de la pratique de cette « petite guerre » sur le terrain[139], c'est lui, Callwell, qui en 1896 publie un ouvrage de référence sur le sujet : *Small Wars. Their Principles and Practice*[140]. Cet essai a une influence importante dès sa sortie[141]. Traduit en français en 1899 et lu par Gallieni[142], il sert également de base au célèbre *Small Wars Manual* des marines publié en 1940. Callwell n'est pas un théoricien de la contre-insurrection tel que nous comprenons le concept aujourd'hui, il est avant tout un produit de son temps[143]. Il pense que la guerre irrégulière doit être menée de la façon la plus régulière possible et que la victoire est à rechercher sur le champ de bataille, en appliquant une force décisive[144]. Il se fait également l'avocat de méthodes traditionnelles comme l'emploi du carré[145] et explique que la guérilla ennemie force à adopter des méthodes punitives contre les biens, comme la destruction des bâtiments ou des récoltes, pour atteindre le moral de l'insurgé[146]. Il souligne néanmoins que tous les principes de la guerre régulière ne peuvent pas être mis en œuvre. Oui, le propre de la guérilla est d'éviter les engagements majeurs, et l'adversaire, « naturellement rusé », cherche avant tout à harceler, déploie des stratagèmes et chérit les embuscades. Cependant, Callwell est formel : ce n'est pas parce que ce type d'ennemi est rompu à la ruse qu'il ne peut lui-même être trompé, en particulier sur le champ de bataille où les avantages des irréguliers peuvent être lissés. Par ailleurs, estime le Britannique, puisque les irréguliers perçoivent les troupes régulières comme lentes et prédictibles, ils sous-estiment leurs capacités à employer des stratagèmes et à s'adapter. Il donne

plusieurs méthodes pour surprendre un adversaire irrégulier : monter des embuscades, simuler une retraite ou une hésitation pour le pousser à la faute en l'attirant dans une zone ouverte propice aux engagements conventionnels[147], exposer délibérément un convoi logistique pour jouer le rôle d'appât, faire croire à une action dans une autre direction[148], etc. Callwell souligne également que les chefs de la guérilla sont aptes à déceler le piège, mais qu'il leur est très difficile de contrôler leurs subordonnés attirés par une victoire facile.

Ainsi, au cours de la guerre de Sécession, de celle des Boers et des petites guerres coloniales, les ruses employées demeurent-elles relativement simples et se cantonnent-elles au niveau tactique. Dans ce domaine, la bascule dans la modernité n'a pas encore eu lieu. Cependant, l'influence du récit qui en est fait – par Henderson et Callwell en particulier – est majeure, surtout chez les Britanniques. Elle prépare clairement la mutation vers de véritables opérations de déception qui aura lieu au cours de la Première Guerre mondiale. D'ailleurs, dans un passage prophétique de *The Science of War*, Henderson s'oppose à ceux qui proclament que l'évolution technologique signe la fin de l'effet de surprise : « On répète *ad nauseam* qu'en conséquence de l'amélioration considérable des moyens de transmission de l'information, la surprise sur une grande échelle n'est plus à craindre. Il faut se rappeler cependant que les moyens de concentration des troupes et des navires sont beaucoup plus rapides que par le passé ; que toute fausse information peut être beaucoup plus facilement distribuée ; et aussi que s'il y a une chose plus certaine qu'une autre, c'est que la surprise étant encore la plus meurtrière de toutes les armes, le grand stratège consacrera toute la force de son intelligence à la problématique de sa réalisation[149]. »

*1. Pour l'OTAN, le niveau stratégique est celui « auquel un pays ou un groupe de pays fixe des objectifs de sécurité à l'échelon national ou multinational et déploie des ressources nationales, notamment militaires, pour les atteindre » ; le niveau opératif est celui « auquel des opérations de grande envergure et des campagnes sont planifiées, conduites et soutenues en vue d'atteindre des objectifs stratégiques sur des théâtres ou des zones d'opérations » ; le niveau tactique est le « niveau auquel les activités, les batailles et les engagements sont planifiés et exécutés pour atteindre les objectifs militaires assignés aux formations et unités tactiques ». Pour une discussion sur cette classification, voir Benoist Bihan : « Les niveaux de la guerre. Une *Kriegsanschauung* américaine », dans Joseph Henrotin, Olivier Schmitt et Stéphane Taillat (dir.), *Guerre et stratégie*, Paris, PUF, 2015, p. 235-252.

*2. « Ruse ou courage, qu'importe contre l'ennemi ? », Virgile, *Énéide*, Chant II.

2
La Première Guerre mondiale et la naissance des opérations de déception modernes

La double ligne de tranchées courant de la mer du Nord à la frontière suisse, qui se met en place à la fin de l'année 1914 pour offrir au combattant une protection nécessaire face à la puissance de feu, n'est pas favorable aux opérations de déception. Le front continu, une nouveauté par rapport aux conflits précédents, fait écran et devrait donc faciliter la dissimulation des préparatifs. Cependant, les concentrations de troupes précédant les attaques peuvent prendre plusieurs mois pour les offensives majeures. Ces dernières nécessitent en effet des reconnaissances, l'aménagement d'emplacements d'artillerie, la constitution de dépôts, l'acheminement des unités, etc. De plus, les indiscrétions des prisonniers, comme celles de « l'arrière », sont fréquentes et rendent encore plus difficile le maintien du secret. Ce n'est donc pas la proximité physique des belligérants qui complique la dissimulation, mais plutôt l'importance et la longueur des préparatifs conjuguées avec les progrès de l'observation et de la reconnaissance aériennes.

Pour autant, et comme le montrent de nombreux exemples, la ruse n'est pas absente de la Première Guerre mondiale[1], elle évolue même et prend réellement sa forme moderne. Dans ce domaine comme dans bien d'autres, le conflit mondial pousse en effet à l'innovation : « Dans cette guerre qui

souvent sembla se ralentir et piétiner, tout s'est transformé au contraire, et dans les périodes même les plus stagnantes en apparence, tout évoluait, l'armement, les doctrines, les techniques, et tout s'écoulait avec la plus déconcertante rapidité[2]. »

Stratagèmes de tranchées, la ruse en défensive

L'apparition d'un « système-tranchées[3] » pousse les soldats à s'adapter et à faire preuve d'imagination, car « la guerre prend des formes qui n'avaient pas été pensées au préalable[4] ». Entre autres exemples, à partir de 1915, certains postes d'observation sont masqués dans des arbres blindés factices imitant et remplaçant un arbre véritable[5]. Le premier est posé par les Français près de Lihons-en-Santerre le 16 mai 1915 sous la direction du peintre Guirand de Scévola[6]. Des attaques d'infanterie sont simulées en employant des planches où sont représentés des soldats dans différentes positions. Nuitamment, ces leurres sont placés couchés dans le *no man's land* de façon à figurer un dispositif tactique cohérent. Ils sont ensuite actionnés à distance grâce à un câble ou un dispositif explosif. Cet effet, couplé à des tirs de mitrailleuses, des fumigènes, voire à des attaques chimiques factices (en brûlant des sacs de paille humide ou de sulfure), permet de provoquer la surprise ou, tout au moins, de divertir l'attention de l'attaque principale[7]. Les Britanniques, qui baptisent ce procédé « attaques chinoises[8] », l'emploient pour la première fois lors de la bataille de Loos (25 septembre-8 octobre 1915)[9]. Ils fabriquent à Amiens plus de 12 000 dispositifs de ce type[10]. Pendant la dernière année de la guerre, des leurres de chars sont aussi utilisés par les Français, les Britanniques et les Allemands pour créer du volume ou tromper sur les lieux de concentration.

Les nombreux développements technologiques offrent de nouvelles possibilités de ruses[11]. Par exemple, en parallèle du développement des

radios, les interceptions de communications se multiplient, tout comme l'usage de la goniométrie qui permet de localiser des unités ou encore l'intrusion sur les réseaux. Au-delà de la recherche de renseignements, ces interceptions permettent parfois d'obtenir des résultats étonnants. Le 19 octobre 1917, une escadre d'une dizaine de zeppelins allemands survole la France. Le réseau radiogoniométrique[12], mis en place par le colonel Gustave Auguste Ferrié (précurseur de la télégraphie sans fil) et qui s'appuie sur la tour Eiffel comme point central et des stations en province, permet de suivre leur trajet au-dessus du Luxembourg et de la Belgique. La crainte est qu'ils opèrent un raid de bombardement sur Paris. Pour les détourner, les émetteurs radio qui leur permettent d'obtenir des informations de navigation sont d'abord brouillés par des postes français s'accordant sur la même fréquence. Par la suite, un poste plus puissant, camouflé en station allemande, leur envoie des commandements : les zeppelins, plutôt que de se diriger vers Bruxelles, sont guidés dans les lignes françaises et forcés à atterrir. L'un d'entre eux descend même la vallée du Rhône et disparaît vers la Corse[13].

Les opérations défensives sur le front du Nord et du Nord-Est ont également été le théâtre de nombreuses tentatives pour induire l'attaquant en erreur, que ce soit sur le potentiel du défenseur ou sur le lieu de son effort défensif. C'est le cas de l'opération « Alberich » (février-mars 1917), avec un repli d'une trentaine de kilomètres sur un front qui en compte une centaine, juste avant l'offensive du Chemin des Dames. Les opérations défensives françaises en Champagne (15 juillet 1918) sont un autre exemple de la ruse consacrée à la défense. L'application de la directive n° 4 du 22 décembre 1917 du général Pétain permet de faire tomber l'offensive allemande dans le vide. Cette directive stipule en effet :

> Dans le cas d'une offensive ennemie de grande envergure, les commandants de groupes d'armées et d'armées conduiront la bataille en s'inspirant des idées directrices suivantes : tenir les premières positions de manière à y briser ou tout au moins ralentir et disloquer le premier élan de l'ennemi ; ne consacrer cependant initialement à la défense de ces premières lignes que

les moyens nécessaires pour assurer un bon rendement des organisations faites et, en tout cas, pour garantir la mise en place des gros sur les deuxièmes positions et sur les positions en bretelle. Assurer en tout état de cause l'intégrité des deuxièmes positions et des positions en bretelle. Employer les disponibilités non seulement au jeu des contre-attaques dans la zone de pénétration ennemie, mais aussi aux contre-offensives dirigées soit sur les flancs, soit sur une partie du front voisin de cette zone.

L'intervention des réserves du général en chef pourra elle-même se produire sous la forme : ou d'un renforcement des armées attaquées, ou d'une attaque déclenchée en temps opportun sur un terrain et dans une position jugés favorables. Il s'agira donc pour le haut commandement de prendre les mesures propres à limiter à la perte de nos premières lignes, si celles-ci n'ont pu être maintenues, les conséquences d'une attaque puissante exécutée par surprise, et de conserver vis-à-vis de l'ennemi toute son initiative en donnant à la défense un caractère nettement agressif. Ainsi, il est admis qu'on peut perdre non seulement quelques tranchées, mais même l'ensemble de toute la première position, et la bataille est reportée de la première position sur la deuxième, située à plusieurs kilomètres en arrière.

Le camouflage réinventé

Cette guerre des tranchées est surtout l'occasion d'un développement majeur du camouflage. C'est d'ailleurs à ce moment-là que le mot entre dans le vocabulaire militaire français (vers 1915) et anglais (vers 1916) avec le sens qu'on lui connaît aujourd'hui[14]. Chercher à se dissimuler des vues n'apparaît bien entendu pas avec la Grande Guerre, les chasseurs le font très probablement depuis la préhistoire, tout comme les combattants qui mènent une embuscade. Néanmoins, jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, la nature des combats, directs et à courte distance, ne rend pas le camouflage indispensable aux armées régulières. Sur le champ de bataille, les mouvements se font à vue et, jusqu'à l'apparition des fusils à rechargement par la culasse, on est obligé de se tenir debout ou à genoux pour recharger son arme. De plus, comme l'explique le général Cherfils en 1887 : « Les uniformes d'autrefois […] étaient riches, soutachés, tressés, rehaussés d'ornements étincelants, empanachés d'aigrettes, de plumets, de flammes superbes et impressionnantes. Ce dernier vocable explique la philosophie de

leur genèse et de leur pompeux développement. Il y avait en effet une portée morale dans la beauté de ces harnais de guerre… Le but recherché était de faire des soldats d'une beauté impressionnante et terrible, pour rajouter encore à l'effet magique de la ruée pour l'assaut[15]. »

Des innovations dans le domaine de l'armement qui se concentrent entre 1880 et 1900 changent la donne. Vers 1884-1885, le remplacement de la poudre noire par celle « sans fumée » (« poudre B » pour « blanche », à base de nitrocellulose) rend moins nécessaire les couleurs vives qui participaient aussi à éviter les méprises. Surtout, le besoin et la possibilité du camouflage naissent avec l'accroissement de la portée des armes, de leur cadence et de la puissance de feu grâce à une série d'innovations : rayage d'abord puis, à partir de 1885 environ, chargement par la culasse pour les fusils ; canons à tir rapide, comme le 75 français ; et armement collectif[16]. En 1812, un canon à chargement par la bouche pouvait tirer un boulet de cinq kilos à neuf cents mètres toutes les trente secondes. En 1914, un canon à chargement par la culasse pouvait en tirer le double de huit kilos à une distance dix fois plus importante en vingt secondes. Un bataillon d'infanterie napoléonien de mille hommes était capable de tirer deux fois mille coups en une minute à une distance efficace de cent mètres. En 1916, un bataillon d'infanterie avec mille fusils et quatre mitrailleuses est en mesure de tirer 21 000 coups chaque minute à une distance de plus de neuf cents mètres[17]. Face à cette puissance de feu décuplée et pour mieux se fondre dans le paysage, la question de la couleur des uniformes se pose sérieusement et la quête du « voile d'invisibilité » débute pour les soldats. Les premiers à porter une tenue kaki (mot urdu signifiant « poussiéreux »), dès 1846, sont les guides de l'armée indienne[18]. Puis, jusqu'en 1902, son usage est généralisé progressivement aux autres unités de l'Empire britannique. Les États-Unis adoptent le kaki cette même année et les Allemands le *feldgrau* en 1910[19]. En France, une compagnie du 28^{e} régiment d'infanterie (RI) défile en tenue dite « boer » le 14 juillet

1903, mais cela reste sans suite, tout comme le projet « réséda » d'un uniforme gris-vert qui est rejeté en 1911. Ce n'est qu'à partir de septembre 1915 que tous les soldats français sont équipés de la tenue « bleu horizon ».

En 1914, le camouflage individuel et collectif demeure malgré tout une préoccupation secondaire[20]. C'est la nécessité de devoir se dissimuler de « l'œil dans le ciel » qui accélère sa prise en compte par toutes les armées engagées dans le conflit[21]. À partir de 1880, des ballons d'observation sont engagés dans les grandes manœuvres[22] ; dès 1910, des aviateurs participent aux manœuvres de Picardie et les techniques d'observation sont expérimentées. Si « l'aviation naissante laisse sceptiques beaucoup d'officiers[23] », certains comprennent l'évolution en cours, notamment le commandant français Anatole Kopenhague qui, en 1912-1913, invente et expérimente des filets de camouflage (« filets abris » selon ses termes). Il explique avoir ressenti « le rôle formidable que jouerait l'aviation dans la guerre future en tant qu'investigations et repérages » et « compris qu'un changement majeur s'imposerait dans les dispositions tactiques, que l'invisibilité serait la sixième arme, que tout, hommes, routes, tranchées, canons, convois, etc., devait échapper aux vues des engins aériens »[24].

L'aviation n'est donc pas une nouveauté en 1914 ; la France peut déjà aligner cent trente-deux avions répartis dans vingt-trois escadrilles et l'Allemagne deux cent cinquante-deux appareils dans trente-quatre escadrilles[25]. Faisant preuve de son utilité, elle se développe extrêmement rapidement pendant la guerre et prend son élan en 1915[26]. Les appareils photographiques, installés sur des ballons ou des aéroplanes[27], permettent en effet de voir des détails que l'œil humain ne peut pas observer. On sait par exemple que les aviateurs français et britanniques jouent un rôle indéniable dans la détection du changement de direction de l'aile marchante allemande avant la bataille de la Marne[28]. L'armée française cherche à acquérir un appareil photo par escadrille dès octobre 1914, puis le

développement est exponentiel[29]. Pour préparer la bataille de Verdun en août 1917, plus de 3 500 photos aériennes sont prises en deux mois par les Français[30]. À la fin du conflit, les Allemands développent 4 000 clichés chaque jour, les Français 10 000[31]. Se met en place un processus de ciblage où les images sont analysées à la recherche d'une présence ennemie à éventuellement traiter par des feux indirects. En 1918, il peut ne s'écouler que vingt minutes entre la prise de vue et le tir d'artillerie[32].

Pour se prémunir de cette nouvelle menace, les premiers efforts de camouflage collectif « artificiel » débutent dès août 1914. Deux hommes, deux peintres français, semblent avoir eu la même idée quasiment en même temps : Lucien Victor Guirand de Scévola et Louis Guingot. Le premier, mobilisé au sein du 8e régiment d'artillerie, constate dès le début de la guerre que les pièces de 155 mm sont très vulnérables aux tirs de contre-batterie car leurs positions sont dévoilées par des observateurs aériens. Il décide alors de couvrir les canons avec de la toile bariolée pour les rendre plus discrets et confectionne aussi des blouses pour les servants. Plus tard, il peint des motifs géométriques sur les canons afin de briser leurs formes. Dans sa démarche, Guirand de Scévola reconnaît s'être inspiré des cubistes, et en particulier des recherches du groupe des peintres du Moulin de la Galette[33]. Par la suite, on se rend compte que les tissus sont facilement détectables depuis les airs et que les filets sont beaucoup plus efficaces. Ces derniers restent aujourd'hui l'outil de camouflage le plus utilisé. Le peintre Louis Guingot, qui a cinquante ans en 1914, imagine quant à lui dès la première année de la guerre une veste d'uniforme peinte « en taches vertes irrégulières sur fond jaunâtre et cernées de noir[34] ». Appuyé par Eugène Corbin, alors maréchal des logis au 6e régiment d'artillerie et directeur des Magasins réunis de Nancy, il utilise leurs ateliers pour réaliser des toiles camouflées.

La plupart des autres armées emboîtent le pas aux Français. Les Britanniques, d'abord sceptiques, instituent finalement leur service dédié, le

Special Works Park, en mars 1916[35]. Son chef est conseillé par plusieurs artistes, dont Solomon J. Solomon, peintre de cinquante-cinq ans, membre de l'Académie royale, fréquentant les clubs les plus *select* de Londres, qui, dès l'été 1914, a débuté dans le jardin de sa belle-mère des expérimentations pour dissimuler des objets aux zeppelins allemands[36]. Il transmet ses idées à l'armée britannique à la fin de l'année 1915, puis il est envoyé en mission d'information en France auprès des camoufleurs[37]. Aux États-Unis, la New York Camouflage Society, un groupe informel fondé à Manhattan en 1917, devient le creuset de l'American Camouflage Service créé en France en septembre de cette même année. Les Allemands n'emploient pas de méthodes de camouflage systématiques au sol avant la bataille de Cambrai en 1917, et ils font eux aussi appel à des artistes.

Au cours de la guerre, on assiste à une industrialisation du camouflage qui passe des mains de quelques artistes et artisans à une production massive. Le premier « atelier de camouflage » est créé par l'armée française en février 1915 – Guirand de Scévola, qui a pu rencontrer le président Poincaré mi-septembre 1914 pour présenter ses recherches, en prend le commandement dès août. À la fin de la guerre, il en supervise plusieurs, répartis dans les groupes d'armées, qui emploient 3 000 officiers et hommes de troupe, mais aussi de la main-d'œuvre civile (10 000 femmes environ et un grand nombre de travailleurs annamites). Avant l'offensive de la Malmaison du 23 octobre 1917, pas moins de 350 000 mètres carrés de raphia sur grillage sont consommés[38]. En préparation de la bataille de Cambrai (novembre 1917), le général commandant la 3^{e} armée britannique demande 420 000 mètres carrés de filets de camouflage[39]. Sur l'ensemble du conflit, les Anglais auraient produit 800 000 mètres carrés de tissu camouflé et 10,6 millions de mètres carrés de filets de différentes sortes[40].

Certains projets de camouflage sont très ambitieux et témoignent d'une approche de plus en plus complexe de cette question au fil de la guerre[41]. L'apparition de bombardements visant les centres urbains provoque des

plans pour camoufler les usines, les ports, les aérodromes et… les villes elles-mêmes. Fin 1917, l'état-major français décide, pour contrer les bombardements aériens nocturnes allemands (par zeppelins depuis 1915 et par bombardiers Gotha G à partir de janvier 1918), de créer un « faux Paris » : « Il s'agit d'empêcher les avions ennemis de reconnaître les lignes du sol qui lui permettent d'identifier leur route et leurs objectifs[42]. » D'abord très rudimentaire – des lampes à acétylène placées, à partir d'août 1917, en bordure de chemins de terre au nord-est de Paris afin de faire croire à des avenues –, ce « camouflage lumineux » prend ensuite un tour très audacieux. Un projet de simulation de l'ensemble de l'agglomération parisienne est lancé début 1918. Il est confié à l'ingénieur Fernand Jacopozzi. Trois sites sont prévus : un au nord-est de Paris, où doivent être simulées notamment les gares de l'Est et du Nord et les usines d'Aubervilliers ; un autre au nord-ouest, dans la boucle de la Seine (aucun artifice de camouflage ne pouvant simuler cette caractéristique géographique), près de la forêt de Saint-Germain, où seraient reproduits la petite ceinture et certains lieux majeurs de la capitale (Grands Boulevards, place de l'Opéra et de l'Étoile, etc.) ; enfin, un troisième site à l'est de la capitale pour faire croire à une zone industrielle. La fin de la guerre arrivant, seule une gare de l'Est factice est construite aux environs de Villepinte. Elle « comportait une série de hangars de toile éclairés à l'électricité ; l'éclairage pouvait être normal, il pouvait être réduit au moment de l'alerte ; de faux trains éclairés pouvaient être mis en marche, par les mêmes principes qui font jouer aujourd'hui les cascades lumineuses sur la tour Eiffel. Dans la fausse usine, il y avait aussi l'éclairage normal et l'éclairage réduit d'alerte, et en plus des fours en action et des dégagements artificiels de fumées et de vapeurs[43] ». Ce leurre n'est néanmoins pas prêt au moment du dernier raid allemand, en septembre 1918.

Le développement du camouflage concerne également l'aviation – les Allemands peignent les parties sommitales et le dessus des ailes de leurs

avions en vert foncé ou en ocre dès 1915[44] – et la marine. C'est dans ce dernier milieu qu'a été mis en œuvre le célèbre « *dazzle* » inventé par un officier de la Royal Navy Volunteer Reserve (RNVR) de trente-huit ans, Norman Wilkinson, peintre officiel de la marine britannique et designer d'affiches avant la guerre[45]. Embarqué sur un chasseur de mines dans la Manche, il a tout le loisir d'observer qu'avec leur peinture noire ou bleu-gris, les navires offrent des silhouettes particulièrement nettes pour les sous-marins allemands. Au retour d'un week-end de pêche, lors d'un trajet en train, il a une révélation : puisqu'il est impossible de dissimuler les navires aux sous-marins, pourquoi ne pas briser les formes des premiers pour compliquer l'estimation de leur direction et de leur cap par les seconds, processus indispensable pour qu'une torpille, qui a un certain temps de trajet, puisse toucher un navire en mouvement. Pour ce faire, il propose en avril 1917 à l'Amirauté de peindre les navires avec des formes disruptives : lignes irrégulières et couleurs contrastées. Alors que d'autres propositions sont restées lettre morte depuis 1914, comme celle du zoologiste John Graham Kerr finalement assez proche, il parvient à convaincre le directeur de l'équipement naval qui lui donne le nom de « peinture *dazzle* ».

Avec la « guerre sous-marine sans restriction » décrétée par le Kaiser le 9 janvier 1917, les Britanniques sont, il est vrai, à la recherche de solutions pour limiter leurs pertes (plus de 6,2 millions de tonneaux coulés en 1917[46]). Après des tests dans la Manche, en octobre de la même année, ils décident de peindre en *dazzle* l'ensemble de leur flotte marchande (en juin 1918, cela concerne 2 112 navires) et certains navires de guerre engagés dans des convois[47]. Les Américains suivent et, à la fin de la guerre, 1 256 de leurs navires marchands sont camouflés sur ce principe. Un Français, Pierre Gatier, artiste, fils et petit-fils de capitaines de vaisseaux, découvre également cette technique. Affecté dans la marine au printemps 1916, il a l'occasion de faire une sortie à bord d'un sous-marin commandé par son ami, Paul Leygues, et d'observer par périscope « la surface

mouvante de la mer et des navires se découpant sur l'horizon. Vision inoubliable[48] ». En 1917, il est muté à la section de camouflage de Rochefort, où il étudie notamment les contrastes et oppositions de valeurs de peintures à employer sur les coques des navires, puis est envoyé à Londres, en septembre, pour s'initier aux techniques développées par Wilkinson dans le but de les appliquer aux navires de commerce. En 1918, Gatier est au musée du Jeu de paume. S'y trouve un atelier où les camoufleurs conçoivent des configurations de camouflage sur des modèles réduits de navires. Les bariolages proposés sont ensuite réalisés dans les chantiers navals. Après guerre, Pierre Gatier reste fasciné par le camouflage et il œuvre notamment pour celui de batteries de côtes à partir de 1931.

L'efficacité du *dazzle* est néanmoins débattue (alors que le système des convois donne, lui, des résultats). En 1918, les Britanniques mettent en place un comité pour l'évaluer. Sa conclusion est la suivante : rien ne prouve que le *dazzle* trouble l'adversaire, mais l'impact positif sur le moral des équipages est suffisant pour continuer à l'utiliser ; un effet placebo, en quelque sorte[49]. Après guerre, les navires britanniques retrouvent progressivement leur couleur grise, et lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, le camouflage est quasiment oublié des autorités navales, qu'elles soient britanniques, américaines ou françaises[50]. C'est aussi le cas dans le domaine terrestre. En 1918, le camouflage est une évidence et un acte réflexe, plusieurs manuels sont d'ailleurs édités pour transmettre les leçons durement apprises au combat[51]. D'une activité artisanale, il est devenu une spécialité à part entière avec des techniques à maîtriser et des procédés industriels. Pour autant, ces pratiques tombent en désuétude pendant l'entre-deux-guerres. La reprise de la guerre de mouvement à partir de l'été 1918 les avait d'ailleurs déjà grandement remises en cause. Lors de la réorganisation de l'armée française de 1919, le camouflage n'est même pas mentionné[52]. La Première Guerre mondiale met cependant en avant un point majeur pour l'avenir du camouflage et des opérations de déception.

Dans *Technics and Civilization*, Lewis Mumford avance l'idée que l'invention de la photographie a rendu les hommes davantage extravertis, passant de l'autoexamen dans un miroir à la pose devant les appareils photo[53]. Cette théorie, appliquée à l'art de la guerre et mise en relation avec le développement des moyens de reconnaissance aériens, nous donne une importante clé de compréhension : être vu n'empêche pas de tromper et offre même l'occasion de présenter aux capteurs de l'adversaire une situation favorable à nos plans[54] : « L'appareil photographique est un spectateur très précis, et une photographie enregistrera toujours quelque chose. L'art du camouflage consiste à donner une fausse impression de ce que cela signifie[55]. »

Cette leçon sera appliquée dans l'avenir, et en particulier pendant la Seconde Guerre mondiale.

Les « petites guerres de la Grande Guerre[56] »

Au plan tactique, les grandes batailles qui sont livrées n'empêchent pas qu'une petite guerre a lieu sur des portions très réduites du front, quelques centaines de mètres tout au plus. La plupart du temps, le but de ces opérations engageant un effectif limité n'est pas de gagner du terrain, mais d'acquérir du renseignement. Dès 1914, le blocage tactique et les très fortes pertes poussent le commandement à mieux préparer les attaques et donc à recueillir davantage d'informations sur le dispositif adverse. Il faut alors réinventer l'acquisition de renseignement opérationnel direct : la cavalerie ne peut plus assurer cette mission, avions et ballons ne suffisent pas. Dès 1914, des petits groupes patrouillent dans le *no man's land* et s'approchent des lignes de l'adversaire pour observer et écouter. Ces actions se révèlent cependant insuffisantes pour faire des prisonniers, seul moyen pour obtenir assez de renseignements. Pour y parvenir, il faut monter des opérations

relativement complexes, ce qui pousse fin 1915-début 1916 à la création d'unités dédiées, composées pour la plupart de volontaires, du meilleur encadrement et du matériel le plus moderne. Les corps francs deviennent spécialistes du coup de main et de l'embuscade[57]. En 1917, à leur maturité, ils comptent environ 20 000 hommes, répartis en unités d'une dizaine à plusieurs centaines de soldats selon le niveau considéré (de la division au régiment). Albert Préjean, chef du corps franc du 245e RI et futur acteur et chanteur de renom[58], les décrit ainsi : « C'étaient des petites équipes de gars gonflés qui s'en allaient faire des coups de main dans les lignes ennemies. Aussi gonflé que l'on soit, les nerfs qui craquent et les cheveux qui se dressent sur la tête, ça existe, croyez-moi ! Je préférais risquer ma peau à chaque coup de main que de moisir dans la tranchée. Et puis, dans les corps francs, là au moins on avait l'avantage d'avoir quelques jours de perm' quand nous avions réussi[59]. » Avec la création des corps francs on assiste en quelque sorte à la naissance des opérations commandos modernes où vitesse d'exécution, ruse et surprise jouent un rôle majeur[60]. Les troupes franches ne sont cependant pas suffisamment nombreuses pour se charger de tous les coups de main, et des groupes de volontaires sont souvent formés pour ces actions.

L'un des points clés de la réussite de ces opérations minutieusement préparées réside dans la discrétion absolue de la traversée du *no man's land*, jusqu'à une centaine de mètres de la tranchée adverse, le plus souvent au crépuscule ou par temps de brouillard, afin de profiter d'un effet de surprise. Il s'agit alors de se camoufler en couvrant son casque d'une toile kaki, en brunissant sa baïonnette ou encore en se noircissant les mains et la figure avec du brou de noix[61]. Pour s'approcher, il faut « ramper comme des Apaches[62] ». Le mode d'action doit être imprévisible : « Il ne doit pas exister de schéma dans l'exécution des coups de main. […] La première question qui se pose est de chercher à tromper l'ennemi sur le point d'attaque. C'est une faute que de disposer schématiquement une

démonstration à droite et une autre à gauche du point d'attaque ; il est plus expédient de changer, c'est-à-dire que si l'on fait trois tentatives, une fois ce sera au centre, la fois suivante à droite ou à gauche[63]. »

Ensuite, il s'agit d'être rapide – après dix minutes, l'adversaire commence à s'organiser et ces actions ne dépassent généralement pas l'heure – et extrêmement méthodique. Les colonnes d'assaut encagent le point d'attaque pour éviter tout repli ou contre-attaque. Des « équipes de protection » avec des mitrailleuses sont déployées pour interdire les mouvements en surface. Des « groupes de barrage » sont postés pour éviter les renforcements par les tranchées. Les « groupes de nettoyage » sont eux chargés de fouiller abris et tranchées afin de capturer des prisonniers ou récupérer des documents. Au signal, tout le monde se replie, couvert par une « équipe de brèche » qui a continué à ouvrir le passage au travers des barbelés. L'utilisation de l'artillerie n'est pas systématique, mais elle peut détruire les défenses ennemies, participer à l'encagement de la position ou aider à l'obtention de la surprise en créant des brèches devant des positions non prises pour cible.

Le coup de main du « Mont-sans-Nom », exécuté par la 132^{e} DI française le 14 juillet 1918 dans le but d'obtenir des renseignements sur les préparatifs offensifs allemands en Champagne, illustre bien l'efficacité que peuvent avoir ces actions[64] qui reposent avant tout sur la discrétion et la vitesse d'exécution. Le sergent Joseph Darnand (futur chef de la Milice) qui y prend part héroïquement témoigne : « L'heure approchait. Bientôt, un à un, les grenadiers furent rangés dans la tranchée, en silence, à genoux, serrés les uns contre les autres. Les lanceurs étaient en tête, puis les porteurs de bombes et les serre-files. Les montres allèrent plus doucement. Un avion ennemi nous rendit plus anxieux encore en tournant au-dessus de nos têtes. Quelques minutes encore, l'avion disparaît, les gorges se serrent. Chacun répète les commandements à voix basse : Attention. Trois minutes. Deux. La dernière fut plus longue encore. Huit heures. Un tonnerre passa au-

dessus de nous. D'un seul coup, notre artillerie venait de commencer son tir, les mitrailleuses de crépiter. Le cri : "En avant !" fut répété et nous partîmes au pas de course. Le tir est bien réglé ; les obus fumigènes tombent devant nous et nous voilent aux yeux de l'ennemi ; les balles sifflent au-dessus de nous et obligent les Boches à se terrer. Les groupes se reforment à la file indienne, franchissant nos barbelés. Chacun crie et emporte dans son élan son voisin. "En avant ! Par ici. Le 4e bataillon. Serrez !" On court. Quel tableau ! Cent hommes, cent démons sont entre les lignes[65]. »

Ce coup de main, préparé avec le plus grand soin, impliquant cent soixante-dix hommes du 366e régiment d'infanterie commandés par le lieutenant Darius Balestié et appuyés par l'artillerie (7 220 coups tirés en quarante-cinq minutes[66]), permet, au prix de pertes minimes (deux morts et trois blessés), de ramener vingt-sept prisonniers. Le sergent Marius Momméja, chargé de les escorter dans les lignes arrière, explique : « En tête, il y a un sous-officier qui parle très bien français. Il me donne quelques détails sur l'attaque allemande, la préparation d'artillerie doit commencer à minuit et l'assaut à 4 h 30[67]. »

Des croquis récupérés permettent également de connaître l'emplacement des mines. Une carte du déploiement complet des *minenwerfer* (mortiers de tranchées) est aussi découverte. Le général Gouraud ordonne alors la mise en place du dispositif de « grande alerte » afin de « reporter, en application de la tactique du général Pétain, le gros de l'armée sur la position de résistance choisie à trois kilomètres en arrière, hors de portée du gros de l'artillerie et des *minenwerfer*, et pour occuper les postes avancés qui formaient devant cette position un échiquier de petits fortins croisant leurs feux[68] ».

La première position française est abandonnée et l'assaut ennemi est un coup d'épée dans le vide. C'est une contre-surprise qui se met en place, malgré les doutes du général Gouraud d'être lui-même victime d'une opération de déception : « En raison de l'importance de la désinformation et

du silence qui fait douter de la réalité des préparatifs ennemis, il reste très inquiet. Certains officiers, dont le général Peyrègne (1869-1960) commandant l'artillerie de la IV^{e} armée, pensent que l'Allemagne a mis en place un leurre. Le général se rassure lui-même en affirmant être en possession de renseignements qu'ils n'ont pas. Après avoir ordonné la mise en place de la contre-préparation française à 23 h 30, il attend avec angoisse le déclenchement de l'offensive. Aussi est-il soulagé quand, à 0 h 10, il entend le premier obus allemand tomber sur l'usine électrique de Chalons. La IV^{e} armée est prête à subir l'assaut et à ruiner l'effet de surprise des Allemands[69]. » La dernière offensive allemande de la Première Guerre mondiale échoue ainsi en partie grâce à un coup de main[70] que le général Gouraud n'hésite pas à qualifier d'« historique » – « C'est "le" tournant dans la guerre car, pour la première fois, les Alliés arrêtent très clairement les troupes ennemies[71]. »

Avec la reprise de la guerre de mouvement, les corps francs perdent de leur intérêt[72]. En revanche, on commence à envisager des unités projetées par air sur les arrières de l'ennemi pour y effectuer des coups de main. Une première tentative est faite le 20 octobre 1918 lorsque, avec cinq avions Voisin-Renault, des saboteurs sont déposés dans les environs de Bourseigne-Neuve pour détruire des voies ferrées de la vallée de la Meuse, dans le nord des Ardennes, notamment le tunnel de Laifour, ainsi que pour interrompre la navigation sur la Meuse en endommageant les écluses. Le tunnel ne sera pas détruit, mais le sous-lieutenant Lucien Emrich, le capitaine Évrard et Léon Leblanc font sauter l'écluse de Fumay[73].

Percer le front

Au-delà de l'emploi de la ruse et de la recherche de l'effet de surprise que nous venons d'évoquer, la Première Guerre mondiale connaît aussi des

tentatives d'opérations de déception. Percer le front est la préoccupation des nations engagées sur le front français dès la fin 1914. Mais au niveau stratégique, pour le gouvernement français et une partie des généraux, il faut d'abord ouvrir de nouveaux fronts. D'où celui des Dardanelles, ou encore la recherche d'une contribution japonaise à la guerre. Pour la plus grande partie du commandement, il s'agit avant tout d'avoir une approche militaire interalliée en France[74]. En ce qui concerne les Allemands, la seule véritable manœuvre de débordement de cette guerre statique de positions sera la guerre sous-marine à outrance[75]. Aux niveaux opératif et tactique, plusieurs adaptations ont lieu pour percer le front, comme le barrage roulant d'artillerie, la renaissance de la guerre des mines (pour contourner le front par « le dessous »), ou encore des opérations de déception (qui ne sont pas encore dénommées ainsi). Quand il n'est plus devenu possible de tromper l'ennemi sur le lieu de l'attaque (comme pour les Allemands en 1914 avec le plan « Schlieffen »), on a cherché à l'induire en erreur, avec plus ou moins de succès, sur le moment de son déclenchement et sur sa puissance (Champagne, Artois 1915, Somme 1916, la Malmaison 1917). Forts de leurs progrès réalisés tout au long du conflit, Allemands et Alliés ont de nouveau réussi à tromper, au moins partiellement, sur le lieu. C'est le cas, par exemple, des offensives « Ludendorff » de mars à mai 1918, grâce à des concentrations opérées de nuit et au dernier moment, à un emploi judicieux de l'artillerie et des troupes d'assaut, et à de très nombreuses mesures de camouflage[76]. Pour les Alliés, on le voit avec les offensives du second semestre 1918 – interrompues en plein succès – qui sont relancées en un autre point du front grâce à une mobilité stratégique supérieure à celle des Allemands.

Pour tenter de percer, les Britanniques utiliseront, pendant toute la durée de la guerre, des opérations de déception[77]. Ils font, par exemple, une première tentative à Neuve-Chapelle en mars 1915. Alors même que les positions allemandes depuis la crête d'Aubers leur donnent une excellente

vue de tout le champ de bataille[78], ils veulent retourner à leur avantage la détectabilité des concentrations et masquer le point d'application de l'effort de leur offensive. Pour ce faire, plusieurs démonstrations sont menées, les pièces d'artillerie supplémentaires sont transportées progressivement de nuit dans des emplacements préparés et camouflés, un faux PC est créé à Béthune, des rumeurs sont lancées à propos d'un possible débarquement amphibie sur les côtes belges dans l'espoir d'éloigner les réserves allemandes du secteur de Neuve-Chapelle, etc. Surtout, le général Haig renonce aux longues préparations d'artillerie et les limite à trente-cinq minutes. La surprise est totale mais éphémère : dès le milieu d'après-midi du 10 mars, le point d'application de l'attaque devient évident et les Allemands acheminent des renforts. De plus, rien n'a été prévu pour le temps suivant, et les contre-attaques allemandes éliminent presque totalement les maigres gains britanniques. Cet échec les aurait d'ailleurs poussés à écarter la recherche de la surprise tactique jusqu'en 1916[79].

Du côté américain, l'attaque de Saint-Mihiel en 1918 est souvent citée comme l'acte de naissance de l'emploi moderne des opérations de déception pour l'U.S. Army[80]. On y retrouve un de ces épisodes qui font les légendes. Le 30 août 1918, le colonel Arthur L. Conger, du corps expéditionnaire américain, jette sciemment dans la corbeille à papier de sa chambre d'hôtel de Belfort une feuille carbone qui lui a servi à reproduire le plan d'une – imaginaire – offensive majeure au travers de la trouée de Belfort et en direction de la Forêt-Noire. Quelque temps après, il constate avec satisfaction que le carbone a disparu. Cette ruse prend place dans un plan de déception initié par Pershing dont le but est de persuader les Allemands d'une attaque dans cette zone alors qu'en réalité elle se fera cent cinquante kilomètres au nord, vers Saint-Mihiel. Des rumeurs sont diffusées, des officiers d'état-major américains sont envoyés à Belfort ainsi que deux unités de transmissions qui émettent depuis la ville, de nombreuses reconnaissances aériennes sont réalisées au-dessus de

Mulhausen, etc. Malgré les doutes exprimés par les officiers alliés, cette manœuvre de déception assez simple semble donner des résultats étonnants : trois divisions allemandes sont envoyées en renforcement à Mulhausen et l'attaque américaine est une surprise. Il ne faut cependant pas perdre de vue que les Allemands étaient sur le point d'évacuer Saint-Mihiel, ce qui a bien aidé l'offensive américaine. Il n'est pas non plus prouvé qu'il y ait eu un rapport entre l'opération de déception et la surprise des Allemands.

Cette opération, qui aura une influence importante – mais pas décisive – sur l'U.S. Army dans l'entre-deux-guerres, a fourni une étude de cas précieuse pour les écoles militaires[81]. Elle a vraisemblablement inspiré celles menées ultérieurement, et en particulier « Bodyguard » (le plan de déception allié qui a précédé l'invasion de l'Europe en 1944). En effet, le général Fox Conner, l'un des quatre officiers qui ont eu connaissance de ce plan de déception, a pris ensuite sous son aile un certain Eisenhower, et il est fort probable qu'il lui ait parlé de cette opération[82]. Le général George C. Marshall, chef d'état-major des armées américaines pendant la Seconde Guerre mondiale, a quant à lui planifié la première version de la ruse de Belfort lorsqu'il était jeune lieutenant-colonel dans l'état-major de Pershing[83].

Cherchant la plupart du temps à créer de l'activité pour tromper l'ennemi sur le moment et le lieu des attaques, ces opérations de déception ne jouent cependant pas un rôle majeur sur le front occidental car elles ne parviennent généralement pas à dépasser un effet local et limité aux tout premiers temps d'une action offensive[84].

Des espaces fluides propices aux opérations de déception

C'est sur d'autres fronts que se développent de véritables opérations de déception, dans les théâtres d'opérations dits « périphériques », où les conditions de combat sont très différentes : absence de front continu, terrain ouvert offrant des espaces de manœuvre importants, chance redonnée à la mobilité, complexité de la logistique dans des régions au climat extrêmement difficile, etc.[85]. Le fait que la déception ait été davantage employée au Moyen-Orient est peut-être aussi le résultat d'une perspective culturelle, l'orientalisme. Les officiers britanniques vivent là dans un état d'émerveillement permanent, s'inspirent des batailles bibliques et abordent le combat dans cette région avec originalité et une certaine « désinvolture éthique ». Il convient alors de s'inspirer des tactiques des Arabes et de combattre la ruse par la ruse. Les subterfuges naturels du désert inspirent aussi les militaires qui vont finalement réussir à recréer de véritables mirages[86]. C'est sur le front du Moyen-Orient, et plus particulièrement lors de la campagne du Sinaï et de Palestine (janvier 1915-octobre 1918), que les Britanniques ont mené ce qui est souvent considéré comme les premières opérations de déception modernes : la troisième bataille de Gaza (octobre 1917) et celle de Megiddo (septembre 1918).

Ces deux opérations de déception majeures sont le fruit de la rencontre entre ces conditions particulières de combat et un homme, le général Edmund Henry Hynman Allenby (1861-1936). Cet officier de cavalerie, plus que tout autre, comprend et recherche la guerre de manœuvre et la surprise. T. E. Lawrence vante à son sujet « la perfection de cet homme qui savait employer infanterie et cavalerie, artillerie et Air Force, Navy et automitrailleuses, feintes et troupes irrégulières, chacune du mieux possible[87] ». Allenby dit trouver des instructions dans le livre des Juges, chapitre VII – la victoire de Gédéon contre les Madianites[88]. De façon générale, sa connaissance de l'histoire est un autre atout : « Ses capacités à

planifier et à tromper l'ennemi n'étaient pas le résultat d'inspirations soudaines mais de nombreuses lectures et études sur les campagnes passées et les conditions actuelles [du combat][89]. »

Son passé militaire a aussi contribué à lui forger une sérieuse expérience sur ces questions. En 1900, alors commandant, il reçoit en effet sa première « leçon » de déception lors du siège de Kimberley où le colonel Henderson use très efficacement de la ruse[90]. Un peu plus d'une décennie plus tard, sur le front de l'Ouest, en France, il est un des rares généraux alliés faisant preuve d'imagination.

À l'été 1917, le haut commandement britannique ne peut que constater que ses troupes piétinent au Moyen-Orient. Deux tentatives pour s'emparer de Gaza (mars et avril 1917) – deux assauts frontaux mal organisés – se sont terminées en carnage. Lloyd George[91] décide de renouveler le commandement. Le 28 juin 1917, le général Murray est remplacé par le général Allenby à la tête de l'Egyptian Expeditionary Force (EEF, 200 000 hommes, dont 100 000 combattants). Sa mission : prendre la Palestine, repousser les Ottomans et entrer dans Jérusalem à Noël. Le défi est immense. Conseillée par les Allemands depuis 1909, l'armée turque, bien que présentant des déficiences, est nombreuse et équipée d'armements modernes, et le courage de ses soldats est reconnu. Elle reste sur deux victoires à Gaza et un succès lors de la bataille des Dardanelles (mars 1915-janvier 1916) où elle a obligé les forces franco-britanniques à rembarquer. Pour se saisir de Jérusalem, la prise de Gaza est indispensable, mais les Turcs y sont solidement installés en défensive et la géographie est peu favorable à une attaque : l'ouest de la ville est barré par la mer et, à l'est, s'étend le désert de Judée, puis celui du Néguev, un terrain aride où les armées ne peuvent se déplacer sans de très grandes quantités d'eau potable. Dans cette zone, le village de Beersheba occupe une position clé car il dispose de plusieurs puits. Il est défendu par trois divisions turques.

La troisième bataille de Gaza : première opération de déception moderne

Il en faut davantage pour arrêter Allenby qui, après trois années en France sans remporter de succès majeur et désormais placé à la tête d'un commandement indépendant, peut pleinement mettre en œuvre ses idées. Le 12 juillet 1917, quatorze jours seulement après sa prise de poste, il dresse les grandes lignes de son plan : attaquer non pas Gaza, mais d'abord Beersheba. Les deux officiers à l'origine de cette idée de manœuvre audacieuse sont le général Philip Chetwode, commandant le XX^{e} corps, et surtout le général Guy Dawnay[92], son chef d'état-major, déjà impliqué dans la déception pour couvrir l'évacuation des Dardanelles et que Lawrence décrit comme n'étant « pas un homme à mener une bataille de front[93] ».

Il s'agit donc d'envelopper l'armée ottomane par une manœuvre de cavalerie perçant son flanc gauche, moins défendu puisque toute progression y est jugée comme extrêmement difficile, de prendre Beersheba pour s'appuyer sur ses précieux puits, tout en montant une opération de déception pour faire croire à un effort principal sous la forme d'une offensive frontale classique en direction de Gaza. Pour s'assurer au maximum du secret, la défense antiaérienne britannique est renforcée pour empêcher les reconnaissances. Un seul avion ottoman parvient à percer le dispositif dans les jours précédant l'offensive, mais il est abattu au retour et les pilotes sont capturés[94]. Il faut dire que les Britanniques disposent de la supériorité aérienne depuis l'été 1917 (en particulier grâce à l'arrivée de cinq *squadrons* supplémentaires), ce qui leur permet d'éviter d'être observés. L'effort porte aussi sur la dissimulation de l'ampleur des mouvements. Les unités se déplacent exclusivement de nuit, stationnent le jour dans les *wadis*[*1] et se camouflent soigneusement. Pour maintenir un effet de masse devant Gaza, quelques hommes sont laissés dans les camps abandonnés pour simuler une activité et un éclairage y est maintenu la nuit.

Des démonstrations sont réalisées par des unités d'infanterie face à Gaza. Un bombardement naval visant la ville y participe. De faux messages radio sont utilisés, en clair et chiffrés (les Britanniques ayant volontairement laissé fuiter la clé de chiffrement), signalant, par exemple, la région au sud de Beersheba comme peu praticable pour une offensive.

Dans la nuit du 30 au 31 octobre 1917, le Desert Mounted Corps (DMC), commandé par le général Harry Chauvel, et des unités du XX^{e} corps, soit plus de 40 000 soldats, avancent de cinquante kilomètres vers l'est. Les Turcs détectent les concentrations britanniques au sud de leur dispositif mais restent persuadés que l'offensive principale se fera en direction de Gaza. Tard dans l'après-midi du 31 octobre, une brigade de l'Australian Light Horse prend d'assaut la localité de Beersheba. L'effet de surprise est au rendez-vous et les précieux puits sont saisis. La 7^{e} armée turque doit se replier, exposant le flanc gauche des forces ottomanes. Sous pression, dès le 6 novembre 1917 toutes les unités turques battent en retraite. Gaza, abandonnée par ses défenseurs, tombe le 7 novembre ; le 10 décembre 1917, Jérusalem est libérée.

La ruse de la sacoche : une affabulation fructueuse

Cette troisième bataille de Gaza est le théâtre d'une ruse restée célèbre, peut-être la deuxième (derrière le cheval de Troie) la plus citée et connue, celle de la « sacoche de Meinertzhagen ». Après deux tentatives ratées pour « perdre » un sac contenant des objets personnels divers, une lettre privée annonçant la naissance d'un fils, un manifold contenant des notes de service exactes mais inutiles et la copie d'un faux ordre préparatoire à des opérations en direction de Gaza, le commandant Richard Meinertzhagen, trente-neuf ans, officier de renseignements britannique et concepteur de cette ruse, décide de la mettre en œuvre lui-même le 10 octobre 1917. Il

écrit dans son journal : « Passé la journée à tromper l'ennemi. Dernièrement, j'ai été occupé à rédiger un faux cahier d'officier d'état-major contenant toutes sortes de bêtises à propos de nos projets et de nos difficultés. Aujourd'hui, je l'ai envoyé dans la région située au nord-ouest de Beersheba, dans le but de le transmettre à l'ennemi sans susciter de suspicion[95]. » Il chevauche d'abord accompagné d'une patrouille australienne, avant de partir seul dans l'après-midi. Il raconte lui-même la suite : « […] près de Girheir, j'ai trouvé une patrouille turque qui m'a immédiatement poursuivi. J'ai galopé pendant un kilomètre et demi et puis ils se sont stoppés. Je me suis donc arrêté, j'ai mis pied à terre et je leur ai tiré dessus à environ cinq cent cinquante mètres. C'en était trop pour eux et ils ont immédiatement repris la chasse, tirant en permanence, de manière inoffensive. Maintenant, c'était ma chance, et, en remontant à cheval, j'ai défait ma sacoche, mes lunettes de protection, ma bouteille d'eau, j'ai laissé tomber mon fusil, souillé auparavant avec du sang frais provenant de mon cheval ; en fait, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour faire croire que ma fuite était désordonnée. Ils étaient maintenant assez proches et je suis parti en laissant tomber la sacoche qui contenait le cahier et diverses cartes, mon déjeuner, etc. J'ai vu l'un d'entre eux s'arrêter et prendre la sacoche et le fusil, alors je suis parti en trombe vers la base et je suis parvenu à leur échapper rapidement, bien satisfait de ce que j'avais fait et que ma ruse ait réussi. Si seulement ils agissaient par rapport au contenu du cahier, nous ferions de grandes choses[96]. »

Le quartier général britannique affiche immédiatement sa consternation. Des ordres sont envoyés : « URGENT. Alors qu'il effectuait une patrouille de reconnaissance dans le *no man's land* cet après-midi, […] un officier d'état-major a perdu une sacoche. Si elle est retrouvée, elle doit être immédiatement renvoyée au quartier général sans être ouverte, ni son contenu examiné de quelque manière que ce soit. » En même temps, un message radio chiffré (dans un code que l'on sait être détenu par les Turcs)

est transmis : « Des efforts déterminés doivent être faits ce soir par les troupes du secteur impliqué pour récupérer la sacoche perdue […][97]. »

Le sac se retrouve finalement sur le bureau du général baron Friedrich Kress von Kressenstein qui écrit dans ses Mémoires : « Au cours d'une escarmouche entre des patrouilles de cavalerie anglaise et turque, le commandant Meinertzhagen, chef des services de renseignements du quartier général anglais, a perdu un sac avec ses cartes. Le sac contenait non seulement une quantité considérable d'argent et un certain nombre de lettres privées, mais aussi de nombreux papiers intéressants. Ces documents incluaient les informations suivantes : les Anglais avaient reporté l'attaque à la fin de l'année ou au début de l'année prochaine ; la principale attaque devait être dirigée contre le front sud-ouest de Gaza ; une brigade mixte devait débarquer au nord de Gaza ; simultanément à l'attaque des Anglais, les Français tenteraient un débarquement sur la côte syrienne. Les Anglais considéraient que le terrain situé du côté gauche des lignes germano-turques ne convenait pas aux unités de cavalerie importantes. Par conséquent, ils n'avaient pas l'intention d'attaquer Beersheba. La seule raison des actions contre Beersheba était d'inciter les Allemands à y concentrer leurs forces et donc d'affaiblir d'autres secteurs[98]. »

Tout pousse à croire que cette ruse participant au plan de déception de la bataille de Gaza est un grand succès. Mais cette belle histoire que l'on retrouve aussi dans *Les Sept Piliers de la sagesse* est fausse[99]. Meinertzhagen est un affabulateur[100]. Né en 1878, fils d'un banquier de la City, il reçoit l'éducation classique d'un gentleman anglais[101]. Son père souhaite qu'il fasse le même métier que lui mais il rejoint secrètement l'armée en 1897. Tout n'est pas que légende dans sa vie et il est une figure notable dans les domaines de la science et de la guerre. Pendant la Première Guerre mondiale, il a par exemple écrit un mémento sur les procédures et les tactiques de renseignement qui est longtemps resté une référence[102]. Il a également défendu les intérêts sionistes à la conférence de paix de Paris de

1919 et a exploré des espaces vierges de tout Européen. Cependant, n'estimant peut-être pas son passé, il commence à le « modifier » dès les années 1920. Il a alors une quarantaine d'années : « Il a inventé sa vie […]. Il devint un grand hybride d'héroïsme et de canulars[103]. » Ses journaux sont des Mémoires réécrits à de nombreuses reprises et mélangés à de la fiction pour créer son propre mythe, celui d'un guerrier sans peur, d'un officier de renseignements brillant et d'un ornithologue de classe mondiale. Parmi les innombrables inventions que l'on peut y découvrir se trouve l'une de ses trois supposées rencontres avec Hitler en 1934. Ce dernier l'aurait salué par un *« Heil Hitler »* et notre affabulateur, n'ayant pas connaissance de ce salut, aurait répondu tout de go *« Heil Meinertzhagen »*. Il dit aussi avoir eu un pistolet dans sa poche au cours de cet entretien et regretté toute sa vie de ne pas avoir tué le Führer. Sauf que cette rencontre n'a jamais eu lieu.

Après sa mort, en 1967, sa version des faits résiste longtemps. C'est finalement par l'ornithologie que sa statue de héros va s'effondrer. Spécialiste reconnu dans ce domaine, il fait don au British Museum, dix ans avant sa mort, de 20 000 spécimens d'oiseaux empaillés. En 2005-2006, trente ans plus tard, deux articles retentissants révèlent la supercherie[104] : certains spécimens avaient été volés dans des collections privées et au British Museum lui-même. Meinertzhagen a aussi acheté des spécimens et changé leurs étiquettes pour dire les avoir trouvés ailleurs et se faire passer pour le premier à les avoir observés dans ces pays. Cette supercherie jette un doute sur tous les spécimens qu'il a apportés, ce qui représente, par exemple, une dizaine de cas pour la liste des oiseaux observés en Égypte et un cas pour la France métropolitaine, la locustelle fasciée[105].

La « ruse de la sacoche » n'a pas échappé à cette grande entreprise de falsification. Elle a bien existé, mais Meinertzhagen ne l'a ni mise en œuvre ni conçue. Elle serait le fruit d'une proposition d'un jeune officier, le lieutenant-colonel James D. Belgrave, qui a adressé un mémo de sept pages à Allenby sur ce sujet[106]. Celui qui a exécuté cette ruse est un certain

capitaine Arthur Neate, qui l'aurait racontée à Meinertzhagen lors d'une rencontre le 11 septembre 1917, alors qu'il s'arrêtait avec la fameuse sacoche au PC de la division Yeomanry[107]. Dans ses écrits, Meinertzhagen utilise même une fausse citation des Mémoires d'un lieutenant-colonel turc (le livre n'a jamais été traduit en anglais) pour démontrer que cette ruse a eu un effet sur l'état-major adverse[108]. Or, si l'auteur y fait état de la découverte d'une sacoche contenant des documents, il explique bien que l'état-major, incertain de leur fiabilité, décide de les rejeter. La même version est d'ailleurs rapportée dans les Mémoires du général allemand Friedrich von Kressenstein, et le nom de Meinertzhagen, qu'il cite dans son livre, lui viendrait en fait de Meinertzhagen lui-même[109]. James Belgrave meurt au combat en juin 1918 et Neate poursuit une carrière dans le renseignement jusqu'en 1937 : ils ne sont donc pas là pour contester sa version.

Pour autant, c'est bien Meinertzhagen qui a fait entrer cette ruse dans la légende, remettant sur le devant de la scène un « classique », la perte intentionnelle de documents, pour tromper l'ennemi, ruse dont on recense au moins trente-cinq occurrences dans l'histoire[110]. Son récit a inspiré deux générations de planificateurs d'opérations de déception, dont le *flight lieutenant* Cholmondeley, pour l'opération « Mincemeat », et le général Wavell (par exemple, pour l'opération « Error »). Un mensonge inspirant et fructueux en somme[111]…

Megiddo, des leurres par milliers

Après la capture de Jérusalem le 10 décembre 1917 et celle de Jéricho en février 1918, les conditions hivernales contraignent à une pause dans les opérations. Une offensive de grande ampleur pour forcer les Turcs à sortir de la guerre est repoussée par Allenby car il doit se séparer de plusieurs de

ses unités transférées sur le front occidental pour faire face à la grande offensive de printemps allemande. Allenby reconstitue ses troupes et, à l'été 1918, il souhaite repartir à l'attaque. Disposant d'un rapport de force très favorable[112] – 12 000 cavaliers, 57 000 fantassins et 540 canons[113] face à 3 000 à 4 000 cavaliers, 20 000 à 32 000 fantassins et 400 à 500 pièces d'artillerie du côté des Ottomans –, il estime qu'il a de nouveau les moyens de percer les lignes adverses.

Il dévoile son plan le 1er août[114]. Par rapport à la troisième bataille de Gaza, il inverse les lieux d'application de l'offensive réelle et de sa diversion. Son effort se fera cette fois sur la bande côtière large d'environ quinze kilomètres où il veut percer le flanc gauche de l'ennemi avec le XXIe corps et le DMC, et ensuite exploiter en direction de Beisan. Dans le même temps, il cherche à fixer ses adversaires dans le désert, essentiellement par l'action de la « force Chaytor » (montée), en faisant croire que c'est là que se portera son effort principal. Allenby veut ainsi se jouer des idées préconçues ennemies, pensant, à raison, que les Ottomans associent désormais sa personne aux audacieuses manœuvres de cavalerie dans le désert[115].

Il faut donc persuader le général allemand Otto Liman von Sanders[116], qui commande l'armée ottomane en Palestine, que le flanc droit britannique a été sérieusement renforcé. Pour obtenir cet effet, il est impératif de cacher le renforcement de la vallée littorale – en particulier l'arrivée du DMC depuis la vallée du Jourdain, soit le transfert de 9 000 hommes sur une distance de quatre-vingts kilomètres environ –, puis les concentrations de forces qui s'y trouvent. Les stationnements de jour sont soigneusement camouflés et les mouvements de troupes vers l'ouest uniquement effectués de nuit. L'opération nécessite la construction de deux ponts au nord de Jaffa mais, pour éviter les suspicions, deux sites d'instruction sont institués sur ces points de franchissement et les ponts sont en permanence montés et démontés. Pour instiller l'idée que l'offensive n'aura pas lieu de suite,

quelques officiers britanniques annoncent à des résidents de Jaffa que leurs maisons seront réquisitionnées pendant tout l'hiver.

Il faut également simuler l'existence d'une masse de manœuvre plus au sud. Le trafic radio du DMC est maintenu depuis son ex-cantonnement, à proximité de Jéricho, longtemps après qu'il a été transféré. La diminution des activités dans les vallées du Jourdain et de Samarie est masquée par des camps laissés en place, occupés par des soldats inaptes au combat et près de 15 000 faux chevaux faits de piquets de bois et de couvertures pour tromper les reconnaissances[117]. Des mules traînant des draps sont déplacées dans ces bivouacs pour faire de la poussière. Le renforcement de la vallée du Jourdain est aussi simulé par deux bataillons d'infanterie qui marchent tous les jours depuis Jérusalem en direction de Jéricho et « s'installent » dans des camps. À la nuit tombée, ils sont ramenés vers l'ouest en camion et recommencent le lendemain. L'armée arabe, menée par T. E. Lawrence, participe à la diversion en menant des actions de harcèlement le long de la ligne de chemin de fer du Hedjaz et dans le secteur de Deraa[118]. La supériorité aérienne est ici également une clé pour la réussite de cette opération en permettant de garder le secret. Dans les huit semaines précédant le lancement de l'opération, quatre avions uniquement parviennent à traverser les lignes[119].

L'offensive débute le 19 septembre 1918 : 35 000 fantassins et 9 000 cavaliers appuyés par 900 canons attaquent un secteur défendu par seulement 8 000 hommes et 130 canons, alors que 25 000 soldats ennemis sont positionnés dans le désert (face à 25 000 Britanniques). Nazareth est prise le 20 septembre, Damas le 30 et Beyrouth le 8 octobre. Le 30 octobre, l'armistice est signé. La déception n'est évidemment pas le seul facteur expliquant la victoire britannique en Palestine : supériorité quantitative et matérielle sur l'ensemble du front, grandes difficultés de ravitaillement et moral bas de l'armée ottomane, ou encore luttes de pouvoir germano-turques sont aussi en cause[120]. Cependant, les opérations de déception

jouent un rôle très important car elles permettent de créer la surprise et d'accentuer le déséquilibre des forces.

Bateaux-pièges contre U-Boote

En 1915, pendant la première bataille de l'Atlantique, les Britanniques, qui pour la plupart n'avaient jamais envisagé qu'une nation « civilisée » puisse attaquer des navires marchands – alors même qu'avec le concours actif de la France Londres a mis en place un blocus destiné à affaiblir l'Allemagne, notamment en affamant sa population –, se trouvent démunis pour contrer la menace que font peser les *U-Boote* sur les lignes de communication maritimes. Comme l'écrit l'amiral Daveluy : « Toutes les principales marines possédaient des sous-marins au début des hostilités ; c'est donc qu'elles croyaient à leur efficacité. On peut cependant affirmer que leur succès a dépassé toutes les prévisions. Les Alliés crurent d'abord pouvoir les mépriser[121]. »

Les Britanniques se tournent alors notamment vers la ruse et les *Q-boats* (en référence à leur principal port d'attache, Queenstown, en Irlande), ou « navires-pièges », dont Churchill, alors premier lord de l'Amirauté, est souvent crédité de la paternité. Le 26 novembre 1914, dans un télégramme à l'amiral Hedworth Meux, il écrivait en effet : « Il est souhaitable de piéger le sous-marin allemand qui coule les navires au canon au large du Havre. Un bateau à vapeur de petite à moyenne taille devrait être choisi et équipé dans le plus grand secret de deux canons de douze livres, de manière à pouvoir les dissimuler dans la cargaison du pont ou de toute autre façon pour ne pas être détectés. Lorsqu'il serait prêt, on l'enverrait naviguer du Havre en Angleterre et il embarquerait un officier de renseignements, quelques marins et deux tireurs, tous déguisés. Si le sous-marin l'arrêtait, il

le coulerait à coups de canon. Le plus grand secret est nécessaire pour empêcher les espions de se familiariser avec ces arrangements[122]. »

Entre 1915 et 1917, environ deux cents navires civils britanniques sont transformés et utilisés comme *Q-boats*. Ils sont de tous types : steamers, colliers, caboteurs, sloops, navires de sauvetage et de marchandises, remorqueurs, yachts, baleiniers, chalutiers, voiliers, etc. Cependant, pour être suffisamment attractifs pour un sous-marin, mais pas assez pour mériter une torpille, les petits navires marchands de 4 000 tonnes au maximum sont l'idéal. Les modifications majeures concernent l'installation de l'armement, lequel se compose typiquement de canons de douze, six et trois livres, de mitrailleuses Maxim et d'armes individuelles pour l'équipage Des artisans inventifs mettent au point une multitude de dispositifs pour le dissimuler. Il peut s'agir de cloisons amovibles qui simulent des superstructures, voire de procédés plus imaginatifs comme des chaloupes factices (en toile peinte et armature de bois) ou des caisses de bois repliables. Le tout est conçu pour que l'armement puisse être dévoilé très rapidement lors d'un contact avec un sous-marin.

Les navires-pièges opèrent, pour la plupart, au large des côtes de l'Irlande, de la Grande-Bretagne et de la France. Ils naviguent sur les routes commerciales dans le but d'attirer les sous-marins allemands. Selon les consignes reçues, ils doivent : « Observer strictement le rôle d'un leurre. Si un sous-marin ennemi est aperçu, tout doit être mis en œuvre pour s'échapper. Si le sous-marin ouvre le feu, les moteurs doivent être arrêtés et l'équipage (à l'exception du personnel pour la salle des machines et le service des canons qui doit être soigneusement gardé hors de vue) doit commencer à abandonner le navire. Le sous-marin devra être autorisé à s'approcher le plus près possible du leurre, et alors il faudra ouvrir le feu sur un ordre donné par sifflet ou sirène à vapeur avec le pavillon de Saint-Georges levé simultanément. Ne tirez que si vous êtes sûrs de réussir[123]. »

Le but est bien d'attirer les sous-marins allemands à la surface. En effet, au début de la guerre, les Allemands ne coulent pas les navires marchands sans sommations, afin de pouvoir vérifier leur nationalité et ne pas toucher ceux des pays neutres. Avec un peu de chance, le stratagème réussit et l'*U-Boot* cherche à couler le navire avec son canon afin d'économiser ses torpilles pour des cibles plus importantes. Lorsque le sous-marin est suffisamment proche, le *Q-boat* peut le détruire grâce à sa puissance de feu supérieure. Pour ajouter au réalisme, au moment du contact est souvent jouée la comédie de « l'équipage paniqué », ce qui inclut notamment des disputes pour monter dans les canaux de sauvetage. Pour que la ruse fonctionne, une attention toute particulière est portée à l'apparence des équipages constitués de membres de la Royal Navy et de la marine marchande (souvent entre soixante-dix et cent hommes) : ils doivent être habillés et travailler au quotidien comme un équipage civil.

Des mois peuvent se passer avant un contact et la plupart des *Q-ships* ne voient jamais un *U-Boot*[124]. Ils remportent néanmoins quelques succès en mer du Nord dès l'été 1915, comme le 5 juin lorsque l'*U-14* est piégé par l'*Oceanic II* au large de Peterhead[125]. Bien des engagements ne respectent cependant pas ce scénario idéal. Par exemple, le 30 juillet 1918, à 17 heures, le *HMS Stock Force*, *Q-boat* commandé par le lieutenant Harold Auten, est torpillé par un sous-marin ennemi. L'avant du navire est détruit. Le commandant et son équipage gardent cependant leur calme et restent concentrés sur leur mission. Ils mettent en œuvre la *« panic party »* et abandonnent le navire. Les blessés sont emmenés sur le pont inférieur où ils sont soignés. Le commandant, les servants des deux canons et le personnel de la salle des machines restent à leurs postes. Le sous-marin fait surface devant le navire à un demi-mille de distance. Il y reste un quart d'heure, en surveillance, puis s'approche lentement. Le lieutenant Auten retient le feu jusqu'à ce que le sous-marin soit à portée. Le *Stock Force* ouvre le feu à 17 h 40. Plusieurs obus font but et l'*U-Boot* est coulé. Le *Q-boat* se

maintient à flots jusqu'à 21 h 25 puis coule à son tour. L'équipage est embarqué dans deux torpilleurs et un remorqueur. Cette action vaut la Victoria Cross au lieutenant Auten[126] qui écrira le premier témoignage sur les *Q-boats*, ce qui lui apportera une large renommée[127].

À l'instar du lieutenant Auten, d'autres capitaines de *Q-boats* deviennent des légendes. C'est en particulier le cas du commander Gordon Campbell. Le *HMS Farnborough*, qu'il commande, est touché par une torpille le 17 février 1917. Campbell fait jouer la *« panic party »* et l'*U-83* s'approche. Alors que le *Q-boat* est déjà en partie immergé, il ouvre le feu et parvient à couler le sous-marin. Campbell commande ensuite un autre bateau-piège, l'*HMS Dunraven*. Le 8 août 1917, il entre en contact avec l'*UC-71* qui croit que c'est un navire marchand et fait surface. Les tirs au canon de l'*U-Boot* touchent sévèrement le *Dunraven* et les explosions qui s'ensuivent révèlent une partie de son armement. L'*U-Boot* repart en plongée. Deux torpilles tirées par le *Dunraven* manquent le sous-marin qui peut quitter la zone de combat. Campbell terminera sa carrière comme vice-amiral.

Les équipages des *Q-boats* mènent une mission exigeante. En mer pendant des mois, ils sont sous la menace constante des sous-marins allemands – et il n'est jamais commode d'être un appât. Ils prennent en outre le risque d'être considérés comme des francs-tireurs par les Allemands s'ils sont capturés, et donc d'être exécutés[128]. Ce qui pose d'ailleurs la question de la légalité des actions de ce type qui peuvent s'apparenter à de la perfidie. Pour tenter d'éviter cela, en plus du pavillon de Saint-Georges levé au moment où un engagement débute, dès septembre 1915 les *Q-boats* sont commissionnés pour se conformer aux lois internationales et, à partir de juillet 1916, les équipages portent le *« War service badge »* pour être considérés comme des combattants réguliers[129].

Un incident en particulier symbolise les limites de ce type de ruse souvent proche de la perfidie. Le 19 août 1915, alors que l'*U-27* a

intercepté le *Nicosian*, un navire marchand transportant notamment des munitions, l'a fait évacuer et alors qu'il est en train de le couler au canon, le *Q-boat Baralong*, commandé par le lieutenant Godfrey Herbert, rallie la zone. Il arbore faussement un drapeau américain et signale qu'il va secourir l'équipage et les passagers du *Nicosian.* Le commandant de l'*U-27*, Bernd Wegener, ordonne de suspendre les tirs et manœuvre pour intercepter le *Baralong*. Ce dernier change alors de pavillon, découvre ses trois canons de douze livres et tire pas moins de trente-quatre coups sur l'*U-Boot*. Une douzaine de membres de l'équipage réussissent à s'extraire du sous-marin[130], certains essaient de rejoindre le canot utilisé pour aborder le *Nicosian* mais Herbert donne l'ordre de les mitrailler. D'autres parviennent à embarquer sur le navire marchand, ils sont eux aussi tués. Ce crime de guerre fera grand bruit, provoquant notamment des protestations officielles allemandes.

Les Britanniques ne sont pas les seuls à employer des bateaux-pièges. L'Allemagne compte plus de vingt navires corsaires pendant ce conflit, le plus célèbre étant le *Wolf* qui a coulé trente-cinq bateaux marchands et deux de guerre[131]. La France, elle aussi, prend la décision d'armer certains de ses bâtiments de commerce, mais installe cet armement de façon visible, ce qui réduit drastiquement l'efficacité de la mesure. Le *Ville de La Ciotat* est ainsi torpillé en Méditerranée parce qu'un *U-Boot* a détecté son canon[132]. Finalement, « la marine avait déjà perdu un temps précieux quand elle reconnut qu'il fallait plus et mieux que des flots d'éloquence pour submerger les sous-marins. Elle en vint tout naturellement à leur opposer de petites unités difficiles à atteindre avec des torpilles, et comme le nombre des torpilleurs dont on disposait était tout à fait insuffisant, on leur adjoignit des bâtiments de pêche armés en guerre[133] ». Elle met donc également en œuvre des navires-pièges, mais en nombre beaucoup moins important que les Britanniques. Sur une idée de Jean-Baptiste Charcot, médecin et explorateur mobilisé dans la marine, trois « pseudo-cargos » lui sont livrés

en 1917 : *Meg*, *Michel & René* et *Jeanne & Geneviève*[134]. Autre navire-piège français, le voilier *Normand*, avec une « équipe spéciale » de la Marine nationale à son bord, coule un *U-Boot* le 25 juin 1917 au large de Cherbourg. Le cargo *Marguerite VI*, armé de quatre canons de 75 dissimulés et commandé par le lieutenant de vaisseau Lafargue (qui sera le pacha du porte-avions *Béarn* de 1936 à 1939), endommage quant à lui un sous-marin allemand et en coule un autre le 17 juin 1917 dans le golfe de Gascogne[135]. Enfin, la classe d'avisos français *Arras*, mise en service à partir de 1918, est dessinée de façon à ressembler à un cargo et ainsi tromper les sous-marins[136].

Cette utilisation de navires-pièges n'a pas résolu le problème auquel faisait face l'amirauté britannique, mais elle a contribué à lui fournir un peu de temps pour élaborer des solutions plus avancées[137]. Car si quatorze *U-Boote* au maximum, soit 8 % seulement des cent quarante-cinq sous-marins allemands coulés pendant la Grande Guerre, l'ont été par des *Q-boats*[138], beaucoup d'autres ont été endommagés. De plus, et bien qu'il soit impossible de le mesurer, on peut penser que les *Q-boats* ont été dissuasifs[139]. Cette ruse a cependant aussi eu des effets pervers. Certains commandants allemands connaissant le subterfuge ont préféré par exemple détruire les navires marchands sans sommations, en restant en immersion et en utilisant des torpilles[140], ce qui au passage réduit l'efficacité des missions des sous-marins qui emportent un nombre limité de ces engins. À partir de 1917, les *U-Boote* ne viennent plus vraiment à la surface. De surcroît, s'ils le font, un nouveau canon leur permet de tirer sur les navires à plus grande distance. Surtout, en mai 1917, le système des convois est mis en place : « Tant que l'ennemi avait fait une distinction entre les neutres et les belligérants, il n'y avait pas avantage à constituer des convois parce que le fait d'appartenir à un convoi équivaut à se ranger du côté des belligérants. Au contraire, à partir du moment où tout navire naviguant isolément est exposé à être coulé sans avertissement, quelle que soit sa

nationalité, le système des convois est préférable parce qu'il permet à tous les navires du convoi de bénéficier d'une escorte de bâtiments de guerre. Comme corollaire, l'armement des bâtiments marchands devenait inutile puisqu'ils étaient défendus par les canons des navires d'escorte[141]. »

Par ailleurs, les convois demandant un nombre très important de navires, il est de plus en plus difficile d'en convertir en bateaux-pièges. Finalement, plus aucun *U-Boot* n'est coulé par un *Q-ship* après septembre 1917[142].

Conclusion

Pendant la Première Guerre mondiale, un véritable mouvement vers la modernité des opérations de déception se met en marche : camouflage systématique et industrialisé ; utilisation de leurres à une grande échelle ; unités spécialisées dans les coups de main ; naissance du renseignement tel qu'on l'entend aujourd'hui grâce aux développements technologiques (photographies aériennes, écoutes, etc.) et aux évolutions organisationnelles[143] ; amélioration des liaisons avec la généralisation de la radio (plus de 10 000 postes dans l'armée française à la fin de la guerre[144]) ; et des états-majors, particulièrement ceux d'armée et de corps d'armée qui, identiques à ceux du Second Empire en 1914, ont dès 1916 tous les attributs pour mener des opérations extrêmement complexes[145]. Autant de piliers sur lesquels se fonderont les grandes manœuvres de déception réussies pendant la Seconde Guerre mondiale.

Les opérations de déception de la troisième bataille de Gaza et de celle de Megiddo peuvent être considérées comme les premières véritablement modernes car, contrairement à celles du passé, elles sont institutionnalisées : « […] Les feintes (déceptions) qui, pour le général ordinaire, ne sont que de piquants hors-d'œuvre avant la bataille, devinrent pour Allenby un élément

principal de la stratégie[146]. » En Palestine, le général britannique élève la déception quasiment au niveau d'un principe de la guerre et l'intègre au cœur du travail d'état-major[147]. La surprise n'est plus le résultat du seul génie du chef militaire, elle repose sur une étude très fine de la situation, un plan d'état-major et la mise en œuvre coordonnée d'actions multiples sur un vaste théâtre d'opérations. Aux côtés des chevaux et des chameaux, la modernité technologique – avec l'utilisation de moyens radio à des fins de déception, l'exploitation des photographies aériennes prises par l'ennemi pour donner une fausse impression de son dispositif, etc. – vient appuyer la vision d'Allenby et la rend possible[148].

Ces deux campagnes réussies ont par ailleurs un effet décisif sur plusieurs chefs militaires destinés à jouer un rôle majeur à l'avenir. C'est en particulier le cas du futur général Wavell qui sert au poste de commandement d'Allenby à l'époque de Gaza, puis comme chef d'état-major du XX^{e} corps d'armée pendant la bataille de Megiddo[149]. Les récits qu'en font des auteurs comme Meinertzhagen et Lawrence et les contacts entre officiers permettent la circulation des savoir-faire et encouragent ceux qui seront les tenants d'opérations non conventionnelles et de la surprise comme Liddell Hart, Churchill et – encore – Wavell[150].

---

*1. Ou « oued », désigne un fleuve d'Afrique du Nord et des régions semi-désertiques à régime hydraulique très irrégulier.

3
La Seconde Guerre mondiale, apogée des opérations de déception

À la fin de la Première Guerre mondiale, la conjonction de la démocratisation des moyens d'observation aérienne et des équipements de communication sans fil laisse à penser que, tout pouvant être vu et toute observation étant potentiellement transmise instantanément, le temps de la surprise stratégique et des opérations de déception est terminé[1]. Et pourtant, au cours du second conflit mondial, en s'appuyant sur quelques « passeurs stratégiques[2] » brillants et imaginatifs, un soutien du plus haut niveau politique[3], une planification sérieuse, des techniques sophistiquées et la compréhension fine de l'adversaire, tout se met en place pour que le Royaume-Uni en particulier, mais aussi les États-Unis et l'Union soviétique atteignent un remarquable niveau de maîtrise des opérations de déception. Tant et si bien qu'on peut considérer la Seconde Guerre mondiale, et tout spécialement les années 1944-1945, comme l'apogée de la déception aux niveaux opératif et stratégique avec une utilisation la plus systématique et adroite jamais pratiquée dans l'art de la guerre pour les Alliés[4].

Wavell et Clarke, le « passeur » et le « maître du jeu » [5]

Le puissant attrait des campagnes du Moyen-Orient chez les Britanniques dans l'entre-deux-guerres promeut les tactiques de déception[6] mais un « passeur stratégique » a un rôle tout particulier : Archibald Wavell. Il a lui-même bénéficié des « leçons » d'Allenby pendant deux conflits[7] et participé aux batailles de Mafeking, Gaza et de Megiddo – les deux dernières étant, nous l'avons vu, fondatrices pour les opérations de déception modernes. De façon générale, Wavell est très influencé par Allenby, sous les ordres duquel il a servi en Palestine. Il se fonde notamment sur cette expérience pour écrire une biographie : *Allenby : a Study in Greatness*, publiée en 1941.

Né en 1883, fils de général, Wavell intègre les rangs du régiment Black Watch à sa sortie de Sandhurst en 1901 et connaît le baptême du feu pendant la deuxième guerre des Boers. En 1903, il est muté en Inde où il prend part à plusieurs combats à la frontière nord-ouest. En 1911, il passe une année auprès de l'armée russe en tant qu'observateur. Capitaine en 1914, il sert d'abord au sein de l'état-major de la British Expeditionary Force (BEF) puis, à partir de novembre 1914, à celui de la 9^{e} brigade d'infanterie. Il occupe à la fin de la guerre les fonctions d'officier de liaison auprès de l'armée russe dans le Caucase puis dans l'Egyptian Expeditionary Force (EEF) du général Murray à partir de juin 1917, une unité créée en mars 1916 pour les campagnes du Sinaï et de Palestine. Général de brigade à titre temporaire en mars 1918, il sert de nouveau en Palestine. C'est pendant la Première Guerre mondiale qu'il développe son goût pour la ruse. Il est en effet particulièrement marqué par un assaut mené sur un front étroit par sa brigade les 15 et 16 juin 1915, près du lac de Bellewaerde (deuxième bataille d'Ypres). Malgré une préparation méticuleuse, la division perd 3 500 soldats, la 9^{e} brigade les deux tiers de ses hommes et soixante-treize de ses quatre-vingt-seize officiers, dont Wavell lui-même, blessé à l'œil. Le

manque d'imagination mis dans la préparation et l'exécution de ces assauts le pousse à étudier et mettre en avant d'autres méthodes pour limiter les massacres[8]. Il est aidé en cela par son immense culture. Latiniste érudit, il peut réciter des poèmes pendant des heures et est considéré comme « l'un des esprits les plus fertiles jamais possédé par un officier britannique[9] ». Sous des abords peu amènes, il a le talent pour repérer et s'adjoindre des hommes originaux et efficaces. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il appelle par exemple auprès de lui le commandant Ralph Bagnold, officier de transmissions, mais surtout un des plus grands spécialistes du désert, qui explore le Sahara depuis 1926 et qui lui sera très utile pendant la campagne d'Afrique du Nord[10].

Dans l'entre-deux-guerres, Wavell occupe plusieurs postes importants en état-major et commande la 6e brigade d'infanterie puis la 2e division. En 1936, il soutient les expérimentations du général Andrew Thorne qui, avec sa brigade, organise deux exercices de camouflage en collaboration avec la RAF à Farnborough et y construit même un PC factice[11]. Il ne se montre pas étranger aux stratagèmes. Peut-être inspiré par la ruse de la sacoche – étant officier d'état-major d'Allenby en 1917 –, il en emploie une version à deux reprises lors d'exercices dans les années 1930[12]. Une première fois, il laisse filtrer vers l'officier commandant la force adverse une carte avec de fausses positions, et la fois suivante, quelques années plus tard, se trouvant de nouveau opposé à ce même officier commandant une brigade, il envoie une estafette à cheval se faire capturer avec une carte contenant cette fois de véritables positions. Wavell ordonne au messager de feindre vouloir détruire le plan, espérant que l'officier « adverse », ne voulant pas s'y faire prendre à deux fois, refusera d'intégrer ces informations et adaptera donc son dispositif, ce qui fonctionne à merveille. Wavell fait alors envoyer une bouteille de champagne à Knebworth, l'estafette qui a si bien joué son rôle.

En août 1937, Wavell prend le commandement des forces britanniques en Palestine et en Transjordanie. Après un passage en Grande-Bretagne, il

est nommé à la tête du commandement pour le Moyen-Orient en juillet 1939 et ses responsabilités sont élargies à l'Afrique de l'Est, la Grèce et les Balkans en février 1940[13]. Lorsque l'Italie déclare la guerre aux Alliés le 10 juin 1940, Wavell est donc en première ligne. Il dispose d'environ 36 000 hommes en Égypte, 27 000 en Palestine et de quelques troupes en Afrique de l'Est et en Transjordanie[14]. Les Italiens ont une armée de 250 000 hommes en Afrique du Nord et une autre de taille similaire en Éthiopie et en Érythrée[15]. Face à ce rapport des forces très défavorable, Wavell cherche à persuader ses adversaires que ses unités sont plus nombreuses qu'en réalité. Se met en place une « routine du bluff » sur la frontière égypto-libyenne où Wavell utilise notamment des leurres et des patrouilles du Long Range Desert Group (LRDG)[16] de Bagnold qui harcèlent les troupes italiennes, les contraignant à renforcer leurs garnisons isolées[17]. En novembre 1940, alors que les Italiens sont entrés en Égypte et ont atteint Sidi Barrani, Wavell veut partir à l'offensive. Il planifie l'opération « Compass » dont l'objectif est de s'emparer de Tobrouk, en Libye, et qui débute le 9 décembre 1940. Elle est la première manifestation d'un emploi organisé et centralisé de la déception, le but étant de simuler un affaiblissement des forces sur le front en prétendant échafauder une action en Grèce. Des embarcations sont préparées, un faux trafic radio est mis en place, des informations erronées sont fournies par voie diplomatique. Au plan tactique, des leurres et un faux PC sont utilisés. À la veille de l'offensive, Wavell va jusqu'à assister à des courses de chevaux au Gezira Sporting Club du Caire, au vu et au su de tous, et donc des espions ou informateurs ennemis. C'est un succès.

L'ampleur prise par les opérations de déception et leurs succès en Afrique du Nord poussent le Britannique à demander à Londres le renfort de Dudley Wrangel Clarke, un de ses protégés depuis qu'il a servi sous ses ordres en 1937-1938 en Palestine et dont il a apprécié la pensée originale et créative sur le combat. Il devait écrire dans l'introduction du livre de

Clarke, *Seven Assignments* : « J'avais toujours cru dans la nécessité de faire tout ce qu'il était possible en guerre pour tromper et mystifier son adversaire, et j'avais raison de penser que c'était un travail pour lequel l'originalité, l'ingénuité et l'humour quelque peu espiègle de Clarke le qualifiaient admirablement[18]. » Celui-ci arrive au Caire le 18 décembre 1940 et prend la tête d'un « bureau spécial du renseignement ». Poste d'où il coordonne toutes les opérations de déception du théâtre méditerranéen et qu'il occupera jusqu'en 1942 (il a ensuite des fonctions équivalentes auprès d'Eisenhower à partir de 1943). Clarke devient dès lors l'éminence grise des opérations de déception de niveau stratégique et opératif.

Âgé de quarante et un ans en 1940, célibataire endurci, c'est un homme aux yeux bleus scintillants. Né à Johannesburg, en Afrique du Sud, en 1899 de parents *uitlander**[1], il entre en mai 1916 à l'Académie royale militaire de Woolwich, au Royaume-Uni. Artilleur, sous-lieutenant en novembre 1916, il veut combattre, mais ayant moins de dix-neuf ans il en est empêché. Il sert finalement comme pilote d'avion en Égypte jusqu'à la fin de la guerre, puis retourne dans l'artillerie. En 1922, il prend un congé de longue durée pour voyager en Europe, puis un autre en 1924 afin de couvrir la guerre du Rif comme correspondant du *Morning Post*. En 1930 il est admis au Staff College, puis sert à Aden et, à partir de 1936, en Palestine où il devient le chef d'état-major du général Dill, le commandant en chef, fonction qu'il conservera à l'arrivée du général Wavell en septembre 1937. De 1926 à 1939 – et en dehors de ses passages en Palestine et au Yémen –, il participe aux grandes manœuvres annuelles de l'armée britannique. Il tente d'y reproduire au mieux les conditions du combat de l'époque, encourage les tactiques de guérilla et expérimente beaucoup.

Il faut dire que « pas excentrique mais original[19] », Clarke a le goût de la comédie (il a écrit et dirigé des pièces de théâtre[20]) et qu'il est imaginatif, une qualité notamment nourrie par sa passion du cinéma. Il ne manque pas non plus d'humour et aime la bonne chère et les spectacles (il fréquente

notamment le Paladium Theatre à Londres). Très intelligent, il est doté d'une mémoire photographique exceptionnelle et apprécie la pensée non conformiste de Lawrence, Fuller ou Liddell Hart. Surtout, il a une capacité hors du commun à voir le monde tel que peuvent le voir ses adversaires[21] et il explique lui-même qu'il a « un avantage en étant plus attentif au domaine du renseignement que les autres commandeurs, tant pour obtenir des informations que pour donner de fausses informations à l'ennemi[22] ».

Lieutenant-colonel, il est affecté au War Office à Londres en 1939 et passe la première année de la Seconde Guerre mondiale à mener plusieurs missions « spéciales » comme la reconnaissance d'un possible axe logistique entre Mombasa et le Moyen-Orient, au cas où l'entrée en guerre de l'Italie viendrait couper les lignes logistiques maritimes. En mai 1940, il devient l'assistant du général Dill, désormais chef de l'état-major impérial, et joue un rôle clé dans la création des commandos (juin 1940) dont la mission première est de harceler les Allemands sur les côtes européennes[23]. Promu colonel pour mettre en œuvre ce projet, il est blessé à une oreille alors qu'il participe en tant qu'observateur au premier raid des commandos la nuit du 23 au 24 août 1940 dans le secteur de Boulogne-Le Touquet.

A Force et LCS, naissance de structures dédiées à la déception

Fin décembre 1940, Clarke est donc au Caire. Quelques jours avant son arrivée, Wavell a lancé un nouveau plan de déception : « Camilla. » C'est à lui de le mettre en œuvre[24]. En persuadant les Italiens qu'une invasion du Somaliland est planifiée, l'objectif est qu'ils déplacent leurs réserves au sud de l'Abyssinie pour faciliter l'offensive britannique vers le nord. C'est un succès, mais ses conséquences se révèlent bien différentes de celles espérées : les Italiens, se sentant en infériorité, choisissent d'évacuer le Somaliland, laissant de nouvelles troupes libres pour défendre le nord de

l'Abyssinie[25]. Bien que cette opération soit loin d'être la plus importante qu'il ait eu à mener, Clarke en tire une leçon majeure qu'il répétera tout au long de la guerre et qui est toujours rappelée aujourd'hui (parfois appelée le « principe de Camilla ») : la déception ne doit pas avoir pour but de faire *penser* l'ennemi d'une certaine façon, mais plutôt de le faire *agir* dans la direction souhaitée, car il existe toujours un risque de convaincre un adversaire mais que sa réaction soit contraire à celle recherchée[26]. Ayant le soutien total de ses chefs, Clarke planifie ensuite de nombreuses opérations de déception et, à force d'essais et parfois d'échecs, définit des principes pour assurer leur succès, principes qui pour la plus grande partie sont encore admis aujourd'hui[27].

Devant mener trois ou quatre opérations simultanées, Clarke s'entoure d'une équipe de trois officiers et dix militaires du rang et, le 28 mars 1941, l'A Force est officiellement créée[28]. Son effectif s'étoffe petit à petit mais ne dépasse jamais quelques centaines de personnes pour mener un très grand nombre d'opérations[29]. On trouve au sein de cette A Force quelques personnages hors du commun, comme le commandant Jasper Maskelyne, un illusionniste renommé avant la guerre, qui opère dans l'unité de camouflage. Un peu à l'image de Meinertzhagen ou du magicien français Jean-Eugène Robert-Houdin – qui affirme dans *Confidences d'un prestidigitateur* (1858) avoir calmé une révolte en Afrique du Nord en utilisant des tours de magie –, Maskelyne s'est beaucoup vanté d'avoir été à l'initiative de grandes opérations de déception ou de la création de leurres et a exagéré le nombre de personnes sous son commandement. Les recherches récentes relativisent grandement son rôle[30]. Au début de la guerre, il dirige une unité de camouflage expérimentale[31]. Sa plus grande réussite est la conception des *« sunshields »* utilisés dès 1940 et pendant la bataille d'El-Alamein, mais l'idée ne vient pas de lui. C'est une intuition de Wavell, transmise sur un bout de papier à Geoffrey Barkas, ex-réalisateur et spécialiste du camouflage, où l'on peut voir, de la main du général, un

dessin enfantin d'un char avec une sorte de baldaquin qui le recouvre et l'annotation suivante : « Est-ce une idée folle qu'un char puisse être camouflé avec un écran léger de tissu au-dessus pour ressembler à un camion depuis les airs ? » et « Cela serait utile lors des mouvements d'approche… »[32].

Des prototypes de *« sunshields »* sont réalisés au sein de l'unité de Maskelyne, d'abord en planches. Trop lourds et encombrants, ils sont ensuite faits de tubes et de toile. Neuf exemplaires peuvent ainsi être chargés dans un camion de trois tonnes[33]. Une équipe de quatre hommes peut alors « transformer » un char en camion en cinq minutes. Cependant, Maskelyne consomme aussi beaucoup de ressources pour des projets étranges et peu réalistes, en particulier celui du *« dazzle light »* : un phare de recherche qui serait suffisamment puissant pour aveugler les avions et protéger ainsi le port d'Alexandrie et le canal de Suez[34]. Fin 1941, face à son manque de résultats concrets, il est poussé par Barkas à quitter l'unité de camouflage. Il terminera la guerre en charge des loisirs au Caire[35].

Suite à l'échec de l'opération « Battleaxe[36] », et « par un stupéfiant déni de justice[37] », Churchill limoge Wavell et le remplace par le général Claude Auchinleck le 5 juillet 1941. La dynamique ne change pas pour autant : Clarke est un « maître du jeu » respecté et écouté par le nouveau commandeur. Cependant, de novembre 1941 à juin 1942, les réussites sont moins nombreuses pour l'A Force. Des réorganisations permettent de renouer avec le succès. Plusieurs « sections » sont créées : une chargée de la planification et de l'administration, une autre de la mise en œuvre des actions de déception sur le terrain et une section « renseignement ». Des unités spécialisées sont aussi mises sur pied. Par exemple, à partir de mai 1941, l'une d'entre elles est dédiée à la réalisation de faux documents officiels. Sur les deux dernières années de son existence, elle réalise 3 210 fausses cartes d'identité et contrefait 888 tampons métalliques[38]. Pendant l'année 1942, un troisième « régiment de chars-leurres » est acquis et les

premiers half-tracks équipés de haut-parleurs font aussi leur apparition, offrant une capacité nouvelle : la simulation sonore.

Surtout, en mars 1942, naît « Cascade », une opération qui regroupe de faux ordres de bataille entretenus sur la longue durée[39], probablement la plus grande création de Clarke[40]. Ce dernier connaît parfaitement la satisfaction qu'éprouve l'officier de renseignements à emboîter les pièces d'un puzzle pour découvrir l'ordre de bataille adverse et il cherche à en jouer. Il établit des unités fantômes qui ont toutes, jusqu'au niveau du bataillon, un nom et une histoire[41]. Afin d'éviter les contradictions, un ouvrage de référence les recensant est diffusé à tous ceux qui ont à en connaître. Pour que tout cela soit crédible, des soldats portant les insignes des divisions fantômes circulent régulièrement avec des véhicules arborant ces mêmes emblèmes dans des zones où ils sont susceptibles d'être repérés. Des leurres sont déployés à certains endroits, un trafic radio est simulé et un important travail administratif est réalisé pour donner de la chair à ces unités. Au total, entre 1941 et 1945, Clarke ne « crée » pas moins de sept fausses brigades, trente-deux divisions, dix corps d'armée et trois armées[42], la plus importante étant sûrement le First United States Army Group (FUSAG) utilisé pour « Overlord ». Le succès global de « Cascade » est réel : en mai 1942, les renseignements allemands surestiment les forces britanniques de 30 % et, en janvier 1944, presque toutes les unités fantômes sont intégrées par le Fremde Heere West[43].

En parallèle à l'A Force, qui agit au niveau tactique, la structure organisationnelle britannique consacrée aux opérations de déception se développe aussi au niveau stratégique. C'est la fonction de la London Controlling Section (LCS), constituée dès le 11 octobre 1941 à la suite des recommandations de Clarke[44]. Dans les premiers temps, elle est peu utilisée, le gouvernement britannique comprenant mal le concept de déception[45]. Wavell – depuis son poste en Inde – va relancer le processus par un message daté du 21 mai 1942, adressé directement à Winston

Churchill, dans lequel il plaide pour la centralisation de la déception au niveau stratégique et pour une « politique de déception imaginative et audacieuse »[46]. Ce message arrive au moment même où le premier chef de la LCS est remplacé par le lieutenant-colonel John H. Bevan, homme d'affaires respecté de la City, quintessence même de l'*establishment* britannique et l'une des grandes figures des opérations de déception pendant la Seconde Guerre mondiale. Au printemps 1942, la LCS est finalement pleinement intégrée dans les opérations britanniques et une bonne part de son travail consiste à s'assurer que les opérations réelles et celles de déception sont en harmonie en faisant la liaison avec les autres bureaux. En décembre 1942, elle prend la responsabilité de la déception de niveau stratégique en Europe, en Afrique du Nord, au Moyen-Orient et en Inde. C'est aussi le moment où l'horizon de l'A Force s'élargit : le commandement stratégique se déplace du Caire à Alger et elle passe sous la responsabilité de l'état-major du général Eisenhower.

« Bertram », victoire de l'armée fantôme

En 1942, la guerre se déroule mal pour les Britanniques : Tobrouk est tombé, Singapour est aux mains des Japonais. Après la victoire de Gazala, en mai, les Allemands repoussent les Tommies jusqu'à El-Alamein. Rommel[47] est aux portes du Caire. Le 1er juillet, il lance une dernière offensive pour s'emparer de la ville, mais il est stoppé et passe à la défensive à partir du 3 juillet. Les contre-offensives d'Auchinleck échouant, les Britanniques se fortifient eux aussi. La première bataille d'El-Alamein prend fin le 21 juillet. En août 1942, Churchill, ulcéré par cet échec, renvoie le général Auchinleck, le commandant pour le Moyen-Orient, et le remplace par le général Alexander[48]. Ce dernier ne veut plus de retraite et sait qu'après une progression de six cent cinquante kilomètres, deux batailles

majeures et plus de quarante escarmouches, les Allemands sont épuisés et manquent de tout, alors que les renforts britanniques arrivent. Lors de la bataille d'Alam Halfa (août-septembre 1942), Rommel, ne voulant pas laisser l'initiative aux Alliés, cherche une nouvelle fois à conquérir l'Égypte. Souffrant de pertes importantes (3 000 hommes et 49 chars), il échoue et signe là son ultime offensive en Afrique. Épuisé et malade, le Renard du désert édifie en septembre-octobre 1942 une ligne fortifiée s'appuyant notamment sur la pose de 500 000 mines et s'étendant sur plus de soixante kilomètres, des côtes de la Méditerranée à la dépression de Qattara, une infranchissable mer de sable. 116 000 hommes, 500 chars et 700 avions de l'Afrikakorps font alors face aux 195 000 hommes, 1 000 chars et 750 avions de la 8e armée britannique.

Face à l'impossibilité de contourner la ligne de défense par le sud, le plan d'opérations britannique consiste à faire effort au nord avec le XXXe corps qui doit s'infiltrer dans les champs de mines et mener un combat d'attrition. Le Xe corps doit ensuite le dépasser en empruntant les passages créés dans les champs de mines et s'installer en défensive pour permettre le déploiement de l'artillerie qui, elle, reçoit la mission de détruire les positions allemandes. Le XIIIe corps, au sud, est chargé de mener une démonstration pour y fixer une partie des forces allemandes, et en particulier la 21e division de panzers. Ce plan comporte un risque majeur : l'attaque au nord est trop évidente. Le déploiement du Xe corps prendra du temps et constituera un indice très clair d'un effort dans ce secteur. S'il était détecté, il permettrait aux Allemands de s'y renforcer, voire de briser l'attaque par un bombardement. La réussite de cet assaut frontal dépend grandement de l'obtention de la surprise. Montgomery souligne donc dès le départ l'importance d'une opération de déception afin de tromper sur le moment, le lieu et le volume de l'offensive[49] : « Nous nous trouvions face à face avec les forces de Rommel entre la mer et la dépression de Qattara sur une distance de quarante-cinq miles [environ

soixante-douze kilomètres]. L'ennemi fortifiait ses défenses à un degré encore inconnu dans le désert […]. Il n'y avait pas de flanc découvert[50]. » Obtenir la surprise est donc un défi majeur que le général Francis, dit « Freddie », de Guinguand, chef d'état-major de la 8e armée, exprime ainsi à Dudley Clarke : « Cacher 150 000 hommes avec un millier de canons et un millier de chars sur une plaine aussi plate et aussi dure qu'une table de billard, et les Allemands ne devant rien en savoir, alors même qu'ils vont scruter chaque mouvement, écouter chaque bruit, cartographier chaque piste. Chaque foutu local vous regardera et dira aux Allemands ce que vous faites pour le prix d'un paquet de thé. Vous ne pouvez pas le faire, bien sûr, mais fichtre, vous devez y arriver[51]. »

Les plans de déception sont en grande partie imaginés par Clarke et mis en œuvre par la structure qu'il a progressivement installée, lui-même étant en déplacement à Londres et Washington pour préparer « Torch », l'invasion de la Sicile[52]. Deux niveaux sont ciblés. Au plan opératif, avec « Treatment », le défi est de convaincre les Allemands qu'il n'y aura pas d'offensive avant novembre, alors qu'elle est en fait prévue pour la nuit du 23 octobre, une nuit de pleine lune. Les Britanniques propagent la rumeur qu'étant donné leur inquiétude pour leur flanc nord, aucune action majeure ne sera menée avant l'arrêt des opérations allemandes dans le Caucase. Des bruits sont aussi propagés quant à la préparation d'une attaque majeure sur la Crète, alors qu'une offensive dans le désert ne serait que limitée[53]. Des réservations sont faites aux noms de généraux importants dans des hôtels du Caire pour la fin octobre ; une conférence est préparée pour la même période à Téhéran, où doivent prétendument se rendre Alexander, Henry « Jumbo » Wilson et Wavell. Le 18 octobre, l'agent double « Cheese » envoie depuis Athènes un message annonçant qu'il n'y aura pas d'attaque britannique avant novembre. « Treatment » semble avoir eu du succès auprès du haut commandement allemand, mais pas de Rommel qui croit à une attaque entre le 20 et le 25 octobre[54].

Au plan tactique, le but de « Bertram » – planifié par le lieutenant-colonel Charles Leslie Richardson[55] – est de faire croire à un effort au sud du dispositif défensif allemand, alors qu'il se fera au nord, et de tromper sur le moment du début de l'offensive. Sur le terrain, l'opération profite de l'expérience acquise par la *Camouflage Unit* de Geoffrey Barkas au cours d'expérimentations en Angleterre et en Égypte, mais surtout lors de son emploi pendant le siège de Tobrouk, qui a convaincu les chefs militaires britanniques de l'utilité du camouflage et de la déception[56]. C'est heureux, car les délais sont très serrés pour une opération d'une telle ampleur : l'équipe de Richardson (trente-neuf officiers et cent neuf militaires du rang[57]) ne dispose que de vingt-huit jours avant l'attaque.

Au nord, dans un premier temps, le but est d'attirer l'attention de l'adversaire pour le persuader que ce secteur est sans importance. Sur la future zone de regroupement des chars avant l'assaut, baptisée « Martello », sept cents inoffensifs camions sont parqués, habituant ainsi les observateurs ennemis à une forte concentration de véhicules non blindés[58]. Il faut aussi déployer discrètement plusieurs centaines de tonnes de ravitaillement à huit kilomètres des lignes allemandes. Heureusement, des membres de l'équipe de camouflage savent qu'il existe près de la gare d'El-Alamein des tranchées créées il y a plus d'un an. Grâce à un vol de reconnaissance, on découvre que la forme des ombres intérieures n'est pas modifiée lorsque l'on accole à chaque paroi une ligne de fûts. Deux mille tonnes d'essence sont ainsi stockées. Quatre tonnes de caisses de ravitaillement sont disposées de telle façon que, recouvertes de bâches, elles prennent la forme de camions et de tentes si elles sont observées du ciel. De véritables camions et leurs équipages « animent » l'endroit[59]. Trois cent soixante pièces d'artillerie (vingt-cinq *pounder field gun*) et leurs tracteurs *Quad* sont déployés dans deux zones en arrière de « Martello » et camouflés par les systèmes *Cannibals*, des « baldaquins » qui les font ressembler à des

camions ordinaires. C'est un « triomphe pour l'organisation de camouflage[60] ».

Après les avoir rassurés au nord, il faut appâter les Allemands vers le sud. Sur une zone dénommée « Brian », au sud-est des positions britanniques, un emplacement logistique factice composé notamment de sept cents caisses vides est installé. Pour renforcer son importance visuelle est ajouté un faux pipeline d'eau – nom de code « Diamond » – essentiellement fabriqué à partir des omniprésents bidons d'essence de quatre gallons. Une section de huit kilomètres de long de ce pipeline est créée, soit la distance constructible en une journée de travail. Chaque jour, une tranchée est creusée, le faux pipeline posé à côté. La nuit, la tranchée est rebouchée pour simuler le travail fait. Pour rendre l'installation davantage crédible, elle est agrémentée de fausses pompes, de réservoirs, des engins circulent régulièrement, etc. L'avancée des travaux est calculée pour que leur achèvement soit estimé aux alentours du 4 novembre par les Allemands, douze jours après le début prévu de l'offensive[61]. Toujours au sud du dispositif, un audacieux double bluff est tenté : trois faux régiments d'artillerie sont déployés (environ quatre-vingts pièces représentées essentiellement par des poteaux télégraphiques camouflés) et trois de leurs « batteries », dont on laisse volontairement le camouflage se dégrader, sont délibérément exposées à l'extrémité de la dépression de Munassib. Les Allemands découvrent rapidement que ce sont des leurres mais, lorsque l'attaque débute, les Britanniques remplacent les faux canons par des vrais, laissant croire que ces positions factices étaient prévues pour masquer une véritable attaque au sud et prolongeant l'incertitude pour les Allemands[62].

Le 18 et le 19 octobre, les chars du X^{e} corps sont regroupés dans trois zones en arrière du dispositif : « Murrayfield » nord et sud et « Melting Pot ». Maintenus à cent kilomètres du front, ils sont partiellement visibles aux observations aériennes. Cependant, compte tenu de la distance qui les sépare encore de la ligne de contact, ce mouvement n'inquiète pas les

Allemands : ils estiment qu'ils auront au minimum deux jours pour se préparer s'ils détectent une progression. Dans le même temps, les préparatifs vont bon train pour l'arrivée des chars sur « Martello » et une « place de parking » numérotée est attribuée à chacun ainsi qu'un *« sunshield »*. Les équipages des chars reconnaissent leurs emplacements les nuits précédant l'assaut. Lorsque les blindés quittent la zone arrière, ils sont remplacés par des leurres.

Le 19, tout est prêt. Le signal est donné le lendemain pour débuter la transformation du champ de bataille. À la nuit tombée, les chars font mouvement et sont remplacés par des leurres. Tout cela prend la forme d'un ballet finement orchestré : « Une flotte de camions a […] commencé à décharger des montagnes de tubes d'acier et de toiles. Ceux-ci ont été arrangés et, en quelques minutes, une armée de sapeurs a érigé des structures sur les traces des chars. Peu de temps après, sous la lumière tamisée, à mesure que le régiment se retirait, on s'aperçut que c'étaient des répliques de chars, il semblait plutôt qu'il s'agissait d'esprits quittant leurs structures corporelles vers leur dernier lieu de repos[63]. » À leur arrivée à « Martello », les blindés sont guidés par la police militaire vers leurs emplacements et équipés de leurs *« sunshields »*[64]. Les Britanniques prennent la peine d'effacer les traces des chenilles et un trafic radio factice simule le maintien du X^{e} corps au sud. Il faut deux nuits pour terminer ces mouvements, puis, le 22 au soir, près de 200 000 hommes avancent vers leurs positions de départ et restent immobiles, sous le soleil, la journée suivante. Les sapeurs préparent les passages dans les « jardins du diable », surnom donné aux champs de mines, et le 23 octobre, à 21 h 40, la préparation d'artillerie débute.

L'effet de surprise est atteint. Pour ajouter à la confusion, au sud, la 21^{e} division de panzers rend compte qu'un assaut important a débuté. Il s'agit en réalité de quelques pièces d'artillerie du général Koenig placées parmi les leurres qui ont ouvert le feu. La 13^{e} demi-brigade de Légion

étrangère (DBLE) a aussi déclenché une offensive de diversion dans le secteur d'El-Himeimat dans la nuit du 23 au 24 octobre, action au cours de laquelle le lieutenant-colonel Amilakvari, commandant la 13e DBLE, est mortellement blessé. Les Allemands parviennent à identifier l'axe le plus probable de l'attaque, « au sud de Ruweisat et peut-être de l'autre côté de la route côtière », ainsi que l'ampleur de l'offensive à laquelle ils vont faire face, mais ils sous-estiment la capacité des Britanniques à masquer les préparatifs de l'offensive en pensant disposer de trois à quatre jours[65]. Ils ne mettent donc pas en œuvre leurs ajustements défensifs finaux et Rommel part en Allemagne pour un traitement médical. La 21e division de panzers déployée en réserve au sud du dispositif ne fait pas mouvement vers le nord avant le 26 octobre (Rommel a repris le commandement le 25), quatre jours après le début de l'attaque, ce qui tend à accréditer l'incertitude dans laquelle se trouvaient les Allemands[66]. Les Italiens ne semblent pas avoir perçu plus qu'eux la présence de leurres[67]. À partir du 4 novembre, les Allemands battent en retraite. La bataille d'El-Alamein se conclut le 11 novembre 1942 par la pénétration en profondeur de leurs lignes. L'Afrikakorps se replie ensuite jusqu'à la frontière tunisienne.

L'opération « Bertram » est remarquable à au moins deux titres. Premièrement, elle consacre l'utilisation d'un nombre record de leurres visuels, fruit d'un effort peut-être sans équivalent des sapeurs britanniques (notamment la 85e compagnie de camouflage venue d'Afrique du Sud) qui construisent 8 400 véhicules et dispositifs factices de toutes sortes[68]. Deuxièmement, « Bertram » illustre parfaitement le tournant que la guerre du désert fait prendre aux opérations de déception en général et au camouflage en particulier, qui sont désormais utilisés dans le cadre d'une stratégie active et plus seulement pour masquer[69]. Le verbe de Churchill, enfin, fait entrer cette opération dans l'histoire : « Grâce à un merveilleux système de camouflage, une surprise tactique totale a été atteinte dans le désert. L'ennemi soupçonnait, savait en effet, qu'une attaque était

imminente, mais où, quand et comment elle allait arriver, cela lui était caché. Le X^{e} corps, qu'il avait vu s'exercer à quatre-vingts kilomètres en arrière depuis les airs, s'est déplacé silencieusement dans la nuit et a rejoint ses bases d'assaut, mais en laissant une simulation exacte de ses chars là où il se trouvait. L'ennemi pressentait que l'attaque était imminente, mais il ne savait pas comment, ni quand, ni où. Et surtout, il n'avait aucune idée de l'ampleur de l'assaut à venir[70]. »

Deux coups de légende : « Error » et « Mincemeat »

Lorsque Wavell devient commandant en chef des forces interalliées du Sud-Est asiatique en 1942, il demande à Londres de pouvoir disposer d'« un autre Dudley Clarke[71] ». C'est Peter Fleming qu'il choisit, de la vie duquel son frère Ian s'inspira pour créer son personnage de James Bond. Né en 1907, Peter Fleming a reçu la meilleure éducation à Eton et Oxford. Grand voyageur, il a publié des livres à succès sur ses périples[72]. D'une beauté redoutable, le visage carré et bronzé, fumant perpétuellement la pipe, celui qui est qualifié d'« élisabéthain moderne » par certains critiques est marié à l'une des actrices les plus talentueuses de sa génération, Celia Johnson. Officier de réserve dans les grenadiers de la Garde, il est rappelé au service actif au début de la guerre. Après quelques mois à Whitehall, il sert en Norvège, puis en Égypte à la tête d'un commando. Au Caire, il prend connaissance du travail de Clarke dans le domaine des opérations de déception. Après des combats en Grèce, il est à Londres lorsqu'en janvier 1942 Wavell le demande auprès de lui[73]. Fleming rejoint Delhi le 17 mars 1942. Les deux hommes s'entendent immédiatement. Fleming, qui mettra progressivement en place toute une organisation dédiée aux opérations de déception, disposera d'un accès direct à Wavell identique à celui dont a pu profiter Clarke en Afrique du Nord. Fleming excelle lui

aussi pour déployer de faux ordres de bataille afin de duper les Japonais sur la réalité des forces britanniques en présence. Notamment grâce à son action, par exemple, des documents saisis en novembre 1943 montrent que les Japonais estiment les forces britanniques en Inde et en Asie du Sud-Est à presque cinquante-deux divisions, dont 72 % sont en fait des créations de la division D[74].

Un soir, lors d'un dîner, Wavell, grand admirateur d'Allenby et qui a été membre de son état-major en Palestine, expose à Fleming les procédés qui y ont été utilisés, dont la « ruse de la sacoche »[75]. Ce dernier veut alors s'en inspirer pour pousser les Japonais à avancer plus lentement en Birmanie en leur faisant croire que les forces défendant les Indes sont bien plus importantes qu'en réalité. C'est l'acte de naissance de l'opération « Error ». Son concept est le suivant : convaincre les Japonais que Wavell lui-même a eu un accident de voiture au cours d'une visite de dernière minute sur le front et qu'il a abandonné sur place une mallette contenant des documents révélant des forces très importantes défendant les Indes. Fleming rassemble le contenu de la mallette et persuade le général d'y inclure des effets personnels. On y trouve notamment une note pour Alexander évoquant deux armées en Birmanie, une puissance aérienne grandissante et une arme secrète. Fleming, accompagné de l'aide de camp de Wavell, se rend en Birmanie pendant la retraite des troupes britanniques. Le 30 avril 1942, à proximité du pont d'Ava, sur la rivière Irrawaddy, près de Sagaing, là où les Britanniques retraitent sous pression des Japonais, ils simulent un accident de voiture (une Mercury V8) dans un virage, en prenant garde de faire des traces au sol, de laisser tourner le moteur et de crever un pneu. Ils laissent sur place la mallette, ainsi qu'une veste d'uniforme du général Wavell, quelques livres et une couverture. Ils quittent précipitamment les lieux vers 20 heures, alors qu'ils aperçoivent un véhicule blindé japonais sur la route. Comme prévu dans les plans de retraite, le pont est détruit à 23 h 20.

Si imaginatif que ce stratagème puisse être, et même si après le retrait d'Alexander en Inde les Japonais n'ont pas cherché à les poursuivre, rien n'indique cependant de façon certaine que les Japonais aient découvert ces documents et les aient pris en compte. Le 6 mai 1942, dans un rapport, Fleming estime les chances de réussite de l'opération à 50 % et indique que « la pire chose […] serait un officier de liaison allemand au QG japonais en Birmanie familier de l'histoire de la sacoche de Meinertzhagen[76] ». Plus tard, dans une lettre datée du 24 août 1944 adressée à Wavell, Fleming indique avoir eu une conversation avec le général chinois Cheng Kai-min, chef du renseignement. D'après lui, pendant la première campagne de Birmanie, les Japonais auraient saisi des documents indiquant que le potentiel défensif britannique en Inde était plus important qu'estimé. Les Japonais auraient demandé à des agents chinois travaillant pour eux – en fait contrôlés par les services chinois – s'ils seraient en mesure de confirmer ou d'infirmer ces renseignements. Voici la réponse de Wavell à cette lettre : « Mon cher Peter, merci beaucoup pour la note sur "Error". J'espère qu'elle a trompé les Japonais. Quand je serai vieux, et bavard, et obèse, je raconterai probablement l'histoire de comment j'ai dupé les Japs et sauvé l'Inde d'une invasion[77] ! »

Autre opération de déception mythique de la Seconde Guerre mondiale, et peut-être la plus spectaculaire[78], cette fois sur le théâtre méditerranéen : « Mincemeat » (« chair à pâté »…). Après la victoire en Afrique du Nord (« Torch »), il est assez évident que la prochaine offensive des Alliés se dirigera sur la Sicile, et c'est d'ailleurs leur plan. Il faut donc tenter de persuader les Allemands qu'il en sera autrement. C'est le but de « Mincemeat », œuvre de Charles Cholmondeley, à l'origine de l'idée, et d'Ewen Montagu, qui la développe en plan. Cette opération, proposée en février 1943, s'inspirerait d'un mémo de 1939 signé par l'amiral John Godfrey, dit « de la truite » – puisqu'il compare notamment le travail des agents avec le savoir-faire du pêcheur de truite –, fortement influencé, voire

écrit par Ian Fleming. Les concepteurs de « Mincemeat » peuvent également se raccrocher à des faits réels. Fin septembre 1942, un hydravion Catalina transportant notamment le lieutenant de vaisseau Louis Daniélou (dit « Clamorgan »), des Forces navales françaises libres, s'est abîmé en mer. Deux corps se sont échoués au sud de Cadix, dont celui de Daniélou. Une lettre du général Mark Clark au gouverneur de Gibraltar mentionnant la date prévue pour le débarquement de « Torch » se trouve dans la poche d'une des victimes lorsque les corps sont rendus aux Britanniques par les autorités espagnoles. Ce document aurait pu être photographié par un agent de l'Abwehr, le service de renseignements de la Wehrmacht, avant d'être récupéré par les Britanniques[79]. Le concept de « Mincemeat » pourrait dès lors se résumer en une phrase : les morts ne peuvent pas parler mais ils sont en mesure de raconter des histoires.

On trouve donc le corps d'un homme d'une trentaine d'années qui peut passer pour un noyé, celui de Glyndwr Michael, un sans-abri qui s'est suicidé à la mort-aux-rats. Il est « rebaptisé » commandant William Martin, du corps des Royal Marines, et on place sur lui des documents « secrets ». Le plus important est une lettre personnelle du vice-chef de l'état-major impérial, le général Archibald Nye, au général Alexander, adjoint d'Eisenhower en Méditerranée, dans laquelle il est expliqué que les Alliés prévoient des débarquements en Grèce et en Sardaigne et que l'attaque en Sicile ne sera qu'une action de diversion. Le mort porte aussi des documents personnels : tickets de bus, clés, agenda, etc. La touche finale consiste à mettre dans la poche du commandant Martin les talons de deux billets de théâtre datés de la nuit du 22 avril. Étant donné les délais, Martin ne pouvait donc avoir voyagé que par voie aérienne[80]. Le 30 avril 1943, depuis le sous-marin *Seraph*, le corps est largué avec des débris d'aéronef dans le golfe de Cadix, au large de Huelva, une localité choisie car un agent de l'Abwehr y opère. Le cadavre est découvert par un pêcheur. Le 1er mai, l'attaché naval britannique à Madrid est prévenu. Des funérailles ont lieu à

Huelva le 2 mai et les effets personnels du noyé sont rendus aux Britanniques, y compris les documents secrets, qui apparemment n'ont pas été ouverts. « Andros », un agent des Britanniques au sein de la marine espagnole, leur apprend qu'en fait les Allemands ont été promptement prévenus, qu'un médecin espagnol a ausculté le corps et conclu à une noyade à la suite d'un crash, et que les documents ont été copiés, authentifiés et envoyés à Berlin. Le service de renseignements allemand fait une analyse très favorable des documents. Pour Alexis von Roenne, qui dirige le Fremde Heere West, « les circonstances de la découverte ainsi que la forme et le contenu des dépêches sont des preuves absolument convaincantes de la fiabilité des lettres[81] ». « Mincemeat » est un succès. Pour encore crédibiliser l'opération, dès qu'ils ont « appris » la mort du commandant, les Britanniques se sont lancés frénétiquement dans la recherche des documents qu'il portait. Montagu parvient même à faire annoncer la mort du commandant Martin dans l'édition du 4 juin du *Times*. Les documents sont pris au sérieux par les Allemands qui croient à des offensives à venir en Sardaigne et dans le Péloponnèse, et ce jusqu'à la veille de « Husky ». Parmi d'autres mesures prises, deux divisions allemandes sont même transférées dans le Péloponnèse juste après « Mincemeat »[82]. En épilogue à cette opération étonnante, ces propos de Montagu résonnent particulièrement : « Dans le cimetière de la ville espagnole de Huelva repose un sujet britannique. Lorsqu'il est mort, seul, dans le brouillard humide d'Angleterre à la fin de l'automne 1942, il n'imaginait pas qu'il reposerait pour toujours sous le ciel ensoleillé d'Espagne après des funérailles avec tous les honneurs militaires, ni qu'il aurait, après sa mort, rendu aux Alliés un service qui sauva plusieurs centaines de vies britanniques et américaines. Au cours de sa vie il avait fait peu pour son pays, mais dans la mort il fit plus que ce que la plupart peuvent réaliser en une existence de service[83]. »

Leurrer pour éviter les bombes, leurrer pour bombarder

La Seconde Guerre mondiale marque le début des bombardements massifs. Étant dans l'impossibilité de les arrêter tous, les belligérants cherchent à en réduire les conséquences. Les leurres sont une des solutions envisagées et la bataille d'Angleterre (juillet-octobre 1940) voit leur mise en œuvre massive au Royaume-Uni.

Le grand architecte de cet effort est le colonel John Turner. Officier respecté des Royal Engineers, il prend sa retraite dans les années 1930 et devient, en tant que civil, directeur des travaux et de l'infrastructure du ministère de l'Air. Il y est notamment chargé de la construction de nouvelles bases aériennes. Il part une « deuxième fois » en retraite juste avant la Seconde Guerre mondiale, mais il est rappelé en 1939, en tant que colonel, pour commander une unité dédiée à la réalisation de leurres pour les aérodromes militaires – il est alors surnommé le « directeur des leurres ». Son équipe et lui se concentrent, avant même les premiers bombardements sur l'Angleterre, sur la création de leurres d'aéronefs. Pour ce faire, ils travaillent avec la société de production cinématographique Sound City Film, localisée dans les studios de Shepperton, où Turner installe même son poste de commandement[84]. Il y œuvre au contact de techniciens et de décorateurs de talent et de leur manager, Norman Loudon[85].

Le département de Turner crée plusieurs types de leurres. Au début, les bombardiers allemands ne visent que des objectifs militaires et ne volent que de jour. Les *« K sites »* sont prévus pour contrer cette menace : ce sont des aérodromes factices, réalisés avec des épaves de voitures, de fausses routes, des leurres d'avions, de la fumée sortant de fausses cheminées, etc. Cependant, ces sites sont peu efficaces et rapidement le besoin d'un dispositif pour la nuit se fait sentir. Les *« Q sites »* y répondent en

capitalisant sur le black-out – mesures de défense antiaérienne visant à minimiser la lumière produite dans une région ou une ville afin d'éviter de fournir des points de repère aux bombardiers – par la mise en œuvre de dispositifs lumineux divers simulant des aérodromes. Les *« QL sites »*, enfin, conçus sur le même principe, servent quant à eux à protéger des villes ou des zones industrielles.

Le dispositif le plus avancé pour leurrer les bombardiers de la Luftwaffe porte le nom de *« Starfish »* (nom de code dérivé des initiales SF, pour *Special Fires*). Il naît de l'utilisation par les Allemands de bombes incendiaires, pour détruire, bien entendu, mais aussi pour guider, de nuit, les deuxièmes et troisièmes vagues de bombardiers. Ces leurres *« Starfish »* sont les plus difficiles à mettre au point et ils nécessitent tout le génie des équipes de Turner. Ken Baker, qui sert un des six sites protégeant Belfast, les décrit ainsi : « Chaque site couvrait environ quinze hectares et consistait en six huttes en bois d'environ six mètres sur neuf […] dans lesquelles étaient placées des balles de déchets de coton imbibées d'huile ; si elles avaient été utilisées, elles auraient été enflammées par des détonateurs pour ressembler à des bâtiments bombardés et en feu. En outre, il y avait de grandes piles de tourbe dans les flancs desquelles se trouvaient enfouis des bidons d'huile… Ceux-ci auraient dégagé beaucoup de fumée ainsi que des flammes[86]. »

Un autre type de dispositif *« Starfish »* consiste en des « paniers » de béton remplis de charbon et d'autres matériaux plus légers avec un allumeur à fil électrique. Du diesel est libéré sur les paniers et de l'eau est injectée dans le mélange pour générer une quantité énorme de vapeur imitant la fumée. Les *« Starfish »* sont très convaincants, à tel point que des bombardiers britanniques en détresse se posent régulièrement à proximité. Ils sont construits en très grand nombre : à partir de décembre 1940 et pendant six mois, quasiment un site de ce type est installé par jour,

quarante-deux villes sont équipées[87]. En 1942, il y a cent trente-cinq sites *« Starfish »* en Grande-Bretagne[88].

Au total, mille cent leurres antibombardements de divers types sont construits sur sept cent quatre-vingt-dix-sept sites au Royaume-Uni[89]. Ils auraient eu un certain succès : selon un rapport américain de l'époque, les sites K et Q auraient attiré quatre cent quarante raids aériens, contre quatre cent trente qui auraient touché de véritables aérodromes[90]. Globalement, les leurres auraient consommé environ 5 % de l'effort allemand de bombardement et permis d'épargner la vie de 2 600 civils et d'éviter 3 100 blessés[91]. Entre 1943 et 1944, avec la diminution des bombardements allemands, ces sites K et Q perdent leur caractère opérationnel. Ce n'est pas le cas pour la plupart des *« Starfish »* qui demeurent actifs jusqu'à la fin du conflit. Pour autant, les techniciens de Sound City ne restent pas sans emploi, et bon usage est fait de leurs talents pour l'opération « Fortitude », en particulier pour réaliser des leurres sur les côtes britanniques.

Lorsque les bombardements alliés deviennent intensifs sur leurs territoires, les puissances de l'Axe doivent à leur tour recourir à des stratagèmes. En plus des leurres d'aéronefs communément employés, les Allemands utilisent des fumigènes pour masquer les cibles, mettent en place de nombreuses fausses installations industrielles, cherchent à transformer la vision aérienne de la ville de Berlin avec, entre autres, une fausse porte de Brandebourg, ou tentent de détourner les bombardiers alliés de Hambourg en recouvrant une surface d'eau de 200 000 mètres carrés et en la peignant pour simuler des ensembles de bâtiments et des rues, le tout accompagné d'un pont factice, des répliques d'une gare et d'un réseau ferré[92]. Les Japonais ne sont pas en reste : en 1945, un quart des aéronefs visibles sur leurs bases auraient été des leurres[93].

Autre grand domaine de la ruse lié aux bombardements : la guerre électronique. Au début du conflit, dans le parfait exemple d'un cycle mesures/contre-mesures[94], une lutte se fait jour entre systèmes de guidage

nocturne des bombardiers allemands par faisceaux radio (Knickebein, X-Gërat, Y-Gërat, Ruffian, etc.) et brouilleurs britanniques (Meacon, Aspirin, Bromide, Benjamin, etc.)[95]. La Seconde Guerre mondiale marque aussi l'entrée en service des premiers radars, et donc des premières contre-mesures électroniques : brouillage et *spoofing* (usurpation d'identité électronique)[96]. Moonshine est un système conçu en 1942 pour berner les radars allemands Freya[97]. Cet équipement reçoit les impulsions du radar, les amplifie et les retransmet, ce qui permet à un seul avion d'avoir la signature radar d'un ensemble d'aéronefs volant en formation serrée. Le système est très intéressant pour la RAF mais a l'inconvénient de ne pouvoir simuler que le type de formation utilisé de jour, or la plupart des bombardements se font de nuit à ce moment-là. Moonshine n'est plus employé en 1943, mais il l'est de nouveau pour les opérations de déception du débarquement en Normandie dans le cadre des diversions « Taxable » (simulation d'une force d'invasion approchant du cap d'Antifer) et « Glimmer » (menace sur le pas de Calais).

Les *Windows* sont un autre équipement britannique de lutte contre les radars : ils consistent en des bandelettes d'aluminium reproduisant la fréquence des radars allemands[98]. Des dispositifs de ce type sont envisagés avant la guerre et testés en 1940-1941, mais sans succès. Fin 1941, sous la supervision de Joan Curran, une jeune et brillante scientifique britannique qui participera ensuite au projet « Manhattan », de nouveaux tests sont réalisés avec un radar britannique type 11 dont la fréquence de 500 mhz est proche du radar allemand Würzburg. Ces tests aboutissent. Curran note qu'un paquet de quarante feuilles métalliques de 20,3 x 12,7 centimètres produit un écho équivalent à celui d'un bombardier Blenheim et que l'effet dure quinze minutes environ si les *Windows* sont largués à trois mille mètres d'altitude. Le Bomber Command reçoit ses premiers *Windows* en mai 1942. Cependant, initialement, les Britanniques ne les utilisent pas : ils estiment que les tests n'ont pas été suffisants et, surtout, craignent que les Allemands

ne découvrent le procédé et ne l'utilisent à leur profit. D'ailleurs, ceux-ci essaient le même type d'équipement en 1942, le *Düppel*. Pour la même raison, Goering décide de ne pas l'employer et de faire disparaître toutes traces de ces tests. Fin 1942, les industriels britanniques fabriquent les bandes dans leur format définitif : 30 x 1,5 centimètres. Un support en papier noir est fixé d'un côté pour apporter de la rigidité et l'autre est enduit de noir de fumée pour éviter de briller dans les phares de recherche. Deux mille de ces bandes reproduisent la signature radar d'un bombardier lourd. L'emploi des *Windows* est finalement autorisé à partir du 23 juillet 1943. La première utilisation est faite lors d'un raid sur Hambourg dans la nuit du 24 au 25 juillet. L'efficacité est au rendez-vous : seulement 1,5 % de la force aérienne est abattue alors que les pertes moyennes pour ce type de raid sont de 6 %. En somme, trente-cinq bombardiers ont été « sauvés » par le largage de quarante tonnes de *Windows*, soit 92 millions de bandes d'aluminium.

Lorsque la lutte se déplace au-dessus du Reich, Alliés comme Allemands doivent adopter une « approche résolument moderne de la guerre aérienne […] : une logique où l'avion est intégré dans un système élargi où domine l'électronique – pour la détection, la navigation et la déception[99] ». Début 1945, les méthodes de déception du Bomber Command atteignent un remarquable niveau de complexité et d'efficacité. Le bombardement du 20-21 mars 1945 sur la raffinerie de pétrole synthétique de Böhlen, au sud de Leipzig, et sur le champ de pétrole Hemmingstedt, dans le Schleswig-Holstein, bien plus au nord, nous en offre le parfait exemple[100]. À la nuit tombée, comme c'est désormais l'habitude, des attaques de diversion sont lancées : à 21 h 14 débute un raid de trente-cinq chasseurs-bombardiers Mosquito sur Berlin. À 1 heure, les deux cent trente-cinq Mosquito et bombardiers Lancaster qui constituent le détachement d'attaque vers Böhlen volent au-dessus de la Manche en direction du sud-ouest. Quelques kilomètres plus au sud, un détachement de

soixante-quatre bombardiers Halifax et Lancaster est dédié à une feinte, leurs équipages sont dans la phase finale de leur instruction. À l'avant de ces deux formations, au-dessus de la France, quatorze Halifax mettent en œuvre un écran de brouillage Mandrel : un « mur » de cent trente kilomètres au travers duquel les radars de la Luftwaffe ne peuvent pas détecter. À 1 h 55, la force de bombardement de Böhlen se scinde en deux, cachée derrière l'écran de Mandrel, et quarante et un Lancaster se dirigent vers le nord-est. À 3 heures, les soixante-quatre bombardiers dédiés à la feinte ont presque atteint Strasbourg et rebroussent chemin. À ce moment-là, les deux forces de bombardiers pour Böhlen traversent l'écran de Mandrel. Sept bombardiers B-24 Liberator et quatre Halifax volent trente kilomètres en avant de ces formations et larguent des *Windows* pour masquer la taille de la formation qui les suit. Une fois passé le Rhin, les bombardiers les plus au sud obliquent vers le nord, en direction de Kassel.

Les Allemands sous-estiment effectivement le volume d'aéronefs du raid et ne sont pas capables de déterminer sa cible. Ils doivent pourtant décider où engager la chasse, sous peine que les bombardements se déroulent sans aucune opposition. La plupart des quatre-vingt-neuf chasseurs de nuit de la Luftwaffe sont finalement lancés sur Kassel, et un petit détachement sur Stuttgart. D'ailleurs, Kassel semble bien être la cible de cette nuit : à 3 h 08, des lumières y sont aperçues dans le ciel et quelques bombes explosent. Ce sont les Liberator et les Halifax qui ont continué leur feinte jusque-là et qui larguent des fusées éclairantes et des bombes. La formation principale la plus au sud oblique finalement vers l'est et, à 3 h 30, les Allemands se rendent compte qu'ils ont été trompés. Pour eux, c'est Leipzig qui va être bombardée, mais il est déjà trop tard pour la plupart des chasseurs. À 3 h 20, la force principale se scinde de nouveau en deux. Une nouvelle diversion est réalisée avec quatre B-17 et Halifax qui larguent de nouveau des *Windows* et douze Lancaster qui marquent la raffinerie de Leuna comme si elle était la cible principale. Leuna se trouvant sur la route

des chasseurs allemands, ceux-ci abattent un Lancaster, mais ils y perdent encore quelques précieuses minutes. Deux cent onze Lancaster atteignent finalement Böhlen et bombardent la raffinerie pendant onze minutes. Cinq B-17 et un Liberator fournissent un brouillage au-dessus de la cible. À 4 h 10, les premiers chasseurs de la Luftwaffe arrivent, au moment où les derniers bombardiers quittent la zone. Cinq bombardiers sont abattus. À 4 h 17, vingt-sept Mosquito attaquent Brême et, alors que l'attention de la Luftwaffe se tourne vers cette force, cent soixante-six Lancaster traversent la Manche à très basse altitude afin d'éviter la détection radar. Ils restent à moins de mille cinq cents mètres et en silence radio jusqu'à proximité de la cible, puis montent rapidement à quatre mille cinq cents mètres pour initier l'attaque d'Hemmingstedt à 4 h 23. Là aussi, un brouillage est activé au-dessus de la cible. Ce raid passe presque inaperçu pour la Luftwaffe. Un seul Lancaster est perdu.

Les « moyens spéciaux » : le rôle clé des agents doubles

Les trois clés du succès des opérations de déception au niveau stratégique sont un bon plan, un code adverse déchiffré et des agents doubles. Les Alliés peuvent se prévaloir des trois pendant la Seconde Guerre mondiale. Les chefs militaires et bien souvent politiques (voir le rôle de Churchill) poussent à la création de plans de déception et des cellules centralisées dédiées se chargent de les concevoir et de les mettre en œuvre. Les codes allemands (« Ultra », nom de code du décryptement d'« Enigma ») comme japonais sont déchiffrés et permettent de connaître tant les intentions de l'ennemi que ses craintes, et d'évaluer les effets de la déception[101]. En ce qui concerne les agents doubles, par excellence les figures de la ruse au niveau stratégique, leur utilité pour les opérations de

déception n'est pas tout de suite perçue et ils sont initialement employés pour pénétrer le système de renseignement ennemi et l'intoxiquer. Le tournant a lieu en septembre 1942 alors que la « machinerie » de la déception stratégique est en place à Londres (LCS) et que les « moyens spéciaux » – nom donné aux agents doubles par les Britanniques – y sont pleinement intégrés[102].

Pour alimenter leur réseau d'agents doubles, les Britanniques peuvent compter sur un MI5 (service de renseignements en charge de la sécurité intérieure) efficace, mais aussi sur des erreurs de leurs adversaires. En effet, si les Allemands sont aussi très efficaces pour capturer les agents alliés en Europe de l'Ouest, ils ne les intègrent pas dans un système d'agents doubles et d'opérations de déception[103]. En 1940, pour préparer l'invasion de la Grande-Bretagne, l'Abwehr reçoit ainsi l'ordre d'y remettre en place un réseau d'agents en trente jours, un délai pourtant impossible à tenir pour cette tâche qui nécessite normalement plusieurs années. Les espions envoyés en Angleterre sont donc mal préparés – connaissance approximative de l'anglais, de la culture, du mode de vie, etc. – et mal équipés. Ils sont rapidement démasqués[104]. C'est une occasion inespérée pour les Britanniques qui cherchent à créer un réseau d'agents doubles depuis mai 1940. Les espions allemands découverts sont détenus à Latchmere House (« site 020 »), dans le Surrey. Interrogés mais bien traités, la possibilité leur est offerte de travailler pour Sa Gracieuse Majesté[105]. Un des succès les plus importants est le retournement d'un Danois dénommé Wulf Dietrich Christian Schmidt. Capturé tout de suite après son parachutage, en septembre 1940, il est convaincu par la gentillesse et la générosité des Anglais, et « trois semaines après être entré dans le site 020 en étant un nazi convaincu, [il] envoyait – avec une joie véritable – de faux messages à son contrôleur de l'Abwehr[106] ». « Tate », c'est son nom de code, conserve la confiance des Allemands tout au long de la guerre. Et s'ils continuent à envoyer des agents jusqu'à la mi-1944 (quatre sont parachutés

entre 1943 et 1944), tous sont arrêtés[107] et dès 1943 plus aucun agent du Reich ne semble actif en Grande-Bretagne[108]. Il faut dire que pour maintenir leur réseau, les Alliés bénéficient d'une certaine naïveté de l'Abwehr qui ne s'étonne pas que certains agents puissent opérer longtemps dans un pays aussi fermé que la Grande-Bretagne.

La gestion de ces agents doubles nécessite des efforts importants. Pour en coordonner l'emploi, éviter que l'un ne révèle les activités de l'autre, ou qu'une opération de déception d'un autre service ne soit compromise, le Twenty Committee est créé en janvier 1941. Aussi appelé *« Double Cross »* (vingt s'écrivant XX en chiffres romains et « cross » signifiant « croix » en anglais), il a pour objectif de coordonner tous les services impliqués dans le renseignement (MI5, MI6, Foreign Office, Home Defense Executive, etc.). John Cecil Masterman, qui en a été le président, détaille sa mission ainsi : « Le but essentiel du Comité était de décider quelles informations pourraient être autorisées à passer aux Allemands, et celles qui ne le pouvaient pas, en d'autres termes, d'évaluer le gain probable d'une diffusion proposée face à la perte qu'implique la fourniture d'une information particulière à l'ennemi. Deuxièmement, le Comité agissait comme un centre d'échange où le travail des divers agents pouvait être comparé et maintenu raisonnablement cohérent. Il est évident qu'il fallait éviter des contradictions trop flagrantes […][109]. » La tâche est loin d'être facile, à certaines périodes le nombre d'agents à coordonner se monte à cent vingt. Des efforts importants sont aussi mis en œuvre pour crédibiliser les informations transmises aux services allemands. Par exemple, le 20 décembre 1942, un perceur de coffres des gangs du West End de Londres nommé Eddie Chapman, nom de code « Fritz » pour l'Abwehr, est envoyé en Grande-Bretagne avec la mission de saboter l'usine De Havilland de Hatfield. « Fritz » annonce le succès de sa mission par radio le 27 janvier. Les Allemands, sceptiques, font effectuer par la Luftwaffe une mission de reconnaissance. Les photographies montrent bien des trous dans

le toit de l'usine et de nombreux débris. L'usine a donc bien été sabotée. Seulement, « Fritz » est l'agent double « Zigzag ». À son arrivée en Angleterre, il s'est en effet immédiatement rendu à la police locale. Les dégâts apparents sont en fait une toile peinte posée sur le toit et des blocs de béton, des briques et des meubles cassés mis en place par les services britanniques pour crédibiliser ses rapports[110].

Il y a des Français dans les rangs des agents doubles employés par les Britanniques. C'est le cas de Nathalie « Lily » Sergueiew, alias « Treasure », personnage hors du commun[111]. Née en Russie en 1912, elle émigre en France en 1917 avec sa famille. Elle est la nièce du général Ievgueni Miller, chef des opposants au communisme dans les milieux de l'« émigration blanche » à Paris, enlevé par le NKVD (police politique soviétique) en 1937 et assassiné à Moscou en 1939. Après ses études, éprise d'aventures, Lily voyage à pied de Paris à Varsovie en passant par Berlin, un périple loin d'être banal pour une femme seule à l'époque. Elle devient journaliste et travaille dans les années 1930 en Allemagne où elle acquiert une certaine fascination pour le régime hitlérien. Fin 1938, elle débute, seule et à vélo, un voyage de Paris à Saigon[112]. Après bien des péripéties, en particulier en Turquie, elle se trouve à Alep lors du déclenchement de la guerre et son voyage s'achève prématurément. Elle accepte d'espionner au profit de l'Abwehr après la défaite de la France, tout en ayant déjà, selon elle, la volonté de vouloir servir les Alliés. En 1943, après son entraînement en Allemagne, elle convainc son officier traitant, Emil Kliemann, de l'envoyer en mission en Angleterre. Elle y parvient en août 1943 et persuade le MI5 qu'elle peut servir en tant qu'agent double. Elle travaille initialement à Bristol sous le nom de « Treasure ». À la suite d'un voyage à Lisbonne, en mars 1944, elle obtient un équipement radio. C'est la détention de ce matériel permettant une transmission rapide qui, bien qu'elle soit un agent « mineur », justifie sa sélection par le Double Cross Committee parmi les quelques agents doubles de l'opération

« Fortitude »[113]. À cette occasion, elle transmet des informations pour accréditer la présence de Patton en Angleterre en mars 1944.

Une poignée d'agents doubles sont au-dessus du lot car plus productifs que les autres, c'est le cas de « Cheese », « Silver », « Gilbert », ou encore de Juan Pujol Garcia, le fameux « Garbo ». Né à Barcelone en 1912, libéral par son éducation familiale, il ne veut pas choisir de camp pendant la guerre d'Espagne. Il tente d'échapper au service militaire, se cache et après bien des péripéties se met finalement au service des républicains en 1938. Souffrant de faim et luttant pour sa survie sur le front, il fait défection et rejoint les nationalistes, un geste qu'il regrettera ensuite[114]. La guerre terminée, il trouve un emploi de gérant d'hôtel à Madrid. Le 3 septembre 1939, lorsque l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne, il est décidé à combattre la tyrannie, et donc le régime hitlérien, mais ne sait que faire, lui qui récuse la violence. C'est son épouse qui demande pour lui, en janvier 1941, un entretien avec l'attaché britannique à Madrid[115]. Il n'est pas reçu. Pensant que les Britanniques le prendraient davantage au sérieux s'il travaillait déjà pour les Allemands, il prend contact avec l'Abwehr, proposant, alors même qu'il ne parle pas anglais, de se rendre en Angleterre en tant que correspondant de presse. Sans réponse, il décide de gagner Lisbonne où il parvient à obtenir un passeport diplomatique et un visa pour la Grande-Bretagne. De retour à Madrid, il reprend contact avec l'Abwehr et, après plusieurs entretiens, aidé par son visa diplomatique, il est recruté sous le nom de code d'« Arabel ». Il reçoit un questionnaire et 3 000 dollars pour se rendre à Londres. En juillet 1941, il repart au Portugal. Une fois sur place, il prétend être en Grande-Bretagne. Il achète un guide touristique, des horaires de train et une carte grand format pour alimenter en détails ses comptes rendus, et commence à transmettre des messages en octobre 1941. Il explique aux Allemands qu'il utilise un pilote de KLM (compagnie aérienne néerlandaise) qui poste ses messages depuis le Portugal. Rapidement, il « recrute » trois agents fictifs qui lui « transmettent » des

informations. Il mixe habilement vraies et fausses unités et ses rapports sont si détaillés que l'Abwehr lui envoie des conseils de prudence. Cependant, sa méconnaissance de l'Angleterre inquiète Pujol qui, faute de contacts avec les Britanniques, décide en février 1942 et en dernier ressort de demander un rendez-vous à l'attaché militaire américain à Lisbonne. Lequel, convaincu, fait le lien avec les services de Sa Gracieuse Majesté qui décident d'envoyer Pujol à Londres. Il y arrive le 24 avril 1942. Les débriefings menés du 26 avril au 11 mai démontrent sa très grande imagination, le crédit que lui accordent les Allemands et l'existence d'un réseau d'espionnage fictif prêt à l'emploi. Le nom de code « Garbo » – en référence à Greta Garbo – lui est alors donné car il est « le meilleur acteur du monde[116] ».

« Garbo » participe à plusieurs opérations de déception, son action avant « Torch » contribuant particulièrement à son aura. Il est l'un des agents doubles soigneusement choisis (les deux autres principaux sont « Brutus » et « Tricycle ») pour « Bodyguard ». Pour cette opération, c'est son « réseau », comptant alors vingt-quatre « agents », qui est le plus utilisé. Il transmet notamment des informations qui corroborent le retard pris par le débarquement en Normandie. Afin de donner plus de poids aux messages qu'il enverra après le jour J pour persuader les Allemands qu'« Overlord » n'est qu'une diversion, les Britanniques veulent que Pujol avertisse l'Abwehr du Débarquement. Après bien des débats, Eisenhower donne son accord à condition que cela ne se fasse pas plus de trois heures et demie avant l'attaque, pour éviter que les Allemands ne puissent se réorganiser[117]. À 3 h 30, le 6 juin, « Garbo » transmet donc le message suivant : « [Agent 4] m'a dit qu'il y a trois jours des rations froides et des sacs vomitoires ont de nouveau été distribués aux troupes de la 3^{e} division canadienne et que la division a désormais quitté son camp, l'emplacement étant repris par les Américains. Il y a des rumeurs sur le fait que la 3^{e} division canadienne ait embarqué[118]. »

Le 8 et le 9 juin, « Garbo » assure ensuite dans des messages que l'opération en cours n'est qu'une action secondaire et que le FUSAG est resté sur ses positions. Il reste ainsi crédible et, en juillet 1944, fait très rare pour un civil, il est même décoré de la croix de fer. Après la guerre, Pujol décide de quitter l'Angleterre seul et s'installe au Venezuela où il vit anonymement jusqu'en 1984, lorsque Nigel West retrouve sa trace. L'ancien agent est invité aux commémorations du 40e anniversaire du Débarquement à Londres[119]. Les dernières archives britanniques sur « Garbo » ne sont déclassifiées qu'en 2016.

Au bilan, les agents doubles sont particulièrement efficaces pour les opérations de déception car ils sont parmi les seuls canaux de renseignement stratégique dont disposent les Allemands[120]. La faiblesse de la Luftwaffe, en effet, ne leur permet pas d'observation aérienne efficace et les rares avions qui survolent encore les ports anglais en 1944 doivent le faire de nuit. Les interceptions radio, dont les Allemands sont les champions au début de la guerre, déclinent fortement ensuite. Les services de renseignements du Reich n'ayant rien d'autre à leur disposition sont donc enclins à croire leurs agents.

« Fortitude », ou le sommet des opérations de déception

Malgré l'expérience de Saint-Mihiel en 1918, les Américains entrent en guerre sans doctrine et sans réel appétit pour les opérations de déception[121]. Ils apprennent et en comprennent l'utilité au contact des Britanniques. Le 25 août 1942, ils mettent certes en place une structure équivalente à la LCS, le Joint Security Control, mais elle n'a qu'un rôle de coordination, pas de planification. En somme, ils inaugurent les opérations de déception au niveau opératif avec « Torch », en Afrique du Nord, en novembre 1942 (opération « Barclay » présentée dans l'introduction)[122]. Eisenhower, qui

commande la force expéditionnaire pour cette opération, a dans son état-major le lieutenant-colonel Carl Goldbranson, responsable des actions secrètes, officier de liaison avec la LCS et l'un des personnages majeurs des opérations de déception américaines[123]. Celui-ci rencontre Clarke à plusieurs reprises et tire particulièrement profit d'un entretien tenu le 20 octobre 1942 et dans lequel il reçoit une véritable leçon de déception. Le 20 janvier 1944, une unité dédiée aux opérations de déception, le 23rd Special Troops, est même créée au sein de l'U.S. Army[124]. Lorsque vient le temps de planifier « Overlord », Britanniques et Américains sont donc d'accord sur le fait que la déception doit y être utilisée à grande échelle et ils disposent de tous les moyens pour la mettre en œuvre à un niveau inédit.

Au début de l'année 1944, après leur défaite en Afrique du Nord, et alors que les troupes alliées progressent en Italie, le dernier espoir des Allemands est d'empêcher une autre invasion du continent européen. Ils sont persuadés qu'elle aura lieu depuis l'Angleterre, vers la fin du printemps, et que l'effort se portera sur les côtes françaises entre Calais et Cherbourg, puis en Méditerranée. Cependant, puisque des actions de diversion des Alliés sont possibles, il n'est pas envisageable pour les soldats du Reich de dégarnir des zones secondaires, comme la Norvège. Surtout, ils ne peuvent pas déterminer le ou les lieux exacts du débarquement en France[125]. Ce sont ces incertitudes que vont chercher à exploiter les Alliés avec « Bodyguard », probablement « la supercherie la plus ambitieuse de l'histoire des conflits armés[126] ». Cette opération de déception, dont l'objet est de forcer les Allemands à maintenir des forces à distance de la Normandie, de la Méditerranée et du front soviétique, ne nécessite pas moins de six mois de travail avant d'être acceptée par l'état-major combiné le 16 janvier 1944. Il faut dire qu'il s'agit en particulier de tromper l'ennemi sur le point d'application d'une des plus importantes forces amphibies de l'histoire avec 7 000 navires (dont 1 200 de guerre) et

11 000 avions agissant de surcroît dans un secteur extrêmement restreint : cent soixante kilomètres de long sur trente ou cinquante kilomètres de large au maximum[127]. Par ailleurs, « Bodyguard » doit être mise en œuvre sous fortes contraintes, la priorité allant évidemment à sa pendante « réelle », l'opération « Overlord », elle-même extrêmement consommatrice en hommes et en équipements. Afin de résoudre cette équation, les Alliés disposent d'une organisation dédiée à la déception rodée et de multiples canaux pour faire passer les messages nécessaires.

Pour parvenir à duper les Allemands, « Bodyguard » comprend de nombreuses sous-opérations. « Ironside », par exemple, cherche à convaincre, via des messages de l'agent double « Bronx », d'un débarquement dans le golfe de Gascogne qui succéderait aux premières opérations dans le but de maintenir la 11e division de panzers dans cette région. « Copperhead », quant à elle, utilise notamment un sosie de Montgomery pour accréditer un débarquement à venir sur les côtes méditerranéennes. En visionnant le film *Les Cinq Secrets du désert*[128], de Billy Wilder, Dudley Clarke apprécie la prestation d'Erich von Stroheim – interprète du capitaine von Rauffenstein dans *La Grande Illusion* (1937) de Jean Renoir – qui joue un convaincant Rommel, mais surtout celle de Miles Mander qui personnifie excellemment bien le général Bernard Law Montgomery. À la sortie du film, il est clair pour lui que les talents de Mander pourraient être utiles dans une opération de déception à venir. L'occasion se présente avec « Copperhead », mais Mander, trop grand, ne peut finalement pas « jouer » Monty[129]. Le lieutenant-colonel Jervis-Reid, chef du comité des moyens spéciaux du Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force (SHAEF)[130] et qui a donc en charge les opérations de déception, tombe sur une photo dans un quotidien. Il s'agit du lieutenant Meyrick Edward Clifton-James : « Vous avez faux ! dit la légende, son nom est lieutenant Clifton-James[131] ! » En effet, sa ressemblance avec le général Montgomery est saisissante. Jervis-Reid prend contact avec Clifton-James,

qui se trouve être un acteur amateur et obtient le rôle de sa vie, celui du général Montgomery.

Après une période de répétitions, d'ajustement de son apparence[132] et de confection de son « costume » sous la direction de David Niven, célèbre acteur britannique, et de Peter Ustinov, son ordonnance, également acteur mais aussi scénariste, il est dépêché en visite « officielle » à Gibraltar (un repaire d'espions) et à Alger fin mai 1944. Partant, il voyage dans l'avion privé de Churchill et reçoit des accueils officiels avec piquets d'honneur, discours aux soldats, etc. Le message à destination des Allemands est le suivant : l'invasion n'est pas pour tout de suite puisque « Monty », commandant des forces terrestres, est loin de l'Angleterre. Et les agents doubles d'ajouter qu'il s'est rendu à Alger pour coordonner un débarquement dans le sud de la France qui doit avoir lieu avant « Overlord ». Lorsque sa mission est terminée, Clifton-James, qui a reçu la paie d'un général pour la durée de la mission, est envoyé secrètement au Caire et enfermé dans une petite chambre, sous bonne garde, jusqu'au jour J.

La sous-opération la plus importante de « Bodyguard » est « Fortitude », qui est elle-même divisée en deux. « Fortitude North », planifiée et mise en œuvre par la LCS, a trois objectifs : faire croire à un report des opérations de débarquement, à une prévalence des opérations aériennes sur l'assaut amphibie et, enfin, à l'existence d'une force alliée déployée au nord de la Grande-Bretagne, prête à envahir la Norvège en mai 1944[133]. Il s'agit notamment de jouer sur une crainte allemande existant depuis le début des hostilités : celle d'une action sur la Norvège et donc sur le flanc nord du Reich[134]. Pour son exécution, « Fortitude North » repose particulièrement sur une armée britannique mi-fictive, mi-réelle, la 4^{e}, commandée par le général Thorne, supposée compter 350 000 hommes et être stationnée en Écosse[135]. Les moyens de simulation radio sont au cœur de l'opération. La 4^{e} armée ouvre son réseau de transmission le

17 mars 1944 et la Royal Navy « crée » deux forces (« V » et « W ») chargées de transporter les troupes en Norvège et simulées depuis deux stations radio sises à Clyde. La Royal Air Force déploie des leurres sur des aérodromes en Écosse afin d'augmenter le volume apparent de ses forces. Des rumeurs sont propagées un peu partout en Angleterre. Les agents doubles sont utilisés : « Garbo » a par exemple cinq de ses vingt-sept « agents » « stationnés » en Écosse et en Irlande du Nord, qui font des rapports sur la 4e armée afin que les Allemands puissent reconstituer son ordre de bataille. Enfin, une tentative de déception politique est menée (opération « Graffham »). La LCS estime en effet que si la Suède est convaincue d'une menace sur la Norvège, elle transmettra cette information aux Allemands. De hauts dirigeants suédois sont donc approchés pour que leur pays prête des bases aux Alliés, mais il ne semble pas qu'ils aient transmis une quelconque information. En mai 1944, les Alliés estiment que l'opération « Fortitude North » n'a plus d'effet et qu'elle risque d'être découverte. Il est donc décidé d'opérer un mouvement fictif vers le sud pour fusionner ses unités avec « Fortitude South ».

Validée le 23 février 1944 par Eisenhower, « Fortitude South » est quant à elle une opération beaucoup plus ambitieuse qui va mobiliser jusqu'à 1 500 hommes[136]. Ses différentes actions sont désignées sous le nom de « Quicksilver » et numérotées de I à VI[137]. Mise en œuvre par le 21e groupe d'armées de Montgomery, et plus particulièrement par une unité sœur de l'A Force créée à cet effet, la R Force[138] du colonel David Strangeways, cette opération a pour objectif de persuader les Allemands que le véritable débarquement aura lieu entre Boulogne-sur-Mer et l'estuaire de la Somme, et que les opérations en Normandie ne sont qu'une diversion. C'est là qu'intervient le FUSAG, groupe d'armées fictif comptant, sur le papier, 11 divisions, commandé par le général George S. Patton et stationné dans le Kent, au sud-est de l'Angleterre. Patton, qui comprend l'importance de son rôle, n'hésite pas à se mettre en scène : « À la mi-mai 1944, au cours d'une

rencontre au Claridge, à Londres, il lance au général Gavin, des forces aéroportées américaines, “On se revoit dans le pas de Calais, Gavin !”, et ce de manière suffisamment forte pour qu’on l’entende. Plus efficace, il rencontre le général Cramer, le dernier commandant de l’Afrikakorps, capturé en Tunisie. L’officier allemand doit être rapatrié en Allemagne via la Suède à la suite d’un accord passé avec le Reich et les services britanniques profitent de l’occasion pour tromper l’ennemi puisque Patton est clairement présenté comme le commandant du FUSAG et qu’il fait mention à plusieurs reprises du pas de Calais[139]. »

La R Force personnifie le FUSAG en constituant des concentrations de troupes et d’équipements dans tout le sud-est de l’Angleterre. De faux camps de toile sont élevés et l’on fait fumer les cantines mobiles tous les jours. Un réseau radio factice est ouvert à partir du 26 avril 1944, des messages circulent entre les PC des différentes unités du FUSAG. Cette supercherie est rendue possible par l’utilisation d’une unité de transmissions spécialisée de trois cents hommes, équipée d’émetteurs permettant chacun de simuler six stations, ainsi que par la diffusion de messages enregistrés[140]. Les Allemands, qui s’attendent à ce que Patton joue un rôle dans l’invasion, déterminent mi-mai qu’il est à la tête du FUSAG. C’est logique pour eux : ledit groupe d’armées est dans le pas de Calais, là où ils attendent l’invasion, et Patton a démontré ses capacités en Méditerranée[141].

Par ailleurs, un dock et d’importants complexes de stockage de pétrole sont construits en toile et en bois près de Douvres. Ils sont même inspectés par le roi d’Angleterre et Montgomery[142]. Tous les moyens de débarquement étant mobilisés, de fausses barges pour chars (*Landing Craft Tank*, LCT) en tissu et structure métallique, les *« Bigbobs »*, et de fausses barges gonflables d’infanterie, les *« Wetbobs »*, qui simulent les *Landing Craft Assault* (LCA), sont employées pour tromper les Allemands. Deux cent quarante de ces navires de débarquement factices sont notamment mis en place mi-mai dans les ports de la côte sud-est, entre Yarmouth et

Folkestone[143]. Des moyens de déception lumineux sont employés pour simuler des activités dans certaines zones : c'est là que l'on retrouve les hommes de colonel Turner (opération « Starkey »). L'activité aérienne et maritime est utilisée pour feindre un effort sur le nord de la Seine avec une série d'opérations de déception tactique. C'est le cas, par exemple, de la série des « Titanic » mise en œuvre à partir du 6 juin, avec entre autres des lâchers de faux parachutistes et de quelques véritables SAS*[2]. L'opération « Glimmer » use de petits navires et d'avions larguant des leurres *Windows* et mettant en œuvre de faux réseaux radio à proximité de Boulogne-sur-Mer[144]. Enfin, avec « Quicksilver IV », la composante aérienne du plan, le but est de ne pas livrer d'indices sur le lieu du débarquement en le bombardant. Ainsi, le message délivré aux forces aériennes britanniques et américaines est simple : « Pour chaque quantité de bombes que vous larguez dans la véritable zone de débarquement, assurez-vous d'en larguer le double dans le Nord. » L'objectif de diversion l'emporte même sur le fait que la destruction des défenses côtières du secteur du débarquement « serait pour l'essentiel négligeable »[145].

Les agents doubles sont, ici aussi, un vecteur clé de la déception. Dans sa correspondance, « Garbo » insiste sur les concentrations de troupes dans le sud-est de l'Angleterre. Les Allemands, qui ne bénéficient pas d'autres sources sur place, sont enclins à croire les rapports de ces agents doubles. L'isolement de la Grande-Bretagne – à partir du 17 avril les entrées et sorties du territoire britannique sont encore plus strictement contrôlées et les communications des diplomates sont sous embargo – permet de conserver efficacement le secret de toutes ces ruses[146]. D'autant plus que la faiblesse de la Luftwaffe limite les possibilités de reconnaissance aérienne. Par ailleurs, « Ultra » permet de vérifier que ces actions sont un succès.

Le 6 juin 1944, les Alliés obtiennent la surprise tactique et stratégique. La réussite de « Fortitude North » est très débattue. Les Allemands n'ont jamais cru que la menace principale était en Norvège et ne renforcent pas

les douze divisions qui y sont présentes[147]. Cependant, et c'est un demi-succès pour les Alliés, la menace est jugée suffisamment sérieuse pour ne pas transférer d'unités du Danemark et de Norvège vers la France[148]. « Fortitude South », elle, est indéniablement une réussite, même si, bien entendu, elle n'est pas le seul facteur expliquant la victoire alliée. Les Allemands ne cessent de surestimer les forces ennemies. Juste avant le Débarquement, ils les exagèrent de quarante-deux divisions et pensent que les Alliés disposent de moyens amphibies pour vingt de leurs quatre-vingt-neuf divisions, alors qu'en réalité ils ne peuvent en transporter que six au mieux. Certes, cette surestimation est aussi le résultat de conflits internes au renseignement allemand et d'une « perception idéologique » des capacités ennemies qui font que les Allemands sont prêts à accepter même les preuves discutables de la présence alliée, mais « Fortitude » y a contribué. De plus, le positionnement des unités allemandes en mai-juin 1944 montre l'indécision de leur commandement quant au lieu d'application de l'effort principal allié : quinze divisions sont déployées au nord-est de la France et dix-sept à l'ouest de la Seine[149]. Jusqu'au bout, Hitler estime qu'il y aura plusieurs opérations, que la plupart seront des diversions, que la diversion majeure aura lieu en Normandie et que le pas de Calais sera le lieu de l'action principale[150]. Pendant les premières heures de l'assaut, d'ailleurs, la confusion demeure au sein du commandement allemand : Hitler et Rommel pensent que l'action en Normandie n'est que le prélude à une action majeure dans le pas de Calais. La crainte d'un second débarquement ne commence à se dissiper que vers le 20 juillet. Il faut dire que la zone reçoit deux fois plus de bombes que la Normandie avant le jour J (à cause des armes V) et que ces bombardements continuent après le Débarquement. La 1re division de panzers SS est maintenue en Belgique jusqu'au 17 juin (18 000 hommes, retard de dix jours) ; la 116e division de panzers (13 000 hommes) accuse un retard de six semaines. Trois divisions d'infanterie (83e, 85e et 331e) ne sont mises en mouvement qu'entre le

27 juillet et le 1er août (12 000 à 13 000 hommes chacune, retard de deux mois)[151]. L'efficacité de la déception a donc duré au-delà des espérances des Alliés qui l'estimaient à deux semaines au maximum[152]. Il ne faut cependant pas mettre de côté d'autres actions qui ont permis d'obtenir cet effet, et en particulier le *« transportation plan »* (plan de bombardement stratégique de la France) qui a des conséquences très importantes sur la mobilité allemande[153].

La maskirovka *renaît de ses cendres*

Les Britanniques et les Américains ne sont pas les seuls à atteindre des sommets dans l'art de la déception pendant la Seconde Guerre mondiale. À partir de 1942, les Soviétiques l'utilisent systématiquement pour leurs opérations. C'est ce qu'ils appellent la *« maskirovka »* qui, à cette époque, est définie dans leur doctrine comme l'ensemble des « moyens pour sécuriser les opérations et les activités quotidiennes des forces ; un ensemble de mesures dédiées à tromper l'ennemi quant à la présence et au déploiement des forces, leurs divers objectifs militaires, leur niveau opérationnel, leur état de préparation et aussi les plans du commandement […] la *maskirovka* contribue à l'atteinte de la surprise pour les actions des forces, à la préservation du potentiel de combat et améliore la survivabilité[154] ». La déception ne naît pas non plus en Russie avec la Seconde Guerre mondiale. Pour certains, l'appétence pour la ruse dans ce pays serait issue de ses contacts avec les Mongols qui maîtrisaient l'art d'attirer leurs adversaires vers une menace factice[155]. Dès 1904, les armées du tsar disposent d'une école de la *maskirovka* qui existe encore aux débuts de l'Armée rouge. Dissoute en 1929, elle fournit cependant les bases théoriques et les manuels pour les générations futures d'officiers[156]. En fait, la *maskirovka* se développe surtout pendant la période soviétique[157]. On la

retrouve dans de nombreuses publications dans les années 1920, et la présence de ce sujet s'accentue dans les années 1930[158], moment où le terme *« maskirovka »* finit par se substituer à celui de « ruse militaire » (*voïennaïa khitrost*) et où le concept se cristallise sous la définition suivante : « Ensemble des actions destinées à tromper l'ennemi, capacité à masquer ses intentions et à donner à l'ennemi une image erronée de ses capacités réelles[159]. » Il est bien développé dans les règlements de l'entre-deux-guerres, surtout aux niveaux opératif et tactique, même si les chefs militaires soviétiques manquent de confiance dans la capacité offensive de leurs forces armées et ont tendance à minimiser l'importance de la déception et de la surprise stratégique[160].

D'ailleurs, en août 1939, pour la troisième phase de la bataille de Khalkhin Gol qui oppose Soviétiques et Japonais depuis mai à la suite d'un incident de frontière, un plan complet de déception est mis en place par l'état-major du général Joukov. Notamment, sous l'impulsion de ce dernier, « les mesures de *maskirovka* sont intégrées à l'opération, des moyens importants leur sont attribués et même, dans les grosses affaires, un commandement spécial leur est dédié[161] ». Le but est de masquer aux Japonais les préparatifs d'une contre-offensive. Le secret est donc maintenu au maximum, avec une équipe de planification très réduite et la nomination d'un unique secrétaire[162]. Tous les mouvements des unités se font de nuit avec la plus grande discrétion. Les reconnaissances sont extrêmement limitées et astreintes à des règles très strictes. Pour faire croire à une posture davantage défensive qu'offensive, radios et téléphones sont utilisés pour transmettre des informations sur de supposés plans de défense. Ces communications se font avec un code suffisamment complexe pour être convaincant, mais assez simple pour être craqué par les Japonais. Un important volume de matériaux normalement employés pour préparer des positions défensives est acheminé vers le front. La mise en place sur la base d'assaut se fait au dernier moment et après que des machines ont imité le

bruit des moteurs de chars afin d'y habituer les Japonais. Tous ces efforts combinés à d'excellents renseignements sont un succès qui permet aux Soviétiques de déclencher leur action par surprise le 20 août. Ils encerclent et détruisent les Japonais[163] et, le 31 août, toute résistance a cessé.

Pour autant, la pratique de la *maskirovka* par l'Armée rouge à partir de l'été 1941 n'est à la hauteur ni de ses réflexions antérieures ni de cette expérience de 1939. Lorsque les Allemands lancent l'opération « Barbarossa » le 22 juin 1941, la surprise est totale pour Moscou. La première phase de la « Grande Guerre patriotique » est donc marquée par de très sévères défaites. En déroute, souffrant de graves problèmes d'organisation depuis les années 1930[164] et ne maîtrisant pas les missions défensives, l'armée soviétique subit et n'a pas l'occasion de planifier ni de mettre en œuvre la *maskirovka*. Même les règles élémentaires de camouflage sont difficilement respectées. Quelques progrès se font cependant sentir lors de la contre-attaque de Moscou de décembre 1941 menée par les divisions sibériennes du général Joukov. Les Soviétiques parviennent à masquer partiellement leurs concentrations de forces, et en particulier celle de la 1re armée de choc du lieutenant-général Vassili Ivanovitch Kouznetsov qui ne se déplace que de nuit et en silence radio total. Si une partie des mouvements sont détectés par les avions allemands, le haut commandement continue à croire que l'Armée rouge est épuisée et n'a plus de réserves. Le premier hiver de guerre est aussi l'occasion de tenter des expériences au niveau des armées et des Fronts (une grande unité à peu près équivalente au groupe d'armées dans les forces armées occidentales). Par exemple, les 16 et 19 février 1942, la 20e armée simule des forces sur son flanc gauche en utilisant des leurres, des charges explosives et des haut-parleurs diffusant des bruits de moteurs alors que son attaque se déroule en fait sur son flanc droit[165]. En 1942 est diffusée une nouvelle directive sur la *maskirovka*, insistant sur le niveau opératif et la nécessité du secret au cours du processus de planification. Cependant,

jusqu'en novembre 1942, les actions de déception sont le plus souvent limitées à des attaques de diversion et les progrès sont surtout manifestes dans le domaine du camouflage. La priorité des Soviétiques va d'abord à la recherche d'une véritable maîtrise du combat interarmes.

Un palier est franchi avec l'opération « Uranus », la contre-attaque à Stalingrad du 19 au 23 novembre 1942. Non seulement la *maskirovka* est dès le début intégrée au plan, mais en outre elle atteint un niveau de complexité notable en impliquant plusieurs Fronts[166]. Son objectif est de masquer les concentrations de troupes sur les flancs de la 6e armée allemande où sont déployés Italiens, Roumains et Hongrois. Pour y parvenir, les mouvements ont lieu le plus tard possible et avec la plus grande discrétion. Le dispositif logistique à l'arrière fait l'objet d'une attention toute particulière. Par exemple, à Ourioupinsk, un dépôt de munitions est installé de façon à ressembler à un village russe typique[167]. Des articles parlant d'opérations défensives à venir sont aussi diffusés dans les semaines précédant l'attaque. Au nord de Stalingrad, des fortifications sont réalisées pour attirer l'attention. De faux ponts sont construits sur le Don, afin d'aimanter les tirs de l'artillerie allemande. Au final, les armées allemandes sont prises par surprise. Des ruses sont régulièrement employées par les unités soviétiques, comme les ponts immergés sous vingt à trente centimètres d'eau. Pendant les offensives de l'été 1943 en Ukraine, vingt-deux ponts de ce type sont construits : ils sont utilisés en juillet lors des contre-offensives, après l'échec de l'opération allemande « Citadelle ». Koursk (juillet-août 1943) marque une nouvelle évolution. Les zones de regroupement sont minutieusement camouflées des reconnaissances aériennes. Le silence radio est maintenu au maximum pour les échelons arrière. La 2e armée aérienne construit dix-sept faux aérodromes sur lesquels cent cinquante-huit leurres d'aéronefs sont déployés et où de vrais avions se posent et décollent régulièrement, le tout afin de préserver le potentiel aérien de l'Armée rouge. C'est un succès : en juin 1943, cette

armée subit trente-cinq raids, dont vingt-neuf visent ces installations factices[168]. Le Front de Voronej, quant à lui, simule l'existence d'une armée de chars avec plus de huit cents leurres construits et un faux trafic radio, ce qui pousse les Allemands à positionner deux divisions en face et à lancer des attaques aériennes[169].

Si la réappropriation des bases de la *maskirovka* par l'Armée rouge est donc finalement assez rapide, les difficultés demeurent, en particulier dans la planification, puisque toutes les branches ne sont pas systématiquement impliquées. Le manque de sécurité dans les communications radio est, de même, un problème majeur[170]. Petit à petit, toutefois, les Soviétiques parviennent à coordonner leurs efforts et, dans la seconde partie de la guerre, l'Armée rouge met en œuvre des plans de déception ambitieux centralisés au niveau opératif. Pour la première fois en 1944, un manuel entièrement dédié aux opérations de déception est publié. Il y est notamment fait mention du besoin d'aller au-delà du simple secret pour être efficace et de la nécessité de créer de faux objectifs, de faire usage des feintes et des démonstrations, et d'utiliser la désinformation[171].

Au début de l'année 1944, les Soviétiques ont l'initiative et peuvent entièrement planifier une campagne estivale pour la première fois de la guerre[172]. Ils décident que l'offensive d'été engagera quatre Fronts en Biélorussie avec l'objectif de détruire le groupe d'armées Centre allemand, de libérer la Biélorussie et d'ouvrir la voie à une attaque en Pologne[173]. L'opération « Bagration » est accompagnée d'une opération de déception ambitieuse dont l'objectif est d'accroître la perception de la menace au nord et au sud de la Biélorussie, en exploitant en particulier les préconceptions allemandes d'une offensive devant se dérouler contre le groupe d'armées d'Ukraine nord. Le 29 mai, une directive de la Stavka – le haut commandement des forces armées soviétiques – est diffusée concernant cette *maskirovka* de « Bagration ». Elle demande la plus grande discrétion des mouvements de troupes qui doivent se faire uniquement de nuit, ou

lorsque le temps ne permet pas aux avions de reconnaissance allemands de voler. Les mouvements de jour sont limités à des petits groupes. Le camouflage est extrêmement soigné sur les zones de concentration et le contact avec les populations civiles est prohibé. Les unités de défense antiaérienne ont interdiction de masser leurs feux contre les avions de reconnaissance isolés. Des vols sont organisés pour vérifier le camouflage des unités et des officiers contrôlent la bonne exécution de la *maskirovka*. Toujours pour maintenir le secret, les reconnaissances, terrestres comme aériennes, sont volontairement limitées, de même que le nombre d'officiers ayant connaissance du plan. Un Front ne diffuse par exemple pas d'ordres écrits avant le 20 juin, trois jours avant l'offensive. Enfin, le trafic radio est quasi nul[174].

Pour ne pas donner l'impression d'une offensive se préparant au centre, les unités de renforcement sont tenues à 50-70 kilomètres du Front jusqu'à cinq ou sept jours avant l'offensive et ne peuvent se déployer en base d'assaut qu'une ou deux nuits avant le jour J. Cette opération de déception ne se limite pas à des mesures passives. La première et probablement la plus importante mesure active concerne le positionnement des armées de chars soviétiques. Les Russes savent pertinemment que les Allemands ont compris que ces armées fournissent l'effort principal des offensives depuis 1944. Aussi la 5^{e} armée de chars de la Garde est-elle transférée secrètement vers la Biélorussie, mais les autres, affaiblies, restent en Ukraine en faisant croire, notamment par leur trafic radio, qu'elles sont pleinement aptes. De petites unités de chars rejoignent progressivement le lieu de l'attaque. De plus, les Soviétiques font préparer des positions défensives face au groupe d'armées Centre[175]. Du 5 au 15 juin, le 3^{e} Front balte simule des forces importantes au nord et le 3^{e} Front ukrainien au sud. Les deux unités mènent également des offensives de diversion. Dans les secteurs où un mouvement offensif est prévu, des fortifications de campagne sont réalisées et de faux champs de mines mis en place. Des forces, incluant trois armées de chars,

sont concentrées sur l'arrière du premier Front ukrainien, en face de Lvov. Leur but est d'attirer l'attention sur ce secteur, mais elles préparent aussi l'offensive qui est prévue après « Bagration ».

Toutes ces précautions font prendre du retard à la mise en place des troupes et l'offensive doit être reportée du 14 au 23 juin, ce qui montre bien l'importance accordée au secret[176]. Au moment de l'attaque, un dernier stratagème est employé : au lieu de la déclencher au même moment pour toutes les unités, un léger décalage est mis en place pour donner l'impression de mouvements isolés et non d'une offensive de grand style. Par exemple, le 1er Front balte commence ses reconnaissances en force le 22 juin, les 2e et 3e Fronts biélorusses le 23 et le 1er Front biélorusse le 24. La déception est un succès. Les Allemands sous-estiment largement, et jusqu'au bout, les effectifs soviétiques en Biélorussie et pensent que l'attaque face au groupe d'armées Centre n'est qu'une action secondaire[177]. Ils comprennent qu'ils font face à une offensive majeure le 24 juin mais réalisent seulement le 28 qu'elle vise Minsk. Surpris par sa force et sa puissance, le groupe d'armées Centre est quasiment détruit sur sa ligne de front. Les Soviétiques percent, franchissent la Bérézina et encerclent Minsk le 3 juillet. Ce succès doit beaucoup aux opérations de déception qui ont convaincu la plupart des officiers du haut commandement allemand que l'offensive d'été de l'Armée rouge aurait avant tout lieu au nord, vers les États baltes, et au sud, en Ukraine.

En 1945, les opérations de déception soviétiques sont efficaces, menées à très grande échelle, et impliquent tous les échelons. Elles culminent avec les offensives de la Vistule-Oder, de Berlin et de Mandchourie. Les préparations logistiques pour cette dernière débutent au printemps 1945. Quatre armées sont transférées à l'Est, ce qui double le volume des forces présentes sur ce théâtre d'opérations avec plus de 1 million d'hommes, 26 000 canons, 5 000 véhicules blindés et 5 000 avions. Les officiers ne veulent cependant pas se contenter d'une démonstration de puissance.

Civils et militaires sont fatigués de la guerre d'attrition extrêmement coûteuse qui vient de s'achever à l'Ouest et Staline veut obtenir une victoire rapide avant que les Américains et les Britanniques n'achèvent leurs opérations dans le Pacifique[178]. Il n'est donc pas possible de répéter la stratégie des attaques successives utilisée contre les Allemands, raison pour laquelle une offensive surprise est envisagée. Si elle paraît difficile puisque les Japonais ont pleinement conscience d'une attaque à venir, dans leurs réflexions les Soviétiques peuvent mobiliser le souvenir traumatisant de la surprise stratégique réussie par Hitler en 1940[179]. Une vaste opération de déception, se fondant sur des actions diplomatiques et tactiques centrées sur la dissimulation et dont le but est de diriger une partie des moyens japonais en dehors de la zone d'effort prévue, est alors planifiée.

Au plan diplomatique, Tokyo invite le 24 juin 1945 une délégation soviétique à participer aux négociations pour une reddition sous conditions en échange de gains territoriaux substantiels pour Moscou. Staline va pleinement jouer cette carte pour la déception en montrant, via son ambassadeur à Tokyo et son ministre des Affaires étrangères, un grand intérêt pour ce processus. Ainsi, le 8 août, à la veille de l'attaque, les Japonais attendent-ils des Soviétiques davantage des conditions pour une reddition, voire un ultimatum, qu'une offensive. On peut cependant douter de l'effet sur le terrain de cette opération de déception diplomatique. Les forces japonaises sont en effet à ce moment-là concentrées sur la défense des îles principales et un renforcement de l'armée du Kwantung du général Otozō Yamada – armée créée en 1906, elle prit le nom de la péninsule chinoise où elle était stationnée ; en 1945 elle compte 710 000 hommes, 1 100 chars légers et 5 600 canons – aurait été extrêmement difficile à envisager.

Au niveau tactico-opératif, tout est fait pour optimiser la puissance de l'offensive des forces soviétiques par leur concentration et la *maskirovka*. L'efficacité de la bascule de forces de l'ouest vers l'est et de la préparation

de l'offensive autorise Moscou à envisager de la déclencher début août. Il est alors possible de jouer sur les préconceptions des Japonais qui, jusqu'au bout, estiment qu'aucune attaque soviétique d'ampleur ne viendra avant septembre, en particulier à cause de la complexité logistique (une unique ligne de communication : le chemin de fer transsibérien) et de la météorologie, très défavorable en Mandchourie en juillet et en août (forte pluviométrie). En ce qui concerne le point d'application de l'offensive, les Japonais analysent correctement qu'il sera en Mandchourie et pas en Mongolie-Intérieure, en Corée ou sur les îles japonaises. D'ailleurs, la victoire de Joukov à Khalkhin Gol en 1939 a prouvé la capacité des Soviétiques à monter ce genre d'offensive depuis la Mongolie. Cependant, les mesures de conservation du secret ne permettent pas aux Japonais de déterminer correctement la position des forces soviétiques au sein de ce théâtre d'opérations. Ils estiment en outre que le Front du Transbaïkal compte deux armées alors qu'il en a cinq. En effet, la mise en place logistique des unités de l'Armée rouge est soigneusement camouflée ; seule une poignée de chefs militaires ont connaissance des plans véritables et les ordres transmis utilisent des mots codes pour les localités. Les reconnaissances sont extrêmement limitées, d'autant que le terrain où se déroule l'offensive n'est pas estimé comme favorable par les Japonais – la 6^{e} armée de chars de la Garde franchit pourtant les montagnes de Khingan. Des mesures actives de déception sont aussi mises en œuvre avec des activités défensives très visibles, telles que la préparation de positions.

Les Japonais sont surpris par le moment, la violence et la vitesse de l'offensive des forces du maréchal Malinovski. Les vastes mouvements de troupes masqués les déconcertent alors même qu'ils attendaient cette invasion[180]. L'attaque du 9 août, lancée par trois Fronts[181], se concentre sur trois cents kilomètres, soit seulement 7 % de la ligne de contact[182]. En six jours l'armée du Kwantung est enveloppée et fixée. Pour les Soviétiques,

qui surestimaient très largement les Japonais, le succès est encore plus grand que prévu.

À la fin de la guerre, l'Armée rouge dispose d'un vaste réservoir de savoir-faire dans le domaine des opérations de déception[183]. La *maskirovka* apparaît toutefois moins sophistiquée que ses équivalents britanniques ou américains. Elle reste de nature essentiellement tactique et se limite le plus souvent à masquer les préparatifs, employer des leurres et user de trafic radio fictif[184]. De plus, il ne semble pas que les Soviétiques aient pu bénéficier d'un système comme « Ultra », tellement utile pour les opérations de déception stratégiques des Alliés. Cependant, cette *maskirovka* se révèle très efficace, et à partir de 1943 les Allemands ont très régulièrement une vision fausse du dispositif et des intentions des Soviétiques. Ces derniers, en combinant mesures actives de déception et camouflage coordonnés au plus haut niveau, parviennent en effet à créer suffisamment de menaces pour immobiliser un adversaire devant se défendre sur un vaste front[185]. Encouragés par leurs succès, ils placent dès lors la *maskirovka* au cœur de leur planification militaire[186]. Les opérations en Mandchourie en 1945 ont en particulier une influence majeure. La victoire soviétique n'y faisait aucun doute mais elle est venue beaucoup plus rapidement et avec moins de pertes que prévu grâce à la surprise obtenue à la suite d'une opération de déception des plus sophistiquées. Non seulement cette campagne marque la réputation de tous les chefs militaires qui ont eu à la planifier ou à la mener, mais le « modèle mandchourien » devient la méthode idéale enseignée dans les écoles d'officiers soviétiques des années 1960 aux années 1980[187]. On retrouve notamment sa trace en 1968 en Tchécoslovaquie[188].

De Lattre et la « découverte » des opérations de déception

Au début de la guerre, les services de renseignements (SR) français sont performants et ont une bonne connaissance des Allemands et des Italiens[189]. Cependant, ce savoir n'est pas mis au service d'opérations de déception. En effet, « toute originalité est condamnée au nom de la doctrine qui n'est, en réalité, qu'un répertoire de conventions d'exercices[190] ». C'est, entre autres, le résultat de l'éducation militaire. Car dans les années 1920, rappelle le général Beaufre, on enseignait à l'école de guerre « une doctrine étroite où la tactique, toujours à simple action, prenait l'aspect d'un devis d'ingénieur[191] ». Ainsi la stratégie défensive française laisse-t-elle peu de place aux opérations de déception, et alors que la manœuvre planifiée se délite entièrement après la percée de Sedan, les chefs militaires ne renoncent pas pour autant à une « bataille méthodique ».

Cette situation évolue ensuite et la ruse n'est par exemple pas absente des combats des Français libres. En témoigne, parmi d'autres, le bluff déployé par Leclerc lors de la prise de Koufra début 1941, notamment en déplaçant sans cesse autour du fort italien son unique canon de 75 mm pour faire croire qu'il dispose de plusieurs batteries, ou en faisant circuler de nuit des véhicules phares allumés de façon à accréditer une arrivée de renforts. L'*Histoire de la 1re armée française* écrite par le général de Lattre nous apporte quant à elle une indication intéressante sur l'appropriation par l'armée française du vocabulaire et des techniques utilisés par les Britanniques et les Américains : « Pendant que s'élaborent de la sorte les ordres véritables, mon état-major apporte un soin à rédiger toute une série d'ordres faux destinés à camoufler à l'ennemi nos intentions réelles. Avec un sérieux remarquable – car l'enjeu est sérieux – nous montons ce que les rares initiés appellent, non sans humour, le plan de déception[192]. » Il est fort probable que ces « rares initiés » aient appris ce mot de « déception » au contact des Américains, alors que le général de Lattre ne semble pas

familier de son usage et le prend pour un trait d'esprit. D'ailleurs, dans les archives de la 1re armée, il est le plus souvent fait mention de « plan de camouflage ».

Ce travail d'état-major se passe en octobre 1944, pendant la bataille des Vosges. À la fin du mois de septembre 1944, la 1re armée, intégrée dans le 6e groupe d'armées (GA) américain du général Devers, fait face à ce massif montagneux. Le secteur est favorable à la défensive, les Allemands se réorganisent et reçoivent des renforts. Les conditions météorologiques difficiles, et en particulier le froid, viennent encore ajouter au défi à venir pour libérer la haute Alsace, Belfort et Mulhouse, les objectifs qu'a reçus le général de Lattre. Une première phase offensive lancée par la 1re armée fin septembre 1944 débouche sur des résultats limités. Une deuxième se déroule du 4 ou 18 octobre 1944 : elle obtient quelques succès mais ne permet pas de déboucher dans la plaine d'Alsace. Les unités étant exsangues, l'action est une nouvelle fois stoppée. L'échec des opérations en zone montagneuse par le 1er corps d'armée (CA) du général de Monsabert pousse le général de Lattre à vouloir désormais « ouvrir les portes de l'Alsace par le sud, c'est-à-dire en forçant la trouée de Belfort[193] ». Son intention est de « rompre le dispositif ennemi au nord du Doubs, libérer la région de Montbéliard, puis, par une action simultanée entre le Doubs et la frontière suisse, pousser jusqu'aux hauteurs dominant Delle. Ensuite, il faudra atteindre les débouchés en haute Alsace par Montreux et Dannemarie, tout en réduisant les défenses du camp retranché[194] ».

Pour masquer sa bascule d'effort vers le sud, de Lattre cherche à faire croire que c'est toujours le 1er CA qui est à l'offensive. Il met donc en place un plan de déception qu'il explique ainsi : « Il a pour but de donner à l'adversaire une impression de sécurité totale dans le secteur du Doubs et de l'inciter, par contre, à conserver toute sa vigilance dans le secteur des Vosges[195]. » Pour y parvenir, de nombreuses mesures sont appliquées, certaines depuis le 18 octobre[196]. Des mouvements d'unités sont simulés et

le fléchage d'itinéraires induisant en erreur est installé ; de faux PC avec des réseaux radio sont mis en œuvre dans la région de Remiremont – c'est le cas avec un PC factice de la 5e DB installé à Plombières que l'on a pris soin d'équiper avec des véhicules arborant ostensiblement les drapeaux consulaires marqués de la devise « France d'abord » (devise de cette unité). Le 1er CA entreprend des travaux tendant à faire croire qu'il va hiverner sur ses positions (abris, baraquements, etc.) alors que le 2e CA maintient une activité radio intense et mène des actions agressives sur l'ensemble du front.

Le plan de déception repose surtout sur la rédaction d'ordres factices et l'utilisation d'agents des services de renseignements pour colporter des rumeurs en haute Alsace, via la Suisse. L'état-major du général de Lattre joue plusieurs versions de la « ruse de la sacoche ». Une « Instruction confidentielle et personnelle 3 bis », signée de la main de De Lattre, ordonne ainsi de « poursuivre sans désemparer, et en y consacrant le maximum de forces, la manœuvre à travers les Vosges et de réunir dès maintenant les moyens destinés à exploiter en Alsace la percée escomptée dans la région de la Bresse, le Rainkopf, Guebwiller[197] ». Ce document cible particulièrement le général allemand Friedrich Wiese qui commande la 19e armée. Laquelle, après s'être opposée au débarquement de Provence et avoir retraité le long de la vallée du Rhône, tient des positions dans les Vosges et la trouée de Belfort. Un agent censé avoir volé cette instruction 3 bis doit passer les lignes, mais il est arrêté par les hommes du 8e régiment de tirailleurs marocains du colonel de Berchoux qui « menacent de lui faire un bien mauvais parti avant qu'il ait pu se faire reconnaître[198] » – il parvient finalement à s'extirper de ce bourbier. Le 1er novembre, une fausse « Directive d'orientation no 4 », passée quant à elle par une filière suisse pour rejoindre Belfort, « attire l'attention des commandants des 1er et 2e CA sur la nécessité de poursuivre l'effort au nord, dans les Vosges[199] ». Comme le confesse lui-même de Lattre, il « tente de repousser les limites du

machiavélisme » en expliquant dans cette directive que faire effort vers le sud serait trop consommateur sans qu'un véritable succès soit possible, et qu'il faut donc poursuivre vers les Vosges, mais tout en renforçant la zone sud de l'armée pour induire l'ennemi en erreur. Le 3 novembre, le 2e CA ordonne l'exécution de reconnaissances par le 9e régiment de zouaves et le 1er groupement de tabors marocains dans les régions du Thillot et de Rochesson[200]. La « Directive d'orientation no 5 », diffusée le 4 novembre, explique que l'action entamée début octobre en direction de Gérardmer marque les prémices d'une offensive dans les Vosges. Enfin, le 11 novembre, de Lattre diffuse un « Ordre du jour no 4 » qui annonce des départs en permission – dont « l'heure tant attendue a sonné » – pour la seconde quinzaine de novembre. Le chef de la 1re armée semble avoir beaucoup hésité à agir de la sorte, alors qu'il devra ensuite revenir sur cette décision et qu'il sait pertinemment que « la déception sera pour [s]es soldats que la précarité des transports avec l'Afrique du Nord prive des permissions auxquelles ils aspirent légitimement ». Des liasses de cet ordre du jour sont confiées à un agent secret chargé de les introduire dans les lignes ennemies[201].

Le secret autour de ce plan de déception est bien gardé. Il n'est connu que d'une équipe très réduite et « selon sa méthode, le général commandant l'armée travaille en "prise directe" avec ces quelques "initiés" – en particulier trois officiers : Ollié, Boisse et Camas – qui lui présentent directement les "papiers" qu'ils sont chargés de préparer[202] ». De plus, « pour éviter toute fuite, les équipes de planification se sont littéralement mises en "cellule" où nul n'a accès s'il n'est pas dans le secret. Projets et ordres définitifs sont dactylographiés, numérotés et enregistrés spécialement par ces mêmes officiers qui assurent également le port et la remise en mains propres aux destinataires des instructions lorsqu'elles sont signées du général[203] ». Les unités ne connaîtront leurs missions que quarante-huit heures avant leur déclenchement. Ces méthodes trompent

aussi en interne et l'apparent entêtement du général de Lattre dans les Vosges provoque des incompréhensions au sein de l'état-major de la 1re armée. Enfin, lors des mises en place préparatoires des unités, un effort particulier est fait par les unités de sécurité militaire pour dépister d'éventuels agents ennemis. Cette manœuvre de déception surprend les subordonnés du futur maréchal : « De Lattre avait recommandé le secret. Il a été obéi. Mais il avait aussi monté une étonnante manœuvre d'intoxication de l'ennemi. De faux ordres d'opérations, de fausses notes prescrivant des départs en permission ont pu ainsi, par des voies mystérieuses, atteindre le commandant adverse qui y a cru et n'a pas vu venir le danger[204]. »

L'opération de déception est facilitée par les conditions météorologiques. Pluie et neige tombent régulièrement depuis plusieurs jours et ces précipitations redoublent à partir du 9 novembre. Un épais brouillard empêche en outre toute activité aérienne, permettant aussi de masquer les mouvements de troupes. La neige et des inondations rendent les opérations offensives peu probables, en particulier dans certains secteurs comme la vallée de l'Ognon. À tel point que des questions se posent quant au bien-fondé d'un combat le 13 novembre, tel que prévu depuis le 7 du même mois. À ce propos, de Lattre relate un épisode marquant. Le 12 novembre, Churchill et le général de Gaulle sont à Maiche et rencontrent le chef de la 1re armée. Churchill l'apostrophe : « Vous n'allez tout de même pas faire attaquer par un temps pareil ? » Et de Lattre, qui sait bien qu'il va le faire, aurait répondu : « Il n'en est pas question, monsieur le Premier ministre[205]. »

Cela ne remet cependant pas en question l'ensemble de l'opération de déception, et l'effet recherché est atteint : les Allemands renforcent leurs défenses dans les Vosges. Le 29 octobre, la 269e division y est engagée, et non sur le Doubs comme le craignaient les Français. Le général Friedrich Wiese reste convaincu un moment que l'effort de l'offensive française s'appliquera dans son secteur. Le front allemand est rapidement enfoncé de

cinq kilomètres et la rupture est obtenue les 15 et 16 novembre 1944. Le 19 novembre, le Rhin est atteint et la poussée de la 1re armée est générale. Mulhouse est libérée le 21 novembre, Belfort le 25, seule la poche de Colmar résiste[206]. Des documents capturés pendant la bataille tendent à prouver que les Allemands ont été dupés. Le général Oschmann, commandant la 338e division d'infanterie, est tué par les tirailleurs dans le bois du Cédrier. Dans sa sacoche, les derniers ordres, une carte renseignée et son carnet de notes où il écrit que l'armée française organise sa défense et qu'elle ne peut faire autre chose car elle est usée, que ses jeunes recrues FFI ne sont pas suffisamment instruites[207] et, au final, que dans son secteur « tout est calme, les Français n'attaqueront pas, ils partent en permission[208] ». L'aide de camp d'Oschmann apprend aussi aux Français que son chef pensait toute attaque impossible en raison des conditions météorologiques.

Malgré cet épisode, il n'est pas possible d'affirmer que de Lattre, qui n'a pas cherché à théoriser ses actions militaires, est un pratiquant régulier des opérations de déception. Et ce, même si le général Beaufre, qui a été chef des opérations de la 1re armée à partir de 1944[209], explique que l'ouvrage *Les Guerres décisives de l'histoire* (1929), dans lequel l'historien anglais sir Basil Liddell Hart pose les premières bases de la théorie de la stratégie indirecte, « fit une profonde impression sur les jeunes générations en France. De Lattre et Juin furent très influencés par Liddell Hart et devaient plus tard mettre ses leçons en pratique avec le succès que l'on sait[210] ».

Conclusion

Les Britanniques, pouvant s'appuyer sur des dirigeants convaincus, quelques expériences historiques marquantes, des « passeurs stratégiques » et une position de faiblesse initiale qui les pousse à trouver des solutions ingénieuses, ont été des précurseurs pour l'utilisation de la déception, d'abord au Moyen-Orient, puis sur tous leurs autres théâtres d'opérations. Le *ground secret intelligence* (*deception*) dirigé par Peter Fleming est par exemple l'équivalent de l'A Force pour le Sud-Est asiatique. Les Américains, d'abord sceptiques, ont ensuite utilisé la déception sur le front occidental et en Asie. « Fortitude », qui voit les deux pays travailler de concert, est un sommet.

Si ce chapitre s'est concentré sur les Alliés, c'est que les Allemands, qui ont une certaine expérience des opérations de déception, notamment lorsqu'il s'agissait de masquer leur réarmement[211], ont fait peu de tentatives de grande échelle[212]. Certes, la présence de fortes troupes devant la ligne Maginot est simulée durant l'hiver 1939-1940 pour détourner les Français des Ardennes et la surprise stratégique de « Barbarossa » est un succès, mais les réussites demeurent très peu nombreuses, avec deux exceptions notables cependant : l'opération « Kremlin » en mai-juin 1942, qui vise à masquer l'offensive vers le sud de l'URSS, et la bataille des Ardennes. Ce peu d'appétit et de réussite pour les opérations de déception est dû en grande partie aux tensions organisationnelles. Les différentes entités chargées du renseignement – Abwehr, Gestapo et SD (Sicherheitsdienst – service de renseignements et de maintien de l'ordre de la SS) – sont en lutte permanente, jusqu'à s'espionner entre elles[213]. L'Abwehr, par exemple, est responsable pour les niveaux tactiques et opératifs, alors qu'au niveau stratégique c'est le haut commandement de la Wehrmacht.

Organisation massive d'environ 15 000 personnes[214], l'Abwehr souffre en outre de graves problèmes structurels ; en particulier, ses nombreuses unités subordonnées travaillent de façon trop autonome[215]. Son chef, l'amiral Canaris, est par ailleurs peu efficace[216]. C'est tout le sens d'un témoignage du général Hans von Greiffenberg en 1950 : « Un système de déception […] nécessite une organisation qui non seulement planifie l'opération mais dirige aussi sa mise en œuvre globalement et vérifie que toutes les mesures qui doivent être prises sont coordonnées les unes avec les autres et dirigées vers un but commun. L'Allemagne n'avait pas ce genre d'organisation pendant la Seconde Guerre mondiale[217]. » Dans les années 1930, l'Abwehr développe une section dédiée aux opérations de déception, l'Abteilung III D, mais elle n'est pas efficace pendant la guerre. Elle est en effet essentiellement utilisée dans un travail de contre-renseignement et ne cherche que très rarement à faire passer de fausses informations aux services adverses[218].

Sans oublier qu'elles ne sont pas toutes un succès (voir « Cockade », par exemple), les opérations de déception alliées de la Seconde Guerre mondiale sont extraordinaires à plusieurs titres. D'abord, les camoufleurs y apprennent (dès « Bertram ») qu'un leurre doit être au plus proche de son environnement réel pour être crédible, et surtout que la déception est : « Une production cinématographique à grande échelle ; un travail pour des hommes qui ont étudié l'observation aérienne, le comportement de l'armée au combat et la bonne façon d'habiller l'ensemble[219]. » Ensuite, les opérations de déception de ce conflit, pour la première fois de l'histoire, se caractérisent par leur centralisation via des structures dédiées du niveau tactique au niveau stratégique – un système qui se met en place dès début 1941 sous l'égide de Wavell. De plus, l'emploi des agents doubles atteint un niveau sans précédent, permettant aux Alliés de contrôler la plus grande partie du réseau allemand. Ce réseau d'agents doubles est lui aussi coordonné au plus haut via le système *Double Cross* et, pour la

Méditerranée, par une série de comités régionaux, les *« thirty committees »*. Le succès des opérations de déception dépend d'« Ultra » qui permet d'avoir des informations sur les intentions ennemies et de tenter de mesurer l'effet des stratagèmes. Enfin, et de façon globale, leur ambition est inédite : « Fortitude » en est le meilleur témoin.

---

*1. Terme afrikaans qui signifie « étranger », il a été utilisé pour désigner les travailleurs émigrants au cours de l'exploitation des mines d'or à la fin du XIX^{e} siècle.

*2. Special Air Service. Unité de forces spéciales britannique créée en 1941 par David Stirling.

4
La guerre froide

Les opérations de déception déclinent après 1945. En 1947, le général Eisenhower, alors chef d'état-major de l'U.S. Army, alerte pourtant sur leur importance et demande que soit conservée une capacité potentielle de déception : « Pendant la Seconde Guerre mondiale, opérations secrètes, déception et guerre psychologique, dans leurs formes variées, ont contribué matériellement et par moments ont payé des dividendes élevés au regard de l'effort fourni. En particulier, […] l'expérience indique qu'étant donné l'étendue de l'aide qu'apportèrent les plans secrets de niveau tactique et stratégique pour l'atteinte d'objectifs réels, aucune opération majeure ne devrait être entreprise sans planifier et exécuter des mesures de déception appropriées. Le temps passant, les individus familiers avec ces moyens de mener la guerre seront certainement moins disponibles dans l'armée d'active et il y a un danger que ces deux moyens ne soient pas considérés de façon adéquate pour la planification dans le futur. Je considère qu'il est indispensable que le War Department continue à prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir vivants les arts de la guerre psychologique, du secret et de la déception, et qu'il devrait continuer à y avoir un noyau de personnes capables de manipuler ces arts si une urgence se faisait jour[1]. »

Peu sera fait dans ce sens, mais la guerre froide va néanmoins souligner une nouvelle fois le rôle des agents doubles pour les opérations de

déception, montrer qu'elles conservent une place de choix dans les conflits conventionnels et mettre en avant la maîtrise de la *maskirovka* par les Soviétiques.

Guerre de Corée : assauts surprises

Le 25 juin 1950, la Corée du Nord attaque le Sud. Les unités sud-coréennes et américaines ne sont pas prêtes[2]. Elles subissent, n'ont aucunement l'initiative, ce qui laisse peu de place aux opérations de déception. De toute façon, aux niveaux tactique et opératif, les organisations, doctrines et tactiques dédiées ne sont plus en place ou plus pratiquées. Les unités américaines s'appuient surtout sur leur puissance de feu et laissent la ruse à l'ennemi. À la mi-juillet 1950, les forces sud-coréennes et américaines sont encerclées dans le réduit de Pusan. Le général MacArthur, qui reçoit des renforts, a alors la volonté d'ouvrir un deuxième front, pensant que cette option est préférable à un assaut frontal à Pusan. La méthode choisie est une opération amphibie. Malgré des caractéristiques géographiques très peu favorables, Inchon est sélectionnée comme lieu de débarquement. Selon MacArthur, seule cette manœuvre peut permettre de reprendre l'ascendant sur l'adversaire et d'imposer sa volonté en coupant le principal axe logistique nord-coréen et en isolant la plus grande partie du corps de bataille ennemi massé autour du réduit de Pusan. Pour cette opération baptisée « Chromite », il s'agit de faire preuve d'audace, tout en limitant les risques. Or, les préparatifs du débarquement sont impossibles à masquer. La nécessité d'une manœuvre de déception s'impose donc d'elle-même pour tromper les Nord-Coréens sur le point d'application de l'assaut amphibie et les pousser à croire qu'il se situera à Kunsan, à environ cent soixante kilomètres au sud d'Inchon. Kunsan est

une cible crédible, c'est d'ailleurs l'une des trois zones de débarquement envisagées pendant la planification de l'opération réelle.

Il faut dire que les opérations de déception sont presque indissociables des opérations amphibies : non seulement le littoral offre des possibilités de ruses uniques, mais les débarquements étant des opérations à haut risque, les planificateurs ressentent plus que jamais le besoin de créer la surprise. En effet, tenter de débarquer contre une défense préparée est susceptible d'être très coûteux et n'est possible qu'avec une masse offensive écrasante et si l'attaquant n'est pas dissuadé par le nombre potentiel de victimes[3]. Ainsi, sur trente-trois cas d'opérations amphibies recensées par B. Whaley entre 1914 et 1967, vingt-cinq atteignent la surprise grâce à une opération de déception, soit 75,7 %[4]. Pour autant, mener une déception lors d'une opération amphibie est aussi un défi. Les ressources particulièrement précieuses, comme les chalands de débarquement, sont difficiles à employer pour des diversions. En témoigne l'assaut australien à Porton Plantation, sur l'île de Bougainville, le 8 juin 1945 : le manque de moyens empêche toute déception et c'est une des causes de son échec[5]. Ce paramètre explique notamment l'usage régulier de forces spéciales pour simuler des unités amphibies plus importantes, comme ici à Inchon, ou plus tard lors de la guerre du Golfe.

Le premier élément de déception de « Chromite » n'est autre que le choix d'Inchon. La zone est très peu favorable à un débarquement amphibie : il n'y a pas de plages, seulement des quais et des digues ; le minage est très probable ; les courants sont extrêmement forts ; Wolmi-do, une île fortifiée, barre le passage ; les marées y sont parmi les plus fortes du monde. Le 20 août, lors d'une conférence de commandement, MacArthur s'accroche à son plan malgré les fortes oppositions et rejette l'option alternative de Kunsan qui ne permettrait pas un réel enveloppement. D'après lui, les difficultés de l'option Inchon sont un avantage, puisque les chefs adverses ne pourront pas l'envisager. Lors de cette conférence, il fait

référence à l'action du général James Wolfe lors de la prise de Québec, face au marquis de Montcalm qui croyait impossible une approche par la rivière longeant les murailles de la ville au sud[6]. MacArthur conclut son argumentaire par ces mots : « Inchon réussira. Et cela sauvera 100 000 vies[7]. »

Placée sous les ordres du vice-amiral Arthur D. Struble, une véritable et assez complète opération de déception est tout de même montée autour de « Chromite ». Dans le domaine des appuis feux, le dilemme classique entre maintien de la surprise et destruction des fortifications ennemies se fait une nouvelle fois prégnant. Un compromis est trouvé : les aéronefs frapperont des cibles sur toute la côte ouest en se concentrant progressivement sur Inchon et en terminant par des attaques au napalm sur Wolmi-do. Kunsan est quant à elle l'objet de bombardements réguliers et plus massifs quatre jours avant le jour J. Pour ajouter un peu de confusion, des efforts similaires sont dirigés vers Samch'ŏk, autre lieu de débarquement crédible, cette fois sur la côte est de la péninsule. Du 21 au 24 août, des plongeurs de la Navy et des unités des marines reconnaissent des plages à Kunsan et à Poseungmyeon, dans la baie d'Asan[8]. La 1re division de marines est publiquement renseignée sur les caractéristiques hydrologiques de Kunsan. Enfin, une feinte amphibie est réalisée face à Kunsan le 13 septembre en utilisant une frégate britannique, l'*HMS Whitesand Bay*, et des forces spéciales qui doivent donner l'impression d'être plus nombreuses qu'en réalité[9]. C'est la compagnie de *raiders* du commandant James H. Wear qui est à la tâche, soit cent six Américains et quatorze volontaires britanniques. À partir de canots pneumatiques de dix hommes, ils débarquent sur quatre plages différentes dans la baie de Kunsan. L'élément le plus au nord est rapidement pris sous le feu de mitrailleuses nord-coréennes, trois *raiders* sont tués dans l'action, deux corps doivent être abandonnés sur la plage. Sans grenades à main ou moyens radio pour coordonner un feu de couverture, le repli se révèle chaotique. La diversion fonctionne

néanmoins[10]. Toujours pour masquer le lieu du débarquement, la 1re brigade de marines est affectée à la réserve générale de Pusan pour tenter de rendre moins visible cette capacité cruciale[11]. Le 15 septembre, jour même de « Chromite », deux autres diversions sont menées sur la côte est : à Jangsa Dong et à Samch'ŏk.

Ce 15 septembre, ce sont donc deux cent soixante et un navires des Nations unies qui s'engagent dans le passage d'Inchon. Ils transportent presque 70 000 hommes. L'île de Wolmi-do est bombardée depuis cinq jours. À 6 h 33, les marines y débarquent et la prennent face à une résistance relativement faible. À 14 h 30, le bombardement naval d'Inchon débute. À 17 h 31, les premiers Américains franchissent les digues de la ville. Dès le matin du 16 septembre, la progression vers Séoul débute. Le 26 septembre, la jonction se fait avec les unités de la 8e armée venant de la poche de Pusan. Séoul est reprise le 27 septembre.

Ce succès est un retournement de situation complet et MacArthur est déterminé à poursuivre l'offensive pour détruire totalement les forces armées nord-coréennes. Le 29 septembre, le secrétaire à la Défense lui donne l'autorisation de franchir le 38e parallèle mais précise que l'offensive ne doit continuer que s'il n'y a pas d'intervention soviétique ou chinoise. Justement, depuis plusieurs semaines, les Chinois mettent en œuvre une manœuvre de déception pour que leur intervention dans le conflit soit une surprise[12]. Il est vrai qu'avec Mao Zedong, après une éclipse au XIXe et au début du XXe siècle, la ruse est de nouveau au centre de la doctrine et de la pratique militaires chinoises[13]. Pour réussir à ne pas éveiller les soupçons sur leur intervention à venir, les Chinois s'appuient sur la croyance bien ancrée chez les décideurs américains que, face à la nécessité de stabiliser son pouvoir à l'intérieur, Pékin n'interviendrait pas en Corée.

Il s'agit alors de rien de moins que de masquer le déploiement de centaines de milliers d'hommes de l'Armée populaire vers la frontière coréenne, puis leur passage du Yalu en octobre et novembre 1950. Dès

juillet 1950, Mao Zedong transfère quatre armées supplémentaires en Mandchourie. Il envoie des observateurs et des agents de renseignements en Corée. Puis, en août et septembre, ce sont six groupes d'armées et six armées qui font mouvement vers cette zone[14]. À la fin du mois de septembre, 250 000 Chinois sont massés à la frontière et bien d'autres unités sont en mouvement[15]. Un réseau radio factice est mis en place en Mandchourie afin de tromper les Américains quant à l'ordre de bataille chinois réel. Pour masquer leurs mouvements et éviter d'être repérés par les reconnaissances aériennes, les Chinois marchent de nuit sur des chemins secondaires et se camouflent le jour. Les zones de déploiement sont disséminées et masquées avec le plus grand soin. Les résultats sont probants. Le 14 octobre, Mao donne l'ordre de franchir le Yalu. Le 15 octobre, alors que la défaite de la Corée du Nord semble inévitable, MacArthur rencontre le président Truman. Ce dernier demande au général quelles sont les chances que les Chinois interviennent. MacArthur répond : « Nous ne craignons plus leur intervention. […] Les Chinois ont 300 000 hommes en Mandchourie. Parmi eux, 100 000 à 125 000 seulement sont déployés le long du Yalu, et seulement 50 000 ou 60 000 pourraient l'avoir franchi[16]. » Ses chiffres sont sous-estimés au moins des deux tiers. Le général sera encore sceptique quant à une intervention chinoise début novembre. À la fin du mois, les Chinois lancent une offensive soudaine entraînant quasiment l'effondrement du X^{e} corps d'armée américain qui doit faire face à trente divisions chinoises[17].

Comment les Américains ont-ils pu ne pas voir ces centaines de milliers de Chinois faire mouvement à proximité de la frontière[18] ? Pourtant, Pékin a prévenu plusieurs fois que le franchissement du 38^{e} parallèle ne serait pas toléré. Le 3 octobre, le ministre des Affaires étrangères, Zhou Enlai, l'annonce par exemple à l'ambassadeur indien en Chine, mais lorsque le président Truman le découvre dans un rapport de la CIA, il estime que c'est du bluff[19]. Dès la mi-octobre, des volontaires chinois sont faits prisonniers,

ce qui fait l'objet de rapports, mais ces derniers sont filtrés par la chaîne hiérarchique et perdent de leur sens une fois arrivés au niveau stratégique[20]. De plus, les prisonniers chinois fournissent de faux numéros d'unités. Chaque armée pénétrant en Corée (38e, 39e et 40e) a formé, pour entrer en premier, un groupement de circonstance composé d'un bataillon venant de chacune de ses divisions. Ces groupements ont été spécialement nommés 54e, 55e et 56e « unités ». Aussi, par exemple, un prisonnier de la 114e division se présente-t-il comme appartenant au 1er bataillon de la 54e unité, ce qui pousse les officiers de renseignements à penser que les unités au contact ne sont que de taille modeste, en l'occurrence de niveau régimentaire[21]. Par ailleurs, les moyens de renseignement américains, aériens en particulier, sont insuffisants, ne permettant de surveiller que les axes principaux, que les Chinois évitent soigneusement, et sont volontairement limités au-dessus de la Chine[22]. Toutefois, la clé de la réussite chinoise pour masquer son intervention est probablement plutôt à chercher du côté de la condescendance de l'état-major de MacArthur : même si l'Armée populaire est au combat depuis vingt-cinq ans, elle reste pour beaucoup d'Américains une armée de paysans qui n'interviendra pas unilatéralement, c'est-à-dire sans le soutien de l'Union soviétique. En somme, la déception autour de l'intervention chinoise est surtout une auto-intoxication, le résultat de jugements *a priori* jamais remis en question malgré des indices convergents.

La déception chinoise a un second volet et ne s'arrête pas au franchissement du Yalu[23]. Le 18 octobre 1950, les unités d'avant-garde entrent en Corée. Un premier combat avec des unités sud-coréennes a lieu le 26 et les Chinois mènent une série d'attaques entre le 1er et le 6 novembre, attaques qui créent de la confusion au sein de la 8e armée et la pousse au retrait jusqu'à la rivière Chongchon[24]. Le 6 novembre, pour le plus grand étonnement de l'état-major de la 8e armée, les Chinois rompent le contact et disparaissent. Les débats se poursuivent encore aujourd'hui

pour en déterminer les raisons. Quoi qu'il en soit, cela accrédite une nouvelle fois la supposition que les Chinois ne se sont pas lancés dans une offensive de grande ampleur mais que cette attaque est un – sévère – avertissement pour les forces de l'ONU : « Ne progressez pas davantage. » Le maréchal Peng, qui commande alors les « volontaires chinois », explique *a posteriori* : « Nous avons délibérément employé la tactique de nous montrer faibles, accroissant l'arrogance de l'ennemi, le laissant se déchaîner et l'attirant profondément dans nos zones[25] », une manœuvre classique de la guérilla chinoise. Un autre point clé du stratagème des Chinois lorsqu'ils pénètrent en Corée est qu'ils n'attaquent quasiment que des unités sud-coréennes, plus faibles que les unités américaines, ce qui renforce la confusion quant à la taille des forces chinoises. Le 20 novembre, MacArthur relance son offensive. Près de dix jours plus tard, une vingtaine de soldats américains sont libérés par les Chinois avec le message : « Nous ne voulons pas combattre les Américains[26]. » La faiblesse perçue des Chinois pousse les forces des Nations unies toujours plus vers le nord, loin des lignes de communication principales. Peng poursuit : « Nous avons envoyé de petites unités pour engager l'ennemi et pour l'appâter. C'était presque le crépuscule quand l'ennemi pénétra jusqu'à la ligne Unsan-Kusong – l'endroit où nous avions prévu notre contre-attaque… Alors nos forces principales déferlèrent dans les rangs ennemis avec la force d'une avalanche[27]. » La 8^{e} armée et le X^{e} corps se replient, tentant d'éviter un encerclement, pendant que des forces spéciales chinoises déguisées en soldats sud-coréens collectent du renseignement et participent à la confusion en menant des actions sur les lignes de communication arrière. L'effondrement des troupes de l'ONU est proche. Elles ne parviennent à rétablir une ligne de défense stable qu'en janvier 1951, au sud de Séoul. Les Nord-Coréens et les Chinois ont alors atteint leur point culminant[28]. Les pertes chinoises sont effroyables, on les estime à environ 72 000 hommes.

Sur un plan tactique, face à la puissance aérienne et à la puissance de feu en général des forces de l'ONU, les Nord-Coréens puis les Chinois déploient des trésors d'imagination dans le domaine de la ruse[29]. Dispersion, camouflage, leurres, enfouissement, déplacements de nuit, défense antiaérienne, tout cela leur permet de continuer à monter des opérations de grande ampleur en réduisant les effets de la puissance aérienne adverse. Les pièces d'artillerie sont dissimulées dans des casemates ou des tunnels. Cette technique sera d'ailleurs transmise et utilisée par le Vietminh, notamment à Na San et Diên Biên Phu[30]. Les pistes de décollage réparées sont camouflées avec de faux cratères de bombes pour continuer à paraître inutilisables. Sur certains aérodromes militaires, des leurres d'avions sont placés à proximité de la piste, tout comme des dépôts de carburant factices, un centre de commandement ou encore une tour de contrôle. Les véritables avions sont quant à eux dans des abris masqués par une fine couche de terre. De faux aérodromes sont construits. Des sections de ponts réparées sont mises en place la nuit et enlevées le jour. Des ponts secondaires sont construits sous l'eau. Des abris spéciaux sont placés au bord des axes principaux pour que les camions s'y cachent la nuit. Les véhicules peuvent aussi être camouflés en maisons ou en engins agricoles dans des champs en bord de route. Les zones de stockage logistiques sont très dispersées et souvent dissimulées dans des villages évacués ou dans des ruines. Les routes et les ponts remis en état sont couverts de poussière et de paille. Les troupes sont systématiquement dispersées. Chez les Nord-Coréens, ce savoir-faire a notamment pour origine l'influence de la culture militaire maoïste. Kim Il-sung a combattu dans la guérilla communiste en Chine à partir de 1932 ; plus de 100 000 Coréens ont participé à la guerre civile chinoise et, à l'été 1949, près de la moitié des combattants de l'armée nord-coréenne et 80 % de ses officiers sont des vétérans des combats en Chine contre l'armée nationaliste[31]. L'armée nord-coréenne s'inspire aussi de la culture

matérielle soviétique. De 1941 à 1945, Kim Il-sung et une bonne partie de la future élite de l'Armée populaire de Corée du Nord sont réfugiés en URSS et intégrés dans l'Armée rouge[32]. Ils combattent dans la 88e brigade spéciale de l'Union soviétique en Mandchourie en 1945, une unité de reconnaissance et d'infiltration. Kim Il-sung est notamment impressionné par l'opération « August Storm » à laquelle il participe[33]. Avec cette double influence maoïste et soviétique, les Nord-Coréens sont à bonne école pour les opérations de déception.

La guerre de Corée met donc en évidence le rôle essentiel de ces opérations dans le cadre d'un assaut amphibie. Dans ce type de manœuvre, encore plus que pour toutes les autres, il est en effet crucial de réussir à surprendre l'ennemi, sous peine de subir de très lourdes pertes et d'échouer. Du côté chinois, cette guerre souligne la possibilité, encore présente à cette époque, de la surprise stratégique, grâce essentiellement à la dissimulation, mais aussi à l'aveuglement des services de renseignements américains. L'exceptionnel savoir-faire dans le domaine du camouflage dont ont fait preuve les Nord-Coréens et les Chinois pour lutter contre la puissance aérienne américaine annonce par ailleurs ce qui va se passer ensuite au Vietnam.

Maskirovka*, toujours*

Nous l'avons constaté, une école de *maskirovka* existe déjà au XIXe siècle en Russie, et la Seconde Guerre mondiale a vu les Soviétiques, après des débuts catastrophiques, aboutir à une remarquable maîtrise des techniques de déception. Cependant, ce n'est qu'après le décès de Staline, en 1953, que la pensée militaire soviétique se renouvelle et prête une attention encore plus grande à la surprise stratégique et aux opérations de déception, jusqu'au plus haut niveau – il est vrai que le Vojd n'était pas le

plus fervent défenseur de la *maskirovka* et qu'il n'autorisait pas le débat sur ce sujet, lui qui se voyait comme le seul chef militaire et stratège de l'URSS[34]. L'intérêt pour les opérations de déception grandit alors chez les théoriciens militaires soviétiques. Pendant la guerre froide, la *maskirovka* est définie comme : « Un type d'appui pour les opérations de combat qui a pour objectif de masquer les troupes et les installations militaires du renseignement adverse et de tromper ce dernier sur la localisation, le volume et la composition des forces, ainsi que leurs intentions. Elle est atteinte par l'utilisation de masques naturels et artificiels, par des équipements et par le changement régulier des lieux où les troupes et les centres de commandement sont déployés, par des feintes, […] le camouflage des installations authentiques et la création de fausses installations […][35]. » Elle doit permettre d'atteindre un effet de surprise et elle contribue à la préservation du potentiel de combat et à l'accroissement de la survivabilité des forces[36].

Des leçons sont notamment tirées de « Barbarossa », de l'attaque de Pearl Harbor et des opérations de déception britanniques (les Soviétiques ont été impliqués dans certaines d'entre elles, notamment en Méditerranée orientale)[37]. Deux thématiques sont au centre de la littérature militaire soviétique des années 1960 et 1970 : en même temps qu'avoir la capacité de se prémunir d'une attaque surprise (le 22 juin 1941 est un traumatisme), il faut être capable d'en lancer une en masquant ses préparatifs[38]. Ce dernier point est jugé plus important que la supériorité matérielle ou quantitative[39]. Par ailleurs, l'entrée dans l'ère atomique change les conditions d'une surprise stratégique : « L'arme nucléaire, du fait de l'énormité des destructions qu'elle occasionne, et le missile balistique, par sa portée et sa très courte durée de vol, contribuent à ce que s'opère une double contraction de l'espace et du temps stratégiques, rendant une stratégie fondée sur la surprise plus séduisante et efficace qu'auparavant. La violence et l'instantanéité d'une première attaque rendent toute récupération

impensable, à plus forte raison après la mise au point de l'arme thermonucléaire, renforçant le sentiment apparu dès 1945 que les destructions engendrées par une frappe nucléaire seraient si irrémédiables que la priorité nationale des États devait être d'en empêcher la survenue. Incapables de parer ou de supporter une frappe nucléaire – sinon de façon marginale – les États possesseurs de l'arme atomique ont dû se reposer sur la dissuasion pour retrouver une capacité minimale de prévention d'une surprise stratégique nucléaire et rétablir une certaine stabilité[40]. »

C'est pourquoi, dans les années 1960-1970, est mis en avant ce que certains ont appelé le « modèle mandchourien » : une doctrine offensive censée répondre aux problèmes militaires posés par les conditions de guerre modernes et un substitut aux stratégies fondées sur la défense en profondeur et les contre-attaques[41]. Idéalisation de l'offensive de 1945 contre les Japonais, cette doctrine gagne en influence au début des années 1960 grâce à des études plus ou moins objectives cherchant à tirer de la Seconde Guerre mondiale des leçons encore valables dans les conditions du moment. Les résultats insistent sur les enseignements de l'offensive de Mandchourie, cas unique car ses objectifs ont été atteints dès la première phase, mais leurs conclusions restent ambiguës quant à l'utilisation d'armes nucléaires. Les Soviétiques déterminent aussi des critères pour qu'une offensive majeure soit faisable et qu'elle produise des effets décisifs dès les premiers temps : il faut tromper l'ennemi, maintenir le secret sur les préparatifs, utiliser de façon inattendue les armes nucléaires, attaquer à un lieu/moment inopiné et mettre en œuvre de nouveaux moyens ou de nouvelles méthodes. Les théoriciens soviétiques reconnaissent que préserver le secret est difficile mais soutiennent que cela demeure possible dans la mesure où une action globale est menée : « L'assurance du secret des opérations peut être atteinte à la suite d'un ensemble complexe de mesures imbriquées ayant pour but non seulement de priver l'ennemi de l'information, mais de l'égarer en ce qui concerne ses incapacités et ses actions prévues. Le secret a commencé à

être atteint en gardant strictement confidentielles toutes les données d'intérêt pour l'ennemi, ainsi qu'en employant tout le camouflage possible, et bien entendu l'utilisation de la ruse militaire. Démonstrations et désinformation trouvent un large emploi[42]. »

Les efforts des Soviétiques pour entretenir le mystère sont d'ailleurs extrêmement importants. Les cartes sont un exemple célèbre : plusieurs villes n'y étaient pas indiquées[43]. C'est notamment le cas pour celles détenant le statut de « ville fermée », créé à la fin des années 1940 pour certaines cités frontalières ou d'autres accueillant le complexe militaro-industriel. Le secret autour de l'Armée rouge est notable : les unités sont souvent désignées sous de faux numéros, leur localisation est maintenue secrète, seule une toute petite partie des noms des chefs militaires est rendue publique. Le camouflage demeure un savoir-faire essentiel pendant la guerre froide[44]. Au niveau tactique, les unités ont beaucoup de moyens à leur disposition, dont des filets de camouflage à profusion et de nombreux leurres. Les militaires soviétiques disposent également de multiples équipements pour produire de la fumée.

Autre illustration du travail théorique des Soviétiques autour des opérations de déception pendant la guerre froide : le développement du concept de « contrôle réflexif ». S'il fait l'objet de nombreuses définitions, il est généralement compris comme « un moyen de transmettre à un partenaire ou à un opposant une information spécialement préparée pour le rendre enclin à prendre volontairement une décision prédéterminée qui est désirée par l'initiateur de l'action[45] ». Cette théorie, née à la fin des années 1950, apparaît réellement dans la littérature militaire soviétique dans les années 1970 et connaît encore des développements aujourd'hui. Des figures intellectuelles ont émergé dans ce domaine, comme Georgy Petrovich Shchedrovitsky, Vladimir Alexandrovich Lefebvre, Vladimir Lepsky ou Valentin Vasilevich Druzhinin[46]. Au cœur du « réflexe », il y a l'idée de modèle comportemental conçu pour comprendre les processus décisionnels

d'une cible. Les facteurs les plus importants pour définir ce modèle sont la capacité analytique, l'érudition, l'expérience et la connaissance fine de l'ennemi : « En fait, l'ennemi prend une décision basée sur son idée de la situation qu'il a lui-même créée […]. Une telle idée est façonnée avant tout par le renseignement et d'autres facteurs qui reposent sur un ensemble stable de concepts, de connaissances, d'idées et, enfin, d'expériences. Cet ensemble est généralement appelé « filtre », c'est ce qui aide un commandant à séparer les informations nécessaires des informations inutiles, les données vraies des données fausses, etc.[47]. »

Ce « filtre » peut être constitué des facteurs moraux ou psychologiques, des habitudes au combat ou encore des caractéristiques personnelles des chefs militaires. Les méthodes pour les exploiter sont vastes et incluent le camouflage, la ruse, la désinformation, la « finlandisation » (chercher à influencer la politique intérieure et extérieure d'un pays), le chantage ou la compromission de chefs ou de dirigeants. Bousculer le processus de décision en frappant des centres décisifs ou encore en le prenant de vitesse est une autre option. Le but du contrôle réflexif, finalement assez proche du *perception management*[*1], mais plus radical, est de déterminer le point faible de ce « filtre » et de l'exploiter, sans égard pour la vérité, la moralité ou la raison. C'est une méthode de « guerre de l'information intellectuelle » qui recherche les effets suivants sur le système de décision adverse : distraction, surcharge, paralysie en créant une menace sur un point vital, épuisement en le poussant à conduire des opérations inutiles, déception, division en le forçant à opérer contrairement aux intérêts d'une coalition, désensibilisation en faisant croire à des exercices plutôt qu'à une offensive à venir, dissuasion, provocation, pression en offrant des informations qui discréditent le gouvernement aux yeux de la population[48]…

Cette vivacité intellectuelle autour des opérations de déception s'accompagne de réformes organiques qui renforcent leur place et leur centralisation au plus haut niveau. C'est le cas avec la création, en 1959,

d'un « Département de la désinformation » au sein du KGB pour centraliser les opérations de déception politiques au niveau stratégique[49], ou, en 1968, avec l'apparition du GOUSM[50], une direction générale du leurrage stratégique dont la mission est de protéger les objectifs civils et militaires contre les satellites adverses en les camouflant ou en installant des leurres. Le GOUSM recueille continuellement un nombre colossal d'informations sur trois sujets clés : ce que l'Occident sait de l'URSS ; ce que l'Occident ignore ; ce qu'il essaie de découvrir. Il a des plans couvrant ce qui doit être caché et ce qui doit attirer l'attention dans l'armée soviétique et l'industrie d'armement. Ses experts fabriquent constamment du matériel pour que l'ennemi tire les mauvaises conclusions des informations authentiques en sa possession[51]. Il faut dire que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale les Soviétiques mettent de plus en plus de moyens dans le camouflage stratégique, et en particulier après les années 1950, lorsque les Américains lancent leurs avions de reconnaissance U-2 puis SR-71 au-dessus de l'URSS. À partir de la décennie suivante, ils doivent aussi compter avec les satellites d'observation. C'est donc toute une « bureaucratie de la *maskirovka* » qui se met alors en place.

La crise des missiles de Cuba en 1962 est un très bon exemple de cette approche soviétique de la *maskirovka* pendant la guerre froide. Moscou mène une manœuvre de déception globale dans le but de pousser Washington à l'inaction en partant du présupposé que si les Américains ne découvraient les missiles qu'une fois ceux-ci installés sur l'île, ils ne réagiraient pas. Cette manœuvre de déception implique totalement le niveau politique. Tandis qu'il prépare l'installation de missiles nucléaires SS-4 et SS-5 sur l'île des Caraïbes, le Kremlin déclare officiellement, et à plusieurs reprises, fournir de l'aide aux paysans cubains. Khrouchtchev lui-même met l'accent sur les affaires agricoles dans ses discours. Il annonce aussi à l'ambassadeur américain vouloir établir un port de pêche à Cuba. Au mois de septembre, les diplomates soviétiques multiplient les messages

rassurants aux plus hauts niveaux de l'administration américaine et jusqu'au président Kennedy, en annonçant qu'ils ne comptent pas déployer d'armes offensives à Cuba. À l'inverse, des « demi-vérités » quant à l'octroi d'une aide militaire sont distillées à des groupes d'opposants cubains que Moscou sait jugés peu fiables par la CIA. Les rapports de ces opposants inondent l'agence américaine, ce qui contribue à la « désensibiliser » vis-à-vis de toute rumeur d'installation de missiles.

Au plan militaire aussi, tout est fait pour préserver le secret. Aucun moyen de transmission électronique n'est utilisé. Les généraux qui viennent négocier l'installation des missiles voyagent sous de fausses identités au sein d'une délégation d'experts agricoles venant « conseiller les Cubains »[52]. Le nom de l'opération, « Anadyr », une rivière du nord de la Sibérie, est lui-même une tentative pour tromper aussi bien les soldats soviétiques que les Occidentaux. Dans la même veine, des équipements arctiques sont distribués aux unités se dirigeant vers l'île[53]. Les capitaines des navires ne connaissent leur destination qu'une fois qu'ils ont appareillé. Pour ne pas éveiller les soupçons, ils font ensuite de fausses déclarations en quittant la mer Noire et en passant le Bosphore, par exemple en rendant compte d'un tonnage inférieur à la réalité ou en annonçant Conakry comme destination. Les missiles sont chargés depuis huit ports différents, toujours de nuit. Pour leur acheminement, ils sont emballés pour ressembler à des équipements industriels et stockés au milieu de matériels agricoles très visibles déchargés de jour à Cuba. Radio Moscou ne cesse de donner des informations sur les livraisons d'outillage agricole pour le régime de Fidel Castro. Les missiles, eux, sont débarqués de nuit, à un endroit où les Cubains ont construit de hauts murs, puis directement transportés vers leurs sites de déploiement en utilisant des routes secondaires. Au bilan, si les Soviétiques échouent à cacher les sites de missiles, ils réussissent en revanche à infiltrer plus de 42 000 militaires à Cuba, là où les Américains n'estiment pas leur présence au-delà de 4 000, voire 5 000 hommes[54]. Sur

le plan de la contre-déception, cette crise de Cuba est un jalon important, notamment parce que le rôle des reconnaissances aériennes pour révéler des tromperies est définitivement ancré dans l'esprit des décideurs civils et militaires[55]. Les preuves de l'existence de sites de lancement sur l'île sont fournies à la communauté du renseignement puis au grand public par des photographies prises par des avions espions U-2 et des avions de reconnaissance de la Navy. Ces images montrent un nombre important d'installations en cours de construction ou déjà opérationnelles. Le 24 octobre est une journée marquante : l'ambassadeur des États-Unis à l'ONU, Adlai Stevenson, dévoile les photographies prises par les U-2 prouvant que les Soviétiques construisent des sites de lancement à Cuba. Le camouflage ayant perdu une part de son efficacité stratégique, les pratiques de déception demandent des procédures différentes.

Un autre excellent exemple de surprise stratégique avec emploi de quelques éléments de déception est l'invasion de la Tchécoslovaquie en août 1968[56], l'opération « Danube ». Alexander Dubček, qui devient le premier secrétaire du Parti communiste tchécoslovaque le 5 janvier 1968, est ouvert à des réformes et autorise les opposants à s'exprimer. La crainte d'une déstabilisation monte chez les dirigeants soviétiques qui décident d'agir. Moscou ne masque pas son inquiétude et il n'y a pas d'opération de déception politique en tant que telle. Le KGB[57], lui, met essentiellement en œuvre de la désinformation à destination de l'opinion publique de l'espace soviétique. C'est l'objectif de la falsification de documents pour présenter le gouvernement tchécoslovaque comme contre-révolutionnaire et mettre en avant une conspiration sioniste ou l'implication de la CIA. Pour crédibiliser ces informations, les services soviétiques créent notamment une fausse cache d'armes remplie d'équipements américains et transmettent l'information à la police secrète tchèque[58]. Une montée en puissance militaire autour de la Tchécoslovaquie est aussi organisée. Elle a deux objectifs : exercer une pression sur les réformistes et servir de préparation

logistique pour une invasion. Cette montée en puissance débute à l'orée du printemps 1968 et continue plusieurs mois[59]. Fin mai, les divisions soviétiques stationnées en Allemagne de l'Est et en Pologne (douze rien qu'en RDA) sont aux frontières de la Tchécoslovaquie. Des exercices géants ont lieu en mai, juin et juillet. Ils reçoivent une grande publicité. Sans qu'il soit aujourd'hui possible de l'affirmer, ils peuvent avoir joué un rôle de déception en désensibilisant les dirigeants tchécoslovaques à une présence militaire massive à leur frontière. Le 30 juin, sous la pression ou succombant à la désinformation, ceux-ci acceptent d'accueillir un exercice soviétique sur leur sol, « Sumava », qui permet de prédéployer 16 000 hommes et des moyens lourds. Le 1er juillet est annoncé un retrait des troupes, retrait ensuite retardé jusqu'à ce que les négociations débutent. D'autres exercices de grande ampleur succèdent à « Sumava » en juillet et en août : ils continuent à désensibiliser les Tchèques et les puissances occidentales[60]. Le 23 juillet 1968, lorsqu'il est annoncé que le Politburo, l'organe suprême du Comité central du parti communiste, va négocier avec les dirigeants tchèques à Čierna, les Soviétiques lancent le plus grand exercice logistique qu'ils aient jamais organisé, mobilisant des centaines de milliers de réservistes et réquisitionnant des transports civils. Cet exercice « Niemen » prend fin le 10 août et il est immédiatement suivi par un autre, de défense antiaérienne. Le 16 août, pour la première fois, toutes ces manœuvres sont étendues à la Hongrie. Les Soviétiques convainquent aussi les Tchécoslovaques de mener leurs propres exercices à l'ouest le 21 août, afin de « renforcer la dissuasion ». Cette manœuvre permet d'éloigner ces forces des infrastructures critiques. Les troupes soviétiques gardent le silence radio et utilisent la guerre électronique pour que les forces de l'OTAN en sachent le moins possible sur ce qui est en train de se passer. Finalement, les unités du pacte de Varsovie débutent leur invasion dans la nuit du 20 au 21 août 1968. Le choix de ce mois n'est probablement pas anodin : beaucoup de dirigeants occidentaux sont en vacances. L'opération

est notamment inaugurée le soir du 20 août par une ruse lorsqu'un avion de transport An-24 arborant des marquages civils demande à pouvoir atterrir à l'aéroport de Ruzyně, à l'ouest de Prague, à cause d'un « incident ». Les hommes en civil qui en débarquent débutent – avec l'aide de Tchécoslovaques fidèles à Moscou – la prise de contrôle de l'aéroport qui se poursuivra avec l'arrivée d'autres aéronefs transportant des hommes du KGB, puis des Spetsnaz*2. Au bilan, l'invasion de la Tchécoslovaquie est une parfaite illustration des exercices militaires pour désensibiliser les dirigeants et favoriser les opérations surprises. Sans que l'on sache d'ailleurs avec certitude si c'était là l'objectif des dirigeants soviétiques.

L'intervention en Afghanistan de 1979 est une autre illustration de l'utilisation de la ruse par les Soviétiques. Les 25 et 26 décembre, les conseillers soviétiques parviennent par exemple à désarmer deux divisions blindées, dont une stationnée à Kaboul, en convainquant les chefs afghans de la nécessité de faire l'inventaire de leurs munitions et armement antichars, des batteries des blindés pour l'hivernage et en mettant certains tanks en réparation pour défauts61. L'invasion prend place pendant la période de Noël, un moment ou une condamnation occidentale immédiate est difficile à orchestrer. Durant cette guerre, les Soviétiques, même s'ils mettent surtout l'accent sur la puissance de feu, démontrent également qu'ils sont capables de ruser au niveau tactique. C'est le cas avec les Spetsnaz, mais aussi pour les unités régulières. À l'automne 1987, pendant la plus grande opération de la guerre, baptisée « Magistral », le général Boris Gromov cherche à se saisir de la passe de Satukandav. Après avoir échoué à négocier avec les moudjahidine, il fait larguer une vingtaine de faux parachutistes afin de pousser l'ennemi à dévoiler ses positions et surtout son artillerie antiaérienne. C'est efficace, les positions sont découvertes, mais l'artillerie et l'aviation soviétiques ne parviennent pas à les réduire et il faut plusieurs jours de combats pour parvenir à s'emparer de la passe62.

Pendant la guerre froide, la *maskirovka* renforce encore ses caractéristiques de centralisation du commandement et d'approche globale avec une application à tous les niveaux de la guerre. Même l'échelon politique est impliqué, en particulier avant le déclenchement d'un conflit[63]. Cela s'explique notamment par des relations très différentes en URSS – par rapport à ce qui a cours dans les pays occidentaux – entre les organisations du renseignement, la société civile et le gouvernement. De plus, alors que les Occidentaux concentrent généralement l'effet de leurs opérations de déception sur les forces armées ennemies, ce n'est pas forcément le cas des Soviétiques qui n'ont pas d'inhibition à les utiliser contre leurs propres forces ou les populations civiles. Par ailleurs, la *maskirovka* est employée aussi bien en période de guerre qu'en temps de paix. Sur le plan militaire, elle est au cœur de la recherche de la surprise, bien ancrée dans l'art opératif soviétique[64]. Il est clair que ce concept, souvent traduit par « camouflage », ne s'y limite pas, comme le démontre l'important travail de recherche réalisé sur ce sujet dans les années 1960-1970, particulièrement porté par les revues militaires, et qui, nous le verrons, aura des échos au XXIe siècle.

Guerre du Kippour : « Cela ne peut tout simplement pas arriver[65] ! »

Le 6 octobre 1973, plus de deux cents chasseurs-bombardiers égyptiens survolent le canal et attaquent les bases aériennes de Refidim et Ofira ainsi que des troupes au sol dans la péninsule du Sinaï[66]. À 14 h 20, les fantassins et commandos des 2e et 3e armées égyptiennes, protégés par un épais écran fumigène, entament le franchissement du canal en canots pneumatiques. Avec des lances à eau, les sapeurs ouvrent des brèches dans les remparts de sable israéliens et jettent des ponts pour permettre l'entrée

du gros des troupes dans le Sinaï. À la tombée de la nuit, ce ne sont pas moins de 35 000 Égyptiens qui ont franchi le canal et, vingt-quatre heures après le déclenchement de l'opération, 100 000 hommes et 1 000 chars. Cinq divisions syriennes (1 400 chars et 1 000 pièces d'artillerie) assaillent les deux brigades israéliennes (177 chars et 50 pièces d'artillerie) qui défendent le Golan ; cinq divisions égyptiennes (1 300 chars et 2 000 pièces d'artillerie) attaquent le canal de Suez défendu par seulement 450 réservistes[67]. Derrière ces cinq divisions égyptiennes, quatre autres sont en appui, alors que les Israéliens n'ont qu'une division blindée. À 14 heures, l'armée syrienne passe également à l'offensive sur le Golan. Pour le général Bar-Lev, « les résultats obtenus par les Syriens et les Égyptiens les premières vingt-quatre heures ne résultèrent ni d'un rapport de force surprenant ni de l'échec d'une conception militaire. Tous les succès syriens et égyptiens du premier jour découlaient clairement de la surprise et d'un échec à alerter suffisamment tôt[68] ».

Les Israéliens parviennent toutefois à se rétablir après cette surprise stratégique, et la victoire militaire leur revient. À l'issue de cette guerre, en effet, Israël contrôle davantage de territoire et a infligé de lourdes pertes à ses adversaires : 9 500 morts et disparus, 20 000 blessés et 8 424 prisonniers pour les armées arabes. Pour autant, cette victoire est onéreuse : trois cents des cinq cents chars israéliens sur le Golan et le canal de Suez sont détruits dans les premiers jours de combat et cette guerre de deux semaines et demie coûte 2 656 morts et 7 250 blessés à l'État hébreu. Ce conflit provoque un véritable électrochoc. « Deux mythes de la société israélienne se sont effondrés : l'invincibilité de l'armée et l'infaillibilité des services de renseignements[69]. »

Israël a été victime d'une surprise stratégique qui est notamment le résultat d'une opération de déception égyptienne baptisée « Spark » et qui naît de trois facteurs. Premièrement, le franchissement du canal de Suez est un moment de vulnérabilité majeur, vulnérabilité qui peut être réduite par

l'effet de surprise. Deuxièmement, une opération d'une telle ampleur nécessite une longue préparation et des volumes de forces importants, le tout devant être masqué pour maintenir la surprise[70]. Troisièmement, l'armée égyptienne se considère comme plus faible que son homologue israélienne, ce qui est une source de motivation classique pour chercher à ruser[71].

« Spark » emprunte à la pensée et à la pratique militaire soviétique, principalement via l'exemple de la Tchécoslovaquie en 1968 et le camouflage de la préparation d'une attaque en exercices de grande ampleur[72]. Au niveau politico-stratégique, l'opération se fonde essentiellement sur l'analyse égyptienne des perceptions israéliennes en matière de sécurité et des éléments d'informations à transmettre pour les renforcer. Cet effort d'analyse a été accompli sur ordre du président Sadate, qui a décidé d'entrer en guerre dès novembre 1972. Ce sont surtout des sources ouvertes qui sont utilisées, comme des interviews de dirigeants israéliens. Les élections prévues en Israël en octobre 1973 sont aussi une occasion de compiler de très nombreuses déclarations d'hommes politiques à propos de la sécurité nationale[73]. Les conclusions de ces analyses sont claires : pour les Israéliens, même si l'Égypte est en capacité d'attaquer, elle ne s'y risquera pas car elle craint une contre-attaque aérienne. Aussi, selon Tel-Aviv, Le Caire ne fera rien faute d'avoir les capacités de frappe en profondeur nécessaires pour réduire cette menace. De plus, les Israéliens estiment que la Syrie n'entrera pas en guerre sans l'Égypte[74]. Enfin, l'expulsion des conseillers soviétiques du pays à l'été 1972 (ils servaient aussi une bonne partie de la défense antiaérienne) est perçue comme ayant affaibli durablement l'armée égyptienne.

À l'inverse, les militaires israéliens ont pleine confiance en leurs capacités à contrer toute attaque sans avoir à convoquer les réservistes. Ils sont de même persuadés que, quoi qu'il advienne, ils pourront détecter les signes avant-coureurs d'une attaque et ainsi disposer de vingt-quatre à

quarante-huit heures de préparation. Soit le temps nécessaire pour convoquer les réservistes – qui constituent l'essentiel des effectifs – et frapper préventivement les moyens de défense antiaérienne et par conséquent gagner la supériorité aérienne. Des comptes rendus annonçant la volonté de l'Égypte d'entrer en guerre et précisant qu'elle accumule des équipements le long du canal de Suez ne changeront pas cette analyse. Les renseignements israéliens estiment que l'armée égyptienne ne sera pas opérationnelle avant 1975-1976, voire 1977. Leur erreur majeure est de se focaliser sur les capacités et de négliger les intentions[75]. La commission « Agranat », créée le 21 novembre 1973 pour enquêter sur les manquements des forces de défense et dont le rapport final est diffusé en janvier 1975, critique les services de renseignements israéliens, estimant que leur chef, le général Eliahu Zeira, avait adopté un « concept d'une inflexibilité telle qu'il empêchait de conserver la souplesse nécessaire pour prendre en compte l'information[76] ». Finalement, le « concept » israélien est que les Arabes ne se lanceront pas dans une guerre car ils ne peuvent pas la gagner.

Pour asseoir encore davantage ces conceptions, une bonne partie du travail de l'équipe égyptienne chargée de la déception consiste à diffuser des informations aux médias égyptiens et étrangers, sachant qu'Israël y est attentif[77]. Trois thématiques sont employées. La première vise notamment à insister sur la faiblesse des armées égyptiennes. En mars 1973, le journal israélien *Maariv* cite par exemple Jim Hoagland, correspondant du *Washington Post* au Caire, énonçant que, selon des sources égyptiennes, le système de défense antiaérienne était inefficace depuis le départ des conseillers soviétiques. Le même article évoque de graves problèmes de maintenance et explique que, pour le commandement égyptien, aller au conflit avec Israël serait un suicide. La deuxième thématique cherche à souligner de supposés désaccords entre Le Caire et Damas pour renforcer l'idée que les deux capitales ne collaboreront pas. Enfin, le troisième concept de cette opération de désinformation est de mettre en avant les

efforts égyptiens dans la recherche d'une solution politique pour obtenir le retrait israélien des territoires occupés depuis 1967. Entre janvier et septembre 1973, le président Sadate change le ton de ses discours qui deviennent moins virulents. Dans son allocution de juillet 1973 pour la commémoration de la révolution des officiers, il insiste par exemple sur la nécessité de faire pression via les Nations unies. Ces déclarations, relayées par les médias hébreux, font l'objet de commentaires de la classe politique israélienne qui permettent au Caire de vérifier les effets des messages passés. Tous ces efforts participent à la construction d'une image mentale faussée chez les dirigeants israéliens. Par ailleurs, le 29 septembre 1973 en Autriche, un groupe de terroristes palestiniens contrôlé par la Syrie prend en otage dans un train trois émigrés juifs venant d'URSS et un Autrichien. Pour beaucoup d'analystes israéliens, cette attaque ferait partie du plan de déception, sans qu'il y ait consensus quant à son impact réel[78].

Aux niveaux tactique et opératif, le plan égyptien prévoyant le franchissement du canal par cinq divisions nécessite l'effet de surprise pour fonctionner. Pour l'atteindre, l'idée générale est de faire passer les préparatifs de cette opération pour de vastes manœuvres. De cette façon, des forces importantes peuvent être placées dans un état d'alerte maximal. De 1968 à 1973, l'armée égyptienne mène des exercices réguliers au printemps et à l'automne sous le nom de « Tahrir » (« libération »). « Tahrir 41 », qui a lieu à l'automne 1973, sert de couverture principale à l'offensive. Son scénario inclut, entre autres initiatives, une traversée du canal et une destruction des positions israéliennes sur la ligne Bar-Lev. Il est analysé par les Israéliens comme un exercice de routine. L'objectif affiché dans l'ordre donné pour l'exercice – reconquérir le Sinaï en sept jours – participe lui-même à la déception. C'est clairement inatteignable, ce qui rassure les Israéliens[79]. Afin de sembler relâcher la pression, les 140 000 réservistes mobilisés depuis le 27 septembre 1973 sont, pour beaucoup, démobilisés le 4 octobre et l'état-major annonce que ce sera le

cas pour les autres à la fin de l'exercice. Cela ne pose pas de problèmes pour l'offensive à venir puisque l'essentiel des forces employées provient de l'armée d'active. Le matériel de franchissement, particulièrement visible, est transporté plusieurs semaines avant l'exercice. Il est en partie caché à proximité du canal. Alors que le moment de l'offensive approche, les activités routinières des unités égyptiennes sont maintenues. Il est par exemple annoncé que les soldats qui le souhaitent pourront faire le pèlerinage de La Mecque. Pareillement, jusqu'au matin du 6 octobre, l'activité aux abords du canal est des plus normales : des soldats égyptiens nagent, pêchent ou déambulent sans leur armement. Un effort important est fait pour maintenir le secret autour de l'opération. La plupart des officiers ignorent que « Tahrir » masque les préparatifs d'une opération réelle[80]. Les commandants des divisions n'apprennent la date de l'offensive que le 3 octobre, ceux des brigades et des bataillons deux jours après. La plupart des membres du gouvernement ne sont pas dans le secret. Après la guerre, les Israéliens mènent un sondage auprès de 5 000 prisonniers égyptiens : un seul dit avoir su le 3 octobre qu'une attaque était prévue le 6. Sur les dix-huit colonels égyptiens capturés par les Israéliens, quatre seulement savaient le 4 octobre que la guerre allait être déclenchée, un en a eu connaissance le 5 octobre, et treize ne l'ont appris que le matin du 6 octobre[81].

Si les Israéliens sont pris par surprise, ils ne manquaient pourtant pas de renseignements. En avril 1973, leurs forces armées sont placées en alerte : les informations indiquant que l'Égypte va attaquer s'accumulent. Alors que le moment prévu pour l'assaut est passé, les troupes reviennent progressivement à un état d'alerte normal. Les tenants de la non-préparation de l'Égypte sont confortés. La désensibilisation est à l'œuvre. À partir de septembre, les Israéliens détectent une montée en puissance de l'armée syrienne dans le Golan, mais ces informations sont interprétées comme des mouvements défensifs, une réaction à la crainte d'une attaque israélienne[82].

Le 25 septembre 1973, le roi Hussein de Jordanie, un pays avec lequel Israël est alors encore officiellement en guerre, se rend en Israël avec son Premier ministre et son chef des renseignements[83]. Le roi est un habitué des rencontres secrètes avec les Israéliens depuis plusieurs années, mais il a demandé ce rendez-vous en urgence quarante-huit heures auparavant. Il revient d'un sommet tenu au Caire du 10 au 12 septembre. Ce qui s'est dit exactement lors de sa rencontre avec Golda Meir est encore débattu, mais le roi de Jordanie semble avoir expliqué que l'Égypte et la Syrie pensaient le *statu quo* intenable et que la guerre arrivait. Il s'appuie notamment sur des questions que les dirigeants syriens et égyptiens lui ont adressées pour savoir si la Jordanie se joindrait a une attaque[84]. Le but du roi est de pousser Golda Meir à engager des négociations avec les Arabes. Cette entrevue n'y fait rien. Dans les jours qui suivent, le ministre de la Défense, Moshe Dayan, et le chef des renseignements militaires, le général Eliahu Zeira, écartent la possibilité d'une guerre. Pour eux, les propos du roi sont vagues et exagérés[85]. Dayan prend tout de même des mesures pour renforcer la défense du Golan le 26 septembre. Le 30 septembre, les renseignements israéliens notent que l'armée syrienne est sur le pied de guerre et que l'armée égyptienne mène des préparatifs dépassant « Tahrir 41 ». Pour le chef de la direction du renseignement militaire, ou « AMAN », la probabilité de déclenchement d'une guerre demeure faible[86]. Même si l'armée israélienne commence alors à se préparer et que Moshe Dayan doute depuis le 3, le 5 octobre, alors que les Soviétiques évacuent les familles des diplomates et des conseillers en Égypte et en Syrie, le renseignement israélien estime toujours que la guerre n'est pas imminente, que les Égyptiens ne font qu'un exercice et que les Syriens n'entreront pas en guerre seuls[87]. Le même jour, le directeur du Mossad, le général Zvi Zamir, reçoit un message d'une source très fiable affirmant que l'Égypte et la Syrie sont prêtes à déclencher une guerre contre Israël. Le 6, à 8 heures du matin, Golda Meir préside une réunion de crise où la mobilisation

générale est décrétée, mais la fête du Kippour la rend difficile. À 14 h 05, les sirènes retentissent sur le territoire israélien : l'attaque a commencé[88]. Israël manque de temps pour mobiliser ses réserves qui représentent pourtant 80 % de ses effectifs (l'AMAN avait affirmé en 1972 pouvoir fournir un préavis de cinq à six jours[89]). Cet espace-temps devait aussi permettre de conduire des frappes aériennes préventives. La surprise stratégique est atteinte, pour les Israéliens comme pour les Américains d'ailleurs. Les gains syriens sont annulés dès le 10 octobre, mais l'Égypte réussit à défendre les siens, ce qui permet d'aboutir plus tard aux accords de Camp David. Les principaux combats cessent le 24 octobre et, sous la pression internationale, les Israéliens acceptent un cessez-le-feu.

L'échec des services de renseignements israéliens est remarquable : ils savent, mais leur analyse est fausse. « L'erreur a commencé avec un concept basique selon lequel les Arabes n'attaqueraient pas dans les quatre ou cinq années à venir, et tous les nouveaux développements étaient adaptés à ce concept[90]. » Surtout, la communauté du renseignement et celle de la politique vivaient dans un cercle fermé ou leurs conceptions n'étaient jamais remises en cause : « Le résultat est un retour d'informations (*feedback*) : les décideurs contribuent à créer un climat d'opinion qui influence le processus de renseignement, alors que les analystes fournissent des informations qui vont dans le sens de l'évaluation faite par les politiques[91]. » Tout l'art égyptien de la déception est d'avoir su détecter les préconceptions israéliennes et de les avoir patiemment renforcées afin d'aboutir à la surprise stratégique.

Malouines, de l'art de la déception pour une opération amphibie

À l'aube du 2 avril 1982, une force amphibie argentine envahit les Malouines[92] défendues par soixante-huit Royal Marines britanniques. Le

lendemain, les Argentins prennent le contrôle de la Géorgie du Sud. Ces îles Malouines sont un archipel de l'Atlantique Sud d'une superficie de 12 173 kilomètres carrés situé à quatre cent quatre-vingts kilomètres des côtes de l'Argentine. Elles comptent trois mille habitants environ, dont les deux tiers résident dans la capitale, Port Stanley. Si leur souveraineté est disputée entre les Argentins et les Britanniques, elles sont administrées et occupées de façon continue par ces derniers depuis 1833. Face au coup de force argentin, Margaret Thatcher envoie une flotte expéditionnaire pour reprendre le contrôle des îles si aucune solution diplomatique n'est trouvée.

Cette Task Force 317 est commandée depuis Northwood par l'amiral John Fieldhouse et son adjoint, le major général Jeremy Moore (Royal Marines). Le commandant des navires de surface est l'amiral John Woodward, celui de la force amphibie le commodore Michael Clapp. Enfin, le général Julian Thompson dirige les forces de débarquement. Quatre-vingt-quatre navires (dont une bonne partie réquisitionnés) soutiennent les dix-sept bâtiments de combat de cette TF 317. Les premières unités majeures, les porte-avions *Hermes* et *Invicible*, appareillent de Portsmouth le 5 avril 1982. Le 7 avril, le Royaume-Uni déclare la mise en place, à compter du 12 avril, d'une zone d'exclusion militaire de deux cents milles nautiques autour des Malouines. Mi-avril, les navires se rassemblent au large de l'île de l'Ascension qui devient une base avancée. Outre ses deux porte-avions, la TF 317 compte quarante-cinq avions de combat et une force amphibie de 8 000 hommes (Royal Marines et parachutistes). À partir du 23 avril, la solution diplomatique est quasiment écartée et l'option du débarquement se fait de plus en plus évidente.

Après avoir repris la Géorgie du Sud le 25 avril (opération « Paraquet »), les Britanniques instaurent une zone d'exclusion maritime et aérienne totale sur les Malouines cinq jours plus tard. Le lendemain, une première mission de bombardement aérien a lieu sur Port Stanley. Le 2 mai, le War Cabinet autorise l'attaque du *General Belgrano* qui se trouve

pourtant trente-cinq milles en dehors de la zone d'exclusion. Deux jours plus tard, les Argentins ripostent en attaquant le *Sheffield* avec des missiles Exocet. Les Britanniques continuent leurs opérations pour obtenir du renseignement et s'assurer le contrôle des domaines aérien et maritime. Aux premières heures du 21 mai, les navires de la force amphibie passent le plus discrètement possible devant Fanning Head et entrent dans le détroit des Malouines. La brume, le mauvais temps et un plafond bas dissimulent leur arrivée. La dernière partie du trajet est effectuée dans l'obscurité, en silence radio total et sans messages optiques. La force atteint San Carlos. Malgré une contre-attaque aérienne argentine, une tête de pont est établie. Deux brigades sont mises à terre. Après de durs combats, comme à Goose Green et au mont Kent, Port Stanley est pris le 14 juin. La guerre se conclut le même jour avec la reddition des militaires argentins. Elle aura fait six cent quarante-neuf morts argentins et deux cent cinquante-cinq britanniques.

Dès le début du conflit, les opérations de déception et les opérations psychologiques sont une préoccupation pour les Britanniques. Un Special Projects Group (SPG) est créé pour les planifier[93]. Sa mission comporte deux volets : mettre en scène la détermination et la puissance des Britanniques ; discréditer et démoraliser les forces argentines tout en les trompant sur le lieu et le moment de l'assaut. Les débats qui se font jour au fil des réunions dudit SPG en avril 1982 révèlent quelques-unes des principales difficultés auxquelles font face les démocraties pour entreprendre des opérations de déception. Une des propositions émises alors est de répandre chez les courtiers en assurance la rumeur que le Royaume-Uni pourrait miner les eaux argentines. Cette idée vient notamment en réaction d'une annonce faite sur la BBC le 10 avril selon laquelle les Argentins ont miné les eaux autour des Malouines. De plus, la guerre Iran-Irak (1980-1988) a déjà montré que de simples rumeurs de ce type peuvent avoir des effets très importants sur les primes d'assurance des navires marchands et sur le moral des équipages. Enfin, la marine argentine est

totalement dépendante de ses installations sur le continent pour la maintenance et le ravitaillement, et l'économie du pays est très liée au commerce maritime. Propager cette rumeur d'un potentiel minage semble donc un mode d'action idéal aux membres du SPG. Les forces armées acceptent l'idée mais le ministère des Affaires étrangères la rejette : il ne faut pas suggérer que le Royaume-Uni pourrait mener une quelconque action contre le territoire argentin, action qui, de surcroît, n'est pas crédible si l'on tient compte des capacités militaires britanniques disponibles. Par ailleurs, le ministère de la Défense est assez frileux quant aux actions de désinformation que propose le SPG. Il ne veut pas mettre en danger ses relations avec les médias, or la confiance de ces derniers pourrait être perdue s'ils se rendaient compte qu'ils sont manipulés pour diffuser de fausses nouvelles.

Notamment pour dépasser ce blocage, le SPG propose de créer un organe de diffusion autre que la BBC. C'est le projet « Moonshine » et la naissance de la « Radio Atlantico del Sur » qui réquisitionne un émetteur de la BBC de l'île de l'Ascension. Cette radio a un objectif : « Persuader les troupes argentines (en particulier les conscrits) qui occupent actuellement les Malouines de se rendre avec un minimum de résistance quand les troupes britanniques débarqueront[94]. » Les émissions, trois heures par jour, commencent le 19 mai et se poursuivent jusqu'au 15 juin. Certaines anecdotes permettent de penser qu'elles ne sont pas sans effet puisque, par exemple, le commandement argentin a confisqué des postes radio, mais il est difficile de mesurer l'impact de cette action de propagande sur le moral des troupes.

Les Britanniques cherchent tout de même à contrôler au maximum l'information délivrée aux médias qui sont une source de renseignement pour les Argentins. Ce n'est pas toujours un succès. Le 18 mai, la BBC World Service signale ainsi qu'un débarquement est imminent, une information qui ne peut venir que d'une fuite d'une source

gouvernementale. Plus tôt, le commodore Clapp avait pris toutes les précautions pour masquer le départ de la TF de l'île de l'Ascension en mettant en particulier en œuvre des mesures de déception électronique, mais ce départ est éventé par le secrétaire d'État à la Défense sur la BBC. Autre exemple, alors que le 2e Para s'apprête à prendre d'assaut Goose Green, la BBC annonce que l'attaque va bientôt débuter[95]. Ce contrôle de l'information ne se fait certes pas sans débats, mais l'expérience de la déception stratégique pendant la Seconde Guerre mondiale est encore prégnante et pousse certains à estimer qu'il est légitime[96]. De même, le SPG s'efforce d'égarer les médias quant au moment de l'assaut et à propos d'autres détails, tout en ne donnant pas vraiment de fausses informations. Encore une fois, la BBC ne peut pas être employée pour des opérations psychologiques, cela ternirait son image et avec elle celle de la démocratie britannique. Le SPG utilise aussi les services secrets pour faire passer des rumeurs dans les troupes argentines à propos de tensions internes à la junte ou entre les différentes armées afin d'entamer leur moral[97].

Un certain degré de « mésinformation » a tout de même cours[98]. Le 20 mai, une conférence de Frank Cooper, sous-secrétaire d'État permanent au ministère de la Défense, participe ainsi à la tromperie. Cooper indique qu'il y aura « une pression croissante » sur une « variété de points » et « avec des formes variées », et déclare qu'il ne fallait pas s'attendre « à une grande épopée comme pendant la Seconde Guerre mondiale, une sorte de grand D Day où tout le monde prend d'assaut les plages ». Il pousse de cette façon les médias à spéculer que l'attaque prendra plutôt la forme de raids, renforçant la confusion chez les Argentins[99]. Le matin du 21 mai, Cecil Parkinson, membre du War Cabinet, est interviewé par Carl Bernstein, journaliste du *Washington Post*. Sous couvert de *« off »*, ce dernier lui demande si les Britanniques vont agir ce jour-là. Parkinson se sert d'éléments de langage déterminés à l'avance pour tromper sans mentir et répond : « Il va y avoir une intensification des activités à partir de

maintenant. » Il est satisfait de voir que Bernstein appelle ensuite Washington pour annoncer que les Britanniques « ne débarqueraient pas ce soir[100] ». Le mensonge n'étant pas possible pour les services de Sa Majesté, l'efficacité de cette opération de déception de niveau stratégique repose donc davantage sur l'interprétation par les journalistes de mots et de phrases bien choisis pour nourrir leurs prédispositions.

Une manœuvre diplomatique est également menée dans le but de détourner l'attention et une partie des moyens militaires des Argentins des Malouines. Pour ce faire, les Britanniques coopèrent secrètement avec le Chili[101]. Non seulement le régime de Pinochet offre de précieux renseignements à Londres (situation aérienne, météo, etc.), notamment en échange d'aéronefs, mais encore les Britanniques convainquent la marine chilienne d'appareiller, sous silence radio, pour inquiéter les Argentins. L'ambassadeur britannique Heath demande expressément que deux sous-marins diesel chiliens de la classe Oberon partent en patrouille de façon suffisamment publique pour que cela soit remarqué par les Argentins[102]. Par ailleurs, les Chiliens maintiennent une présence militaire très forte le long de la frontière, ce qui oblige les Argentins à faire de même avec leurs meilleures unités qui ne sont pas, de fait, envoyées en renforcement dans les Malouines. Certains membres du haut commandement argentin sont en effet persuadés que le Chili va intervenir dans le conflit[103].

Une opération spéciale ayant des connexions avec cette coopération britannico-chilienne va avoir, malgré elle, des effets de déception. Si « Mikado », un raid monté contre la base de Río Grande, en Argentine, pour tenter de neutraliser la menace que représentent les Exocet, n'aura pas lieu, car jugé trop risqué par l'état-major britannique, certaines actions préliminaires sont cependant exécutées. C'est le cas de « Plum Duff » qui consiste à héliporter une équipe de SAS pour mettre en place un poste d'observation à proximité de la base de Río Grande. Le 17 mai, de nuit, l'*Invincible* et le *Broadsword* se rapprochent à vitesse élevée des côtes

argentines et la mission est lancée. Conformément au plan et faute de carburant, l'hélicoptère Sea King ne peut pas regagner le navire britannique. Il est découvert le 20 mai au Chili. L'équipage se rend aux autorités trois jours plus tard. Le pilote, le lieutenant Richard Hutchings, explique qu'une panne moteur ne leur a pas permis de rejoindre leur navire et qu'ils ont cherché à se poser en pays neutre. Le commando SAS qu'ils transportaient a réussi à s'exfiltrer. Même si, comme le montrent les dernières révélations sur cette opération[104], cela ne semble pas avoir été pensé ainsi au départ, la présence de ce Sea King participe à la déception en renforçant les inquiétudes des Argentins quant à une menace venant du Chili.

Aux niveaux opératif et tactique, les Britanniques n'attendent pas d'arriver à proximité des Malouines pour débuter leur manœuvre de déception. Après avoir atteint le 8^{e} parallèle, l'amiral Woodward opère une feinte vers le continent sud-américain pour faire craindre de possibles frappes préparatoires en Argentine[105]. Alors que durant les deux semaines de transit depuis l'île de l'Ascension les Argentins envoient régulièrement des avions de reconnaissance maritime, les Britanniques emploient intensément des *chaffs* – des filaments métalliques – pour créer une fausse image radar des navires amphibies et faire croire à une force plus large que ce qu'elle est en réalité[106].

Cependant, le cœur des opérations de déception menées par la TF est dédié à tromper les Argentins quant au lieu de l'assaut. Au début de la crise, les renseignements accumulés par Londres sont clairs : un débarquement est possible, mais il doit se dérouler suffisamment loin des concentrations de troupes argentines et il est nécessaire d'obtenir l'effet de surprise pour qu'il puisse être un succès – une entreprise difficile compte tenu de la prédictibilité du déploiement d'une force expéditionnaire qui doit traverser les 12 800 kilomètres séparant le Royaume-Uni des Malouines et la faible superficie de ces îles. Sachant parfaitement que la façon de procéder la plus

efficace est de renforcer les idées préconçues de l'adversaire, les officiers britanniques veulent déterminer ce que pense le leur. Ils en arrivent aux conclusions suivantes : les Argentins estiment que les Britanniques vont appliquer le « style USMC*3 » et monter un assaut amphibie frontal directement sur Port Stanley[107]. Pour les officiers de la reine, il faut donc, d'une part, trouver un site de débarquement éloigné de Port Stanley – c'est aussi lié à une volonté de limiter le risque de victimes civiles et les destructions – et, d'autre part, renforcer les Argentins dans leur croyance que Port Stanley sera le lieu de l'attaque. Il convient aussi de tromper quant au moment de l'assaut.

Le site qui est finalement sélectionné pour le débarquement est celui de San Carlos car il présente le meilleur compromis. Cette baie est un bon port naturel et elle est correctement protégée d'une attaque sous-marine ou par missile antinavire Exocet. Elle est également entourée de hauts promontoires rocheux, ce qui offre une certaine protection contre les attaques aériennes, et elle est située à quatre-vingts kilomètres de Port Stanley, une distance importante. C'est un avantage, car le gros des troupes argentines en est éloigné. C'est de plus un inconvénient car une manœuvre sur une distance relativement longue doit être montée pour se saisir de la capitale alors même que le terrain est difficile (absence de routes, collines de landes, tourbières, rochers, etc.) et que les Britanniques disposent initialement de moins d'hélicoptères que les Argentins. D'ailleurs, dans un premier temps, les rapports des renseignements argentins n'évoquent pas San Carlos comme plage de débarquement potentielle. Puis un document datant de mi-mai présente le risque de débarquement sur cette plage comme faible, puisqu'elle est justement trop éloignée de Stanley[108].

Plusieurs actions contribuent à conforter les Argentins dans leur idée que le débarquement se fera à Port Stanley. C'est le cas des frappes aériennes et des bombardements navals. Dès le 1er mai a lieu un raid de Vulcan*4 sur l'aérodrome de Port Stanley (opération « Black Buck One ») –

c'est la première action de feu contre la garnison argentine des Malouines –, suivi d'un autre de douze Sea Harrier (SHAR) sur Stanley et Goose Green. Un troisième raid prend une nouvelle fois pour cible l'aérodrome les 3 et 4 mai. Ces raids de Vulcan, menés depuis les îles Britanniques, ont une importance psychologique majeure car les Argentins savent désormais qu'ils peuvent être touchés à n'importe quel moment. L'appui feu naval est employé pour obtenir des effets d'interdiction et de harcèlement, mais aussi pour tromper – cent à deux cents coups sont tirés par les bâtiments, à un rythme très irrégulier et de façon asymétrique pour créer un sentiment de confusion[109]. Au total, les navires britanniques bombardent à douze reprises les positions argentines entre le 1er et le 20 mai. Des réseaux radio factices sont animés et de faux documents évoquant un débarquement à venir à Port Stanley sont mis à l'eau dans l'idée qu'ils arriveront sur les côtes et seront récupérés par les Argentins[110]. Des patrouilles de SBS[*5] sont infiltrées dans les îles, propageant chez les locaux des rumeurs d'attaque à venir sur Port Stanley et abandonnant volontairement certains de leurs équipements pour créer de la paranoïa chez les défenseurs.

Les 20 et 21 mai, les opérations de déception montent en puissance. Tout est fait pour créer le sentiment d'une activité frénétique chez les Britanniques. Le *Glamorgan* prend position au large de la péninsule de Port Stanley, bombarde plusieurs positions sur l'île Lively ainsi que de part et d'autre du détroit de Choiseul. Un hélicoptère Wessex est aussi employé[111]. L'*HMS Ardent* rejoint le *Glamorgan* un peu plus tard et bombarde une autre plage. Enfin, une équipe SAS au sol « fait du bruit ». L'effet est réussi, les Argentins pensent que l'effort principal de l'assaut est là, à proximité de Port Stanley, un site logique puisqu'il apporte plusieurs approches en eau profonde vers des baies et des plages. Les forces spéciales jouent un rôle important pour l'opération de déception finale. Compte tenu des moyens à disposition, une diversion de grand style n'est pas envisageable. Le

commodore Clapp, qui commande la force amphibie, explique : « Tout débarquement de déception réel aurait nécessité plus de troupes que nous n'en détenions, alors que l'un des grands avantages des forces spéciales du calibre de celles que nous avons est qu'avec l'armement automatique moderne à leur disposition et contre un ennemi inexpérimenté et effrayé, elles peuvent donner l'apparence d'être une force plus importante que ce qu'elles sont en réalité[112]. »

Faisant écho, entre autres choses, à l'action des forces spéciales avant le débarquement d'Inchon, cette diversion va être réalisée par le *squadron* D du 22e SAS, commandé par Cedric Delves[113]. C'est lui, avec la même unité, qui a capturé Grytviken, en Géorgie du Sud, le 21 avril, sans une seule perte, et qui a détruit onze avions argentins sur l'île Pebble le 15 mai. Lorsqu'il reçoit sa mission, il pense d'abord à un raid sur Darwin/Goose Green, avant de se raviser rapidement. C'est en effet là que se trouve la réserve opérative argentine (un bataillon du 12e régiment d'infanterie) et que sont déployés les avions Pucará. Le temps de préparation disponible n'est pas suffisant pour s'attaquer à un objectif de cette taille. Delves se raccroche alors à l'esprit de la mission qu'il a reçue : empêcher l'ennemi de bouger des positions qu'il occupe à ce moment-là. Un raid n'est donc pas suffisant car on détecte facilement sa nature : une attaque brutale suivie d'un retrait planifié. Il faut donc que les SAS apparaissent plutôt comme l'avant-garde d'une force plus importante cherchant le contact du périmètre de défense adverse depuis la direction de Choiseul[114]. Après une infiltration de vingt-quatre heures, les soixante commandos opèrent cette diversion en maximisant leur puissance de feu (lance-grenades M203, lance-roquettes M72 LAW[115], mitrailleuses, mortiers et missiles antichars Milan) pour forcer l'ennemi à « baisser la tête », le fixer et faire en sorte qu'il n'interfère pas avec le débarquement principal. C'est un succès : le commandant de la garnison de Darwin avouera qu'il pensait être attaqué par un bataillon au moins et faire face au débarquement principal[116]. Il ne tente pas de contre-

attaque avec ses 1 200 hommes et n'est pas engagé en direction de San Carlos.

Comme toujours, il est difficile de mesurer les effets exacts des opérations de déception menées dans cette guerre des Malouines. Il va de soi que les erreurs des Argentins sont pour beaucoup dans leur défaite. Néanmoins, il est aussi clair que les Britanniques montrent une volonté permanente de tromper leur adversaire, et que cette volonté se traduit à tous les niveaux, du stratégique au tactique. Grâce à un bon renseignement humain en particulier, avec l'infiltration de forces spéciales dans l'archipel dès début mai, et à une manœuvre de déception, ils parviennent à débarquer dans une zone peu défendue – une gageure compte tenu des dimensions de l'île. Cet autre exemple de déception autour d'une opération amphibie montre une nouvelle fois que l'une ne peut pas aller sans l'autre et que les forces spéciales jouent un rôle clé, surtout pour les diversions. Enfin, la guerre des Malouines illustre bien les difficiles équilibres à trouver pour les démocraties lorsqu'il s'agit de mener des opérations psychologiques au cours de conflits limités, entre vérité et désinformation et entre presse libre et contrôle des informations. Ce dernier point n'a d'ailleurs fait que se renforcer ces dernières années alors que les médias privés sont de plus en plus autonomes financièrement.

Dans le domaine des opérations de déception, la guerre froide se place entre rupture et continuité. Les instruments mis en place pendant la Seconde Guerre mondiale, surtout aux niveaux opératif et stratégique, survivent difficilement une fois le conflit terminé. La question nucléaire et l'affrontement cinétique de grandes masses blindées occupent les penseurs et les tacticiens. Les Soviétiques font cependant exception : la *maskirovka* continue à se développer au cours de cette période. Elle fait l'objet de recherches ainsi que d'un vrai débat intellectuel et elle est employée au cours des conflits où Moscou est engagée. Les Britanniques, quant à eux, confrontés à un défi opérationnel majeur pour reprendre possession des

Malouines, savent puiser dans leur longue tradition militaire pour mettre en place une opération de déception complète. Cette dernière met toutefois en lumière les limites auxquelles font inévitablement face les démocraties lorsqu'il s'agit d'influencer l'adversaire[117].

---

*1. Actions visant à transmettre et/ou cacher des informations sélectionnées à des publics ou des décideurs étrangers pour influencer leurs émotions, leurs motivations et leur raisonnement et aboutir à des comportements et des actions favorables aux objectifs de l'initiateur. Sur ce concept, lire notamment Carlo Kopp, « Classical deception techniques and perception management vs the four strategies of information warfare », *Proceedings of the 6th Australian Information Warfare & Security Conference*, 2005, p. 81-89.

*2. Terme générique désignant les unités spéciales soviétiques puis russes.

*3. United States Marines Corps.

*4. Avro Vulcan XH558, bombardier stratégique britannique mis en service en 1954. Ces avions font à cette occasion un raid sur une distance de 12 600 kilomètres aller-retour en décollant et atterrissant de l'île de l'Ascension.

*5. Special Boat Service, unité de forces spéciales de la Royal Navy.

5
Les guerres irrégulières

Dans les conflits insurrectionnels, en ce qui concerne la surprise tactique, l'asymétrie est ordinairement souvent inversée : le plus puissant militairement semble toujours avoir de grandes difficultés à tromper le plus faible qui, lui, est généralement adepte des raids, des embuscades et de la ruse, ou, si la situation tactique ne lui est pas favorable, cherche à se dérober soit en manœuvrant, soit en se fondant dans la population civile. Surprendre est la plupart du temps une nécessité tactique pour l'insurgé : il lui faut éviter l'affrontement direct hors rapport de force très supérieur en sa faveur et démultiplier ses forces pour espérer des succès et ne pas être anéanti. Il est aidé en cela par sa mobilité. Souvent équipé légèrement, pouvant s'affranchir des axes, connaissant mieux le terrain, le belligérant le plus faible est aussi parfois le plus rapide et le plus discret[1]. La puissance militaire dominante, en principe équipée lourdement et ayant des besoins logistiques importants, est quant à elle canalisée sur les axes majeurs. Le secret est donc complexe à maintenir, d'autant plus que tous ses déplacements sont potentiellement observés. Par ailleurs, dans un contexte contre-insurrectionnel, le renseignement est un défi. Il est bien plus complexe à rassembler sur un adversaire irrégulier que sur un ennemi conventionnel, d'où, encore une fois, la difficulté à obtenir un effet de surprise pour la puissance militaire dominante.

Peut-être encore davantage dans ce type de conflits que dans les guerres conventionnelles, la surprise est un facteur clé de succès tactique dans la mesure où « la problématique de la destruction des groupes armés ennemis et de leurs soutiens consiste pour l'essentiel à les trouver[2] ». Pour la puissance dominante, il s'agit donc de provoquer un « point de rencontre[3] ». Deux méthodes existent. La première est d'imaginer des procédés pour forcer l'adversaire irrégulier à combattre, si possible en le faisant sortir du milieu qu'il domine (la jungle, la zone urbaine, etc.). La seconde implique d'aller sur son terrain en s'allégeant et en retrouvant de la mobilité (cas des opérations menées par les parachutistes français en Indochine et en Algérie, par exemple) pour le détruire par la surprise et la puissance de feu. Dans les deux cas, la ruse et les opérations de déception sont prépondérantes. Nous retrouvons ce contexte dans les conflits étudiés dans ce chapitre : Indochine, Algérie, Vietnam, ainsi que pour le procédé tactique des pseudo-opérations.

En Indochine :
« Il est très surprenant de bien surprendre »

Dans le film *Patrouille de choc* (1957), où l'on suit les soldats français du poste isolé de Luc-Dao subissant l'assaut du Vietminh, le lieutenant Perrin explique : « Aujourd'hui le commando devait rechercher l'effet de surprise. Dans ce pays c'est un effet dur à obtenir, il est très surprenant de bien surprendre. Il faut beaucoup de discrétion avant de commencer et beaucoup de savoir-faire pour bien finir. » Il est vrai qu'en Indochine la ruse et la surprise sont avant tout à mettre au crédit du Vietminh. Le général Giáp sait ne pas pouvoir rivaliser de front en rase campagne avec le Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO) et que la guérilla est à privilégier tant qu'il n'a pas suffisamment de matériels. À partir de 1950, il

dispose de ces moyens grâce au soutien chinois – raison pour laquelle il se lance dans des offensives en 1951, trop tôt. Giáp revient donc à la guérilla jusqu'en 1953-1954, moment où il ressort son « corps de bataille », mieux entraîné et équipé, ce qui mène notamment à la chute du camp de Diên Biên Phu. Le Vietminh sait employer ses qualités intrinsèques : culture du secret avec, par exemple, l'emploi d'indicatifs radio différents selon les missions et des changements très réguliers de fréquence[4], mobilité et rapidité des mouvements, aptitude au combat dans une jungle qui recouvre la moitié du théâtre[5], parfaite connaissance du terrain et meilleure exploitation de ses possibilités, capacité à concentrer ses forces à partir de positions dispersées, camouflage, culture du renseignement, etc.[6]. Les « embuscades géantes » sont une des grandes innovations tactiques de Giáp (adepte de Mao et de Lawrence) qui s'est inspiré des méthodes utilisées par les Japonais en Birmanie et en Malaisie comme de celles employées par les communistes chinois. Les combats de 1950 sur la RC4 sont une grande réussite : Giáp camoufle trente bataillons, soit 20 000 hommes, et prend au piège les unités du CEFEO. Le bilan est terrible : 5 987 hommes sont perdus sur 7 409 engagés. La France, ayant largement sous-estimé l'adversaire, subit une défaite majeure[7].

Le CEFEO, lui, recherche la bataille rangée pour détruire le corps de bataille vietminh[8]. Les grandes opérations de ratissage progressent lentement et sont vite éventées : « Les Viets étaient prévenus de notre mouvement : soit que le déploiement d'un matériel encombrant nous ait trahis, soit qu'un espion se fût glissé parmi les boys et cuisiniers vietnamiens ou les congaïs et autres membres de cette suite hétérogène que traîne dans son sillage toute unité française en Indochine[9]. »

À cela il faut ajouter les reconnaissances aériennes préalables, les colonnes motorisées ou encore le bruit des chars. Mis à part avec l'emploi des troupes aéroportées, la surprise tactique n'est quasiment jamais atteinte. La motorisation des unités ne permet pas de compenser le manque de

discrétion puisque le terrain n'autorise pas leurs mouvements rapides. L'encadrement français méconnaît les méthodes de renseignement et a peu d'intérêt pour le sujet. De surcroît, ce domaine manque cruellement de profondeur et doit essentiellement compter sur les résultats des écoutes et du décryptement (qui fournit jusqu'à 80 % de la matière à l'état-major), d'où une ignorance relative des intentions des chefs vietminhs et de ce qui se passe en Chine[10].

Les autres faiblesses du renseignement sont synthétisées dans le « rapport Ély », du nom du général en chef en Indochine qui, au lendemain de Diên Biên Phu, ordonne une réflexion sur les erreurs tactiques commises pendant huit ans de guerre. La plupart du temps, le dispositif vietminh est connu de l'état-major à 80 %. Très régulièrement, toutefois, les unités tactiques du CEFEO du niveau bataillon et en dessous sont brutalement surprises, ce qui s'explique par la faiblesse du renseignement au contact, le manque d'agents infiltrés et le désintérêt de nombreux chefs. Beaucoup d'officiers français sous-estiment gravement leurs adversaires, certains n'ont pas compris la nature de la guerre qu'ils mènent et restent trop confiants dans la puissance de leurs armes. Ce « mur des certitudes » trouve son origine dans un certain dédain de l'« Occidental » pour l'« Asiatique », mais aussi dans la formation initiale reçue et l'expérience des combats de la Seconde Guerre mondiale[11].

Pour autant, pendant la guerre d'Indochine, la France sait aussi adapter ses moyens au type de guerre mené par le Vietminh et qui n'est pas décrit dans les manuels. L'année 1951 marque à ce titre un tournant caractérisé par une certaine réhabilitation de la guerre irrégulière et une réaction de mimétisme des combattants qui réunissent « dans l'approche la vitesse de la gazelle, l'agilité du singe, la souplesse du serpent et la capacité de mimétisme du caméléon ; dans l'attaque, la détente du tigre[12] ». Les Français – mais aussi les Britanniques, les Américains ou les Portugais – vont privilégier des unités d'infanterie très légères et mobiles qui peuvent

facilement quitter les axes de communication. Les parachutistes, naturellement, mais on pense aussi aux quarante-cinq « commandos Nord-Vietnam » créés en 1951 par le général de Lattre et qui opèrent du Nord-Vietnam au Laos. Composés d'éléments autochtones, ils comprennent notamment d'anciens *bodoïs* (soldats des unités régulières du Vietminh) tirés des camps d'internement et ont pour mission de chercher du renseignement et de contrer les embuscades vietminhs[13].

À la tête du commando n° 24 se trouve l'adjudant-chef Roger Vandenberghe, sous-officier le plus décoré de l'armée française avec dix-huit citations. Avec ses partisans vêtus de tenues noires similaires à celles de leurs adversaires, il sait faire preuve de ruse. Par exemple, début 1951, ses hommes et lui s'infiltrent profondément en territoire ennemi. Intercepté par une patrouille ennemie, Vandenberghe se fait ligoter et conduire à travers la jungle, puis rejoint le PC vietminh régional. Le commissaire politique exulte : il a capturé celui dont la tête est mise à prix, mais « Vanden » se fait désentraver par ses partisans et donne l'ordre d'ouvrir le feu. Le commando se saisit d'armes et d'importants documents qui révèlent la préparation de l'offensive du Day (mai-juin 1951). Autre coup de bluff, celui du 7 janvier 1951, jour où Vandenberghe tombe sur une compagnie vietminh qui manœuvre dans la forêt. Le Français fait engager le dialogue. Il apprend qu'il est face à des recrues à l'entraînement. Il annonce alors aux Vietminhs avoir été envoyé par leur PC zonal pour mener une attaque sur Phu Ly et qu'il cherche des volontaires. Trente hommes lèvent la main, enthousiastes. Quinze reprennent la piste avec le commando et seront faits prisonniers[14]. Vandenberghe avait confié à son adjoint, le sergent Tran Dinh Vy, la rédaction d'une « doctrine » décrivant les principes appliqués par le commando. On peut notamment y lire qu'il faut « manœuvrer l'ennemi par des faux mouvements […]. Simuler des replis fictifs suivis de contre-attaques foudroyantes. Si l'ennemi est trop nombreux, ne pas l'attaquer inutilement ; se dissimuler ou se replier en se gardant » et « utiliser les

méthodes habituelles de l'ennemi en y ajoutant le fruit de l'expérience acquise »[15]. Comme un symbole des risques liés à l'utilisation de ce type d'unités, l'adjudant-chef Vandenberghe est trahi et assassiné par un rallié en 1952[16].

Autre unité formée en 1951 par les Français pour faire la guerre selon les méthodes de l'adversaire : le Groupement de commandos mixtes aéroportés (GCMA), qui atteindra 14 000 hommes en 1953. Composées essentiellement de partisans hmongs, thaïs, nungs, méo et laotiens, et encadrées par quelques français issus des unités parachutistes (11e choc en particulier), ces unités de quatre cents hommes environ ont pour mission d'infiltrer la population, de collationner du renseignement, de créer des maquis dans les zones contrôlées par l'ennemi et de s'opposer à la part non conventionnelle de la stratégie vietminh. Vivant et opérant en permanence sur les arrières de l'ennemi, elles utilisent l'arme psychologique, la ruse et la surprise (embuscades, coups de main et raids, comme à Coc Leu en octobre 1953)[17]. Le GCMA connaît des réussites initiales, comme avec les maquis « Chocolat » et « Cardamone », au Tonkin, ou « Malo-Servan », au Laos, mais ceux-ci sont pour la plupart détruits par de grandes opérations du Vietminh et abandonnés dans la débâcle de l'année 1954.

En dehors de ces unités non orthodoxes, le CEFEO obtient quelques succès dans des opérations de déception, notamment grâce au développement de l'action psychologique[18]. Ainsi l'évacuation de Na San, du 8 au 13 août 1953, montée par le général Cogny, est-elle précédée de la propagation de rumeurs. Le Vietminh croit à un renforcement de la base et réagit trop tard. La première opération de déception d'ampleur tentée au Nord-Vietnam est « Pélican », en octobre 1953. Elle vient en appui de l'opération « Mouette » qui a lieu au carrefour de Lai Cac, à quarante kilomètres à l'est de Ninh Bình[19]. « Pélican », opération interarmées, a pour but de tromper l'adversaire sur le point d'application de « Mouette », qui se déroule dans les terres, en faisant peser une menace suffisamment forte sur

les côtes de Thanh Hóa pour le maintenir dispersé. Les principaux procédés utilisés sont l'intoxication pour créer une « psychose d'inquiétude », les raids de commandos sur les côtes et, surtout, la mise en place d'une opération fictive commandée par le général Gilles (qui est aussi le chef de « Mouette »), dont seule la partie navale est réellement jouée.

Huit jours avant le déclenchement de « Mouette », un état-major dédié à la déception est établi et les actions débutent. La première mesure consiste à propager au sein de la population, des troupes amies et des chefs du camp adverse des rumeurs d'opérations à venir dans le Delta. Lesquelles rumeurs sont communiquées au Vietminh par la section 43, cellule de contre-espionnage du SDECE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage) en Indochine, qui utilise des agents et des PIM*1 libérés dans ce but. Des cartes de la région de Thanh Hóa (au sud du delta du fleuve Rouge, à environ cent quarante kilomètres d'Hanoï), objectif fictif de l'opération « Mouette », sont commandées à Saigon, tout comme des photos aériennes. À partir de J-6, un avion équipé d'un haut-parleur est utilisé au-dessus de cette même région par la section action du bureau de guerre psychologique. L'ordre est donné au génie de remettre en état la route provinciale 10 qui traverse le secteur. À J-4, une réunion est organisée entre l'amiral commandant les forces navales en Indochine et le général Gilles. La partie navale de l'opération joue un rôle clé car elle est la seule à même de maintenir l'effet de la déception après le déclenchement de l'opération réelle. À J-3, la flotte arrive à Haiphong et une nouvelle réunion de commandement a lieu entre les marins et le général Gilles. À J-2, des rumeurs parviennent volontairement aux journalistes et des PIM sont une nouvelle fois libérés. À partir de J-3, des troupes sont embarquées à Haiphong et la flotte est regroupée à Hon Me, une île à environ quarante-cinq kilomètres au sud de Thanh Hóa et à onze kilomètres de la côte. On prétend que cette flotte a embarqué des moyens importants alors qu'elle ne transporte que trois commandos de marine, deux cents membres du GCMA

qui seront utilisés pour « Pélican », un bataillon de la Légion étrangère, une compagnie de génie de plage réduite, un groupe de canons de 105 HM2, un escadron de chars Sherman et trois cents tonnes de munitions. De plus, le 8e bataillon de parachutistes de choc (BPC) a « fait du volume » sur les quais de Haiphong pendant une journée et le général adjoint au commandant des forces terrestres au Nord-Vietnam (FTNV) a rendu visite aux unités à l'embarquement. Les troupes aéroportées rassemblées à Hanoï, réserve de « Mouette », sont présentées comme dédiées à « Pélican ». L'activité radio des GCMA est augmentée dans la zone de Than Hóah et de faux réseaux radio sont aussi déployés. Enfin, la mise en place des unités employées pour l'opération « Pélican » est orientée de façon à faire penser à une action à venir sur Thanh Hóa.

Le Vietminh ne tombe pas tout de suite dans le piège. Deux jours après le début de « Mouette », un télégramme est intercepté où il est fait mention des actions vers Thanh Hóah comme étant probablement une diversion[20]. Les Français décident alors d'en faire davantage : des rumeurs évoquant une action aéroportée majeure à venir sur Thanh Hóah sont relancées depuis la base de Bach Mai, un nouveau réseau radio fictif est mis en œuvre, des bombardements aériens sont effectués pour couper les itinéraires menant à Thanh Hóah et, enfin, un débarquement est organisé sur la plage de Sam Son, quinze kilomètres à l'est de Thanh Hóah. Le régiment vietminh 57 est alors envoyé dans ce secteur et, jusqu'au 26 octobre, la division 304 est maintenue dans ses bases de Thanh Hóah[21]. Malgré quelques problèmes, dont des fuites et une visite du haut-commissaire accompagné de journalistes au poste de commandement de « Mouette » à Ninh Bình[22], « Pélican » est un succès, « puisqu'il fut permis d'installer le dispositif "Mouette" face à la division V.M. 320, en immobilisant la 304, et de combattre la première sans être inquiété par la seconde[23] ».

La réussite de cette première tentative d'ampleur pousse l'état-major à la rédaction d'une « Étude générale sur les opérations de déception[24] » et de

plusieurs autres rapports[25]. On y retrouve une certaine vision française d'une opération d'un tel type, qui se confirmera pendant la guerre d'Algérie. Dans cette conception, la déception serait « par essence une opération de guerre psychologique. Poursuivant une fin psychologique, elle met en œuvre des moyens tactiques, certes, mais surtout tous les moyens propres à la guerre psychologique. Elle doit être initialement conçue et se développer compte tenu surtout des facteurs psychologiques de son champ d'action[26] ».

Autre opération de déception d'ampleur menée par le CEFEO en Indochine, celle liée à « Auvergne ». Alors que le camp retranché de Diên Biên Phu est tombé le 8 mai 1954 et que des négociations ont commencé à Genève, l'état-major décide, dans un « climat de renoncement », de rétracter la zone sud du delta tonkinois pour regrouper le corps de bataille et pouvoir faire face à une éventuelle attaque massive[27]. Il s'agit d'évacuer 39 000 hommes, dont 32 000 Vietnamiens. La préparation de l'opération commence vers le 15 juin 1954 pour une évacuation qui doit débuter le 10 juillet. Si cette rétractation du dispositif militaire français était révélée, le moral de la population et des militaires vietnamiens risquerait de s'effondrer et l'ennemi pourrait concentrer son effort sur ce repli, une des manœuvres militaires les plus délicates. Secret et rapidité sont donc cruciaux pour réussir. Pour accompagner cette opération, un plan de déception est prévu.

Son thème est le suivant : « La zone sud passe sous l'autorité militaire vietnamienne et la guerre de mouvement succède à la guerre en surface. Les forces sont rendues mobiles et regroupées dans un certain nombre de points forts de la zone (Thái Bình, Nam Dinh, Phu Ly, Ninh Bình, Phát Diêm) pour mener des opérations offensives[28]. » Pour accréditer ce message, les activités ne sont pas arrêtées : les festivités du 14 Juillet sont préparées et les installations défensives continuent d'être améliorées. Par exemple, des abris bétonnés et une piste d'aviation sont réalisés, huit cents mètres cubes

de pierres sont transportés pour construire des routes, etc. On fait fuiter dans la presse qu'« une haute autorité vietnamienne aurait été désignée pour assurer un commandement important en zone sud[29] ». Le secret autour de cette action de déception est maintenu en limitant l'équipe de planification à trois officiers : le colonel commandant la zone, le chef d'état-major et le chef opérations. C'est ce dernier qui tape les ordres à la machine et les diffuse, mais aucune directive globale n'est transmise afin que personne d'autre n'ait en tête la manœuvre générale. Le plan de déception fonctionne : le Vietminh ne réagit que le 27 juin quand il se rend enfin compte de l'ampleur des replis engagés depuis le 18. Surtout, les Français prennent l'initiative et leur adversaire ne sera pas capable de la recouvrer pendant la durée de l'opération.

À la fin de la guerre d'Indochine, certaines unités se sont adaptées pour parvenir à tromper l'adversaire, c'est particulièrement le cas des commandos. L'habitude des combats face à des ennemis endurcis et au sein de sociétés complexes « a donné naissance à un type de combattant figuré par l'adjudant Willsdorff de *La 317e Section*[*2], un vieux soldat rompu aux guerres de ruses et d'embuscades[30] ». Par ailleurs, la guerre psychologique a pris de l'ampleur, jusqu'à se retrouver au cœur des quelques véritables opérations de déception menées par le CEFEO.

Algérie : l'action psychologique, mère de toutes les ruses

En Algérie, la déception est assez peu employée dans les opérations conventionnelles. Le général Salan s'en plaint d'ailleurs en 1957. Jugeant les résultats des engagements décevants face à un adversaire qui a amélioré sa puissance de feu et son entraînement, il estime que l'emploi de l'artillerie n'a pas été à la hauteur, que les bouclages sont mal conçus et, donc, que les

opérations de déception ne sont pas assez utilisées. Il préconise de faire usage de faux renseignements pour l'attirer et d'« arrêter la chasse le cas échéant » pour le piéger[31].

Après des tâtonnements jusqu'en 1956, une des grandes évolutions du conflit algérien, continuant un mouvement initié en Indochine, est que la guerre psychologique se place au cœur de la doctrine française. Chez les « coloniaux », qui pensent que l'enjeu principal n'est pas la destruction des katibas mais le contrôle de la population, deux écoles coexistent[32]. La première, dans la lignée de Lyautey, estime qu'il faut traiter à la racine les problèmes poussant de jeunes Algériens à rejoindre volontairement le maquis. C'est tout l'esprit des sections administratives spécialisées (SAS) qui tentent de s'attaquer à la misère et à la sous-administration. La seconde école s'inspire davantage du Vietminh et s'illusionne sur l'appropriation de ses méthodes par les puissances occidentales comme parade à la guerre révolutionnaire : « Nous savions faire la guerre, nous ignorions tout de la guerre révolutionnaire. Nous venions de l'apprendre à nos dépens, il nous serait difficile de l'oublier[33]. » Elle prône la guerre psychologique révolutionnaire via la diffusion de messages politiques et une pression permanente sur la population. Cette école est notamment symbolisée par la pensée influente du colonel Lacheroy, qui œuvre à la création des « 5e Bureaux », et la publication, en juillet 1957, du *TTA 117 Instruction provisoire sur l'emploi de l'arme psychologique*[34]. Cette omniprésence de l'action psychologique se fait aussi sentir dans les domaines de la ruse et de la déception*[3].

L'opération emblématique mêlant déception et manipulation psychologique est connue sous le nom de « bleuite ». Elle est principalement enfantée par un homme, le capitaine Paul-Alain Léger, maître de la ruse. Fils de sous-officier de l'armée de terre, combattant dans les rangs des Special Air Service (SAS) pendant la Seconde Guerre mondiale, il sert ensuite deux fois en Indochine. C'est là qu'il commence à

douter de l'efficacité des méthodes classiques de contre-insurrection. Au cours de son second séjour indochinois, il expérimente des méthodes qui vont devenir sa marque de fabrique et qu'il emportera en Algérie. Chef du commando de Cù Lao Ré, il est à la tête d'une troupe de trois cents parachutistes vietnamiens et d'ex-prisonniers vietminhs. Il opère régulièrement avec ses hommes qui, sans uniforme ou vêtus de noir, sont « transformés pour la circonstance en viets bon teint[35] ». Il multiplie les coups de main et manipule l'ennemi. Léger a trouvé sa méthode : allier la violence et la ruse. Il explique : « Certaines bonnes âmes, sans doute dans le regret des grandes chevauchées et des combats ardents sous le soleil, prétendront que c'est là une guerre souterraine indigne de guerriers. Je pense personnellement que si l'ennemi a des dispositions particulières pour se détruire lui-même, bien coupable serait celui qui n'en profiterait pas[36]. »

En 1955, Paul-Alain Léger intègre le SDECE ; en 1957 il arrive à Alger sur la demande du colonel Trinquier, son chef lors de son second séjour en Indochine, avec pour mission de déjouer les attentats qui ont repris depuis juin. C'est alors que débute la « deuxième bataille d'Alger » menée par le colonel Godard, l'adjoint du général Massu qui commande la 10e division parachutiste. Après avoir supervisé le Dispositif de protection urbaine (DPU) – système visant à quadriller les quartiers d'Alger*[4] inventé par Trinquier –, le capitaine Léger fait le constat que cela fonctionne très bien dans la ville européenne mais que cela est moins efficace dans la Casbah et qu'il manque une organisation spécialement chargée de recueillir, et surtout d'exploiter, le renseignement. C'est alors qu'il crée le Groupe de renseignement et d'exploitation (GRE), avec un objectif : organiser une « action souterraine de rebelles retournés et réinjectés dans le circuit[37] ». Il veut rallier d'anciens militants du Front de libération nationale (FLN) afin d'obtenir des renseignements sur cette organisation mais aussi l'intoxiquer : « Il faut pour ça retourner les types qui sont arrêtés, ceux avec qui on peut discuter, au lieu de les laisser pourrir dans les camps de prisonniers. On leur

explique notre vision de l'Algérie française, non pas une Algérie française à perpétuité, mais une Algérie où les musulmans seraient des citoyens français. […] J'avais en tête l'expérience de l'Indochine où les meilleurs éléments retournés étaient d'anciens Viets[38]. »

Après des premiers succès, Léger cherche à s'installer dans la Casbah. Il y déploie son PC et commence par un coup d'éclat. Avec une petite équipe ne comprenant que deux militaires français – tous les autres étant d'anciens combattants du FLN, dont Alilou, un ex-agent de liaison de Yacef Saâdi (chef de la Zone autonome d'Alger, ZAA) –, il s'y rend. Le groupe s'habille comme les jeunes de ce quartier, c'est-à-dire avec des bleus de chauffe. Le sergent-chef Barjoux a trouvé un système avec des élastiques pour mettre les pistolets-mitrailleurs MAT-49 sous les vestes et pouvoir tirer très vite. Léger raconte la suite : « J'ai profité – je dois dire que j'ai été un petit peu indiscipliné – d'une permission du colonel Godard pour mettre en pratique ce que j'avais proposé. Alors, ma foi, nous sommes rentrés dans l'après-midi dans la Casbah, on nous prenait d'ailleurs pour un groupe FLN, puisque les femmes, on entendait leurs youyous dans les étages. Et dans le premier café maure dans lequel nous sommes rentrés, naturellement ça a été la surprise générale, parce qu'on a commencé à fumer, qu'on a demandé les dominos pour jouer et qu'on a offert des cigarettes à la ronde. Alors le tenancier, qui naturellement connaissait Alilou, lui a dit : "Mais tu es fou, tu sais bien quelles sont les consignes du Front ?" Il lui a répondu : "Les consignes, maintenant, c'est lui qui les donne", en me désignant. On a fait tous les cafés maures dans la journée, et quand nous sommes repassés après, la radio jouait à fond, les gens, les clients qui étaient à l'intérieur étaient tout heureux de pouvoir jouer aux dominos et de pouvoir fumer. Ça a commencé comme ça. C'est-à-dire qu'on a commencé à donner des ordres pour que les consignes du FLN ne soient plus respectées[39]. »

C'est un succès psychologique : la loi du FLN est mise à mal. Léger veut aller plus loin. Il multiplie ensuite les arrestations et parvient à

retourner des centaines de jeunes en peu de temps. Pour ce faire, généralement, il se rend dans la cellule des prisonniers, leur offre un café, discute, et leur explique que s'ils coopèrent, ils seront considérés « comme français à part entière » et pourront éviter d'être détenus et torturés. Fin psychologue, parlant arabe, le capitaine Léger a aussi l'art pour ne pas sélectionner les hommes qui ne sont pas fiables. L'action du GRE permet d'amasser des renseignements et, une fois les groupes de choc du Front retournés ou arrêtés début septembre 1957, Yacef Saâdi doit se terrer dans ses repaires.

Au début de son action à Alger, Léger a recruté dans un camp de prisonniers une jeune femme de dix-huit ans « au visage encore empreint des rondeurs de l'adolescence[40] », Houria, dite « la Brune ». Son mari, un cadre du FLN, l'a trompée et dénoncée pour protéger sa maîtresse avec qui il commet des attentats. Houria cherche donc à se venger, et Léger lui explique ce qu'il attend d'elle : « On va te relâcher, tu vas retourner dans la Casbah. Tu vas être la bonne militante FLN. Tôt ou tard tu seras recontactée[41]. » C'est notamment elle, introduite comme agent de liaison pour le Front après une fausse arrestation et une fuite orchestrée, qui permet de localiser le repaire de Yacef Saâdi, rue Caton, et de le faire arrêter dans la nuit du 23 au 24 septembre 1957. Dans la foulée, le 8 octobre, la cache d'Ali « la Pointe » est découverte au 5, rue des Abderames et celui-ci meurt dans l'explosion de son repaire. La Zone autonome d'Alger (ZAA) est détruite et la deuxième bataille d'Alger s'achève le 8 octobre 1957[42].

Pour autant, le colonel Amirouche, le redouté chef de la wilaya III qui a reçu la charge de la ZAA, pense que l'organisation rebelle à Alger subsiste encore via Safi « le Pur » (nouveau pseudo de Zerrouck, arrêté et retourné par Léger en août 1957). C'est le début de la « bleuite ». Dans une lettre datée du 20 septembre 1957, avant l'arrestation de Saâdi, Amirouche informait la ZAA de l'arrivée de quatre hommes armés. Le risque qu'une nouvelle organisation soit remontée et donc bien présent. Léger se fait

passer pour Safi en écrivant à Amirouche pour lui annoncer que la ZAA est prête à recevoir ses hommes. Pour répondre à la lettre du 20 septembre réclamant un agent de liaison, Léger envoie à la wilaya III un de ses jeunes « bleus », Hani Ahmed (dit Si Amar), qui connaît bien le FLN de l'intérieur. Celui-ci revient avec une missive datée du 14 octobre 1957 dans laquelle le lieutenant Si Khaled annonce que l'envoi des quatre hommes est retardé par l'arrestation de Saâdi et demande à la ZAA de mettre en place une nouvelle organisation. Léger en devient *de facto* le chef. Safi ayant été « grillé » lors de l'arrestation de Saâdi, Hani monte au maquis pour y être désigné chef de la ZAA. La correspondance dure près de six mois.

Cette ZAA factice est ravitaillée en armes par les rebelles dès le 25 novembre. Très vite, cependant, la wilaya III demande des résultats. Léger reçoit du colonel Godard l'autorisation d'organiser des « attentats » avec cette consigne : « Tâchez de ne pas faire trop de dégâts. N'y allez pas plus fort que les fells eux-mêmes[43]. » Léger fait lancer une grenade dans son propre PC et sur une Jeep de zouaves en prenant soin de ne pas faire de victimes. Le tout est répercuté par la presse, le retentissement est important et des comptes rendus sont envoyés au Front en expliquant qu'une fois de plus la « presse colonialiste » ment et que les attentats ont bien fait des victimes.

Mais la wilaya veut toujours plus de résultats et ses chefs s'insurgent : les ordres de monter un attentat pour Noël n'ont pas été exécutés. Dans une lettre datée du 8 janvier 1958, il est écrit : « Vous avez de la marchandise et vous n'avez rien fait. L'ennemi crie victoire sur tous les bords. […] Les Frères vous donnent l'ordre de travailler à fond[44]. » Dans cette missive, il y a aussi la menace de créer une organisation parallèle si les ordres ne sont pas respectés. La ZAA devant venir récupérer des « poissons », des obus transformés en engins explosifs, Léger décide d'agir : la situation est trop dangereuse et ces munitions pourraient être utilisées dans des attentats. Il monte alors l'opération « KJ 27 ». Son équipe et lui se déguisent en

fedayins et se déplacent vers le PC de la zone 1 de la wilaya II. Ils sont arrêtés dans leur progression par une sentinelle de l'Armée de libération nationale (ALN)*5 qui les interpelle en arabe. Les « bleus » se font passer pour un groupe de la wilaya III transitant vers la Tunisie et présentent un ordre de mission factice. Ils continuent leur chemin sans encombre jusqu'au PC de la zone 1 situé dans une ferme à Iril-Tolba. Les officiers du FLN y accueillent Léger et ses hommes à bras ouverts et leur offrent du café. Après un moment, le capitaine lance un tonitruant : « La comédie est terminée ! Levez les bras et dites à vos copains de jeter leurs armes […][45]. » Peu après arrivent des hommes du 1er RCP, permettant notamment de coiffer l'atelier de munitions. Une grande partie de l'état-major de la zone 1 est fait prisonnier, de nombreux documents sont saisis et les « poissons » récupérés.

Au cours de l'opération, un sous-lieutenant du FLN, Ahmed Sabri, est fait prisonnier. Les circonstances font qu'il aperçoit Hani, qu'il avait côtoyé au maquis, aux côtés de Léger. Ce dernier choisit de tenter de retourner Sabri et, dans une lettre, fait savoir au maquis que c'est grâce à lui que l'opération a été montée : « Attention à ce qui s'est passé à la wilaya III. Il nous semble avoir aperçu Ahmed Sabri en ville en compagnie du capitaine Léger[46]. » C'est d'autant plus crédible que Sabri n'est plus avec les autres prisonniers. Ce coup de poker va se révéler payant ; le doute s'installe chez l'ennemi. Une demi-douzaine de ses hommes ont été capturés sans qu'un coup de feu soit tiré : pour Amirouche, ce ne peut être qu'une trahison. Léger le comprend et veut renforcer l'intoxication. Le hasard lui offre une occasion inattendue lorsqu'il rencontre une jeune militante du FLN, Zohra Tadjer, dite « Rosa », qui vient d'être arrêtée : « Je suis allé la voir, et suivant mon habitude, je discute avec elle et je lui ai dit que tout cela ne valait plus le coup, tout était terminé, qu'il fallait donc travailler avec moi. Elle me connaissait d'ailleurs, de nom tout au moins. Alors, elle m'a dit : "Oui, effectivement, je pense que vous avez raison, je vais jouer, je vais

accepter.” “Je vous amène à Alger.” “Oui, oui, je suis d’accord.” Évidemment, ça m’a paru un peu trop rapide. Alors, nous l’avons ramenée à Alger, mais avant de repartir, elle était dans ma voiture, à côté de moi, et nous avons fait tout le marché de Bordj Menaïel. Et là, je savais très bien que la wilaya, dans les vingt-quatre heures qui suivraient, serait au courant […]. Je l’ai ramenée sur Alger. J’ai discuté un petit peu avec elle, et là, pour faire semblant de la convaincre […] je lui ai montré toutes les lettres que j’avais reçues de la wilaya, et je lui ai lu des passages imaginaires, mais par contre ce que je lui ai montré, ce sont les signatures avec les tampons. […] Je lui ai dit : “Eh bien, tu vas retourner chez toi, chez ta mère, et puis ma foi pour l’instant je ne te demande rien, mais de temps en temps tu me téléphones.” […] On a eu des nouvelles quelque temps après, lorsqu’on a appris qu’elle était remontée au maquis et que là elle était tombée sur le fameux capitaine Mahiouz, dit “Hacène la torture”, qui évidemment l’avait accusée d’être une espionne. Elle s’est défendue comme un beau diable, une diablesse plus exactement. Elle lui a dit : “Écoute, tu m’accuses d’être une espionne, mais alors des espions, autour de toi, il y en a en pagaille, parce que moi je sais.” Elle s’est mise à raconter évidemment tout ce qui s’était passé dans mon bureau. […] La malheureuse a été égorgée après, mais avant, naturellement, elle avait donné les noms, non seulement des gens dont elle avait vu les signatures sur les lettres, mais elle a même donné des noms de gens de sa famille, des gens qui habitaient en Kabylie. Ces gens-là ont été arrêtés, on les a torturés […]. Ils ont parlé bien sûr. Ils ont dit n’importe quoi, ils ont dénoncé des gens qui n’y étaient strictement pour rien, mais en général des cadres supérieurs. Et là, ça a commencé comme ça[47]. » Le 8 août, dans un rapport, Amirouche alerte : « Chers frères, j’ai le devoir et l’honneur de vous informer – en priant Dieu que ce message vous parvienne à temps – de la découverte en notre wilaya d’un vaste complot ourdi par les services secrets français contre la Révolution algérienne […]. Ce complot, d’après les renseignements que nous possédons, s’étendrait à

toutes les wilayas d'Algérie ; il aurait même des ramifications dans nos bases de Tunisie et du Maroc[48]. » Le maquis s'autodétruit ensuite entre désertions et exécutions sommaires. Des charniers de ces purges seront découverts lors de l'opération « Jumelles », en septembre 1958.

En février 1958, le double jeu de Léger s'arrête car il menace d'aller trop loin. Il prend alors le commandement de la 5e compagnie du 3e régiment parachutiste d'infanterie de marine (RPIMa) à la tête duquel le colonel Trinquier vient d'être nommé. Cette compagnie, initialement confiée au lieutenant Olympio Mazza, ancien aide de camp du général Massu, est composée essentiellement de volontaires musulmans encadrés par des officiers et sous-officiers européens (harka). Le capitaine Léger entreprend de mener la forme de combat qu'il affectionne depuis son dernier séjour en Indochine, notamment dans la forêt de l'Akfadou*[649]. Pendant ce temps-là, la « bleuite » s'étend aux autres wilayas : « La purge est un classique des forces insurrectionnelles en difficulté[50]. » Le bilan des victimes de ces événements est impossible à dresser avec précision. Léger lui-même parle de 4 000 morts[51], des auteurs avancent des estimations variant entre 2 000 et 6 000 victimes[52]. Le fait qu'Amirouche ait purgé essentiellement les « intellectuels » venant d'Alger crée un manque cruel de cadres pour l'ALN et le FLN au moment où l'Algérie accède à son indépendance.

De nombreux autres pièges furent tendus au FLN. En 1956 est par exemple planifiée l'opération « Cantate » visant à éliminer Mostefa Ben Boulaïd, l'un des fondateurs du FLN et chef de la zone de l'Aurès-Nementcha[53]. Une opération directe ayant peu de chances de succès, le Groupement léger d'intervention (GLI) du 11e choc emploie un stratagème. Un poste radio ANGRC-9 est piégé : aussitôt branché, il doit sauter. Le 15 mars 1956, il est parachuté avec d'autres colis sous prétexte d'alimenter une position française dans la zone d'action de Ben Boulaïd. Un incident de parachutage est simulé : le colis de la radio reste accroché à la carlingue du

JU-52 et tombe loin de la zone de largage. Au sol, les hommes du GLI, en uniforme de transmetteur, partent à la recherche des colis. Ils les ramassent tous, sauf celui de la radio, et rejoignent leur poste à la nuit tombée en espérant qu'il finisse dans les mains du FLN. La radio aurait explosé le 23 ou le 27 mars, tuant Ben Boulaïd. Autre exemple de stratagème : en août 1956, le capitaine Bôle du Chaumont, qui a commandé une centaine*7 du GCMA à Lai Chau en Indochine, tend un piège aux agents du FLN chargés d'approcher les hommes de son unité, le 8e régiment de parachutistes coloniaux (RPC), pour les pousser à la désertion : « Le 2e classe S., en se faisant passer pour un déserteur auprès de la population, permet d'arrêter trois fellaghas à la sortie de Tébessa[54]. » Le FLN cherche également à piéger les unités françaises, notamment en revêtant leur uniforme. Au retour d'une opération, un régiment envoie au nettoyage un millier de tenues « léopard », « l'entreprise élue par l'intendance simule un incendie et les fait disparaître[55] ».

Des opérations clandestines plus ambitieuses, dont certaines inspirées des GCMA d'Indochine, sont également mises en place. C'est le cas, par exemple, de l'épisode de l'opération « Oiseau bleu » (dite également « Affaire K », à ne pas confondre avec la « Force K »), fruit de la volonté des services de manipuler les tensions ethniques en s'appuyant sur le « berbérisme » et en créant un contre-maquis. En 1955-1956, sur une idée d'Henry-Paul Seydoux, conseiller technique au cabinet du gouverneur Jacques Soustelle, un inspecteur kabyle de la Direction de la surveillance du territoire (DST)[56], Mohand Ousmer, est chargé par Gaston Pontal, directeur de la Sûreté nationale, de favoriser l'organisation en Kabylie maritime de « groupes d'action kabyles ». Le général commandant la Grande Kabylie fait distribuer trois cents armes dans une dizaine de douars d'Iflissen, puis des fusils-mitrailleurs, des munitions et de l'argent : 10 millions de francs par mois en 1956. Aucun contrôle n'est exercé sur ces irréguliers, en fait noyautés par le FLN qui profite des armes et des subsides. En mai 1956, le

général Ollié, commandant de la zone de Kabylie, décide de prendre le contrôle du maquis. Un commando du 11e choc (« commando K1 »), sous les ordres du capitaine Pierre Hentic, est envoyé pour « encadrer et diriger dans l'action clandestine et le renseignement opérationnel les éléments autochtones[57] ». Dès l'été 1956, le noyautage du maquis est également signalé par un ethnologue, Jean Servier, qui connaît parfaitement la Kabylie et fait des découvertes en examinant les rôles de paie des soi-disant ralliés, mais il n'est pas cru des hautes autorités militaires. En juillet, le capitaine Hentic, doutant lui aussi de la loyauté des maquisards, temporise et cherche à « surprendre les tromperies de cet allié douteux[58] ». Ses soupçons se confirment dès lors qu'il constate que la sécurité ne s'améliore pas en dépit de l'armement des douars et que les renseignements délivrés par le contre-maquis ne sont pas faux, mais ne servent à rien. En fait, les « maquisards » sont pris en main par le FLN qui réalise une habile opération d'intoxication. Ousmer était en réalité proche du FLN et il a manipulé Pontal. Il est condamné pour trahison en 1957. Le 1er octobre 1956, une section du 15e bataillon de chasseurs alpins (BCA) est attirée dans une embuscade en réagissant à une fusée d'alerte tirée par le groupe d'autodéfense[59] d'Iguer n'Salem. Deux soldats sont tués et six blessés. Après une opération de ratissage, le 15e BCA ne peut que constater que « la totalité des éléments d'autodéfense connus a disparu en emmenant les familles et les armes[60] » – les faux ralliés sont passés en bloc au FLN. Cent vingt-deux sont finalement éliminés par un grand bouclage du 9 au 12 octobre dans la forêt d'Adrar impliquant plusieurs unités, dont les chasseurs alpins, le 3e régiment de parachutistes coloniaux (RPC) de Bigeard et le commando Hentic. Ces défections et les armes récupérées contribuent cependant à renforcer la wilaya III qui ne verra sa capacité opérationnelle décroître qu'en 1959 avec les opérations « Jumelles ».

Cette opération est un échec retentissant, aux conséquences militaires limitées, qui montre bien la difficulté de ce type d'exercice et la possibilité

toujours présente d'une contre-ruse. Une lettre anonyme adressée au ministre de l'Algérie en octobre et citée par Hentic l'illustre bien : « Monsieur le Ministre, Vous avez cru introduire, avec l'Affaire K, un cheval de Troie au sein de la résistance algérienne. Vous vous êtes trompé. Ceux que vous avez pris pour des traîtres à la patrie algérienne étaient de purs patriotes […]. Nous vous remercions de nous avoir procuré des armes qui nous servirons à libérer notre pays[61]. »

Au final, les échecs des contre-maquis « se soldèrent par le constat rageant que la France avait généreusement subventionné son adversaire[62] » et poussèrent le commandement à davantage se concentrer sur une utilisation plus classique de supplétifs, les harkis.

Opération « Bolo », menace fantôme dans le ciel vietnamien

Dans les années 1960-1970, la puissance aérienne subit une profonde mutation à la faveur de l'engagement américain au Vietnam. Les progrès techniques sont majeurs, avec par exemple l'apparition des munitions guidées et l'emploi accru des systèmes électroniques[63]. La défense antiaérienne nord-vietnamienne oblige l'U.S. Air Force (USAF) à développer des contre-mesures perfectionnées (brouilleurs, paillettes, leurres infrarouges et missiles antiradars). À partir d'avril 1964, l'aviation d'Hanoï commence certes à attaquer des aéronefs américains, mais gagner la guerre aérienne au sens classique du terme n'est pas le but des deux camps : la destruction des avions ennemis n'est qu'un objectif secondaire. Pour les Américains, dans cette guerre aérienne, il s'agit d'engager les MiG pour protéger les formations de bombardement. Quant aux Nord-Vietnamiens, ils utilisent leurs MiG pour stopper ces vols de bombardement et ils évitent le combat s'il est trop risqué[64]. C'est dans ce contexte que va

se développer une des opérations de déception les plus ambitieuses et les plus réussies de la guerre aérienne.

Depuis que les Américains ont commencé à bombarder le Nord-Vietnam en 1964, l'aviation vietnamienne mène une guérilla : elle ne s'engage dans un combat que si elle est certaine de sa supériorité[65]. Sur les deux premières années, seulement vingt-trois aéronefs vietnamiens sont détruits en combat aérien, et dix avions américains sont descendus par des MiG[66]. Pourtant, à partir du milieu des années 1960, les pertes de l'USAF sont de plus en plus nombreuses et atteignent quatre cent cinquante-cinq aéronefs fin 1966[67]. En fait, la principale arme du Nord-Vietnam contre la puissance aérienne américaine est l'artillerie : 2 000 pièces causant 80 % des pertes en 1965 (66 % pour toute la durée du conflit)[68]. Le 24 juillet 1965, une nouvelle menace se fait jour : un missile antiaérien SA-2 abat un F-4, puis, deux jours plus tard, un drone. Les Nord-Vietnamiens accroissent rapidement cette capacité. En 1965, ils disposent d'un bataillon de missiles sol-air (SAM) ; en 1967, ils en alignent trente ; entre juillet 1966 et octobre 1967, ils tirent environ deux cent soixante-dix missiles par mois[69]. Le 2 décembre 1966 est connu comme un « vendredi noir » pour l'USAF qui perd six avions (quatre F-4 Phantom, un RF-4 et un F-105) et l'U.S. Navy (USN) trois (un F-4 et deux A-4 Skyhawk), la plupart à la suite de tirs de SAM ou d'artillerie antiaérienne.

Au-delà de cette menace sol-air, des MiG-21 Fishbed équipent depuis 1965 l'armée nord-vietnamienne. Ce chasseur, petit (la moitié de la longueur d'un Phantom) et léger, est aussi manœuvrant que les MiG-17, mais il est en plus capable de voler à vitesse supersonique. Il est le premier appareil soviétique à être équipé de deux missiles air-air guidés par infrarouge (K-13, AA-2 Atoll dans la terminologie OTAN). Cependant, le MiG-21 est une denrée rare : fin 1966, seuls seize exemplaires sont présents dans l'inventaire nord-vietnamien. Pour les préserver, ils ne sont engagés que contre des formations de chasseurs-bombardiers F-105 que les F-4 ne

parviennent pas à escorter efficacement. En utilisant leur excellente capacité d'interception électromagnétique[70], mais aussi le suivi des indicatifs et des fréquences radio, les Nord-Vietnamiens sont capables de déterminer dans quelle formation volent les F-105. Les MiG-21 excellent alors dans des tactiques *« hit and run »*, engageant les aéronefs américains par l'arrière, tirant un missile et décrochant aussitôt. Le but est de les harceler et de les pousser à larguer leurs bombes en dehors des cibles (ce qui est le cas de 20 % des frappes en décembre 1966) ou à consommer du carburant supplémentaire pour réaliser des manœuvres d'évasion. Les forces aériennes américaines, qui décollent essentiellement de bases en Thaïlande, loin des zones de bombardement, doivent voler à haute altitude pour économiser du carburant, ce qui permet aux radars nord-vietnamiens de les détecter tôt et offre la possibilité aux MiG d'aborder les formations de l'USAF par l'arrière. Ces manœuvres sont d'autant plus aisées que les contrôleurs au sol sont très efficaces et que les Américains empruntent toujours les mêmes itinéraires. La réponse de l'USAF à ces attaques est contrainte par deux facteurs principaux : les Nord-Vietnamiens peuvent se réfugier dans l'espace aérien chinois et, dans le cadre de la maîtrise de l'escalade, les bases aériennes de Phúc Yên, Kep, Gia Lam, Kiên An et Cat Bi ne peuvent pas être frappées, en particulier pour éviter de tuer les conseillers soviétiques qui s'y trouvent.

Fin 1966, la frustration est grande chez les aviateurs américains empêtrés dans la campagne de bombardement « Rolling Thunder ». Ils ont vécu deux années d'escarmouches et de pertes essentiellement dues aux tirs depuis le sol, l'activité des MiG a augmenté et leurs possibilités de répliques sont très limitées par les règles d'engagement. Leur moral est au plus bas et ils sont de plus en plus nombreux à se reconvertir dans l'aviation commerciale alors en pleine croissance. Pour retrouver une dynamique et obtenir une revanche, l'USAF a besoin d'un symbole fort : vaincre l'armée de l'air nord-vietnamienne dans un combat aérien majeur. La solution va

venir du colonel Robin Olds et de son équipe. Olds est un pilote charismatique digne d'Hollywood : il a une haute stature (1,88 mètre), porte une extravagante moustache cirée en défi ouvert à l'autorité – lançant à l'occasion une mode dans l'USAF –, et son épouse, Ella Raines*8, est une actrice renommée. Il est surtout un as de la Seconde Guerre mondiale (douze victoires, deux Silver Stars*9). Né en 1922, fils de général, il est considéré comme un iconoclaste : il se fait notamment l'avocat du *dogfight* (combat tournoyant) et du *strafing* (mitraillage au sol) alors que toute l'institution est tournée vers la préparation d'une guerre nucléaire. Il prend également parti contre les méthodes d'entraînement d'une Air Force qu'il juge obnubilée par la sécurité au détriment de l'efficacité. En 1966, il a quarante-quatre ans, mais se décrit lui-même comme un « petit nouveau » : c'est son premier déploiement dans le Sud-Est asiatique71.

Le 30 septembre, il accède au commandement de la 8e Tactical Fighter Wing (TFW) « Wolfpack » (« meute de loups ») déployée sur la base aérienne d'Ubon, en Thaïlande, et décide de prendre les choses en main pour sortir de cette spirale négative. Depuis août 1966, la 8e TFW est pleinement engagée dans l'opération « Rapid Roger » qui vise à estimer le nombre maximal de sorties pouvant être réalisées par une escadre. Dans l'espoir d'obtenir les meilleurs résultats et de se faire bien voir de ses supérieurs, son précédent chef, Joe Wilson, mettait l'accent sur la standardisation à outrance, les pilotes devant suivre des plannings et des routes définies à l'avance ; tout esprit tactique avait disparu72. Pour retrouver le sens de la manœuvre, Olds dispose d'un large réservoir personnel de connaissances et d'expériences, notamment comme pilote de P-38 au-dessus de l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale et grâce aux conseils de son chef d'alors, Hubert Zemke, as aux dix-sept victoires homologuées, qui mettait l'accent sur l'agressivité en combat aérien. Autour de quelques bières, Olds en parle avec son pilote le plus talentueux, le capitaine John B. Stone, qui a la bonne inspiration : « un

cheval de Troie électronique »[73]. Il s'agit de ruser pour pousser les Nord-Vietnamiens à engager leurs MiG-21 contre ce qu'ils pensent être leurs cibles favorites, les chasseurs-bombardiers F-105. Diplômé en géologie de l'université du Mississippi, pilote de F-102 et de F-4, Stone travaille le concept avec trois autres officiers pendant deux semaines dans un local de stockage à proximité de la salle des opérations. Puis Olds profite d'une conférence aux Philippines début décembre 1966 pour en parler au général William Momyer, commandant la 7e Air Force. Ce dernier, peu enthousiaste au premier abord, demande tout de même à Olds de le rejoindre à Saigon pour lui présenter le projet. Finalement convaincu, le général s'assure que le colonel ait à sa disposition tous les moyens nécessaires[74].

À partir du 13 décembre, se réunit une équipe de planification réduite à quatre pilotes (dont le capitaine John B. Stone). Sa composition se révèle excellente : Olds apporte la hauteur de vue nécessaire et décide ; les autres officiers, davantage expérimentés dans le combat aérien au Vietnam, mettent en œuvre et règlent tous les détails. L'idée à partir de laquelle l'équipe travaille est simple : faire croire à l'armée de l'air vietnamienne que des F-4 Phantom II sont une importante formation de F-105 Thunderchief non escortés pour attirer en masse les MiG-21 dans un piège. La mise en œuvre se révèle complexe et exige une planification minutieuse. Deux attaques principales sont prévues : une « force ouest » partant de Thaïlande doit engager les MiG en combat aérien, et une « force est » (366e TF) décollant de Da Nang et abordant par l'est les bases aériennes nord-vietnamiennes doit patrouiller autour de ces bases et engager les MiG qui tenteraient d'y atterrir[75]. La prise de risque est importante[76]. Avec « Rapid Roger » les équipages sont fatigués et ont une très faible expérience du combat aérien – seulement deux pilotes ont déjà vu un avion ennemi. Les MiG, eux, ont un avantage considérable : ils ont cinquante minutes sur leur zone de patrouille, alors que les F-4 n'ont que vingt minutes, voire cinq s'ils sont engagés par des chasseurs ennemis. Les différentes vagues de

chasseurs américains sont donc organisées pour arriver sur zone à cinq minutes d'intervalle, afin d'assurer une permanence. Les Américains ne misent pas uniquement sur la surprise, ils recherchent aussi la supériorité numérique. À cette époque, les Nord-Vietnamiens comptent soixante-cinq chasseurs, dont cinquante MiG-17[77]. L'opération « Bolo » – nommée ainsi en référence à un couteau traditionnel philippin[*10] – prévoit d'engager quatre-vingt-douze avions, dont trente-deux F-4 prêts au combat aérien.

Pour tromper les Vietnamiens, les indicatifs, les formations, la vitesse, les habitudes de ravitaillement en vol des F-105 doivent être copiés par les F-4[78]. Malgré cela, pour la crédibilité de la ruse, demeure une inquiétude : sans la nacelle de brouillage QRC 160 des F-105, les Nord-Vietnamiens, qui ont l'habitude d'observer son signal sur leurs radars, ne tomberont pas dans le panneau. Problème : les F-4 ne peuvent normalement pas en être équipés et il faut donc réaliser le câblage requis et intégrer les commandes dans le cockpit ; par ailleurs, il n'y a pas suffisamment de nacelles disponibles. S'engage alors un marathon logistique qui demande des efforts dans tout le Sud-Est asiatique et jusqu'aux États-Unis[79]. Certaines nacelles doivent être démontées de F-105 en catastrophe et, de façon générale, les QRC 160 ne peuvent être installées que la veille de l'opération. Les pilotes n'ont donc pas l'occasion de s'entraîner avec cette configuration. Pourtant, le placement de cette nacelle sur le chasseur le déséquilibre et le rend très difficile à manœuvrer. Selon Olds, pour atterrir « il fallait juste venir avec le palonnier à fond et de l'espoir[80] ». Enfin, pour éviter les fuites, les équipages ne connaissent leur mission que le 30 décembre.

Lorsque l'opération « Bolo » est lancée, le 2 janvier 1967, les moyens engagés sont importants et complémentaires : quarante-huit F-4 C sont dédiés à la mission principale, quatre F-105 F Iron Hand sont chargés de détruire les défenses antiaériennes, huit F-104 C Starfighter assurent la protection des F-4 qui s'infiltrent et vingt-cinq KC-135 ravitaillent en vol. Des capacités de commandement sont aussi déployées avec des RC-121 Big

Eye et des C-130, tout comme des équipements de brouillage et de renseignement électromagnétique avec des EB-66 et deux C-130 B-II Silver Dawn[81]. Fournissant, pour la première fois, du renseignement en temps réel directement aux pilotes, ces deux derniers avions jouent un rôle clé : ils permettent de confirmer que les Nord-Vietnamiens ont mordu à l'hameçon et de connaître leur réaction à la surprise (des linguistes vietnamiens, chinois, coréens et russes sont à bord), notamment pour pouvoir les poursuivre[82]. Évidence des opérations aériennes actuelles, « Bolo » est une des premières fois où un *force package* est utilisé, c'est-à-dire un groupe d'avions avec différentes capacités employés ensemble pour effectuer une mission[83].

La 366e ne participe finalement pas à ladite mission : elle doit faire demi-tour à cause du mauvais temps. Pour la même raison, les MiG décollent avec quinze minutes de retard sur les calculs américains[84]. Pour autant, les F-4 ont tous les avantages : surprise tactique, position de combat supérieure, nombre et initiative. La rencontre avec les F-4 C armés de quatre missiles AIM-7E Sparrow et deux AIM-9B Sidewinder est un choc pour les pilotes vietnamiens qui se trouvent en situation de dissonance cognitive et vocifèrent dans la radio : « Où sont les F-105 ? Vous nous avez dit de nous attendre à des F-105 ! » Après treize minutes de combat aérien, sept MiG-21 sont abattus (par Stone et Olds, notamment) au cours de ce premier véritable affrontement entre les deux aéronefs considérés alors comme les meilleurs chasseurs du monde. La confusion est d'autant plus grande que les pilotes des MiG, habitués à suivre les ordres des contrôleurs au sol, manquent d'esprit d'initiative. Or, ces contrôleurs sont, eux aussi, mystifiés.

« Bolo » est une des opérations de déception les plus réussies de l'histoire du combat aérien. Le moral des aviateurs américains remonte et « la capacité du F-4 et de ses missiles à combattre efficacement les avions ennemis[85] » est prouvée. Les Nord-Vietnamiens, ayant perdu sept de leurs

seize précieux chasseurs, décident de ne plus engager de MiG-21 au combat tant que les causes de ces pertes massives ne sont pas éclaircies. Les MiG réduisent donc drastiquement leurs attaques dans les trois mois qui suivent « Bolo », jusqu'à ce qu'ils développent un nouveau mode d'action et redeviennent efficaces, en mars 1967.

Le succès pousse les Américains à tenter de renouveler la ruse. En représailles à l'opération, les Nord-Vietnamiens attaquent un avion de reconnaissance RF-4, ce qui inspire des pilotes américains. Le 6 janvier 1967, deux F-4 C volent en formation si serrée que leur écho radar peut passer pour celui d'un unique avion de reconnaissance météo. Ils sont pris en chasse par quatre MiG-21 et en abattent deux[86]. Une opération « Bolo II », reproduisant presque à l'identique l'originale, est en revanche un échec. Aucun MiG n'est attiré dans le piège et les avions américains sont engagés par les SAM : un est abattu, plusieurs autres endommagés[87]. La grande victoire que représente « Bolo » est finalement sans lendemain. La lutte contre les chasseurs nord-vietnamiens n'est pas la priorité du commandement et les pertes américaines face aux MiG sont somme toute mineures : 6 % en 1966 et 8 % en 1967[88]. Ce type de missions est par ailleurs trop gourmand – quasiment cent avions pendant trois jours – pour des planificateurs alors focalisés sur « Rolling Thunder »[89]. Enfin, ces tentatives infructueuses de reproduire le succès de « Bolo » sont un excellent exemple de la difficulté à réitérer un stratagème face à un même adversaire au cours d'un même conflit.

Pseudo-opérations, la ruse au service de l'infiltration

Les pseudo-opérations sont « des actions dans lesquelles des forces loyalistes, déguisées en insurgés et généralement composées de repentis,

infiltrent des zones ou des groupes ennemis[90] ». Elles ont été réalisées avec un certain succès par de nombreuses contre-guérillas et sont un exemple type de ce que peuvent être des opérations de déception dans les conflits irréguliers[91]. Nous l'avons vu, certaines unités ou opérations françaises en Indochine et en Algérie se rapprochent de ce concept, mais ce sont les Britanniques qui en ont fait le plus souvent usage et qui l'ont théorisé. Dès le début de la guerre des Boers, en 1899, ils enrôlent des combattants adverses qu'ils regroupent dans des unités constituées à partir de 1901. En échange, ces ralliés reçoivent la même paie que les soldats britanniques. S'ils refusent, les Boers retournent dans les camps de concentration. Les deux unités les plus importantes formées sur ce modèle sont les National Scouts et les Orange River Colony Volunteers[92]. Leur similitude avec les insurgés en fait des forces efficaces qui ne mènent cependant pas des pseudo-opérations au sens propre du terme. Une utilisation américaine précoce de ce procédé lors de la guerre des Cacos, à Haïti, est également à relever. En 1919, le sergent des marines Herman H. Hanneken prend la tête d'une patrouille de la gendarmerie haïtienne dont les hommes sont déguisés en rebelles et s'enfonce dans le territoire adverse. Il franchit plusieurs postes de garde et réussit sa mission dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1919 : assassiner le chef de la guérilla, Charlemagne Péralte. Cet acte lui vaudra de recevoir la médaille d'honneur du Congrès (la plus haute distinction militaire américaine) et d'être promu lieutenant.

Cependant, c'est au cours de la seconde moitié du XXe siècle que sont véritablement développées les pseudo-opérations. Le premier exemple de pseudo-force apparaît pendant l'insurrection Huk qui touche les Philippines, de l'indépendance, en 1946, jusqu'en 1955[93]. Alors que l'armée nationale est globalement peu imaginative, deux unités sortent du lot : la Nenita de Napoleon Valeriano, à la réputation sulfureuse, et la Force X. Cette dernière est formée en 1948 avec trois officiers et quarante-quatre soldats de la 16e compagnie de la Philippine Constabulary (unité de gendarmerie) triés

sur le volet. Commandés par le lieutenant Laureno Maraña, ils quittent leur camp dans le plus grand secret et sont envoyés dans un centre d'entraînement dans la jungle dont la localisation est connue seulement des plus proches du président. Ils y sont équipés et habillés comme des Huks et, pendant un mois, sont entraînés par trois ex-insurgés à parler et à agir comme eux[94].

Pour initier l'infiltration, un combat factice a lieu le 14 avril 1948 entre les hommes du lieutenant Maraña et deux compagnies de police sur l'île de Luçon. La Force X se replie dans la jungle avec deux vrais blessés récupérés dans un hôpital avant l'accrochage simulé. Quatre heures plus tard, ils rencontrent un groupe de Huks qui les interrogent et les emmènent dans les marais de Candaba, à une centaine de kilomètres au nord de Manille. Maraña parvient à convaincre de l'authenticité de sa troupe. Le temps passé dans le camp de base permet de recueillir une masse importante de renseignements sur les sympathisants locaux à la cause Huk. Après six jours, le lieutenant Maraña s'inquiète du comportement de plus en plus suspicieux des rebelles et ordonne à ses hommes de passer à l'attaque. Ils sortent de caches l'armement collectif et, en trente minutes, tuent quatre-vingt-deux Huks et capturent trois de leurs chefs. Après cette action, la Force X s'engage dans deux semaines de raids dans la jungle et, en sept combats, élimine vingt et un Huks et en capture sept autres. La panique s'empare alors de la guérilla. Par exemple, trois semaines après le premier engagement, deux de ses unités se tirent dessus, chacune pensant faire face à la Force X[95].

Ce concept d'emploi de pseudo-Huks est utilisé plus tard dans d'autres unités de l'armée philippine. Une variante de l'action d'avril 1948 dans l'île de Luçon est jouée dans celle de Panay : un groupe de vingt guérilleros retournés, accompagnés de trois officiers de renseignements de l'armée philippine, y est infiltré. En trois mois, ils rassemblent énormément de renseignements et gagnent la confiance du commandement local de

l'insurrection en se présentant comme une unité sœur. Les pseudo-Huks organisent finalement un barbecue en l'honneur du haut commandement de l'île. « Entre les ribs et la salade de pomme de terre », ils montent une embuscade au cours de laquelle tout le commandement est capturé ou tué[96]. L'organisation huk de Panay ne se remettra pas de ce coup.

L'insurrection des Mau-Mau au Kenya de 1952 à 1960 est un autre conflit où les Britanniques se servent de pseudo-unités. Au plus fort des troubles, 15 000 Mau-Mau opèrent en « gangs » isolés dans la région de l'Aberdare (cent vingt kilomètres au nord de Nairobi) et les forêts du mont Kenya (cent cinquante kilomètres au nord-est de la capitale). À partir de 1953, le capitaine britannique Frank Kitson entraîne d'ex-Mau-Mau et d'autres Africains à personnifier des insurgés. Né en 1926, officier depuis 1946, issu de Stowe, l'une des plus prestigieuses écoles privées anglaises, Kitson est le futur « grand gourou britannique de la contre-insurrection[97] ». Alors qu'il est déployé en tant qu'officier de renseignements dans le district de Kiambu, il constate le manque criant de renseignement opérationnel permettant d'engager un ennemi qui se dérobe[98]. L'armée britannique s'épuise alors en patrouilles inutiles.

Fin mars 1954, « James », un insurgé, est fait prisonnier[99]. Interrogé par Kitson, il donne des informations très précieuses et fait part de sa volonté de travailler au profit des Britanniques. Par sa connaissance intime de la guérilla, il permet d'obtenir plusieurs succès, notamment en prenant directement contact avec des Mau-Mau ignorant son statut de détenu. James est ensuite de retour à Kamiti, le camp de base de Kitson, et « petit à petit, pour la blague, raconte le capitaine, il enseigna à nos hommes les façons de faire des Mau-Mau. Ils commencèrent à utiliser l'argot, les poignées de main et signes de reconnaissance des Mau-Mau. […] Ils devinrent soudainement des Mau-Mau, quelle rigolade[100] ». Pendant que James fait son show, dans la baraque voisine Kitson et son adjoint Eric Holyoak réfléchissent à leur façon d'opérer. Ils songent à cette opération lors de

laquelle un officier britannique et deux ou trois soldats kényans se sont retrouvés face à plusieurs centaines de Mau-Mau. L'officier a eu le temps de se cacher. Les soldats kényans se sont mis à discuter avec les insurgés en prétendant les soutenir. Le gang est finalement reparti et le Britannique a pu se rendre au poste le plus proche pour signaler les insurgés qui ont été pris dans une embuscade. Les deux compères en viennent à la conclusion suivante : « Jusqu'à présent, les Mau-Mau sont tombés dans le piège par accident une ou deux fois. Nous pensions que nous pourrions peut-être avoir des Africains personnifiant des gangsters comme moyen standard pour collecter des informations. Non seulement nous avions James qui savait exactement comment agir comme un terroriste, mais il avait obligeamment appris à notre équipe de sept hommes à faire de même[101]. »

Surmontant les barrières bureaucratiques, Kitson crée un Special Methods Training Center dans son camp de Kamiti pour entraîner des membres de forces de sécurité aux côtés d'ex-Mau-Mau dans l'objectif de mener des opérations de pseudo-gang. On cherche à y reproduire exactement l'apparence des insurgés : vêtements en lambeaux, armement rudimentaire, codes langagiers, comportement, coiffure, etc. Les Européens affectés dans ces unités vont jusqu'à se noircir le visage avec du colorant et porter une perruque. Les membres de ces pseudo-gangs ne sont pas autorisés à se laver régulièrement.

La question de la sélection des ex-insurgés est délicate : comment leur faire confiance et partir au combat avec eux ? Pour Kitson, la réponse est la suivante : « Dans l'ensemble, il était préférable d'exclure les personnes qui avaient rejoint les Mau-Mau parce qu'elles étaient fanatiquement proches du mouvement politique. Mais il y avait un groupe d'ex-insurgés beaucoup plus grand qui les avaient rejoints simplement parce que tous leurs amis l'avaient fait et parce que la vie devenait difficile dans la réserve. Beaucoup d'entre eux s'étaient rendus lorsque la situation dans la forêt était devenue trop difficile : de telles personnes pouvaient souvent être utilisées. Dans

l'ensemble, toutefois, [ces repentis] étaient plutôt faibles et, à quelques exceptions près, n'étaient pas qualifiés pour le poste. Les meilleurs étaient de loin les Africains qui avaient rejoint les gangs par esprit d'aventure… Leurs perspectives n'étaient pas très éloignées de celles de nombreux jeunes hommes du monde entier et ils étaient les plus faciles à satisfaire[102]. » Pour les Mau-Mau qui sont sélectionnés, le choix est simple : le confort relatif des camps d'entraînement ou la pendaison à Nairobi. Le prisonnier est d'abord interrogé brutalement, puis intégré progressivement au groupe sans que les pseudo-opérations soient évoquées afin de s'assurer de sa loyauté. Dans un troisième temps, il est autorisé à porter les armes et à participer aux opérations.

En juin 1954, l'emploi des pseudo-gangs (ou contre-gangs) est officiellement soutenu par le commandant en chef des forces britanniques en Afrique de l'Est, le général Erskine. Ils sont employés pour rassembler des informations mais aussi pour traquer et éliminer les insurgés[103]. En mai 1955, le général Gerald Lathbury, successeur d'Erskine, cherche à accroître leur utilisation en créant cinq équipes de Special Forces, chacune constituée de dix ex-insurgés commandés par un officier britannique. Fin 1956, les résultats des pseudo-opérations sont remarquables dans les régions de Kiambu et Thika. Elles jouent un rôle majeur dans la capture des responsables et des membres des gangs qui se fait alors à un rythme de vingt par semaine[104]. C'est un pseudo-gang qui arrête le dernier grand chef Mau-Mau, Dedan Kimathi, en octobre 1956. Si cette technique fonctionne particulièrement bien, c'est notamment en raison de l'isolement des groupes de Mau-Mau, ce qui leur rend extrêmement difficile la distinction entre ennemis et amis. Cette efficacité a toutefois un revers majeur : le traitement des détenus dans les camps d'interrogation, les raids indiscriminés, la vaste utilisation de la peine capitale, etc., contrastent nettement avec la doctrine de « force minimale » et contribuent à entretenir un cycle de violence*11105.

Cette tradition britannique des pseudo-opérations va cependant perdurer. En 1970, Kitson commande la 39e brigade d'infanterie déployée à Belfast. Il y forme ses contre-gangs, les « Freds », une unité secrète connue sous le nom de Military Reaction Force qui avait pour objectif d'infiltrer l'IRA et dont le niveau de collusion avec les groupes paramilitaires unionistes fait encore débat aujourd'hui. Des soupçons sérieux existent aussi quant à l'emploi de ce type d'action en Irak[106].

Un des derniers conflits coloniaux, la « guerre du Bush » en Rhodésie (1965-1980), est le théâtre de certaines des pseudo-opérations les plus efficaces de l'histoire de la contre-insurrection. Les forces rhodésiennes se trouvent en infériorité numérique notoire et doivent donc élaborer des solutions innovantes, en particulier pour répondre à une difficulté majeure : obtenir des renseignements de qualité sur les insurgés. L'inspiration vient bien entendu des opérations de Malaisie et du Kenya, mais aussi du Mozambique avec les « Flechas » portugaises[107]. De premières expérimentations de pseudo-opérations sont menées par les Rhodésiens en 1966, mais l'unité des Selous Scouts, dédiée à la pseudo-guérilla, n'est créée qu'en 1973. Le capitaine Ronald Francis Reid-Daly est sorti de sa retraite pour en prendre la tête avec le grade de commandant. Officier issu du rang en 1964, il bénéficie notamment d'une expérience de trois ans de combat en Malaisie au sein du Rhodesian C Squadron SAS où il a appris toutes les techniques d'infiltration dans la profondeur. Il recrute souvent des insurgés blessés qui sont soignés et ressentent alors un sentiment de gratitude. « La meilleure méthode de recrutement, expliquent les historiens David Martin et Phyllis Johnson, consistait à envoyer un autre ex-insurgé lui rendre visite à l'hôpital. Il posait une chaise à côté de son lit d'hôpital et avait une longue conversation, en insistant particulièrement sur les difficultés que les insurgés connaissaient dans la brousse. […] Le processus de transformation des insurgés était considérablement facilité en leur apprenant qu'ils pourraient être pendus, ayant violé la loi sur le maintien de

l'ordre public. Ils étaient ensuite interrogés de manière approfondie par les membres des Selous Scouts afin de s'assurer de leur loyauté, non pas au gouvernement de la Rhodésie, mais aux membres de l'unité elle-même. Les insurgés se voyaient également offrir une somme forfaitaire pour avoir rejoint les Selous Scouts (avec le même salaire qu'un soldat, les fonds étant versés par la branche spéciale) et, si possible, sa famille était transférée à la base des Selous Scouts où elle recevait des rations gratuites, un logement, une éducation et des soins médicaux[108]. »

Les ex-insurgés sont ensuite testés dans leurs unités qui peuvent, à leur tour, les refuser. Tout le concept repose sur la confiance. En 1974, l'unité est opérationnelle et passe rapidement de 120 à 1 500 hommes. Les Selous Scouts se limitent d'abord à des actions sur le territoire de Salisbury, puis, en 1975, Reid-Daly convainc sa hiérarchie de l'utilité d'actions au Mozambique. Jusqu'en 1980, ils opèrent en symbiose avec les Fire Forces, de petites unités aéromobiles composées habituellement de trois hélicoptères Alouette III armés de mitrailleuses de sabord pour le transport de troupes et d'une autre Alouette armée d'un canon de 20 mm pour l'appui feu. À partir de 1977, une vingtaine de parachutistes largués depuis un Dakota peuvent aussi être inclus dans le dispositif[109]. Les pseudo-groupes prennent contact avec les insurgés, conviennent de lieux de rendez-vous et, au lieu d'apparaître effectivement à ces rendez-vous, ce sont les Fire Forces qui les détruisent. Ainsi les pseudo-groupes évitent-ils de perdre leur couverture et peuvent-ils opérer pendant de longues périodes dans le bush. Pendant ces opérations, les cadres blancs restent le plus souvent en arrière pour coordonner l'action, ce qui permet aussi de conserver les moyens de communication sophistiqués à distance, moyens qui ne manqueraient pas d'éveiller les soupçons[110]. Pour parer aux tirs fratricides, les zones où opèrent les pseudo-groupes sont « gelées », c'est-à-dire interdites à toutes les unités amies. Les Selous Scouts mènent également des raids blindés. À partir de 1976, ils disposent de véhicules Unimog 404/6. Parfaitement

adaptés au combat dans le bush, ces derniers ont en outre une silhouette extrêmement proche de l'Unimog 411 utilisé par les Portugais qui en ont abandonné de nombreux exemplaires à leur départ du Mozambique en 1975, et qui ont été récupérés par le Front de libération du Mozambique (FRELIMO) allié aux insurgés de l'Union nationale africaine du Zimbabwe (ZANU)[111]. Un premier raid motorisé est mené en mai 1976 (opération « Detachment »). Son succès valide le concept. De façon générale, les Selous Scouts sont considérés comme particulièrement efficaces et, à la fin de la guerre, ils sont crédités de 68 % des pertes insurgées[112].

Leur succès le plus retentissant provoque une polémique et un débat éthique. Dès le début 1976, les renseignements rhodésiens s'inquiètent de la montée en puissance d'un camp d'entraînement du ZANU à Nyadzonya/Pungwe, au Mozambique. Fin juillet 1976, un insurgé capturé livre un renseignement qui pousse les Rhodésiens à agir : 5 000 hommes seraient désormais regroupés dans le camp et prêts à s'infiltrer en Rhodésie. Les risques politiques et militaires sont très importants mais une action est décidée. Une *« flying column »* des Selous Scouts composée de dix Unimog, quatre Ferret et quatre-vingt-quatre hommes (blancs et noirs) est camouflée en colonne du FRELIMO et franchit la frontière dans la nuit du 8 au 9 août. Elle emprunte des chemins secondaires dans le bush mais, pour ne pas éveiller les soupçons, progresse tous feux allumés. Après plusieurs heures de route, lorsque la colonne se présente devant le portail du camp de Nyadzonya, les gardes, visiblement fatigués par une nuit de fête, laissent entrer le convoi sur un ordre donné en portugais par un des Selous Scouts. Le détachement de protection du camp, une cinquantaine d'hommes seulement, est visiblement ivre. Les recrues, elles, ne sont pas armées et pensent que les véhicules viennent les chercher pour se rendre sur la zone d'entraînement. Un Selous Scout annonce en portugais et par haut-parleur la défaite de la Rhodésie ; la même déclaration est faite en shona (langue bantoue parlée au Zimbabwe). Les cadres trouvent finalement étrange la

présence de Ferret, mais il est trop tard : les recrues, tout à leur joie, sont devenues incontrôlables. Les Selous Scouts ouvrent alors le feu avec toutes leurs armes. L'opération est un succès : seuls cinq Selous sont blessés et les infiltrations massives ne pourront pas avoir lieu[113].

Le massacre a un retentissement international : 1 028 tués, 909 blessés et plus de 1 000 disparus. Rapidement se pose la question de sa légalité et de sa légitimité. La propagande ZANU le dépeint en massacre de réfugiés, ce qui semble faux. Pour autant, les recrues n'étaient pas armées et des hommes ont visiblement été tués dans un hôpital. Les Selous Scouts déguisés en soldats du FRELIMO pour avoir accès à un camp d'entraînement, puis agissant contre ce camp en restant déguisés, font clairement acte de perfidie selon les lois internationales[114]. Arguer du fait que les insurgés eux-mêmes ne portent pas d'uniformes et que ces règles ne sont valides que pour les forces conventionnelles n'est pas correct. De plus, il est généralement admis que les lois de la guerre s'appliquent aux insurgés s'ils respectent les critères suivants : une sorte de gouvernement, une force armée organisée, le contrôle d'une portion de territoire significative ou un soutien relativement large de la population[115].

Du point de vue du droit des conflits armés, l'utilisation de pseudo-forces pour collecter du renseignement est légale, mais, de façon générale, l'emploi de ce type d'unités ne manque pas de poser des questions[116]. Pour gagner la confiance des insurgés, il faut en effet souvent mener des actions répréhensibles ; de plus, déployer une unité dans une zone peut la déstabiliser en donnant l'impression que le gouvernement ne parvient pas à y assurer la sécurité. L'utilisation de pseudo-forces pose enfin le problème du contrôle tactique et opératif d'une force secrète, qui ne dépend que de la plus haute hiérarchie, et du risque de perdre le soutien de l'opinion publique intérieure et internationale si ces agissements sont découverts.

Ainsi, et les quelques guerres irrégulières étudiées ici en témoignent, il est plus simple pour l'adversaire irrégulier de faire usage de la ruse et des

opérations de déception. Souvent « comme un poisson dans l'eau » au milieu de la population, davantage mobile et discret dans ses mouvements, il lui est plus aisé de conserver le secret. Sa faiblesse relative le pousse également à être imaginatif pour se dissimuler et leurrer. Pour l'armée engagée dans une opération de contre-rébellion, il existe de nombreux freins pour se lancer dans des actions de déception. Pour autant, elle doit y recourir, en particulier pour réussir à provoquer ce « point de rencontre » avec son adversaire irrégulier. Calwell l'écrivait déjà : l'insurgé n'est pas immunisé contre la ruse, lui aussi a ses faiblesses.

---

*1. « Personnel interné militaire » ou « prisonnier interné militaire » : prisonnier vietminh utilisé comme porteur pendant la guerre d'Indochine.

*2. *La 317e Section* est un livre (1963) et un film (1965) de Pierre Schoendoerffer.

*3. En Algérie, la ruse est aussi employée au combat par les deux belligérants. En témoigne par exemple la « bataille » de Souk Ahras, en avril 1958, où, alors que le 1er BEP n'a pas pu se mettre en place avant la nuit pour finaliser un bouclage déjà commencé par trois régiments, le lieutenant-colonel Buchoud, chef de corps du 9e régiment de chasseurs parachutistes (RCP), fait aligner, espacés de trente mètres, cent cinquante véhicules tous phares allumés, seulement gardés par leurs chauffeurs. Pendant le même combat, un rebelle apparaît, portant une casquette Bigeard et disant appartenir à une unité française égarée et demandant un cessez-le-feu. Ce stratagème permet à son groupe de disparaître dans un oued. Georges Fleury, *La Guerre en Algérie*, Paris, Payot, 1993, p. 227-229.

*4. La ville était divisée en arrondissements, en îlots et en immeubles. Pour chacun des niveaux, un responsable était désigné.

*5. L'Armée de libération nationale (ALN) a été créée en 1954 et constitua le bras armé du Front de libération nationale (FLN).

*6. Le capitaine Léger appuie le putsch du 15 avril 1961. Il est mis aux arrêts à Nogent puis placardisé et envoyé en Mauritanie. Il commande en second le Centre national d'entraînement commando (CNEC) en 1963, puis, après un dernier passage au 3e RPIMa, revient à la vie civile en 1965.

*7. Les forces du GCMA sont organisées en centaines, des unités de la taille d'une compagnie qui comptent 100 à 200 combattants autochtones encadrés par quelques militaires français.

*8. Ella Raines (1920-1988), actrice de cinéma et de télévision américaine dont la carrière est active entre 1943 et 1957. Elle épouse R. Olds le 6 février 1947 et ils ont trois enfants. Ils divorcent en 1976.

*9. La troisième plus haute décoration américaine pour actions de combat.

*10. Il y a toute une symbolique de simplicité et de rusticité derrière le bolo, arme de prédilection des paysans philippins (et donc utilisée par les nombreuses guérillas de l'archipel).

*11. La « force minimale » est largement un mythe, y compris en Malaisie, où les populations ont été déplacées de force et où l'état d'urgence n'était pas sans violences.

6
Les opérations de déception à l'ère des interventions

Au début des années 1990, la déception revient sur le devant de la scène avec la guerre du Golfe, tant dans les milieux militaires que pour le grand public. Ce regain d'intérêt ne va cependant pas se concrétiser dans la durée. En effet, ladite guerre ouvre « une période exceptionnelle qui voit les Occidentaux bénéficier d'une suprématie militaire et surtout aérospatiale sans partage, renvoyant par certains aspects au déséquilibre typique des guerres coloniales du XIX^e^ siècle[1] ». Même si dans cette ère des interventions la ruse n'est pas inemployée, surtout au niveau tactique, elle est, là encore, bien souvent du côté du plus faible, et pour lui une indispensable égalisatrice de puissance. À cet égard, la Russie semble bien être une exception au sein des grandes puissances militaires. Elle parvient à conserver ses savoir-faire de *maskirovka* au-delà de la chute de l'Union soviétique et peut en particulier les mettre en œuvre, non sans limites, dans ses interventions en Crimée et en Ukraine en 2014-2015.

La guerre du Golfe : crochet du gauche, déception du droit

À la toute fin des années 1970, la déception est de nouveau une préoccupation dans les milieux militaires américains. En 1979, un groupe de recherche multidisciplinaire dédié est mis en place à la Naval Postgraduate School. En 1982, de ce travail naît un livre : *Strategic Military Deception*[2], une référence encore aujourd'hui. Des officiers mènent des travaux de recherche et s'attachent en particulier à réfléchir à une meilleure intégration des capacités de déception dans les unités[3]. Les nouvelles technologies d'observation et de détection sont une préoccupation. Par exemple, on veut préciser les conditions d'une opération de déception réalisée sous la surveillance de satellites. En 1983, une étude du Defense Science Board[4] intitulée « Tactical deception and air-land battle warfare » provoque une prise de conscience pour l'U.S. Army qui se traduit, le 6 janvier 1986, par la création d'un bureau dédié à la déception (Battlefield Deception Office – BDO) au sein de son école du renseignement (U.S. Army Intelligence Center and School – USAICS)[5].

Ce BDO a une action décisive. Dans le domaine de la doctrine, il est moteur pour la publication, en octobre 1988, du *FM 90-2 Battlefield Deception* qui remplace la version de 1978[6]. La déception y est décrite comme un « art perdu » au sein de l'U.S. Army, alors que les avantages liés à sa maîtrise ont pourtant « été prouvés dans toutes les guerres dans lesquelles les États-Unis ont été impliqués[7] ». Ce *FM 90-2* rentre dans les détails de la planification et de l'exécution de ce type d'action. Il est un progrès par rapport à l'édition de 1978 puisqu'il présente à la fois la théorie et de nombreuses techniques et tactiques concrètes[8]. Ce travail de doctrine est couplé avec la publication, toujours en 1988, d'une étude complète sur les opérations de déception par le Center for Army Lessons Learned (CALL, centre chargé du retour d'expérience au sein de l'U.S. Army)[9].

Dans tous ces manuels, et dans la volonté américaine de mieux inclure la déception dans la manœuvre, on ressent l'influence de la *maskirovka* soviétique, très étudiée[10]. Le BDO est aussi à la manœuvre pour mettre en place une structure de commandement dédiée à la déception en créant des équipes au sein des divisions et des corps d'armée*[1]. Il en va de même pour les équipements puisque, en 1987, est livré aux unités américaines en Europe le premier élément de la *Family of Deception Devices* (FDD) : les *Multispectral Close Combat Decoys* (MCDD), des leurres, notamment de chars M1 Abrams, qui offrent à la fois une signature visuelle et thermique[11] – 1 100 sont commandés.

Ce retour en grâce est certes relatif. Le BDO est dissous en 1988 ; les unités montrent des réticences à employer les leurres[12], le temps dédié à l'entraînement et à l'instruction demeure limité dans l'Army. Par exemple, en 1985, le Command and General Staff College (cours d'état-major) ne consacre que quatre heures à la déception dans son syllabus[13]. Pour autant, ces mesures prises en faveur de la pratique de la déception vont faire sentir leurs effets au cours de la guerre du Golfe, un conflit qui est très probablement le dernier exemple connu d'opération de déception « de grand style » de niveau opératif.

À 2 heures du matin, le 2 août 1990, les Irakiens envahissent le Koweït avec 120 000 hommes et 850 chars. En une heure, ils atteignent Koweït City et, au petit matin, ils prennent d'assaut le palais de l'émir. Une résolution du Conseil de sécurité de l'ONU demande le retrait immédiat de l'armée irakienne mais Saddam Hussein n'obtempère pas. Une large coalition menée par les États-Unis se met donc en place. Fin octobre 1990, ce sont 200 000 hommes, dont 130 000 Américains, qui participent à « Desert Shield », l'opération de défense de l'Arabie Saoudite[14]. Face à eux, 430 000 Irakiens sont déployés en Irak ou au Koweït[15]. La phase offensive du conflit, « Desert Storm », dure quarante-trois jours, du 16 janvier au 28 février 1991. Elle commence par cinq semaines de frappes

aériennes, jusqu'au 24 février, date du lancement de l'assaut terrestre. En moins de cent heures – et au prix de deux cent quarante morts et sept cent soixante-seize blessés pour la Coalition –, elle force Saddam Hussein à capituler. C'est un indéniable succès des coalisés qui le doivent à leur supériorité technologique, à la puissance aérienne, à un bien meilleur entraînement et à une doctrine appropriée, mais aussi à une manœuvre de déception complexe, bien planifiée et exécutée.

En effet, face à la puissance estimée de l'armée irakienne et aux positions défensives qu'elle occupe, la nécessité d'une action de déception s'impose rapidement aux chefs de la Coalition[16]. Après plusieurs évolutions, notamment liées à l'accroissement du volume de troupes disponibles, le plan retenu est le suivant : au centre, les divisions lourdes du VII^{e} corps doivent mener une manœuvre d'enveloppement vers le nord et l'ouest, puis obliquer vers la droite pour frapper le flanc exposé des unités irakiennes – en particulier celles de la garde républicaine ; à l'ouest, les unités plus légères du XVIIII^{e} corps (dont la division française « Daguet ») doivent se diriger vers le nord pour isoler les forces ennemies au sud de l'Euphrate et leur bloquer toute possibilité de retraite vers Bagdad ; à l'est, les forces armées arabes et les marines doivent lancer une offensive en direction de Koweït City.

Reste à créer la surprise. C'est là qu'intervient une manœuvre de déception de grand style. Bien qu'aucune opération de ce type n'ait été menée par les Américains depuis la guerre de Corée[17], les planificateurs peuvent s'appuyer sur des documents de doctrine récents, dont le *FM 90-2*. De plus, une étude de fraîche date du centre de doctrine de l'U.S. Army (le TRADOC), explorant le concept de *« deceptiveness »*[18], est fournie aux planificateurs du CENTCOM*[2]. Elle a notamment été rédigée pour tenter d'apporter une réponse à cette critique récurrente : depuis la Seconde Guerre mondiale, les Américains compteraient avant tout sur une force écrasante et ignoreraient la ruse[19]. L'objectif de la déception de « Desert

Storm » est rapidement identifié : renforcer les préconceptions des Irakiens qui estiment que la Coalition n'attaquera que le Koweït. Saddam et ses généraux ont préparé un système de défense qui répond à cette analyse. D'ailleurs, pour eux, une attaque au travers du désert est très peu probable puisqu'ils s'y sont eux-mêmes régulièrement perdus pendant des exercices et qu'ils ne prennent pas en compte les progrès liés au GPS[20]. La réaction recherchée par les planificateurs américains est l'inactivité et le maintien des unités irakiennes sur leurs positions défensives orientées vers la côte, le sud et l'est du Wadi al-Batin (lit de rivière asséché qui marque la frontière entre l'Arabie Saoudite et le Koweït), afin que leur flanc soit exposé à la manœuvre d'enveloppement des VII^{e} et XVIII^{e} corps. La cible principale de cette tromperie est Saddam Hussein, puisqu'il centralise toutes les décisions[21].

Le scénario mis en place consiste à faire croire à une attaque principale utilisant la route historique d'invasion de l'Irak, le Wadi al-Batin[22], attaque appuyée par un assaut amphibie. La 1st Cavalry Division (1st Cav) a un rôle clé. Positionnée à l'ouest du Wadi al-Batin, elle doit, à partir de la fin du mois de janvier 1991 et en augmentant son activité au fil des jours, mener des patrouilles agressives pour attirer l'attention des six divisions d'infanterie qui défendent le secteur et fixer les divisions « Tawakalna » et « Medina » de la garde républicaine déployées un peu plus au nord. Dans un premier temps, les tours d'observation irakiennes sur la frontière sont détruites. L'artillerie de la 1st Cav est pendant une semaine la seule à bombarder régulièrement les Irakiens de l'autre côté de la frontière. Le 13 février, pour marquer les esprits, vingt-sept lance-roquettes multiples (LRM) tirent pendant quatre-vingt-dix secondes sur les positions irakiennes. Ils recommencent le 16 février avec, en plus, cinq bataillons d'artillerie de 155 mm. Les tirs sont suivis de près par une attaque de vingt-quatre hélicoptères AH-64 Apache. Ces raids d'artillerie se poursuivent et, toutes les nuits, des camions équipés de haut-parleurs diffusent des bruits de chars

et de transports de troupes. Pour compléter le tableau, un faux réseau radio simulant l'arrivée de divisions blindées est mis en place[23]. Le 20 février, a lieu « Knight Strike », la démonstration la plus ambitieuse de la 1st Cav. Comme l'explique le général Tommy Franks, alors adjoint au commandant de cette division : « Il était impossible de faire une opération de déception persuasive qui n'impliquerait pas le contact avec l'ennemi[24]. » C'est le colonel Randy House et sa 2e brigade qui en sont chargés. Ils franchissent la frontière irakienne et font face à des unités bien retranchées. Les combats sont violents[25]. Malgré trois tués et neuf blessés au cours du deuxième engagement avec les Irakiens, ordre est donné au colonel House de poursuivre : un retrait précipité pourrait remettre en cause la crédibilité de la déception. Deux jours plus tard, la 1st Cav conduit une dernière action offensive, alors même que le VIIe corps a initié sa progression.

Pour que la démonstration fixe effectivement les divisions irakiennes dans le secteur du Wadi al-Batin, il ne faut pas dévoiler les mouvements des XVIIIe et VIIe corps. Les deux unités restent donc d'abord loin en arrière de la frontière. Cette décision implique une prise de risque : leurs bases logistiques avancées, qui doivent, elles, absolument s'installer, sont pendant un temps les seules troupes à l'ouest du Wadi et sont donc vulnérables à une attaque préventive irakienne comme celle de Khafji[26]. Le VIIe corps est déployé à quatre-vingts kilomètres au sud de la frontière irakienne, juste à l'est du Wadi al-Batin, et ses unités forment une pointe en direction de ce dernier, toujours pour accréditer l'idée que là est l'axe de l'attaque. Il reste sur ses positions jusqu'au 15 février et, lorsqu'il initie son mouvement, la 1st Cav et l'artillerie lancent feintes et démonstrations.

Le mouvement du XVIIIe corps – quatre cent quatre-vingts kilomètres vers l'ouest pour se positionner autour de Rafha – a lieu du 20 au 25 janvier avec des mesures de discrétion drastiques. De façon générale, chaque division s'exerce à attaquer des positions retranchées, et cela est médiatisé, au contraire des manœuvres en terrain ouvert[27]. Les reconnaissances vers la

frontière sont interdites, au grand dam des chefs sur le terrain. À partir du 13 février, des équipes de déception des deux corps se mettent en place pour simuler le maintien de ces unités sur leurs positions initiales. Pour masquer son mouvement vers l'ouest, le XVIII^{e} corps mobilise par exemple trois cents hommes avec des équipes dédiées à la mise en œuvre de leurres, d'autres pour la simulation sonore, une compagnie de transmissions, une section de sapeurs, une section de fumigènes et une section d'infanterie[28]. Ces hommes feignent d'être les unités principales du corps en mettant en œuvre des convois de jour et de nuit, des sites logistiques, des reconnaissances aériennes et au sol, des postes de commandement, des entraînements à la décontamination, etc. De petites actions, comme de faux marquages d'unités ou la pose de panneaux de signalisation routière factices, sont aussi jouées. Le 21 février, le XVIII^{e} corps, craignant que la 54^{e} division irakienne ne fasse mouvement vers l'est et ne se trouve ainsi dans son axe d'attaque, déploie un stratagème pour tenter de la fixer[29]. Des unités pakistanaises, des hélicoptères, des camions et des leurres de véhicules blindés sont déployés à Arar, la ville la plus à l'ouest de l'Arabie Saoudite, et un trafic radio factice est diffusé, le tout pour faire croire qu'une brigade blindée s'était installée dans la ville avec la mission d'attaquer Bagdad. C'est un excellent exemple d'une des difficultés typiques des opérations de déception : la coordination. En effet, cette ruse décidée par le XVIII^{e} corps va à l'encontre de tout ce que veut le VII^{e} corps : dissimuler que l'attaque va venir par l'ouest. Les conséquences sont heureusement très limitées.

Les actions psychologiques participent aux opérations de déception. C'est en particulier la mission de la 8^{e} Psychological Operations Task Force (POTF). Cinq cent mille tracts sont dispersés le long de la frontière koweïto-saoudienne par des obus de 155 mm ou des avions de chasse (bombes M-129A1). Ils comportent les logos des VII^{e} et XVIII^{e} corps et cherchent à faire croire à une offensive à venir vers le Koweït. Cela

fonctionne si bien que le CENTCOM doit même annuler certaines missions car le dispositif irakien devient très important en face du corps d'armée arabe[30]. D'autres outils sont employés pour les opérations psychologiques. Sur l'île de Faylakah, après l'utilisation de haut-parleurs pour annoncer qu'un cessez-le-feu a déjà été conclu et qu'ils seront bien traités s'ils déposent les armes, 1 405 soldats irakiens se rendent sans tirer un coup de feu[31]. Des rumeurs d'une attaque vers le nord sont également lancées par des hommes du renseignement américain depuis le secteur d'Hafar al-Batin, en Arabie Saoudite, où des agents irakiens sont censés opérer[32].

La campagne aérienne, dans sa phase initiale, contribue au secret, car elle permet la destruction d'une large part des moyens de renseignement irakiens. Elle est pareillement planifiée pour ne pas révéler, par des concentrations de frappes, où se situe l'effort de l'offensive terrestre. Les unités de marines jouent, elles aussi, un rôle important dans les opérations de déception. C'est d'abord le cas en entretenant la crainte d'un assaut des côtes koweïtiennes. L'utilisation de cette menace fait écho à une réflexion de Liddell Hart qui affirme qu'une force amphibie attire l'attention de l'ennemi de façon disproportionnée à sa taille[33]. D'ailleurs, tromper l'adversaire est un emploi régulièrement assigné à ce type de force dans l'histoire*[3]. Cette manœuvre, aujourd'hui présentée comme exemplaire, n'est pourtant pas une évidence au départ[34]. En janvier 1991, la force amphibie, constituée des 1re, 4e et 7e brigades expéditionnaires des marines (Marine Expeditionary Brigade – MEB*)*, la plus importante rassemblée depuis la crise des missiles de Cuba (8 000 marines, 10 000 marins et 30 navires), est au large du Koweït. Un assaut depuis la mer est alors sérieusement envisagé, mais cette option est rejetée peu avant le début de l'offensive terrestre : les sites de débarquement potentiels sont trop risqués, avec des côtes extrêmement bien défendues par neuf divisions et des systèmes d'obstacles et de mines[35]. Il faut dire que le temps de la diplomatie a offert cinq mois aux Irakiens pour se préparer. De plus, une

action à proximité de Koweït City – surtout les bombardements préparatoires – provoquerait nécessairement de nombreuses pertes civiles. Meurtris, car certains y voient la clé de leur survie, les marines reçoivent l'ordre d'abandonner toute ambition amphibie.

Les forces dédiées sont néanmoins maintenues en mer pour créer l'illusion d'un débarquement possible. C'est donc, en quelque sorte, une opération de déception par défaut, et non le résultat d'un plan brillant comme l'a ensuite laissé penser le général Schwarzkopf[36]. Pour convaincre les Irakiens, les Américains peuvent s'appuyer sur la forte médiatisation d'exercices de débarquement organisés en septembre-octobre sur les côtes d'Oman (« Sea Soldier »), exercices qui montent en puissance jusqu'à « Imminent Thunder » les 15 et 21 novembre 1990. En février 1991, pour rendre plausible un débarquement, les Américains décident d'opérer au large du Koweït. Escortés par des frégates, des croiseurs et un cuirassé, les moyens de déminage américains et britanniques sont engagés[37]. Ils se trouvent rapidement sous la menace des mines, des patrouilleurs rapides et des missiles antinavires Silkworm. Très mal renseignés sur l'étendue de la zone minée, deux bâtiments américains – dont un croiseur de la classe Ticonderoga – sont endommagés par des mines, mais les forces de contre-minage réussissent à déblayer une zone d'appui feu utile pour l'opération de déception, puis pour soutenir les troupes terrestres.

Plus tard, dans la nuit du 23 au 24 février, vers 1 heure du matin, premier jour de l'opération terrestre, une feinte amphibie est organisée. L'*USS Missouri* ouvre le feu sur l'île de Faylakah, vingt kilomètres au large de Koweït City, et quinze Navy SEAL (forces spéciales de la Navy) simulent un assaut dans la région de Mina Saud[38]. La mission n'est pas aisée : la plage est minée, des barbelés l'obstruent sur toute la longueur et des patrouilles la surveillent en permanence. Un peu en arrière, un réseau de bunkers et des tranchées surplombent la plage[39]. Six hommes transportent vingt et une charges d'explosif C-4. Ils nagent, rampent et les posent sur

une largeur de deux cents mètres dans soixante centimètres d'eau. Ils se replient vers leur embarcation gonflable, à cinq cents mètres de la côte, puis rejoignent des vedettes rapides positionnées plus loin, en appui. L'autre partie de l'équipe de SEAL a mis en place deux grandes bouées de chenal espacées de quatre-vingts mètres environ faisant penser à des marquages en préparation d'une action amphibie. Alors que le détachement de forces spéciales s'exfiltre, deux des quatre embarcations rapides restent sur place, une fonce vers la côte en faisant feu avec sa mitrailleuse de 12,7 mm et son lance-grenades M-19 pendant cinq minutes[40]. À 1 heure, les charges explosent. Combinées aux tirs, aux bombardements et aux bouées, elles renforcent les Irakiens dans l'idée d'un débarquement à venir[41]. Le 25 février, vers 4 heures du matin, alors que l'assaut terrestre a déjà débuté, une démonstration avec dix hélicoptères est menée en direction des côtes koweïtiennes. Ils sont illuminés par les radars irakiens et provoquent d'intenses tirs antiaériens. Aucun aéronef n'est touché et les avions de guerre électronique interceptent des messages irakiens annonçant un débarquement en cours. Une autre action de ce type a lieu le 26 : elle est aussi un succès[42].

Les opérations de déception des marines sont coordonnées par le général de brigade Thomas V. Draude. Diplômé d'Annapolis en 1962, ayant servi à trois reprises au Vietnam et titulaire de deux Silver Stars, il est alors adjoint au commandant de la 1re division de marines. Son intérêt pour la ruse débute en visionnant le film *The Man Who Never Was*[*4]. Il en ressort fasciné par l'ampleur des résultats obtenus grâce à un subterfuge. La lecture de *The Little Drummer Girl*[43], de John Le Carré, roman paru en 1983 et qui narre les manipulations du maître espion israélien Martin Kurtz, est une nouvelle révélation. Cet exemple souligne, s'il en était besoin, l'importance de la fiction dans le développement de la culture professionnelle des militaires. Draude réfléchit beaucoup à ces sujets, cherchant notamment des façons de vaincre plus « intelligentes ». Alors qu'il est déployé en Arabie

Saoudite, il fait part de ses réflexions sur la déception en transmettant un mémo à son chef, le général Myatt. Ce dernier transfère le mémo au général Boomer (commandant des marines de « Desert Storm » et « Desert Shield ») qui répond : « C'est excellent, Draude. Désormais vous êtes l'officier en charge de la déception[44]. » Il regroupe alors une équipe de cadres capables de « penser en dehors de la boîte, mais pas trop en dehors » pour ne pas aboutir à des manœuvres à l'opposé de ce que font les marines habituellement, ce qui ne manquerait pas d'alerter les Irakiens, et prend contact avec les chefs des grandes unités pour déterminer leur contribution au plan de déception et en assurer la coordination.

Il s'appuie essentiellement sur la force amphibie décrite plus haut, mais aussi sur la bien nommée Task Force « Troy »[45], une unité spécialement mise sur pied et composée de 460 marines, des hommes du 4th Psychological Operations Group (Airborne), et de militaires britanniques. Commandée par le lieutenant-colonel Charles W. Kershaw, cette unité qui, avec humour, choisira comme insigne un chameau en bois, compte cinq chars et quelques véhicules à roues. Elle reçoit en particulier la mission de « tenir » une portion du front koweïtien dont la taille nécessiterait normalement une division en y simulant la présence de la 2e division de marines qui a en fait commencé son mouvement vers l'ouest pour rejoindre ses nouvelles positions. Pour ce faire, la Task Force « Troy », qui peut notamment compter sur l'ingéniosité de quelques officiers de réserve, utilise ses véhicules, des leurres fabriqués par les Seabees (unité de génie militaire de la Navy), des pièces d'artillerie ou encore des hélicoptères qui reçoivent l'ordre, chaque fois qu'ils passent à proximité de ses positions, de s'y arrêter, même s'ils n'ont rien à y faire[46]. Des enregistrements de bruits de chars, de camions ou d'hélicoptères sont diffusés en direction des avant-postes irakiens pour donner une impression de masse et tromper sur la position des unités. Ces stratagèmes visuels et sonores fonctionnent : les journaux de marche et d'opérations des unités

irakiennes saisis après l'offensive indiquent que des alertes d'attaques de chars ont été déclenchées à plusieurs reprises[47]. Quand des Irakiens lancent des reconnaissances vers cette unité fantôme, ils sont rapidement engagés par des hélicoptères Apache ou des A-10 en stand-by au profit de cette action de déception pour qu'elle ne soit pas éventée[48]. Les interviews de militaires irakiens après la guerre semblent confirmer le succès de l'opération puisqu'ils croient encore se trouver face à la 2e division de marines au moment où elle a en réalité déjà fait mouvement[49].

Lorsque l'offensive terrestre débute, le 24 février peu avant l'aube, le XVIIIe corps, sur le flanc ouest, rencontre peu de résistance. Au bout de deux jours, il s'est enfoncé de cent soixante kilomètres en Irak tant les unités irakiennes sont surprises. Sur l'aile est, avec les marines et les unités arabes, l'avance est aussi très rapide. Au bout de quatre jours, le VIIe corps a quant à lui presque détruit la garde républicaine et les armées arabes ont libéré Koweït City. Les objectifs ont été atteints en moins de cent heures. La Coalition annonce un cessez-le-feu. La déception semble être un succès total malgré un environnement médiatique très dense, en particulier avec l'apparition des chaînes d'information en continu[50]. C'est d'ailleurs ce qu'en dit le général Schwarzkopf après la guerre, en mettant surtout en valeur la simulation de débarquement amphibie[51]. Les chefs militaires se rendent compte du succès de la déception en constatant l'absence de mouvements des unités irakiennes[52] : jusqu'au 24 février, Saddam Hussein laisse la plupart de ses divisions en défense de la côte koweïtienne, peu à l'ouest du Wadi al-Batin, aucune sur son flanc ouest[53], et la 1st Cav détecte des renforcements dans son secteur après l'attaque du 17 février[54]. L'assaut amphibie est craint jusqu'au bout par les militaires irakiens : 80 000 soldats sont dédiés à la défense des côtes[55].

Cependant, les documents saisis depuis 2003 donnent une image plus nuancée de ce succès. Les Irakiens reçoivent en effet bel et bien des rapports indiquant des mouvements de la Coalition vers l'ouest, mais ils

sont d'abord interprétés comme la mise en place d'une couverture[56]. Début février, les services de renseignements de Bagdad notent une concentration de plus en plus importante de forces à l'ouest, mais ces documents sont en contradiction avec d'autres qui évoquent un assaut amphibie. Enfin, le 18 février, une analyse irakienne fournit une description assez exacte du dispositif de la Coalition et du risque d'enveloppement[57]. Pourtant, Saddam Hussein n'a rien fait. Est-ce parce que la supériorité aérienne de la Coalition empêche tout mouvement terrestre ? Parce qu'il craint toujours une attaque par le sud ? Difficile à dire. Les opérations de déception provoquent aussi un effet non souhaité, un peu à l'exemple de la campagne britannique en Éthiopie. Les marines rencontrent peu de résistance. Il se trouve en effet que les chefs militaires irakiens, craignant de se faire déborder par un débarquement amphibie, ont reculé leurs forces de près de quarante kilomètres. Ce retrait plus rapide que prévu oblige Schwarzkopf à lancer l'enveloppement avec près de dix-huit heures d'avance. Les troupes irakiennes à l'ouest sont effectivement fixées et vulnérables à l'enveloppement, mais le repli à quarante kilomètres de la côte rend plus difficile la destruction complète des unités de la garde républicaine et du 2e corps blindé. Au 1er mars, après le cessez-le-feu, les images de surveillance montrent que 842 chars (un quart du total) et 1 412 véhicules blindés ont échappé à la destruction. La division « Hammurabi » de la garde républicaine est quasiment intacte[58]. C'est un effet non souhaité de la déception, mais aussi le résultat d'un certain manque d'agressivité du général Franks et d'une trop grande rigidité de Schwarzkopf qui s'en tient au plan malgré l'évolution du déploiement irakien.

La forte présence de la déception dans la manœuvre de la guerre du Golfe a un effet positif sur la transmission de ce savoir-faire. Elle démontre que ce type d'opération est toujours réalisable et aide à former une nouvelle génération d'officiers américains. Le général Tommy Franks explique : c'est « au cours de "Desert Storm" que j'ai été convaincu du pouvoir de la

déception dans les guerres ; c'est vraiment un multiplicateur de force[59] ». Pour tenter de capitaliser sur ces succès, un *Interim Operational Concept for Deception* est publié par le U.S. Army Combined Arms Center dès mai 1991, puis une première doctrine interarmées consacrée aux opérations de déception est diffusée en 1996[60].

Face à la puissance aérienne, la ruse du faible

La guerre du Golfe est également pour les Irakiens l'occasion d'utiliser des leurres, en particulier pour tenter de préserver leurs SCUD*[5], cible prioritaire des forces aériennes de la Coalition qui jouissent de la supériorité. Le commandant de cette force de SCUD, le général Hazam Ayubi, fait construire vingt-six leurres de missiles qui sont déployés sur les sites réels et dans le désert[61]. Il parvient ainsi à mobiliser une partie de la force aérienne de la Coalition[62]. Les lanceurs de SCUD sont aussi camouflés sous des viaducs d'autoroute, ce qui permet de tirer et de se protéger à nouveau en moins de cinq minutes[63]. De façon générale, pendant la guerre du Golfe, les leurres et les techniques de camouflage perfectionnées, notamment transmises par les conseillers militaires soviétiques, gênent les opérations aériennes de la Coalition[64].

Cet épisode irakien n'est en fait que le prologue d'un mouvement qui va s'accélérer ensuite. L'OTAN s'intéresse à ces leurres employés en Irak. Or, sur la base de Storkow, près de Berlin, se trouve une ex-unité de l'armée est-allemande spécialisée dans ce domaine et qui a, entre autres tâches, produit un leurre de missile SCUD identique à ceux utilisés par les armées de Saddam Hussein[65]. Cette entité, vouée à la dissolution, est finalement maintenue. Elle existe encore aujourd'hui au sein de la Bundeswehr avec un effectif limité, une dizaine de personnes, et détient des leurres de très

nombreux équipements qui sont employés pour l'entraînement de pilotes d'aéronefs et d'unités de reconnaissance.

Surtout, la suprématie aérienne occidentale qui émerge au tout début des années 1990[66] va pousser ceux qui en sont la cible à user de la ruse, et en particulier des leurres et du camouflage, pour tenter de préserver leurs forces. En effet, « pour les adversaires potentiels disposant de ressources limitées, les coûts énormes associés au développement et à la maintenance d'une force aérienne peuvent les conduire à concéder le contrôle de l'air. Mais d'autres peuvent choisir – pour un coût relativement plus modique que celui de chasseurs de quatrième ou de cinquième génération – de se concentrer tant sur les défenses sol-air que sur des méthodes aussi démodées que la dispersion, le camouflage ou le béton, afin de contrecarrer la puissance aérienne[67] ». Dans ce domaine, la guerre du Kosovo, en 1999, va marquer les esprits. Après un échec dans la recherche d'une solution diplomatique, l'OTAN débute une campagne de bombardement en mars 1999. La Serbie se lance alors dans une opération de déception où l'influence de la *maskirovka* se fait sentir et qui a un certain succès pour réduire les effets d'une campagne impliquant mille aéronefs pendant dix semaines.

Le ciblage de précision nécessite des renseignements exacts. Or, l'aptitude de l'OTAN à localiser et détruire les cibles fixes est bonne, notamment grâce aux drones qui livrent des images en temps réel[68]. Néanmoins, les Serbes connaissent bien les capacités des Américains, surtout parce qu'ils ont pu les apprécier pendant « Desert Storm ». Ils s'attachent donc à mettre en œuvre des techniques de déception pour en exploiter les failles. Ainsi, au Kosovo, les forces serbes sont difficiles à détecter parce qu'elles sont dispersées en petits détachements de quatre-vingts à cent cinquante personnes autour de cinq ou six engins blindés et qu'elles utilisent parfaitement les forêts, les zones montagneuses et, pour certaines, des bunkers, pour se cacher. Les unités serbes se mélangent aussi

régulièrement avec la population, autant de mesures rendant difficile l'élaboration d'une situation renseignement claire pour la Coalition.

Par ailleurs, une des grandes leçons de la guerre du Kosovo concerne l'efficacité des leurres[69]. Pour les forces de l'OTAN, il est d'autant plus délicat de faire la part des choses entre leurres et véhicules réels que les aéronefs ne peuvent voler trop bas, au risque de se faire engager par des systèmes portatifs de défense aérienne (MANPADS pour *man-portable air-defense system*). Même des leurres rustiques se révèlent donc efficaces : observé à 15 000 mètres d'altitude, après tout, un tracteur avec un poteau téléphonique fixé dessus peut être confondu avec un char. Les Serbes sont aussi experts pour apporter quelques raffinements. Des leurres sont camouflés et des traces réalisées autour afin de les rendre plus réalistes. Afin d'accréditer la présence d'une cible de valeur, des pneus sont souvent brûlés à proximité, la fumée étant censée brouiller certains systèmes de guidage. Quelques leurres sont remplis d'explosifs pour rendre leur destruction crédible ou agrémentés de bassines d'eau : placées au soleil ces dernières permettent de leur donner une signature infrarouge. Des sources de chaleur peuvent également être créées en brûlant des déchets ou de l'huile de cuisine. De faux cratères sont représentés afin de faire croire que les cibles ont déjà été frappées. Les vrais chars et les canons sont recouverts de tissu mouillé pour réduire leur signature thermique. Des troncs d'arbres mis en place sur de vieux camions simulent des missiles antiaériens. Des moteurs de tronçonneuses chauds donnent une signature thermique à des leurres en rondins. De vraies cibles sont laissées découvertes pour les vols de reconnaissance puis remplacées par des leurres. Ces leurres favorisent la préservation des équipements réels et poussent à consommer des munitions et du temps de vol.

Pour autant, pendant les soixante-dix-huit jours de bombardement de l'OTAN, les armes les plus efficaces pour les forces serbes ont probablement été la dispersion des forces terrestres et l'utilisation

ingénieuse des défenses antiaériennes : ne pas se battre et ne pas allumer ses radars pour continuer d'exister et faire peser une menace permanente obligeant les forces aériennes de l'OTAN à voler haut. À l'heure du bilan de sa campagne aérienne, l'OTAN annonce d'abord avoir détruit cent cinquante des quatre cents chars serbes estimés présents au Kosovo. Le général Clark ajuste ensuite ce nombre à cent dix, après avoir déterminé que beaucoup de chars classés détruits étaient en fait des leurres[70]. Puis, une étude très fouillée avance un total de quatre-vingt-treize chars et cent cinquante-trois transports de troupes blindés, de trois cent trente-neuf autres véhicules militaires et trois cent quatre-vingt-neuf pièces d'artillerie et mortiers[71]. Des journalistes de *Newsweek* qui auraient eu accès à une étude « enterrée » par le département de la Défense mettent même en avant des nombres encore plus modestes : quatorze chars, dix-huit véhicules blindés et vingt pièces d'artillerie[72]. Les pertes civiles sont aussi notables, avec plus de cinq cents morts. Vingt-cinq leurres auraient été frappés, seize en pensant qu'ils étaient de vraies cibles et neuf autres volontairement, afin d'éviter de futures confusions[73].

Dans les années 2010, les conflits qui éclatent en Syrie et au Yémen consacrent également un large emploi de cette puissance aérienne et, en retour, l'utilisation de leurres pour s'en prémunir. Les adversaires non étatiques mettent pareillement en œuvre cette ruse aussi ancienne que l'art de la guerre. Daech, dans sa phase de montée en puissance, n'en fait pas une utilisation importante, jusqu'à ce que la menace aérienne se renforce en 2014. À la suite de pertes très importantes, en particulier lors de la bataille de Kobané (septembre 2014-janvier 2015), Daech cherche en effet à continuer le combat tout en évitant de trop s'exposer aux frappes. Alors que l'organisation terroriste dispose de missiles antiaériens capturés mais pas du savoir-faire nécessaire pour les mettre en œuvre, la contre-stratégie proposée consiste notamment à éviter les combats importants et de longue durée dans les zones urbaines[74]. On trouve des traces de ce revirement dans

les publications de l'organisation terroriste, comme dans *Al-Naba* au fil d'une série d'articles publiés entre septembre et octobre 2017 et traitant de la façon de contrecarrer la campagne aérienne américaine[75]. Un de ces articles conclut en effet que l'erreur serait de continuer à lutter contre des forces qui bénéficient du soutien aérien russe ou américain, car elles ne font qu'attirer Daech pour le détruire par les frappes aériennes. Il est vrai que l'appui aérien de la Coalition a une grande part dans les succès des opérations des Kurdes en Syrie et de l'armée irakienne[76]. Par la suite, Daech utilise aussi des leurres[77]. Des ateliers de fabrication sont par exemple découverts par les combattants kurdes à Manbij à l'été 2016 et par l'armée irakienne au nord de Mossoul (trois chars en bois et des Humvees*6) – certains leurres sont placés à proximité de civils afin d'attirer des frappes de la Coalition et de provoquer des pertes collatérales qui sont ensuite brandies à des fins de propagande. Autre moyen de camouflage : les tunnels, comme lors des batailles de Falloujah et de Mossoul. Des uniformes avec une couche d'aluminium sont également confectionnés pour tenter d'éviter la détection infrarouge des soldats.

Au Yémen, les Houthis savent aussi se déployer selon un ratio forces/espace très faible pour contrer la puissance aérienne de la coalition arabe[78]. La dispersion est très employée, en particulier pour se fondre au milieu des civils. Alors qu'avant 2009 ils opéraient en section, voire en compagnie, après cette date les Houthis se scindent plutôt en équipes de quatre à cinq combattants qui se déplacent souvent sans armes et les récupèrent dans des caches. L'utilisation de tunnels, de grottes, de tranchées camouflées et, dans les « zones vertes », de bunkers construits sous les arbres est commune. Les bâtiments, en particulier les ponts, les hôpitaux et les écoles, servent de postes de commandement et de caches d'armes car les Houthis savent qu'ils figurent sur les listes de cibles restreintes. Des leurres sont en outre employés, en particulier depuis fin 2017. Généralement moins sophistiqués que ceux de Daech, ils sont néanmoins souvent camouflés et

peuvent donc être facilement confondus avec de vrais équipements depuis les airs, d'autant que les forces aériennes engagées sont moins expérimentées que leurs homologues occidentales[79]. On trouve des leurres de canons, de LRM et même des missiles balistiques. Enfin, les Houthis sont passés maîtres dans l'art de réduire leur signature électronique pour éviter de trahir leur position et les combattants peuvent rester immobiles pendant des heures.

Pour ces organisations non étatiques, l'emploi de la ruse ne se limite pas à des leurres et autres tentatives pour échapper aux frappes aériennes. Par exemple, les unités de l'État islamique (EI) savent manier les stratagèmes et, très régulièrement, la perfidie, avec des « classiques » comme la réalisation de fausses positions ou encore l'utilisation d'uniformes pris à l'ennemi[80]. Lors d'un raid sur Haditha, en 2012, un groupe de combattants d'élite se voit remettre des uniformes noirs de la division « Golden » des forces spéciales irakiennes, ainsi que des appareils de vision nocturne, des protections balistiques et des véhicules, eux aussi noirs[81]. Daech compte sur les tensions bureaucratiques entre les différentes branches des forces de sécurité irakiennes pour que cette force fédérale apparaissant au milieu de la nuit soit considérée comme crédible et autorisée. Et effectivement, aux premières heures du 5 mars 2012, les combattants de Daech se présentent aux check points d'Haditha gyrophares allumés et surprennent les policiers qui sont rapidement entravés puis exécutés. Les islamistes peuvent poursuivre leur action vers deux cibles de haut niveau, puis se retirent avec seulement deux pertes causées par des tirs fratricides. La surprise a joué à plein. Autre exemple, à Saqlawiyah, le 21 septembre 2014, alors que des soldats irakiens sont encerclés et manquent d'eau et de munitions, un Humvee aux couleurs de leur armée s'approche et pénètre dans leurs positions. C'est un véhicule suicide qui explose. Des djihadistes en uniforme irakien s'infiltrent dans les défenses et provoquent la déroute des soldats de Bagdad[82]. Les combattants d'élite de Daech, les *inghimasiyyi*,

sont également des adeptes de la tromperie. Souvent engagés dans des raids, ils utilisent régulièrement des uniformes ennemis pour se glisser dans des installations et sont autorisés à se raser les cheveux et la barbe pour dissimuler leur identité[83]. Daech met aussi en œuvre des techniques plus originales, comme le camouflage d'un lance-roquettes en simple benne, ou d'autres méthodes de dissimulation pour la confection et l'emploi de ses engins explosifs improvisés[84]. À partir de la bataille de Mossoul, l'organisation emploie par exemple des véhicules suicides « camouflés ». Ils sont équipés de plaques de blindage peintes de la même couleur que le reste de la carrosserie, où sont parfois représentées de fausses fenêtres, avec comme objectif de conserver l'apparence d'une voiture civile pour en retarder la détection tout en renforçant sa protection[85]. À partir de la bataille de Raqqa (juin-octobre 2017), cette technique est significativement améliorée : le blindage est placé à l'intérieur du véhicule.

Mais ces organisations non étatiques sont pareillement capables de mettre en œuvre des procédés de déception plus complexes, nécessitant de la coordination. Par exemple, Daesh utilise avec parcimonie ses organes médiatiques dans les opérations de déception afin de conserver leur crédibilité[86], et parvient ainsi à faire diversion en lançant une offensive dans un secteur où les combats attireront l'attention via les médias sociaux quelques jours avant une « vraie » attaque dans une autre zone. C'est le cas à l'été 2014 : alors qu'il semble entendu que les djihadistes vont partir à l'assaut de Bagdad, au sud, ils attaquent en fait les territoires kurdes au nord[87]. Daesh sait en effet jouer de sa puissance sur les réseaux sociaux (à son sommet cette même année, la propagande de l'EI peut compter sur au moins 70 000 comptes Twitter). À l'été, lorsque les hommes de l'État islamique se lancent à l'assaut du nord de l'Irak, tout est fait pour que cela soit connu. Une véritable campagne de communication exposant nombre d'images d'atrocités et de pick-up fonçant dans le désert est menée sur les réseaux, et plus particulièrement sur Twitter, où elle est relayée par une

armée de *bots* (un logiciel qui exécute des tâches automatisées, répétitives et prédéfinies). Un hashtag est utilisé pour amplifier son effet : #AllEyesOnISIS – ISIS étant l'acronyme de *« Islamic State in Iraq and Syria »*. Il se répand, y compris sur les réseaux sociaux des soldats irakiens défendant les villes dont les combattants de Daesh cherchent à s'emparer. #AllEyesOnISIS devient comme un « bombardement invisible[88] », très efficace sur des soldats et des policiers irakiens mal entraînés et sous-payés. Au moment où les troupes de Daesh approchent de Mossoul, cette campagne de guerre psychologique a fait effet, conduisant certains civils sunnites à basculer du côté des terroristes. Les défenseurs de la ville se débandent en abandonnant un important matériel et les habitants sont terrorisés, leur fuite est massive. Les 1 500 hommes de Daesh peuvent s'emparer de Mossoul en n'ayant à combattre que le reliquat des troupes du gouvernement. L'État islamique a mené son offensive telle « une campagne de marketing viral[89] ».

Daesh, pour autant, n'est pas la première organisation non étatique à mettre en œuvre des ruses relativement complexes. C'est déjà le cas du Hezbollah pendant la guerre de 2006 avec Israël. Le « Parti de Dieu » parvient d'abord à maintenir le secret autour de ses activités en mettant à bas un réseau d'espions israéliens au pays du cèdre et en retournant une partie des Libanais renseignant les Israéliens sur les caches et les positions du Hezbollah[90]. L'organisation est de plus extrêmement fermée et compartimentée, ce qui permet de maintenir la sécurité des opérations – à la différence de la société israélienne, ouverte. À partir de 2000 et du retrait des troupes israéliennes du Sud-Liban, le Hezbollah a également construit ostensiblement des (faux) bunkers près de la « ligne bleue[91] », alors que dans le même temps il mettait en place ses véritables postes de combat en arrière, hors des vues des observateurs de l'ONU et des Israéliens. Cette manipulation fait que l'appréciation de la situation de ces derniers est faussée, ce qui aura un effet important lorsqu'ils franchiront la frontière[92].

Enfin, le Hezbollah bluffe dans le domaine de la guerre électronique. Notamment via sa chaîne Al-Manar, il fait savoir qu'il est capable d'intercepter les communications de l'armée israélienne en utilisant le saut de fréquence (ce qui cause une certaine paranoïa et pousse le commandement à revoir l'architecture de communication), alors que l'organisation n'est capable d'intercepter que certains réseaux de téléphonie mobile[93].

Dans tous ces conflits, pour les organisations non étatiques comme pour les armées, la ruse et, lorsqu'elles disposent d'une organisation politico-militaire suffisamment solide pour les planifier et les mettre en œuvre, les opérations de déception sont un indispensable égalisateur de puissance. Sans elles, le plus faible serait immanquablement écrasé par la puissance de feu de son adversaire, en particulier celle venant des airs, d'où un vrai regain d'intérêt pour les tunnels, le camouflage, les leurres ou encore la dispersion.

Invasion de l'Irak et bataille de Falloujah

Le général Tommy Franks, à la tête du CENTCOM depuis juin 2000, mise avant tout sur la vitesse pour créer la surprise lors de l'invasion de l'Irak. Décrivant son concept d'opérations, il explique : « Nos forces terrestres, appuyées par une puissance aérienne écrasante, feront mouvement sur les arrières irakiens si rapidement et tellement dans la profondeur que le facteur temps-distance empêchera les manœuvres défensives de l'ennemi. Nous n'appliquerons pas une force écrasante. Nous chercherons plutôt un "effet de masse" d'une force plus restreinte. La vitesse sera une masse à elle seule[94]. »

Cependant il ne néglige pas la ruse, il est même un zélateur de ce procédé. Commandant adjoint de la 1st Cav pendant la guerre du Golfe, il a

pu vivre l'exécution d'une opération de déception et en comprendre l'utilité. La campagne d'Afghanistan qui débute en octobre 2001 lui laisse peu d'occasions pour en mettre en œuvre à haut niveau et de façon complexe. Au plan de la ruse, en effet, tout s'y joue à l'échelle tactique. Par exemple, des opérateurs des forces spéciales américaines s'introduisent dans les réseaux de communication des talibans et, en se faisant passer pour des groupes amis, convainquent ces derniers de leur donner des informations de ciblage les concernant en leur demandant à quelle distance et dans quelles directions tombent des bombes, permettant ainsi de corriger les tirs des aéronefs[95]. Il en va différemment de l'invasion de l'Irak. Elle offre au général Franks l'occasion de mettre en œuvre ce qu'il a appris pendant la guerre du Golfe, et il cherche tout de suite à intégrer les opérations de déception dans les plans qu'élabore son état-major en 2003[96]. La concrétisation de cette volonté du commandant du CENTCOM est facilitée notamment par la présence dans les états-majors, à partir du niveau division, d'officiers chargés des opérations de déception[97]. De plus, et contrairement à la guerre en Afghanistan, le caractère conventionnel du conflit irakien convient davantage aux planificateurs américains.

Même si tous les documents sont loin d'avoir été déclassifiés, on peut, au minimum, distinguer trois importantes manœuvres de déception au cours de la phase initiale de cette guerre. La première vise directement Saddam Hussein en cherchant à le persuader que l'effort de l'offensive s'appliquera dans le désert, à l'ouest, avec des forces venant de Jordanie. Pour ce faire, sont infiltrées à l'ouest de l'Irak des forces spéciales de la TF 20 composée essentiellement d'hommes de la Delta Force et du 75^{e} Rangers, mais aussi renforcée par des unités de la 82^{e} Airborne et appuyée par des M-142 HIMARS (lance-roquettes multiple)[98]. Le soir du 20 mars 2003, ce sont les premières unités américaines à entrer en territoire irakien. À côté de missions visant des cibles à haute valeur ajoutée et les sites supposés d'armes de destruction massive, ces détachements mènent de nombreuses

opérations pour tromper les Irakiens quant au dispositif de la Coalition dans l'ouest, comme la destruction de postes de surveillance sur la frontière jordanienne, ou la capture de la base aérienne H-3.

La deuxième opération de déception consiste à faire croire à une attaque de la 4e division d'infanterie (4e DI) depuis la Turquie, pour, en particulier, fixer la division « Nabuchodonosor » de la garde républicaine le long de la « ligne verte » séparant l'Irak du Kurdistan irakien et l'empêcher de se repositionner à temps pour participer aux opérations au sud de Bagdad. Comme en 1990-1991, cette opération de déception est exécutée par défaut[99]. En effet, initialement les Américains souhaitaient véritablement ouvrir un « deuxième front » au nord de l'Irak, notamment pour y sécuriser les installations pétrolières. Dès novembre 2002, Washington demande le soutien d'Ankara pour pouvoir utiliser son espace aérien ainsi que stationner et faire transiter des forces terrestres. Après des premiers signes positifs, dès le sommet américano-turc des 23 et 24 décembre 2002 Ankara montre des réticences. Finalement, en mars 2003, le parlement turc refuse par deux fois le passage des forces terrestres américaines. Le CENTCOM décide de tirer le meilleur de ce contretemps pour tromper les Irakiens. Des rumeurs affirmant que ces votes sont un leurre, qu'un accord secret entre Ankara et Washington existe, ou encore que la Turquie donnera son autorisation en dernière minute sont propagées. De fausses cartes sont créées par la cellule de déception du CENTCOM. Suggérant une invasion par l'ouest, elles sont l'objet de fuites vers le régime irakien. La montée en puissance logistique au Koweït, bien peu discrète en raison des volumes à débarquer, participe tout de même à la déception en déchargeant les 170 000 hommes et les centaines de milliers de tonnes de soutien logistique par à-coups pour rendre plus difficile leur estimation[100]. Les États-Unis continuent à envoyer des équipements en Turquie, même après le refus d'Ankara de voir son pays utilisé comme point de départ pour l'invasion. Le 25 mars, alors que tout espoir d'autorisation turque s'est envolé, Franks

demande au président de laisser la 4e DI embarquée sur trente-sept navires en Méditerranée vingt-quatre heures supplémentaires afin d'entretenir la tromperie. L'opération « Airborne Dragon », menée à partir du 2 mars 2003 avec 2 200 éléments de la 173rd Airborne Brigade américaine parachutés au Kurdistan et renforcés par la suite d'une Immediate Reaction Task Force (IRTF) blindée, vient accroître cet effet[101]. Enfin, et alors même que la 4e DI franchit le canal de Suez après plus de deux mois en Méditerranée, des actions d'intoxication aboutissent à des articles dans les médias arabes arguant que la division débarquerait à Aqaba, qu'elle attaquerait depuis l'ouest en direction de Bagdad et qu'elle aurait l'effort de l'offensive[102]. Au final, ce sont onze divisions irakiennes qui sont fixées au nord de Bagdad[103].

Un agent double semble être au cœur de cette deuxième opération de déception. Son nom de code : « April Fool. » C'est un officier américain approché par un membre des Mukhabarat, principale organisation de renseignement irakienne sous Saddam Hussein, travaillant sous une couverture de diplomate[104]. « April Fool » a immédiatement rendu compte de cette manœuvre. Une occasion inespérée s'offre alors aux Américains pour intoxiquer les Irakiens. Au fil des rencontres avec son officier traitant, « April Fool » lui transmet des documents classifiés du CENTCOM, des faux réalisés par la cellule de déception de cet état-major. L'officier est rétribué plusieurs milliers d'euros pour ces documents. « L'histoire » que les Américains cherchent à faire passer aux Irakiens est celle-ci : la Coalition n'a rassemblé qu'une partie de ses forces terrestres au Koweït et prépare un assaut aéroporté majeur au nord de l'Irak. Cette force parachutiste sera ensuite renforcée par la 4e DI, puisque la Turquie va autoriser son passage à la dernière minute et que ses unités vont progresser vers le sud en direction de Bagdad. Cette intoxication culmine avec la livraison par « April Fool » des plans précis des zones de saut de la 82e Airborne aux abords de Tikrit et Kirkouk[105]. Pour rendre le tout encore

plus crédible, on demande aussi à des officiers de la 1st Cav et de la 82e Airborne de parler de ces opérations aéroportées depuis des téléphones qu'on suppose écoutés par les Irakiens[106].

La troisième manœuvre de déception montée pendant la phase initiale de l'invasion de l'Irak est davantage tactique. Elle concerne le Ve corps et son attaque dans la trouée de Kerbala[107]. Le 31 mars, à 6 heures locale, ledit corps lance cinq offensives simultanées et coordonnées au sud et à l'ouest de Kerbala. Le but est de forcer l'ennemi à se dévoiler et de lui faire croire que l'attaque va se déployer vers l'ouest, alors qu'en réalité elle va l'être en direction du nord. La 3e DI conduit une reconnaissance offensive jusqu'à l'objectif « Murray » (à proximité d'Al-Hindiyah). La 101st Airborne agit, elle, à l'ouest du lac Bahr al-Milh, notamment contre un site radar. Dans une manœuvre de diversion, cette même brigade intervient aussi à proximité de Nadjaf pour se saisir d'un centre d'entraînement et d'un aérodrome et pour fixer les défenseurs de la ville. La 82e Airborne prend un pont sur l'Euphrate à Samawa et lance une feinte vers le nord, le long de l'autoroute no 8, en direction d'Al-Diwaniya. Une attention très importante porte sur l'observation des réactions ennemies à cette manœuvre, notamment grâce à des drones Hunter et Predator. Ces attaques du Ve corps sont un succès. Les Irakiens estiment certainement qu'il est en train de franchir l'Euphrate et qu'il va progresser le long de l'autoroute no 8 en direction de Bagdad, alors que ce n'est pas le cas. Les états-majors irakiens font à ce moment-là intervenir des renforts et se repositionnent, en plein jour. C'est la première fois que des unités de la garde républicaine apparaissent sur le champ de bataille : les 10e et 15e brigades de la division « Medina ». Autre première, les Irakiens font usage de leur artillerie depuis des zones urbaines et s'exposent à des tirs de contre-batterie dévastateurs. Le 1er avril, la division « Medina » est quasiment neutralisée. Le général Wallace, commandant du Ve corps, sait que son adversaire estime qu'il va franchir l'Euphrate et que la trouée de Kerbala, plein nord, est libre de

presque tout ennemi. La 3e DI y débute son attaque le 1er avril et prend le lendemain l'objectif « Peach », un pont sur l'Euphrate près de Salman al-Husayn. Le 3 avril, la 3e DI est en place pour couper Bagdad de tout renforcement depuis le sud.

Toutes ces manœuvres de déception ont-elles un effet sur le terrain ? Le 2 avril, les Irakiens opèrent probablement ce qui est leur plus mauvais repositionnement tactique : Saddam Hussein ordonne de déplacer vers le nord-ouest de la capitale la division blindée de la garde républicaine « Al-Nida » et la 16e division d'infanterie qui défendaient les approches sud de Bagdad. Pour Saddam, les unités américaines progressant au sud de la capitale ne sont qu'une déception stratégique et la vraie attaque viendra du nord et de l'ouest[108]. Malgré cela, il est difficile de juger de l'effet véritable qu'ont eu les opérations de déception. Saddam Hussein et ses états-majors ont une vision très partielle de la situation tactique – les divisions ne rendent compte de l'arrivée des forces américaines que lorsqu'elles sont au contact –, d'où un mauvais positionnement quasi systématique de leurs unités. Les chefs militaires irakiens voient des assauts héliportés là où il n'y en a pas[109]. Ils sont de plus conditionnés par leur expérience de la guerre du Golfe : ils savent que les Américains pratiquent la déception et pensent que c'est à nouveau le cas. Les mouvements de la 4e DI sont d'ailleurs bien mystérieux et semblent préparer une surprise. Cette division est l'unité la plus moderne de l'U.S. Army, les chefs militaires irakiens le savent bien et ils pensent que l'offensive ne peut pas se faire sans elle. La part qu'ont eue les opérations de déception dans la défaite irakienne est donc difficile à estimer tant elle a d'origines profondes : mauvais calculs stratégiques, non-coopération entre les unités, inaptitude des chefs, sources de renseignement très limitées, « culture du mensonge » chez les chefs qui continuent à ne pas vouloir rendre compte des « mauvaises » nouvelles[110], etc.

Après cette offensive initiale, la seconde bataille de Falloujah (novembre-décembre 2004) est aussi l'occasion, pour l'armée américaine,

de mettre en œuvre des opérations de déception. Ville de douze kilomètres carrés, comptant 40 000 bâtiments et 300 000 habitants avant les combats (30 000 personnes en novembre 2004[111]), elle paraît difficile à saisir. D'autant qu'après un échec américain en avril 2004 pour en reprendre le contrôle, cette cité est devenue un point focal pour les insurgés, ils y sont environ quatre mille, dont deux cents étrangers qui apportent une réelle expertise du combat en zone urbaine. Certains appartiennent à des groupes liés à al-Qaida, et le djihadiste jordanien et futur responsable d'al-Qaida en Irak Abou Moussab al-Zarqaoui est parmi eux. Persuadés que l'assaut américain est inévitable, les insurgés passent l'été à transformer Falloujah en forteresse et à se constituer un arsenal (des engins explosifs improvisés – EEI – en particulier). Ils comptent dans leurs rangs d'anciens sapeurs qui ont une grande expérience des fortifications de campagne, expérience acquise pendant la guerre Iran-Irak. À l'ouest de la ville, ils peuvent appuyer leurs défenses sur l'Euphrate. Au nord, au sud et à l'est, des champs de mines sont posés. À l'intérieur de la ville, au bord des axes, des véhicules explosifs sont garés tous les cent mètres environ. De nombreux pièges contre l'infanterie débarquée sont aussi placés dans les maisons. Près de deux mille bâtiments sont transformés en places fortes. Face à ces préparatifs minutieux, l'élément de surprise a toute son importance.

Pour autant, rien ne peut se faire sans une intense préparation. L'opération « Phantom Fury » de reprise de Falloujah débute dès le mois de juillet 2004 avec la recherche de renseignements (forces spéciales, agents infiltrés, surveillance et interception électronique, survol de drones, etc.) permettant notamment de cartographier et de baptiser les 40 000 bâtiments de la ville[112]. À partir d'août et jusqu'en novembre, une série de raids aériens ciblés, dont le nombre va crescendo à mesure que l'offensive approche, est menée. Ils ont pour but de décapiter le commandement insurgé et participent aussi à mettre la pression sur la population incitée via des tracts à quitter la ville par le nord-ouest. À partir du 10 septembre

commence le déploiement logistique. Le moment de l'attaque américaine est alors assez évident : dans les six semaines qui séparent les élections américaines du 2 novembre 2004 et les élections irakiennes de janvier 2005. Il demeure néanmoins loisible de créer de l'incertitude sur le lieu de l'effort.

Cette volonté s'était déjà traduite dans la planification des raids aériens préalables à l'attaque : ils ont surtout lieu dans le sud de la ville alors que l'attaque réelle devait venir par le nord. Les marines, et en particulier le 3e bataillon de reconnaissance, lancent aussi une série de coups de sonde et de feintes qui sont d'excellents entraînements, servant à identifier les faiblesses du dispositif adverse (et à le frapper à distance) comme ses nœuds de commandement et à le tromper sur les intentions réelles de la Coalition. Ici également, le but est de détourner l'attention des insurgés du nord et de la diriger vers le sud. Selon le général Natonski, qui commande les opérations, ces raids permettent de tromper l'adversaire qui renforce ses défenses à cet endroit. Pour accroître leur effet et celui des feintes, les marines lancent de surcroît des opérations psychologiques, usant entre autres de haut-parleurs diffusant le bruit de chars en mouvement pour faire croire à des tanks se rassemblant en périphérie de la ville[113]. Ces feintes au sud poussent les insurgés à ouvrir le feu depuis leurs positions fortifiées, ce qui permet de les repérer et de les exposer aux tirs d'artillerie et aux frappes aériennes. Le 1er novembre, un cordon extérieur se met en place autour de Falloujah afin d'empêcher toute entrée ou sortie. Le 6 novembre, six groupements tactiques font mouvement d'un coup du camp de Falloujah, à l'est de la ville, vers le nord, hors de vue des insurgés*[7]. Ce même jour, pendant la nuit, une dernière feinte est menée, cette fois au nord, avec 50 % de la force nécessaire à l'assaut véritable. Le but est alors surtout de tester la réaction des insurgés. En fin de journée du 7 novembre, l'offensive peut commencer.

Dans la ville, pendant les combats, la ruse – voire la perfidie – est aussi de mise. Elle est notamment une réponse à la très nette disproportion des forces. Les Américains doivent faire face à des cadavres piégés, des blessés factices ou de fausses redditions suivies de tirs à bout portant. Des insurgés portent des uniformes de l'armée irakienne et attaquent des marines, ce qui leur causera un mort et plusieurs blessés[114]. Des groupes retranchés diffusent des sons de pleurs d'enfants dans le but de ralentir l'action des soldats de la Coalition[115]. Du côté américain, les unités de haut-parleurs continuent à être utilisées par les *psyops* (unités dédiées aux opérations psychologiques). L'une d'elles est employée pour monter des embuscades. Elle circule derrière un axe important de la ville en diffusant des bruits de blindés et en sachant que des insurgés sont positionnés à proximité. Ces bruits les attirent effectivement. Alors qu'ils se mettent en position pour monter une embuscade afin de détruire les chars avec des lance-roquettes (RPG), ils sont eux-mêmes pris dans une embuscade montée par les marines[116]. Par ailleurs, dès le 6 novembre, les Américains diffusent du métal et du rap dans la ville pour harceler et démoraliser les insurgés. Ces derniers répondent en émettant des prières et des chants religieux depuis les minarets. Cette bataille du son est à l'origine d'un surnom donné à Falloujah par les marines : « Lalafallujah », en rapport avec le célèbre festival de musique « Lollapalooza »[117].

Les opérations de déception menées pour la reprise de Falloujah en 2004 mettent bien en avant les avantages de ce procédé dans le contexte d'un combat en zone urbaine. Elles prennent place, explique Michel Goya, dans le cadre d'un « retour de l'art du siège dans la guerre moderne. Pour la première fois depuis des décennies une armée va organiser pendant des mois des opérations autour et au-dessus d'une ville avant de la prendre d'assaut. […] Loin de constituer une régression, cette évolution signifie un élargissement de la notion de manœuvre au sein de laquelle l'affrontement direct n'est plus que l'estocade finale. […] Combinaison habile de plusieurs

modes d'action complémentaires, la conquête de Falloujah en novembre 2004 prouve la possibilité d'une manœuvre urbaine moderne associant ruse, audace, ténacité et force brute, aux antipodes de la ruée des Russes à Grozny en 1995[118] ».

La France en opérations extérieures : l'Afghanistan, et après ?

« L'ère des interventions extérieures[119] » est d'abord peu propice à la ruse et, surtout, à la déception. Les opérations les plus importantes ne voient, tout au plus, que le déploiement d'une brigade terrestre et d'une dizaine d'avions de combat. Le décalage est tel entre les forces françaises et leurs adversaires que, même avec des effectifs réduits, il n'est pas nécessaire de créer la surprise pour vaincre. À partir des années 1990, avec le temps des Casques bleus, l'inemploi des opérations de déception est encore plus net : une mission d'interposition exige d'être visible et prévisible. Les années 2000 – marquées par l'engagement en Afghanistan dès 2001, mais qui prend un tournant en 2008 avec l'accroissement de l'implication au sol – voient une nouvelle évolution avec le retour de la manœuvre (à pied et en hélicoptère en Afghanistan, motorisée au Mali) et, avec elle, des opérations de déception.

En Afghanistan, les caractéristiques du milieu dans lequel les Français combattent rendent pourtant ardue l'obtention de la surprise. Le terrain est difficile, compartimenté, avec très peu d'axes et des vallées extrêmement encaissées propices aux embuscades. Un espace absolument pas favorable aux grands mouvements en véhicules. La manœuvre d'infanterie à pied retrouve donc toute sa place, à l'instar du combat aéromobile. L'ennemi, lui, est mobile, autonome, et se fond au milieu de la population. Il est peu prévisible car il agit beaucoup par opportunité ; il sait faire preuve de ruse,

voire de perfidie*8120. Les insurgés sont aussi très bien renseignés, en particulier grâce à des mouchards. Élément d'apparence plus anecdotique, mais crucial, les chiens des fermes aboient volontiers et rendent ardues les infiltrations de nuit. Pour les forces de la Coalition, il n'est guère possible de détourner à l'avance l'insurgé de la zone d'action principale. Créer la surprise est pourtant indispensable pour le contraindre à se battre mais également pour maintenir un rapport de force très favorable en évitant les renforcements mutuels entre vallées. Pour y parvenir, la plupart des opérations commencent avec des infiltrations par nuit très sombre (niveau 5*9). Une autre option est celle des opérations héliportées (facilitées par la faible menace sol-air) qui permettent de s'affranchir du cloisonnement du terrain, de mettre en échec le réseau des « sonnettes » – personnes dédiées à la détection et à la surveillance – et qui autorisent des déploiements dans un temps très court. Pour obtenir un effet de surprise, la déception est également utilisée. Les moyens exceptionnels attachés à la brigade La Fayette (ou Task Force La Fayette-TFLF), créée le 1er novembre 2009, subordonnée au Regional Command East (RC-E) et ayant une zone d'opérations comprenant la province de Kapisa et le district de Surobi, lui offrent d'intéressantes possibilités pour planifier et conduire des opérations de déception qui restent souvent limitées à des diversions, mais qui parfois atteignent un certain niveau de complexité.

De janvier à juillet 2010, c'est le groupement tactique interarmes (GTIA*10) « Altor », constitué autour du 2e régiment étranger de parachutistes (2e REP), qui est en Kapisa. Au cours de ce mandat, des progrès sont réalisés vers le sud de cette province, mais la vallée de Tagab reste problématique : les embuscades s'y multiplient. Voyant la fin de leur mandat approcher, les légionnaires parachutistes veulent porter un coup décisif aux insurgés de cette vallée, en visant plus particulièrement les réseaux de logistique et de commandement du Methar Lam, une zone difficile d'accès. Un plan audacieux est conçu par le colonel Éric Bellot des

Minières, commandant le GTIA, et son chef opérations, le lieutenant-colonel Jean-Michel Meunier. Le village de Badspah, à l'est de la vallée d'Uzbin, est particulièrement visé car c'est une plaque tournante, mais c'est aussi un « véritable sanctuaire insurgé, un nid de frelons où peu de troupes de la coalition s'engagent, une zone de non-droit où les insurgés, conscients du terrain extrêmement difficile, à la frontière des zones de responsabilités de la France et des Américains, planifient les réseaux et organisent leurs actions[121] ».

Il faut créer les conditions pour que la section fouille opérationnelle spécialisée (FOS) du génie puisse agir en sécurité dans le village de Badspah. Pour ce faire, une opération de déception, « Red Circus », est montée autour d'« Incudine », l'opération réelle (16-18 juin 2010)[122]. L'effet recherché est de pousser les insurgés vers le nord, le plus loin possible de la zone d'opérations. Par ailleurs, à défaut de pouvoir dissimuler le déploiement des unités (les colonnes de véhicules sont observées, comptées et jalonnées dès la sortie des emprises), le GTIA veut masquer le point d'application exact de l'opération.

Pour y parvenir, la TF « Altor » va simuler la construction d'un avant-poste (*Combat Outpost* – COP) factice dans la vallée voisine de Sper Kunday afin de maintenir au nord les groupes insurgés les plus importants. La compagnie du 17e régiment du génie parachutiste (17e RGP) réalise des merlons et, pour crédibiliser cette action, un sous-groupement tactique interarmées (SGTIA)*[11] du 2e REP assure la protection des sapeurs. Un peu plus tôt, le service de soutien au stationnement avait fait réaliser des devis auprès des entrepreneurs locaux pour accréditer ce scénario. Deux compagnies sont infiltrées de nuit dans un terrain particulièrement difficile. Le même jour, une opération héliportée simule des déposes de combattants sur un col au nord des villages insurgés afin de semer le doute. La déception est un succès. Des insurgés en train de préparer une attaque sur le faux avant-poste sont même détectés et engagés pour éviter qu'ils ne viennent au

contact. Au petit matin, le village de Badspah est abordé par surprise, les légionnaires parachutistes sont rapidement au contact. À 7 heures, la section FOS est héliportée et peut fouiller le village pendant six heures en sécurité pour un bilan édifiant : cinquante roquettes de 107 mm, quatre-vingt-deux obus de mortier de 82 mm, quatre obus de 82 mm pour canon sans recul, quatre cents munitions de 7,62 mm, deux cents munitions de 14,5 mm, sept cents munitions de 9 mm, cinq fusils, un AK-47, vingt-sept fusées mortiers, deux fusées RPG-7, soixante-dix kilos de drogue, dix kilos d'explosifs et des composants d'EEI[123]. La tentative de réaction des insurgés est contrée par le GTIA. La surprise est du côté d'« Altor » : pour la première fois les insurgés sont face à un adversaire qui s'est mis en place de nuit. À la tombée du jour, il est temps de se replier. L'opération de déception sommaire a particulièrement bien fonctionné et l'audace d'« Incudine » – réaliser un coup de main de niveau bataillon dans une zone refuge[124] – a permis de toucher rudement les insurgés du Methar Lam.

En Kapisa, au cours de ce même été 2010, le GTIA « Hermès » cherche, quant à lui, à profiter des habitudes prises par les Français, habitudes bien remarquées par les insurgés[125]. En effet, ces derniers savent très bien que les opérations françaises durent en général quarante-huit heures et que, au moment de quitter une zone, les décrochages sont protégés par des tirs d'obus fumigènes et explosifs. Ce temps du repli est exploité par les insurgés : c'est là qu'ils causent les pertes les plus importantes aux forces françaises. Le GTIA « Hermès » s'efforce dès lors d'utiliser cette vulnérabilité, notamment lors de l'opération « Hermès Square II » des 4 et 5 août 2010 dans la vallée d'Alah Say au cours de laquelle les artilleurs déclenchent un tir de déception. Le colonel Michel de Mesmay, chef de corps du GTIA, explique : « Nous voulions donner l'impression aux insurgés que le GTIA rompait le contact en masquant ce mouvement par des feux fumigènes ou panachés. Cette phase était préparée en amont pour coordonner les feux avec la compagnie d'infanterie au contact. En effet, il

s'agissait de tirer au plus près des positions amies, souvent en deçà de la distance de sécurité. Les actions de l'ennemi se sont alors intensifiées et se sont heurtées aux unités qui n'avaient pas bougé[126]. »

Un peu plus tard, la 1re brigade mécanisée (1re BM), déployée en Kapisa-Surobi d'octobre 2011 à avril 2012 (TFLF 5), soit au début du transfert des responsabilités des zones tenues par les Français à la suite de l'annonce du retrait, s'évertue également à utiliser la diversion, un peu par défaut il est vrai. Elle cherche effectivement à prendre le meilleur des inévitables fuites partant de l'armée nationale afghane. Les plans d'une opération – « Hunting Spear 4 » – sont éventés et l'état-major l'apprend. Il décide donc de tirer avantage de cette situation en cherchant à persuader l'ennemi que cette opération est maintenue pour l'attirer vers la vallée de Bédraou alors que la TFLF va s'engager en vallée d'Alasay. C'est l'opération « Valley Flood » (9 au 25 janvier 2012) qui a pour objectif de repousser l'insurrection le plus loin possible de la *Forward Operating Base* (FOB)*[12] Tagab pour permettre le désengagement des forces françaises en sûreté. Cela se concrétise par le positionnement d'un volume de forces important à l'entrée de la vallée d'Alasay, déploiement que les insurgés peuvent interpréter comme un mouvement préliminaire avant une attaque en Bédraou. Ces unités servent aussi de butoir pour l'attaque menée par des forces plus importantes à partir du fond d'Alasay, en direction de la vallée de Tagab. En parallèle, « Valley Flood » a pour but de fouiller toute la vallée d'Alasay et de « contenir la ligne avant de l'ennemi au milieu de cette vallée » pour mettre du même coup à l'abri le point sensible de Tagab et l'axe Vermont[127]. Les insurgés sont surpris et doivent réagir rapidement. L'opération est un succès et permet entre autres le transfert du COP Alasay à l'armée nationale afghane (ANA) en sûreté.

Autre opération française en Afghanistan, « Hunting Spear 7 » (25-31 mai 2012) a pour objectif la sécurisation de la vallée de Tagab et la construction de trois avant-postes avec sept cents membres des forces de

sécurité afghanes et trois cents français du Battle Group « Acier ». Elle est accompagnée d'un plan de déception complexe conçu et conduit en grande partie par les équipes des opérations d'information[128]. Ce plan est baptisé « Tullius », du nom d'un personnage de l'album *La Zizanie* de la bande dessinée *Astérix et Obélix*, un agent secret adepte de la ruse et des actions d'influence, envoyé par César dans le village d'Abraracourcix pour distendre l'amitié des Gaulois. L'opération « Tullius » se déploie pour offrir de la liberté d'action aux forces françaises et afghanes dans la zone de construction des trois postes. Les objectifs sont : d'inciter les insurgés d'Alasay et Bédraou à ne pas rejoindre la zone de Tagab où se dérouleront les opérations, d'éviter que les insurgés de Tagab ne se montrent et de limiter les pertes civiles. Sont ciblés les chefs insurgés, la population et les forces de sécurité afghanes. Il faut persuader l'ennemi que des opérations vont avoir lieu en fond de vallée, notamment d'Alasay. On cherche aussi à faire croire que les postes en construction ne sont là que pour attirer les insurgés de Tagab et les détruire, et non pas pour limiter durablement les mouvements entre les vallées. Pour faire passer ces messages, plusieurs vecteurs sont utilisés : des tracts, le transfert d'informations sélectionnées vers l'armée afghane en « profitant » de sa compromission, la propagation de rumeurs, des convois sur l'axe « Vermont » (axe logistique principal) la veille du déclenchement pour laisser penser que les opérations dans la vallée d'Alasay commencent, des raids ciblés des forces spéciales, des tirs d'obus éclairants dans les vallées pendant toutes les nuits de l'opération afin de fatiguer les insurgés et surtout leur faire croire que des infiltrations de nuit ont lieu, des messages transmis par haut-parleurs*[13], la mise en place d'un détachement de liaison, d'appui et de soutien (DLAS*[14]) sur le versant sud de l'entrée d'Alasay pour convaincre d'une opération à venir dans ce secteur, des vols de drones en fond de vallée, etc. Les effets de ces actions de déception sont observés grâce à des écoutes et au renseignement humain. Si, répétons-le, il est toujours difficile de mesurer le succès d'une opération

de déception, les avant-postes sont bel et bien construits et la liberté d'action est conservée. Les insurgés sont surpris et ne réagissent que le deuxième jour. Les opérations d'information permettent aussi l'évacuation de la zone par une partie des civils, limitant ainsi les victimes.

De façon générale, les opérations pour se désengager des postes sont complexes et donc l'occasion d'employer la déception. Comme il est alors impossible de « jouer sur la surprise en termes de calendrier et de mode de désengagement (obligation de transférer les sites), ni sur le terrain car les axes contraignent la manœuvre logistique[129] », il reste deux possibilités : tromper sur le point d'application et sur le tempo. Pour « brouiller les esprits sur le point d'application » lors du transfert de l'avant-poste Uzbeen en juin 2012, le GTIA « Wild Geese » mène une petite opération de déception[130]. Un message est diffusé sur « Radio Surobi » pour prévenir la population qu'une opération majeure serait bientôt lancée jusqu'au fond de la vallée, soit plus en avant par rapport à l'avant-poste. Cette information est entretenue par des vols de drones, des mouvements de blindés et d'infanterie, des reconnaissances d'hélicoptères français, mais aussi le transit organisé d'appareils américains au-dessus de la zone. Cette manœuvre d'intoxication fonctionne et le démontage de l'avant-poste peut être effectué en sécurité. La guerre électronique permet en outre de détecter le moment où les insurgés ont compris le stratagème, et si dès le lendemain des roquettes tombent à proximité de la position, le bataillon est prêt à la quitter. Pour une autre opération de désengagement, celle de l'avant-poste Anjiran, ce sont les alliés de l'armée afghane eux-mêmes qu'il faut tromper, en avançant de quarante-huit heures le moment de retrait sans les prévenir, afin d'éviter les fuites[131]. Le convoi, lui, arrive à l'aube, bien plus tôt qu'à l'habitude – ce qui a nécessité une ouverture de route la nuit par le génie.

En 2011, cette fois lors de l'opération « Harmattan », un groupe aéromobile de combat de l'armée de terre est embarqué sur le BPC*[15] *Tonnerre* avec pour mission de mener des raids en Libye face à une armée

capable de manœuvrer et disposant encore de quelques équipements lourds. Par ailleurs, de nombreux guetteurs sont présents sur la côte. Les Français mènent par conséquent leurs raids de nuit – les soldats libyens ne disposent pas de moyens de détection thermique, mais le son reconnaissable des voilures tournantes demeure. De plus, après les premiers tirs de roquettes qui, avec leur panache vert lumineux caractéristique, trahissent la position des hélicoptères, la précision des Libyens s'améliore. Surtout, la répétition des raids sur une même zone rend les Français prédictibles. Il faut donc recourir à la ruse pour conserver l'ascendant[132]. Des frappes d'artillerie navale depuis les frégates françaises sont utilisées pour masquer le bruit des hélicoptères[133]. Des roquettes sont tirées dans des zones libres à proximité des positions ennemies supposées pour les forcer à se dévoiler par leurs tirs. Une opération héliportée sur une plage est simulée pour pousser l'ennemi à manœuvrer. Un raid, particulièrement efficace, est lancé en deux vagues alors que tous les autres se sont faits en une seule. L'ennemi est alors pris sous le feu des Tigre et des Gazelle alors qu'il n'est plus sur ses gardes. Dernier exemple, une diversion est menée par un Tigre volant seul en direction du vieux port de Brega en laissant volontairement son signal d'identification aéronautique allumé (IFF). Le pilote de ce Tigre explique : « À quelques secondes de vol du port, j'éteignis le signal et fis demi-tour pour rejoindre mon escadrille qui volait en direction de la côte ouest de Brega. Lors de notre arrivée sur la côte, une compagnie ennemie roulait à toute allure en direction du vieux port. Nous arrivions alors sur leur flanc et aucun véhicule de combat n'en réchappa[134]. »

Les autres opérations extérieures qui ont eu lieu pendant et après l'engagement en Afghanistan ont aussi été l'occasion de mener quelques actions de déception. Cependant, leur caractère récent et sensible ne permet d'en faire ressortir que quelques bribes. La ruse n'est pas absente des opérations menées par la France au Sahel, mais l'immensité de la zone d'action de « Barkhane » et les moyens taillés au plus juste, en particulier

les moyens aéromobiles, rendent la tâche délicate pour surprendre les groupes armés terroristes (GAT) car il est ardu de camoufler une rame de véhicules atteignant souvent trois kilomètres de long et roulant à 35 km/h. Lors de la saison des pluies, les lenteurs de déplacement annulent tout effet de surprise. De plus, moyennant rétribution, des informateurs renseignent les GAT sur la localisation des Français[135].

Maskirovka *2.0 : incertitude et ambiguïté*

Même si, dès le début des années 1980, les performances militaires soviétiques, puis russes, ne permettent pas réellement de mettre en avant la *maskirovka*, ce procédé demeure un levier stratégique et tactique dans la Russie de l'après-guerre froide[136]. Cette continuité ne doit pas étonner : les chefs militaires de l'Armée rouge sont pour la plupart restés en fonction. Dans les années 1990 et 2000, le concept de *maskirovka* fait l'objet d'intenses débats théoriques. Dans les revues militaires russes, les « conditions nouvelles » de la guerre sont discutées et des auteurs soulignent, entre autres choses, le besoin d'un camouflage de haute technologie, de leurres, d'hologrammes et de drones, ou expliquent que la désinformation est un outil de premier plan pour tromper l'adversaire[137]. Par ailleurs, une structure de commandement dédiée perdure : le 5^{e} bureau du directorat des opérations au sein de l'état-major général des forces armées est ainsi en charge de la confrontation informationnelle et de la déception.

Pour bien comprendre ce qu'est devenue la *maskirovka* aujourd'hui, il faut s'intéresser à l'évolution des concepts d'emploi russes. En 2013, celui de « guerre de nouvelle génération » (qui n'est pas une doctrine[138]) est présenté par le général Gerasimov, chef d'état-major des armées, dans un discours réactualisé en 2018, puis en 2019. Dans ce type de guerre, le

principal champ de bataille est « la conscience, la perception et les calculs stratégiques de l'adversaire[139] ». Elle marque de même un retour de la stratégie dite « intégrale » avec des opérations de haute intensité*[16][140], des frappes décisives (air, mer, terre, spatial, cyber) dans la profondeur, la conjonction d'opérations conventionnelles et asymétriques (recours aux compagnies militaires privées, utilisation de *proxies**[17][141], actions de déception, etc.) et l'emploi massif de nouvelles technologies comme le cyber, la robotique et des vecteurs de frappe de très longue portée. L'importance accordée à la désinformation répond évidemment à l'omniprésence de la connectivité qui permet de diffuser toujours plus facilement de fausses informations, alors qu'il est de plus en plus ardu de convaincre qu'elles sont fausses. La multiplication des capteurs est une autre explication : se camoufler est devenu plus complexe, il est donc plus facile de se tourner vers la désinformation et la simulation. Le changement de nature de l'adversaire – Moscou ne fait plus face à une menace existentielle – a aussi poussé à ne plus se concentrer sur la surprise stratégique mais plutôt sur la recherche de la confusion. Enfin, un tournant historique a pareillement participé à placer les opérations d'information au cœur de la stratégie russe en général et de la *maskirovka* en particulier : les « printemps arabes » de 2011 perçus par Moscou comme inspirés et soutenus par l'Occident. Le président Poutine fait alors intégrer dans la doctrine militaire « le potentiel de protestation de la population » comme l'une des variables les plus importantes des conflits armés[142]. La *maskirovka* conserve par ailleurs son caractère global, comme le suggère l'accent mis sur l'intégration intergouvernementale dans la doctrine militaire russe de 2014.

Cette centralité entretenue de la *maskirovka* et son évolution transparaissent dans les conflits auxquels participe la Russie à partir de 2008, année pivot, et jusqu'en 2021 : elle mute, passant d'une méthode visant la surprise à un moyen d'obtenir de la liberté d'action en créant de

l'incertitude, de l'ambiguïté, afin de pouvoir manœuvrer dans une « zone grise ». Le premier conflit mettant en avant ces évolutions est celui de Géorgie en 2008. Le 7 août, les Géorgiens frappent des positions des séparatistes en Ossétie du Sud. Le gouvernement de Mikheil Saakachvili répond à des mois d'attaques au mortier et à l'arme légère depuis l'enclave. Le 8 août, alors que se déroule la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Pékin, les chars russes entrent en Géorgie. Moscou lance des attaques aériennes et des combats ont lieu entre les troupes russes et géorgiennes en Ossétie du Sud, puis en Abkhazie. Au-delà de ces actions physiques, la Russie mène aussi une nouvelle forme de manœuvre virtuelle. Pour la première fois, il semble bien que des activités cyber aient été coordonnées avec des actions cinétiques. Dès le 20 juillet, les sites Internet et les serveurs géorgiens sont l'objet d'attaques : cinquante-cinq sites sont défacés*[18] ou bloqués, 35 % du réseau Internet géorgien souffre de dysfonctionnements pendant les attaques, avec un pic les 8, 9 et 10 août, soit pendant l'offensive russe[143]. Du matin du 8 août au mitan du 11 août, trente-huit sites géorgiens et occidentaux (ministères géorgiens, banque nationale, ambassades, etc.) sont hackés dans des intervalles de trente minutes, tendant à montrer que l'attaque est coordonnée[144].

La Russie pratique également une guerre de l'information autour de trois thèmes. Premièrement, dépeindre le président géorgien Saakachvili en particulier et les autorités géorgiennes en général comme les agresseurs. Deuxièmement, expliquer que les autorités russes n'ont d'autre choix que d'intervenir pour garantir la protection de leurs citoyens. Troisièmement, asséner que les États-Unis et l'OTAN ne sont pas légitimes pour critiquer les activités russes en raison des actions antérieures de l'OTAN au Kosovo et ailleurs[145]. Moscou accuse de surcroît les Géorgiens de nettoyage ethnique. Tout cela afin de minimiser les possibilités de réponse internationale. Si le succès militaire russe après seulement cinq jours de combat est net, si les activités cyber entravent bel et bien la capacité du

gouvernement géorgien à réagir, répondre et communiquer, en revanche l'effort de propagande n'est pas vraiment une réussite auprès de l'opinion publique occidentale, essentiellement à cause de la « grossièreté » des tactiques employées et d'une influence limitée sur les grands médias internationaux[146]. Ces faibles performances n'échappent pas aux Russes, naturellement, ce qui les pousse à mettre sur pied des unités spécialisées dans le domaine du cyber[147].

Ensuite, en Crimée et au Donbass ukrainien de 2014 à février 2022, la Russie, s'appuyant sur les leçons apprises en Géorgie, emploie plusieurs mesures de déception afin de masquer son engagement militaire et ses méthodes tactiques, de dissuader les interventions extérieures et de tenter de contrôler l'opinion publique. Il s'agit alors notamment de créer un doute suffisant pour empêcher une réaction rapide du gouvernement ukrainien et des démocraties occidentales. L'effort russe dans le domaine de la déception s'est avant tout porté sur la désinformation.

Le 27 février 2014, alors que des manifestations prorusses et proeuropéennes ont pris de l'ampleur depuis quelques jours, des forces spéciales russes en uniforme banalisé vert et le visage masqué – connus plus tard comme les « petits hommes verts » – saisissent le bâtiment du Conseil suprême de Crimée et celui du Conseil des ministres à Simferopol. Le même jour, les troupes russes, assistées par la police locale, les *Berkut*, prennent le contrôle des principales routes menant à Sébastopol et établissent des points de contrôle, notamment sur l'isthme de Perekop et la péninsule de Kertch. La Crimée est isolée de l'Ukraine[148]. C'est le début d'une « opération de saisie » dans la plus pure tradition stratégique russe : dans un contexte de dissuasion mutuelle, s'emparer brutalement d'un point en profitant du délai dont l'autre a besoin pour réagir. Le temps qu'il y parvienne, il est trop tard, puisque la situation de dissuasion initiale est de nouveau en place[149]. Dans les jours qui suivent, les « petits hommes verts », qui parviennent à convaincre la population qu'ils ne sont pas hostiles et

qu'ils sont des forces locales[150], accroissent leur emprise sur la péninsule : l'aéroport et la télévision d'État passent sous leur contrôle, les bases militaires ukrainiennes sont encerclées, les centres de commandement et de contrôle ainsi que les sites de la défense aérienne ukrainienne sont saisis pour sécuriser l'arrivée des renforts (une escadrille d'hélicoptères d'attaque et une brigade mécanisée). Selon le général russe Anatoly Zaïtsev, le strict silence radio des troupes russes, combiné à de multiples opérations de désinformation, a permis de tromper les services de renseignements ukrainiens et occidentaux[151]. Le 16 mars, une « consultation » est organisée : elle est favorable au rattachement de la Crimée à la Russie. Le 18 mars, des représentants de la Russie et de la Crimée signent le traité d'adhésion de la république de Crimée à la Fédération de Russie. Une semaine après cette signature, les 22 000 soldats ukrainiens en Crimée déposent les armes, épuisés, le moral brisé, abandonnés par leur gouvernement. Au total, l'annexion ne fait que quatre victimes[152].

Moscou nie son implication pendant un an, déclarant que ces « petits hommes verts » sont des miliciens et qu'il est aisé d'acheter des uniformes russes[153]. Et de souligner que de nombreux volontaires ont rejoint les zones de combat et que d'autres sont des citoyens russes en vacances[154]. Le 17 avril 2014, le président Poutine admet finalement l'implication militaire de son pays, niant cependant toute préméditation. Le gouvernement ukrainien sait quant à lui pertinemment que des soldats russes sont en Crimée, mais au début de la crise il a les plus grandes difficultés à comprendre leurs intentions et craint qu'une réaction militaire ne provoque une invasion, ce qui ralentit sa propre réaction. Quatre modes d'action principaux des Russes ont contribué à créer de l'incertitude[155]. Le premier a débuté bien avant l'annexion, dans les années 1990 : il s'agit de la *pasportizatsiya*, c'est-à-dire la délivrance de passeports russes en Crimée. Les autorités ukrainiennes ont en quelque sorte perdu le contrôle d'une partie de leur population. Le deuxième mode d'action est l'apparition

soudaine des « petits hommes verts » le 27 février 2014 à Simferopol et plus tard dans toute la Crimée. Autorités ukrainiennes et soldats n'avaient au départ aucune idée de ce que faisaient les Spetsnaz russes et sous quel genre de mandat ils opéraient. Ces derniers ont créé un niveau élevé d'agitation et un fort sentiment de menaces pour les autorités ukrainiennes. Troisième mode d'action : les grands exercices menés sur territoire russe, près de la frontière ukrainienne. Près de 95 000 soldats y sont mobilisés, dont 50 000 faisant partie d'unités de combat. Cette démonstration de force, visible et non violente, fait peser la menace d'une attaque conventionnelle et contribue à détourner l'attention et les ressources des autorités ukrainiennes tout en aidant à dissuader les puissances extérieures d'intervenir. Enfin, le quatrième mode d'action des Russes pour créer de l'incertitude est d'organiser des groupes prorusses pour aider les Spetsnaz sur des points de contrôle et pour bloquer et occuper des bâtiments gouvernementaux.

Cette opération d'annexion de la Crimée est précédée (puis accompagnée) d'actions psychologiques menées par le GRU (service de renseignements militaires russe), d'abord dans le but de préparer l'opinion et des leaders politiques clés à l'action militaire. Dès 2010, les services ukrainiens signalent que des membres du gouvernement sont la cible de malwares*19 d'espionnage (« Snake », « Uroboros » ou encore « Turla »). Alors que l'attaque se déclenche, début mars 2014, Ukrtelecom (opérateur ukrainien de télécommunications ayant, à l'époque, le monopole en Ukraine et en Crimée) rend compte de la destruction de câbles à fibre optique et de la saisie de ses bureaux. Les communications de la marine ukrainienne sont brouillées. Les téléphones portables de membres du gouvernement ukrainien sont soumis à une attaque par usurpation d'adresse IP. Les sites Internet gouvernementaux subissent des attaques par déni de service*20 et des défacements qui auraient été menés par des groupes de hackers prorusses comme CyberBerkut156. De faux profils Facebook et VKontakte

personnifiant des citoyens ukrainiens s'opposant aux manifestations qui se déroulent à Kiev sont créés[157]. Le gouvernement russe aurait aussi dépensé 19 millions d'euros pour rémunérer six cents personnes afin qu'elles réagissent en permanence à des articles, écrivent des commentaires ou encore publient des posts sur les réseaux sociaux[158]. La désinformation est massive sur Internet pour discréditer le gouvernement ukrainien, notamment en voulant persuader qu'il abandonne ses forces au front[159]. Il s'agit également de présenter l'opération comme une insurrection locale appelant à l'aide. Toutes ces actions contribuent à un black-out informationnel qui crée un « brouillard d'incertitude » et détruit la possibilité même d'une argumentation rationnelle[160] : « Le but n'était pas de cacher mais de pouvoir nier[161] », afin de limiter une intervention extérieure. Cela fonctionne d'autant mieux que le gouvernement ukrainien n'a pas su contrer ces activités, notamment en ne coopérant pas avec ses groupes de hackers nationaux alors même que les Russes auraient surtout utilisé des groupes d'hacktivistes[162].

Le déploiement de soldats russes le long de la frontière ukrainienne – à l'été 2014, les forces de Moscou sont diminuées de moitié mais conservent leur pouvoir d'attraction en détournant en partie l'attention des Ukrainiens[163] – sert aussi aux opérations dans l'est de l'Ukraine, en appui de séparatistes qui ont débuté leurs actions le 7 avril 2014 par la prise du bâtiment gouvernemental de Donestk. La situation y est plus complexe qu'en Crimée pour les Russes : ils n'y possèdent pas de bases militaires, la population leur est moins favorable et la zone à contrôler est beaucoup plus vaste. L'armée ukrainienne lance une large offensive pour reprendre le contrôle de l'ensemble de son territoire (dont Donetsk et Louhansk) mais elle est finalement contrée par un engagement militaire russe très important[164]. En septembre 2014 une trêve est décidée. Elle est suivie par une invasion de l'Ukraine et la prise de deux cents kilomètres carrés. Le gouvernent ukrainien doit accepter les accords de Minsk le 12 février 2015.

La Russie semble bien faire appel à ce qui peut être analysé comme du « contrôle réflexif » au niveau stratégique[165]. Par exemple, en faisant montre de coopération afin de briser la volonté de l'adversaire. Les tentatives de mise sous pression de la communauté internationale vont jusqu'à des références à l'arme nucléaire[166]. Quelques heures après les accords de Minsk, les séparatistes se saisissent de Debaltseve. Lors de ces combats, les Russes emploient des moyens non militaires pour entraver les réactions de la communauté internationale[167]. Des convois d'aide humanitaire, très surveillés par les observateurs internationaux, sont notamment utilisés pour détourner l'attention alors que sur d'autres points de passage se déroule le transfert d'hommes et d'équipements militaires[168].

Cependant, c'est surtout sur le plan de l'emploi de la guerre électronique et du cyber que le conflit en Ukraine de 2014-2015 est significatif pour les opérations de déception. La guerre électronique a toujours été un point fort des forces soviétiques et elle a été promue à nouveau à compter de 2008, dans le sillage de réformes visant à moderniser les forces armées russes[169]. L'efficacité de ces moyens est redoutable dans le Donbass, les capacités de guerre électroniques étant pleinement intégrées dans la manœuvre. La guerre électronique russe en Ukraine participe de cette façon à la neutralisation des feux de précision adverses, relaie les opérations militaires d'influence via la transmission de messages sur les réseaux de communication adverses, pousse l'ennemi à dévoiler ses propres feux ou moyens d'attaque électroniques, etc. En somme, se crée ainsi une véritable « *maskirovka* électronique[170] ».

Le domaine cyber, quant à lui, est peu employé en coordination directe avec les actions cinétiques[171] ; il est d'abord utilisé pour obtenir du renseignement en source ouverte, via les posts sur les réseaux sociaux, permettant de mieux comprendre le déploiement des forces (ce qui est d'ailleurs valable dans les deux camps[172]). En effet, les matériels ukrainiens, anciens et peu connectés, ne sont pas des cibles possibles, à

l'inverse des moyens de communication. Les infrastructures de téléphonie mobile utilisant le protocole SS7*21 sont attaquées par des plateformes russes RP-377LA Lorandit afin de contaminer les téléphones des soldats ukrainiens présents sur la ligne de front avec des malwares (dont certains permettant d'obtenir leur géolocalisation) et d'intercepter leurs communications[173]. Les Russes sont aidés : Vodafone Ukraine est une filiale du russe Mobile TeleSystems et le système de communication ukrainien, développé essentiellement pendant la période soviétique, inclut le SORM (« système pour activité d'enquête opératoire ») mis en place par le FSB pour surveiller les communications[174]. Les soldats ukrainiens ont pour la plupart conscience du danger que représente l'utilisation d'équipements de communication non chiffrés, mais, pour beaucoup, « il faut tout de même encore vivre ». Collectivement, ce problème d'utilisation de moyens non cryptés se pose surtout à partir du niveau bataillon, à cause de la pénurie de ressources. On évoque parfois le chiffre ahurissant d'une radio pour trois cent cinquante hommes, ce qui pousse inévitablement à utiliser des moyens commerciaux[175]. Des attaques par déni de service ont aussi rendu inopérantes certaines lignes d'infrastructures, empêchant les communications sécurisées entre bataillons et PC sur les arrières.

Les Russes mènent également des actions psychologiques visant le moral des troupes au contact et de l'arrière. Des messages sont ainsi adressés à des familles. On y annonce qu'un époux ou un fils a été tué. D'autres sont envoyés aux hommes sur le front, où on les implore de revenir à la maison. Des soldats ukrainiens reçoivent aussi des SMS leur signalant que les chefs de leur bataillon se sont rendus, que leur unité est encerclée ou que des proches sont décédés. Au-delà du choc moral, cette ruse peut les conduire à émettre avec leur téléphone portable, et donc à révéler leur position. Il s'agit bien pour les Russes de coupler l'effet psychologique à l'effet tactique[176].

Une action, dont l'existence et la nature exacte sont certes débattues[177], est néanmoins une excellente illustration de ce que peut être une ruse cyber à une époque où les objets connectés sont omniprésents[178]. « Poprd30.apk », une application Android développée début 2013 par Yaroslav Sherstuk, un officier ukrainien de la 55e brigade d'artillerie, et destinée à faciliter le calcul des éléments de tir pour un canon D-30 (faisant passer le processus de quelques minutes à quinze secondes), aurait été infestée par un malware, le X-Agent, possiblement par le groupe de hackers russes « Fancy Bears ». Cette application, diffusée sur VKontakte à partir d'avril 2013, est détectée pour la première fois en décembre 2014 dans une version vérolée sur un forum militaire ukrainien en langue russe. Potentiellement, une partie des artilleurs ukrainiens qui ont utilisé cette application entre 2014 et 2016, dont au moins une unité combattant les troupes russes dans l'est de l'Ukraine, ont transmis des informations précieuses à leurs adversaires. Certes, il est peu probable que cette application puisse donner des positions suffisamment précises pour diriger un tir (la transmission des coordonnées GPS ne semblait pas possible), mais elle pourrait permettre de localiser de façon grossière les unités ukrainiennes et d'envoyer ensuite un drone pour en préciser la position. Elle aurait aussi autorisé l'accès aux contacts, SMS, données Internet et d'appels des détenteurs de smartphones, autant de renseignements très intéressants lorsqu'on cherche, par exemple, à déterminer l'ordre de bataille d'une unité[179].

Ainsi la guerre de Géorgie de 2008 marque-t-elle un tournant dans l'approche russe de la propagande, approche qui s'adapte au nouveau contexte informationnel. L'explosion de la connectivité offre tout un panel d'outils inédits pour mettre en œuvre ce qui ressemble beaucoup à la théorie du « contrôle réflexif » développée dans les années 1960-1970[180]. Le but reste le même : distordre le processus de décision de l'adversaire et exploiter les actions qui en résultent. Ce qui est désormais recherché, ce

n’est pas une capacité de déni permanent, mais une fenêtre d’ambiguïté temporaire offrant un créneau suffisant pour atteindre les objectifs avant que l’adversaire puisse réagir. Pour y parvenir, le moment clé d’une opération devient le temps préliminaire également appelé « façonnage », c’est-à-dire la phase qui précède l’engagement physique sur le théâtre d’opérations. La déception a un grand rôle à tenir, puisqu’elle peut ralentir le processus de décision en jouant sur ses trois premiers temps : la détection, l’attribution, puis la décision[181]. L’objectif étant de rester sous un seuil critique à déterminer, c’est le succès des opérations préliminaires, c’est-à-dire le plus souvent des opérations de déception initiales, qui détermine le passage aux actions ultérieures pour atteindre des objectifs politico-stratégiques au moindre coût.

En Ukraine et en Crimée en 2014-2015, à court terme, les succès militaires russes sont importants et les opérations de déception sont indéniablement un facteur clé de ces réussites. Tout le long de l’action en Ukraine, il y a une volonté de tromper en prétendant que les forces séparatistes étaient locales, complétées seulement de quelques volontaires venus de l’autre côté de la frontière. Lorsque cette version est mise en cause, des efforts importants sont fournis pour offrir à la population russe un contre-discours portant sur la légitimité des intérêts nationaux ou le déploiement de trolls sur Internet pour combattre ceux qui expriment une opinion contraire[182]. Il est clair que ce contre-narratif a contribué à créer de l’ambiguïté, rendant plus difficile la tâche du gouvernement ukrainien qui n’a pas une vision claire de la situation. Les opérations de déception russes ont aussi créé un sentiment de danger, refrénant probablement les puissances occidentales dans leur soutien à Kiev. Ces réussites démontrent bien l’importance des réseaux sociaux qui facilitent clairement la tâche dans le domaine de la désinformation et de l’influence. Par ailleurs, le fait que la Russie ne recherche pas impérativement à se conformer aux lois internationales lui facilite la tâche.

Pour autant, même si la prise de contrôle de territoires par Moscou a contribué à voir les opérations de 2014-2015 comme des succès et à porter aux nues la maîtrise russe de la guerre hybride, le bilan est probablement à modérer, y compris dans le domaine de la déception[183]. Les raisons sont multiples : maturité de la société civile en Ukraine, difficulté à convaincre par la désinformation hors d'une sphère d'influence, pouvoir d'Internet qui sert aussi à démonter la désinformation – par exemple avec l'utilisation de photos que les soldats russes ou leurs soutiens ont eux-mêmes postées sur les réseaux sociaux*22184 –, ou encore diffusion de vidéos de soldats russes capturés par les Ukrainiens s'identifiant eux-mêmes et expliquant leurs activités[185]. Au final, en dehors de la Russie, les actions de déception de Moscou n'ont trompé que très peu de personnes. Employer la déception pour entretenir le flou et ainsi immobiliser au maximum l'adversaire plutôt que de chercher à l'intoxiquer pour le faire agir est certainement en partie à l'origine du manque d'efficacité des opérations de déception russes.

Ces limites trouvent d'ailleurs un fort écho début 2022. Le 24 février, en donnant l'ordre d'envahir l'Ukraine, Vladimir Poutine s'inscrit dans une pensée stratégique russe coutumière des coups de force et met fin à huit ans de stratégie indirecte intégrale contre Kiev[186]. L'histoire de cette guerre reste à écrire mais, quel que soit le niveau considéré – tactique, opératif et stratégique –, la *maskirovka* ne semble pas avoir eu un rôle décisif dans les opérations russes. La sous-estimation de l'adversaire ukrainien par Moscou y est probablement pour quelque chose : nul besoin de ruser lorsque l'on possède une supériorité écrasante, estime-t-on le plus souvent. Les actions de manipulation psychologico-informationnelle n'ont pas pris et, pour peu qu'elle fût recherchée, la surprise stratégique et tactique n'a pas été au rendez-vous. Les tentatives de masquer les préparatifs de l'invasion par des manœuvres[187] – rappelant la Tchécoslovaquie en 1968 – ont été vaines. Les services de renseignements américains et britanniques ont très largement alerté sur une invasion à venir[188] et, par exemple, un plan détaillé a été

publié dans le *Washington Post* début décembre 2021[189]. Les Ukrainiens ont pu se préparer et disperser une partie de leurs moyens. Par ailleurs, toutes les tentatives russes d'attaques sous fausse bannière pour justifier l'invasion ont été éventées[190]. Une fois l'offensive lancée, il a été possible de noter quelques essais de ruses. Le 16 mars 2022, une vidéo *deepfake* du président ukrainien Volodymyr Zelensky appelant à rendre les armes a par exemple été publiée sur les réseaux sociaux et sur la page, piratée, du site d'information *Ukraine 24*. Techniquement peu crédible et contrée très rapidement par une communication de Zelensky lui-même, elle ne semble pas avoir eu d'effet[191]. Pour autant, ce qui a surtout frappé au début de l'invasion, c'est que des fondamentaux tactiques de la *maskirovka* ont été enfreints par les militaires russes avec une pratique du camouflage peu efficace[192], l'utilisation de moyens de communication non cryptés[193], ou encore une capacité de guerre électronique – apparemment – moins utilisée[194]. Le cyber, peu visible, a été très employé, mais pas en appui direct des opérations militaires, à l'exception, peut-être, du piratage du réseau ferroviaire biélorusse revendiqué par un groupe de cyberactivistes (Cyber Partisans)[195], une action qui reste sujette à caution. Enfin, le thème de la ruse est apparu début avril 2022 pour tenter de justifier l'ampleur de l'offensive et faire passer l'échec de la prise de Kiev pour une manœuvre de diversion alors que l'objectif principal aurait été le Donbass. Les faits démentent cette tentative d'explication : cinq armées russes et des forces aéroportées ont été fixées dans le nord du pays alors que les forces ukrainiennes ont peu bougé du Donbass, bien loin, donc, de ce qu'est une diversion.

Au bilan, les conflits en Crimée et au Donbass, puis le retour de la guerre de haute intensité en Europe début 2022, ont entraîné la remise en avant de la déception et du camouflage dans les armées occidentales. Les pertes ukrainiennes face à l'artillerie, comme à Zelenopillya à l'été 2014, où deux bataillons mécanisés auraient été neutralisés en trois minutes par un tir

de lance-roquettes multiple après avoir été détectés par des drones et avoir eu leurs communications brouillées[196], ou encore l'exemple des unités mécanisées de Kiev qui, face à la menace d'observation par les drones et de tirs indirects, et même pour un arrêt court, doivent se camoufler immédiatement pour se protéger marquent les esprits des officiers des armées de l'OTAN et les poussent à revoir des savoir-faire oubliés, dont la déception[197]. Il est vrai que le contraste est net avec leurs doctrines qui, généralement, cherchent davantage à jouer sur la vitesse et la manœuvre – et pas sur la dissimulation – pour prendre le dessus. Le contraste apparaît tout aussi saisissant avec leurs expériences militaires récentes (que ce soit les missions de Casques bleus ou les opérations en Afghanistan) où il a surtout été question de montrer sa force plutôt que de se camoufler ou de surprendre l'ennemi, et où le recours à la ruse est passé au second plan tant la supériorité conventionnelle était massive. À partir de 2014-2015, la prise de conscience est réelle. En juin 2019, le général Bosser, alors chef d'état-major de l'armée de terre française, déclarait par exemple : « Dans notre doctrine d'emploi, nous avons un peu oublié les actions de déception. Nous allons fêter demain le soixante-quinzième anniversaire du Débarquement. Or, l'année du Débarquement, a été conduite une opération de déception exceptionnelle, dénommée "Fortitude". Si pour nos amis britanniques la déception est restée dans la doctrine, nous l'avons un peu évacuée. C'est dommage, car la déception est une capacité majeure qui va du simple camouflage jusqu'à des manœuvres de grande ampleur[198]. » Son successeur, le général Burkhard, se place dans la continuité à l'été 2020 : « Nous avons trop longtemps laissé en friche la ruse. C'est une excellente école pour nos jeunes cadres qui doivent très tôt comprendre les mécanismes des perceptions. Cela commence par la manœuvre tactique de la compagnie qui doit systématiquement s'efforcer de tromper l'ennemi et cela se prolonge avec l'équipement de nos unités en moyens de leurrage. "Fortitude", toutes proportions gardées bien évidemment, reste aussi une

bonne source d'inspiration pour mes officiers qui travaillent sur la déclinaison de la vision stratégique. Enfin, une bonne prise de conscience de l'art de la ruse peut nous aider à nous prémunir contre cette menace que nos ennemis maîtrisent quelquefois très bien[199]. » Plusieurs travaux de réflexion ont été menés, mais pour autant le retour de la déception peine à se concrétiser réellement dans les armées de l'OTAN[200].

---

*1. Douze hommes dans les divisions lourdes et parachutistes, six dans les divisions légères, dix-neuf au niveau du corps. Ils forment la base de la cellule de planification au sein du G3, le bureau dédié à la conduite des opérations.

*2. United States Central Command, l'un des onze Unified Combatant Command dépendant du département de la Défense des États-Unis (DoD). Il est responsable des opérations militaires des États-Unis au Moyen-Orient, en Asie centrale et en Asie du Sud.

*3. Pendant la période des Trois Royaumes (220-280), Han Sin, par exemple, prépare une flotte de navires pour faire croire au roi Pao qu'il va franchir à Lin-Chin un cours d'eau, malgré une forte opposition, mais déploie une plus petite force amphibie à Hsia-Yang, où ses troupes emploient aussi des radeaux pour traverser. Il peut ainsi lancer une attaque de revers dévastatrice sur l'armée de Wei. Ralph D. Sawyer, *Lever of Power : Military Deception in China and the West*, CreateSpace, 2017, p. 262.

*4. Film de Ronald Neame de 1956, tiré du témoignage de Montagu.

*5. SCUD désigne une famille de missiles balistiques à courte portée développée à compter des années 1950 par l'URSS.

*6. Le M998, *High mobility multipurpose wheeled vehicle* (HMMWV ou Humvee), est un véhicule de transport à roues de l'U.S. Army fabriqué par AM General. De très nombreux exemplaires ont été donnés à l'armée irakienne.

*7. Cette manœuvre de bascule est probablement inspirée de la bataille d'Aix-la-Chapelle en 1944.

*8. Par exemple, en septembre 2012, les talibans lancent une attaque contre Camp Bastion, dans le Helmand. Un groupe important d'hommes habillés en uniforme américain parviennent à s'y infiltrer et à attaquer les abris des aéronefs.

*9. Il a été déterminé cinq « niveaux de nuit » selon la luminosité. Le niveau 1 correspond à une nuit très claire de pleine lune, le niveau 5 correspond à une nuit sans lune avec une couche nuageuse et hors zones habitées.

*10. « Le groupement tactique interarmes (GTIA) constitue l'élément tactique de base capable d'obtenir un effet significatif dans le cadre d'une mission élémentaire. Il se compose d'un noyau dur

provenant d'un bataillon/régiment de la fonction opérationnelle "combat de contact", qui lui confère son métier principal et sa cohésion, ainsi que d'unités ou éléments détachés d'autres fonctions » (source : « Base documentaire tactique à l'usage des stagiaires de l'école d'état-major »).

*11. Un SGTIA est une unité *ad hoc* de niveau compagnie formée généralement d'une unité d'infanterie ou de cavalerie blindée associée selon les missions à des éléments d'appui et de soutien.

*12. Base militaire située en zone de combat, qui assure le soutien logistique des unités de cette zone et contribue à la sécurité et à la bonne exécution des missions opérationnelles.

*13. Ces haut-parleurs de haute puissance sont d'ailleurs utilisés depuis 2010 pour diffuser des bruits d'hélicoptères afin d'effrayer les insurgés qui craignent tout particulièrement ces actions.

*14. Le DLAS a pour objectif de fournir aux unités partenaires afghanes déployées sur le terrain l'ensemble des capacités d'appui, de renseignement, de feux et de commandement dont dispose la brigade française.

*15. Bâtiment de projection et de commandement. Depuis le 1er janvier 2019, la nouvelle dénomination est porte-hélicoptères amphibie (PHA).

*16. Définition de la haute intensité retenue par l'armée de terre française : « Affrontement soutenu entre masses de manœuvre agressives se contestant jusque dans la profondeur et dans différents milieux l'ensemble des champs de conflictualité (physique et immatériel) et dont l'objectif est de vaincre la puissance de l'adversaire. »

*17. Les *« proxy wars »* désignent les « guerres par procuration » qui se définissent « comme l'engagement indirect d'un tiers dans un conflit armé dans le but d'influencer son issue ». « Ce caractère indirect interdit tout emploi de forces de combat – même clandestines – par le procurateur. Le principal mode d'hybridation passe donc par le déploiement de conseillers militaires ainsi que d'une assistance technique et financière. »

*18. Le défacement, ou défiguration, désigne une modification non sollicitée de la présentation d'un site Internet à la suite d'un piratage.

*19. Un malware est un logiciel malveillant développer dans le but de voler des données personnelles, financières ou commerciales.

*20. L'attaque par déni de service, ou DoS (*Denial of Service*), vise à perturber ou paralyser le fonctionnement d'un serveur informatique en le bombardant à outrance de requêtes erronées.

*21. Le SS7 (système de signalisation n° 7) est un ensemble normalisé de protocoles utilisés dans les réseaux téléphoniques publiques commutés pour traiter les appels.

*22. Ce qui poussera l'armée russe à faire des rappels sur l'impératif de discrétion pour ses soldats déployés, puis à totalement interdire aux soldats en service de porter des équipements électroniques capables d'enregistrer ou transmettre des positions géographiques, des photos ou des données audio.

7
Demain, la déception

Après ce panorama historique, il est temps de s'interroger : les opérations de déception et la ruse ont-elles un avenir ? Personne n'a vu la guerre de demain mais nous pouvons tout de même chercher à déterminer si elles restent applicables alors que les progrès technologiques paraissent largement favoriser la transparence du champ de bataille. Nous l'avons constaté, ce débat date au moins de la Première Guerre mondiale. Il ressurgit une nouvelle fois[1]. Est-il finalement impossible, de façon inédite dans l'histoire, de ne pas être observé ? Avec tous les capteurs et les moyens d'analyser et de partager l'information, peut-il encore y avoir des secrets ? Si l'on peut tout voir du champ de bataille, est-ce la fin de la surprise ?

Détection : la transparence du champ de bataille, enfin ?

Dans la nuit du 27 février 2020, trente-trois soldats turcs sont tués par une frappe aérienne à Idlib, dans le nord de la Syrie. Dans les jours qui suivent, Ankara y déclenche des frappes d'artillerie et surtout emploie des drones (Bayraktar TB2 et TAI Anka) contre les forces du régime syrien. Les images publiées par l'armée turque montrent clairement que des dizaines d'engins blindés et de systèmes de défense aérienne sont détruits et que plus

d’une centaine de soldats sont tués. Pour la première fois des drones ont été massivement utilisés dans une fonction d’interdiction du champ de bataille. La leçon de ce scénario qui se répéta lors de la seconde guerre du Haut-Karabagh (27 septembre-9 novembre 2020)[2] semble implacable : même en milieu urbanisé, les unités blindées ne peuvent pas se dissimuler face à des drones équipés de munitions de précision[3].

À dire vrai, les moyens de détection à disposition des armées les plus avancées technologiquement ne sont pas sans évoquer Argos, le géant aux cent yeux de la mythologie grecque[*1] : il paraît impossible de tromper leur surveillance, la distance ne suffit plus pour se cacher. Couplés à la généralisation des armes de précision à longue portée, ces progrès des capteurs entraînent un accroissement important de la létalité : ce qui peut être observé peut être détruit. Dans cette ère de « visibilité fatale[4] » où une unité combattante a moins de dix minutes pour se mettre à l’abri en cas de détection, on distingue six tendances qui rendent la dissimulation physique de plus en plus difficile et l’usage de leurres basiques peu efficace[5].

La première est la multiplication des capteurs : drones aériens ou sous-marins, satellites, radars, capteurs autonomes, cyber, etc. En comparaison, il convient de garder à l’esprit que jusqu’à la fin de la Seconde Guerre mondiale l’observation du champ de bataille était quasi exclusivement visuelle (les premiers radars sont employés pour la surveillance de l’espace aérien).

La deuxième tendance est la collecte d’une variété de plus en plus grande de signaux par ces capteurs, permettant d’éviter l’« effet paille[*2] ». Par exemple, les données laissées sur Internet nourrissent la révolution du renseignement de source ouverte (OSINT). En exploitant et croisant celles recueillies sur plusieurs applications, il est possible d’identifier des militaires, de retracer leurs mouvements, de localiser leurs domiciles, d’identifier leurs amis et familles, etc.[6].

La persistance toujours plus grande de l'observation est la troisième tendance. Les satellites en sont une bonne illustration : l'entreprise Capella annonce par exemple que grâce à ses six satellites elle peut vérifier n'importe quel endroit du globe toutes les six heures, et que cette période de revisite sera ramenée à quinze minutes lorsque la constellation comptera quarante satellites[7]. Pour le moment, cette persistance demeure essentiellement le fait des drones dont sont dotés de plus en plus de pays[8]. Le RQ-4 Global Hawk, le plus sophistiqué de tous, équipé de capteurs optiques, infrarouges et radars, peut surveiller une zone de 100 000 kilomètres carrés en une journée sans jamais devoir se poser[9]. Les drones tactiques (comme le RQ-11 Raven ou le Patroller français) jouent aussi un rôle majeur en permettant au chef de voir au-delà de la colline. Demain, ces drones pourraient changer de milieu en étant, par exemple, lancés depuis un sous-marin et voir leur survivabilité nettement renforcée grâce à l'hypervélocité (projet SR72 de Lockheed, mach 6) ou la furtivité (projet RQ-180 de Northrop Grunman). Dans le futur, de nouveaux vecteurs renforceront encore cette persistance de l'observation, par exemple les stratollites (ballons haute altitude), les objets connectés intelligents[10], ou encore les constellations de pseudo-satellites (projet « Stratobus » de Thales, notamment)*[3].

La quatrième tendance rendant difficile la dissimulation correspond à la progression rapide de la précision des capteurs. C'est vrai dans le domaine spatial. Les premiers satellites optiques américains du programme Corona avaient une résolution de douze mètres. Aujourd'hui, les KH-12 ont une précision estimée de moins de dix centimètres. Le CSO-2 français devrait avoir une résolution de vingt centimètres, et il est possible de trouver sur le marché des images provenant de satellites commerciaux avec une résolution de vingt-cinq centimètres. Toujours en ce qui concerne les satellites, la technologie du radar à synthèse d'ouverture permet de « voir » au travers des nuages, de pénétrer la canopée, ou encore d'observer la nuit. Des

projets cherchent à aller encore plus loin. C'est le cas de l'ARGUS-IS de la DARPA (pour Defense Advanced Research Project Agency, l'agence américaine pour les projets de recherche avancée de défense) qui vise à combiner trois cent soixante-huit capteurs optiques dans une unique caméra à la résolution de 1,8 gigapixel, ce qui permettrait la surveillance d'une zone de six kilomètres de diamètre à 6 000 mètres d'altitude. Face à la masse d'images produite, une intelligence artificielle (IA) est intégrée à ce projet pour alerter l'opérateur de mouvements suspects[11]. Dans un autre secteur, les nouvelles générations de radars transhorizon et de radars passifs qui seront déployées dans dix à quinze ans seront capables de détecter des cibles aériennes à mille cinq cents kilomètres, contre trois cent cinquante environ actuellement[12]. De façon générale, de nombreux programmes de recherche sont menés pour rendre visible l'invisible ou « décamoufler ». C'est l'objectif du projet de « Système à imagerie spectrale pour l'observation » (SISPO) de Sagem, afin d'aboutir à une capacité d'observation multispectrale faisant ressortir de leur environnement des cibles camouflées[13], ou encore celui du développement d'une caméra polarisée utilisant des métamatériaux[14].

La cinquième tendance qui complique la dissimulation est l'accélération de la vitesse de transmission et de traitement des informations. La numérisation des moyens de commandement et le développement de moyens de traitement de données font que toute information peut être diffusée en quasi-temps réel aux décideurs politiques, aux chefs militaires et aux analystes.

Enfin, la sixième tendance correspond à une signature électromagnétique de plus en plus importante des unités. Par exemple, un bataillon camouflé dans une zone boisée, de nuit, tous feux éteints, peut être détecté à plus d'une dizaine de kilomètres à cause de sa signature électromagnétique[15]. Les systèmes de protection active, de plus en plus

installés sur les engins de combat, ont en particulier une très large signature électromagnétique*4.

La convergence de ces six dynamiques crée un niveau de transparence inconnu jusqu'ici. Elle change d'autant plus la donne qu'elle ne se limite pas aux pays les plus avancés : nombre des technologies évoquées sont duales*516. À moyen terme, la synergie entre masses de données, IA et capteurs peu coûteux très largement dispersés aux côtés d'entités autonomes (physiques ou virtuelles) pourrait provoquer une avancée majeure dans les domaines de la détection. Vers 2040, les technologies quantiques augmenteront encore très significativement les capacités de collecte (radars et sonars, entre autres choses17) et de traitement de données grâce à des capteurs toujours plus puissants (y compris dans l'espace), des facultés de calcul toujours plus performantes et des communications sécurisées18. Certains estiment que ces capteurs de nouvelle génération pourraient même rendre l'océan « transparent » à l'horizon 2050, accélérer l'obsolescence des technologies actuelles de furtivité et aider à détecter les activités souterraines19.

Il n'en reste pas moins que les technologies de détection conservent des limites techniques qui peuvent être exploitées pour les opérations de déception. Par exemple, pendant la guerre en Afghanistan, les capteurs des drones Predator ne peuvent pas voir au travers des forêts denses de la vallée de la Pech20. Développons le cas des satellites. Des orbites relativement basses, à moins de mille kilomètres d'altitude, font qu'une zone n'est observée par un satellite donné qu'à un moment précis du survol. Un satellite de reconnaissance en orbite à cinq cents kilomètres d'altitude se déplace à sept kilomètres et demi par seconde, complétant son orbite toutes les quatre-vingt-dix minutes environ. Une orbite de 36 000 kilomètres permet certes de se maintenir en permanence au-dessus d'une même zone, mais la résolution est alors problématique pour l'observation (des projets sont en cours pour tenter de dépasser cette limite). Il est donc possible de

dissimuler des activités à l'observation de satellites si leurs positions sont connues[21]. Accroître le nombre de satellites permettrait de limiter les périodes de non-observation, mais la plupart des pays feraient alors face à un problème de coût. Les États-Unis poursuivent néanmoins cet objectif avec des nanosatellites qui pourraient être mis en orbite par dizaines pour assurer une permanence de l'observation sur une zone donnée et dont les images seraient accessibles aux unités sur le terrain en quelques minutes[22].

Autre faille persistante des capteurs ou de leurs centres de commandement et de transmissions : ils peuvent être détruits physiquement, brouillés, trompés, faire l'objet d'une attaque cyber, etc. L'Office national d'études et de recherches aérospatiales (ONERA) développe, par exemple, une arme laser pour rendre inopérants des satellites d'observation entre quatre cents et sept cents kilomètres d'altitude par saturation des panneaux solaires et des équipements optroniques (projet « TALOS »). Les logiciels de reconnaissance d'images peuvent, pour l'instant encore, être leurrés par des masques, du maquillage ou encore des diodes électroluminescentes[23]. Enfin, avoir toujours plus d'informations ne rend pas forcément la situation plus claire. Souvent, la masse ralentit l'analyse : l'« infobésité » guette*[624].

Les moyens de détection à disposition de nos adversaires sont effectivement de plus en plus nombreux et performants, ce qui rend la tromperie plus difficile, mais certainement pas impossible, notamment via l'adoption de modes d'action innovants. En mettant en œuvre des capacités dans plusieurs domaines, il est toujours possible de créer une bulle temporaire d'opacité. Au fond, se concentrer sur l'amélioration des capacités de détection revient à mal comprendre le concept de déception, qui ne se limite pas à la dissimulation et inclut la simulation et l'intoxication. Les détections offrent la « position des pièces au départ du coup », des positions statiques, alors que le conflit, la compétition sont par nature dynamiques. Se focaliser sur la détection, c'est aussi perdre de vue que la tactique – comme la stratégie – est un duel : les nouveaux procédés et

progrès technologiques ne font pas que contrer la déception, certains la favorisent également : « Obtenir une connaissance parfaite de son ennemi est tributaire d'un ennemi stupide incapable de suivre le rythme avec des contre-mesures pertinentes. De tels ennemis sont rares[25]. »

En fait, des décennies d'expérience du combat dans des environnements permissifs pour les communications ont pu faire croire à certains chefs militaires qu'une vision quasi parfaite de la situation était raisonnablement atteignable. Ce n'est pas le cas : l'information n'est pas toujours claire, elle peut être en surabondance ou manipulée[26].

Dissimulation : entre métamatériaux et savoir-faire basiques

En vérité, aux niveaux tactique et opératif se joue une véritable lutte entre les capacités de détection et celles de dissimulation et de simulation, et cette dynamique a des répercussions très importantes sur les opérations de déception.

La dissimulation, qui n'est pas une tromperie en soi mais qui est cruciale dans la quête de protection du secret, profite, elle aussi, des progrès technologiques. Depuis bien des années, le camouflage a quitté le monde des artistes, il est une science[27]. Si les « vieilles recettes » continuent à rendre service, comme en témoigne l'utilisation de décorateurs de théâtre par les forces spéciales françaises pour camoufler un véhicule en rocher[28], la production du camouflage est de plus en plus déterminée par des algorithmes finement réglés qui exploitent méticuleusement les biais neurologiques et de calcul ainsi que les zones aveugles des organes perceptifs scannant le champ de bataille[29]. Le camouflage « digital » de certains uniformes est symbolique de cette évolution. Testé depuis les années 1940, ce type de motif est aujourd'hui créé par des algorithmes afin qu'il soit efficace à différentes distances. Une évolution notable, puisque les

camouflages sont traditionnellement optimisés pour un éloignement précis. Les résultats sont prometteurs[30]. Lors de tests, une cible équipée du MARPAT, camouflage « digital » des marines américains conçu en 2001, a nécessité 2,5 fois plus de temps pour être acquise qu'une autre équipée d'un camouflage OTAN classique[31].

Pour camoufler les véhicules et les équipements, des revêtements absorbant les ondes radars existent d'ores et déjà et certaines peintures ou films ont des propriétés de plus en plus avantageuses, notamment pour réduire la signature thermique des engins[32]. La France a ses projets dans le domaine. Il faut dire que les équipements actuels sont mal adaptés : il est nécessaire de déployer un filet de dix-huit mètres par douze, soit deux cent seize mètres carrés et un peu plus de cinquante kilos de matériel, pour camoufler deux poids lourds. De nouveaux filets de camouflage, plus efficaces et plus légers, devraient faire leur apparition dans l'armée de terre à moyen terme : les filets-écrans multispectraux (FEM)[33]. L'absence de fabricant français rend cependant le dossier complexe. Le Mobile Camouflage System (MCS) de Saab Dynamics[34] est, quant à lui, une évolution intéressante du traditionnel filet de camouflage qui devient ici une « peau » pour véhicules, un tissu multicouche de 3 à 4 mm ajusté au plus près par un système de velcro. La protection est visuelle (divers coloris sont disponibles), mais diminue de plus la détection par les radars basse fréquence et à ouverture synthétique, par les équipements à imagerie infrarouge frontale*[7] ou encore par les capteurs à infrarouge court[35]. Son coût, de 40 000 à 80 000 euros par engin, est cependant élevé. Des équipements de camouflage « dynamique » sont également en développement, à l'instar du système Adaptiv de BAE Systems constitué de tuiles thermoréactives masquant l'empreinte thermique d'un engin ou lui donnant les propriétés d'un autre[36], ou du projet « Caméléon » de la DGA, un système composé d'une « peau » d'écrans pixélisés appliqués sur le blindage du véhicule et d'un logiciel utilisant l'intelligence artificielle.

Grâce à ce logiciel, les pixels composant la peau active proposent en temps réel un camouflage (forme et couleur) adapté à l'environnement. Enfin, vers 2040, les métamatériaux pourraient révolutionner le camouflage. Par exemple, du graphène ajouté dans le polymère réduirait très significativement la signature radar des plateformes. Demain, pour se camoufler et tromper les systèmes de détection automatiques fondés sur des algorithmes, des patchs antagonistes (*adversarial patchs*) placés sur des avions ou des engins terrestres pourraient être utilisés[37]. Un retour du camouflage *dazzle* n'est pas non plus à exclure.

Toujours dans le but de dissimuler, certains projets vont encore plus loin et tendent vers l'invisibilité, dans un domaine au moins. C'est le cas depuis longtemps avec la recherche de furtivité où l'on s'évertue à diminuer la signature radar d'un objet, c'est-à-dire le volume d'énergie électromagnétique reçu en retour d'une impulsion radar. En effet, la taille d'une cible est normalement proportionnelle à sa signature radar, mais certains matériaux[38], des peintures absorbantes ou un design étudié des formes de la surface et des angles d'un objet permettent de réduire cette signature. Celle du bombardier américain B-2 serait, par exemple, équivalente à celle d'un oiseau et mille fois moins importante que celle d'un B-52, qui a pourtant une envergure comparable[39]. Des navires « furtifs » ont de même été développés et des tentatives, peu convaincantes pour le moment, existent pour les véhicules terrestres (comme le char polonais PL-01). Dans le domaine de la furtivité aussi le duel est âpre. Nous l'avons vu : les fréquences des radars s'élargissent. Les radars passifs et la technologie quantique pourraient remettre en cause la furtivité. Surtout, son prix (l'U.S. Air Force n'a acheté que vingt et un B-2) comparé à celui du radar rend le rapport coût-efficacité peu rentable.

Néanmoins, la recherche de l'invisibilité ne se limite pas à la furtivité. Par exemple, des « couvertures » existent pour soustraire soldats ou véhicules à la détection thermique. De véritables « capes d'invisibilité »

sont même en développement. Depuis 2009, Guy Cramer et l'entreprise canadienne HyperStealth développent ce type de produit autour d'un matériau baptisé « Quantum Stealth ». Ce dernier joue sur la réfraction de la lumière pour la courber en arrière-plan et la ramener vers l'avant afin de rendre invisibles les objets qui se trouvent derrière cet écran. Les résultats dévoilés en 2019 sont surprenants[40]. Le concepteur affirme que son projet sera employable en opération à très courte échéance, capable de masquer des véhicules et, à plus long terme, de rendre imperceptibles des objets en mouvement[41]. Par ailleurs, des chercheurs de Berkeley ont mis au point un fin film de dyoxide de vanadium enrichi de tungstène permettant de donner à un objet la signature infrarouge de son environnement ou celle d'un autre objet[42].

Autre moyen de masquer une action : le retour de capacités obscurcissantes qui avaient un peu disparu des stocks de la plupart des armées occidentales. Par exemple, les fumigènes, connus dès la guerre du Péloponnèse et très employés pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée, conservent une grande utilité pour se camoufler, comme pour bloquer des désignateurs laser[43]. De nouveaux types de fumigènes multispectraux (masquage dans les domaines visibles, infrarouge et radar) sont développés, notamment par Lacroix et Nexter Munitions en France. L'usage de flocons métalliques submicroniques et nanométriques ainsi que de fibres conductrices et diélectriques empêcherait également la détection optique et infrarouge, tout en restant en suspension beaucoup plus longtemps[44]. Demain, des moyens émetteurs de fumée pourraient être téléopérés, voire autonomes, des expérimentations vont d'ores et déjà dans ce sens[45]. Une capacité d'obscuration interdomaines est envisagée par l'U.S. Army, combinant des procédés éprouvés comme ces fumigènes et des moyens électromagnétiques et cyber qui dégradent les capteurs de l'ennemi ou surpassent son aptitude à discerner les cibles[46].

Se dissimuler consiste aussi à se fondre dans l'environnement en se « désilhouettant », c'est-à-dire en masquant le plus possible ce qui caractérise un engin ou un personnel militaire. Il peut s'agir, par exemple, d'adopter des véhicules semblables à des véhicules civils. C'est ce que font déjà les forces spéciales, mais avec deux inconvénients majeurs : leurs voitures ne sont pas toujours blindées et, puisqu'elles sont de divers modèles, leur maintenance est difficile. D'où le programme *Purpose built non standard commercial vehicle* (PB-NSCV) du commandement des forces spéciales américaines (SOCOM). Le but est d'acquérir un véhicule totalement blindé, avec des brouilleurs et tous les systèmes de communication, de commandement et de navigation intégrés, et pouvant être équipé de panneaux de carrosserie modulables pour ressembler à deux véhicules civils distincts[47]. Dans la même veine, on trouve le système russe de missiles antinavires Club-K, englobé dans un conteneur maritime de vingt pieds[48]. Aujourd'hui, certains vont jusqu'à estimer que le soldat devrait pouvoir combattre en civil, même si, rappelons-le, cela est contraire aux conventions internationales[49]. L'écho avec certaines méthodes non conventionnelles suggérées pendant la guerre froide est évident : par exemple, organiser des « bandes de jeunes » à bord de véhicules civils équipés d'armes antichars sur leur toit afin d'avoir un surnombre décisif et difficilement identifiable[50]. Autres options envisagées : des PC dans des conteneurs sur des camions commerciaux et des officiers de liaison circulant dans des véhicules civils[51]. Il faut également évoquer un savoir-faire issu de la guerre sous-marine, la « dilution ». Il s'agit, pour se fondre dans le milieu maritime, d'utiliser par exemple les rails de navigation commerciaux pour profiter du bruit ambiant ou encore de déconnecter le système d'identification automatique[52]. Se fondre dans l'environnement, c'est aussi profiter des milieux opaques (tunnels, jungle, zones urbaines[*8], etc.) pour se dissimuler, ce que nos adversaires ont très bien compris.

Enfin, dans un milieu opérationnel où la numérisation est omniprésente, se dissimuler pour survivre ou surprendre, c'est aussi masquer ou au moins limiter ses émissions électromagnétiques. Pendant la guerre froide, stationner et émettre durant plus de quelques minutes aurait conduit à la destruction de l'unité en question. Aujourd'hui, le cycle détection, analyse, décision, application des feux s'est encore raccourci. Face à un adversaire robuste, son exécution pourrait descendre en deçà de cinq minutes, voire de la minute. La discrétion électronique est donc un objectif majeur du combat d'aujourd'hui et de demain, mais un objectif difficile à atteindre dans un environnement de plus en plus gourmand en informations et qui rend complexe, voire impossible, la réalisation de missions dynamiques. Des technologies et des procédés pourront toutefois aider à réduire les émissions électromagnétiques, en particulier pour les états-majors[53]. On parle par exemple de radars et de systèmes de télécommunication qui peuvent fonctionner de façon passive ou tout au moins présenter une faible probabilité d'interception. Une autre option consiste à distribuer les moyens de commandement. C'est le sens de la réflexion française sur la « coalescence » des PC lancée en 2019, avec la possibilité, en phase d'intervention, de les fractionner en PC réduits, dispersés et mobiles, tout en maintenant la liaison entre eux, puis de les regrouper lorsque la situation se stabilise[54]. Pouvoir visualiser les émissions électromagnétiques d'une unité est également un enjeu majeur pour être capable de les gérer. Des moyens de communication alternatifs peuvent aussi être (re)mis en place. La liaison optique, à l'image des sous-marins qui peuvent échanger avec un autre navire à l'aide de leur périscope en utilisant le langage morse, est une piste. Le retour des estafettes, du commandement aux fanions, des liaisons filaires, des clairons, ou encore des messages dans des sacs largués par hélicoptère pour les communications entre navires en sont d'autres[*9]. Finalement, l'emploi des pigeons voyageurs n'est pas à exclure : ils ont été très efficaces pendant les deux guerres mondiales avec plus de 95 % de

réussite dans la livraison des messages pour l'U.S. Army*1055. Particulièrement discrets en zone urbaine, ils pourraient être utilisés demain pour transmettre clandestinement des données stockées, par exemple, sur une carte SD*1156. L'armée de terre française continue d'ailleurs à élever – sans but opérationnel actuellement – des pigeons voyageurs au mont Valérien. Enfin, il peut être nécessaire d'avoir des unités spécialisées dans le contrôle des émissions électromagnétiques, à l'image de ce qui existe dans l'armée russe[57].

Au bilan, le camouflage devient un procédé de dissimulation non plus uniquement visuel, mais bien multispectral[58]. Une concurrence technologique très active est à l'œuvre entre les capacités de détection et d'analyse et celles de dissimulation. Le rapport de force entre ces deux pôles est extrêmement changeant selon les adversaires et le milieu d'engagement. La dissimulation est de plus en plus une question de gestion de signature, qu'elle soit optique, radar, électromagnétique, ou même acoustique ou chimique. Pour créer des bulles d'opacité sur le champ de bataille de demain, il faudra faire usage à la fois de technologies de plus en plus avancées et de savoir-faire archaïques.

Simuler et brouiller : les armées fantômes

La dissimulation demeurera une compétence clé au combat, mais elle le sera peut-être moins que la simulation. Dans ce domaine aussi, les progrès technologiques laissent entrevoir de nouvelles possibilités.

En ce qui concerne les leurres, des équipements beaucoup plus évolués que les méthodes traditionnelles (on pense aux chars gonflables de la Seconde Guerre mondiale) associent au visuel une signature thermique, infrarouge, voire radar, en intégrant par exemple des résistances et des tissus conducteurs[59]. Les leurres de demain devront également posséder une

signature électromagnétique. Malgré leur efficacité et leur relative simplicité d'emploi (quinze minutes de mise en œuvre pour deux soldats), ces leurres terrestres sont encore très peu répandus. Il est vrai qu'ils sont moins utiles à l'attaquant qu'au défenseur. Ce constat pourrait expliquer que les Occidentaux les aient délaissés – eux qui, de surcroît, se sont engagés dans de nombreux conflits où il s'agissait avant tout de montrer sa force. Entrés en service dans l'U.S. Army à la fin des années 1980, les 1 200 *Multispectral Close Combat Decoys* (MCCD) sont alors peu employés sur le terrain, faute de doctrine d'emploi[60]. En revanche, l'armée russe a renouvelé son intérêt pour ce type d'équipement[61]. Le 45e régiment indépendant de camouflage, créé en 2017 et stationné près de Nakhabino, dans la région de Moscou, utilise notamment des leurres gonflables thermiques, visuels et radars. Ils sont fabriqués par Rusbal, une entreprise fondée en 1993, dont la production aurait augmenté de 30 % ces dernières années. La Chine semble elle aussi bien équipée en leurres gonflables et métalliques et leur accorde une place de choix dans ses manœuvres[62]. Les armées françaises ne disposent pas de leurres terrestres pour le moment. Des prototypes de « leurres tactiques amovibles » (LTA, des modèles gonflables) ont certes été testés en 2016, mais aucun programme d'acquisition ne semble en cours. Il faut dire que le coût de ces équipements n'est pas neutre : entre 100 000 et 150 000 euros pour un leurre multispectral d'engin blindé[63]. Leurrer, ce peut être également modifier la signature visuelle, thermique, radar ou électromagnétique d'un véhicule ou d'une installation pour que les adversaires la confondent avec d'autres, sur le modèle, par exemple, des *sunshields* de « Bertram ». Dans cet esprit, on pourrait imaginer doter certains véhicules de kits de modification contenant des équipements permettant de les « transformer » en un autre engin.

Autre pôle d'avenir pour la simulation : la guerre électronique*[12]. Évidemment, ce n'est pas une nouveauté : la généralisation de la mise en œuvre de moyens radio a été suivie très rapidement de leur emploi pour des

manœuvres de déception, et de faux réseaux radio ont été utilisés dès 1916 par les belligérants*1364. Néanmoins, ce procédé est d'autant plus efficace que l'adversaire est dépendant de ses systèmes de communication, ce qui est de plus en plus le cas. Aujourd'hui, une brigade française au combat ne déploie pas moins de six réseaux pour conduire sa manœuvre – vingt-six sont utilisés pour l'opération « Barkhane ». La déception électronique consiste en l'émission délibérée, en l'altération, en l'absorption ou en la réflexion d'énergie électromagnétique en vue de perturber un adversaire ou l'un de ses systèmes électroniques, ou encore de détourner ou de capter son attention. Elle combine dans l'espace et dans le temps trois procédés différents : la simulation avec des leurres et répéteurs générant de fausses cibles, la falsification ou le masquage de la signature électromagnétique de certaines unités amies et l'intrusion.

Le brouillage*14 peut aussi être employé comme une feinte : brouiller les moyens de communication dans un secteur peut laisser penser que ce sera le point d'effort d'une attaque à venir, par exemple. Le brouillage des systèmes de positionnement géographiques (« guerre des positions » – *navigation warfare* ou *navwar*) est un autre outil. Celui du GPS est relativement facile à réaliser, la puissance du signal étant assez faible. Un brouilleur de quatre watts, de la taille d'un poste radio portable, peut, par exemple, empêcher un récepteur d'acquérir le code militaire à plus de trente kilomètres et le faire décrocher à environ dix kilomètres65. Le *spoofing* (« usurpation ») du signal GPS – un appareil se servant d'une fréquence proche « remplace » le satellite, ce qui aura pour effet de fausser le recalage du positionnement –, lui, est plus malaisé à détecter dans ses formes évoluées et il est très utile pour tromper un adversaire. Il est en outre plus difficile à exécuter66. En 2013, des chercheurs de l'université d'Austin ont usé d'un *spoofer* de leur conception pour prendre le contrôle d'un yacht à 80 millions de dollars. Ce dernier se servant d'un autopilote contrôlé par

GPS, les chercheurs ont pu lui faire faire des zigzags alors même qu'il continuait à rendre compte d'une navigation en ligne droite[67].

Des leurres, éventuellement aérolarguables, capables de répliquer la signature électronique d'un état-major, seront certainement des plus courants à l'horizon 2030-2040, mais des formations de robots ou de drones pourraient également voir le jour, constituer la pointe combattante des armées futures et être employées de plus en plus fréquemment pour les opérations de déception[68]. D'ores et déjà, les ADM-160 MALD X, des drones « consommables », peuvent, grâce à une technologie d'accroissement de leur surface équivalente radar, simuler des formations de bombardiers ou de chasseurs[69]. Ces drones aident à la pénétration des défenses antiaériennes en saturant les radars et en participant à l'épuisement des stocks de missiles ennemis. Robots et drones offrent de nouvelles perspectives, en particulier en rétablissant la notion de masse, alors que les doctrines des armées de l'OTAN reposent sur l'emploi de plateformes perfectionnées pour combattre en infériorité numérique et l'emporter[70]. Ce retour probable de la masse aide aussi à retrouver de la créativité dans la conception des manœuvres de déception.

Des leurres mobiles robotisés seraient plus aisément praticables dans des modes d'action offensifs et leur réalisme serait renforcé. Des cibles téléopérées reproduisant certaines signatures et dont les déplacements en formation sont gérés à partir d'une tablette numérique existent aujourd'hui. Elles pourraient être utilisées comme leurres au prix de quelques modifications[71]. De façon plus iconoclaste, parachuter des robots sur les arrières de l'adversaire créerait une diversion[72]. Couplées à une intelligence artificielle, des formations de leurres robotisés reproduiraient les déplacements de certaines unités. Une colonne blindée pourrait par exemple transporter des robots et, à un moment de son déplacement, les engager sur un itinéraire différent afin de tromper l'adversaire sur le point d'application de son attaque. Les blindés couperaient leurs communications alors que les

robots activeraient des moyens de déception électroniques contrefaisant un réseau radio et divers capteurs. On peut ainsi imaginer un « écran robotique[73] » qui serait en charge d'une démonstration. Des drones sous-marins pourraient reproduire la signature de submersibles pour entraîner les adversaires dans une zone, laissant le champ libre aux véritables sous-marins dans une autre[74]. Dans ce domaine, les projets les plus emblématiques concernent les essaims, que ce soit pour simuler ou saturer les capteurs[75]. Ce n'est pas usage nouveau : en juin 1982, au cours de l'opération « Mole Cricket 19 », les forces aériennes israéliennes utilisent déjà des drones ADM-141 TALD pour imiter un raid aérien, obligeant les Syriens à allumer leurs radars, ce qui ouvre la voie à leur destruction par des avions de chasse. Cependant, le concept d'essaim est renouvelé par les progrès de l'intelligence artificielle pour gérer un volume de plus en plus important de drones et la possibilité de produire des aéronefs sans pilote à des coûts de plus en plus bas. C'est notamment l'objet du programme américain Perdix.

Enfin, il faut signaler d'autres technologies d'avenir pour la simulation. Si l'holographie n'en est qu'à ses prémices, elle connaît cependant des progrès importants avec des hologrammes volumétriques en 3D ou d'autres qui émettent des sons et que l'on peut percevoir au toucher. À plus long terme, l'holographie sera donc capable de créer des leurres visuels convaincants. Il faudra cependant d'abord qu'elle devienne portable, avec un affichage suffisamment grand et une résolution adaptée[76]. À la faveur de progrès technologiques, la déception sonore pourrait prendre de nouvelles formes dans la guerre sous-marine et revenir sur le devant de la scène dans le combat terrestre. L'oreille demeure « une cible vulnérable : on ne peut pas la fermer, on ne choisit pas ce qu'elle entend, et les sons qui l'atteignent peuvent modifier profondément notre état psychologique ou physique[77] ». De plus des détecteurs acoustiques se multiplient sur les véhicules, ce qui offre de nouvelles possibilités.

Les moyens de simulation vont donc probablement prendre une place de plus en plus importante dans les opérations de déception, que ce soit en générant une myriade de faux positifs dans le spectre électromagnétique ou une pléthore de cibles factices. En effet, la simulation sera une alternative essentielle à une dissimulation de plus en plus difficile, cela posant notamment la question de l'équipement de toutes les unités en leurres pour que chacune puisse créer une « unité fantôme » d'un niveau inférieur[78]. La capacité à submerger les moyens d'analyse d'un adversaire, et ainsi empêcher la hiérarchisation des cibles pour un nombre fini de munitions souvent coûteuses, sera probablement critique pour ne pas subir une transparence accrue du champ de bataille.

Cyber : les stratagèmes numériques

Dans le film *WarGames* (1983), le professeur Falken fait irruption dans la salle de commandement du NORAD*[15] et prévient : « Ce que vous voyez sur ces écrans est un fantasme, une hallucination assistée par ordinateur. Ces blips ne sont pas de vrais missiles, ce sont des fantômes ! » L'attaque nucléaire soviétique qui semble apparaître sur l'écran, explique-t-il, est une simulation, un exercice créé par « WOPR », une intelligence artificielle inventée par Falken lui-même[79].

Cette scène d'un film d'anticipation éclaire bien un des usages possibles du cyber dans les opérations de déception : tromper des responsables politiques et militaires en leur présentant une réalité alternative sur leurs écrans. Il est déjà possible de le faire en créant, par exemple, de fausses positions de navires dans le système d'identification automatique (AIS)[80]. Une possibilité non négligeable alors que le commandement est de plus en plus virtuel. Le « retour vidéo » en direct séduit le chef militaire qui se focalise alors sur ce qu'il peut voir, négligeant ce qu'il n'est pas en mesure

d'observer, mais aussi sa fonction de meneur d'hommes. Ce phénomène est très bien illustré par la critique des *« plasma leaders*[81] *»* israéliens pendant la guerre de 2006 où « les généraux avaient déserté la zone de contact – lieu de prises de décisions certes à "rationalité limitée" mais rapides – afin de mieux se coller à des écrans plasma engorgés par une information qui restait cependant insuffisante en qualité pour donner une idée claire de la situation[82] ». Ce risque existe dans toutes les armées numérisées et à tous les niveaux. Il peut aussi toucher le capitaine qui a les plus grandes difficultés à sortir de son blindé et à ne plus se focaliser sur son système d'information et de communication (SIC) numérisé, notamment parce qu'il est absorbé par le volume des comptes rendus à produire. Aussi le potentiel de surprise qui peut surgir d'un découplage avec la réalité est-il grand. Pourquoi ne pas croire ce qui se trouve sur l'écran ? Comment commander si la situation tactique de référence numérisée ne correspond pas à la réalité mais est manipulée par l'adversaire ? Comment réagirait un chef n'y voyant rien sur son écran mais se trouvant en fait sous le feu ennemi ? L'écran appelle la notion de représentation. Or celle-ci, s'adressant directement aux fonctions cognitives supérieures, se prête naturellement à la déception et à l'intoxication.

À l'avenir, la première phase de la manœuvre pourrait être une guerre de l'information visant à détruire ou tromper les SIC ennemis et à protéger les siens[83]. Certes, le coût d'entrée pour pouvoir tromper des SIC tactiques récents est pour l'heure élevé et réservé aux armées les plus avancées : ils sont bien protégés et non reliés à Internet, ce qui limite leur vulnérabilité[*16]. Mais le retour des « menaces de la force » interdit d'exclure des scénarios face à des adversaires avancés et impose par là même de prendre en compte les risques d'aveuglement et de déception auxquels s'exposerait une armée numérisée face à des moyens de guerre électronique et des hackers tactiques. De plus, il est aujourd'hui plus aisé de menacer ces SIC tactiques grâce à la « radiologicielle », une petite révolution dans l'univers du

hacking. Numériser le spectre électromagnétique dans une gamme donnée grâce à des cartes électroniques à faible coût[84] puis lui appliquer des traitements par logiciel (et non plus via des composants électroniques comme autrefois, à l'ère « analogique ») offre des possibilités renouvelées[85].

Surtout, au-delà des SIC, l'environnement cyberélectronique d'armées dont les systèmes d'armes reposent dans leur grande majorité sur des technologies numériques[86] a bien d'autres vulnérabilités, et les actions de déception ont de nombreuses cibles potentielles : systèmes de navigation ou de soutien logistique[87], système d'information météorologique[88], *blue force tracking* (suivi des forces amies), postes Internet de loisirs ou encore réseaux des forces partenaires non maîtrisés. Un espace numérique doit donc être défendu dans la profondeur. Une fois la manœuvre de renseignement réussie, puisqu'elle conditionne largement le succès d'une opération cyber*[17] qui « repose en grande partie sur une analyse très poussée de la cible et de son environnement[89] », l'arsenal cyber à disposition pour les attaquer est bien fourni : chevaux de Troie, vers, *rootkit**[18] ou encore *keyloggers**[19] sont parmi les plus connus. Les réseaux internes (intranet) sont de même susceptibles d'être ciblés en exploitant les failles humaines (vecteur souvent sous-évalué par la défense adverse, voir l'exemple de « l'hameçonnage »), en les corrompant (cas de Stuxnet) ou en modifiant le matériel de façon non détectable, ce qui permet à un tiers d'y avoir accès en permanence. Les actions cyber offensives participent aussi éventuellement à des opérations de déception. On pense aux attaques par déni de service. Il s'agit dans ce cas plutôt d'interdire ou de neutraliser que de leurrer, mais on peut chercher à faire tomber un système pour mobiliser des techniciens à un endroit pendant qu'on attaque ailleurs, ou à profiter d'un fonctionnement moins sécurisé. Il y a également la possibilité de l'insertion de logiciels malveillants pour toucher les SIC ennemis. L'information manipulée est soit élaborée (faux ordres ou situation ennemie

erronée), soit très simple, comme un point dont les coordonnées sont faussées. Les systèmes utilisant l'IA sont particulièrement vulnérables aux cyberattaques : un petit changement, indétectable, peut entraîner de mauvaises recommandations ou des actions non optimales. Le cyber peut en outre chercher un effet de harcèlement : « Entretenir ainsi l'insécurité dans les usages numériques quotidiens d'une force lui donne le sentiment d'être assiégée par un ennemi qui semble partout et apte à frapper en tout temps[90]. » De quoi pousser à se rendre sans combattre ? Enfin, on pourrait imaginer une usurpation de l'identité numérique d'une haute autorité militaire ou d'un groupe irrégulier pour manipuler les ordres donnés[91], ou un équivalent de la ruse « de la sacoche » qui pourrait être joué via la perte intentionnelle d'un ordinateur portable ou d'une clé USB.

Les systèmes d'information et de communication ne sont pas les uniques victimes potentielles d'attaques cyber : les systèmes d'armes en constituent d'autres. Les drones, de plus en plus présents sur le champ de bataille, sont des cibles idéales pour des ruses cyber. Ils combinent en effet des moyens de communication et des logiciels qui ont tous des vulnérabilités. Cela inclut le GPS pour la localisation et la détermination de l'altitude, les accéléromètres digitaux, les logiciels de vidéo, les échanges de données, l'autopilotage, etc. Toutes ces vulnérabilités sont exploitables pour des opérations de déception[92]. La prise de conscience de cette menace est réelle depuis la perte d'un drone américain RQ-170 Sentinel en Iran en 2011. Les signaux vidéo peuvent aussi être interceptés, comme l'ont établi plusieurs incidents impliquant l'armée irakienne en 2009, même si ces flux vidéo n'étaient pas cryptés, ce qui relativise la performance[93]. Des chercheurs sont parvenus à s'introduire dans le système d'un drone de l'entreprise chinoise DJI, à effacer une partie des vidéos prises et à modifier certaines données, alors que le drone était en vol. Ce type d'attaque permettrait de même d'ajouter des vidéos ou des images[94]. Il serait alors possible de faire voir une réalité alternative de ce qui se passe « de l'autre

côté de la colline ». Les drones peuvent également être maniés pour mener des actions cyber offensives, comme s'introduire dans un réseau domestique ou des objets connectés. Par exemple, quatre universitaires basés en Israël et au Canada ont recouru à un drone DJI pour injecter un ver et prendre le contrôle des ampoules intelligentes d'un immeuble de bureaux à Beersheba[95]. L'attaque a exploité une faille de sécurité dans le protocole de communication Zigbee adopté pour connecter les ampoules, et les chercheurs ont fait voler le drone suffisamment près de ces dernières pour émettre une commande de réinitialisation d'usine. Le logiciel du drone a ensuite mis à jour le *firmware* des appareils, a contrôlé les ampoules et les a fait clignoter pour émettre un « SOS » en morse. Certes, ces expériences concernent des drones civils, beaucoup moins bien protégés que les drones militaires. Cependant, ces derniers ne sont pas inviolables et les drones civils sont très présents sur le champ de bataille, ce qui laisse des possibilités.

Depuis quinze ans, les cyberopérations prennent une place de plus en plus importante dans les opérations militaires. Jusque dans les années 2010, elles étaient essentiellement menées au niveau stratégique[96]. Par exemple, lors de l'opération « Glowing Symphony », mise en œuvre en 2016 par le Cyber Command américain pour contrer l'action numérique de Daesh depuis ses bases en Syrie et en Irak, de fausses informations sont introduites dans l'environnement numérique des cyberdjihadistes pour compromettre leurs activités et les pousser à faire des erreurs[97].

Pour profiter pleinement du potentiel du cyber dans les opérations de déception, il faudra pouvoir l'intégrer dans la manœuvre aux niveaux tactique et opératif. Ce sera possible à moyen terme. Dans les armées, en France, l'emploi du cyber au niveau tactique est envisagé sérieusement depuis 2017. Tout est parti du constat suivant : les chefs militaires sur le terrain sont responsables de zones de plus en plus denses en systèmes numériques et les retours d'expérience des combats en Ukraine soulignent

les effets que l'on peut obtenir avec le cyber. Toutefois, les expérimentations menées en France au Laboratoire du combat Scorpion (LCS) en 2018-2019 montrent la grande incommodité à intégrer le cyber au niveau du GTIA. En revanche, la brigade est considérée comme l'échelon idoine, en y créant, à terme, un J3/cyber, voire une cellule CI5D (coordination des intervenants dans la 5e dimension), à l'instar de ce qui existe pour la 3e dimension (CI3D)[98].

Certains écueils subsistent pour réussir cette intégration tactique du cyber. D'abord, il faut bien comprendre que pour pouvoir disposer de l'appui de la lutte informatique offensive, un important temps de préparation est nécessaire, en particulier pour recueillir des données sur le système à neutraliser et sur la façon dont il est utilisé. Ensuite, les décideurs doivent concéder l'abaissement de l'échelon de contrôle opérationnel de ce domaine aux niveaux tactiques alors qu'il se trouve aujourd'hui retenu au niveau stratégique. La mauvaise compréhension du cyber par les chefs tactiques peut aussi avoir un effet contre-productif. Font encore défaut une culture commune et des moyens de visualiser l'espace cyber afin de pouvoir planifier, exécuter et coordonner des actions dans ce domaine (ces outils existent dans le civil)[99]. Le cyber est difficilement intégré dans la manœuvre d'ensemble et considéré, encore, comme une affaire de spécialistes. La ressource humaine requise est malaisée à recruter et à conserver, et la priorité de ce recrutement se porte davantage vers le niveau stratégique. Les matériels spécialisés manquent[100]. Enfin, la déconfliction*[20] est très complexe à réaliser dans le cyber, qui a une capacité intrinsèque à dépasser les organisations et à franchir les frontières en un clic.

Autre intégration primordiale à réussir pour aboutir à des opérations de déception efficaces : celle du cyber et de la guerre électronique (GE)*[21]. La parenté des objectifs poursuivis ainsi que l'interaction et la complémentarité de ces deux domaines sont majeures. GE et cyber peuvent en effet être

exploités : simultanément pour atteindre un effet commun ; alternativement pour offrir au commandant la possibilité de basculer de l'un à l'autre des modes d'action en fonction des réactions adverses ou du manque de résultats constaté ; ou de façon intégrée en recourant, par exemple, à des trames de données injectées dans les systèmes adverses via des moyens hertziens. L'U.S. Army s'est attelée depuis les années 2010 à mettre en œuvre cette convergence dans la doctrine et sur le terrain[101]. L'opération israélienne « Orchard », action relativement ancienne puisque datant de 2007, est un intéressant cas d'étude de l'intégration des effets cyberélectroniques dans la manœuvre, ici aérienne, pour tromper les défenses d'un adversaire[102]. Vers 22 h 30, dans la nuit du 5 au 6 septembre 2007, quatre F-15 et quatre F-16 décollent des bases israéliennes. Ils longent la côte méditerranéenne, puis suivent la frontière syro-turque pour éviter la détection radar tout en volant à très basse altitude. Grâce à des moyens de brouillage classiques, les Israéliens aveuglent la défense antiaérienne syrienne. Autour de 0 h 42, dix-sept tonnes d'explosifs sont larguées sur le réacteur nucléaire d'Al-Kibar*[22]. La défense antiaérienne syrienne, relativement perfectionnée, n'a pas détecté ou correctement localisé des appareils israéliens non furtifs ayant survolé une large partie de son territoire*[23]. Ce site stratégique était vraisemblablement protégé, mais aucun aéronef israélien n'a été détruit. Une des hypothèses expliquant la pénétration de la défense aérienne est que, via des liaisons hertziennes, des jeux de données préalablement élaborés pour tromper l'adversaire auraient été injectés dans les systèmes radars par des avions de guerre électronique. Plusieurs autres suppositions existent pour interpréter la défaillance des radars syriens : *backdoor**[24] intégrée dans une puce informatique pour désactiver à la demande un équipement, injection de code malveillant par radiofréquence grâce à un programme informatique (« Suter »), compromission du système par un agent israélien, etc.[103].

Pour autant, des contre-mesures existent. La détection d'attaques élaborées est possible. Elle est fondée sur l'analyse comportementale et l'intelligence artificielle pour découvrir des incohérences dans les données échangées entre tous les maillons de la chaîne : senseurs, effecteurs, centres de commandement. Le tout permet de déceler des attaques de type « Orchard » en quelques secondes. Pour les outils d'aide à la décision, les *Cyber Recognized Picture* peuvent offrir des informations de vraisemblance associées, par exemple, à des mobiles sur un radar en vérifiant la cohérence des détections des différentes sources disponibles. Il est cependant clair que le cyberélectronique offre des possibilités de renouveler les méthodes de déception. Une fois l'intégration du cyber aux niveaux tactique et opératif atteinte et la coordination des effets avec la guerre électronique effective, il sera bien un outil majeur pour les opérations de déception. Ce n'est pas étonnant tant ce cinquième milieu[104] dans lequel les forces armées de nombreux pays s'investissent pleinement depuis plusieurs années est intimement lié à la ruse[105] : « Dans le cyberespace, on peut en effet, suivant un certain nombre de précautions, mener des actions cachées. Non seulement l'autre ne saura pas qui l'a agressé, mais il peut même rester longtemps sans savoir qu'il est agressé. L'opacité du cyber ouvre évidemment la porte à de nombreux stratagèmes. Aussi bien, il semble même qu'en principe les actions cyber sont toutes des stratagèmes, toutes fondées sur la ruse et donc sur la surprise potentielle de l'ennemi[106]. »

Le nouvel âge de la manipulation et de la propagande

Face caméra, Barack Obama annonce : « Nous entrons dans une ère où nos ennemis peuvent faire dire n'importe quoi, à n'importe qui, à n'importe quel moment crucial, même s'il ne dirait jamais ces choses. Donc, par exemple, ils pourraient m'avoir fait dire quelque chose comme […] le

président Trump est une m… complète et totale[107]. » Hyperréaliste, cette vidéo de 2018 est pourtant un *deepfake* (ou « hypertrucage »). L'intelligence artificielle (IA) est employée ici pour reproduire ou créer de toutes pièces des contenus audio et vidéo. Jordan Peel, un comédien, y personnifie l'ex-président américain pour sensibiliser le public sur les effets possibles de cette technologie.

Cette séquence, qui a mis les *deepfakes* sur le devant de la scène, est une illustration pertinente du futur de la manipulation par la production, la rétention ou la déformation de l'information. Cette dernière est consubstantielle de l'existence des ruses de guerre, cependant le développement des réseaux sociaux et de l'IA ouvre des perspectives renouvelées pour la manipulation. Des perspectives, tel le vieil adage « il faut le voir pour le croire », pourraient être remises en question. Couplées et coordonnées avec d'autres modes d'action, ces évolutions autorisent à envisager la déception autrement et confirment un mouvement entamé dans les années 2000 où les opérations informationnelles prennent de plus en plus de place dans les opérations de déception[108].

Des avancées techniques sont au cœur de cette révolution. Des procédés comme le *« face swapping »*, qui permet d'échanger un visage, ou le *« facial reenactment »*, qui revient à appliquer des expressions d'un visage sur un autre, sont au cœur de ces *deepfakes*. En réaliser est d'autant plus facile que des applications, comme Zao, Face2Face, ou encore Nvidia Vid2Vid[109] rendent désormais possible, pour un public assez large, d'accéder à cette technologie et que les lignes de codes pour les concevoir sont disponibles librement[110]. Ainsi, début 2020, pour ce qui est probablement leur premier emploi politique, un candidat indien a diffusé des vidéos truquées pour « s'adresser » à un maximum de votants dans leur langue maternelle. Relayés via 5 800 groupes WhatsApp, ces clips ont touché environ 15 millions de personnes[111]. Les effets possibles de ces *deepfakes* dans le domaine des opérations de déception au niveau

stratégique sont par ailleurs bien illustrés par l'affaire de la vidéo de vœux 2019 d'Omar Bongo, président du Gabon. Tandis que les doutes persistent sur son état de santé, certains jugent que ces images sont truquées (alors qu'elles sont authentiques), ce qui renforce les interrogations sur la santé du président et contribue à provoquer un coup d'État militaire (qui a échoué)[112].

Ces *deepfakes* prennent place dans le contexte bien plus vaste d'un nouvel âge de la propagande qui bénéficie d'une ingénierie inédite de la désinformation issue notamment du marketing digital qui utilise depuis plusieurs années des techniques de ciblage[113]. Ces derniers temps, des campagnes de spams ou des armées de *bots* ont été employées à maintes reprises pour tenter de manipuler l'opinion. Une étude montrait comment, dès 2016, la Chine a émis en une année 488 millions de posts contrefaits sur les réseaux sociaux dans le but de détourner l'attention de sujets sensibles. Entre août 2019 et mars 2020, 10 000 faux comptes présumés ont été identifiés comme participant à une opération d'influence de Pékin sur Twitter[114]. L'armée chinoise a même développé « des capacités à mener des opérations de *trolling* et de faux nez[115] ». Ces comptes falsifiés peuvent amplifier très rapidement une rumeur et mettre à mal des entreprises, ruiner des réputations, influencer un débat politique. Ils sont la version en ligne des pseudo-opérations. On imagine facilement comment les employer pour la déception[116].

Les actions de ce type butent pour le moment sur la facilité à identifier des comptes truqués qui répètent souvent le même message et dont les photos de profils sont généralement récupérées ailleurs. À l'avenir, ils pourraient cependant bénéficier des progrès dans le domaine de la falsification. Par exemple, il devrait être possible de varier considérablement les profils grâce à des visages et des voix de synthèse tout en disposant d'une capacité de conversation crédible[117]. Les progrès dans les domaines de l'*affective computing* et du *natural language processing*

devraient permettre d'aller encore plus loin, en particulier en manipulant les émotions pour accéder à des informations sensibles. C'est d'autant plus probable que la recherche montre que les humains ont des tentations anthropomorphiques et empathiques avec des robots (effet « ELIZA*25 ») et sont prêts à développer des « relations » avec des agents conversationnels (*chatbots*)[118].

La manipulation de systèmes d'information offre d'autres possibilités d'intoxication et de désinformation*26[119]. Par exemple, les techniques d'optimisation pour les moteurs de recherche, dites *« black hat SEO »*, permettent de dominer la liste de résultats sur des mots clés pendant quelques heures avant que Google ne corrige la distorsion. Ce type d'effet est loin d'être négligeable lorsque l'on sait qu'un tiers des utilisateurs clique sur le premier lien après les publicités et que les cinq premiers liens drainent 75 % du trafic[120]. Des exemples d'actions de ce type existent déjà. En janvier 2017, des termes recherchés tournant autour du rapport des renseignements américains sur les interférences russes dans les élections pointaient d'abord sur un article de *Russia Today* niant ces allégations[121]. L'association de *trolling* et de *bots* peut également permettre de simuler ponctuellement une opinion majoritaire sur un sujet. Cette technique est appelée *« astroturfing »*.

Même s'il est possible de laisser moins de traces en utilisant, par exemple, le navigateur Tor, les campagnes d'influence profitent de masses toujours plus importantes de données personnelles transmises volontairement, ou à leur insu, par les utilisateurs de sites Internet et des réseaux sociaux*27. Agrégées et associées à des algorithmes tenant compte des progrès dans le domaine des sciences du comportement, elles permettent un « microciblage » inédit de pans entiers de la population avec des messages toujours mieux adaptés à leurs cibles[122]. Elles offrent également la capacité à analyser les phénomènes sociaux, comme la propagation des rumeurs, et donc de mieux les manipuler[123]. Toutes ces

évolutions autorisent des campagnes d'influence relativement peu coûteuses, à la diffusion extrêmement rapide, hyperpersonnalisées, et qui sont difficilement attribuables. Il est de plus faisable d'obtenir des données en retour en observant si le comportement des cibles a été modifié, un critère important pour les opérations de déception[124].

Les médias sociaux sont le principal vecteur de cette diffusion rapide des manipulations. Ils participent au changement de l'environnement stratégique et opérationnel en ouvrant la voie de la désintermédiation. Il est désormais imaginable d'attaquer la population d'un adversaire – qui est bien souvent son centre de gravité*28[125] – sans utiliser de bombardements ou de multiples outils de propagande : un smartphone peut suffire[126]. Cet appareil, omniprésent dans nos vies[127], représente d'ailleurs un autre changement de paradigme. Alors qu'il était nécessaire de s'isoler devant un ordinateur pour accéder à Internet, avec les smartphones il est possible de mener simultanément existence digitale et réelle. Les progrès des appareils photo et des réseaux de téléphonie mobile ont modifié la façon d'utiliser les réseaux sociaux. Début 2020, plus de 50 milliards de photos avaient déjà été partagées sur Instagram, réseau social où 347 222 *« stories »* sont postées toutes les minutes cette année-là[128].

Les réseaux sociaux sont de formidables outils pour les opérations de déception. Israël en aurait d'ailleurs fait usage le 13 mai 2021. Le matin, il annonce officiellement aux médias internationaux que l'offensive terrestre est lancée. À 12 h 22, heure locale, le compte Twitter officiel des forces armées suggère – la formulation est sujette à interprétation – la même chose : « Les forces terrestres et aériennes de l'IDF [pour Israel Defense Forces, les armées de l'État d'Israël] sont en train d'attaquer dans la bande de Gaza. » La nouvelle se répand et est reprise par de grands médias comme le *Washington Post*. Pourtant, l'offensive terrestre n'a pas débuté et, à 2 h 13 du matin le 14, Israël clarifie : il n'y a pas de troupes dans Gaza[129]. Un porte-parole de Tsahal revendiquera une « petite erreur », des unités

israéliennes étant à ce moment-là à « quelques mètres » de la frontière[130]. Cette fausse nouvelle, dont l'efficacité est discutée, entre autres parce que le volume de forces engagées par les Israéliens n'aurait pas été suffisant pour être crédible, pourrait cependant avoir provoqué le rassemblement de combattants du Hamas dans les tunnels et sur des positions défensives[131]. Ils peuvent alors être détruits par l'aviation qui aurait largué quatre cent cinquante munitions en vingt-deux minutes. Erreur de bonne foi ou manipulation ? Impossible de trancher pour le moment, mais cet épisode est une bonne illustration de l'utilisation possible des médias en général et des médias sociaux en particulier pour une opération de déception.

Une expérience menée par des chercheurs affiliés à l'OTAN nous en offre un autre aperçu. Pendant quatre semaines, en parallèle d'une manœuvre de l'organisation, ils ont mis en place des fausses pages Facebook et des groupes privés factices prétendument liés à l'exercice et accueillant des profils simulant des militaires[132]. Pour y attirer des membres, les chercheurs utilisent en particulier le service de publicités ciblées. Puis, après les premiers succès, les suggestions d'amis fournies par Facebook sont une aide précieuse pour augmenter le nombre de membres. Lorsque les militaires rejoignent les groupes privés, on en profite pour leur poser des questions sur leurs unités, leurs fonctions, etc. En parallèle, les chercheurs se mettent en quête des données disponibles sur les soldats, notamment via leurs comptes Twitter et Instagram. Cette prospection leur permet de trouver des informations sensibles. Par exemple, celles concernant un militaire marié inscrit sur une application de rencontre. À la fin de l'exercice, le groupe a identifié cent cinquante soldats, localisé plusieurs bataillons, suivi des mouvements d'unités, obtenu des numéros de téléphone et des adresses mails, etc. Cette expérience montre bien que les réseaux sociaux et le cyber peuvent être employés pour obtenir du renseignement, mais aussi pour piéger. C'est d'autant plus vrai que

certaines entreprises vendent d'ores et déjà des données ciblées sur certaines populations, dont des militaires[133].

Une dynamique pour contrecarrer ces falsifications est en marche. Des efforts sont en cours pour les signaler, avec par exemple des algorithmes de détection de modification ou de désinformation, des plateformes de vérification de contenu ou des outils de classification de la crédibilité des sites et des chaînes d'information[134]. Cependant, et c'est vrai pour tous les moyens de désinformation aujourd'hui, la vitesse et la facilité de la propagation via les réseaux sociaux – certains parlent de « désinformation dynamique[135] » – rendent toutes ces stratégies difficiles et les moyens pour faire face à la montée de ce phénomène demeurent limités[136].

Les médias sociaux sont aussi une fenêtre inédite sur la psychologie des dirigeants politiques et de certains chefs militaires. Donald Trump, avant d'accéder à la Maison-Blanche, disposait déjà de plusieurs milliers d'heures de vidéos et de plus de 40 000 tweets en ligne. Jamais un président n'avait autant divulgué de lui-même[137]. C'est une ouverture formidable sur ce qu'il pense et son mode de fonctionnement. Son compte Twitter peut, par exemple, permettre de définir son profil psychologique. Ce « dossier numérique » de Donald Trump n'a vraiment été ouvert que vers ses soixante ans. Demain, aux États-Unis surtout mais aussi en Europe, un général ou un responsable politique aura probablement une masse de données personnelles disponibles en ligne encore plus importante. Des militaires pourront être visés par des opérations d'influence sur mesure exploitant ces données pour, notamment, les cibler « au moment où ils sont le plus vulnérables émotionnellement, à partir de références qui les touchent particulièrement, afin d'infléchir leurs opinions ou de prédisposer leurs actions. Il serait alors possible d'intoxiquer les membres d'une unité, en les incitant à dévoiler leur position, capituler ou déserter[138] ».

Les réseaux sociaux peuvent pareillement influencer les émotions. En 2014, en partenariat avec Facebook, des *data scientists* ont manipulé le fil

d'actualité de 70 000 utilisateurs pendant une semaine sans qu'ils en aient connaissance[139]. Pour certains, les chercheurs ont accru le nombre d'informations positives auxquelles ils étaient exposés, pour d'autres, le volume de nouvelles négatives. Dans les deux cas, les utilisateurs ont adapté leur comportement en ligne pour coller à cette réalité virtuelle, toutefois les répercussions ont été passablement prononcées chez ceux ayant subi une manipulation négative. Les chercheurs ont appelé cet effet la « contagion émotionnelle ».

Ce nouvel âge de la manipulation se caractérise également par l'absence de notion d'arrière, une nouvelle étape dans l'effacement de la traditionnelle distinction entre combattant et non-combattant apparue au cours de la Seconde Guerre mondiale[140]. Les familles de militaires sont donc également des cibles[141]. Des ruses de ce type ont apparemment été employées en Ukraine[142]. La mère d'un officier ukrainien connu pour son efficacité aurait reçu un appel de quelqu'un prétendant être une autorité et lui annonçant que son fils avait été grièvement blessé. Évidemment, elle le contacte immédiatement sur son téléphone portable pour prendre des nouvelles. Il ne répond pas tout de suite, mais rappelle sa mère un peu plus tard. Quelques secondes après, il est tué par un tir de roquette – le coup de téléphone était un stratagème pour le localiser. Dans un autre style, comment réagira le militaire engagé en opérations si la température de la maison de sa famille est modifiée, que quelqu'un la menace depuis ses webcams, publie sur les réseaux sociaux ses photos personnelles, ses vidéos, son adresse, son emploi du temps, ses mails, etc. ? Quelqu'un pourrait aussi appeler un conjoint en se faisant passer pour son mari ou son épouse et lui annoncer de terribles nouvelles. Des logiciels, comme RealTalk, permettent en effet de simuler des voix à partir de données disponibles en ligne[143]. Cette menace qui pèse sur les familles pose notamment la question du soutien que peuvent leur apporter les armées,

soutien qui ne pourra être efficace que si un lien de confiance fort est établi dès le temps de paix.

Ainsi les opérations psychologiques et de désinformation ont-elles des possibilités d'action décuplées. Elles deviennent des « armes de déception massives[144] ». Ce constat est inquiétant quand on connaît l'effet de polarisation des réseaux sociaux, la prégnance de la théorie du complot, la rapidité avec laquelle se diffuse le faux relativement au vrai[145] et la difficulté du public à juger de la crédibilité des sources[146]. L'enjeu est important car la désinformation joue un rôle majeur pour les opérations de déception au niveau stratégique, là où sont visées des organisations, voire une population entière. La désinformation (associée, entre autres éléments, à la subversion et au sabotage) peut préparer le terrain à des opérations davantage cinétiques en créant de l'ambiguïté, en favorisant les dissensions*[29], etc.

L'IA : les stratagèmes et la machine

Nous l'avons vu, l'intelligence artificielle est présente dans de nombreux systèmes d'armes et applications numériques. Cependant, à la lumière de son importance pour le futur des opérations militaires dans les dix ou quinze prochaines années, il convient de s'interroger plus avant sur l'impact de ses progrès sur les opérations de déception.

Pour ce faire, revenons d'abord à sa définition. L'IA[147] est la capacité de machines à réaliser des tâches qui requièrent normalement l'intelligence de l'homme ou « un ensemble de techniques visant à configurer la matière pour qu'elle réponde efficacement à des tâches cognitives, selon des procédés qui ne sont pas nécessairement déduits de l'expérience humaine[148] ». Elle a été développée à partir des années 1950 mais ses progrès se sont accélérés au début des années 2010*[30].

Il en existe deux approches principales[149]. Avec celle programmée « à la main », on cherche à modéliser la connaissance humaine avec une série de codes utilisables par les ordinateurs pour traiter des informations. « L'intelligence » de cette sorte de système est ainsi limitée à une longue liste de règles de la forme : « Si X en donnée d'entrée alors Y en donnée de sortie. » Un exemple fameux d'IA de ce type est Deep Blue, le « joueur d'échecs » d'IBM qui a battu le champion du monde Garry Kasparov en 1997. Deep Blue a été développé par des ingénieurs informaticiens en collaboration avec des grands maîtres d'échecs pour transformer l'expertise de ces derniers en des dizaines de milliers de lignes de codes[150]. Pour autant, cette approche « manuelle » est vite limitée pour certaines applications comme la reconnaissance d'objets ou la reconnaissance vocale. Il est en effet virtuellement impossible d'écrire un programme qui réponde à toutes les situations.

C'est là qu'intervient l'autre grand type d'IA : l'apprentissage machine ou automatique (*machine learning* en anglais). Ici, on fournit les données d'apprentissage et, en leur appliquant un algorithme conçu par l'homme, la machine génère ses propres règles. Ce type de système apprend donc par l'exemple plutôt que par la programmation explicite. On distingue généralement quatre grands types d'apprentissage automatique : supervisé, où toutes les données d'entrée et de sortie sont labellisées « à la main »*31 ; non supervisé, où les algorithmes peuvent extraire les caractéristiques des données sans avoir besoin qu'elles soient « étiquetées » ; semi-supervisé, qui combine des caractéristiques des deux précédents ; et enfin l'apprentissage par renforcement où les données d'entraînement sont collectées par une IA autonome et autogérée en percevant son environnement (réel ou simulé) et en effectuant des actions ciblées pour essayer de maximiser la réception de « récompenses ».

L'IA a de nombreuses applications militaires actuelles et futures, dont l'aide à la détection et à la décision. Avec la numérisation, le volume des

informations remontées vers le commandement est considérable (Big Data), au point de pouvoir provoquer une surcharge cognitive. Il faut donc structurer ces données pour qu'elles puissent être interprétées par les décideurs. L'IA le permet, en allant même jusqu'à faire des prédictions*32151. Ces oracles numériques ne datent pas d'hier. Depuis les années 1970, des systèmes automatisés sont financés par la DARPA pour tenter de deviner l'arrivée de crises[152]. Des recherches de ce type sont encore menées aujourd'hui. Par exemple, l'*Integrated Crisis Early Warning System* (ICEWS) est intégré depuis 2009 au programme *Human Social Culture Behavior* et contient notamment un « radar social » qui a pour objectif d'utiliser les réseaux sociaux pour prédire le comportement de groupes humains[153]. La *Global Information Dominance Experiment 3*, quant à elle, s'est montrée prometteuse lors d'essais menés en 2021. En rassemblant des données provenant de capteurs civils et militaires dispersés sur le globe et en les traitant via une IA, une alerte après détection de signaux peut être donnée beaucoup plus rapidement que si le cycle classique du renseignement était mis en œuvre, permettant, selon ses concepteurs, de « voir des jours à l'avance[154] ». Ces outils ne sont pas sans effets dans le domaine de la déception. La capacité à détecter des signaux faibles peut contribuer à déterminer la probabilité d'occurrence d'un événement et à déclencher les alertes éventuelles[155]. Les limites sont cependant sérieuses – par exemple, les pays les plus instables interdisent ou restreignent bien souvent l'usage des médias sociaux et l'adversaire peut chercher à tromper en lançant des rumeurs.

Aux plans opératif et tactique, à long terme, il pourrait être possible d'avoir un assistant virtuel de commandement aidant à mieux comprendre l'ennemi et donc d'augmenter les chances de le vaincre en visualisant des masses de données le concernant[156]. L'armée russe dit déjà avoir mis au point une application de ce type et l'aurait testée pendant l'exercice « Tsentr 2019 » : le « système d'information de contrôle du combat[157] » qui, à partir

de données et d'algorithmes, proposerait des scénarios hiérarchisés au décideur militaire[158]. La DARPA, de son côté, a lancé le programme COMPASS qui vise à discerner les intentions et les objectifs de l'ennemi, à anticiper ses actions et à recommander les réponses les plus appropriées[159].

Serait-ce cette fois réellement la fin de la surprise et de la ruse, puisqu'il ne serait même plus possible de cacher ses intentions ? Il faut raison garder. L'intelligence artificielle réussit certes des tâches spécialisées toujours plus nombreuses, mais ne peut pas disposer de système de représentation cohérent et autonome. Dans le domaine militaire, les prédictions sont difficiles. Pour la plupart des problèmes au combat, il est fort probable que les données soient trop peu nombreuses[160], les événements de ce type étant non itératifs : les adversaires changent en permanence de mode d'action et l'environnement est lui-même très fluide[161]. Par ailleurs, pour faire des prédictions il faut savoir ce que l'on souhaite prédire : il est impossible à une IA d'explorer l'univers des possibles lorsque cet univers n'a pas été circonvenu[162]. Or, il y a bien des cas où ce qui se passe sur le champ de bataille n'était même pas une hypothèse de travail. Enfin, les prédictions fonctionnent correctement pour des situations où les causalités sont bien connues – comme pour une crise cardiaque[163] –, ce qui n'est pas le cas pour le fait guerrier. Il n'y aura pas de réponse magique à un problème stratégique ou tactique, et si certains métiers seront probablement concurrencés par l'intelligence artificielle et les robots, comme les radiologues ou les traducteurs, ce ne devrait pas être le cas, à horizon visible, pour les stratèges et les tacticiens.

Ce n'est pas tout. L'IA peut également induire en erreur et être trompée, car elle est sujette aux biais algorithmiques qui résultent des biais cognitifs[164]. On retrouve en effet des biais dans les algorithmes eux-mêmes puisqu'ils sont construits à partir des connaissances de leurs concepteurs, connaissances forcément limitées. Ils sont aussi présents dans les modèles, toute modélisation ne pouvant être qu'une approximation de la réalité. Les

biais peuvent enfin se loger dans le choix des échantillons de données : leur quantité, leur qualité, leur représentativité et leur diversité ont un impact direct sur la performance du système d'apprentissage automatique. Alors étudiante, Joy Buolamwini en fait les frais. Après plusieurs tentatives, elle ne parvient pas à pénétrer dans le Media Lab du MIT où elle conduit des recherches. Le logiciel de reconnaissance faciale n'identifie pas son visage. En fait, il ne fonctionne pas pour Joy Buolamwini car sa peau est noire. Elle le démontre en portant un masque blanc qui lui permet d'être finalement identifiée[165]. Si l'IA est soumise à des biais, elle n'est pas parfaite et il est donc possible de la tromper.

Au-delà de cette question des biais, un pan complet de la recherche appelé *« adversarial machine learning »* cherche à comprendre comment abuser une intelligence artificielle[166]. Tout en n'oubliant pas qu'il sera toujours réalisable d'interdire l'accès aux signaux pour les capteurs qui « nourrissent » l'IA, on peut distinguer trois grands types d'attaques pour contrecarrer l'apprentissage automatique. Premièrement, il est possible d'empoisonner des données. Si elles sont incomplètes ou biaisées, la qualité de la décision se dégrade[167]. L'IA peut également être dupée : dès lors qu'elle repose sur un algorithme entraîné pour une tâche définie préalablement, elle est donc incapable de faire preuve de discernement face à un leurre, pour peu que ce dernier réponde bien aux critères de sa programmation*[33]. L'exemple le plus classique est d'ajouter un « bruit numérique » à une image, notamment en saturant un capteur, après quoi l'IA perçoit une différence, alors même que l'image est restée identique. On peut même envisager la modification du code de l'IA elle-même ou la pénétration de son système de traitement de données (via une cyberattaque, par exemple). Cette cyberinsécurité va sûrement continuer à l'accompagner, ce qui est particulièrement inquiétant pour des systèmes autonomes[168]. Selon le vieil adage qui veut que l'on ne combatte le feu que par le feu, l'IA sera d'ailleurs bientôt elle-même un outil féroce pour attaquer d'autres IA :

sa capacité d'analyse facilitera la mise au jour de failles logiques inconnues (*zero-days*) qui sont pour l'heure le fruit d'analyses humaines (techniques de *fuzzing* assitées par IA). Enfin, autre méthode pour manipuler une intelligence artificielle : l'inférence par la compréhension du mécanisme. Une connaissance des algorithmes, des données utilisées et du « degré » d'entraînement (dans le cas du *machine learning*) permettrait de prédire les réponses, d'autant qu'il est fort probable que l'adversaire dispose lui aussi d'IA pour l'aider dans cette tâche de prédiction*34. Un adversaire pourrait « bombarder » un algorithme pour l'interroger, observer ses réactions pour comprendre le système de prédiction, puis chercher à le manipuler169.

Se pose un problème de fond : après avoir été trompé, il sera très malaisé d'avoir de nouveau confiance dans un outil employant l'intelligence artificielle. Or il se trouve que détecter la manipulation d'un système d'IA est extrêmement difficile car il n'est pas possible d'ouvrir sa « boîte noire » et d'identifier « ce qui cause quoi170 ». Aujourd'hui, l'unique solution est d'étudier et de tester les prédictions, une entreprise particulièrement laborieuse dans les situations de combat où la rapidité du cycle de décision est cruciale. Les systèmes de « réseaux neuronaux » sont même quasiment impossibles à analyser *a posteriori*171. Aussi une véritable course est-elle déjà initiée entre des systèmes d'apprentissage automatique de plus en plus « robustes » et les moyens de les tromper172. Néanmoins, la recherche en informatique théorique a démontré l'impossibilité mathématique de construire un système capable d'analyser et de certifier n'importe quel système d'information : le doute existera donc toujours sur la fiabilité d'une machine.

Dans un autre registre, l'IA pourrait aussi aider à surprendre au combat parce qu'elle peut proposer ou prendre des décisions qu'un humain n'envisagerait pas. Une IA pourrait par exemple présenter une grande variété de modes d'action de déception en s'appuyant sur la « mémoire » de centaines d'opérations passées. Surtout, l'IA recherche toutes les

possibilités, alors que l'homme les réduit pour pouvoir faire face avec ses capacités cognitives limitées[173]. Lee Sedol, un des meilleurs joueurs de go du monde, explique de la sorte qu'AlphaGo, l'IA qui l'a battu en 2016, a fait « un mouvement qu'aucun humain n'aurait jamais fait » et qui l'a pris par surprise[174]. Une capacité à étonner aussi soulignée par les adversaires d'AlphaStar, une IA conçue pour jouer à Starcraft, le jeu de stratégie en temps réel le plus vendu au monde. Dario « TLO[175] » Wünsch, un joueur professionnel allemand et le premier adversaire d'AlphaStar, a ainsi déclaré après avoir perdu 5-0 : « AlphaStar prend des stratégies bien connues et les renverse. L'agent a démontré des stratégies auxquelles je n'avais pas pensé auparavant, ce qui signifie qu'il peut encore y avoir de nouvelles façons de jouer que nous n'avons pas encore explorées[176]. »

« Banger », le pilote de F-16 qui a perdu cinq *dogfights* à zéro face à une IA répondant à l'indicatif « Falco » dans une simulation en août 2020 (*AlphaDogfight challenge*), fait le même constat. Il souligne que cette dernière, notamment, n'est pas contrainte par l'entraînement et la façon de penser inculqués aux pilotes de l'Air Force et que « les choses standards que l'on fait en tant que pilote de chasse ne fonctionnent pas »[177].

Ces comportements aberrants pour l'homme sont à la fois une force et une menace. Ils peuvent aider à créer des stratégies complètement nouvelles, mais cette imprédictibilité est aussi valable pour nos adversaires qui n'ont pas forcément les mêmes considérations politiques, légales ou éthiques, ce qui leur ouvre encore davantage le champ du possible et donc les opportunités de nous surprendre. De plus, un mode d'action « humain » aux niveaux tactique et opératif implique une cohérence interne dans les actions, un rapport assez évident et linéaire avec l'effet majeur. Or, à l'image de l'algorithme utilisé par Amazon dans ses entrepôts pour le rangement des articles qui donne un résultat apparemment illogique, une manœuvre de l'IA pourrait procéder d'une manière « impressionniste », ou « pointilliste », laissant peu de possibilités d'être discernée par un

adversaire. Si l'ennemi change en permanence de stratégie, ou s'il prend des initiatives irrationnelles, beaucoup de temps sera perdu pour lire ses intentions, et il est même probable que cela aboutisse à la paralysie du système de commandement.

Les progrès de l'intelligence artificielle ne signent donc pas la fin des opérations de déception. Si les machines sont bien plus douées que nous pour les calculs complexes, elles ne disposent pas d'intelligence de situation. Le commandement ne changera pas de nature à un horizon visible : décider dans l'incertitude demeurera la norme. La déception sera ainsi toujours possible. En fait, l'IA élargit le champ des possibles, aussi bien dans le domaine de la contre-déception que dans celui de la déception.

Conclusion : relever le défi de la déception pour vaincre

Il faut éviter l'éblouissement : les évolutions technologiques, et en particulier la multiplication des capteurs et des moyens de frappe à distance, ne remettent pas en question la possibilité de réaliser des opérations de déception, ni leur efficacité. « La guerre, rappelle la politologue Thérèse Delpech, est une activité humaine, condamnée comme telle à sa part de brouillard. Celui-ci se contente de se déplacer au fur et à mesure que les technologies utilisées dans les combats progressent, comme le font les maladies en fonction des conquêtes de la médecine. L'information, on l'oublie trop souvent, n'est pas la connaissance qui n'est pas non plus la compréhension[178]. »

La capacité à mener des opérations de déception, parce qu'elles cherchent à tromper sur l'intention et pas seulement sur les capacités, est plus précieuse que jamais pour créer la surprise et pour éviter un nouveau « blocage tactique »[179]. Après plusieurs décennies d'un relatif « confort opératif », la supériorité aérienne occidentale est aujourd'hui remise en

question, notamment par la prolifération de systèmes de missiles antiaériens toujours plus perfectionnés[180]. Les réseaux, dont les armées sont de plus en plus dépendantes, sont la cible de nos adversaires. La létalité sur le champ de bataille augmente : avec l'amélioration des armements de précision la détection devient synonyme de destruction. Face à ces contraintes, la dilution apparente des intentions ou la tromperie les concernant deviennent un complément indispensable à la dissimulation physique pour manœuvrer[181]. Les opérations de déception, combinant un volet technologique avec des modes d'action particuliers, apparaissent comme le moyen privilégié d'atteindre cet objectif. L'accroissement du nombre des capteurs à disposition de nos adversaires n'est pas un obstacle en soi et peut même se révéler, dans une certaine mesure, un avantage pour tromper l'adversaire : avec plus de canaux contrôlés on multiplie les chances que la déception soit crue[182].

Pour autant, la déception est probablement de plus en plus complexe à appréhender, à planifier et à intégrer dans une manœuvre multidomaines, particulièrement parce qu'il faut prendre en compte tous les canaux de transmission des informations. D'où, entre autres questions, celle de la création d'unités ou de sections d'état-major spécialisées ou, tout au moins, « fléchées »[183]. Les méthodes de déception doivent évoluer, mais les principes édictés pendant la Seconde Guerre mondiale et présentés au début de ce livre restent pour la plupart pertinents. La réversibilité sera sans doute plus importante que jamais : nous devrons par exemple être capables de brouiller les signaux GPS et les communications de nos adversaires tout en sachant travailler sans ces réseaux. Les opérations de déception se joueront entre modes d'action analogiques et numériques.

Sur les plans stratégique et opératif, la manœuvre « informationnelle-déceptive » va vraisemblablement continuer à s'amplifier compte tenu des moyens à disposition. Ainsi coexistent deux grammaires stratégiques : celle, classique, de la guerre où la déception joue un rôle tactique, opératif et

stratégique ; et celle de l'affrontement sous le seuil de la violence où la déception joue au plan stratégico-politique[184]. La raréfaction des conflits de haute intensité ne signifie pas pour autant la fin des affrontements, et cela « conduit au développement d'autres "champs de bataille" immatériels où la ruse est en quelque sorte consubstantielle au type de contestation à l'œuvre : le renseignement, la dimension informationnelle, la cyberdéfense, les stratégies d'influence et la gestion des perceptions sont autant de vecteurs privilégiés de la conflictualité aujourd'hui, où la ruse est par nature omniprésente. Puisque ces nouveaux terrains d'affrontement ont une forme et une portée majoritairement psychologiques, le rôle de la ruse s'en trouve mécaniquement renforcé[185] ».

Cette dernière peut également être utilisée comme moyen de façonner l'environnement opérationnel (dans l'espoir, par exemple, de sidérer l'adversaire) avant de basculer vers un conflit violent[186].

Savoir et pouvoir mener des actions sur les perceptions contre un ennemi fort est aujourd'hui un défi pour beaucoup d'armées, alors même que dans ce domaine, et depuis la fin de la guerre froide, elles se sont concentrées sur la population et l'ennemi irrégulier, et qu'elles pensent surtout en effets cinétiques.

Un vrai défi intellectuel se présente pour les années à venir : reconnaître les possibilités inédites offertes à l'art de la ruse, puis intégrer les nouvelles technologies dans nos manœuvres de déception, et pas uniquement au niveau tactique, alors que les progrès technologiques sont de haut vol et nous attirent vers des actions au niveau opératif et stratégique (*deepfake*, influence ciblée engageant des capacités nationales sensibles, etc.). Dans tous les cas, des mesures devront être prises pour conduire à un renouveau de la déception dans des armées occidentales qui y opposent souvent des croyances et des valeurs, et n'ont pas le réflexe d'y recourir après trois décennies d'interventions extérieures[187].

*1. Argos reçoit l'épithète de « Panoptès » (*Panóptês*, « celui qui voit tout ») car il avait cent yeux répartis sur toute la tête. En permanence, cinquante dorment et cinquante veillent. Il est donc en théorie impossible de tromper sa vigilance.

*2. L'« effet paille » désigne le phénomène où un chef militaire n'a qu'une vue très partielle de son environnement à cause d'un nombre et d'un type limités de capteurs.

*3. HAPS, *High altitude pseudo-satellite*. Des engins de petite taille évoluant à plus de 20 000 mètres d'altitude qui auront une autonomie de plusieurs mois avec des coûts d'acquisition et de possession plus faibles que certains drones stratégiques et une résolution meilleure que celle des satellites.

*4. Les technologies de protection active ont pour but d'éviter l'impact d'une agression potentielle en la neutralisant ou en la déviant à distance du véhicule visé. Deux catégories de protection active sont à distinguer : l'action sur la munition pendant son vol (*hard kill*) et l'action sur la visée ou le guidage adverse (*soft kill*). Les engins du programme Scorpion ne seront pas, initialement, équipés d'un système de protection active, mais la DGA et Thales travaille sur un système de ce type pour leur éventuelle amélioration incrémentale.

*5. Une « technologie duale » est une « technologie » qui présente un double usage avéré ou pressenti à la fois civil et militaire. La technologie contemporaine à ceci de spécifique qu'elle est largement partagée par les secteurs civil et militaire, ce qui met fin à une distinction jusqu'alors essentielle.

*6. Il convient de noter d'ailleurs que la sursollicitation numérique est une fragilité qui peut être exploitée et qui rend davantage vulnérable aux opérations d'influence et aux intoxications.

*7. *Forward looking infrared* (FLIR) en anglais. Technique permettant de visualiser l'environnement sans utiliser la lumière visible mais les rayons infrarouges.

*8. Les zones urbaines permettent notamment de se mêler aux civils et de bénéficier d'un environnement électromagnétique très encombré aidant à « noyer » ses propres émissions.

*9. Tirer un fil implique une faible mobilité mais peut être une occasion pour des communications discrètes en zone urbaine, en combat défensif, dans des bases opérationnelles avancées, etc.

*10. Certains sont restés célèbres : le pigeon Vaillant est ainsi le dernier à quitter le fort de Vaux assiégé en 1916. Intoxiqué par les gaz de combat, il parvient cependant à transmettre à Verdun le dernier S.O.S. du commandant Raynal. Cité à l'ordre de l'armée, il est décoré de la Légion d'honneur.

*11. Daesh utilise des pigeons voyageurs en Syrie. L'un d'entre eux aurait été capturé en Jordanie.

*12. La guerre électronique est fondée sur trois composantes : 1. Les mesures de protection électronique pour protéger les personnels, équipements et infrastructures des contre-mesures adverses. 2. Les mesures de soutien de guerre électronique pour rechercher, intercepter, identifier et localiser les émissions électromagnétiques adverses. 3. Les contre-mesures électroniques qui peuvent être offensives, avec le brouillage des émetteurs adverses, l'utilisation de l'énergie électromagnétique

pour neutraliser ceux-ci, ou défensives, avec, par exemple, le brouillage des engins explosifs improvisés radiocommandés.

*13. Une des premières actions de guerre électronique, peut-être même la première, date de 1904, lorsque l'amiral russe Ukhtmosky brouille les communications des navires japonais qui bombardent Port-Arthur. Les premières écoutes militaires françaises des pays environnants, en utilisant la TSF, datent de 1912. Pendant la Grande Guerre, les techniques de brouillage se mettent progressivement en place. La première utilisation à grande échelle de la radio pour une opération de déception a lieu pendant la bataille de Caporetto, en octobre 1917, où les Allemands combinent silence radio pour les troupes « réelles », et simulation d'une concentration de troupes dans le Tyrol.

*14. Le brouillage de masquage vise à empêcher la détection par les moyens d'appui électronique adverses ; le brouillage offensif cherche à empêcher un adversaire d'utiliser ses moyens de commandement et de contrôle. Tous deux jouent pleinement leur part dans la recherche du secret.

*15. North American Aerospace Defense Command. Organisation américano-canadienne dont la mission est la surveillance de l'espace aérien nord-américain.

*16. Le brouillage des réseaux tactiques est rendu difficile par les techniques d'antibrouillage mises en œuvre avec l'évasion de fréquence (EVF) ou l'étalement de spectre, qui nécessitent des brouilleurs de forte puissance, large bande, agiles et avec des modes de brouillage adaptés aux caractéristiques des réseaux tactiques. À titre d'exemple, le brouillage de réseaux tactiques fonctionnant en saut de fréquence nécessite généralement un brouilleur dit « suiveur », capable d'intercepter très rapidement les émissions EVF en concentrant toute la puissance sur chaque palier EVF. L'intrusion des réseaux tactiques est quant à elle rendue difficile par les techniques de sécurisation des communications mises en œuvre avec le cryptage des données et/ou de la signalisation. Des systèmes d'armes anciens sont toutefois vulnérables, comme cela a été démontré pour le F-15.

*17. Les opérations dans le cyberespace comportent trois types d'action : 1. La lutte informatique défensive (LID) pour surveiller, analyser, détecter et réagir face à des attaques, intrusions ou perturbations contre les systèmes, réseaux et données. 2. L'exploitation informatique (EI) qui regroupe les actions conduites dans le cyberespace pour accéder aux logiciels, configurations matérielles et données des réseaux informatiques. 3. La lutte informatique offensive (LIO) avec toutes les actions non physiques contre des systèmes d'information ou des données pour les perturber, les modifier, les dégrader ou les détruire.

*18. Un *rootkit* est un logiciel malveillant qui permet de prendre le contrôle d'un ordinateur à distance sans être détecté.

*19. Les *keyloggers* sont des enregistreurs de touches et par extension des enregistreurs d'activités informatiques.

*20. Action de coordination entre plusieurs organisations ou unités pour réduire les risques de dégâts occasionnés par les actions respectives de chacune sur les autres.

*21. Notamment, la guerre électronique « de précision » offre la possibilité d'écouter le réseau ennemi tout en le disruptant, bien loin du brouillage traditionnel qui transforme le réseau en un bruit inaudible à la fois pour l'ennemi et l'ami.

*22. Le bâtiment cubique abritant ce réacteur a pourtant été camouflé par les Syriens pour ressembler à une usine.

*23. Le système de défense aérienne syrien est, à cette époque, relativement complet : systèmes de missiles sol-air à courte portée TOR M1 (SA-15 Gauntlet), S-125 (SA-3 Goa) modernisés au standard Pechora 2M, S-75 (SA-2 Guideline), S-200 (SA-5 Gammon) ou 2K12 Kvadrat (SA-6 Gainful). Depuis l'été 2007, une dizaine de batteries Pantsir S-1 sont présentes.

*24. Fonctionnalité chargée de maintenir un port ouvert afin de permettre, plus tard, d'attaquer une machine.

*25. Du nom d'un *chatbot* développé en 1966 par le professeur Weizenbaum du MIT, *chatbot* qui communiquait à l'écrit avec des patients en psychothérapie. En dépit d'une « conversation » très simple, ces derniers avaient l'impression de discuter avec un humain et ressentaient rapidement des émotions pour ELIZA.

26. Dans le domaine de la cybersécurité, le terme « déception » est couramment utilisé. Apparu dans ce champ dans les années 1990, à la suite du constat qu'aucune organisation ne pouvait se protéger à 100 % des cyberattaques, il recouvrait à l'origine essentiellement le concept d'« honeypot »*, un ordinateur configuré pour ressembler au serveur typique d'une entreprise aux yeux des outils automatiques qu'utilisent les hackers à la recherche de cibles. La déception dans le domaine de la cybersécurité a pris depuis des formes multiples, plus actives, via l'emploi de leurres.

*27. Facebook a franchi la barre des 2 milliards d'utilisateurs actifs mensuels en 2017 et en compte 2,895 milliards en 2022, ce qui signifie qu'un peu plus d'un quart de la population mondiale se connecte au moins une fois par mois sur son compte. Twitter compte 396 millions d'abonnés en 2022. En 2021, en moyenne, toutes les soixante secondes, 240 000 photos étaient échangées sur Facebook, 575 000 tweets étaient envoyés, 167 millions de vidéos étaient regardées sur TikTok et 2 millions de messages étaient envoyés sur Snapchat. (Source : Statista et « Data Never Sleeps 9.0 », Domo.com, septembre 2021.)

*28. Un centre de gravité est « un élément, matériel ou immatériel, dont un État, ou un ensemble d'États, une collectivité, une force militaire tire sa puissance, sa liberté d'action ou sa volonté de combattre ».

*29. D'autant plus que la colère se propage plus vite sur les réseaux sociaux – elle est même contagieuse. Molly Crockett, « Moral outrage in the digital age », *Nature Human Behaviour*, 1, n^{o} 11, 2017.

*30. Malgré ces progrès, l'IA forte, c'est-à-dire une machine qui ne se contenterait pas de fonctionner mais prendrait conscience d'elle-même, n'est pas envisageable à long terme.

*31. « On montre en entrée de la machine une photo d'un objet, par exemple une voiture, et on lui donne la sortie désirée pour une voiture. Puis on lui montre la photo d'un chien avec la sortie désirée pour un chien. Après chaque exemple, la machine ajuste ses paramètres internes de manière à rapprocher sa sortie de la sortie désirée. Après avoir montré à la machine des milliers ou des millions d'exemples étiquetés avec leur catégorie, la machine devient capable de classifier correctement la plupart d'entre eux. Mais ce qui est plus intéressant, c'est qu'elle peut aussi classifier correctement des images de voitures ou de chiens qu'elle n'a jamais vues durant la phase d'apprentissage. C'est ce qu'on appelle la capacité de généralisation. » Yann Le Cun, « Qu'est-ce que l'intelligence artificielle ? », Collège de France, 2015.

*32. Traiter des informations dont on dispose (données) pour les transformer en informations dont on ne dispose pas en faisant des prédictions.

*33. Certaines formes d'IA ont cependant une capacité à apprendre à ne pas prendre en compte les leurres.

*34. D'où, pour certains, l'importance de classifier les algorithmes, alors que le secteur de l'IA se caractérise par sa grande transparence dans ce domaine.

CONCLUSION

La ruse est présente à toutes les époques et dans toutes les cultures. Ce qui change, c'est l'intensité de son emploi, son degré de formalisation et de théorisation, et son niveau de valorisation culturelle. Jusqu'à l'époque moderne, elle est essentiellement le fait du « génie » du chef militaire. Relativement simple, elle est quasi exclusivement utilisée au niveau tactique. La révolution industrielle, l'augmentation de la taille des armées, l'accroissement de la mobilité, l'avènement de la troisième dimension ainsi que les premiers pas des technologies de l'information offrent la possibilité de synchroniser de multiples stratagèmes dans le temps et dans l'espace, sur des fronts entiers, voire au niveau stratégique. Les opérations de déception naissent alors véritablement. Leur emploi lors de la Grande Guerre sur le théâtre marginal du Proche-Orient est assez discret mais il marque leur entrée dans la modernité. La déception émerge véritablement comme un « art majeur » avec sa pratique par les Britanniques sur le théâtre nord-africain lors du second conflit mondial, pratique qui va influencer les Américains. Au sortir de grandes difficultés pendant les deux premières années de la Seconde Guerre mondiale, les Soviétiques montrent eux aussi leur maîtrise croissante de la *maskirovka* jusqu'à l'apogée des opérations en Mandchourie en 1945.

Au sein de l'OTAN, l'importance prise par la dissuasion nucléaire et la focalisation sur les opérations cinétiques (stopper les colonnes blindées du pacte de Varsovie) au temps de la guerre froide repoussent au second plan

les considérations de ce type[1]. Quelques conflits majeurs sont tout de même le théâtre d'opérations de déception ambitieuses, comme la guerre du Kippour ou celle des Malouines. Les conflits de la décolonisation mettent surtout en valeur les « ruses du faible » et les difficultés pour les armées occidentales à conduire des opérations de déception dans ce contexte, mais aussi la place croissante prise par les opérations psychologiques. Pendant l'affrontement Est-Ouest, les Soviétiques entretiennent leur maîtrise de la *maskirovka*, comme le prouvent l'affaire de Cuba ou l'intervention en Tchécoslovaquie. Dans les années 1970-1980, par à-coups, la déception revient au premier plan aux États-Unis et fait l'objet d'un important travail de théorisation, notamment au sein de la CIA. Ce retour en grâce s'explique tant par l'intérêt provoqué par la déclassification de la documentation relative à certaines opérations de la Seconde Guerre mondiale que par les nombreux échecs du renseignement américain face aux actions soviétiques. La disparition du pacte de Varsovie et la guerre du Golfe (1990-1991), où la déception est employée avec succès par les Américains, parachèvent cette relative réhabilitation.

Deux phénomènes vont pourtant contribuer à renvoyer de nouveau ce concept au second plan de la culture militaire occidentale. Tout d'abord, dans les années 1990-2010, lors des opérations de maintien de la paix, comme en ex-Yougoslavie, il s'agit avant tout de montrer sa force. L'intervention de l'OTAN au Kosovo en 1999, puis les « longues guerres » d'Afghanistan et d'Irak attestent d'un contexte d'engagement très différent. Fort de sa supériorité, le belligérant le plus puissant s'autorise à abandonner l'emploi de la déception au plus faible, pour lequel elle est d'ailleurs une nécessité, en particulier pour pouvoir survivre face à la puissance aérienne occidentale. De fait, la tendance à recourir ou non à la déception résulte souvent de la perception d'une position de force ou de faiblesse bien plus que d'une tradition militaire ou d'une influence culturelle. Le second phénomène qui a contribué à renvoyer dans l'ombre les opérations de

déception tient à l'évolution de l'environnement opérationnel. La « révolution dans les affaires militaires » et l'avènement, prophétisé par certains, d'un champ de bataille transparent rendraient vaine toute tentative de surprendre et donc toute déception. D'où une focalisation sur la rapidité et la brutalité de la manœuvre, ainsi que sur la précision des effets au détriment des opérations de déception. Enfin, la transparence – ne pas « trahir » la population locale et l'opinion publique – est alors une préoccupation majeure. Pour autant, ruses et opérations de déception ne sont pas absentes des interventions militaires du XXIe siècle. Par exemple, les Français emploient certains stratagèmes en Afghanistan et les Américains déclenchent une opération de déception lors de l'invasion de l'Irak en 2003. Même si la *maskirovka* semble absente de l'invasion de l'Ukraine en 2022, les Russes avaient mis en œuvre des opérations de déception relativement ambitieuses en 2008 en Géorgie et plus spécialement en 2014 en Crimée et en Ukraine.

Les développements technologiques contemporains et à venir rendent certainement les opérations de déception plus complexes. Les moyens de détection sont omniprésents et de plus en plus perfectionnés. Une simple image passée sur les réseaux sociaux peut faire tomber tout un plan de déception. Cette complexité nouvelle n'est pas uniquement technologique. La déception nécessite une très fine compréhension culturelle, ce qui est un défi quand on n'a pas d'ennemi déclaré. Par ailleurs, nous opérons souvent dans le cadre de coalitions, contexte difficile pour les opérations de déception qui doivent être coordonnées au niveau stratégique et nécessitent le plus grand secret.

Cet environnement opérationnel ne rend cependant pas les opérations de déception impossibles ; l'accroissement des moyens d'observation n'empêche pas la ruse. Comme pour le duel entre l'épée et la cuirasse, l'oscillation entre opacité et transparence est en mouvement perpétuel. La sophistication de la guerre, loin de brider la ruse, en multiplie la variété et

les possibilités. Ce n'est pas un phénomène nouveau, puisqu'il a déjà été observé à tous les moments d'innovations militaires : guerre du Péloponnèse, guerres d'Italie, deux guerres mondiales, etc. Beaucoup plus d'outils sont disponibles pour tromper à tous les niveaux : réseaux sociaux, cyber, camouflage multispectral, guerre électronique de précision, leurres de nouvelle génération, robots et drones, etc. Les combinaisons offertes au responsable sont illimitées. Surtout, la déception est probablement plus utile que jamais comme adjuvant nécessaire à la surprise, aussi bien tactique que stratégique, afin de ne pas faire face à un nouveau « blocage » tactique. L'art de la guerre continue à exiger des qualités « non agressives », dont la planification et la ruse[2]. Alors que la contingence perdure au combat, la ruse demeure un multiplicateur d'efficacité, une artillerie mentale pour détruire la confiance et le moral de l'ennemi.

Une mise en garde, tout de même : si nous nous faisons l'avocat de l'emploi de la ruse et des opérations de déception, il ne faut cependant pas être ébloui par la beauté qui pourrait leur être attribuée, celle d'une manœuvre parfaite qui permettrait d'emporter la victoire sans effusion de sang. Sauf à de très rares exceptions, les stratagèmes n'évitent pas les violences de la guerre. Certes, en général les opérations de déception diminuent les pertes de celui qui les mène, mais elles ne les suppriment pas. Par exemple, si « Fortitude » participe au succès du Débarquement, les Alliés perdent tout de même 10 500 hommes en Normandie rien que le 6 juin 1944, et les victimes civiles des bombardements sont nombreuses[3]. Par ailleurs, les opérations de déception provoquent presque systématiquement des pertes chez l'adversaire, et parfois dans des proportions très importantes – la « bleuite » aurait ainsi entraîné 4 000 morts au sein du FLN. La guerre n'est pas une affaire de prestidigitateurs qui, grâce à un tour, pourraient tout emporter, sans victimes. Ce ne sont pas l'élan, l'audace ou les stratagèmes qui font gagner les guerres, mais plutôt l'attrition et l'endurance. « Gagner le jour de la

bataille ne suffit pas. Vous devez gagner la campagne, puis l'année, puis la décennie. La victoire doit ouvrir la voie à la permanence politique*14. » La ruse n'est pas une solution magique. Il y a dans sa relation avec la force une universalité de la stratégie, et c'est la combinaison de la ruse et de la force qui fait la valeur d'une option stratégique.

Facteurs de réussite d'une opération de déception

À la lumière des cas étudiés et considérant la littérature consacrée à ce sujet, nous retenons sept facteurs de réussite d'une opération de déception5.

Le premier est le secret. Il doit être maintenu à propos de ce qu'on a l'intention de faire réellement et de l'existence même d'une opération de déception. Cette condition est si essentielle que le commandement peut être amené à cacher la vérité à ses propres unités ou à ses alliés pour éviter les risques de fuite et renforcer au maximum la crédibilité de la manœuvre de déception.

Le deuxième facteur de succès est une planification et une coordination très fines. Une opération de déception, même au niveau tactique, ne s'improvise pas et nécessite du temps pour être préparée. Pour que le message soit cohérent et reçu par les bons canaux adverses, il est nécessaire de planifier avec soin. Des actions de déception isolées peuvent, occasionnellement, avoir des résultats au niveau tactique, mais seules des manœuvres adroitement coordonnées aboutissent à de véritables succès opératifs et stratégiques. En cours d'action, la déconfliction avec les unités voisines est cruciale pour éviter de « polluer » leur collecte de renseignements avec les effets de la déception et qu'elles ne deviennent ainsi les victimes d'une « déception collatérale » ou d'ambiguïtés, un des risques les plus importants de ce type d'opération. La troupe et – surtout –

les états-majors doivent donc être entraînés à ce type d'action et disposer de moyens adéquats*2.

Ensuite, une opération de déception doit être crédible aux yeux de l'adversaire. Pour ce faire, il est indispensable qu'elle repose d'abord sur une « bonne histoire ». Comme dans le domaine littéraire, l'important n'est pas ce que l'auteur voulait dire lorsqu'il a écrit l'histoire, mais bien ce que le lecteur pense et ressent lorsqu'il la lit, d'où l'importance de la connaissance de l'adversaire. Par exemple, un dirigeant paranoïaque sera sensible à un narratif incluant un complot contre lui. De plus, on ne saurait faire croire à une manœuvre qui semble par trop improbable. Ce critère implique par exemple que l'action de déception soit cohérente avec la doctrine. Par ailleurs, un mensonge est davantage crédible lorsqu'il est confirmé par de multiples sources. Enfin, les informations ne doivent pas arriver de façon trop évidente à la cible, car cela amènerait cette dernière à douter de leur véracité. En fait, « la déception parfaite est comme un puzzle géant. Les morceaux d'information doivent atteindre l'ennemi de façon à le convaincre qu'il les a découverts accidentellement. S'il les rassemble lui-même, il est bien plus enclin à croire que l'image voulue est vraie6 ». D'une certaine façon, la méthode utilisée pour délivrer le message est moins importante que la crédibilité du message.

Le quatrième facteur de succès consiste à renforcer les croyances de l'ennemi : « Ce qui est capital dans les opérations militaires, c'est de faire croire que l'on s'ajuste aux desseins de l'ennemi7. » Comme nous l'avons vu, c'est une nécessité confirmée par la psychologie expérimentale. Il s'agit en réalité de tirer profit du biais de confirmation.

Le cinquième facteur de succès d'une opération de déception est la capacité à en évaluer le succès à mesure qu'elle est conduite8. Le but est de pouvoir répondre à la question suivante : « Est-ce que quelqu'un est à l'écoute ? » Il faut donc que des capteurs soient dédiés à cette tâche et que des indicateurs aient été pensés. Dans le cadre d'une diversion, il pourrait

s’agir, par exemple, de détecter l’engagement de la réserve de l’adversaire en direction du point d’application de la déception. Un contrôle des effets permet, si nécessaire, de modifier la manœuvre. Si elle ne fonctionne pas, il est alors possible, dans certains cas, de réaffecter les moyens qui lui étaient alloués.

Une opération de déception réussie implique également la compréhension de l’environnement*3 et, en particulier, des chefs adverses, c’est le sixième facteur. La déception vise avant tout la « tête », les services de renseignements sont ses « clients »[9]. Il faut alors étudier leur arrière-plan culturel, organisationnel (cycle de décision) et personnel, mais aussi cartographier les moyens de collecte du renseignement, canaux par lesquels passeront les informations. Il est nécessaire de comprendre quels indices doivent être perçus par le renseignement adverse pour provoquer le comportement attendu. Il s’agit de se demander de quoi il se croit capable et de saisir son intention – et pas seulement ses capacités – pour construire sa stratégie et anticiper ses réactions[10]. La proximité culturelle est une aide. Napoléon l’emporte à Austerlitz notamment parce qu’il parvient à deviner la réaction des Autrichiens et des Russes. Une des clés de la réussite des opérations de déception contre les Allemands et les Italiens pendant la Seconde Guerre mondiale est que les Alliés les comprenaient bien. En milieu interculturel un effort supplémentaire est indispensable pour y parvenir, car les pièges sont nombreux : ethnocentrisme, dénigrement, etc. « Plus les cultures sont éloignées, plus les réactions peuvent être énigmatiques[11]. » Disposer de quelques-uns des mémentos de l’adversaire peut toutefois faciliter la tâche. Enfin, il est aussi primordial de réaliser comment la cible nous perçoit (et en particulier notre cycle de décision) afin d’ajuster la déception et renforcer le secret[12].

Le septième et dernier facteur de succès pour la déception est la créativité. À deux occasions, l’A Force reçoit des officiers venant d’unités « régulières », et Clarke remarque à chaque fois leur inadaptation : « Ce qui

leur manquait, c'était juste la pure capacité à créer, à faire quelque chose à partir de rien, à concevoir leur propre notion originale et à la revêtir avec la réalité jusqu'à ce que, finalement, elle apparaisse tel un fait vivant. Et, alors que c'est précisément ce que l'état-major de déception doit faire en permanence, il s'ensuit que l'art de la création est un attribut essentiel pour tous ceux qui sont chargés d'un tel travail[13]. » Les armées fondent leurs structures sur la routine et les procédures parce que c'est un gage d'efficacité au combat, mais la déception nécessite autre chose : reconnaître les possibilités d'échec et les risques ; avoir la vision la plus objective possible de ses propres capacités ; récompenser les pensées alternatives[14]… Pour planifier ce type d'opération, il est essentiel de faire preuve d'imagination, notamment afin de s'assurer de la diversité des modes de transmission des informations et des modes d'action. Utiliser régulièrement les mêmes procédés de déception serait contre-productif, puisque cela rendrait la manœuvre prévisible. Il s'agit bien de « ne faire ni ce qu'on attend de nous, ni le contraire, mais tout autre chose[15] ». Ce qui peut parfois prendre des formes inattendues… Dans une lettre à son épouse datée du 30 juillet 1917, le général Guy Dawnay, alors chef d'état-major du général Chetwode commandant le XX^{e} corps britannique engagé dans la campagne de Palestine et du Sinaï, explique : « Il y a deux nuits nous avons mené avec succès un autre raid de tranchée, trompé l'ennemi avec le plan rusé d'aller exactement au même endroit, exactement de la même façon, exactement au même moment qu'au précédent raid. C'était, bien entendu, la dernière chose à laquelle les Turcs s'attendaient[16]. »

À ces sept facteurs de réussite, il faut ajouter un enjeu majeur, celui de la transmission. La ruse peut s'apprendre au cours de formations, dans les livres ou par l'expérience des combats, mais ce savoir-faire s'apprend peut-être surtout de soldat à soldat. En effet, nous voyons se dessiner une fragile ligne de transmission au sein de l'armée britannique : d'Henderson et Baden-Powell à Allenby, d'Allenby à Wavell, et de Wavell à Clarke. Cette

circulation, au cours de la Seconde Guerre mondiale, a ensuite débordé sur d'autres armées, en particulier américaine, mais aussi française. Il faut y voir le rôle important que joue la socialisation dans le partage et la création de connaissances tacites*417. Les connaissances explicites sont faciles à saisir et à transférer. Elles sont dans les livres, les fichiers, les procédures, etc. La connaissance tacite, elle, est en chacun de nous. Elle est difficile à codifier et à transmettre efficacement dans une organisation. Les moments de détente sont propices. Les quartiers de l'A Force au 6 Sharia Kasr-el-Nil, au Caire, sont des lieux où s'échangent des idées sur les opérations de déception. Autre exemple : Sefton Delmer, propagandiste britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, écrit que la plupart de ses idées d'opérations de déception lui sont venues alors qu'il buvait du champagne au Frescati, son restaurant de luxe préféré18. Les relations mentor-protégé sont aussi cruciales. Aujourd'hui, ces face-à-face demeurent un outil majeur pour transmettre ces connaissances autour de la déception et de la ruse, mais certains outils technologiques peuvent aider, comme le *eLearning*, les blogs et les réseaux sociaux, les podcasts, ou encore les témoignages oraux. Pour les militaires, un autre lieu a une importance majeure pour le transfert de connaissances tacites : les exercices. D'où l'importance de leur réalisme et de la place accordée à la ruse et aux opérations de déception.

Contre-déception : quelles mesures ?

Enfin, au moment de conclure ce livre, il nous semble important d'aborder succinctement la question de la contre-déception. Nous sommes en effet probablement plus faciles à tromper que la plupart de nos adversaires. Les raisons sont multiples, mais la transparence de nos sociétés et leur connectivité sont parmi les principales.

Aucune mesure n'éliminera jamais le risque de se faire mystifier. En revanche, il est possible de réduire de façon incrémentale la vulnérabilité d'une organisation à la déception. Deux mesures principales doivent être prises en amont. La première est d'évaluer la vulnérabilité des organismes de décision, de commandement et de renseignement, afin de déterminer le plus honnêtement possible les canaux par lesquels ceux-ci sont les plus fragiles. Généralement, ce sont les segments de notre cycle de décision dont l'adversaire est le plus familier. La seconde mesure consiste à évaluer en permanence les menaces potentielles en se posant, entre autres questions, celle de précédents historiques de l'emploi de la déception par les adversaires éventuels.

Il faut ensuite être capable de contrer une opération de déception en cours. Un plan de déception ne peut être parfait. Le but est donc de détecter une incongruité, ce qui impose de questionner toutes les preuves. À tous les niveaux, l'instrument principal de la contre-déception est un système de renseignements efficace, mais l'augmentation du volume d'informations collecté n'est pas la solution. L'effort doit porter sur la phase d'analyse, en se gardant bien de sauter trop vite aux conclusions. Des méthodes peuvent aider : la sensibilisation à la déception et à ses mécanismes tout d'abord, pour provoquer une vision plus critique des informations, des séances de réflexion interdisciplinaires ensuite, complétées d'analyses contradictoires[19]. Détenir des capacités de *fact checking* ou *debunking* au niveau opératif – et donc dans les états-majors militaires – pourrait également être nécessaire, de même que des moyens de détection des premiers signaux faibles d'une campagne de désinformation, moyens qui deviennent réalistes avec les progrès de l'IA et pourraient permettre de préparer une campagne de contre-influence[20]. Attention toutefois : être alerté sur la possibilité d'être trompé peut influencer le degré de prise en compte d'une nouvelle information, mais pas forcément dans la bonne direction. S'il est possible d'expliquer un nouveau renseignement sans

changer les croyances du moment, beaucoup sont preneurs. La déception fournit une explication toute prête : si le renseignement n'est pas en accord avec les préconceptions, alors il peut être rejeté comme étant une tentative de déception. Par ailleurs, si l'analyste est très sensibilisé au risque de déception, cela peut également le conduire à être très sceptique, à jeter le doute sur toutes les informations, et donc à renforcer ses préconceptions. Cela nous amène à un éventuel paradoxe : plus on est sensibilisé à la ruse, plus on aurait de chances d'être trompé[21]. En fait, tout est affaire de dosage.

Au niveau stratégique, l'éducation joue bien entendu un rôle majeur pour contrer la désinformation (singulièrement l'éducation aux médias[22]), de même que les organisations de la société civile (journalistes en particulier) pour identifier et endiguer les campagnes de propagande étrangères. Mais il est aussi nécessaire de créer ou de renforcer des organes dédiés à leur surveillance, comme l'équipe de l'East StratCom au sein du service diplomatique de l'Union européenne, le centre d'excellence StratCom de l'OTAN[23] ou l'Agence nationale de lutte contre les manipulations de l'information créée en France en 2021.

Au niveau tactique, la contre-déception se pratique selon divers procédés : contre-reconnaissance, camouflage et discrétion (notamment apprendre à se passer des smartphones, véritables chevaux de Troie), changement de dispositif de dernière minute, dissimulation de la réserve, etc. À tous les niveaux, la connaissance de son ennemi – incluant celle de ses méthodes de déception – est cruciale. Le but est de ne pas se contenter de la description des capacités, mais de réussir à estimer les intentions. C'est ce qui fait la différence entre un bon et un médiocre service de renseignements. Dans la contre-déception il va aussi être de plus en plus important d'avoir des spécialistes des données, en particulier pour appliquer sérieusement leur cycle de vie : acquisition, vérification, validation, analyse, diffusion[24]. Il convient en outre de revoir la structure de nos états-majors qui sont arrivés « en limite structurelle d'efficacité[25] ».

Depuis la fin de la guerre froide, en effet, les PC grossissent, et la tendance ne semble pas vouloir s'arrêter*526. Ces « fourmilières besogneuses[27] » produisent des ordres extrêmement détaillés qui nécessitent un processus de réflexion et de rédaction plus long. Ce ralentissement du processus décisionnel est une aubaine pour les opérations de déception. Si une division est trompée, il lui faudra plusieurs heures pour relancer et donner des ordres. L'organisation actuelle des états-majors est trop bureaucratique, en tuyaux d'orgue et en mille-feuille pour traiter le volume d'informations nécessaire pour mener une guerre à l'ère numérique[28]. Il faut construire des états-majors capables de décider plus rapidement, à la fois pour créer de la confusion chez l'ennemi et pour faire face à ses attaques.

À tous les niveaux, il s'agit désormais de prendre conscience que la ruse n'a jamais perdu d'importance dans la guerre et de démentir enfin Guibert pour qui « nous n'avons pas, il faut en convenir, la moindre idée de ce genre de guerre[29] ».

---

*1. Unique exception relevée par Cathal J. Nolan : Sadowa, en 1866, la seule véritable bataille décisive à tous égards. Cependant cette écrasante victoire prussienne sur l'Autriche a installé chez les militaires allemands l'idée qu'une guerre rapide et victorieuse était possible.

*2. Avoir des outils d'entraînement efficaces et réalistes est particulièrement difficile pour les opérations d'information. Cependant, certains outils existent, comme le « Social Media and Internet Replication » (SMIR). Les *wargames* sont une option très intéressante, même si très peu prennent en compte la possibilité de mener des opérations de déception.

*3. L'environnement opérationnel, de plus en plus complexe, nécessite une culture scientifique chez les officiers pour qu'ils puissent être en mesure de l'appréhender correctement.

*4. Dans *The Knowledge-Creating Company* (1995), Ikujiro Nonaka et Hirotaka Takeuchi théorisent les processus de création, conversion et transmission des connaissances dans les organisations japonaises. Ils distinguent quatre étapes successives et profondément liées entre elles. La première est la socialisation, qui est le partage et la création de connaissances tacites entre individus, par l'expérience directe. La deuxième est l'extériorisation, c'est-à-dire la conversion de ces connaissances tacites en un langage explicite, partagé au sein d'un groupe. Vient ensuite la combinaison, moment au cours duquel les connaissances du groupe sont codifiées. Et enfin l'intériorisation, où de nouvelles connaissances tacites sont apprises par les individus de l'organisation grâce à l'expérience pratique des connaissances codifiées.

*5. Les PC de division français comptaient cent soixante-dix hommes en 1943, aujourd'hui les effectifs se montent à deux cent quatre-vingt-trois.

NOTES

1

Opérations de déception et stratagèmes : concepts et histoire

1. Les informations sur « Barclay » sont tirées pour l'essentiel de : Whitney T. Bendeck, *Diversion and Deception. Dudley Clarke's « A » Force and Allied Operations in World War II*, Norman, University of Oklahoma Press, 2021, p. 77-108, et Thaddeus Holt, *The Deceivers : Allied Military Deception in the Second World War*, Londres, Phoenix, 2005, p. 366-379.

2. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception : How Cunning Helped the British Win Two World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 373.

3. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 368.

4. Organe de commandement suprême des forces armées allemandes.

5. Thaddeus Holt, *The Deceivers*…, *op. cit.*, p. 379.

6. Cité par Whitney T. Bendeck, *Diversion and Deception…*, *op. cit.*, p. 76.

7. Jean-Vincent Holeindre, *La Ruse et la force : une autre histoire de la stratégie*, Paris, Perrin, 2017, p. 13.

8. *Ibid.*, p. 18.

9. Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 2118.

10. Jean-Vincent Holeindre, *La Ruse et la force…*, *op. cit.*, p. 19.

11. Les actes suivants sont des exemples de perfidie : a) feindre l'intention de négocier sous le couvert du pavillon parlementaire, ou feindre la reddition ; b) feindre une incapacité due à des blessures ou à la maladie ; c) feindre d'avoir le statut de civil ou de non-combattant ; d) feindre d'avoir un statut protégé en utilisant des signes, emblèmes ou uniformes des Nations unies, d'États

neutres ou d'autres États non parties au conflit. *Manuel du droit des conflits armés*, ministère de la Défense, Paris, SGA, 2012, p. 71. Les références juridiques sur ce sujet : article 24 du règlement concernant les lois et coutumes de la guerre, signé à La Haye le 18 octobre 1907 ; articles 37 à 39 du protocole I du 8 juin 1977, additionnel aux conventions de Genève du 12 août 1949 (https://ihl-databases.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/ART/470-750046?OpenDocument).

12. La plus récente définition du crime de guerre est donnée par l'article 8 du Statut de Rome entré en vigueur en 2002.

13. Pour certains, « déception » est employé à la place de « ruse » car ce dernier terme serait connoté négativement et les deux quasiment synonymes.

14. Bernard Pénisson, *Histoire de la pensée stratégique : de Sun Zi au nucléaire*, Paris, Ellipses, 2019, p. 11.

15. Donald C. Daniel et Katherine L. Herbig, « Propositions on military deception », *Journal of Strategic Studies*, vol. 5, n° 1, 1982, p. 155-177.

16. *EMP 60.641 Glossaire français/anglais de l'armée de terre*, Paris, CDEF, janvier 2013, p. 182. L'OTAN définit la déception de la façon suivante : « Mesures destinées à tromper l'ennemi par manipulation, distorsion ou falsification des preuves pour le pousser à réagir d'une façon préjudiciable à ses intérêts » *NATO AAP-06* (1973).

17. Comme le prouve par exemple les études consacrées à ce sujet par les stagiaires de l'École de guerre : lieutenant-colonel d'Esclaibes, « Le plan de déception », 1950 ; « Rapports des grandes commissions tactiques : l'organisation de la déception », 1953 ; « Notes relatives à la déception », 1959 ; chef d'escadron de Dinechin, « Essai sur la déception », 1963-1964 ; « La dissimulation et la déception sur le champ de bataille », rapport de la grande commission n° 5, 1989 ; chef de bataillon Autran, « La déception : forme élaborée de la ruse, simple procédé, véritable art combinatoire ou réalité stratégique », 1995-1996 ; chef de bataillon Ambroise, « La déception », 1997. On trouve aussi le terme « déception » dans les règlements militaires français de l'après-Seconde Guerre mondiale comme dans le *TTA 117 L'Arme psychologique*, 1957.

18. Comme en atteste le *Dictionnaire de l'Académie française* : « DÉCEPTION. s. fém. Tromperie, séduction. Cela s'est fait sans fraude ni déception. C'est une déception bien cruelle. C'est une véritable déception. » 6e édition, 1835 (accessible depuis : www.dictionnaire-academie.fr).

19. Rémy Hémez, « La surprise tactique à l'heure de la numérisation », *Focus stratégique*, n° 69, Ifri, juillet 2016.

20. Francis G. Bonham, « Deception in war », *The Infantry Journal*, vol. 41, juillet-août 1934, p. 272.

21. Michel Yakovleff, *Tactique théorique*, Paris, Economica, 2006.

22. En 1941, le général Wavell souhaite que les Italiens déplacent leurs réserves au sud de l'Abyssinie afin de faciliter son offensive vers le nord. Il monte alors un plan de déception visant à

les persuader que les Britanniques vont envahir la province du Somaliland. Le plan est un succès mais ses conséquences se révèlent bien différentes de celles espérées : les Italiens, se sentant en infériorité, choisissent d'évacuer le Somaliland, laissant de nouvelles troupes libres pour défendre le nord de l'Abyssinie. Dudley Clarke, « Some notes on the organization of deception », dans Hy Rothstein et Barton Whaley (dir.), *The Art and Science of Military Deception*, Boston, Artech House, 2013, p. 167-165.

23. William H. McRaven, *Spec Ops : Case Studies in Special Operations Warfare : Theory and Practice*, New York, Ballantine Books, Random House Publishing Group, 1996.

24. Seth G. Jones, *Waging Insurgent Warfare : Lessons from the Vietcong to the Islamic State*, New York, Oxford University Press, 2017.

25. André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Pluriel, 2017, p. 63.

26. *Ibid.*, p. 146.

27. Donald C. Daniel et Katherine L. Herbig, « Propositions on military deception », art. cité.

28. Michel Yakovleff, « La contre-reconnaissance », *Pensée mili-terre*, Paris, CDEC, 2014.

29. *EMP 60.641 Glossaire français/anglais de l'armée de terre*, *op. cit.*, p. 212. On y trouve aussi la définition retenue par l'OTAN de la feinte : « Détourner l'attention de l'ennemi loin du secteur de l'action décisive en cherchant le contact, mais en évitant un engagement décisif. »

30. *Ibid.*, p. 194. « Tromper ou dissuader un individu, un groupe d'individus ou une organisation en montrant sa force sans chercher le contact. »

31. Information erronée ou déformant la réalité qui est délibérément transmise au moyen des médias de masse ou des médias sociaux dans le but de manipuler l'opinion publique et d'affaiblir l'adversaire, l'idéal étant de créer une fausse réalité assez convaincante pour le conduire à se tromper en raisonnant juste.

32. *EMP 60.641 Glossaire français/anglais de l'armée de terre*, *op. cit.*, p. 198.

33. Colonel Berteil, « Réflexions sur la surprise », *Revue de défense nationale*, mars 1952, p. 262-275.

34. En 2018, la France a de nouveau adopté le terme d'opérations psychologiques en remplacement de celui d'opérations militaires d'influence (OMI). Le but est, d'une part, d'éviter les confusions avec la SMI, stratégie militaire d'influence, et, d'autre part, de souligner l'interopérabilité avec l'OTAN.

35. Expression souvent attribuée à Clausewitz, mais qui ne l'emploie jamais dans *De la guerre*. Il écrit : « Les trois quarts des facteurs sur lesquels il faut baser l'action à la guerre restent plongés dans les brouillards de l'incertitude » (chapitre III, livre 1). Sur le concept de brouillard de la guerre, voir Benoist Bihan, « Le brouillard de la guerre », *De la guerre*, n° 1, Perrin, été 2021, p. 108-115.

36. Ephraim Kam, *Surprise Attack : The Victim's Perspective*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2004, p. 145.

37. Eliot A. Cohen et John Gooch, *Military Misfortunes. The Anatomy of Failure in War*, New York, Vintage Books, 1990, p. 43.

38. Philippe Silberzahn, *Bienvenue en incertitude ! Survivre et prospérer dans un monde de surprises*, Paris, Diateino, 2021, p. 82.

39. Norman Dixon, *On the Psychology of Military Incompetence*, Londres, Pimlico, 1994, p. 152-153.

40. M. Chris Mason, *The Strategic Lessons Unlearned from Vietnam, Iraq, and Afghanistan : Why the Afghan National Security Forces Will not Hold, and the Implications for the U.S. Army in Afghanistan*, Carlisle (Pennsylvanie), Strategic Studies Institute, 2015, p. 6 et p. 176 et suivantes.

41. Frances J. Milliken, Elizabeth Wolef Morrison, « Organizational silence : a barrier to change and development in a pluralistic world », *The Academy of Management Review*, vol. 25, n° 4, octobre 2000, p. 706-725.

42. Micah Zenko, *Red Team : How to Succeed by Thinking Like the Enemy*, New York, Basic Books, 2015.

43. Charles Vendepeer, « Self-deception and the "conspiracy of optimism" », *War on the Rocks*, 31 janvier 2019.

44. Edward Luttwak, entretien cité dans Jack H. Spencer, « Deception integration in the U.S. Army », Command and General Staff College, 1990.

45. Herbert A. Simon, *Models of Man : Social and National*, New York, Wiley, 1957.

46. Daniel Kahneman, *Système 1/Système 2, les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2012.

47. Richard Heuer, *Psychology of Intelligence Analysis*, Washington, Center for the Study of Intelligence, Central Intelligence Agency, 1999, p. 112. Axel Dyèvre, « Renseignement, facteur humain et biais cognitifs. Gnothi seauton », *Les Notes stratégiques*, CEIS, juin 2015. Pour une tentative de systématisation, voir Buster Benson, « Cognitive bias cheat sheet. Because thinking is hard », 1er septembre 2016, blog *Better Humans*. Il faut aussi noter que toute personne est sujette à un angle mort concernant les biais cognitifs : chacun est davantage apte à voir des biais dans les jugements des autres plutôt que d'accepter les failles dans son propre processus de traitement de l'information. Shilo Rea, « Believing you're less biased than your peers has detrimental consequences », Carnegie Mellon University, 8 juin 2015.

48. Amos Tversky et Daniel Kahneman, « Belief in the law of small numbers », *Psychological Bulletin*, vol. 76, n° 2, 1971, p. 105-110.

49. Amos Tversky et Daniel Kahneman, « Judgment under uncertainty : heuristics and biases », *Science*, vol. 185, n° 4157, septembre 1974, p. 1124-1131.

50. Elizabeth Kolbert, « Why facts don't change our minds », *The New Yorker*, 19 février 2017.

51. « Deception maxims : fact and folklore », Washington, Office of Research and Development, CIA, 1980.

52. Jacques Bénigne Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même. Traité du libre arbitre*, Paris, Librairie monarchique de N. Pichard, 1821, p. 114.

53. On peut procéder par scénarios plus ou moins plausibles.

54. Trevor N. Dupuy, *Numbers Prediction and War*, New York, Bobbs-Merrill, 1979, p. 201 et suivantes.

55. Richard K. Betts, *Surprise Attack : Lessons for Defense Planning*, Washington, Brookings, 1982, p. 5.

56. Christopher A. Lawrence, *War by Numbers : Understanding Conventional Combat*, Lincoln, Potomac Books, 2017, p. 134.

57. *Ibid.*, p. 138.

58. Ce centre d'entraînement de l'armée de terre américaine est situé dans le désert des Mojaves. Il est le seul qui permette des affrontements d'une brigade contre une autre.

59. Frederic S. Feer, « Tactical deception at the National Training Center », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, mars 1989.

60. Pour des données chiffrées sur l'accroissement de la létalité, lire notamment Stephen Biddle, *Nonstate Warfare. The Military Methods of Guerillas, Warlords, and Militias*, Princeton, Princeton University Press, 2021, p. 55-62.

61. Rémy Hémez, « La survivabilité sur le champ de bataille, entre technologie et manœuvre », *Focus stratégique*, n° 72, Ifri, mars 2017.

62. Barton Whaley, *Stratagem : Deception and Surprise in War*, Boston, Artech House, 2007, p. 104.

63. Trevor N. Dupuy, *Attrition : Forecasting Battle Casualties and Equipment Losses in Modern War*, Fairfax, Hero Books, 1990.

64. Cependant, les forces nécessaires pour réussir une opération de déception ne doivent pas être surestimées. *Fortitude*, certainement la plus ambitieuse de l'histoire, a mobilisé environ 4 500 personnes, soit 0,2 % du potentiel de combat de la force alliée, 0,5 % des navires et 0,6 % des sorties aériennes du jour J. Un coût modeste en comparaison des 19 divisions allemandes maintenues en réserve pendant 66 jours grâce à elle. Voir Barton Whaley, « The 1 % solution : costs and benefits

of military deception », dans John Arquilla et Douglas Borer (éd.), *Information Strategy and Warfare*, New York, Routledge, 2007, p. 127-159.

65. Raphaël Briant, Jean-Baptiste Florant et Michel Pesqueur, « La masse dans les armées françaises. Un défi pour la haute intensité », *Focus stratégique*, n° 105, Ifri, juin 2021.

66. Les deux autres sont la concentration des efforts et la liberté d'action.

67. Argumentaire de Clausewitz dans son chapitre sur la ruse.

68. Frederic S. Feer, « Tactical deception at the National Training Center », art. cité.

69. Michel Yakovleff, *Tactique théorique*, *op. cit.*

70. Qui plus est, ces opérations souffrent encore plus que les autres du dilemme des moyens comptés. Dans une opération aéromobile il est encore plus difficile de « gaspiller » un hélicoptère pour une manœuvre de diversion.

71. Jean Mistler, *Napoléon et l'Empire*, t. II, Paris, Hachette, 1968, p. 55.

72. George S. Patton, « Why men fight ? », 1927, dans *Military Essays and Articles 1885-1945*, The George S. Patton Historical Society, 2002.

73. Sur la complexité du commandement des opérations modernes, lire notamment Anthony King, *Command : the Twenty-First-Century General*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

74. Edward Luttwak, entretien cité dans Jack H. Spencer, « Deception integration in the U.S. Army », Command and General Staff College, 1990.

75. Estéban Georgelin et Jean-Vincent Holeindre, « Des ruses de guerre numériques ? Le hacking comme ressource stratégique dans les conflits contemporains », *Quaderni*, 2021/2, n° 103, p. 89-104.

76. Cela concerne les *psyops* « blanches », effectuées en toute transparence par les forces conventionnelles. « Des opérations grises (l'auteur n'est pas spécifié) ou noires (un faux auteur est spécifié) peuvent en revanche être pratiquées par les forces spéciales ou les services de renseignements. » Romain Mielcarek, « L'armée française se remet progressivement à l'action psychologique », *DSI*, hors-série n° 41, avril-mai 2015, p. 58-62.

77. Sur cette question, lire John Albert Lynn, *De la guerre : une histoire du combat des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2006., p. 37 et suivantes ; Jean-Vincent Holeindre, *La Ruse et la force…*, *op. cit.* Sur la ruse pendant la Grèce antique : Everett L. Wheeler, *Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery*, Leyde, Brill, 1988.

78. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive : Learning Curves of Military Deception Planners*, Naval Institute Press, 2016, p. XII.

79. Martin Motte, Georges-Henri Soutou, Jérôme de Lespinois et Olivier Zajec, *La Mesure de la force : traité de stratégie de l'École de guerre*, Paris, Tallandier, 2018., p. 187.

80. François Jullien, *Traité de l'efficacité*, Paris, Le Livre de Poche, 2011. La culture militaire hindoue est un autre exemple : « Bien que les exemples de déceptions existent, le code hindou de la guerre se distingue dans l'histoire par l'esprit chevaleresque », général K. Singh cité par Olivier Fort, *L'Artillerie des stratagèmes*, Paris, Economica, 2016, p. 119.

81. François Jullien, *Traité de l'efficacité*, *op. cit.*, p. 32.

82. Olivier Fort, *L'Artillerie des stratagèmes*, *op. cit.*, p. 119-125. C'est aussi le cas chez les marines américains.

83. Ralph D. Sawyer, *Lever of Power : Military Deception in China and the West*, CreateSpace, 2017, p. 6.

84. Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 2002, p. 95.

85. *Ibid.*, p. 95.

86. *Ibid.*, p. 96.

87. Mao Tsé-toung, *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1964, p. 96.

88. *Ibid.*, p. 127.

89. Cette vision faussée d'une Chine constante dans son perfectionnement de l'art de la ruse est notamment présente dans Scott A. Boorman, « Deception in chinese strategy », dans William W. Whitson (éd.), *The Military and Political Power in China in the 1970s*, New York, Praeger, 1972, p. 313-337, et dans les chapitres introductifs à *L'Art de la guerre* écrits par le général Griffith (Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, *op. cit.*).

90. Barton Whaley, « The prevalence of guile : deception through time and across cultures », Foreign Denial & Deception Committee, août 2007, p. 28-35.

91. Valérie Niquet dans Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Paris, Economica, 1999, p. 96.

92. *ATP 7-100.3 Chinese Tactics*, Army Techniques Publication, n^{o} 7, 100.3, Headquarters Department of the Army, août 2021.

93. Jean-Vincent Holeindre, *La Ruse et la force…*, *op. cit.*, p. 29-44.

94. Peter Krentz, « Deception in archaic and classical greek warfare », dans Hans van Wees (éd.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, Duckworth, 2000, p. 167-200.

95. Xénophon, *L'Hipparque, ou le Commandant de cavalerie*, traduction de Pierre Chambry ; dans Gérard Chaliand (dir.), *Anthologie mondiale de la stratégie : des origines au nucléaire*, Paris, Laffont, 1991, p. 59-67.

96. *Ibid.*

97. Immacolata Eramo, « La littérature militaire d'époque romaine », dans Giusto Traina (dir.), *Mondes en guerre*, t. I, *De la préhistoire au Moyen Âge*, Paris, Passés composés, 2019, p. 357-369.

98. Énée le Tacticien, *Poliorcétique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

99. Polyen, *Stratagèmes*, préface, 3.

100. Maurice, *Strategikon*, dans Gérard Chaliand (dir.), *Anthologie mondiale de la stratégie…*, *op. cit.*, p. 218-233.

101. Matthew Bennett, « The knight unmasked », *Military History Quarterly*, vol. 7, n° 4, été 1995, p. 16.

102. David Whetham, *Just Wars and Moral Victories. Surprise, Deception and the Normative Framework of European War in the Later Middle Ages*, Leyde, Brill, 2009.

103. Thierry Lassabatère, *Du Guesclin. Vie et fabrique d'un héros médiéval*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2020, p. 94-95.

104. *Ibid.*, p. 96-97.

105. Pauline Bord, « Jean Bâtard d'Orléans (1402-1468) : étude d'un bâtard princier dans le royaume de France au XVe siècle », thèse, université de Lille, 2019, p. 123-124.

106. Nicolas Machiavel, *L'Art de la guerre*, Paris, Berger-Levrault, 1980, p. 138.

107. *Ibid.*, p. 163.

108. Jean-Vincent Holeindre, *La Ruse et la force…*, *op. cit.*, p. 270.

109. John Albert Lynn, *De la guerre…*, *op. cit.*, p. 176.

110. Folard, « Maximes et pensées diverses sur la guerre », dans Gérard Chaliand (dir.), *Anthologie mondiale de la stratégie…*, *op. cit.*, p. 674.

111. Paul Gidéon Joly de Mazeroy, *Traité des stratagèmes permis à la guerre, ou Remarques sur Polyen et Frontin, avec des observations sur les batailles de Pharsale & d'Arbelles*, 1765.

112. Jacques de Guibert, *Essai général de tactique*, Paris, Economica, 2004, p. 169.

113. Sur la manœuvre napoléonienne, voir Jean Tulard, *Napoléon chef de guerre*, Paris, Tallandier, 2012, p. 131 et suivantes.

114. Walter Bruyère-Ostells, *Les Maréchaux d'Empire. Les paladins de Napoléon*, Paris, Perrin, 2021, p. 168-169.

115. Antoine Henri de Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, Perrin, 2008.

116. Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Éditions de Minuit, 1955, p. 213. Il est vrai qu'au XIX^{e} siècle les moyens de communication très limités rendaient complexe la réussite d'une diversion. Cette analyse est d'ailleurs partagée par Jomini.

117. *Ibid.*, p. 212.

118. *Ibid.*, p. 110-111. Thucydide souligne déjà les incertitudes de la guerre qui « se plaît à multiplier les hasards ». Voir *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Paris, Garnier-Flammarion, t. I, p. 73.

119. Mark Grimsley, « Surviving military revolution : The U.S. civil war », dans MacGregor Knox et Williamson Murray (dir.), *The Dynamics of Military Revolution, 1300-2050*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 74-91.

120. Cette ruse fait partie de l'histoire militaire américaine avec un premier cas lors des combats de Rugeley's Mill, le 4 décembre 1780, lorsque le lieutenant-colonel William Washington (1752-1810), un cousin éloigné de George Washington, à la tête de soixante hommes, trompe cent douze loyalistes retranchés dans une ferme forte en les menaçant avec un *« quaker gun »*.

121. *« Always mystify, mislead and surprise the enemy. »*

122. George Francis Robert Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, Londres, New York, Longman, Green and Co., 1909, vol. 2/1, p. 447.

123. Kevin Dougherty et Michael J. Moore, *The Peninsula Campaign of 1862 : a Military Analysis*, 1re édition, Jackson, University Press of Mississippi, 2005.

124. Nimrod Tal, « The American civil war in British military thought from the 1880s to the 1930s », *Civil War History*, vol. 60, n^{o} 4, décembre 2014, p. 409-435 ; John Terraine, *Douglas Haig : The Educated Soldier*, Londres, Hutchinson, 1963, p. 10.

125. Philippe Maxence, *Baden-Powell : éclaireur de légende, fondateur du scoutisme*, Paris, Perrin, 2016.

126. William Robertson, *From Private to Field Marshal*, Boston, New York, Houghton Mifflin Company, 1921, p. 106-107.

127. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 11.

128. George Francis Robert Henderson, *The Science of War*, Londres, New York, Longman, Green and Co., 1910, p. 77.

129. *Ibid.*, p. 401.

130. L'armée française, dans les années 1870, se bat peu, hormis à Hanoï : les guerres coloniales se déroulent surtout à partir du début des années 1880.

131. Il faut cependant se garder de l'image d'une poignée de soldats européens affrontant des masses « indigènes » beaucoup plus nombreuses. Voir Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'Empire : les guerres coloniales au XIX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 300-303, et Gérard Chaliand, *Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental*, Paris, Odile Jacob, 2017, p. 53 et suivantes.

132. Hervé Drévillon et Olivier Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, Perrin, 2018, vol. II, p. 116.

133. James C. Scott, *La Domination et les arts de la résistance*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

134. Capitaine Soulié, *Conférence sur l'Indo-Chine française*, La Rochelle, Imprimerie de N. Texier, 1898, p. 14.

135. C'est particulièrement visible dans l'affaire de Khenifra (1914). Voir Julie d'Andurain, « Le front marocain en 1914 et l'affaire de Khenifra », conférence au profit des stagiaires du CSIA, CDEC, École militaire, 9 juillet 2018 (non publiée).

136. Henry d'Ideville, *Le Maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits, 1784-1849*, Paris, Firmin-Didot, 1885, p. 405.

137. Saïd Guennoun Tadla, *Pays Zaïan, Moyen Atlas*, 1923, et *La Montagne berbère, les Aït Oumalou et le pays Zaïan*, Comité de l'Afrique française, 1929.

138. Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'Empire…*, *op. cit.*, p. 462-465.

139. Arnaud Blin et Gérard Chaliand, *Dictionnaire de stratégie*, Paris, Perrin, 2016, p. 491.

140. Une deuxième édition revue et augmentée paraît en 1899 et une troisième en 1906. Les trois éditions sont publiées par le *Her Majesty's Stationery Office* comme des manuels semi-officiels. C'est au début du XIX^e siècle que la littérature sur la guérilla voit vraiment le jour. Voir, par exemple, l'ouvrage du Français Lemière de Corvey.

141. Daniel Whittingham, *Charles E. Callwell and the British Way in Warfare*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, p. 68-72.

142. Charles Edward Callwell, *Petites guerres, leurs principes et leur exécution*, traduit et annoté par le lieutenant-colonel breveté Septans, Paris, Charles-Lavauzelle, 1899, 369 pages.

143. Daniel Whittingham, « Savage warfare : C. E. Callwell, the roots of counter-insurgency, and the Nineteenth Century context », *Small Wars & Insurgencies*, 23:4-5, 2012, p. 591-607.

144. Daniel Whittingham, *Charles E. Callwell and the British Way in Warfare*, *op. cit.*, p. 40.

145. Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'Empire…*, *op. cit.*, p. 335-338. Dans l'armée française, ce dispositif en carré est utilisé au Maroc jusqu'au début des années 1930.

146. Charles Edward Callwell, *Small Wars. Their Principles and Practice*, 3e édition, Londres, Harrison and Sons, 1906, p. 40-42, 72 et 145.

147. *Ibid.*, p. 227 et suivantes. La retraite simulée est un grand classique, dans les traditions tant occidentales – de nombreuses occurrences sont compilées dans les écrits de Frontin et de Polyen – que chinoises.

148. *Ibid.*, p. 244-245.

149. George Francis Robert Henderson, « War », *Encyclopaedia Britannica*, 10e édition, vol. 33, 1902, p. 747, reproduit dans George Francis Robert Henderson, *The Science of War*, *op. cit.*, p. 1-38.

2

La Première Guerre mondiale et la naissance des opérations de déception modernes

1. Pour une analyse de ces procédés dans l'armée britannique, lire Martin Davies, *« Conceal, Create, Confuse » : Deception as a British Battlefield Tactic in the First World War*, Stroud, Spellmount, 2009, p. 48.

2. Joseph Bédier, *L'Effort français. Quelques aspects de la guerre*, Paris, La renaissance du livre, 1919, p. 4.

3. François Cochet et Rémy Porte, *Histoire de l'armée française : 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2017, p. 273-276.

4. *Ibid.*, p. 61.

5. Guy Hartcup, *Camouflage : a History of Concealment and Deception in War*, Barnsley, South Yorkshire, Pen & Sword Military, 2008, p. 17 ; Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 77-93. Solomon a peint une toile sur le premier arbre factice d'observation anglais qui est aujourd'hui exposée à l'Imperial War Museum : *Our First O.P. Tree.*

6. Cécile Coutin, *Tromper l'ennemi : l'invention du camouflage moderne en 1914-1918*, Paris, Pierre de Taillac, 2015, p. 123.

7. Martin Davies, *« Conceal, Create, Confuse » : Deception as a British Battlefield Tactic in the First World War*, *op. cit.*, p. 90, Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 91.

8. *« Chinese attacks. »*

9. Guy Hartcup, *Camouflage…*, *op. cit.*, p. 27.

10. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 91.

11. Les combats aériens sont également l'objet de ruses assez classiques. Les observateurs peuvent par exemple simuler une blessure grave en attendant que l'adversaire se rapproche imprudemment pour se saisir de sa mitrailleuse. Pierre Razoux, *Ciel de gloires. Histoire des as au combat*, Paris, Flammarion, 2015, p. 22.

12. La radiogoniométrie permet de localiser un émetteur en employant plusieurs récepteurs sur des positions différentes.

13. Michel Amoudry, *Le Général Ferrié et la naissance des transmissions et de la radiodiffusion*, Grenoble, PUG, coll. « Histoire industrielle », 1993.

14. Le verbe « camoufler » est apparu dans la langue française dans la première moitié du XIX^{e} siècle. Il ne serait pas emprunté à l'italien *camuffare* (« travestir », « rendre méconnaissable »), comme cela a souvent été écrit, mais viendrait de « camouflet », « la notion de dissimulation étant issue de celle de fumée ». Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 368-369. Guy Hartcup, *Camouflage…*, *op. cit.*, p. 7.

15. *La Belle Époque des uniformes*, catalogue de l'exposition, musée de l'Armée, Paris, 1991, cité par Gilles Aubagnac, « Le camouflage et la Grande Guerre : du corps exhibé au corps masqué », *Corps*, vol. 12, n^{o} 1, 2014, p. 91-101.

16. 1849 marque l'apparition du premier fusil rayé à l'emploi tactique aisé en France. Les fusils à chargement par la culasse apparaissent avec le Dreyse en Allemagne dès 1841, puis le Chassepot en France en 1866. Les armées européennes se dotent de fusils à canon rayé entre 1850 et 1860. Le canon de 75, adopté en 1897, peut tirer jusqu'à vingt coups par minute contre quatre à six pour ses prédécesseurs entre 1885 et 1896. La mitrailleuse Gatling est inventée en 1861.

17. Stephen Biddle, *Nonstate Warfare. The Military Methods of Guerillas, Warlords, and Militias*, *op. cit.*, p. 55.

18. Unité irrégulière recrutée par les Britanniques pour des missions de reconnaissance.

19. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 33.

20. Le camouflage individuel demeure peu développé, mis à part pour les tireurs d'élite, ou encore sur les casques des troupes d'assaut allemandes à partir de 1917.

21. Les premiers moyens de reconnaissance aérienne militaire apparaissent en 1794 en France avec la « compagnie d'aérostiers » utilisée pendant la bataille de Fleurus.

22. Ronald H. Hubscher, *Les Aviateurs au combat : entre privilèges et sacrifice, 1914-1918*, Toulouse, Privat, 2016, p. 23.

23. *Ibid.*, p. 29.

24. Dans un article de *L'Illustration* en 1920, cité par André Mare, *Cubisme et camouflage, 1914-1918*, catalogue d'exposition, 1995, p. 17.

25. Ronald H. Hubscher, *Les Aviateurs au combat…*, *op. cit.*, p. 23.

26. François Cochet et Rémy Porte, *Histoire de l'armée française*, *op. cit.*, p. 417-439.

27. La photographie aérienne est pratiquée depuis 1909. Guy Hartcup, *Camouflage…*, *op. cit.*, p. 17.

28. La station d'écoute radio de la tour Eiffel joue aussi un rôle dans cette détection.

29. Marie-Catherine Villatoux, « Le renseignement photographique dans la manœuvre. L'exemple de la Grande Guerre », *Revue historique des armées*, n° 261, 2010, p. 3-13.

30. François Cochet et Rémy Porte, *Histoire de l'armée française*, *op. cit.*, p. 429.

31. Charles J. Cohen, « Early history of remote sensing », Proceedings of 29th Applied Imagery Pattern Recognition Workshop, 16-18 octobre 2000, p. 3-9.

32. « Aerial photography and the war », *The Scientific Monthly*, n° 4, 1918, p. 381-384.

33. Cécile Coutin, *Tromper l'ennemi…*, *op. cit.*

34. André Mare, *Cubisme et camouflage, 1914-1918*, *op. cit.*, p. 18.

35. Timothy Newark, *Camouflage*, Londres, New York, Thames & Hudson, 2007, p. 60 ; Guy Hartcup, *Camouflage…*, *op. cit.*, p. 20-21. Cette unité prend rapidement de l'ampleur et compte quatre cent soixante militaires mi-1917.

36. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 12.

37. *Ibid*., p. 77.

38. Cécile Coutin, « Cécile Coutin : l'histoire du camouflage », *La Revue civique*, n° 13, printemps 2014.

39. Martin Davies, *« Conceal, Create, Confuse » : Deception as a British Battlefield Tactic in the First World War*, *op. cit.*, p. 42.

40. G. H. Haddison, *Work of the Royal Engineers in the European War 1914-1918 : Camouflage Service*, Uckfield, Naval and Military Press, 2006, p. 149.

41. Xavier Boissel, « Petite esquisse historique du faux Paris lumineux de Fernand Jacopozzi », site de la mission Centenaire 14-18, 8 mars 2013.

42. Lieutenant-colonel Vauthier, « La défense du pays contre le danger aérien, chapitre III », *Revue militaire française*, t. 35, janvier-mars 1930, p. 204 et suivantes.

43. *Ibid.*, p. 210. On trouve aussi une courte description de ce projet dans général Pierre-Marie Gallois, *Quand Paris était une ville-lumière*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2001.

44. François Cochet et Rémy Porte, *Histoire de l'armée française*, *op. cit.*, p. 387.

45. Guy Hartcup, *Camouflage…*, *op. cit.*, p. 42-49 ; Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 125-141.

46. Michel Goya, *Les Vainqueurs : comment la France a gagné la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2018, p. 69.

47. Guy Hartcup, *Camouflage…*, *op. cit.*, p. 43.

48. Félix Gatier et Frédéric Saffroy, « Le camouflage de la marine dans l'œuvre de Pierre Gatier », *Neptunia*, n° 229, mars 2003, p. 3-13.

49. Timothy Newark, *Camouflage*, *op. cit.*, p. 78.

50. Des dérivés du camouflage *dazzle* sont cependant utilisés sur certains navires britanniques, américains, allemands (dont le *Tirpitz*) et japonais pendant la Seconde Guerre mondiale, mais ce procédé est beaucoup moins répandu qu'en 1914-1918. Surtout, à partir de 1943, l'utilité de ce camouflage est remise en question par la détection radar et sonar. James Taylor, *Dazzle. Disguise and Disruption in War and Peace*, Annapolis, Naval Institute Press, 2016, p. 91-101.

51. Les Britanniques ont notamment synthétisé leur expérience du camouflage dans un livret de 29 pages : *The Principles and Practice of Camouflage*, publié en mars 1918. Un supplément à *La Guerre documentée* intitulé « Le camouflage aux armées » reprend beaucoup d'éléments de l'expérience française. Du côté des règlements, on peut citer l'« Instruction sur le camouflage », ministère de la Guerre, imprimerie A. Maréchal, Paris, 1918.

52. François Cochet et Rémy Porte, *Histoire de l'armée française*, *op. cit.*, p. 388.

53. Lewis Mumford, *Technics and Civilization*, Londres, Routledge, 1955 (édition originale 1934), p. 242-245.

54. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 18.

55. *The Principles and Practice of Camouflage*, General Staff, mars 1918.

56. Expression reprise de Dimitri Chavaroche.

57. Sur les corps francs français, lire Dimitri Chavaroche, « Faire place nette. Les coups de main et le nettoyage des tranchées de la Première Guerre mondiale sur le front occidental (1915-1918) », université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, mémoire de master 2 recherche, année universitaire 2009-2010 ; Michel Goya, « Corps francs et corsaires de tranchées. Tirs, patrouilles, raids et coups de main : la petite guerre des Français (1915-1918) », 2018, et colonel Jeze, « Les coups de main et les raids au cours de la campagne de 1914-1918 », *Revue d'infanterie*, 1923-2 et 1924-1.

58. Il interprète notamment *Comme de bien entendu* dans les années 1930.

59. Cité dans Michel Goya, « Corps francs et corsaires de tranchées. Tirs, patrouilles, raids et coups de main : la petite guerre des Français (1915-1918) », 2018.

60. *Ibid.*

61. Dimitri Chavaroche, « Faire place nette. Les coups de main et le nettoyage des tranchées de la Première Guerre mondiale sur le front occidental (1915-1918) », *op. cit.*

62. Lieutenant-colonel Bon de La Tour, « La Vosgienne 1917-1918. Une compagnie franche dans la Grande Guerre », *Souvenirs du lieutenant-colonel Bon de La Tour*, Raon-l'Étape, publiés sous l'égide de la Société philomathique vosgienne, coll. « Temps de guerre », 2000.

63. Colonel Jeze, « Les coups de main et les raids au cours de la campagne de 1914-1918 », art. cité.

64. Général Huguenot, « Un coup de main historique exécuté par la 132e DI le 14 juillet 1918 », *Revue militaire française*, avril-juin 1923, p. 5-16.

65. « IVe armée Gouraud. Les journées décisives. 14 et 15 juillet 1918 », recueil de témoignages, association Mémoires des monts de Champagne.

66. *Ibid.*

67. *Ibid.*

68. Général Henri Gouraud, « Allocution prononcée devant le monument aux morts des armées de Champagne (Navarin) à l'occasion du dixième anniversaire de la bataille du 15 juillet 1918 », 1928, citée dans *ibid.* La tactique défensive de Pétain repose sur la déception : faire croire à l'ennemi que la première position est fortement tenue alors qu'elle a été évacuée (seuls y sont maintenus des éléments chargés de donner le change), pour faire tomber son attaque dans le vide et sous le feu de la véritable position de résistance. Ainsi, lorsque l'ennemi atteint celle-ci, il est déjà bien affaibli.

69. Julie d'Andurain, *Le Général Gouraud*, Paris, Perrin, à paraître en 2022.

70. D'autres renseignements ont été obtenus par d'autres moyens.

71. Julie d'Andurain, *Le Général Gouraud*, *op. cit.*

72. Les corps francs disparaissent de l'ordre de bataille après la guerre. Ils réapparaissent à l'hiver 1940, pour les mêmes raisons qu'en 1914, mais avec un *no man's land* beaucoup plus vaste. Michel Goya, « Les corps francs, des loups en peaux de mouton », *Guerres & Histoire*, no 62, août 2021, p. 40-45.

73. Sous-lieutenant Emrich, « Ma mission spéciale », *La Guerre aérienne*, no 110, 19 décembre 1918, p. 939. Sur l'histoire de ces missions spéciales, voir Michel Masson, « Missions spéciales ou adieu cul des vaches, adieu clairs de lune », *Le Piège*, no 223, 2016, p. 20-25.

74. Rémy Porte, *Rompre le front ? Novembre 1914-mars 1918 : comment percer les lignes ennemies et retrouver la liberté de manœuvre ?*, Saint-Cloud, Éditions SOTECA 14-18, 2016, p. 47.

75. Avant la mise en place du front continu, le plan Schlieffen tel qu'il a été appliqué en août 1914 constitue une superbe manœuvre de débordement, accompagnée d'opérations de déception, en Lorraine notamment, opérations destinées à induire en erreur les Français sur les intentions des Allemands.

76. L'opération « Blücher » a elle-même un plan de déception qui a initialement donné des résultats permettant aux Allemands de poursuivre jusqu'à la Marne.

77. Voir en particulier Martin Davies, *« Conceal, Create, Confuse » : Deception as a British Battlefield Tactic in the First World War*, *op. cit.*

78. *Ibid.*, p. 68-76.

79. Ferdinand Tuohy, *The Secret Corps. A Tale of Intelligence on All Fronts*, Londres, John Murray, 1920, p. 215-216.

80. John J. Pershing, *My Experience in the World War*, New York, Frederick A. Stokes Company, 1931.

81. Robert Reuss, « Surprise and deception in the early war years, 1940-1942 », Carlisle (Pennsylvanie), U.S. Army War College, 1993, p. 15.

82. Dwight Eisenhower, *At Ease*, Garden City (NY), Doubleday, 1967, p. 183-192 ; Rod Paschall, « Deception for St. Mihiel, 1918 », *Intelligence and National Security*, vol. 5, n° 3, 1990, p. 158-175.

83. Barton Whaley, « The prevalence of guile : deception through time and across cultures », art. cité, p. 55.

84. Le cas de la tactique défensive sur la seconde position est une des exceptions.

85. Sur le concept d'espace fluide, voir Laurent Henninger, « Espace stratégique : le fluide et le solide », *Revue Défense nationale*, n° 753, octobre 2012.

86. Priya Satia, « Centralité des marges. Les campagnes britanniques au Moyen-Orient pendant la Grande Guerre », *Annales HSS*, janvier-mars 2016, n° 1, p. 87-126.

87. Thomas Edward Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, Paris, Gallimard, 2002, p. 881.

88. Priya Satia, « Centralité des marges. Les campagnes britanniques au Moyen-Orient pendant la Grande Guerre », art. cité.

89. Archibald Wavell, *Allenby : a Study in Greatness*, Londres, George G. Harrap & Co., 1940, p. 295.

90. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.* ; Archibald Wavell, *Allenby : a Study in Greatness*, *op. cit.*, p. 168 ; John Connell, *Wavell, Scholar and Soldier*, Londres, Collins, 1966, p. 125.

91. Premier ministre du Royaume-Uni du 7 décembre 1916 au 22 octobre 1922.

92. Matthew Dominic Hughes, « General Allenby and the campaign of the egyptian expeditionary force, june 1917-november 1919 », thèse, King's College, University of London, p. 51 ; Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 71-75.

93. Thomas Edward Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, *op. cit.*, p. 548.

94. Yigal Sheffy, « Institutionalized deception and perception reinforcement : Allenby's campaigns in Palestine », *Intelligence and National Security*, avril 1990, vol. 5, n° 2, p. 173-236.

95. Richard Meinertzhagen, *Army Diary : 1899-1926*, Londres, Oliver and Boyd, 1960, p. 222-223 et 283-286.

96. *Ibid.*, p. 222-223.

97. Brian Garfield, *The Meinertzhagen Mystery : the Life and Legend of a Colossal Fraud*, Washington, Potomac Books, 2007, p. 21.

98. Friedrich Kress von Kressenstein, *Mit den Türken zum Suezkanal*, Berlin, Otto Schlagel, 1936, p. 268-269, cité par Brian Garfield, *The Meinertzhagen Mystery…*, *op. cit.*, p. 22.

99. Thomas Edward Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, *op. cit.*, p. 549-550. Outre les carnets de Meinertzhagen, on retrouve aussi cette version de l'histoire dans un film australien de 1987, *La Chevauchée de feu* (*The Lighthorsemen*), et dans de nombreux ouvrages et études comme David R. Woodward, *Hell in the Holy Land : World War I in the Middle East*, Lexington, Ky, The University Press of Kentucky, 2006, p. 101.

100. Brian Garfield, *The Meinertzhagen Mystery…*, *op. cit.*, et en particulier les p. 14-37 pour ce qui concerne la « ruse de la sacoche ».

101. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 75-76.

102. « Memorandum by Col. R. Meinertzhagen for Brigadier General, General Staff, GHQI, 23 october 1918 : The Security Section », dans John Ferris, *The British Army and Signals Intelligence during the First World War*, Avon, The Bath Press/Alan Sutton, 1991.

103. Brian Garfield, *The Meinertzhagen Mystery…*, *op. cit.*, p. 6.

104. Rex Dalton, « Ornithologists stunned by bird collector's deceit », *Nature*, 437, 15 septembre 2005, p. 302-303, et John Seabrook, « Ruffled feathers : uncovering the biggest scandal in the bird world », *New Yorker*, 29 mai 2006, p. 50-61.

105. Entretien avec Frédéric Jiguet, ornithologue et biologiste de la conservation français, professeur au Muséum national d'histoire naturelle et directeur du Centre de recherches sur la biologie des populations d'oiseaux, septembre 2018. Voir aussi son article sur les goélands où il exclut un spécimen de Meinertzhagen : Frédéric Jiguet, Peter Capainolo et Alan Tennyson, « Taxonomy of the kelp gull *Larus dominicanus* Lichtenstein revisited with sex-separated analyses of biometrics and wing tip patterns », *Zoological Studies*, 51, 2012, p. 881-892.

106. Brian Garfield, *The Meinertzhagen Mystery…*, *op. cit.*, p. 26 ; Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 71-72.

107. Brian Garfield, *The Meinertzhagen Mystery…*, *op. cit.*, p. 32-37.

108. Lieutenant-colonel Hussein [Hüseyin Hüsnü] Emir [Amir] Bey, *Yildirim*, Istanbul, Kitabevi Press, 1920, p. 112-114, cité dans *ibid.*, p. 42.

109. Friedrich Kress von Kressenstein, *Mit den Türken zum Suezkanal*, *op. cit.*, p. 268-271, et Brian Garfield, *The Meinertzhagen Mystery…*, *op. cit.*, p. 256.

110. Barton Whaley, *Stratagem…*, *op. cit.* Voir aussi Ralph D. Sawyer, *Lever of Power : Military Deception in China and the West*, *op. cit.*, p. 235-237.

111. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 76. « Mincemeat » pourrait aussi avoir été inspirée par une opération menée en Belgique à l'été 1917 par l'armée britannique. Charles Edward Montague explique en effet dans un livre qui a connu un certain succès avoir fait dériver dans la Scarpe le corps d'un soi-disant officier d'état-major portant des cartes et documents pour faire croire que Lens était l'objectif de la prochaine offensive. Charles Edward Montague, *Disenchantment*, New York, Brentano's, 1922, p. 135-136.

112. Yigal Sheffy, « Institutionalized deception and perception reinforcement : Allenby's campaigns in Palestine », art. cité.

113. Archibald Wavell, *The Palestine Campaigns*, Londres, Constable and Co. Ltd, 1928.

114. La planification de cette opération de déception est décrite dans Archibald Wavell, *Allenby : a Study in Greatness*, *op. cit.*, p. 268 et suivantes.

115. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 77-80.

116. Il prend le commandement de l'armée ottomane en Palestine fin 1917, en remplacement d'Erich von Falkenhayn.

117. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 79.

118. Renforcé d'automitrailleuses anglaises et d'une batterie de montagne française. Sur la mission française au Hedjaz, lire notamment Pascal Le Pautremat, « La mission du lieutenant-colonel Brémond au Hedjaz, 1916-1917 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2006, vol. 221, n^{o} 1, p. 17.

119. Yigal Sheffy, « Institutionalized deception and perception reinforcement : Allenby's campaigns in Palestine », art. cité.

120. *Ibid.*

121. Contre-amiral Daveluy, *Les Enseignements maritimes de la guerre anti-germanique*, Paris, Augustin Challamel, 1919, p. 41.

122. Tony Bridgland, *Sea Killers in Disguise : the Story of the Q-Ships and Decoy Ships in the First World War*, Annapolis, Naval Institute Press, 1999, p. X.

123. Carson I. A. Ritchie, *Q-Ships*, Lavenham, Terence Dalton, 1985, p. 13.

124. J. D. Copley, « The Q-Ships », *Army Quarterly and Defence Journal*, 12, n° 4, p. 459.

125. Tony Bridgland, *Sea Killers in Disguise…*, *op. cit.*, p. 5.

126. « Action of *HMS Stock Force* on the 30th July 1918 », *Supplememt to the London Gazette*, 20 novembre 1918, p. 13695 (https://www.thegazette.co.uk/London/issue/31021/supplement/13695).

127. Harold Auten, *« Q » Boat Adventures : the Exploits of the Famous Mystery Ships by a « Q » Boat Commander*, Londres, Herbert Jenkins, 1919.

128. Barbara J. Coder, « Q-ships of the Great War », Maxwell (Alabama), Air University, avril 2000.

129. Carson I. A. Ritchie, *Q-Ships*, *op. cit.*, p. 166.

130. Gerry O'Neill, « Scandal of the *Baralong* incident was hidden in veil of secrecy », *Journal of the Sea,* The Maritime Institute of Ireland, printemps 2006, p. 8-10.

131. Claude Quétel, *Les Opérations les plus extraordinaires de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2019, p. 139-151.

132. Contre-amiral Daveluy, *Les Enseignements maritimes de la guerre anti-germanique*, *op. cit.*, p. 49.

133. *Ibid.*, p. 44.

134. Paul Chack, *Petits navires et grandes luttes*, Paris, Éditions de France, 1938 ; Adolphe Lepotier, *Bateaux-pièges*, Paris, France-Empire, 1964.

135. Francis Dousset, *Les Navires de guerre français de 1850 à nos jours*, Brest, Éditions de la Cité, 1975, p. 344.

136. Jean-Michel Roche, *Dictionnaire des bâtiments de la flotte de guerre française*, autoédition, 2005.

137. Carson I. A. Ritchie, *Q-Ships*, *op. cit.*, p. 80.

138. *Ibid*., p. 157.

139. Tony Bridgland, *Sea Killers in Disguise…*, *op. cit.*, p. 147.

140. Barbara J. Coder, « Q-ships of the Great War », art. cité.

141. Contre-amiral Daveluy, *Les Enseignements maritimes de la guerre anti-germanique*, *op. cit.*, 1919, p. 52.

142. Barbara J. Coder, « Q-ships of the Great War », art. cité. Les bateaux-pièges sont utilisés après la Première Guerre mondiale. Par exemple, six cargos corsaires de la Kriegsmarine prennent la mer en 1940, le plus connu étant l'*Atlantis* qui fera le tour du globe en passant plus de six cents jours en mer.

143. François Cochet et Rémy Porte, *Histoire de l'armée française*, *op. cit.*, p. 305-330.

144. *Ibid.*, p. 456-457.

145. *Ibid.*, p. 96-100.

146. Thomas Edward Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, *op. cit.*, p. 772.

147. Yigal Sheffy, « Institutionalized deception and perception reinforcement : Allenby's campaigns in Palestine », art. cité.

148. Polly A. Mohs, *Military Intelligence and the Arab Revolt : the First Modern Intelligence War*, Londres, Routledge, 2008.

149. Yigal Sheffy, « Institutionalized deception and perception reinforcement : Allenby's campaigns in Palestine », art. cité.

150. Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 83.

3

La Seconde Guerre mondiale, apogée des opérations de déception

1. Francis G. Bonham, « Deception in war », art. cité, p. 272-276.

2. Expression reprise d'Élie Tenenbaum. Voir notamment *Partisans et centurions : une histoire de la guerre irrégulière au XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2018.

3. Robert Reuss, « Surprise and deception in the early war years », art. cité, p. 21. Churchill est un moteur pour toutes les opérations de déception alliées.

4. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. XI.

5. *Ibid.*, p. 9-52.

6. Priya Satia, « Centralité des marges. Les campagnes britanniques au Moyen-Orient pendant la Grande Guerre », art. cité, p. 87-126.

7. Guerre des Boers et Grande Guerre. Sur la première, lire Harold E. Rough, « Training ground for a future Field Marshal : Wavell in the boer war and edwardian india, 1901-1908 »,

Journal of the Society for Army Historical Research, vol. 72, n° 289, 1994, p. 8-16.

8. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 50.

9. Michael Howard, *British Intelligence in the Second World War*, vol. 5, *Strategic Deception*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 32.

10. Bagnold se trouve par hasard au Caire en 1940 car son navire a eu une avarie, Wavell saura en tirer profit.

11. Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein : The Men Who Hoodwinked Rommel*, Londres, Bloomsburry, 2013, p. 22-23.

12. Bernard Ferguson, *Wavell : Portrait of a Soldier*, Londres, Collins, 1961, p. 25.

13. Ce commandement comprend trois théâtres d'opérations distincts : Afrique du Nord, Afrique de l'Est et Palestine/Jordanie.

14. Eric Keir Gilborne Sixsmith, *British Generalship in the Twentieth Century*, Aberdeen, Arms and Armour Press, 1970, p. 194.

15. John Connell, *Wavell : Scholar and Soldier*, San Diego, Harcourt, Brace and World, 1964, p. 214.

16. Unité destinée à mener des actions de reconnaissance et des raids créée en juin 1940 par R. Bagnold.

17. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 313.

18. Dudley Clarke, *Seven Assignments*, Londres, Jonathan Cape, 1949, p. 7.

19. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.* p. 177.

20. *Ibid.*, p. 181.

21. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 14.

22. John Connell, *Wavell : Scholar and Soldier*, *op. cit.*, p. 169.

23. Dudley Clarke, *Seven Assignments*, *op. cit.*

24. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 21-22.

25. Dudley Clarke, « Some notes on the organization of deception », dans Hy Rothstein et Barton Whaley (dir.), *The Art and Science of Military Deception*, *op. cit.*, p. 167-165.

26. *Ibid.*

27. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 52-98.

28. *Ibid*., p. 27.

29. Christopher M. Rein (dir.), *Weaving the Tangled Web : Military Deception in Large-Scale Combat Operations*, Fort Leavenworth (Kansas), Army University Press, 2018, p. 64.

30. Les « exploits » de Maskelyne sont popularisés par la publication en 1983 du livre *War Magician*, de David Fisher, qui reprend essentiellement les Mémoires de celui-ci : *Magic-Top Secret* (1949). Cette version des faits est notamment mise en cause dans une série de 21 articles publiés entre 1997 et 2005 par Richard Stokes dans le *Genii Magic Journal*. Voir aussi David Hambling, « Secret strobelight weapons of World War II », *Wired*, 17 mai 2008 ; Jonathan Allen, « Deceptionists at War », *Cabinet Magazine*, été 2007 ; Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein…*, *op. cit.*, p. 236-237.

31. Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein…*, *op. cit.*, p. 78.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 80-81.

34. Joukov tente une expérience de ce type le 16 avril 1945 pour la prise des hauteurs de Seelow en essayant d'éblouir les défenseurs allemands avec 143 puissants projecteurs de DCA. C'est un échec, notamment parce que la fumée réduit la portée des projecteurs et que la lumière désoriente les assaillants. Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Joukov. L'homme qui a vaincu Hitler*, Paris, Perrin, 2013, p. 535-538.

35. Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein…*, *op. cit.*, p. 134-137.

36. « Battleaxe » est le nom de l'offensive britannique de juin 1941 qui vise notamment à briser le siège de Tobrouk. Benoît Rondeau, *Afrikakorps. L'armée de Rommel*, Paris, Tallandier, 2013, p. 119-129.

37. Correlli Barnett, *Les Généraux du désert*, Paris, Le Livre contemporain, 1960, p. 69.

38. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 30.

39. En février 1944 cette opération est remplacée par « Wantage ».

40. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 225-227.

41. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 324.

42. *Ibid.*, p. 324.

43. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 226.

44. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 340.

45. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 173.

46. *Ibid.*, p. 181-182.

47. L'Afrikakorps de Rommel n'est d'ailleurs pas avare de ruses, en particulier lors de sa campagne en Afrique du Nord. On peut évoquer les *Kübelwagen* camouflées en tanks, des camions sur lesquels sont montés des moteurs d'avions pour simuler les nuages soulevés par des tanks, un char anglais *Valentine* capturé qui ouvre la route à une véritable colonne allemande à Thala en Tunisie en 1943, etc. Voir notamment : Benoît Rondeau, *Afrikakorps. L'armée de Rommel*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2019, et Barton Whaley et Susan Stratton Aykroyd, *Practise to Deceive…*, *op. cit.*, p. 89-93.

48. Le commandant de la 8e armée, le général Neil Ritchie, avait déjà été renvoyé le 25 juin 1942.

49. Niall Barr, *Pendulum of War : The Three Battles at El Alamein*, Londres, Jonathan Cape, 2004, chap. 14 ; Simon J. Ball, *Alamein*, Oxford, Oxford University Press, 2016, 250 pages ; Ken Ford et Howard Gerrard, *El Alamein 1942 : The Turning of the Tide*, Oxford, Osprey, 2005.

50. Bernard Montgomery, *Mémoires du maréchal Montgomery*, Paris, Nouveau Monde poche, 2016, p. 151-152.

51. Anthony Cave Brown, *Bodyguard of Lies*, New York, Harper Collins, 1975, p. 117-118.

52. Sur « Bertram » et « Treatment », lire Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 240-245, et Seymour Reit, *Masquerade : The Amazing Camouflage Deceptions of World War II*, Londres, Robert Hale, 1979, p. 143-149.

53. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 240-241.

54. Hugh O. Dovey, « The eighth assignment, 1941-1942 », *Intelligence and National Security*, 11:4, 1996, p. 672-695.

55. Charles Richardson, *Flashback : A Soldier's Story*, New York, Harper Collins, 1985, p. 115.

56. Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein…*, *op. cit.*, p. 75-108.

57. *Ibid.*, p. 114.

58. *Ibid.*, p. 198.

59. Geoffrey Barkas, *The Camouflage Story (from Aintree to Alamein)*, Londres, Cassell, 1952, p. 198-199.

60. *Mémoires du maréchal Montgomery*, *op. cit.*, p. 159.

61. Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein…*, *op. cit.*, p. 198-199.

62. Charles Cruickshank, *Deception in World War II*, Londres, Book Club Associates, 1979, p. 30-31.

63. D. F. Underhill, *Queen's Own Royal Regiment The Staffordshire Yeomanry : An Account of the Operations of the Regiment during World War II, 1939-1945*, Stafford, Staffordshire Libraries,

Arts and Archives, 1994, p. 6.

64. Jon Latimer, *Alamein*, Londres, John Murray, 2002, p. 159.

65. Niall Barr, *Pendulum of War…*, *op. cit.*, chap. 14.

66. *Ibid.*, p. 353, et Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein…*, *op. cit.*, p. 212-214.

67. Rick Stroud, *The Phantom Army of Alamein…*, *op. cit.*, p. 218.

68. Niall Barr, *Pendulum of War…*, *op. cit.*, chap. 14.

69. Isla Forsyth, « Designs on the desert : camouflage, deception and the militarization of space », *Cultural Geographies*, vol. 21 (2), 2014, p. 247-265.

70. « Prime Minister Winston Churchill debate in the House of Commons », Parliamentary Debates, House of Commons Official Report, 11 novembre, 1942.

71. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 290.

72. Par exemple, Peter Fleming, *One's Company. A Journey to China*, Londres, Jonathan Cape, 1934. Vendu à 50 000 exemplaires dès 1944.

73. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 290-297.

74. Alan Ogden, *Master of Deception. The Wartime Adventures of Peter Fleming*, Londres, Bloomsbury, 2019, chap. 7.

75. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 342.

76. Alan Ogden, *Master of Deception…*, *op. cit.*, chap. 7.

77. *Ibid.*

78. Voir le best-seller d'Ewen Montagu, *The Man Who Never Was*, Philadelphie, Lippincott, 1953. Pour une approche historique il faut plutôt se référer à Ben Macintyre, *Operation Mincemeat : The True Spy Story that Changed the Course of World War II*, Londres, Bloomsbury, 2010.

79. Whitney T. Bendeck, *Diversion and Deception…*, *op. cit.*, p. 62 ; Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 375 ; Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 259.

80. John Cecil Masterman, *Double-Cross System in the War of 1939 to 1945*, New Haven (Connect.), Yale University Press, 1978, p. 136.

81. Ben McIntyre, *Opération Mincemeat*, Bruxelles, Ixelles éditions, 2011.

82. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 379 ; Whitney T. Bendeck, *Diversion and Deception…*, *op. cit.*, p. 68-70.

83. Ewen Montagu, *The Man Who Never Was*, *op. cit.*, p. 17.

84. Colin Dobinson, *Fields of Deception : Britain's Bombing Decoys of World War II*, Londres, Methuen Publishing, 2013, p. 24.

85. *Ibid.*, p. 25.

86. Cité dans J. Barnett-Lawrence, « Dummies on the British home front : decoys that protected the UK during World War II », thèse, University of North Carolina, 15 avril 2016.

87. Colin Dobinson, *Fields of Deception…*, *op. cit.*, p. 89.

88. Jean Deuve, *Stratagèmes. Duperies, tromperies, intoxications pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Nouveau Monde, 2019, p. 55.

89. Colin Dobinson, *Fields of Deception…*, *op. cit.*, préface.

90. Seymour Reit, *Masquerade : The Amazing Camouflage Deceptions of World War II*, *op. cit.*, p. 52.

91. Nicholas Rankin, *A Genius for Deception…*, *op. cit.*, p. 284.

92. Edward Westermann, « Hitting the mark, but missing the target : Luftwaffe deception operations, 1939-1945 », *War in History*, vol. 10, n° 2, avril 2003, p. 206-221 ; Hillel Schwartz, *The Culture of the Copy. Striking Likenesses, Unreasonable Facsimiles*, New York, Zone Books, 1997, p. 166.

93. Seymour Reit, *Masquerade : The Amazing Camouflage Deceptions of World War II*, *op. cit.*, p. 189.

94. Richard E. Fitts (éd.), *The Strategy of Electromagnetic Conflict*, Colorado Springs, Air Force Academy, 1979, p. 3-7, et Reginald Victor Jones, *The Wizard War : British Scientific Intelligence, 1939-1945*, New York, Coward, McCann & Geoghegan, 1978, p. 85-138.

95. Alfred Price, *Instruments of Darkness. The History of Electronic Warfare, 1939-1945*, Barnsley, Frontline Books, 2017.

96. Usurpation d'identité électronique.

97. Un brouilleur, le Mandrel, est aussi mis au point pour lutter contre ce radar.

98. Alfred Price, *Instruments of Darkness…*, *op. cit.*

99. Benoist Bihan, « Lancaser *vs* Heinkel HE 219. Quand les hiboux avaient des dents », *Guerres & Histoire*, novembre-décembre 2019, n° 52, p. 58-63.

100. Alfred Price, *Instruments of Darkness…*, *op. cit.*

101. Les Américains craquent le code diplomatique japonais en août 1940 et lisent les messages japonais presque aussi rapidement qu'eux-mêmes : le système a le nom de « Magic ». Voir David Kahn, *The Codebreakers : The Comprehensive History of Secret Communication from Ancient*

Times to the Internet, New York, Scribner, 1996, et Edward Drea, *MacArthur's Ultra : Codebreaking and the War against Japan, 1942-1945*, Lawrence, University Press of Kansas, 1993.

102. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 153.

103. Lauran Paine, *German Military Intelligence in World War II*, New York, Military Heritage Press, 1984, p. 16.

104. Ladislas Farago, *The Game of the Foxes : The Untold Story of German Espionage in the United States and Great Britain during World War II*, New York, McKay, 1972, p. 159.

105. Nigel West, *MI5 : British Security Service Operations, 1909-1945. The True Story of the Most Secret Counter-Espionage Organisation in the World*, Barnsley, Frontline Books, 2019, p. 147-148.

106. *Ibid.*

107. Francis Harry Hinsley, *British Intelligence in the Second World War*, vol. 4, *Security and Counter-Intelligence*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 193-194.

108. John Cecil Masterman, *Double-Cross System in the War of 1939 to 1945*, *op. cit.*, p. 151.

109. *Ibid.*, p. 10.

110. Ladislas Farago, *The Game of the Foxes…*, *op. cit.*, p. 326.

111. Elle a rédigé son autobiographie : Lily Sergueiew, *Seule face à l'Abwehr*, Paris, Fayard, 1966.

112. Elle raconte son périple dans Lily Sergueiew, *Routes, risques, rencontres. Paris-Alep à bicyclette 6 000 km*, 2e édition, Paris, J Susse, 1944. Voir aussi http://lepetitbraquet.fr/chron55_nathalie_sergueiew.html.

113. Mary Barbier, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, Wesport (Connect.), Praeger Publishing, 2007, p. 34-35.

114. Juan Pujol et Nigel West, *Garbo : The Personal Story of the Most Successful Double Agent Ever*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1985, p. 28.

115. Araceli González Carballo, épouse de Pujol, qui a donc joué un rôle important, est, elle aussi, envoyée en Angleterre. Coupée d'un mari très occupé par sa mission ainsi que de la communauté espagnole de Londres qui est jugée noyautée par les services franquistes, elle entre en dépression et, mi-1943, menace de tout révéler à l'ambassade espagnole. Le MI5 lui explique alors que son mari est en prison (ce qui est faux) et qu'il y restera tant qu'elle sera menaçante. Elle cède finalement et promet par écrit de ne rien révéler (https://blog.nationalarchives.gov.uk/blog/spy-garbo-story-behind-britains-greatest-double-cross-agent/).

116. Juan Pujol et Nigel West, *Garbo : The Personal Story of the Most Successful Double Agent Ever*, *op. cit.*, p. 88.

117. *Ibid.*, p. 119.

118. *Ibid.*, p. 123.

119. *Ibid.*, p. 166.

120. Olivier Wieviorka, *Histoire du débarquement en Normandie. Des origines à la libération de Paris (1941-1944)*, Paris, Seuil, 2007, p. 197-199.

121. Barton Whaley, *Stratagem…*, *op. cit.*, p. 57.

122. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 249.

123. Aux côtés de Newman Smith, Bill Baumer, et Baron Kehm. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 253.

124. Jonathan Gawne, *Ghosts of the ETO : American Tactical Deception Units in the European Theater, 1944-1945*, Philadelphie, Casemate, 2014, p. 20-21.

125. Gilbert Bloch, « Les manœuvres d'intoxication alliées en Méditerranée en 1944 et le débarquement de Provence », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 174, avril 1994, p. 59-68.

126. Antony Beevor, *D-Day et la bataille de Normandie*, Paris, Le Livre de Poche, 2014, p. 14.

127. Mary Barbier, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, *op. cit.*, p. 11-12.

128. Sorti en 1943, *Les Cinq Secrets du désert* (*Five Graves to Cairo*) est un film américain.

129. Whitney T. Bendeck, *Diversion and Deception…*, *op. cit.*, p. 173-174.

130. Quartier général des forces alliées en Europe occidentale, créé fin 1943. Il est commandé par le général Eisenhower.

131. William B. Breuer, *Deceptions of World War II*, New York, John Wiley, 2001, p. 198-203.

132. Il faut notamment réaliser une prothèse de doigt pour en remplacer un que Clifton a perdu au cours de la Première Guerre mondiale.

133. Mary Barbier, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, *op. cit.*, p. 41-62.

134. Donal J. Sexton, « Phantoms of the North : British deceptions in Scandinavia, 1941-1944 », *Military Affairs*, n° 3, octobre 1983, p. 109-114.

135. Le XV^e^ corps US, stationné en Irlande du Nord, en fait partie, mais il se prépare en fait pour « Overlord ». Il ne fera mouvement que juste avant le jour J.

136. Mary Barbier, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, *op. cit.*, p. 22.

137. Olivier Wieviorka, *Histoire du débarquement en Normandie…*, *op. cit.*, p. 175.

138. La « R Force » comprend des unités de camouflage et de leurres, des unités de transmissions et une unité de déception sonore.

139. Benoît Rondeau, *Patton, la chevauchée héroïque*, Paris, Tallandier, 2016, p. 313.

140. Mary Barbier, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, *op. cit.*, p. 25.

141. Benoît Rondeau, *Patton, la chevauchée héroïque*, *op. cit.*

142. Mary Barbier, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, *op. cit.*, p. 78.

143. Olivier Wieviorka, *Histoire du débarquement en Normandie…*, *op. cit.*, p. 175.

144. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 578.

145. Stephen A. Bourque, *Au-delà des plages. La guerre des Alliés contre la France*, Alpha, 2022, p. 227.

146. Antony Beevor, *D-Day et la bataille de Normandie*, *op. cit.*, p. 15.

147. Gilbert Bloch, « Autour de Fortitude. D'autres opérations d'intoxication », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 191, octobre 1998.

148. Mary Barbier, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, *op. cit.*, p. 184-185.

149. *Ibid.*, p. 158-163.

150. Thomas L. Cubbage, « The german misapprehensions regarding Overlord : understanding failure in the estimative process », dans Michael I. Handel (éd.), *Strategic and Operational Deception in the Second World War*, Londres, Frank Cass & Co., 1987, p. 116.

151. Gilbert Bloch, « Autour de Fortitude. D'autres opérations d'intoxication », art. cité.

152. *Ibid.*

153. Arthur Travers Harris, *Bomber Offensive*, Don Mills (Ontario), Stoddart, 1990, p. 207 ; Carlo D'Este, *Decision in Normandy*, Londres, Penguin Books, 2001, p. 107-108.

154. David M. Glantz, *Soviet Military Deception in the Second World War*, Londres, Routledge, 1989, p. 2.

155. John Dziak, « Soviet deception : the organizational and operational tradition », dans Brian Daily et Patrick Parker (éd.), *Soviet Strategic Deception*, Lexington (Mass.), Lexington Books, 1987 ; Ronald Hingley, *The Russian Mind*, New York, Charles Scribner's Sons, 1977.

156. Timothy L. Thomas, « Russia's reflexive control theory and the military », *Journal of Slavic Military Studies*, 17, 2004, p. 237-256.

157. David M. Glantz, *Soviet Military Deception in the Second World War*, *op. cit.*, p. 52.

158. David M. Glantz, « A deception primer for the fledgling Red Army », *War on the Rocks*, 20 mai 2016.

159. « ВОПРОСЫ ОЕННОЙ ХИТРОСТИ, ОБМАНА И МАСКИРОВКИ : ИСТОРИЯ И СОВРЕМЕННОСТЬ », Евразийский Союз Ученых, n° 2-5 (23), 2016, p. 85 (https://cyberleninka.ru/article/n/ voprosy-voennoy-hitrosti-obmana-i-maskirovki-istoriya-i-sovremennost).

160. Jiri Valenta, « Soviet use of surprise and deception », *Survival*, 24:2, 1982, p. 50-61.

161. Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Joukov. L'homme qui a vaincu Hitler*, *op. cit.*, p. 187.

162. Christopher D. Bellamy et Joseph S. Lahnstein, « The new soviet defensive policy : Khalkhin Gol 1939 as case study », *Parameters*, septembre 1990, p. 19-32.

163. Richard N. Armstrong, *Soviet Operational Deception : The Red Cloak*, Fort Leavenworth (Kansas), Combat Studies Institute Press, 1989.

164. À l'été 1941, seuls 7 % des officiers soviétiques ont reçu une formation militaire supérieure ; 75 % des officiers occupaient leur poste depuis moins d'un an. Seweryn Bialer (éd.), *Stalin and his Generals*, New York, Pegasus, 1969, p. 63.

165. Bruce R. Pirnie, « Soviet deception operations during World War II », U.S. Army Center for Military History, 1985.

166. Charles J. Dick, *From Defeat to Victory. The Eastern Front, Summer 1944*, Lawrence, University Press of Kansas, 2016, p. 63.

167. Bruce R. Pirnie, « Soviet deception operations during World War II », art. cité.

168. James Jaquette Sterrett, « Soviet Air Force operational theory, 1918-1945 », thèse, King's College, février 2004, p. 411.

169. Morgan Maier, « A little masquerade : Russia's evolving employment of Maskirovka », School of Advanced Military Studies, 2016.

170. Richard N. Armstrong, *Soviet Operational Deception…*, *op. cit.*

171. David M. Glantz, *Soviet Military Deception in the Second World War*, *op. cit.*, p. 25-34.

172. Bruce R. Pirnie, « Soviet deception operations during World War II », art. cité.

173. Curtis S. King, « Operation Bagration : Maskirovka at its height, summer 1944 », dans Christopher M. Rein (dir.), *Weaving the Tangled Web : Military Deception in Large-Scale Combat Operations*, *op. cit.*, p. 115-136.

174. Curtis S. King, « Operation Bagration : Maskirovka at its height, summer 1944 », art. cité.

175. Walter S. Dunn, *Soviet Blitzkrieg : The Battle for White Russia, 1944*, Mechanicsburg (PA), Stackpole Books, 2008, p. 27-29.

176. Curtis S. King, « Operation Bagration : Maskirovka at its height, summer 1944 », art. cité.

177. *Ibid.*

178. John Despres, Lilita Dzirkals et Barton Whaley, « Timely lessons of history : the manchurian model for soviet strategy », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, juillet 1976.

179. Lilita L. Dzirkals, « Lightning war in Manchuria : soviet military analysis of the 1945 far east campaign », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, janvier 1976, p. 28.

180. David M. Glantz, « The red mask : the nature and legacy of soviet military deception in the Second World War », *Intelligence and National Security*, 2:3, 1987, p. 175-259.

181. Grande unité équivalant à une armée ou un groupe d'armées.

182. John Despres, Lilita Dzirkals et Barton Whaley, « Timely lessons of history… », art. cité, p. IX.

183. Richard N. Armstrong, *Soviet Operational Deception…*, *op. cit.*

184. Jiri Valenta, « Soviet use of surprise and deception », art. cité, p. 50-61.

185. Bruce R. Pirnie, « Soviet deception operations during World War II », art. cité.

186. Richard N. Armstrong, *Soviet Operational Deception…*, *op. cit.*

187. John Despres, Lilita Dzirkals et Barton Whaley, « Timely lessons of history… », art. cité, p. IX.

188. Cynthia M. Grabo, « Soviet deception in the czechoslovak crisis : a study in perspective », CIA Historical Review Program, 1993.

189. Jean Deuve, *Stratagèmes. Duperies, tromperies, intoxications pendant la Seconde Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 36-37.

190. Henry Dutailly, *Les Problèmes de l'armée de terre française (1935-1939)*, Paris, Imprimerie nationale, 1980, p. 243.

191. André Beaufre, *Le Drame de 1940*, Paris, Plon, 1965, p. 56.

192. Général de Lattre, *Histoire de la 1re armée française*, Paris, Plon, 1949, 4e partie, chap. IX.

193. Ivan Cadeau, *De Lattre*, Paris, Perrin, 2017, p. 194.

194. Pierre Pellissier, *De Lattre*, Perrin, coll. « Tempus », 2015, p. 526.

195. Général de Lattre, *Histoire de la 1re armée française*, *op. cit.*, 4e partie, chap. IX.

196. *Historique de la 1re armée française*, 2e partie, « La bataille de France », titre IV, « Le forcement de la trouée de Belfort et la libération de la haute Alsace du 14 novembre au 5 décembre 1944 », Centre de documentation du service historique de l'armée de terre, p. 760 et suivantes.

197. *Ibid.*

198. *Ibid.*

199. JMO de la 1re armée, 1er novembre 1944.

200. *Ibid.*

201. Pierre Pellissier, *De Lattre*, *op. cit.*, p. 527.

202. *Ibid.*, p. 525

203. *Historique de la 1re armée française*, 2e partie, « La bataille de France », titre IV, « Le forcement de la trouée de Belfort et la libération de la haute Alsace du 14 novembre au 5 décembre 1944 », Centre de documentation du service historique de l'armée de terre, p. 762.

204. Général Béthouart, *Cinq années d'espérance. Mémoires de guerre 1939-1945*, Paris, Plon, 1968, p. 292.

205. Pierre Pellissier, *De Lattre*, *op. cit.*, p. 528. Le général Béthouart, présent lors de cette rencontre, rapporte lui aussi cet échange : général Béthouart, *Cinq années d'espérance. Mémoires de guerre 1939-1945*, *op. cit.*, p. 293. L'offensive débute finalement le 14 novembre. Cet épisode est cependant contesté car la 1re armée a reçu l'ordre du général Devers de prendre l'offensive et de Lattre n'aurait donc pas décidé envers et contre tous de combattre dans ces conditions météorologiques.

206. Ivan Cadeau, *De Lattre*, *op. cit.*, p. 202-204.

207. *Historique de la 1re armée française*, 2e partie, « La bataille de France », titre IV, « Le forcement de la trouée de Belfort et la libération de la haute Alsace du 14 novembre au 5 décembre 1944 », Centre de documentation du service historique de l'armée de terre, p. 786.

208. Pierre Pellissier, *De Lattre*, *op. cit.*, p. 529.

209. Beaufre est chef des opérations de la 1re armée à partir de 1944. En décembre 1945 il est avec de Lattre au contrôle général de l'armée de terre, puis à l'état-major de Fontainebleau et, enfin, en Indochine en décembre 1950.

210. André Beaufre, *Crises et guerres*, Paris, Presses de la Cité, 1974, p. 211. François Géré explique lui que « de Lattre sut joindre à la fureur d'Achille les multiples ruses d'Ulysse. Constamment placé en difficulté par la force des choses et l'obstruction des hommes, il a su recourir aux instruments et aux procédés majeurs qui, par compensation, réduisent les écarts et permettent de ne pas laisser la faiblesse initiale basculer en destin » (https://www.diploweb.com/Au-Commencement-etait-de-Lattre.html). Nous ne sommes pas en accord avec cette affirmation.

211. Barton Whaley, *Covert German Rearmament, 1919-1939 : Deception and Misperception*, Frederick (Maryland), University Publications of America, 1984.

212. Au niveau tactique, bien entendu, la ruse est présente chez les Allemands, comme nous l'avons vu chez Rommel, par exemple. L'emploi des leurres est même relativement commun pour les Allemands à partir de 1944. Connus sous le nom de *« Panzer-Attrappen »*, ils sont réalisés de façon décentralisée par les unités à partir de plans très précis fournis par l'état-major. Voir Patrick Manificat, *Qui ruse gagne. Une anthologie de la tromperie guerrière*, Paris, Histoire et Collections, 2020, p. 45-48, et Alain Adam, « Les *Panzer-Attrappen* », *Histomag*, no 90, p. 30-45.

213. Lauran Paine, *German Military Intelligence in World War II*, *op. cit.,* p. 93-94.

214. *Ibid.*, p. 14.

215. David Kahn, *Hitler's Spies : German Military Intelligence in World War II*, New York, Macmillan, 1978, p. 239.

216. *Ibid.*, p. 236.

217. John Mendelsohn, *The German View of Cover and Deception*, New York, Garland Publishing, 1989, p. 7.

218. Brett Lintott, *The Mediterranean Double-Cross System, 1941-1945*, Londres, Routledge, 2018, p. 209.

219. Geoffrey Barkas, *The Camouflage Story (from Aintree to Alamein)*, *op. cit.*, p. 96.

4

La guerre froide

1. *Papers of Dwight David Eisenhower, The Chief of Staff*, vol. IX : 1763, cité dans Thomas Savoie, « Tactical deception : a lost art ? », School of Advanced Military Studies, décembre 1986.

2. Theodore Reed Fehrenbach, *This Kind of War : A Study in Unpreparedness*, New York, The Macmillan Company, 1963.

3. Albert Palazzo, « Pre-landing operations : getting old tasks done in an age of transparency », Australian Army, février 2019, p. 12-16.

4. Barton Whaley, *Stratagem…*, *op. cit.*, p. 106-107.

5. Albert Palazzo, « Pre-landing operations : getting old tasks done in an age of transparency », art. cité.

6. William Manchester, *American Caesar : Douglas MacArthur, 1880-1964*, 1re édition, Boston, Little, Brown, 1978, p. 575.

7. *Ibid.*, p. 576.

8. Donald W Boose, « Over the beach : U.S. Army amphibious operations in the Korean War », Combat Studies Institute Press, U.S. Army Combined Arms Center, 2008, p. 174-176.

9. Barton Whaley, *Stratagem…*, *op. cit.*, p. 447.

10. Charles H. Briscoe, « Born of desperation early special operations in the Korean War », *Veritas*, vol. 6, no 1, 2010, p. 29-38, et John B. Dwyer, « Unsung heroes of Inchon », *Washington Times*, 13 septembre 2002.

11. George Womack, « Operational deception and the principles of war », Naval War College, 1994, p. 13.

12. Joseph G. D. Babb, « Chinese deception and the 1950 intervention in the Korean War », dans Christopher M. Rein (dir.), *Weaving the Tangled Web…*, *op. cit.*, p. 165-171.

13. Barton Whaley, « The prevalence of guile : deception through time and across cultures », art. cité, p. 34-35.

14. Xiaobing Li, *A History of the Modern Chinese Army*, Lexington, University Press of Kentucky, 2007, p. 80-84.

15. John Toland, *In Mortal Combat : Korea, 1950-1953*, New York, Morrow, 1993, p. 248.

16. David Halberstam, *The Coldest Winter. America and the Korean War*, Londres, Hyperion, 2007, p. 364-367.

17. Eliot A. Cohen, « The chinese intervention in Korea, 1950 », dans *Baptism by Fire : CIA Analysis of the Korean War*, CIA Center for the Study of Intelligence, 2013, p. 27-32.

18. Pour une analyse détaillée de cet échec du renseignement, voir Jonathan Corrado, « Rethinking intelligence failure : China's intervention in the Korean War », *International Journal of Intelligence and Counter Intelligence*, 1/2021.

19. William B. Breuer, *Shadow Warriors : The Covert War in Korea*, New York, John Wiley & Sons, 1996, p. 89.

20. *Ibid.*, p. 370-383.

21. Patrick C. Roe, *The Dragon Strikes : China and the Korean War, June-December 1950*, Novato (Californie), Presidio, 2000.

22. W. S. Topp, « Failures of U.S. Intelligence during the Korean War », *Encyclopedia of U.S. Intelligence : The Korean War*, 9 mai 2017.

23. Russell Spurr, *Enter the Dragon : China's Undeclared War against the US in Korea, 1950-51*, New York, Morrow, 2010, p. 133 et suivantes.

24. Peng Dehuai, *Memoirs of a Chinese Marshal. The Autobiographical Notes of Peng Dehuai 1898-1974*, Honolulu, University Press of the Pacific, 2005, p. 474-475.

25. *Ibid.*, p. 476.

26. Rutherford Poats, *Decision in Korea*, New York, McBride Company, 1954, p. 102.

27. Peng Dehuai, *Memoirs of a Chinese Marshal…*, *op. cit.*, p. 476.

28. Point culminant : « En mission offensive, moment ou lieu à partir desquels la puissance offensive de l'assaillant n'est plus supérieure à la puissance du défenseur ; en mission défensive, lieu ou moment à partir desquels il devient impossible de mener une contre-attaque ou de continuer à se défendre avec succès. » *EMP 60-641 Glossaire français/anglais de l'armée de terre*, *op. cit.*

29. « Communist camouflage and deception », *Air University Quarterly Review*, printemps 1953, vol. VI, n° 1, p. 90-100.

30. Jean-Marc Le Page, *Les Services secrets en Indochine*, Paris, Nouveau Monde, 2014, p. 22.

31. Youngjun Kim, *Origins of the North Korea Garrisson State. The People's Army and the Korean War*, New York, Routledge, 2018, p. 157.

32. Parmi eux, Ch'oe Yong-gon est ministre de la Défense nationale de 1948 à 1957, Kang Kon est chef de l'état-major général de 1947 à 1950.

33. *Ibid.*, p. 76.

34. Jiri Valenta, « Soviet view of deception and strategic surprise : the invasion of Czechoslovakia and Afghanistan », dans Donald Charles Daniel et Katherine Lydigsen Herbig (dir.), *Strategic Military Deception*, New York, Pergamon Press, 1982, p. 335-351 ; Herbert S. Dinerstein, *War and the Soviet Union*, New York, Praeger, 1959.

35. V. A. Matsulenko, *Operativnaya Maskirovka Voysk*, Moscou, Moscow Military Publishing, 1975, p. 3.

36. David M. Glantz, *Soviet Military Deception in the Second World War*, *op. cit.*, p. 2.

37. Jiri Valenta, « Soviet use of surprise and deception », art. cité, p. 50-61.

38. Peter H. Vigor, « Doubts and difficulties confronting a would-be soviet attacker », *Journal of the Royal United Services Institute for Defense Studies*, juin 1980, p. 32-38.

39. Jiri Valenta, « Soviet use of surprise and deception », art. cité ; Joseph D. Douglass et Amoretta M. Hoeber, *Soviet Strategy for Nuclear War*, Stanford, Hoover Institution Press, 1979.

40. Corentin Brustlein, « La surprise stratégique. De la notion aux implications », *Focus stratégique*, n° 10, Ifri, octobre 2008.

41. John Despres, Lilita Dzirkals et Barton Whaley, « Timely lessons of history… », art. cité.

42. Savkin cité dans Joseph D. Douglass, *Soviet Military Strategy in Europe*, New York, Pergamon Press, 1980, p. 47.

43. Bill Keller, « Soviet aide admits maps were faked for 50 years », *The New York Times*, 3 septembre 1988.

44. Kenneth C. Keating, « Maskirovka : the soviet system of camouflage », U.S. Army Russian Institute, 1981.

45. Timothy L. Thomas, « Russia's reflexive control theory and the military », art. cité, p. 237-256.

46. *Ibid.*

47. S. Leonenko, « Refleksivnoe upravlenie protivnikom [Reflexive control of the enemy] », *Armeiskii sbornik* (Army Collection), n° 8, 1995, p. 28, traduit et cité dans Timothy L. Thomas, « Russia's reflexive control theory and the military », art. cité, p. 237-256.

48. S. A. Komov, « About methods and forms of conducting information warfare », *Military Thought* (édition anglaise), n° 4, juillet-août 1997, p. 18-22.

49. Ladislav Bittman, *The Deception Game, Czechoslovak Intelligence in Soviet Political Warfare*, Syracuse (N.Y.), Syracuse University Research Corporation, 1972 ; Jiri Valenta, « Soviet use of surprise and deception », art. cité, p. 50-61.

50. Son premier chef fut le célèbre général Nikolaï Ogarkov (1917-1994) qui, quelques mois après sa nomination, obtint sa quatrième étoile. Viktor Suvorov (pseud.), « GUSM : the soviet service of strategic deception », *International Defense Review*, vol. 18, n° 8, septembre 1985, p. 1235-1240.

51. Viktor Suvorov (pseud.), *Spetsnaz : The Inside Story of the Soviet Special Forces*, New York, Norton & Co, 1988.

52. James H. Hansen, « Soviet deception in the cuban missile crisis », *Studies in Intelligence*, 46, n° 1, 2002, p. 49-58.

53. Anatoli I. Gribkov, William Y. Smith et Alfred Friendly, *Operation ANADYR : U.S. and Soviet Generals Recount the Cuban Missile Crisis*, Chicago, Edition Q, 1994.

54. David T. Moore et William N. Reynolds, « So many ways to lie : the complexity of denial and deception », *American Intelligence Journal*, vol. 32, n° 2, p. 61-70.

55. Caren Kaplan, « Air power's visual legacy : operation Orchard and aerial reconnaissance imagery as ruses de guerre », *Critical Military Studies*, 1:1, 2015, p. 61-78.

56. Jiri Valenta, « Soviet use of surprise and deception », art. cité, p. 50-61.

57. Комите́т Госуда́рственной Безопа́сности, Comité pour la sécurité de l'État. Principal service de renseignements de l'URSS de 1954 à 1991.

58. Jon Latimer, *Deception in War*, New York, Overlook Press, 2003, p. 263.

59. Cynthia M. Grabo, « Soviet deception in the czechoslovak crisis », *Studies in Intelligence*, printemps 1970, p. 19-34.

60. *Ibid.*

61. Jiri Valenta, « Soviet view of deception and strategic surprise : the invasion of Czechoslovakia and Afghanistan », dans Donald Charles Daniel et Katherine Lydigsen Herbig (dir.), *Strategic Military Deception*, *op. cit.*, p. 335-351.

62. Lester Grau, *Bear Went. Over the Mountain : Soviet Combat Tactics in Afghanistan*, Washington, Foreign Military Studies Office, 1996, p. 61-64.

63. David M. Glantz, *Soviet Military Deception in the Second World War*, *op. cit.*, p. 3.

64. Pour Shimon Naveh, la déception est au cœur de la théorie des « opérations dans la profondeur ». Elle fait partie des moyens pour atteindre les centres de force et de faiblesse adverse, créer des vulnérabilités en leur sein et participer à la création du choc, ou *« udar »*. Shimon Naveh, *In Pursuit of Military Excellence : The Evolution of Operational Theory*, Londres, Frank Cass Publishers, 2004, p. 164-192.

65. Pour reprendre une expression du général Meir Amit cherchant à expliquer l'état d'esprit israélien ayant entraîné la surprise initiale de la guerre du Kippour : « Nous avions développé une situation […] de confiance en nous-mêmes exagérée. Ce sentiment reposait sur deux piliers : notre propre force, considérable, et une sous-estimation des capacités et des valeurs de l'ennemi. Cela entraîna un sentiment de confiance qui pourrait être résumé en quelques mots : cela ne peut tout simplement pas arriver ! » Zvi Lanir, « Fundamental surprises », Center for Strategic Studies, University of Tel Aviv, 1983.

66. Sur le déroulé de la guerre, lire Pierre Razoux, *Tsahal : nouvelle histoire de l'armée israélienne*, Paris, Perrin, 2006, p. 264 et suivantes.

67. Uri Bar-Joseph, *The Watchman Fell Asleep : The Surprise of Yom Kippur and its Sources*, Albany, State University of New York Press, 2005, p. 205.

68. Zvi Lanir, « Fundamental surprises », art. cité.

69. Pierre Razoux, *Tsahal…*, *op. cit.*, p. 298.

70. Tal Tovy, « From maneuvers to war. The egyptian deception plan on the eve of the Yom-Kippur War », dans Christopher M. REIN (dir.), *Weaving the Tangled Web…*, *op. cit.*, p. 175-193.

71. Michael I. Handel, « Introduction : strategic and operational deception in historical perspectives », dans Michael I. Handel (éd.), *Strategic and Operational Deception in the Second World War*, *op. cit.*, p. 31.

72. David M. Glantz, « The red mask : the nature and legacy of soviet military deception », dans Michael I. Handel (éd.), *Strategic and Operational Deception in the Second World War*, *op. cit.*, p. 177-180, et John Albert Lynn, *De la guerre…*, *op. cit.*, p. 412.

73. Tal Tovy, « From maneuvers to war. The egyptian deception plan on the eve of the Yom-Kippur War », art. cité.

74. Richard B Parker, *The October War : A Retrospective*, Gainesville, University Press of Florida, 2001, p. 86.

75. Tal Tovy, « From maneuvers to war. The egyptian deception plan on the eve of the Yom-Kippur War », art. cité.

76. Itamar Rabinovich et Jehuda Reinharz, *Israel in the Middle East : Documents and Readings on Society, Politics, and Foreign Relations, Pre-1948 to the Present*, Waltham (Mass.), Brandeis University Press, 2008, p. 258-284.

77. Tal Tovy, « From maneuvers to war. The egyptian deception plan on the eve of the Yom-Kippur War », art. cité.

78. Eliot A. Cohen et John Gooch, *Military Misfortunes. The Anatomy of Failure in War*, New York, Free Press, 2006, p. 106.

79. Tal Tovy, « From maneuvers to war. The egyptian deception plan on the eve of the Yom-Kippur War », art. cité.

80. Saad El Shazly, *The Crossing of the Suez*, San Francisco, American Mideast Research, 2003, p. 206-209.

81. Ephraim Kam, *Surprise Attack : The Victim's Perspective*, *op. cit.*, p. 44.

82. Golda Meir, *My Life*, New York, Time Warner Paperbacks, 1989, p. 421.

83. Bruce Reidel, « Enigma : the anatomy of Israel's intelligence failure almost 45 years ago », *Brookings*, 25 septembre 2017 ; Abraham Rabinovich, *The Yom Kippur War : The Epic Encounter that Transformed the Middle East*, New York, Random House, 2004, p. 49-54.

84. Bruce Reidel, « Enigma : the anatomy of Israel's intelligence failure almost 45 years ago », art. cité.

85. Richard B. Parker, *The October War : A Retrospective*, *op. cit.*, p. 144.

86. Eliot A. Cohen et John Gooch, *Military Misfortunes. The Anatomy of Failure in War*, *op. cit.*, 2006, p. 106.

87. Ian Black et Benny Morris, *Israel's Secret Wars : A History of Israel's Intelligence Services*, New York, Grove Press, 1991, p. 296-297.

88. Pierre Razoux, *Tsahal…*, *op. cit.*, p. 264-265.

89. Uri Bar-Joseph, *The Watchman Fell Asleep : The Surprise of Yom Kippur and its Sources*, *op. cit.*, p. 54.

90. Ephraim Kam, *Surprise Attack : The Victim's Perspective*, *op. cit.*, p. 92.

91. *Ibid.*, p. 210.

92. *Falkland Islands* en anglais, *Islas Malvinas* en espagnol.

93. Lawrence Freedman, *The Official History of the Falklands Campaign*, vol. II, *War and Diplomacy*, Londres, Routledge, 2004, p. 350-352.

94. *Ibid.*, p. 353.

95. Julian Thompson (éd.), *The Imperial War Museum Book of Modern Warfare*, Londres, Sidgwick and Jackson, 2002, p. 300 et 303.

96. Bernard Ingham, *The Wages of Spin*, Londres, John Murray, 2003, p. 297.

97. Lawrence Freedman, *The Official History of the Falklands Campaign*, vol. II, *War and Diplomacy*, *op. cit.*, p. 266-267.

98. Steven Paget, « Target San Carlos. British deception during the repossession of the Falkland Islands », dans Christopher M. Rein (dir.), *Weaving the Tangled Web…*, *op. cit.*, p. 206.

99. Valerie Adams, *The Media and the Falklands Campaign*, Londres, Macmillan, 1986, p. 106-107 ; Lawrence Freedman, *The Official History of the Falklands Campaign*, vol. II, *War and Diplomacy*, *op. cit.*, p. 463.

100. *Ibid.*, p. 397.

101. Paolo Tripodi, « General Matthei's revelation and Chile's role during the Falklands War : a new perspective on the conflict in the South Atlantic », *Journal of Strategic Studies*, 26:4, 2003,

p. 108-123.

102. Nigel West, *The Secret War of the Falklands*, Londres, Little, Brown, 1997, p. 124-126.

103. F. Sanfuentes, « The Chilean Falklands factor », dans Alex Danchev (éd.), *International Perspectives on the Falklands Conflict*, Londres, Palgrave Macmillan, 1992, p. 77-78.

104. Richard Hutchings, *Special Forces Pilot : A Flying Memoir of the Falklands War*, Barnsley, Pen & Sword, 2014.

105. Sandy Woodward, *One Hundred Days. The Memoirs of the Falklands Battle Group Commander*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 1997, p. 131.

106. Alastair Finlan, *The Royal Navy in the Falklands Conflict and the Gulf War : Culture and Strategy*, Londres, Frank Cass, 2004, p. 89.

107. Steven Paget, « Target San Carlos. British deception during the repossession of the Falkland Islands », art. cité.

108. *Ibid*.

109. Robert H. Scales, *Fire Power in Limited War*, Washington, National Defense University Press, 1990, p. 210.

110. Steven Paget, « Target San Carlos. British deception during the repossession of the Falkland Islands », art. cité, p. 200.

111. Lawrence Freedman, *The Official History of the Falklands Campaign*, vol. II, *War and Diplomacy*, *op. cit.*, p. 397.

112. Michael Clapp et Ewen Southby-Tailyour, *Amphibious Assault Falklands. The Battle of San Carlos Water*, Barnsley, Pen & Sword, 2012, p. 133.

113. Cedric Delves détaille l'action des SAS dans la campagne des Malouines dans : *Across an Angry Sea. SAS in the Falklands War*, Londres, Hurst, 2018.

114. *Ibid.*, p. 189-193.

115. *Light Anti-Tank Weapon*. Lance-roquettes antichar portable à usage unique de 66 mm.

116. Alastair Finlan, « British Special Forces in the Falklands War of 1982 », *Small Wars & Insurgencies*, 13:3, 2002, p. 89.

117. L'expérience de l'Office of Strategic Influence, mis en place aux États-Unis par Donald Rumsfeld en 2001, est un autre exemple des difficultés que peuvent éprouver les démocraties pour mettre en œuvre des opérations d'influence stratégiques. En effet, cette agence est officiellement fermée début 2002 suite à des accusations de manipulation de médias internationaux. James Dao et Eric Schmitt, « A nation challenged : hearts and minds ; Pentagon readies efforts to sway sentiment abroad », *New York Times*, 19 février 2002.

5

Les guerres irrégulières

1. Il convient toutefois de se méfier des catégorisations. Les acteurs non étatiques ne combattent pas toujours différemment des armées étatiques (et inversement), comme le théorise très bien Stephen Biddle dans *Nonstate Warfare. The Military Methods of Guerillas, Warlords and Militias*, *op. cit*.

2. Frank Kitson, *Low Intensity Operations*, Londres, Faber Faber, 1991, p. 95.

3. Michel Goya, « Le point de rencontre », blog *La Voie de l'épée*, 9 août 2019.

4. Jean-Marc Le Page, *Les Services secrets en Indochine*, *op. cit.*, p. 75.

5. Bernard Fall, *Rue sans joie*, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 22.

6. *Ibid.*, p. 84.

7. Jean-Marc Le Page, *Les Services secrets en Indochine*, *op. cit.*, p. 139. À noter qu'une tentative de diversion (opération « Phoque ») est lancée par précaution pour masquer l'évacuation et attirer le Vietminh au loin, mais c'est un échec total.

8. Bernard Fall, *Rue sans joie*, *op. cit.*, p. 49 et suivantes.

9. *Ibid.*, p. 133. Le Vietminh a, certes dans une moindre mesure, le même problème avec des informateurs au profit du CEFEO. Ce renseignement reste néanmoins très local et n'a que peu d'influence sur la conduite des opérations.

10. Jean-Marc Le Page, *Les Services secrets en Indochine*, *op. cit.*, p. 90.

11. *Ibid.*, p. 150-151.

12. « Instruction relative à l'emploi du bataillon de choc », 1944-1945.

13. Jean-Pierre Pissardy, *Commandos Nord-Vietnam 1951-1954*, Paris, Indo éditions, 1999.

14. Erwan Bergot, *Commando Vandenberghe*, Paris, Pygmalion, 1997, p. 230.

15. Charles-Henri de Pirey, *Vandenberghe. Le commando des tigres noirs*, Paris, Indo éditions, 2003, p. 67.

16. L'assassin de l'adjudant-chef Vandenberghe est le sergent Nguien Tinh Khoï, ancien de la division 308, qui aurait été manipulé par le Vietminh qui retenait sa famille en otage.

17. Philippe Pottier, « GCMA/GMI : A French experience in counterinsurgency during the French Indochina War », *Small Wars & Insurgencies*, 16:2, p. 125-146. Sur les GCMA, lire aussi Michel David, *Guerre secrète en Indochine*, Panazol, Lavauzelle, 2005.

18. Général Hély, *Les Enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954)*, rapport du commandant en chef en Extrême-Orient, t. 1, SHD, 2011, p. 24-26.

19. « La guerre psychologique en Indochine de 1945 au cessez-le-feu », Bureau de la guerre psychologique, 1955, p. 117.

20. *Ibid.*, p. 122.

21. *Ibid.*

22. GR 10H993 sous-dossier opérations de déception.

23. Général Hély, *Les Enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954)*, *op. cit.*, p. 24-26.

24. « La guerre psychologique en Indochine de 1945 au cessez-le-feu », doc. cité, p. 124 et suivantes. GR 10H993.

25. Commandant Chauvet, rapport sur l'opération « Pélican ».

26. « La guerre psychologique en Indochine de 1945 au cessez-le-feu », doc. cité, p. 131.

27. J.-J. Fonde, « Opération Auvergne. Rétractation de la zone sud du delta tonkinois, 18 juin-4 juillet 1954 », *Revue historique des armées*, n° 139, 1980, p. 224-250.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

30. Marie-Danielle Demélas, *Parachutistes en Algérie, 1954-1958*, Paris, Vendémiaire, 2021, p. 57.

31. Général Salan, « Directive pour les services du 10 avril 1957 », citée dans Jacques Valette, *La Guerre d'Algérie du général Salan*, Sceaux, L'Esprit du livre, 2008, p. 42.

32. Michel Goya, *S'adapter pour vaincre : comment les armées évoluent*, Paris, Perrin, 2019, p. 268 et suivantes.

33. Paul-Alain Léger, *Aux carrefours de la guerre*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 205.

34. Élie Tenenbaum, *Partisans et centurions : une histoire de la guerre irrégulière au XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 246-249.

35. Paul-Alain Léger, *Aux carrefours de la guerre*, *op. cit.*, p. 188.

36. *Ibid.*, p. 383.

37. *Ibid.*, p. 219.

38. « Le capitaine Léger, maître de l'intox », *De la guerre*, Perrin/*Guerres & Histoire*, été 2021, p. 6-23.

39. Emmanuel Laurentin, « Histoire du renseignement, le colonel Amirouche », France Culture, « La Fabrique de l'Histoire », émission diffusée le mardi 19 février 2008, transcription par Taos Aït Si Slimane.

40. Paul-Alain Léger, *Aux carrefours de la guerre*, *op. cit.*, p. 220.

41. « Le capitaine Léger, maître de l'intox », art. cité, p. 6-23.

42. Pierre Pellissier, *La Bataille d'Alger*, Perrin, coll. « Tempus », 2002, p. 334 et suivantes.

43. Paul-Alain Léger, *Aux carrefours de la guerre*, *op. cit.*, p. 272.

44. *Ibid.*, p. 271.

45. *Ibid.*, p. 287.

46. « Le capitaine Léger, maître de l'intox », art. cité, p. 6-23.

47. Emmanuel Laurentin, « Histoire du renseignement, le colonel Amirouche », France Culture, « La Fabrique de l'Histoire », émission diffusée le mardi 19 février 2008, transcription par Taos Aït Si Slimane.

48. Paul-Alain Léger, *Aux carrefours de la guerre*, *op. cit.*

49. *Ibid.*, p. 341.

50. Marie-Danielle Demélas, *Parachutistes en Algérie, 1954-1958*, *op. cit.*, p. 387.

51. Charles-Robert Ageron, « Complots et purges dans l'armée de libération algérienne (1958-1961) », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 59, juillet-septembre 1998, p. 15-27.

52. « Le capitaine Léger, maître de l'intox », art. cité, p. 6-23.

53. Marie-Danielle Demélas, *Parachutistes en Algérie, 1954-1958*, *op. cit.*, p. 194-198.

54. Capitaine Raynaud, *L'Histoire du 8*, EFM, 1989, p. 50.

55. Yves Godard, *Les Paras dans la ville. Les trois batailles d'Alger*, Paris, Fayard, 1972, p. 179.

56. Un service de renseignements du ministère de l'Intérieur.

57. Philippe Gaillard, *L'Alliance. La guerre d'Algérie du général Bellounis*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 26.

58. Marie-Danielle Demélas, *Parachutistes en Algérie, 1954-1958*, *op. cit.*, p. 204.

59. Les membres des groupes d'autodéfense (GAD) étaient des supplétifs de l'armée française. Il s'agissait de villageois algériens volontaires et bénévoles chargés de la défense de leur douar.

60. Extrait du JMO du 15e BCA cité dans Philippe Gaillard, *L'Alliance. La guerre d'Algérie du général Bellounis*, *op. cit.*, p. 27.

61. Capitaine Hentic, « Affaire K : l'armée dans le guêpier du double jeu kabyle », dans *La Guerre d'Algérie*, t. VIII, Paris, Jules Tallandier, 1974.

62. Marie-Danielle Demélas, *Parachutistes en Algérie, 1954-1958*, *op. cit.*, p. 443.

63. Jérôme de Lespinois, « Les transformations de la guerre aérienne », *Stratégique*, no 102, 2013/1, p. 347-367.

64. La première victoire aérienne confirmée de cette guerre est pour les Nord-Vietnamiens, le 4 avril 1964, alors que deux F-105 sont abattus par des MiG-17. John T. Correll, « Against the MiGs in Vietnam », *Air Force Magazine*, 1er octobre 2019.

65. William Sayers, « The Red Baron reports. What they really said », *Air Power History*, automne 2005, p. 5-13.

66. « History of the Special 7th AF mission Operation Bolo on 2 january 1967 », United States Air Force Security Service, 8 février 1967, p. IV.

67. Tyson Wetzel, « High intensity war and the enduring legacy of Operation Bolo », blog *The Central Blue*, 25 février 2018.

68. Corentin Brustlein, Étienne de Durand et Élie Tenenbaum, *La Suprématie aérienne en péril : menaces et contre-stratégies à l'horizon 2030*, Paris, Documentation française, 2014, p. 32-36 ; Kenneth P. Werrell, *Archie, Flak, AAA, and SAM : A Short Operational History of Ground-Based Air Defense*, Maxwell Air Force Base (Alabama), Air University Press, 1988, p. 102.

69. *Ibid.*, p. 107.

70. Walter J. Boyne, « MiG Sweep », *Air Force Magazine*, no 11, novembre 1998, p. 46-51.

71. *Ibid*.

72. Darrell Sherwood, *Jet Movers : Jet Pilots and the Vietnam Experience*, New York, Free Press, 2000.

73. Walter J. Boyne, « MiG Sweep », art. cité.

74. *Ibid*.

75. Robert J. Hanyok, « Spartans in darkness : American SIGINT and the Indochina War 1945-1975 », Center For Cryptologic History, National Security Agency, 2002, p. 253.

76. Michael W. Hankins, « The Phantom menace : the F-4 in air combat in Vietnam », thèse de master, Austin, University of Texas, août 2013, p. 60.

77. William W. Momyer, *Airpower in Three Wars*, Maxwell Air Force Base (Alabama), Air University Press, 2003, p. 163.

78. Robert J. Hanyok, « Spartans in darkness : American SIGINT and the Indochina War 1945-1975 », art. cité, p. 253.

79. Walter J. Boyne, « MiG Sweep », art. cité.

80. Robin Olds, *Fighter Pilot*, New York, Saint Martin's Griffin, 2011, p. 272-276.

81. Tyson Wetzel, « High intensity war and the enduring legacy of Operation Bolo », art. cité.

82. « History of the Special 7th AF mission Operation Bolo on 2 january 1967 », art. cité, p. 11-12 et 18.

83. Tyson Wetzel, « High intensity war and the enduring legacy of Operation Bolo », art. cité.

84. Walter J. Boyne, « MiG Sweep », art. cité, p. 46-51.

85. Robin Olds, *Fighter Pilot*, *op. cit.*, p. 281.

86. William Sayers, « The Red Baron reports. What they really said », art. cité, p. 451-454.

87. Michael W. Hankins, « The Phantom menace : the F-4 in air combat in Vietnam », *op. cit.*, p. 64-65.

88. Elles montent à 22 % en 1968, mais c'est surtout le résultat d'une amélioration des contre-mesures électroniques qui diminuent l'efficacité des SAM. Robert J. Hanyok, « Spartans in darkness : American SIGINT and the Indochina War 1945-1975 », art. cité.

89. *Ibid.*, p. 253.

90. Lawrence Cline, *Pseudo Operations and Counterinsurgency : Lessons from Other Countries*, Carlisle (Pennsylvanie), U.S. Army War College, Strategic Studies Institute, 2005.

91. Les pseudo-opérations se pratiquent aussi dans le cadre des conflits conventionnels, à l'image de ce qu'accomplissent les *Brandenburgers* allemands en septembre 1939 ou le 8 mai 1940.

92. Albert Grundlingh, « Collaborators in the boer society », dans Peter Warwick (éd.), *The South African War : The Anglo-Boer War 1899-1902*, Harlow (Essex), Longman, 1989, p. 269.

93. Jean-Philippe Baulon, « Les Philippines, laboratoire de la contre-insurrection ? La révolte des Huks et sa répression (1946-1954) », *Stratégique*, n^{os} 100-101, 2012/2, p. 95-112.

94. Michael McClintock, *Instruments of Statecraft : U.S. Guerrilla Warfare, Counterinsurgency, and Counterterrorism, 1940-1990*, New York, Pantheon, 1992.

95. Lawrence M. Greenberg, *The Hukbalahap Insurrection : A Case Study of a Successful Anti-Insurgency Operation in the Philippines 1946-1955*, Washington, U.S. Army Center of Military History, 1986, p. 71-73.

96. Robert R Smith, *The Hukbalahap Insurgency : Economic, Political, and Military Factors*, Washington, Office of the Chief of Military History, 1963, p. 123.

97. Élie Tenenbaum, « De l'IRA à l'Irak : transferts d'expérience contre-insurrectionnelle au sein de l'armée britannique », *Les Champs de Mars*, n° 20, 2009/1, p. 131-153.

98. Frank Kitson, *Bunch of Five*, Londres, Faber, 1977, p. 29.

99. Frank Kitson, *Gangs and Counter-Gangs*, Londres, Barrie & Rockliff, 1960, p. 73.

100. *Ibid.*, p. 74.

101. *Ibid.*, p. 75.

102. *Ibid*., p. 126.

103. Paul Melshen, « Pseudo operations », Naval War College, février 1986 ; Huw Bennett, *Fighting the Mau Mau : The British Army and Counter-Insurgency in the Kenya Emergency*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

104. Leroy Thompson, *The Counter-Insurgency Manual*, Londres, Greenhill, 2002, p. 168.

105. David French, *The British Way of Counterinsurgency 1945-1967*, Oxford, Oxford University Press, 2011 ; David French, « Nasty not nice : British counter-insurgency doctrine and practice, 1945-1967 », *Small Wars & Insurgencies*, vol. 23, 2012, p. 744-762 ; Christopher Hale, *Massacre in Malaya : Exposing Britain's My Lai*, Stroud (Gloucestershire), The History Press, 2013 (sur le massacre par les Britanniques de vingt-quatre villageois désarmés à Batang Kali, en Malaisie, le 12 décembre 1948) ; Andrew Mumford, *The Counter-Insurgency Myth : The British Experience of Irregular Warfare*, Londres, Routledge, 2012.

106. Élie Tenenbaum, « De l'IRA à l'Irak : transferts d'expérience contre-insurrectionnelle au sein de l'armée britannique », art. cité.

107. Peter Baxter, *Selous Scouts : Rhodesian Counter-Insurgency Specialists*, Solihull (Midlands), Helion, 2011, p. 25-30 ; John Cann, *The Flechas : Insurgent Hunting in Eastern Angola, 1965-1974*, Londres, Helion & Company, 2014.

108. David M. Martin et Phyllis Johnson, *The Struggle for Zimbabwe : The Chimurenga War*, New York, Monthly Review Press, 1981, p. 106-107.

109. Peter Baxter, *Selous Scouts…*, *op. cit.*, p. 50.

110. Peter Stiff, *Selous Scouts*, Alberton (Afrique du Sud), Galago Publishing, 1984, p. 73.

111. Laurent Touchard, « Les raids motorisés des forces spéciales rhodésiennes, les pseudo-opérations », blog *CONOPS*, 5 avril 2016.

112. Ron Reid-Daly, *Selous Scouts : Top Secret War*, Alberton (Afrique du Sud), Galago Publishing, 1982, p. 13.

113. Peter Baxter, *Selous Scouts…*, *op. cit.*, p. 74-81.

114. Derek I. Grimes, John Rawcliffe et Jeannine Smith (éd.), *Operational Law Handbook*, Charlottesville (Virginie), International and Operational Law Department, JAGLCS, 2006.

115. Jordan J. Paust, « War and enemy status after 9/11 : attacks on the laws of war », *Yale Journal of International Law*, 28, n° II, 2003.

116. Lawrence E. Cline, *Pseudo Operations and Counterinsurgency : Lessons from Other Countries*, *op. cit.* ; Jakkie Cilliers, *Counter-Insurgency in Rhodesia*, Londres, Routledge, 2015.

6

Les opérations de déception à l'ère des interventions

1. Étienne de Durand, « La "mère" de toutes nos batailles », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 244, 2011/4, p. 9-30.

2. Donald C. Daniel et Katherine L. Herbig (éd.), *Strategic Military Deception*, *op. cit*.

3. Charles L. Toomey, « Tactical deception in the corps. The design and employment of the corps deception battalion », School of Advanced Military Studies, 1990 ; Michael B. Weimer, « Tactical deception capabilities in the heavy division. Myth *versus* reality », School of Advanced Military Studies, 1987.

4. Comité d'experts civils chargé de conseiller le ministère de la Défense américain sur des questions scientifiques techniques.

5. Justin L. C. Eldridge, « The myth of army tactical deception », *Military Review*, août 1990, p. 67-78.

6. L'armée britannique publie, elle, un manuel en 1985 : *Deception in War*.

7. Jack H. Spencer, « Deception integration in the U.S. Army », Command and General Staff College, 1990, et Charles L. Toomey, « Tactical deception in the corps. The design and employment of the corps deception battalion », doc. cité.

8. Michael Dewar, *The Art of Deception in Warfare*, Newton Abbot (Devon), David & Charles Publishers, 1989, p. 124-125.

9. Andrea Cozad, « Deception », *Newsletter*, 3-88, CALL, 1988.

10. Voir les travaux de David Glantz, en particulier : « The red mask : the nature and legacy of soviet military deception », dans Michael I. Handel (éd.), *Strategic and Operational Deception in the Second World War*, *op. cit.*, p. 177-180, et *Soviet Military Deception in the Second World War*, Londres, Frank Cass, 1989. Voir aussi Charles Smith, « Soviet Maskirovka », *Air Power Journal*, printemps 1988 ; Jiri Valenta, « Soviet use of surprise and deception », art. cité, p. 50-61 ; Richard N. Armstrong, *Soviet Operational Deception…*, *op. cit.* ; Roger Beaumont, *Maskirovka : Soviet Camouflage, Concealment and Deception*, College Station, Texas A&M University Press, 1982.

11. Department of the Army Memorandum, « Capstone required operational capabilities (ROC) with annexes for the family of deception devices (FDD) », 28 août 1987 ; Michael B. Weimer, « Tactical deception capabilities in the heavy division. Myth *versus* reality », doc. cité.

12. Justin L. C. Eldridge, « The myth of army tactical deception », art. cité, p. 67-78.

13. Thomas Savoie, « Are we deceiving ourselves ? », *Military Review*, mars 1987 ; Michael Dewar, *The Art of Deception in Warfare*, *op. cit.*, p. 123.

14. Kevin M. Woods, *The Mother of All Battles : Saddam Hussein's Strategic Plan for the Persian Gulf War*, Annapolis (Mayland), Naval Institute Press, 2008, p. 125.

15. Joseph P. Englehardt, *Desert Shield and Desert Storm : A Chronology and Troop List*, Carlisle (Pennsylvanie), Strategic Studies Institute, 1991, p. 22.

16. Richard M. Swain, *Lucky War : Third Army in Desert Storm*, Fort Leavenworth (Kansas), U.S. Army Command and General Staff College Press, 1994, p. 76-77.

17. Lawrence A. Yates, *The U.S. Military Intervention in Panama : Origins, Planning, and Crisis Management June 1987-December 1989*, Washington, U.S. Army Center of Military History, 2008, p. 208.

18. TRADOC PAM 525-XX « Deceptiveness in airland operations », et Douglas L. Tystad, « The role of the media in the operational deception plan for operation Desert Storm », School of Advanced Military Studies, 1992, p. 4.

19. Michael Handel, *War, Strategy and Intelligence*, Londres, Franck Cass, 1989, p. 312 ; Paul C. Jussel, « Corps tactical deception : who's fooling whom », Fort Leavenworth (Kansas), School of Advanced Military Studies U.S. Army Conmmand and General Staff College, p. 20-26.

20. Daniel L. Breitenbach, « Operation Desert Deception : operational deception in the ground campaign », Newport (Rhode Island), Naval War College, 19 juin 1991.

21. Douglas L. Tystad, « The role of the media in the operational deception plan for operation Desert Storm », art. cité, p. 16.

22. Tommy Franks, *American Soldier*, New York, Perfect Bound, 2004, p. 153.

23. *Ibid.*, p. 156-157.

24. *Ibid.*, p. 157.

25. Stephen A. Bourque, *Jayhawk ! : The VII Corps in the Persian Gulf War*, Washington, U.S. Army Center of Military History, 2002, p. 141-146.

26. Douglas L. Tystad, « The role of the media in the operational deception plan for operation Desert Storm », art. cité, p. 16.

27. Daniel L. Breitenbach, « Operation Desert Deception : operational deception in the ground campaign », art. cité.

28. Gary P. Melton, « XVIII Airborne Corps deception », dans James P. Finley (éd.), *U.S. Army Military Intelligence History : A Sourcebook*, Fort Huachuca (Arizona), U.S. Army Intelligence Center, 1995, p. 345-347.

29. Michael R. Gordon et Bernard E. Trainor, *The Generals' War : The Inside Story of the Conflict in the Gulf*, New York, Back Bay Books, 1995, p. 341-342.

30. Jeffrey B. Jones, « Psychological operations in desert shield, desert storm and urban freedom », *Special Warfare*, juillet 1994.

31. *Ibid.*

32. Gary P. Melton, « XVIII Airborne Corps deception », art. cité.

33. Basil H. Liddell Hart, « The value of amphibious flexibility », *Journal of the Royal United Services Institution*, vol. CV, n° 620, novembre 1960, p. 483-492.

34. Guillaume Lasconjarias, « Une plage trop loin ? Entre échec annoncé d'un débarquement et affirmation d'une nouvelle doctrine des opérations amphibies », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 244, 2011/4, p. 53-61.

35. David W. Szelowski, « Iraq's defense of Kuwait and the battle of Kursk », *Marine Corps Gazette*, janvier 1991.

36. Michael R. Gordon et Bernard E. Trainor, *The Generals' War : The Inside Story of the Conflict in the Gulf*, *op. cit.*, p. 294.

37. Bruno Tanqueray, « Les opérations de guerre des mines dans le Golfe en 1991 : un rendez-vous manqué de la marine française ? », Mémoire de D.E.A, École pratique des hautes études, novembre 2003.

38. Guy Le Mire, « Employing special operations forces to conduct deception in support of shaping and decisive operations », Fort Leavenworth (Kansas), School of Advanced Military Studies, 2002.

39. Greg Walker, *At the Hurricane's Eye*, New York, Ballantine Books, 1994, p. 185.

40. Douglas C. Waller, *The Commandos*, New York, Simon and Schuster, 1994, p. 333.

41. *Ibid.*

42. Ronald J. Brown, *U.S. Marines in the Persian Gulf, 1990-1991. With Marine Forces Afloat in Desert Shield and Desert Storm*, Washington, History and Museums Division, United States Marine Corps, 1998, p. 155-157.

43. L'édition française a été publiée la même année : *La Petite Fille au tambour*, Paris, Robert Laffont, 1983.

44. Paul W. Westermeyer et Alexander N. Hinman (éd.), *Desert Voices : An Oral History Anthology of Marines in the Gulf War, 1990-1991*, Washington, Occasional Paper, History and Museums Division, United States Marine Corps, 2016, p. 108-109.

45. Tom Draude (entretien avec), « Deceiving the Iraqis in operation Desert Storm », *Spycast*, 26 juin 2013.

46. Paul W. Westermeyer et Alexander N. Hinman (éd.), *Desert Voices : An Oral History Anthology of Marines in the Gulf War, 1990-1991*, *op. cit.*, p. 109.

47. Tom Draude (entretien avec), « Deceiving the Iraqis in operation Desert Storm », art. cité.

48. « Gulf War loud speakers victories », blog *Psywarrior*.

49. Patrick B. Quinn, « Deception as a supplement to the instruments of National Security », Carlisle (Pennsylvanie), United States Army War College, 2017.

50. Douglas L. Tystad, « The role of the media in the operational deception plan for operation Desert Storm », art. cité, p. 31.

51. Général Norman H. Schwarzkopf, « CENTCOM news briefing transcript », 27 février 1991, p. 51.

52. Tom Draude (entretien avec), « Deceiving the Iraqis in operation Desert Storm », art. cité.

53. Douglas L. Tystad, « The role of the media in the operational deception plan for operation Desert Storm », art. cité, p. 25.

54. U.S. News & World Report, *Triumph without Victory : The Unreported History of the Persian Gulf War*, New York, Crown, 1992, p. 284-285.

55. Donald P. Wright, « Deception in the desert : deceiving Iraq in operation Desert Storm », dans Christopher M. Rein (dir.), *Weaving the Tangled Web*, *op. cit.*, p. 215-230.

56. Kevin M. Woods, *The Mother of All Battles : Saddam Hussein's Strategic Plan for the Persian Gulf War*, *op. cit.*, p. 188.

57. *Ibid.*, p. 207.

58. Michael R. Gordon et Bernard E. Trainor, *The Generals' War : The Inside Story of the Conflict in the Gulf*, *op. cit.*, p. 429.

59. Tommy Franks, *American Soldier*, *op. cit.*, p. 165.

60. *JP 3-58 Military Deception*, 1996.

61. Kevin M. Woods, David D. Palkki et Mark E. Stout (éd.), *The Saddam Tapes : The Inner Workings of a Tyrant's Regime, 1978-2001*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 187.

62. Patrick B. Quinn, « Deception as a supplement to the instruments of National Security », doc. cité.

63. Eliot Cohen (dir.), *Gulf War Air Power Survey*, vol. IV, *Weapons, Tactics, and Training and Space Operations*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1993, p. 33.

64. Richard P. Hallion, *Storm Over Iraq*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1992, p. 202.

65. Uwe Hessler, « East german army unit finds skills still in demand after reunification », *Deutsche Welle*, 16 août 2010

66. Sur cette question, lire : Corentin Brustlein, Étienne de Durand, et Élie Tenenbaum, *La Suprématie aérienne en péril : menaces et contre-stratégies à l'horizon 2030*, *op. cit*.

67. Mark Clodfelter, « Back from the future. The impact of change on airpower in the decades Ahead », *Strategic Studies Quarterly*, automne 2009, vol. 3, n° 3, p. 105.

68. Durant « Allied Force », l'usage des JSTARS (avions de guerre électronique et de renseignement) est limité et critiqué : le terrain montagneux a assez considérablement réduit les performances de leur radar.

69. Barthélemy Courmont et Darko Ribnikar, *Les Guerres asymétriques : conflits d'hier et d'aujourd'hui, terrorisme et nouvelles menaces*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 110-115.

70. Joseph Fitchett, « NATO misjudged bombing damage », *International Herald Tribune*, 23 juin 1999.

71. Benjamin S. Lambeth, « NATO's air war for Kosovo : a strategic and operational assessment », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2001, p. 130.

72. John Barry et Evan Thomas, « The Kosovo cover-up », *Newsweek*, 15 mai 2000. Il y a toute une controverse autour de ces chiffres, voir Stephen P. Aubin « *Newsweek* and the 14 tanks », *Air Force Magazine*, 8 juillet 2008, et la réponse de John Barry à cet article.

73. Martin Andrew, « Revisiting the lessons of operation Allied Force », *Air Power Australia Analysis*, 2009-4, 14 juin 2009, et « Joint statement of William S. Cohen, secretary of Defense, and general Henry H. Shelton, chairman of the Joint Chiefs of Staff, senate armed services Committee hearing on Kosovo after-action review », 14 octobre 1999, p. 84-85.

74. Hassan Hassan, « Out of the desert. Isis's strategy for a long war », Washington, Middle East Institute, septembre 2018.

75. « Kayf tuqatil taht aiyun al-ta'irat al-salibiyya ? » (*« How to fight under the eyes of the crusader planes ? »*), part. I, *Al-Naba*, n° 97, 14 septembre 2017, et part. II, *Al-Naba*, n° 98, 27 septembre 2017.

76. Rémy Hémez, « Les Kurdes face à Daech : quelle efficacité militaire ? », *Politique étrangère*, 2016/1, p. 123-134.

77. Stijn Mitzer et Joost Oliemans, « Fighting the tide : the Islamic State's desperate attempts to combat coalition airpower », *Oryx blog*, 8 avril 2021 ; Mustafa Salim, « The Islamic State is now deploying tanks made of wood », *The Washington Post*, 17 novembre, 2016 ; Paul Mutter, « The Islamic State's use of decoys to counter air power », Armament Research Service, 9 mars 2017 ; « Militants used tank decoys to trick syrian, russian warplanes (photos) », *South Front*, 24 août 2019.

78. Michael Knights, « The Houthi war machine : from guerrilla war to State capture », *CTC Sentinel*, vol. 11, n° 8, septembre 2018.

79. Daniel Hughes, « Houthi forces deploy decoys to counter coalition airpower », Armament Research Service, 7 janvier 2019.

80. Laurent Touchard, « Organisation tactique et méthodes de combat de l'État islamique », 2 mars 2016.

81. Craig Whiteside, Ian Rice et Daniele Raineri, « Black Ops : Islamic State and innovation in irregular warfare », *Studies in Conflict & Terrorism*, 2019.

82. Bill Roggio et Caleb Weiss, « Islamic State overruns Iraqi military base in Anbar », *The Long War Journal*, 25 septembre 2014.

83. Matteo Puxton, « Bataille de Raqqa : les inghimasiyyi, les troupes de choc de l'État islamique », *France-Soir*, 30 juin 2017.

84. https://www.youtube.com/watch?v=CC3fy88AqXM

85. Hugo Kaaman, « From Hajin to Baghouz – Islamic State SVBIED design & use », 3 août 2019.

86. Craig Whiteside, « Lying to win : the Islamic State media department's role in deception efforts », *The RUSI Journal*, janvier 2020, p. 1-12.

87. Laurent Touchard, « Organisation tactique et méthodes de combat de l'État islamique », art. cité.

88. Peter W. Singer et Emerson T. Brooking, *LikeWar : The Weaponization of Social Media*, Boston, Eamon Dolan, 2018.

89. *Ibid.*

90. David A. Acosta, « The Makara of Hizballah deception in the 2006 summer war », Monterey (Californie), Naval Postgraduate School, juin 2007.

91. Ligne de retrait d'Israël au Sud-Liban.

92. David A. Acosta, « The Makara of Hizballah deception in the 2006 summer war », art. cité.

93. David A. Fulghum, « Doubt as a weapon », *Aviation Week and Space Technology*, 27 novembre 2006, p. 26-27.

94. Tommy Franks, *American Soldier*, *op. cit.*, p. 415-416.

95. Joseph L. Cox, « Information operations in operations enduring freedom and Iraqi freedom – what went wrong ? », Fort Leavenworth (Kansas), School of Advanced Military Studies, 2006.

96. Tommy Franks, *American Soldier*, *op. cit.*, p. 336.

97. Même si ce ne sont « que » des officiers de la branche renseignement qui ne reçoivent pas de formation particulière. Joseph L. Cox, « Information operations in operations enduring freedom and Iraqi freedom – what went wrong ? », art. cité.

98. Leigh Neville, *Special Forces in the War on Terror*, New York, Osprey Publishing, 2015, p. 97 et p. 127-128.

99. Michael R. Gordon et Bernard E. Trainor, *Cobra II : The Inside Story of the Invasion and Occupation of Iraq*, New York, Pantheon Books, 2006, p. 90.

100. Tommy Franks, *American Soldier*, *op. cit.*, p. 429, 435, 474 et 500.

101. Joseph Henrotin, « Airborne Dragon (Kurdistan, mars-avril 2003) et le potentiel conceptuel du swarming », *Les Cahiers du RMES*, vol. 1, n° 1, juillet 2004.

102. Tommy Franks, *American Soldier*, *op. cit.*, p. 559.

103. *Ibid.*, p. 500.

104. *Ibid*., p. 434-436.

105. Michael R. Gordon et Bernard E. Trainor, *Cobra II…*, *op. cit.*, p. 345-347.

106. *Ibid.,* p. 109.

107. John B. Tisserand, *U.S. V Corps and 3rd Infantry Division (Mechanized) during Operation Iraqi Freedom Combat Operations (Mar-Apr 2003)*, vol. III, *Network Centric Warfare Insights Case Study*, Carlisle (Pennsylvanie), United States Army War College, 2003, p. 59-61 ; Gregory Fontenot, E. J. Degen et David Tohn, *On Point : the United States Army in Operation Iraqi Freedom*, Washington, Combat Studies Institute Press, 2004, p. 258-261, et Ben Barry, *Blood, Metal*

and Dust. How Victory Turned into Defeat in Afghanistan and Iraq, Oxford, Osprey, 2020, p. 143-144.

108. Walter L. Perry, Richard E. Darilek, Laurinda L. Rohn et Jerry M. Sollinger, *Operation Iraqi Freedom : Decisive War, Elusive Peace*, Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2015, p. 213.

109. Michael R. Gordon et Bernard E. Trainor, *Cobra II*, *op. cit.*

110. Walter L. Perry, Richard E. Darilek, Laurinda L. Rohn et Jerry M. Sollinger, *Operation Iraqi Freedom : Decisive War, Elusive Peace*, *op. cit.*, p. 211-212.

111. Kendall D. Gott (éd.), *Eyewitness to War*, vol. 1, *The U.S. Army in Operation Al Fajar – An Oral History*, Fort Leavenworth (Kansas), Combat Studies Institute Press, 2006, p. 101.

112. Michel Goya, « Les fantômes furieux de Falloujah », *Cahiers du Retex*, CDEF, 2006.

113. Timothy S. McWilliams, *U.S. Marines in Battle : Fallujah, November-December 2004*, Quantico (Virginie), Military Bookshop, 2014, p. 5-6.

114. Dester Filkins, « Dans l'enfer de Falloujah », *The New York Times*, repris dans *Le Monde*, 24 novembre 2004.

115. Michel Goya, « Les fantômes furieux de Falloujah », art. cité.

116. Tony Paz, « Deception in Fallujah », Briefing, PSYOP operations in Fallujah after action report, 2004, cité dans Jonathan B. Keiser et Mark C. Engen, « Adapting the vehicle mounted tactical loudspeaker system to today's operational environment », Monterey (Californie), Naval Postgraduate School, décembre 2006.

117. Jonathan Pieslak, *Sound Targets. American Soldiers and Music in the Iraq War*, Bloomington, Indiana University Press, 2009, p. 84-85.

118. Michel Goya, « Les fantômes furieux de Falloujah », art. cité.

119. Michel Goya, « Les opérations extérieures en perspective historique », blog *La Voie de l'épée*, 3 novembre 2012. Pour une histoire complète des opérations extérieures françaises, lire Michel Goya, *Le Temps des guépards. La guerre mondiale de la France de 1961 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2022.

120. Ben Barry, *Blood, Metal and Dust…*, *op. cit.*, p. 432.

121. Raphaël Oudot de Dainville, « Opération Altor Incudine : un coup de main niveau GTIA », *Le Casoar*, n° 200, janvier 2011, p. 29.

122. *Ibid.*, et Christophe Lafaye, « Le génie en Afghanistan. Adaptation d'une arme en situation de contre-insurrection (2001-2012). Hommes, matériels, emploi », thèse, 2013, p. 359-362.

123. Raphaël Oudot de Dainville, « Opération Altor Incudine : un coup de main niveau GTIA », art. cité.

124. Jean-Claude Saulnier, *Une vie de légionnaire*, Paris, Nimrod, 2013, p. 369.

125. Olivier Fort, *L'Artillerie des stratagèmes*, *op. cit.*, p. 193-194.

126. *Ibid.*

127. Fabrice Delaître, *Afghanistan 2011-2012, la brigade La Fayette V en Kapisa*, Plougastel, Historic'One, 2015.

128. Retour d'expérience (RETEX) du CIAE, 6 février 2013.

129. Gilles Haberey, *Combats asymétriques en Afghanistan*, Paris, Nuvis, 2014, p. 91.

130. *Ibid.*, p. 91-92.

131. *Ibid.*, p. 93.

132. Brice Erbland, « La Libye (Harmattan) », dans Julian Fernandez et Jean-Baptiste Jeangène Vilmer (dir.), *Les Opérations extérieures de la France*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2020, p. 233-246.

133. Olivier Fort, *L'Artillerie des stratagèmes*, *op. cit.*, p. 157-158.

134. Brice Erbland, « La Libye (Harmattan) », dans Julian Fernandez et Jean-Baptiste Jeangène Vilmer (dir.), *Les Opérations extérieures de la France*, *op. cit.*, p. 245-246.

135. Ava Djamshidi, « Avec les soldats de la force Barkhane, dans l'enfer djihadiste du sanctuaire de Tofagala », *Le Parisien*, 19 novembre 2019.

136. Timothy Thomas, « Recasting the Red Bear », Washington, Foreign Military Studies Office, 2011, p. 99.

137. *Ibid.*, p. 81-100.

138. Marc Galeotti, « I'm sorry for creating the "Gerasimov Doctrine" », *Foreign Policy*, 18 mars 2018.

139. Dima Adamsky, « Cross-domain coercion : the current russian art of strategy », Ifri, *Proliferation Papers*, n° 54, novembre 2015, p. 26.

140. Voir général de corps d'armée Pierre Gillet, « Réflexions sur la réappropriation du combat face à un ennemi majeur », *Revue de tactique générale*, n° 3, CDEC, 2019, p. 17-32.

141. Élie Tenenbaum, « La manœuvre hybride dans l'art opératif », *Stratégique*, vol. 111, n° 1, 2016, p. 43-61.

142. Janaina Herrera, Alexandre Escorcia, Marine Guillaume et Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, « Les manipulations de l'information : un défi pour nos démocraties », CAPS et IRSEM, août 2018.

143. Sarah P. White, « Understanding cyberwarfare. Lessons from the Russia-Georgia War », West Point (NY), Modern War Institute, 20 mars 2018.

144. Roland Heickerö, « Emerging cyber threats and russian views on information warfare and information operations », Totalförsvarets Forskningsinstitut (Swedish Defence Research Agency), 2010, p. 43-46.

145. George Donovan, « Russian operational art in the Russo-Georgian War of 2008 », Carlisle (Pennsylvanie), Strategy Research Project, United States Army War College, 2009.

146. Julien Nocetti, « Guerre de l'information : le web russe dans le conflit en Ukraine », *Russie Nei Reports*, n° 20, Ifri, septembre 2015.

147. David Kilcullen, *The Dragons and the Snakes : How the Rest Learned to Fight the West*, Oxford, Oxford University Press, 2020, p. 148.

148. « Little green men : a primer on modern russian unconventional warfare, Ukraine 2013-2014 », United States Army Special Operations Command, 2015.

149. Michel Goya, « Comment neutraliser un pays sans le dire », *DSI*, n° 144, novembre-décembre 2019.

150. Michael Kofman, Katya Migacheva, Brian Nichiporuk, Andrew Radin, Olesya Tkacheva et Jenny Oberholtzer, « Lessons from Russia's operations in Crimea and eastern Ukraine », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2017.

151. Anatoly Zaitsev, « Partizanskimi metodami. Sovremennaya armiya dolzhna umet' voevat' bez linii fronta », *Voenno-promishlenniy Kurier*, 26 août 2015, cité dans Alexis Landreau et Foulques d'Aboville, « La New Generation Warfare russe à l'épreuve de la guerre en Ukraine », *Lettre du Retex*, n° 30, CDEC, septembre 2016.

152. Jānis Bērziņš, « Russia's new generation warfare in Ukraine : implications for latvian defense policy », Policy Paper, n° 2, National Defence Academy of Latvia, Center for Security and Strategic Research, 2014.

153. Maria Snegovaya, « Putin's information warfare in Ukraine soviet origins of Russia's hybrid warfare », Russia Report 1, Institute for the Study of Warfare, septembre 2015.

154. *Ibid*.

155. Albert Johan Hendrik Bouwmeester, *« Krym Nash » : An Analysis of Modern Russian Deception Warfare*, thèse, Université d'Utrech, décembre 2020.

156. Margarita Jaitner, « Russian information warfare : lessons from Ukraine », dans Kenneth Geers (éd.), *Cyber War in Perspective : Russian Aggression against Ukraine*, Tallinn, NATO

Cooperative Cyber Defence Centre of Excellence, 2015, et Tim Maurer, « Cyber proxies and crisis in Ukraine », dans Kenneth Geers (éd.), *Cyber War in Perspective : Russian Aggression against Ukraine*, *op. cit.*

157. Ellen Nakashima, « Inside a russian disinformation campaign in Ukraine in 2014 », *The Washington Post*, 25 décembre 2014.

158. Michael Holloway, « How Russia weaponized social media in Crimea », *The Strategy Bridge*, 10 mai 2017, et Margarita Levin Jaitner, « Russian information warfare : lessons from Ukraine », dans Kenneth Geers (éd.), *Cyber War in Perspective : Russian Aggression against Ukraine*, *op. cit.*

159. John R. Haines, « Russia's use of disinformation in the Ukraine conflict », Foreign Policy Research Institute, février 2015.

160. Peter Pomerantsev, « Inside the Kremlin Hall of Mirrors », *The Guardian*, 9 avril 2015.

161. Michel Goya, « Comment neutraliser un pays sans le dire », art. cité.

162. Tim Maurer, « Cyber proxies and crisis in Ukraine », dans Kenneth Geers (éd.), *Cyber War in Perspective : Russian Aggression against Ukraine*, *op. cit.*

163. Michel Goya, « Comment neutraliser un pays sans le dire », art. cité.

164. Igor Sutyagin, « Russian forces in Ukraine », RUSI, *Briefing Paper*, mars 2015.

165. Timothy Thomas, « Russia's military strategy and Ukraine : indirect, asymmetric – and Putin-led », *Journal of Slavic Military Studies*, 28, 2015, p. 445-461.

166. Jacek Durkalec, « Nuclear based "little green men" : nuclear messaging in the Ukraine crisis », The Polish Institute of International Affairs, 2015.

167. Anton Bebler, « Crimea and the russian-ukrainian conflict », *Romanian Journal of European Affairs*, vol. 15, n° 1, mars 2015, et Kristin Ven Bruusgaard, « Crimea and Russia's strategic overhaul », *Parameters*, vol. 44, n° 3, 2014.

168. Lawrence Freedman, « Ukraine and the art of limited war », *Survival*, 56:6, 2014, p. 7-38.

169. Roger M. McDermott, « Russia's electronic warfare capabilities to 2025 », International Center for Defense and Security, septembre 2017.

170. Philippe Gros, « Les opérations en environnement électromagnétique dégradé », Fondation pour la recherche stratégique, mai 2018.

171. Entre 2014 et 2016, plus de 1 841 cyberattaques et 26 289 attaques cinétiques ont été recensées en Ukraine, mais seulement une poignée s'étaient déroulées simultanément. Nadiya Kostyuk et Yuri M. Zhukov, « Invisible digital front : can cyber attacks shape battlefield events ? », *Journal of Conflict Resolution*, vol. 63, n° 2, février 2019, p. 317-347.

172. Veli-Pekka Kivimäki, « Bellingcat launches the Ukraine conflict vehicle tracking project », *Bellingcat*, 3 février 2015.

173. Anna Reynolds, « Social media as a tool of hybrid warfare », Riga, NATO Strategic Communications Center of Excellence, 2016.

174. Andrei Soldatov et Irina Borogan, *The Red Web : The Struggle between Russia's Digital Dictators and the New Online Revolutionaries*, New York, Public Affairs, 2013.

175. Aaron F. Brantly, Nerea M. Cal et Devlin P. Winkelstein, *Defending the Borderland Ukrainian Military Experiences with IO, Cyber, and EW*, New York, Army Cyber Institute, 2017.

176. Liam Collins, « Russia gives lessons in electronic warfare », Association of the United State Army, 26 juillet 2018.

177. Le rapport à l'origine de la révélation de cette affaire : « Use of Fancy Bear Android malware in tracking of ukrainian field artillery units », *CrowdStrike*, publié le 22 décembre 2016, actualisé le 23 mars 2017. Pour une vision nuancée ou critique : Boldizsar Bencsath, « Technical details on the Fancy Bear Android malware (poprd30.apk) », blog *Crysys*, 3 janvier 2017, et Eduard Kovacs, « Experts doubt Russia used malware to track ukrainian troops », *Security Week*, 3 janvier 2017.

178. 24 milliards d'appareils disposant de senseurs connectés seraient aujourd'hui en fonctionnement dans le monde. La technologie 4G peut soutenir environ 60 000 objets connectés au kilomètre carré, la 5G environ 1 million. Institute for the Future, « The hyperconnected world of 2030-2040 », 2020.

179. Dans le même style, pendant l'exercice « Trident Juncture 2018 », une unité norvégienne aurait pu être localisée et détruite à l'artillerie à partir d'une concentration de profils sur Tinder (https://www.reddit.com/r/Military/comments/9u2zib/the_proper_way_to_use_tinder_during_exercises/). Le Hamas a utilisé de faux profils sur une application de rencontres en ligne pour cibler des soldats israéliens et leur donner des rendez-vous pour les kidnapper. Laure de Rochegonde et Élie Tenenbaum, « Cyber-influence. Les nouveaux enjeux de la lutte informationnelle », *Focus stratégique*, n° 104, Ifri, mars 2021. Voir aussi cette expérimentation belge : Laurent Lagneau, « La défense belge démontre qu'utiliser un téléphone portable personnel peut mettre en échec une opération militaire », *Opex 360*, 26 février 2020.

180. Christopher Paul et Miriam Matthews, « The russian "Firehose of Falsehood" propaganda model : why it might work and options to counter it », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2016.

181. On peut décomposer un processus de décision en cinq temps : la détection, l'attribution, la décision, la préparation de l'action et le lancement de cette action. David Kilcullen, *The Dragons and the Snakes : How the Rest Learned to Fight the West*, *op. cit.*, p. 157-158.

182. Max Seddon, « Documents show how Russia's troll army hit America », *Buzzfeed*, 2 juin 2014.

183. Lawrence Freedman, « Ukraine and the art of limited war », art. cité.

184. Aric Toler, « Russia's "anti-selfie soldier law" : greatest hits and implications », *Bellingcat*, 20 février 2019 ; Thomas Nilsen, « No more mobile devices for Russian soldiers », *The Barents Observer*, 11 mai 2020.

185. Par exemple : https://www.youtube.com/watch?v=1jOfY9y7 gVg

186. Dimitri Minic, « Invasion russe de l'Ukraine, une rupture politico-stratégique ? », note de l'Ifri, Russie. NEI. Visions, n° 126, mars 2022.

187. Par exemple « Union Resolve » en Biélorussie.

188. Gordon Corera, « Ukraine : inside the spies attempts to stop the war », BBC, 8 avril 2022.

189. Shane Harris, « Russia planning massive military offensive against Ukraine involving 175,000 troops, U.S. intelligence warns », *The Washington Post*, 3 décembre 2021.

190. Anaïs Condomines, Florian Gouthière et Carla Monaco, « Les prorusses ont-ils procédé à de fausses attaques pour justifier l'invasion de l'Ukraine ? », *Libération*, 24 février 2022 ; Scott Radnitz, « What are false flag attacks – and did Russia stage any to claim justification for invading Ukraine ? », *The Conversation*, 24 février 2022.

191. « Des vidéos "deepfake" de Zelensky et Poutine émergent en marge de la guerre en Ukraine », *Les Observateurs*, *France 24*, 17 mars 2022.

192. Alex Horton, « Why Russian troops are using tree branches for camouflage in Ukraine », *The Washington Post*, 30 mars 2022.

193. Sam Cranny-Evans et Thomas Withington, « Russian comms in Ukraine : a world of hertz », RUSI, 9 mars 2022. Pour un exemple de renseignement source ouverte sur ces communications : « For all targets : Moscow time is 14 : 00 », *Line of Actual Control*, 29 mars 2022.

194. Les raisons supposées de cet usage peu répandu de la guerre électronique sont que les Ukrainiens combattent de façon dispersée et utilisent certains moyens de communication occidentaux, ce qui les rend plus difficiles à détecter. De plus, l'absence de front linéaire (hors Donbass) rend difficile les actions de brouillage sans conséquences sur les troupes russes. Par ailleurs, les téléphones mobiles des soldats ukrainiens sont probablement difficiles à identifier alors qu'ils sont noyés dans une foule d'autres signaux. Andrew Eversden et Jaspreet Gill, « Why hasn't Russia used its "full scope" of electronic warfare? », *Breaking Defense*, 28 mars 2022.

195. Lucas Ropek, « The mystery of the Belarus railway hack isn't going anywhere », *Gizmodo*, 26 janvier 2022.

196. Cet événement qui a marqué les armées occidentales et influencé leurs doctrines est décrit par Phillip A. Karber dans « Lessons learned from the Russo-Ukrainian war », Potomac Foundation, 29 septembre 2015. Sa version des faits est partiellement remise en cause : « The battles of Zelenopillya », *The Local Blind Spot*, 2 décembre 2020.

197. Liam Collins, « A new eastern front. What the U.S. Army must learn from the war in Ukraine », *U.S. Army Magazine*, mai 2018.

198. « Audition du général Jean-Pierre Bosser, chef d'état-major de l'armée de terre », Commission de la défense nationale et des forces armées, 5 juin 2019.

199. « La guerre du futur selon l'armée de terre. Entretien avec Thierry Burkhard, chef d'état-major de l'armée de terre », *DSI*, hors-série, n° 73, août-septembre 2020.

200. Pour la France, en 2019, le CDEC a consacré le *Brennus 4.0* n° 3 de février 2019 à la surprise, il comprenait notamment un article sur les leurres. À noter que le prix Leclerc de Hautecloque 2020 a été attribué à un article sur la déception, signe que le sujet intéresse dans les milieux militaires : CBA Jean-Baptiste Praud, « L'avenir de la déception à un horizon de quinze ans. » Le CICDE (interarmées) et le CDEC devraient publier des doctrines au sujet de la déception en 2022. En 2017, les armées américaines ont mis à jour leur doctrine sur la déception (Joint Chiefs of Staff, *Military Deception*), publication qui a largement nourri celle de l'Army de 2019 (*Army Support to Military Deception*). En 2018, l'armée britannique, elle, a mis à jour sa vision de la déception dans son *Army Field Manual – Warfighting Tactics*. Au niveau de l'OTAN, l'AJP-3.10.2 *Allied Joint Doctrine for Operations Security and Deception* de janvier 2020 est le document de référence interarmées pour la déception. La France l'a ratifié mais ce n'est pas le cas de tous les pays de l'organisation.

7

Demain, la déception

1. Oriana Pawlyk, « The days of secret military operations soon may be over. Does that matter ? », *Military Times*, 1er décembre 2018.

2. Eado Hecht, « Drones in the Nagorno-Karabakh war : analyzing the data », *Military Strategy Magazine*, vol. 7, n° 4, hiver 2022, p. 31-37. Sur les pertes causées par les drones TB2, Stijn Mitzer, « The fight for Nagorno-Karabakh : documenting losses on the sides of Armenia and Azerbaijan », *Oryx*, 27 septembre 2020.

3. Ali Bakeer, « The fight for Syria's skies : Turkey challenges Russia with new drone doctrine », Middle East Institute, 26 mars 2020 ; Can Kasapoglu, « Turkey's drone blitz over Idlib », *Terrorism Monitor*, vol. 18, n° 8, 17 avril 2020 ; Nick Reynolds et Jack Watling, « Your tanks cannot hide », *RUSI Defence Systems*, 5 mars 2020.

4. Martin C. Libicki, « Information & nuclear RMA's compared », *National Defense University Strategic Forum*, n° 82. Institute for National Strategic Studies, 1996.

5. Keir A. Lieber et Daryl G. Press, « The new era of counterforce. Technological change and the future of nuclear deterrence », *International Security*, vol. 41, n° 4, printemps 2017, p. 9-49.

6. Le site *Liveuamap.com* exploite par exemple les réseaux sociaux et réalise ainsi un recensement d'activités militaires dans le monde. Foeke Postma, « Military and intelligence personnel can be tracked with the Untappd Beer App », *Bellingcat*, 18 mai 2020 ; Matt Burgess, « Strava's data lets anyone see the names (and heart rates) of people exercising on military bases », *Wired*, 30 janvier 2018.

7. Shashank Joshi, « All the targets, all the time », *The Economist Technology Quarterly*, 29 janvier 2022, p. 3-5.

8. La persistance de l'observation aérienne pousse certains à parler de la possibilité d'une « occupation aérienne » : Jean-Christophe Noël, « Occuper sans envahir », *Politique étrangère*, 2013/3, p. 105-117.

9. Antoine Bousquet, *The Eye of War : Military Perception from the Telescope to the Drone*, University of Minneapolis, Minnesota Press, 2018, p. 102.

10. David Hambling, « DARPA progress with "Ocean of Things" all-seeing eyes on the high seas », *Forbes*, 12 août 2020.

11. Antoine Bousquet, *The Eye of War : Military Perception from the Telescope to the Drone*, *op. cit.*, p. 103.

12. Malte Humpert, « Satellite images reveal new russian long-range radar in the Arctic », *High North News*, 2019 ; Stephen Kuper, « Next-gen HF radar technology to be developed in SA lab », *Defence Connect*, 2019. L'accroissement de la précision des capteurs est aussi vrai au plan tactique avec, par exemple, l'arrivée prochaine de caméras spectrales capables d'enregistrer des images dans neuf bandes infrarouges (contre trois pour l'œil humain), ce qui aiderait, notamment, à la détection de véhicules camouflés. Par exemple L. Lagneau, « Développée par Silios Technologies et Safran, la caméra 2SID rend le camouflage inefficace », *Zone militaire*, 24 décembre 2017.

13. « Le concept de déception dans le cadre du contre-renseignement », Centre du renseignement Terre, 30 octobre 2019.

14. Noah A. Rubin, Gabriele D'Aversa, Paul Chevalier, Zhujun Shi, Wei Ting Chen et Federico Capasso, « Matrix Fourier optics enables a compact full-Stokes polarization camera », *Science*, 5 juillet 2019.

15. Joseph Trevithick, « This is what ground forces look like to an electronic warfare system and why it's a big deal », *The War Zone*, 11 mai 2020.

16. Thérèse Delpech, *La Guerre parfaite*, Paris, Flammarion, 1998, p. 10.

17. « Quantum radar has been demonstrated for the first time », *MIT Technology Review*, 23 août 2019.

18. « Les "technologies quantiques" regroupent les méthodes mises en œuvre pour produire des outils dont le fonctionnement repose de manière essentielle sur l'une des propriétés quantiques suivantes : la superposition quantique d'états d'un objet physique, ou l'intrication quantique de plusieurs sous-parties de cet objet » (source : https://www.sirteq.org/comprendre-les-technologies-

quantiques/ que-sont-les-technologies-quantiques/). Alors que les ordinateurs contemporains fonctionnent avec des bits qui stockent de l'information sous forme de 0 et de 1, l'ordinateur quantique fonctionnerait selon la logique du qubit capable de stocker plusieurs unités d'information simultanément. Aurélie Jean, *De l'autre côté de la machine. Voyage d'une scientifique au pays des algorithmes*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2020, p. 164. Voir aussi S. Battersby, « Core concept : Quantum sensors probe uncharted territories, from Earth's crust to the human brain », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 116, 2019, 16663-16665. Pour une vision critique des capacités futures de la technologie quantique dans le domaine militaire : Jon R. Lindsay, « Demystifying the Quantum Threat : infrastructure, institutions, and intelligence advantage », *Security Studies*, 29:2, 2020, p. 335-361.

19. Roger Bradbury *et al.*, « Transparent oceans ? The coming SSBN counter-detection task could be unsuperable », ANU National Security College, mai 2020 ; Sebastien Roblin, « No more "stealth" submarines : could quantum "radar" make submarines easy to track (and kill) ? », *The National Interest*, 2019 ; Wess O'Donnel, « Quantum radar a game changer for offensive stealth operations », 2019. La *Nuclear Posture Review* américaine de 2018 indique cependant qu'il n'y a pas, à court terme, de menace crédible connue à la survivabilité des sous-marins nucléaires lanceurs d'engins.

20. Gil Barndollar, « What losing looks like : Afghanistan's hardest place », *War on the Rocks*, 20 septembre 2021.

21. Ainsi, dissimuler ses activités à l'observation satellitaire est un impératif pris en compte dans certains exercices. Ce fut par exemple le cas pour la Marine nationale lors de « Cormoran 21 » au cours duquel les heures « des raids de dix hélicoptères […] ont été calculées en fonction des fauchées des satellites français : le défi était d'opérer des raids indétectables pour nos propres satellites ». Audition, à huis clos, de l'amiral Pierre Vandier, chef d'état-major de la marine, sur le projet de loi de finances pour 2022 (n^{o} 4482), Assemblée nationale, 13 octobre 2021.

22. Antoine Bousquet, *The Eye of War : Military Perception from the Telescope to the Drone*, *op. cit.*, p. 100-103.

23. Lauren Davis, « Fashion that will hide you from face-recognition technology », *Gizmodo*, 1er juin 2014.

24. Jean Caire, Sylvain Conchon, « Influence 2.0 : comprendre les opérations d'influence dans un monde hyperconnecté », congrès Lambda Mu 21, « Maîtrise des risques et transformation numérique : opportunités et menaces », octobre 2018, Reims, France.

25. David Betz, *Carnage and Connectivity*, Londres, Hurst, 2015, p. 179.

26. Scott Pence, « Fighting as intended. The case for austere communications », *Joint Forces Quarterly*, 3^{e} trimestre 2021, p. 4-13.

27. Pour un aperçu sur les recherches dans le domaine du camouflage, voir notamment : Institute of Materials, Minerals and Mining, « Advances in camouflage science and engineering conference », 16-17 mars 2021 (https://www.iom3.org/events-awards/acseii.html).

28. Présentation d'un modèle réduit au Sofins 2019. La filiation avec les artistes camoufleurs de la Première Guerre mondiale est intéressante. Autre vieille recette pour camoufler sa progression : les forces spéciales françaises ont fait produire une dizaine de paires des rangers à semelles inversées au début des années 2000 afin de camoufler leur sens de progression. Kiou Q., « J'aurai donc été Mister Q », *Le Magazine des ingénieurs de l'armement*, n° 122, février 2021.

29. Antoine Bousquet, *The Eye of War : Military Perception from the Telescope to the Drone*, *op. cit.*, p. 172.

30. *Ibid.*, p. 170-171.

31. Vincent Billock, Douglas Cunningham et Brian Tsou, « What visual discrimination of fractal textures can tell us about discrimination of camouflaged targets », dans Dee H. Andrews et Robert P. Herz, *Human Factors Issues In Combat Identification*, Farnham (Surrey), Ashgate Press, 2010, p. 99-112.

32. Dylan Malyasov, « U.S. Army discloses details of advanced coating system for ground combat vehicles », *Defence Blog*, 21 mars 2019.

33. « Le concept de déception dans le cadre du contre-renseignement », Centre du renseignement Terre, 30 octobre 2019.

34. « Protection multispectrale et déception. L'exemple du Barracuda MCS », *DSI*, n° 142, juillet-août 2019.

35. Plus connu sous l'acronyme anglais SWIR.

36. Philippe Langloit, « Adaptiv, la révolution de la protection passive ? », *DSI*, n° 76, décembre 2011.

37. Ajaya Adhikari *et al.*, « Adversarial patch camouflage against aerial detection », arXiv, 2008, 13671v1, 31 août 2020.

38. Par exemple, ce projet français de métamatériaux permettant de diminuer la surface équivalente radar des aéronefs : « Développement d'une nouvelle technique d'invisibilité destinée aux aéronefs », ministère des Armées, 10 juillet 2020.

39. Antoine Bousquet, *The Eye of War : Military Perception from the Telescope to the Drone*, *op. cit.*, p. 174.

40. Voir par exemple cette vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=pZMyWEWHCTM

41. Guy Cramer, interview avec l'auteur par mail, 5 novembre 2019.

42. Kechao Tang *et al.*, « A thermal radiation modulation platform by emissivity engineering with graded metal-insulator transition », *Advanced Materials*, vol. 32, n° 36, juillet 2020.

43. James C. Bond, « The fog of war : large-scale smoke screening operations of First Canadian Army in Northwest Europe », *Canadian Military History*, vol. 8, n° 1, 1998 ; William E. King, « Chemical Corps Smoke : is there a future in the army of the twenty first century ? », U.S. Army Command and General Staff College, 1998.

44. « ECBC researchers work to develop the next generation of battlefield obscurants », ECBC, 27 novembre 2017.

45. L'U.S. Army a testé des engins robotisés agissant en équipe. Parmi eux se trouvait un M-113 Wolf, un blindé lanceur de fumée. Jane Judson, « U.S. Army tackles teaming robots and ground forces on the battlefield », *Defense News*, 25 août 2017.

46. « The U.S. Army functional concept for movement and maneuver 2020-2040 », TRADOC Pamphlet, 525-3-6, 2017.

47. Romain Vincent, « Le prochain véhicule des forces spéciales américaines sera camouflé en véhicule civil », *Forces Operations Blog*, 8 mars 2018.

48. Robert Clarke, « The Club-K anti-ship missile system : a case study in perfidy and its repression », *Human Rights Brief*, 20, n° 1, 2012. Des « missiles conteneurisés » sont également produits en Chine – et proposés à l'exportation. Difficiles à détecter avant un tir, ces systèmes d'arme peuvent par exemple être discrètement embarqués sur des navires de commerce, voir Jonathan Broder, « Bombs in the box : China's Trojan horse navy », *Spy Talk*, 28 avril 2021. On peut aussi citer les lanceurs de missiles balistiques chinois DF-10 camouflés en camions civils ; lire Aaron Jensen, « Deception is key to chinese military strategies », *The Diplomat*, 8 août 2020.

49. Pierre Santoni, *Triangle tactique. Décrypter la bataille terrestre*, Paris, Pierre de Taillac, 2019, p. 147.

50. Leonard Sullivan, « From psychosis to armoured sunroofs », *Armed Forces Journal International*, mars 1988, p. 34-48.

51. Michael Dewar, *The Art of Deception in Warfare*, *op. cit.*, p. 146.

52. Raphaël Briant, Jean-Baptiste Florant et Michel Pesqueur, « La masse dans les armées françaises. Un défi pour la haute intensité », art. cité.

53. Certaines ont par exemple été testées pendant l'exercice « Joint Venture 2016 ».

54. Serge Caplain, « La fourmilière du général. Le commandement opérationnel face aux enjeux de la haute intensité », *Focus stratégique*, n° 89, Ifri, juin 2019, p. 88. Les Britanniques ont aussi mené des expérimentations de ce type. Sur ce point et sur la problématique du commandement distribué, voir Anthony King, *Command : the Twenty-First-Century General*, *op. cit.*, p. 330-357.

55. Pour la Première Guerre mondiale : Chrissie Reilly et Floyd Hertweck, « Cecom history is for the birds : hero pigeons », *CECOM Historical*, 2 mars 2012.

56. Frank Blazich, « In the era of electronic warfare, bring back pigeons », *War on the Rocks*, 16 avril 2019 ; Maayan Groisman, « Jordanian security forces capture homing pigeon delivered by ISIS », *The Jerusalem Post*, 4 mai 2016.

57. Jonas Kjellén, « Russian electronic warfare », FOI, septembre 2018.

58. Benoist Bihan, « Se camoufler. Approches nouvelles d'un problème ancien », *DSI*, hors-série, n° 24 ; « Combat terrestre. Nouvelle donne ? », juin-juillet 2012, p. 47-49, et Rémy Hémez, « Le camouflage d'hier à demain », blog *Ultima Ratio*, 19 septembre 2016.

59. Voir, par exemple, les leurres gonflables de l'entreprise thèque Inflatech (www.inflatechdecoy.com) ou ceux de Saab, en métal ou gonflables (https://saab.com/land/signature-management/force-integrated-systems/decoys/).

60. Kenneth S. Blanks, « An effectiveness analysis of the tactical employment of decoys », U.S. Army Command and General Staff College, 1994. Les MCCD sont des leurres thermiques (via de l'air chaud) et visuels.

61. Andrew E. Kramer, « A new weapon in Russia's arsenal, and it's inflatable », *The New York Times*, 12 octobre 2016 ; Robert Beckhusen, « The russian army is inflating giant dummy tanks », *War is Boring*, 1er décembre 2017.

62. Aaron Jensen, « Deception is key to chinese military strategies », art. cité.

63. Il pourrait être intéressant que dans chaque programme d'armement 1 à 5 % du coût total soit consacré à la création/acquisition du leurre lui correspondant.

64. Barton Whaley, *Stratagem : Deception and Surprise in War*, Cambridge (Mass.), MIT, 1969, p. 50 et p. 95-96 ; Ladislas Farago (éd.), *The Axis Grand Strategy*, New York, Farrar & Rinehart, 1942, p. 397 ; colonel Langlois, « La liaison. Les transmissions. Moyens et agencements », Centre d'études de liaison et transmissions, cycle d'information des officiers généraux et colonels, 1924.

65. George T. Schmidt, « Navigation sensors and systems in GNSS degraded and denied environments », NATO Science and Technology Organization, STO-EN-SET-197, 2013, p. 1-6.

66. Alexander Ruegamer et Dirk Kowalewski, « Jamming and spoofing of GNSS signals – an underestimated risk ? », FIG Working Week 2015, Sofia, Bulgarie, 17-21 mai 2015.

67. « UT Austin researchers successfully spoof an $80 million yacht at sea », *UT News*, 29 juillet 2013.

68. Christian Malis, « Horizon 2030 : réflexions prospectives sur le combat terrestre », *Revue de la défense nationale*, mars 2015, p. 110-115 ; Łukasz Kamienski, « Toward robotic warfare », dans Scott N. Romaniuk et Francis Grice (éd.), *The Future of US Warfare*, New York, Routledge, 2017, p. 193-207 ; Bob Sadowski, « Shaping the future : army robotics and autonomous systems », TARDEC, mars 2016.

69. Tyler Rogoway, « The Pentagon's flying decoy super weapon is about to get much deadlier », *Jalopnik*, 12 novembre 2014, et Tyler Rogoway, « Recent MALD-X advanced air launched decoy test is a much bigger deal than it sounds like », *The War Drive*, 24 août 2018.

70. Liam Collins et Harrison « Brandon » Morgan, « Affordable, abundant, and autonomous : the future of ground warfare », *War on the Rocks*, 21 avril 2020.

71. Les cibles mobiles de l'entreprise australienne GaardTech pourraient être une bonne base pour créer des leurres robotisés.

72. Johnathan Ray, « China's industrial and military robotics development », Research Report Prepared on Behalf of the U.S.-China Economic and Security Review Commission, octobre 2016.

73. Dylan Rieutord, *Les Robots terrestres parmi les hommes*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 119.

74. Scott Savitz, « Deceive the enemy with emerging technologies », *Proceedings*, février 2021.

75. Sur l'emploi tactique futur des essaims, lire Jules Hurst, « Robotic swarms in offensive maneuver », *Joint Forces Quarterly*, n° 87, 2017, p. 105-111.

76. Voir les créations de la société Hypervsn, par exemple. Sur le sujet, lire Ryuji Hirayama, Plasencia Diego Martinez, Nobuyuki Masuda, Sriram Subramanian *et al.*, « A volumetric display for visual, tactile and audio presentation using acoustic trapping », *Nature*, n° 575, 2019, p. 320-323, et Tomoko Sano, « Holography : the next disruptive technology », U.S. Army Research Laboratory, avril 2017.

77. Juliette Volcler, *Le Son comme arme. Les usages policiers et militaires du son*, Paris, La Découverte, 2011, p. 5.

78. Sur l'emploi tactique des leurres : Rémy Hémez, « Leurres tactiques terrestres ; loin du gadget, une capacité indispensable », *DSI*, n° 152, mars 2021.

79. Edward Geist et Marjory Blumenthal, « Military deception : AI's killer app ? », *War on the Rocks*, 23 octobre 2019.

80. Système d'échanges automatisés entre navires par radio VHF qui permet de connaître l'identité, le statut, la position et la route des navires. Bjorn Bergman, « Systematic data analysis reveals false vessel tracks », *Global Fishing Watch*, 29 juillet 2021.

81. Pierre Razoux, « Après l'échec. Les réorientations de Tsahal depuis la deuxième guerre du Liban », *Focus stratégique*, n° 2, Ifri, octobre 2007, p. 15.

82. Michel Goya, « Fureur et stupeur. Les enseignements psychologiques de la guerre entre Israël et le Hezbollah », *Politique étrangère*, 2008/4, p. 843-855.

83. Guy Hubin, *Perspectives tactiques*, Paris, Economica, 2000, p. 82-85.

84. La plus connue est Hack-RF et elle coûte quelques centaines d'euros.

85. On trouve par exemple des tutoriels permettant de fabriquer son propre IMSI-catcher avec du matériel à moins de 10 dollars : https://www.youtube.com/watch?v=UjwgNd_as30

86. La numérisation des systèmes d'armes n'est pas un phénomène récent mais la part logicielle a pris de l'ampleur au cours de ces dernières années avec l'augmentation de la puissance de calcul disponible qui permet d'intégrer beaucoup plus de fonctions dans les systèmes d'armes – telle la maintenance prévisionnelle. Toutes ces nouvelles fonctions font croître de façon exponentielle la taille du code source. Les systèmes du F-35 Lightning II Block 3F comptent environ 9 200 lignes de code (plus 20 300 pour le système de soutien). Ce nombre était de 236 pour le F-16 D Block 60 de 1984. Source : *Design and Acquisition of Software for Defense*, Defense Science Board, février 2018. Pour le cas français : Olivier Becht et Thomas Gassilloud, *Rapport d'information sur les enjeux de la numérisation des armées*, rapport n° 996, Commission de la défense nationale et des forces armées, Assemblée nationale, mai 2018.

87. Des pirates informatiques chinois ont déjà pénétré les réseaux de nombreux partenaires des armées américaines, dont des entreprises chargées de l'acheminement des troupes en cas de conflit. U.S. Senate, « Inquiry into cyber intrusions affecting U.S. transportation command contractors », *Committee on Armed Services, United States Senate Report*, 113-258, 18 septembre 2014, p. 7-10.

88. Corrompre les données d'un système d'information météorologique peut induire en erreur la décision ennemie, en particulier dans les domaines aérien et naval. Raphaël Briant, Jean-Baptiste Florant et Michel Pesqueur, « La masse dans les armées françaises. Un défi pour la haute intensité », art. cité.

89. Jean Baptiste Florant, « Cyberarmes : la lutte informatique offensive dans la manœuvre future », *Focus stratégique*, n° 100, Ifri, janvier 2021.

90. *Ibid.*

91. Laure de Rochegonde et Élie Tenenbaum, « Cyber-influence. Les nouveaux enjeux de la lutte informationnelle », art. cité.

92. Kim Hartmann et Keir Giles, « UAV exploitation : a new domain for cyber power », 8th International Conference on Cyber Conflict, NATO CCD COE, 2016 ; Katharina Ley Best *et al.*, « How to analyze the cyber threat from drones. Background, analysis frameworks, and analysis tools », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2020.

93. Mike Mount et Elaine Quijano, « Iraqi insurgents hacked Predator drone feeds U.S. official indicates », *CNN*, 17 décembre 2009.

94. Fernando Trujano, Benjamin Chan, Greg Beams et Reece Rivera, « Security analysis of DJI Phantom 3 Standard », Massachusetts Institute of Technology, 11 mai 2016.

95. Eyal Ronen, Adi Shamir, Achi-Or Weingarten et Colin O'Flynn, « IoT goes nuclear : creating a ZigBee chain reaction », *IEEE Symposium on Security and Privacy*, juin 2017, p. 195-212.

96. Jean Baptiste Florant, « Cyberarmes : la lutte informatique offensive dans la manœuvre future », art. cité.

97. Sur cette cyberguerre contre le califat, lire Marc Hecker et Élie Tenenbaum, *La Guerre de vingt ans. Djihadisme et contre-terrorisme au XXIe siècle*, Paris, Robert Laffont, 2021, p. 301-304.

98. Julien Cheize, « L'appui cyber aux niveaux tactiques : genèse et enjeux pour les forces terrestres », *Revue de doctrine des forces terrestres*, 03/2019, p. 31-41.

99. Jennifer Leigh Phillips, « Tactical maneuver in the cyber domain », *Joint Force Quarterly*, 2e trimestre 2019, p. 16-20.

100. A. White, « Screen shots », *Jane's Intelligence Review*, janvier 2018, p. 50-53.

101. L'U.S. Army a publié en 2014 le *FM 3-38 Cyber Electromagnetic Activities* et, depuis 2015, teste des *Cyber Electromagnetic Activities Teams* au sein de ses *Brigade Combat Teams*.

102. Amos Harel et Aluf Benn, « No longuer a secret : how Israel destroyed Syria's nuclear reactor », *Haaretz*, 23 mars 2018 ; David Makovsky, « The silent strike. How Israel bombed a Syrian nuclear installation and kept it secret », *The New Yorker*, 10 septembre 2012 ; David A. Fulghum, Robert Wall et Amy Butler, « Cyber-combat's first shot », *Aviation Week & Space Technology*, 26 novembre 2007 ; Charles Bwele, « Le raid cyber d'Israël en Syrie », *Electrosphere*, 21 décembre 2007.

103. Sally Adee, « The hunt for the kill switch », *IEE Spectrum*, 1er mai 2008.

104. Les autres milieux étant la mer, la terre, l'air et l'espace. Cette question de savoir si le cyber est un domaine à part entière est débattue, voir par exemple Martin Libicki, « Cyberspace is not a warfighting domain », *Journal of Law and Policy for the Information Society*, vol. 8, no 2, 2012, p. 321-336.

105. Rémy Hémez et Anthony Namor, « The science of cyber and the art of deception », *Wavell Room*, 18 mai 2022.

106. Olivier Kempf, « Cyber et surprise stratégique », *Stratégique*, 2014/2, no 106, p. 111-123.

107. https://www.youtube.com/watch?v=cQ54GDm1eL0

108. Symbolisé par la *JP 3.13* publiée en 2006.

109. Ting-Chun Wang, Ming-Yu Liu, Jun-Yan Zhu, Guilin Liu, Andrew Tao, Jan Kautz et Bryan Catanzaro. « Video-to-video synthesis », NeurIPS, 2018.

110. Henry Ajder, Giorgio Patrini, Francesco Cavalli et Laurence Cullen, « The State of deepfakes : Landscape, threats, and impact », Deeptrace, septembre 2019.

111. Christopher Nilesh, « We've just seen the first use of deepfakes in an indian election campaign », *Vice*, 18 février 2020.

112. https://www.facebook.com/tvgabon24/videos/324528215059254/?v=324528215059254

113. Dipayan Ghosh et Ben Scott, « #Digitaldeceit. The technologies behind precision propaganda on the Internet », Public Interest Technology Program, janvier 2018, et Dipayan Ghosh et Ben Scott, « Russia's election interference is digital marketing 101 », *The Atlantic*, 19 février 2018.

114. Paul Charon et Jean-Baptiste Jeangène-Vilmer, « Les opérations d'influence chinoises. Un moment machiavélien », IRSEM, octobre 2021, p. 382 ; Gary King, Jennifer Pan et Margaret E. Roberts, « How the chinese government fabricates social media posts for strategic distraction, not engaged argument », *American Political Science Review*, 111, 2017, p. 484-501.

115. Paul Charon et Jean-Baptiste Jeangène-Vilmer, « Les opérations d'influence chinoises… », art. cité.

116. Tim Hwang et Lea Rosen, « Harder, better, faster, stronger : international law and the future of online psyops », *Comprop Working Paper*, n° 1, University of Oxford, 17 janvier 2017.

117. Mor Ohana, Orr Dunkelman, Stuart Gibson et Margarita Osadchy, « HoneyFaces : increasing the security and privacy of authentication using synthetic facial images », CoRR abs/1611.03811, 2016 ; Aäron van den Oord, Sander Dieleman, Heiga Zen *et al.*, « WaveNet : a generative model for raw audio », *Deep Mind*, 8 septembre 2016 ; Katharine Schwab, « AI is giving brands eerily human voices », *Co. Design*, 4 février 2018.

118. Liesl Yearsley, « We need to talk about the power of AI to manipulate humans », *MIT Technology Review*, 5 juin 2017.

119. Spencer R. Calder, « A case for deception in the defense », *Military Cyber Affairs*, vol. 2, n° 1, 2016.

120. Jessica Lee, « No. 1 position in Google gets 33 % of search traffic », *Search Engine Watch*, 20 juin 2013 ; Madeline Jacobson, « How far down the search engine results page will most people go ? », *Leverage Marketing*, 2017 ; « 95 percent of web traffic goes to sites on page 1 of Google SERPs (study) », *Brafton*, 21 juin 2013.

121. Kaveh Waddell, « Kremlin sponsored news does really well on Google », *The Atlantic*, 25 janvier 2017.

122. Tamsin Shaw, « The new military-industrial complex of Big Data psy ops », *The New York Review*, 21 mars 2018.

123. Alex Pentland, *Social Physics : How Social Networks Can Make Us Smarter*, New York, Penguin, 2015.

124. Tim Hwang et Lea Rosen, « Harder, better, faster, stronger : international law and the future of online psyops », art. cité.

125. *Glossaire interarmées de terminologie opérationnelle*, n° 212/DEF/CICDE/NP du 16 décembre 2013.

126. Peter W. Singer et Emerson T. Brooking, *LikeWar : The Weaponization of Social Media*, *op. cit.*, p. 17 et suivantes.

127. Les utilisateurs de smartphones le consulte 221 fois par jour en moyennenne, soit une fois toutes les six minutes. Gérald Bronner, *Apocalypse cognitive*, Paris, PUF, 2021, p. 85.

128. Source : Domo.com.

129. Ruby Mellen, « Israel told the media it had ground forces in Gaza. Then it changed the story », *The Washington Post*, 14 mai 2021.

130. Deirdre Shesgreen, « “Small mistake” : israeli military spokesman denies inaccurate information was a ploy to deceive Hamas », *USA Today*, 16 mai 2021.

131. « Gaza conflict 2021 assessment : observations and lessons », JINSA’s Gemunder Center Gaza Assessment Policy Project, octobre 2021.

132. Sebastian Bay et Nora Biteniece, « The current digital arena and its risks to serving military personnel in responding to cognitive security challenge », NATO STRATCOM COE, janvier 2019, p. 6-17, et Issie Lapowsky, « NATO group catfished soldiers to prove a point about privacy », *Wired*, 10 février 2019. Sur le renseignement qu’il est possible d’obtenir en source ouverte : Aric Toler, « Open source monitoring of NATO Trident Juncture exercises », *Bellingcat*, 6 novembre 2018.

133. Justin Sherman, « Data brokers and sensitive data on U.S. individuals. Threats to American civil rights, national security, and democracy », Duke University, 2021.

134. https://www.kaggle.com/c/deepfake-detection-challenge/overview/description

135. « Weapons of the weak : Russia and AI-driven asymmetric warfare », Brookings, 15 novembre 2018.

136. Georgia Wells, Shelby Holliday et Deepa Seetharaman, « The big loophole that left Facebook vulnerable to russian propaganda », *The Washington Post*, 22 février 2018.

137. Peter W. Singer et Emerson T. Brooking, *LikeWar : The Weaponization of Social Media*, *op. cit.*, p. 53 et suivantes.

138. Laure de Rochegonde et Élie Tenenbaum, « Cyber-influence. Les nouveaux enjeux de la lutte informationnelle », art. cité.

139. Adam D. I. Kramer, Jamie E. Guillory et Jeffrey T. Hancock, « Experimental evidence of massive-scale emotional contagion through social networks », *PNAS*, vol. 111, n^{o} 24, 17 juin 2014.

140. On peut y voir un élargissement du concept de « guerre au milieu des populations » mis en avant par le général Rupert Smith dans *L’Utilité de la force. L’art de la guerre aujourd’hui*, Paris, Economica, 2007.

141. Sarah Albrycht, « When the homefront becomes the (cyber) front line », *Fifth Domain*, 3 février 2020.

142. Christian Brose, *The Kill Chain : Defending America in the Future of High-Tech Warfare*, New York, Hachette Books, 2020, p. 44-45.

143. « RealTalk (pt. II) : How we recreated Joe Rogan's voice using AI », *Dessa*, 18 juillet 2019.

144. Robert M. Clark et William L. Mitchell, *Deception : Counterdeception and Intelligence*, Los Angeles, Sage, 2019, p. 122.

145. Soroush Vosoughi, Deb Roy et Sinan Aral, « The spread of true and false news online », *Science*, mars 2018, p. 1146-1151.

146. Brooke Donald, « Stanford researchers find students have trouble judging the credibility of information online », Stanford, 22 novembre 2016.

147. Pour une introduction sur l'IA et l'apprentissage automatique : Pedro Domingos, *The Master Algorithm : How the Quest for the Ultimate Learning Machine Will Remake Our World*, New York, Basic Books, 2016.

148. Jean-Christophe Noël, « Intelligence artificielle : vers une nouvelle révolution militaire », *Focus stratégique*, n° 84, Ifri, octobre 2018.

149. Greg Allen, « Understanding AI technology », Joint Artificial Intelligence Center, avril 2020.

150. Feng-Hsiung Hsu, *Behind Deep Blue – Building the Computer that Defeated the World Chess Champion*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

151. Ajay Agrawal, Joshua Gans et Avi Goldfarb, *Prediction Machines : The Simple Economics of Artificial Intelligence*, Boston, Harvard Business Review Press, 2018, p. 24.

152. Olivier Koch, « Les données de la guerre. Big Data et algorithmes à usage militaire », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 2018/2, n° 19/2, p. 113-123.

153. Barry Costa et John Boiney, « Social radar », Mitre Corporation, 2012.

154. Daphne Leprince-Ringuet, « The Pentagon says its new AI can see events "days in advance" », *ZDnet*, 3 août 2021.

155. Comme la détection de l'imminence du déclenchement d'une attaque au travers de l'analyse des flux logistiques et de communications adverses. Sur les limites de cette approche par les signaux faibles pour prédire l'avenir, voir Philippe Silberzahn, « Ne comptez pas trop sur les signaux faibles pour anticiper l'avenir », blog, 25 septembre 2017.

156. Eve Gani et Mohammed Sijelmassi, « L'intelligence artificielle va-t-elle dissiper le brouillard de la guerre ? », chaire « Grands enjeux stratégiques contemporains », 1er avril 2019.

157. *Informatsionnaya Sistema Boyevogo Upravleniya*, ISBU.

158. Roger McDermott, « Moscow showcases breakthrough in automated command and control », *Eurasia Daily Monitor*, vol. 16, no 164, 20 novembre 2019.

159. *Collection and Monitoring via Planning for Active Situational Scenarios*.

160. Il y a donc une course à la donnée pour pouvoir aboutir à des systèmes d'aide à la décision fiables. Or, aujourd'hui, les armées ne semblent pas vraiment engagées dans cette voie : quelles données sont issues de nos récents engagements au combat ?

161. Steven Fino, « Reviewing prediction machines : cutting through the AI hype », *The Strategy Bridge*, 13 février 2019 ; Zachary Shore, *A Sense of the Enemy : The High Stakes History of Reading your Enemy's Mind*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

162. Gérald Bronner, *Apocalypse cognitive*, *op. cit.*, p. 60.

163. Une IA, en analysant les dossiers médicaux de 300 000 patients, a par exemple identifié des signaux d'une probabilité de crise cardiaque et elle s'est révélée plus efficace que des médecins. Eliza Strickland, « AI predicts heart attacks and strokes more accurately than standard doctor's method », *Spectrum*, 1er mai 2017.

164. Aurélie Jean, *De l'autre côté de la machine. Voyage d'une scientifique au pays des algorithmes*, *op. cit.*, p. 109.

165. Joy Buolamwini, « When the robot doesn't see dark skin », *The New York Times*, 21 juin 2018.

166. Gregory Bufithis, « Oh, crap ! Even MORE stuff to worry about : malevolent machine learning can derail AI (thank you, Enron data set !) », 26 mars 2019 ; Rey Reza Wiyatno, Anqi Xu, Ousmane Dia et Archy de Berker, « Adversarial examples in modern machine learning : a review », CoRR, abs/1911.05268, 2019 ; Dave Gershgorn, « Fooling the machine. The Byzantine science of deceiving artificial intelligence », *Popular Science*, 30 mars 2016.

167. Scott Fortmann-Roe, « Understanding the bias-variance tradeoff », juin 2012.

168. Paul Scharre, *Army of None : Autonomous Weapons and the Future of War*, New York, W. W. Norton & Company, 2018, p. 182-183 et p. 246-247.

169. Florian Tramèr, Fan Zhang, Ari Juels, Michael K. Reiter et Thomas Ristenpart, « Stealing machine learning models via prediction APIs », Proceedings of the 25th USENIX Security Symposium, 10-12 août 2016.

170. Ajay Agrawal, Joshua Gans et Avi Goldfarb, *Prediction Machines : The Simple Economics of Artificial Intelligence*, *op. cit.*, p. 197.

171. Stéphane Mallat, « Science des données », Collège de France, leçon inaugurale, 11 janvier 2018.

172. Christian Brose, *The Kill Chain : Defending America in the Future of High-Tech Warfare*, *op. cit.* ; « Army scientists train machine learning models to wrangle dirty data », U.S. Army CCDC Army Research Laboratory Public Affairs, 16 janvier 2020.

173. Jenna Bednar et Scott E. Page, « Can game(s) theory explain culture ? The emergence of cultural behavior within multiple games », *Rationality and Society*, vol. 19, n° 1, 2007, p. 65-97.

174. Cade Metz, « In two moves, AlphaGo and Lee Sedol redefined the future », *Wired*, 16 mars 2016.

175. Abréviation de *« The Little One »*.

176. Oriol Vinyals *et al.*, « AlphaStar : mastering the real-time strategy game StarCraft II », *Deepmind Blog*, 24 janvier 2019.

177. Cette IA s'est « entraînée » dans environ 5 milliards de simulations avant ce challenge mais n'était pas autorisée à « apprendre » pendant ces combats. « An AI just beat a human F-16 pilot in a dogfight-again », *Defense One*, 20 août 2020.

178. Thérèse Delpech, *La Guerre parfaite*, *op. cit.*, p. 35.

179. Rémy Hémez, « Les développements techniques nous entraînent-ils vers un nouveau blocage tactique ? », *Stratégique*, 2016/2, n° 112, p. 113-124.

180. Sur ce sujet, lire Corentin Brustlein, Étienne de Durand, et Élie Tenenbaum, *La Suprématie aérienne en péril : menaces et contre-stratégies à l'horizon 2030*, *op. cit*.

181. Guy Hubin, *Perspectives tactiques*, *op. cit*.

182. Cela est souvent appelé « dilemme de Jones ». Reginald Victor Jones, « The theory of practical joking – its relevance to physics », *Bulletin of the Institute Physics*, juin 1967, p. 7.

183. Rémy Hémez, « Le bataillon fantôme. Pour la création d'une unité terrestre destinée aux opérations de déception », *DSI*, juillet 2019.

184. Merci à Joseph Henrotin de m'avoir offert cette piste de réflexion.

185. Estéban Georgelin et Jean-Vincent Holeindre, « Des ruses de guerre numériques ? Le hacking comme ressource stratégique dans les conflits contemporains », art. cité, p. 89-104.

186. Le cyber peut jouer ce rôle de sidération des systèmes de commandement et de renseignement. Un *blackout* total à la suite d'une *« bitskrieg »* (John Arquilla, « Cyber war is already upon us », *Foreign Policy*, 27 février 2012) peut potentiellement engendrer une surprise stratégique.

187. Des mesures possibles sont détaillées ici : Rémy Hémez, « Opérations de déception. Repenser la ruse au XXIe siècle », *Focus stratégique*, no 81, Ifri, juin 2018. Voir également Frédéric Jordan, *Pour le succès des armes de la France*, Paris, Economica, 2020, p. 143-148, et Dom Wiejak, « We're only deceiving ourselves », *Wavell Room*, 12 mai 2021.

Conclusion

1. Martijn Kitzen, « Western military culture and counter-insurgency : an ambiguous reality », *Scientia Militaria, South African Journal of Military Studies*, 40(1), 2012, p. 1-24.

2. Thérèse Delpech, *La Guerre parfaite*, *op. cit.*, p. 10.

3. 10 000 morts environ chez les Allemands. Sur les victimes civiles des bombardements liés à « Fortitude », voir Stephen A. Bourque, *Au-delà des plages. La guerre des Alliés contre la France*, *op. cit.*

4. Cathal J. Nolan, *The Allure of Battle. A History of How Wars Have Been Won and Lost*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

5. « Deception maxims : fact and folklore », Washington, Office of Research and Development, CIA, 1980 ; Michael Dewar, *The Art of Deception in Warfare*, *op. cit.*, p. 14-15 ; Jon Latimer, *Deception in War*, *op. cit.*, p. 60-70 ; Jock Haswell, *The Tangled Web : The Art of Tactical and Strategic Deception*, Wendover, John Goodchild, 1985 ; Dudley Clarke, 6 septembre 1972, « Some personal reflections on the practice of deception in the mediterranean theatre from 1941 to 1945 », dans David Mure, *Master of Deception : Tangled Webs in London and the Middle East*, W. Kimber, 1980.

6. Charles Cruickshank, *Deception in World War II*, *op. cit.*, p. XI.

7. Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, *op. cit.*, p. 185. Voir aussi Robert Jervis, *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 2017, p. 117 et suivantes.

8. « Deception maxims : fact and folklore », art. cité. Une méthode de la communauté du renseignement américaine pour parvenir à ce type de monitoring est décrite ici : « A tradecraft primer : structured analytic techniques for improving intelligence analysis », Prepared by the US Government, mars 2009.

9. Thaddeus Holt, *The Deceivers…*, *op. cit.*, p. 54-61.

10. Vincent Desportes, « L'autre en stratégie », *DSI*, no 133, janvier-février 2018, p. 72-78.

11. Thérèse Delpech, *La Guerre parfaite*, *op. cit.*, p. 134.

12. James D. Monroe, « Deception : theory and practice », Naval Postgraduate School Thesis, juin 2012, p. 66.

13. Cité dans Withney T. Bendeck, *A Force. The Origin of British Deception during the Second World War*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 2013, p. 106.

14. James R. Detert et Ethan R. Burris, « Can your employees really speak freely ? », *Harvard Business Review*, janvier-février 2016.

15. Capitaine Stéphane, « La guérilla en montagne », *Revue historique de l'armée*, 1968, n° 3, p. 163-180.

16. Imperial War Museum, 69/21/2. Merci à Aimée Fox.

17. Voir Rohana Ngah et Kamaruzaman Jusoff, « Tacit knowledge sharing and SMEs' organizational performance », *International Journal of Economics and Finance*, 1, 2009, p. 216-220.

18. Sefton Delmer, *Black Boomerang*, New York, Viking Press, 1962, p. 81.

19. Richards J. Heuer, « Strategic deception and counterdeception : a cognitive process approach », *International Studies Quarterly*, 25, n° 2, 1981, p. 294-327.

20. Laure de Rochegonde et Élie Tenenbaum, « Cyber-influence. Les nouveaux enjeux de la lutte informationnelle », art. cité. Des outils existent par ailleurs pour mesurer le niveau de manipulation d'une information sur les réseaux sociaux, voir par exemple Ben Nimmo, « Measuring traffic manipulation on Twitter », Working Paper, Oxford, Project on Computational Propaganda, 2019.

21. Richard K. Betts., *Surprise Attack : Lessons for Defense Planning*, *op. cit.*, p. 25.

22. Voir les propositions développées dans « Les lumières à l'ère numérique », rapport de la commission, janvier 2022, ou, par exemple, le projet « S'informer et communiquer sur les réseaux sociaux », de Rose-Marie Farinella, qui vise à fournir aux élèves de primaire des outils d'autodéfense contre les fausses nouvelles (http://www.ac-grenoble.fr/ien.cluses/spip.php?article583).

23. Alina Polyakova et Daniel Fried, « Democratic defense against disinformation », Atlantic Council, 5 mars 2018.

24. Loïc Tarento, « La recherche opérationnelle, vers la professionnalisation numérique des états-majors », *Revue de doctrine des forces terrestres*, 03/2019, p. 11-19.

25. Serge Caplain, « La fourmilière du général. Le commandement opérationnel face aux enjeux de la haute intensité », art. cité, p. 10.

26. *Ibid.*, p. 50-51.

27. *Ibid.*, p. 56.

28. L'ère numérique débute dans les années 1990. Mike Dana, « Future war : not back to the future », *War on the Rocks*, 6 mars 2019.

29. Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert, *Œuvres militaires de Guibert*, t. II, *Essai général de tactique*, Barrois, Paris, 1803, p. 123.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Études générales sur les opérations de déception

AJP-3.10.2, « Allied joint doctrine for operations security and deception », OTAN, janvier 2020.

« Deception maxims : fact and folklore », Office of Research and Development, CIA, 1980.

« La dissimulation et la déception sur le champ de bataille », rapport de la Grande Commission n° 5, École de guerre, 1989.

« Notes relatives à la déception », École de guerre, 1959.

« Rapports des grandes commissions tactiques : l'organisation de la déception », École de guerre, 1953.

AMBROISE, chef de bataillon, « La déception », Collège interarmées de défense, 1997.

AUTRAN, chef de bataillon, « La déception : forme élaborée de la ruse, simple procédé, véritable art combinatoire ou réalité stratégique », Collège interarmées de défense, 1995-1996.

BERTEIL, colonel, « Réflexions sur la surprise », *Revue de défense nationale*, mars 1952, p. 262-275.

BETTS, Richard, *Surprise Attack : Lessons for Defense Planning*, Washington, Brookings, 1982.

BONHAM, Francis G., « Deception in war », *The Infantry Journal*, vol. 41, juillet-août 1934.

BOORMAN, Scott A., « Deception in chinese strategy », dans William W. Whitson (éd.), *The Military and Political Power in China in the 1970s*, New York, Praeger, 1972, p. 313-337.

BRUSTLEIN, Corentin, « La surprise stratégique. De la notion aux implications », *Focus stratégique*, n° 10, Ifri, octobre 2008.

CADDELL, Joseph W., « Deception 101 – Primer on deception », décembre 2004.

CLARK, Robert M., et MITCHELL, William L., *Deception : Counterdeception and Intelligence*, Los Angeles, Sage, 2019.

DANIEL, Donald C., et HERBIG, Katherine L., « Propositions on military deception », *Journal of Strategic Studies*, vol. 5, n° 1, 1982, p. 155-177.

—, *Strategic Military Deception*, New York, Pergamon Press, 1982.

DEWAR, Michael, *The Art of Deception in Warfare*, Newton Abbot (Devon), David & Charles Publishers, 1989.

DINECHIN, de, chef d'escadron, « Essai sur la déception », École de guerre, 1963-1964.

ESCLAIBES, d', lieutenant-colonel, « Le plan de déception », École de guerre, 1950.

FEER, Frederic S., « Tactical deception at the National Training Center », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, mars 1989.

FORT, Olivier, *L'Artillerie des stratagèmes*, Paris, Economica, 2016, p. 119.

HARTCUP, Guy, *Camouflage : a History of Concealment and Deception in War*, Barnsley (South Yorkshire), Pen & Sword Military, 2008.

HASWELL, Jock, *The Tangled Web : The Art of Tactical and Strategic Deception*, Wendover, John Goodchild, 1985.

HÉMEZ, Rémy, « La surprise tactique à l'heure de la numérisation », *Focus stratégique*, n° 69, Ifri, juillet 2016.

—, « Opérations de déception. Repenser la ruse au XXIe siècle », *Focus stratégique*, n° 81, Ifri, juin 2018.

HEUER, Richard J., « Strategic deception and counterdeception : a cognitive process approach », *International Studies Quarterly*, 25, n° 2, 1981.

HOLEINDRE, Jean-Vincent, *La Ruse et la force : une autre histoire de la stratégie*, Paris, Perrin, 2017.

KAM, Ephraim, *Surprise Attack : The Victim's Perspective*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2004.

LATIMER, Jon, *Alamein*, Londres, John Murray, 2002.

—, *Deception in War*, New York, Overlook Press, 2003.

LORILLARD, lieutenant-colonel, *Ruses de guerre et contre-ruses*, Paris, Lavauzelle, 1935.

MANIFICAT, Patrick, *Qui ruse gagne. Une anthologie de la tromperie guerrière*, Paris, Histoire et Collections, 2020, p. 45-48.

MONROE, James D., « Deception : theory and practice », Naval Postgraduate School Thesis, juin 2012.

POWL SMITH, R., « BCTP : Be unpredictable, take risks – or lose », *Field Artillery*, mars-avril 1997, p. 16-21.

QUINN, Patrick B., « Deception as a supplement to the instruments of National Security », United States Army War College, 2017.

REIN, Christopher M. (dir.), *Weaving the Tangled Web : Military Deception in Large-Scale Combat Operations*, Fort Leavenworth (Kansas), Army University Press, 2018.

ROTHSTEIN, Hy, et WHALEY, Barton (dir.), *The Art and Science of Military Deception*, Boston, Artech House, 2013.

SAVOIE, Thomas, « Tactical deception : a lost art ? », School of Advanced Military Studies, décembre 1986.

SAWYER, Ralph D., *Lever of Power : Military Deception in China and the West*, CreateSpace, 2017.

SPENCER, Jack H., « Deception integration in the U.S. Army », Command and General Staff College, 1990.

WHALEY, Barton, « The prevalence of guile : deception through time and across cultures », Foreign Denial & Deception Committee, août 2007, p. 28-35.

—, *Stratagem : Deception and Surprise in War*, Boston, Artech House, 2007, p. 104.

WHALEY, Barton, et AYKROYD, Susan Stratton, *Practise to Deceive : Learning Curves of Military Deception Planners*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 2016.

WHEELER, Everett L., *Stratagem and the Vocabulary of Military Trickery*, Leyde, Brill, 1988.

WHETHAM, David, *Just Wars and Moral Victories. Surprise, Deception and the Normative Framework of European War in the Later Middle Ages*, Leyde, Brill, 2009.

WOMACK, George, « Operational deception and the principles of war », Naval War College, 1994.

Première Guerre mondiale

AUTEN, Harold, *« Q » Boat Adventures : the Exploits of the Famous Mystery Ships by a « Q » Boat Commander*, Londres, Herbert Jenkins, 1919.

BOISSEL, Xavier, « Petite esquisse historique du faux Paris lumineux de Fernand Jacopozzi », site de la mission Centenaire 14-18, 8 mars 2013.

BRIDGLAND, Tony, *Sea Killers in Disguise : the Story of the Q-Ships and Decoy Ships in the First World War*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 1999.

CHACK, Paul, *Petits navires et grandes luttes*, Paris, Éditions de France, 1938.

CHAVAROCHE, Dimitri, « Faire place nette. Les coups de main et le nettoyage des tranchées de la Première Guerre mondiale sur le front occidental (1915-1918) », université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, mémoire de master 2 recherche, année universitaire 2009-2010.

COCHET, François, et PORTE, Rémy, *Histoire de l'armée française : 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2017.

CODER, Barbara J., « Q-ships of the Great War », Maxwell (Alabama), Air University, avril 2000.

COUTIN, Cécile, *Tromper l'ennemi : l'invention du camouflage moderne en 1914-1918*, Paris, Pierre de Taillac, 2015.

DAVELUY, René, *Les Enseignements maritimes de la guerre anti-germanique*, Paris, Augustin Challamel, 1919.

DAVIES, Martin, *« Conceal, Create, Confuse » : Deception as a British Battlefield Tactic in the First World War*, Stroud, Spellmount, 2009.

GALLOIS, Pierre-Marie, *Quand Paris était une ville-lumière*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2001.

GOYA, Michel, « Corps francs et corsaires de tranchées. Tirs, patrouilles, raids et coups de main : la petite guerre des Français (1915-1918) », 2018.

HUGHES, Matthew Dominic, « General Allenby and the campaign of the egyptian expeditionary force, june 1917-november 1919 », thèse, King's College, University of London.

HUGUENOT, général, « Un coup de main historique exécuté par la 132e DI le 14 juillet 1918 », *Revue militaire française*, avril-juin 1923, p. 5-16.

JEZE, colonel, « Les coups de main et les raids au cours de la campagne de 1914-1918 », *Revue d'infanterie*, 1923-2 et 1924-1.

LAWRENCE, Thomas Edward, *Les Sept Piliers de la sagesse*, Paris, Gallimard, 2002.

LE PAUTREMAT, Pascal, « La mission du lieutenant-colonel Brémond au Hedjaz, 1916-1917 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2006, vol. 221, no 1.

LEPOTIER, Adolphe, *Bateaux-pièges*, Paris, France Empire, 1964.

MEINERTZHAGEN, Richard, *Army Diary : 1899-1926*, Londres, Oliver and Boyd, 1960.

MOHS, Polly A., *Military Intelligence and the Arab Revolt : the First Modern Intelligence War*, Londres, Routledge, 2008.

MONTAGUE, Charles E., *Disenchantment*, New York, Brentano's, 1922.

PASCHALL, Rod, « Deception for St. Mihiel, 1918 », *Intelligence and National Security*, vol. 5, no 3, 1990, p. 158-175.

PORTE, Rémy, *Rompre le front ? Novembre 1914-mars 1918 : comment percer les lignes ennemies et retrouver la liberté de manœuvre ?*, Saint-Cloud, Éditions SOTECA 14-18, 2016.

RANKIN, Nicholas, *A Genius for Deception : How Cunning Helped the British Win Two World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

RITCHIE, Carson I. A., *Q-Ships*, Lavenham, Terence Dalton, 1985.

SATIA, Priya, « Centralité des marges. Les campagnes britanniques au Moyen-Orient pendant la Grande Guerre », *Annales HSS*, janvier-mars 2016, n° 1, p. 87-126.

SHEFFY, Yigal, « Institutionalized deception and perception reinforcement : Allenby's campaigns in Palestine », *Intelligence and National Security*, avril 1990, vol. 5, n° 2, p. 173-236.

TAYLOR, James, *Dazzle. Disguise and Disruption in War and Peace*, Annapolis, Naval Institute Press, 2016.

VAUTHIER, lieutenant-colonel, « La défense du pays contre le danger aérien, chapitre III », *Revue militaire française*, t. 35, janvier-mars 1930.

WAVELL, Archibald, *The Palestine Campaigns*, Londres, Constable and Co. Ltd, 1928.

Seconde Guerre mondiale

Historique de la 1re armée française, 2e partie, « La bataille de France », titre IV, « Le forcement de la trouée de Belfort et la libération de la haute Alsace du 14 novembre au 5 décembre 1944 », Centre de documentation du service historique de l'armée de terre.

ARMSTRONG, Richard N., *Soviet Operational Deception : The Red Cloak*, Fort Leavenworth (Kansas), Combat Studies Institute Press, 1989.

BARBIER, Mary, *D-Day Deception : Operation Fortitude and the Normandy Invasion*, Westport (Connect.), Praeger Publishing, 2007.

BARKAS, Geoffrey, *The Camouflage Story (from Aintree to Alamein)*, Londres, Cassell, 1952.

BARNETT-LAWRENCE, Jane, « Dummies on the British home front : decoys that protected the UK during World War II », thèse, University of North Carolina, 2016.

BARR, Niall, *Pendulum of War : The Three Battles at El Alamein*, Londres, Jonathan Cape, 2004.

BÉTHOUART, général, *Cinq années d'espérance. Mémoires de guerre 1939-1945*, Paris, Plon, 1968.

BLOCH, Gilbert, « Les manœuvres d'intoxication alliées en Méditerranée en 1944 et le débarquement de Provence », *Guerre mondiales et conflits contemporains*, n° 174, avril 1994, p. 59-68.

BREUER, William B., *Deceptions of World War II*, New York, John Wiley, 2001, p. 198-203.

CADEAU, Ivan, *De Lattre*, Paris, Perrin, 2017.

CAVE BROWN, Anthony, *Bodyguard of Lies*, New York, Harper Collins, 1975.

CLARKE, Dudley, *Seven Assignments*, Londres, Jonathan Cape, 1949, p. 7.

CONNELL, John, *Wavell : Scholar and Soldier*, San Diego, Harcourt, Brace and World, 1964.

CRUICKSHANK, Charles, *Deception in World War II*, Londres, Book Club Associates, 1979.

DAILY, Brian, et PARKER, Patrick (éd.), *Soviet Strategic Deception*, Lexington (Mass.), Lexington Books, 1987.

DESPRES, John, DZIRKALS, Lilita, et WHALEY, Barton, « Timely lessons of history : the manchurian model for soviet strategy », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, juillet 1976.

DEUVE, Jean, *Stratagèmes. Duperies, tromperies, intoxications pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Nouveau Monde, 2019.

DOBINSON, Colin, *Fields of Deception : Britain's Bombing Decoys of World War II*, Londres, Methuen Publishing, 2013.

DOVEY, Hugh O., « The eighth assignment, 1941-1942 », *Intelligence and National Security*, 11:4, 1996, p. 672-695.

DREA, Edward, *MacArthur's Ultra : Codebreaking and the War against Japan, 1942-1945*, Lawrence, University Press of Kansas, 1993.

FERGUSON, Bernard, *Wavell : Portrait of a Soldier*, Londres, Collins, 1961.

FORSYTH, Isla, « Designs on the desert : camouflage, deception and the militarization of space », *Cultural Geographies*, vol. 21 (2), 2014,

p. 247-265.

—, *Second World War British Military Camouflage*, Londres, Bloomsbury, 2018.

GAWNE, Jonathan, *Ghosts of the ETO : American Tactical Deception Units in the European Theater, 1944-1945*, Philadelphie, Casemate, 2014.

GLANTZ, David M., « The red mask : the nature and legacy of soviet military deception in the Second World War », *Intelligence and National Security*, 2:3, 1987, p. 175-259.

—, *Soviet Military Deception in the Second World War*, Londres, Routledge, 1989.

HOLT, Thaddeus, *The Deceivers : Allied Military Deception in the Second World War*, Londres, Phoenix, 2005.

HOWARD, Michael, *British Intelligence in the Second World War*, vol. 5, *Strategic Deception*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

JONES, Reginald Victor, *The Wizard War : British Scientific Intelligence, 1939-1945*, New York, Coward, McCann & Geoghegan, 1978.

KAHN, David, *The Codebreakers : The Comprehensive History of Secret Communication from Ancient Times to the Internet*, New York, Scribner, 1996.

LATTRE, général de, *Histoire de la 1re armée française*, Paris, Plon, 1949, 4e partie, chap. IX.

LINTOTT, Brett, *The Mediterranean Double-Cross System, 1941-1945*, Londres, Routledge, 2018.

MACINTYRE, Ben, *Operation Mincemeat : The True Spy Story that Changed the Course of World War II*, Londres, Bloomsbury, 2010.

MAIER, Morgan, « A little masquerade : Russia's evolving employment of Maskirovka », School of Advanced Military Studies, 2016.

MASTERMAN, John Cecil, *Double-Cross System in the War of 1939 to 1945*, New Haven (Connect.), Yale University Press, 1978.

MENDELSOHN, John, *The German View of Cover and Deception*, New York, Garland Publishing, 1989.

MONTAGU, Ewen, *The Man Who Never Was*, Philadelphie, Lippincott, 1953.

PELLISSIER, Pierre, *De Lattre*, Perrin, coll. « Tempus », 2015.

PIRNIE, Bruce R., « Soviet deception operations during World War II », U.S. Army Center for Military History, 1985.

PRICE, Alfred, *Instruments of Darkness. The History of Electronic Warfare, 1939-1945*, Barnsley, Frontline Books, 2017.

PUJOL, Juan, et WEST, Nigel, *Garbo : The Personal Story of the Most Successful Double Agent Ever*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1985.

RANKIN, Nicholas, *A Genius for Deception : How Cunning Helped the British Win Two World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

REIT, Seymour, *Masquerade : The Amazing Camouflage Deceptions of World War II*, Londres, Robert Hale, 1979.

REUSS, Robert, « Surprise and deception in the early war years, 1940-1942 », Carlisle (Pennsylvanie), U.S. Army War College, 1993.

RICHARDSON, Charles, *Flashback : A Soldier's Story*, New York, Harper Collins, 1985.

RONDEAU, Benoît, *Afrikakorps. L'armée de Rommel*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2019.

SEXTON, Donal J., « Phantoms of the North : British deceptions in Scandinavia, 1941-1944 », *Military Affairs*, n° 3, octobre 1983, p. 109-114.

STROUD, Rick, *The Phantom Army of Alamein : The Men Who Hoodwinked Rommel*, Londres, Bloomsburry, 2013.

WEST, Nigel, *MI5 : British Security Service Operations, 1909-1945. The True Story of the Most Secret Counter-Espionage Organisation in the World*, Barnsley, Frontline Books, 2019.

WESTERMANN, Edward, « Hitting the mark, but missing the target : Luftwaffe deception operations, 1939-1945 », *War in History*, vol. 10, n° 2, avril 2003, p. 206-221.

Guerre froide

ADAMS, Valerie, *The Media and the Falklands Campaign*, Londres, Macmillan, 1986.

BAR-JOSEPH, Uri, *The Watchman Fell Asleep : The Surprise of Yom Kippur and its Sources*, Albany, State University of New York Press, 2005.

BITTMAN, Ladislav, *The Deception Game, Czechoslovak Intelligence in Soviet Political Warfare*, Syracuse (N.Y.), Syracuse University Research Corporation, 1972.

BOOSE, Donald W., « Over the beach : U.S. Army amphibious operations in the Korean War », Combat Studies Institute Press, U.S. Army Combined Arms Center, 2008.

BRISCOE, Charles H., « Born of desperation early special operations in the Korean War », *Veritas*, vol. 6, n° 1, 2010.

CLAPP, Michael, et SOUTHBY-TAILYOUR, Ewen, *Amphibious Assault Falklands. The Battle of San Carlos Water*, Barnsley, Pen & Sword, 2012.

DEHUAI, Peng, *Memoirs of a Chinese Marshal. The Autobiographical Notes of Peng Dehuai 1898-1974*, Honolulu, University Press of the Pacific, 2005.

DELVES, Cedric, *Across an Angry Sea. SAS in the Falklands War*, Londres, Hurst, 2018.

EL SHAZLY, Saad, *The Crossing of the Suez*, San Francisco, American Mideast Research, 2003.

FEHRENBACH, Theodore R., *This Kind of War : A Study in Unpreparedness*, New York, The Macmillan Company, 1963.

FINLAN, Alastair, « British Special Forces in the Falklands War of 1982 », *Small Wars & Insurgencies* 13:3, 2002.

—, *The Royal Navy in the Falklands Conflict and the Gulf War : Culture and Strategy*, Londres, Frank Cass, 2004.

FREEDMAN, Lawrence, *The Official History of the Falklands Campaign*, vol. II, *War and Diplomacy*, Londres, Routledge, 2004.

GRABO, Cynthia M., « Soviet deception in the czechoslovak crisis », *Studies in Intelligence*, printemps 1970, p. 19-34.

GRIBKOV, Anatoli I., et SMITH, William Y., *Operation ANADYR : U.S. and Soviet Generals Recount the Cuban Missile Crisis*, Chicago, Edition Q, 1994.

HALBERSTAM, David, *The Coldest Winter. America and the Korean War*, Londres, Hyperion, 2007.

HANSEN, James H., « Soviet deception in the cuban missile crisis », *Studies in Intelligence*, 46, n° 1, 2002, p. 49-58.

HUTCHINGS, Richard, *Special Forces Pilot : A Flying Memoir of the Falklands War*, Barnsley, Pen & Sword, 2014.

KAPLAN, Caren, « Air power's visual legacy : operation Orchard and aerial reconnaissance imagery as ruses de guerre », *Critical Military Studies*, 1:1, 2015, p. 61-78.

KEATING, Kenneth C., « Maskirovka : the soviet system of camouflage », U.S. Army Russian Institute, 1981.

KIM, Youngjun, *Origins of the North Korea Garrisson State. The People's Army and the Korean War*, New York, Routledge, 2018.

LANIR, Zvi, « Fundamental surprises », Center for Strategic Studies, University of Tel-Aviv, 1983.

PARKER, Richard B., *The October War : A Retrospective*, Gainesville, University Press of Florida, 2001.

RABINOVICH, Abraham, *The Yom Kippur War : The Epic Encounter that Transformed the Middle East*, New York, Random House, 2004.

RAZOUX, Pierre, *Tsahal : nouvelle histoire de l'armée israélienne*, Paris, Perrin, 2006.

ROE, Patrick C., *The Dragon Strikes : China and the Korean War, June-December 1950*, Novato (Californie), Presidio, 2000.

SPURR, Russell, *Enter the Dragon : China's Undeclared War against the US in Korea, 1950-51*, New York, Morrow, 2010.

SUVOROV, Viktor (pseud.), « GUSM : the soviet service of strategic deception », *International Defense Review*, vol. 18, n° 8, septembre 1985, p. 1235-1240.

THOMAS, Timothy L., « Russia's reflexive control theory and the military », *Journal of Slavic Military Studies*, 17, 2004, p. 237-256.

VALENTA Jiri, « Soviet use of surprise and deception », *Survival*, 24:2, 1982, p. 50-61.

WEST, Nigel, *The Secret War of the Falklands*, Londres, Little, Brown, 1997.

WOODWARD, Sandy, *One Hundred Days. The Memoirs of the Falklands Battle Group Commander*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 1997.

Contre-insurrection

« La guerre psychologique en Indochine de 1945 au cessez-le-feu », Bureau de la guerre psychologique, 1955. GR 10H993.

AGERON, Charles-Robert, « Complots et purges dans l'armée de libération algérienne (1958-1961) », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 59, juillet-septembre 1998, p. 15-27.

BAULON, Jean-Philippe, « Les Philippines, laboratoire de la contre-insurrection ? La révolte des Huks et sa répression (1946-1954) », *Stratégique*, n^os 100-101, 2012/2, p. 95-112.

BAXTER, Peter, *Selous Scouts : Rhodesian Counter-Insurgency Specialists*, Solihull (Midlands), Helion, 2011.

BENNETT, Huw, *Fighting the Mau Mau : The British Army and Counter-Insurgency in the Kenya Emergency*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

BERGOT, Erwan, *Commando Vandenberghe*, Paris, Pygmalion, 1997.

BOYNE, Walter J., « MiG sweep », *Air Force Magazine*, n° 11, novembre 1998, p. 46-51.

CILLIERS, Jakkie, *Counter-Insurgency in Rhodesia*, Londres, Routledge, 2015.

CLINE, Lawrence, *Pseudo Operations and Counterinsurgency : Lessons from Other Countries*, Carlisle (Pennsylvanie), U.S. Army War College, Strategic Studies Institute, 2005.

DAVID, Michel, *Guerre secrète en Indochine*, Panazol, Lavauzelle, 2005.

ÉLY, général, *Les Enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954)*, rapport du commandant en chef en Extrême-Orient, t. 1, SHD, 2011.

FAIVRE, Maurice, « L'affaire K, comme Kabyle (1956) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 191, octobre 1998, p. 37-67.

FALL, Bernard, *Rue sans joie*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.

FONDE, J.-J., « Opération Auvergne. Rétractation de la zone sud du delta tonkinois 18 juin-4 juillet 1954 », *Revue historique des armées*, n° 139, 1980, p. 224-250.

FRENCH, David, *The British Way of Counterinsurgency 1945-1967*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

—, « Nasty not nice : British counter-insurgency doctrine and practice, 1945-1967 », *Small Wars and Insurgencies*, vol. 23, 2012.

GREENBERG, Lawrence M., *The Hukbalahap Insurrection : A Case Study of a Successful Anti-Insurgency Operation in the Philippines, 1946-1955*, Washington, U.S. Army Center of Military History, 1986, p. 71-73.

HALE, Christopher, *Massacre in Malaya : Exposing Britain's My Lai*, Stroud (Gloucestershire), The History Press, 2013.

HANKINS, Michael W., « The Phantom menace : the F-4 in air combat in Vietnam », thèse de master, Austin, University of Texas, août 2013.

KITSON, Frank, *Gangs and Counter-Gangs*, Londres, Barrie & Rockliff, 1960.

—, *Bunch of Five*, Londres, Faber, 1977.

LACOSTE-DUJARDIN, Camille, « Opération "Oiseau bleu", 1956. Géostratégie et ethnopolitique en montagne kabyle », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 41-42, 1986, p. 167-193.

LÉGER, Paul-Alain, *Aux carrefours de la guerre*, Paris, Albin Michel, 1983.

LE PAGE, Jean-Marc, *Les Services secrets en Indochine*, Paris, Nouveau Monde, 2014.

LEROUX, Denis, « Algérie 1957, l'opération Pilote : violence et illusions de la pacification », *Les Temps Modernes*, n° 693-694, 2017/2, p. 146-159.

MUMFORD, Andrew, *The Counter-Insurgency Myth : The British Experience of Irregular Warfare*, Londres, Routledge, 2012.

OLDS, Robin, *Fighter Pilot*, New York, Saint Martin's Griffin, 2011.

PELLISSIER, Pierre, *La Bataille d'Alger*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2002.

PISSARDY, Jean-Pierre, *Commandos Nord-Vietnam 1951-1954*, Paris, Indo éditions, 1999.

POTTIER, Philippe, « GCMA/GMI : A French experience in counterinsurgency during the French Indochina War », *Small Wars & Insurgencies*, 16:2, p. 125-146.

SHERWOOD, Darrell, *Jet Movers : Jet Pilots and the Vietnam Experience*, New York, Free Press, 2000.

STIFF, Peter, *Selous Scouts*, Alberton (Afrique du Sud), Galago Publishing, 1984.

TENENBAUM, Élie, « De l'IRA à l'Irak : transferts d'expérience contre-insurrectionnelle au sein de l'armée britannique », *Les Champs de Mars*, n° 20, 2009/1, p. 131-153.

—, *Partisans et centurions : une histoire de la guerre irrégulière au XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2018.

TOUCHARD, Laurent, « Les raids motorisés des forces spéciales rhodésiennes, les pseudo-opérations », blog *CONOPS*, 5 avril 2016.

VALETTE, Jacques, « Un contre-maquis durable de la guerre d'Algérie. L'affaire Si Chérif (1957-1962) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 208, 2002/4, p. 7-34.

WETZEL, Tyson, « High intensity war and the enduring legacy of Operation Bolo », blog *The Central Blue*, 25 février 2018.

De la guerre du Golfe à aujourd'hui

ACOSTA, David A., « The Makara of Hizballah deception in the 2006 summer war », Monterey (Californie), Naval Postgraduate School, juin 2007.

ADAMSKY, Dima, « Cross-domain coercion : the current russian art of strategy », Ifri, *Proliferation Papers*, n° 54, novembre 2015.

ANDREW, Martin, « Revisiting the lessons of operation Allied Force », *Air Power Australia Analysis*, 2009-4.

BARRY, Ben, *Blood, Metal and Dust. How Victory Turned into Defeat in Afghanistan and Iraq*, Oxford, Osprey, 2020.

BOUWMEESTER, Albert Johan Hendrik, *« Krym Nash » : An Analysis of Modern Russian Deception Warfare*, thèse, Université d'Utrech, décembre 2020.

BREITENBACH, Daniel L., « Operation Desert Deception : operational deception in the ground campaign », Newport (Rhode Island), Naval War College, 19 juin 1991.

BROWN, Ronald J., *U.S. Marines in the Persian Gulf, 1990-1991. With Marine Forces Afloat in Desert Shield and Desert Storm*, Washington, History and Museums Division, United States Marine Corps, 1998.

COHEN, Eliot (dir.), *Gulf War Air Power Survey*, vol. IV, *Weapons, Tactics, and Training and Space Operations*, Washington, U.S. Government Printing Office, 1993, p. 33.

COURMONT, Barthélemy, et RIBNIKAR, Darko, *Les Guerres asymétriques : conflits d'hier et d'aujourd'hui, terrorisme et nouvelles menaces*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

COX, Joseph L., « Information operations in operations enduring freedom and Iraqi freedom – what went wrong ? », Fort Leavenworth (Kansas), School of Advanced Military Studies, 2006.

DELAÎTRE, Fabrice, *Afghanistan 2011-2012, la brigade La Fayette V en Kapisa*, Plougastel, Historic'One Editions, 2015.

DRAUDE, Tom (entretien avec), « Deceiving the Iraqis in operation Desert Storm », *Spycast*, 26 juin 2013.

DURAND, Étienne de, « La "mère" de toutes nos batailles », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 244, 2011/4, p. 9-30.

FERNANDEZ, Julian, et JEANGÈNE VILMER, Jean-Baptiste (dir.), *Les Opérations extérieures de la France*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2020.

FRANKS, Tommy, *American Soldier*, New York, Perfect Bound, 2004.

FREEDMAN, Lawrence, « Ukraine and the art of limited war », *Survival*, 56:6, 2014, p. 7-38.

GEERS, Kenneth (éd.), *Cyber War in Perspective : Russian Aggression against Ukraine*, Tallinn, NATO Cooperative Cyber Defence Centre of

Excellence, 2015

GORDON, Michael R., et TRAINOR, Bernard E., *The Generals' War : The Inside Story of the Conflict in the Gulf*, New York, Back Bay Books, 1995.

—, *Cobra II : The Inside Story of the Invasion and Occupation of Iraq*, New York, Pantheon Books, 2006.

GOYA, Michel, « Les fantômes furieux de Falloujah », *Cahiers du Retex*, CDEF, 2006.

HABEREY, Gilles, *Combats asymétriques en Afghanistan*, Paris, Nuvis, 2014.

HAINES, John R., « Russia's use of disinformation in the Ukraine conflict », Foreign Policy Research Institute, février 2015.

HASSAN, Hassan, « Out of the desert. Isis's strategy for a long war », Washington, Middle East Institute, septembre 2018.

HENROTIN, Joseph, « Airborne Dragon (Kurdistan, mars-avril 2003) et le potentiel conceptuel du swarming », *Les Cahiers du RMES*, vol. 1, n° 1, juillet 2004.

JONES, Jeffrey B., « Psychological operations in desert shield, desert storm and urban freedom », *Special Warfare*, juillet 1994.

KAAMAN, Hugo, « From Hajin to Baghouz – Islamic State SVBIED design & use », 3 août 2019.

KARBER, Phillip A., « Lessons learned from the Russo-Ukrainian war », Potomac Foundation, 29 septembre 2015.

KILCULLEN, David, *The Dragons and the Snakes : How the Rest Learned to Fight the West*, Oxford, Oxford University Press, 2020.

KNIGHTS, Michael, « The Houthi war machine : from guerrilla war to State capture », *CTC Sentinel*, vol. 11, n° 8, septembre 2018.

KOFMAN, Michael *et al.*, « Lessons from Russia's operations in Crimea and eastern Ukraine », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2017.

LAFAYE, Christophe, « Le génie en Afghanistan. Adaptation d'une arme en situation de contre-insurrection (2001-2012). Hommes, matériels, emploi », thèse, 2013.

LAMBETH, Benjamin S., « NATO's air war for Kosovo : a strategic and operational assessment », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2001.

LANDREAU, Alexis, et ABOVILLE, Foulques d', « La New Generation Warfare russe à l'épreuve de la guerre en Ukraine », *Lettre du Retex*, n° 30, CDEC, septembre 2016.

LE MIRE, Guy, « Employing special operations forces to conduct deception in support of shaping and decisive operations », Fort Leavenworth (Kansas), School of Advanced Military Studies, 2002.

MCWILLIAMS, Timothy S., *U.S. Marines in Battle : Fallujah, November-December 2004*, Quantico (Virginie), Military Bookshop, 2014.

MELTON, Gary P., « XVIII Airborne Corps deception », dans James P. Finley (éd.), *U.S. Army Military Intelligence History : A Sourcebook*, Fort Huachuca (Arizona), U.S. Army Intelligence Center, 1995, p. 345-347.

NOCETTI, Julien, « Guerre de l'information : le web russe dans le conflit en Ukraine », *Russie Nei Reports*, n° 20, Ifri, septembre 2015.

OUDOT DE DAINVILLE, Raphaël, « Opération Altor Incudine : un coup de main niveau GTIA », *Le Casoar*, n° 200, janvier 2011, p. 29.

PAUL, Christopher, et MATTHEWS, Miriam, « The russian "Firehose of Falsehood" propaganda model : why it might work and options to counter it », Santa Monica (Californie), Rand Corporation, 2016.

PIESLAK, Jonathan, *Sound Targets. American Soldiers and Music in the Iraq War*, Bloomington, Indiana University Press, 2009.

REYNOLDS, Anna, « Social media as a tool of hybrid warfare », Riga, NATO Strategic Communications Center of Excellence, 2016.

THOMAS, Timothy, « Recasting the Red Bear », Washington, Foreign Military Studies Office, 2011.

—, « Russia's military strategy and Ukraine : indirect, asymmetric – and Putin-led », *Journal of Slavic Military Studies*, 28, 2015, p. 445-461.

TOUCHARD, Laurent, « Organisation tactique et méthodes de combat de l'État islamique », 2 mars 2016.

TYSTAD, Douglas L., « The role of the media in the operational deception plan for operation Desert Storm », School of Advanced Military Studies, 1992.

WALLER, Douglas C., *The Commandos*, New York, Simon and Schuster, 1994.

WHITE, Sarah P., « Understanding cyberwarfare. Lessons from the Russia-Georgia War », West Point (NY), Modern War Institute, 20 mars 2018.

WHITESIDE, Craig, « Lying to win : the Islamic State media department's role in deception efforts », *The RUSI Journal*, janvier 2020, p. 1-12.

WHITESIDE, Craig, RICE, Ian, et RAINERI, Daniele, « Black Ops : Islamic State and innovation in irregular warfare », *Studies in Conflict & Terrorism*, 2019.

WOODS, Kevin M., *The Mother of All Battles : Saddam Hussein's Strategic Plan for the Persian Gulf War*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 2008.

Demain, la déception

« Le concept de déception dans le cadre du contre-renseignement », Centre du renseignement terre, 30 octobre 2019.

« The U.S. Army functional concept for movement and maneuver 2020-2040 », TRADOC Pamphlet, 525-3-6, 2017.

BECHT, Olivier, et GASSILLOUD, Thomas, *Rapport d'information sur les enjeux de la numérisation des armées*, rapport n° 996, Commission de la défense nationale et des forces armées, Assemblée nationale, mai 2018.

BLANKS, Kenneth S., « An effectiveness analysis of the tactical employment of decoys », U.S. Army Command and General Staff College, 1994.

BOUSQUET, Antoine, *The Eye of War : Military Perception from the Telescope to the Drone*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2018.

BRONNER, Gérald, *Apocalypse cognitive*, Paris, PUF, 2021.

BROSE, Christian, *The Kill Chain : Defending America in the Future of High-Tech Warfare*, New York, Hachette Books, 2020.

CAPLAIN, Serge, « La fourmilière du général. Le commandement opérationnel face aux enjeux de la haute intensité », *Focus stratégique*, n° 89, Ifri, juin 2019.

CHEIZE, Julien, « L'appui cyber aux niveaux tactiques : genèse et enjeux pour les forces terrestres », *Revue de doctrine des forces terrestres*, 03/2019, p. 31-41.

DANA, Mike, « Future war : not back to the future », *War on the Rocks*, 6 mars 2019.

FINO, Steven, « Reviewing prediction machines : cutting through the AI hype », *The Strategy Bridge*, 13 février 2019.

GANI, Eve, et SIJELMASSI, Mohammed, « L'intelligence artificielle va-t-elle dissiper le brouillard de la guerre ? », chaire « Grands enjeux stratégiques contemporains », 1er avril 2019.

GEIST, Edward, et BLUMENTHAL, Marjory, « Military deception : AI's killer app ? », *War on the Rocks*, 23 octobre 2019.

HARTMANN, Kim, et GILES, Keir, « UAV exploitation : a new domain for cyber power », 8th International Conference on Cyber Conflict, NATO CCD COE, 2016.

HÉMEZ, Rémy, « Le camouflage d'hier à demain », blog *Ultima Ratio*, 19 septembre 2016.

—, « Les développements techniques nous entraînent-ils vers un nouveau blocage tactique ? », *Stratégique*, 2016/2, n° 112, p. 113-124.

—, « Le bataillon fantôme. Pour la création d'une unité terrestre destinée aux opérations de déception », *DSI*, juillet 2019.

—, « Leurres tactiques terrestres ; loin du gadget, une capacité indispensable », *DSI,* n° 152, mars 2021.

HUBIN, Guy, *Perspectives tactiques*, Paris, Economica, 2000.

HURST, Jules, « Robotic swarms in offensive maneuver », *Joint Forces Quarterly*, n° 87, 2017, p. 105-111.

JEAN, Aurélie, *De l'autre côté de la machine. Voyage d'une scientifique au pays des algorithmes*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2020.

KEMPF, Olivier, « Cyber et surprise stratégique », *Stratégique*, 2014/2, n° 106, p. 111-123.

KING, Anthony, *Command : the Twenty-First-Century General*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

KOCH, Olivier, « Les données de la guerre. Big Data et algorithmes à usage militaire », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 2018/2, n° 19/2, p. 113-123.

LEIGH PHILLIPS, Jennifer, « Tactical maneuver in the cyber domain », *Joint Force Quaterly*, 2e trimestre 2019, p. 16-20.

MALIS, Christian, « Horizon 2030 : réflexions prospectives sur le combat terrestre », *Revue de la défense nationale*, mars 2015, p. 110-115.

NOËL, Jean-Christophe, « Intelligence artificielle : vers une nouvelle révolution militaire », *Focus stratégique*, n° 84, Ifri, octobre 2018.

SCHARRE, Paul, *Army of None : Autonomous Weapons and the Future of War*, New York, W. W. Norton & Company, 2018.

SHORE, Zachary, *A Sense of the Enemy : The High Stakes History of Reading your Enemy's Mind*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

SILBERZAHN, Philippe, *Bienvenue en incertitude ! Survivre et prospérer dans un monde de surprises*, Paris, Diateino, 2021.

SINGER, Peter. W., et BROOKING, Emerson T., *LikeWar. The Weaponization of Social Media*, Boston, Eamon Dolan, 2018.

SULLIVAN, Leonard, « From psychosis to armoured sunroofs », *Armed Forces Journal International*, mars 1988, p. 34-48.

VERRALL, Neil, « Ruse de guerre Redux », *The RUSI Journal*, 2021.

VERRALL, Neil, et MASON, David, « The taming of the shrewd », *The Rusi Journal*, 2018.

VOSOUGHI, Soroush, ROY, Deb, et ARAL, Sinan, « The spread of true and false news online », *Science*, mars 2018, p. 1146-1151.

INDEX

Achille 36, N509

Ahmed, Hani 178

    Voir Hani

Aït Hamouda, Amirouche 180

    Voir Amirouche

Alexander, Harold, général 16, 87, 89, 94, 96

Ali la Pointe (Ali Ammar, dit) 176

Alilou (Ali Amara, dit) 175

Allenby, Edmund Henry Hynman, général 42, 63-65, 69-70, 78, 80-81, 94, 296, N241, N243, N261, N268, N296, N298

Amilakvari, Dimitri, lieutenant-colonel 92

Amirouche (Amirouche Aït Hamouda, dit) 176, 178-180, N674, N682

Andros, agent double 96

Auchinleck, Claude, général 85, 87

Auten, Harold, lieutenant 74, N276

Ayubi, Hazam, général 210

Baden-Powell, Robert, colonel 42, 296

Bagnold, Ralph, commandant 80-81, N309, N315

Baker, Ken 98

Balestié, Darius, lieutenant 59

Barjoux, sergent-chef 175
Barkas, Geoffrey 85, 89, N358, N518
Barnborough, Robert 38
Bayard, Pierre Terrail de 39
Beaufre, André, général 124, 128, N25, N490, N508, N509
Belgrave, James D., lieutenant-colonel 69
Bellot des Minières, Éric, colonel 227
Ben Boulaïd, Mostefa 180
Bernstein, Carl 158
Bevan, John H., lieutenant-colonel 16, 87
Bigeard, Marcel, général 182
Bôle du Chaumont, Bernard, capitaine 180
Bond, James 93
Bongo, Omar 272
Boomer, Walter E., général 207
Bronx, agent double 110
Brutus, agent double 107
Bugeaud, Thomas Robert, général 43
Buolamwini, Joy 282, N1116
Callwell, Charles Edward, commandant 43-45, N142, N143, N146
Campbell, Gordon, commander 74-75
Castro, Fidel 144
Chapman, Eddie, alias « Zigzag » 105
Charcot, Jean-Baptiste 76
Chauvel, Harry, général 66
Cheese, agent double 89, 106
Cheng, Kai-min, général 95
Cherfils, Pierre Joseph Maxime, général 49

Chetwode, Philip, général 65, 296
Cholmondeley, Charles, *flight lieutenant* 70, 95
Churchill, Winston 13, 72, 78, 85, 87, 93, 103, 110, 127, N302, N369
Clapp, Michael, commodore 155, 157, 161, N630
Clarke, Dudley Wrangel 15, 17, 79, 82-86, 88-89, 93, 108, 110, 295-296, N5, N22, N317, N322, N324
Clausewitz, Carl von 41, N35, N67, N116
Clifton-James, Meyrick Edward, lieutenant 110-111, N431
Cogny, René, général 169
Conger, Arthur L., colonel 62
Conner, Fox, général 62
Cooper, Frank 157
Corbin, Eugène 52
Cruickshank, Charles N6, N361
Curran, Joan 100
Daniélou, Louis, dit « Clamorgan », lieutenant de vaisseau 95
Darnand, Joseph, sergent 58
Daveluy, René, amiral 72, N270, N281, N290
Dawnay, Guy, général 65, 296
Dayan, Moshe 153
Delmer, Sefton 296, N18
Delves, Cedric 162, N631
Devers, Jacob, général 124, N504
Dill, John, général 83
Draude, Thomas V., général de brigade 206-207, N796, N798, N803
Druzhinin, Valentin V. 142
Dubček, Alexander 145
Du Guesclin, Bertrand 38

Dunois, Jean de 38
Eisenhower, Dwight, général 16, 62, 82, 87, 96, 107-108, 112, 131, N231, N429
Énée, dit le Tacticien 37, N98
Épéios 36
Erskine, George, général 193
Ferrié, Gustave Auguste, colonel 48
Fieldhouse, John, amiral 155
Fleming, Ian 93, 95
Fleming, Peter 93-95, 129, N371
Folard, Jean-Charles de 39
Franks, Tommy, général 202, 209-210, 217-219, N773, N810, N845, N847, N851, N853
Frontin 37, N147
Fuller, John 83
Gallieni, Joseph, général 43-44
Garcia, Juan Pujol, alias « Garbo » 106-108, 111, 113, N413, N415
Gatier, Pierre 55, N197
Gaulle, Charles de, général 127
Gédéon 64
Gerasimov, Valeri, général 234
Giáp, Võ Nguyên, général 165-166
Gilbert, agent double 106
Gilles, Jean, général 169-170
Godard, Yves, colonel 174-175, 177, N690
Godfrey, John, amiral 95
Goldbranson, Carl, lieutenant-colonel 108
González Carballo, Araceli, épouse Pujol N414
Gouraud, Henri 59-60, N217
Greiffenberg, Hans von, général 129

Guibert, Jacques Antoine Hippolyte de 40, 299, N29, N112
Guingot, Louis 52
Guinguand, Francis de, dit « Freddie », général 88
Guirand de Scévola, Lucien Victor 47, 52-53
Haig, Douglas, général 61
Hani (Ahmed Hani, dit) 176-178
Hanneken, Herman H. 190
Heath, John, ambassadeur 158
Henderson, Georges Francis Robert 42, 45, 64, 296, N122, N128, N149
Hentic, Pierre, capitaine 181-182, N696
Herbert, Godfrey, lieutenant 75
Hitler, Adolf 68, 114, 121
Hoagland, Jim 151
Houria, dite « la Brune » 176
House, Randy, colonel 202
Hussein de Jordanie, roi 153
Hussein, Saddam 200-202, 208-210, 218, 220-222
Hutchings, Richard, lieutenant 159, N622
Jackson, Thomas J. « Stonewall », général 42
Jacopozzi, Fernand 53, N190
Jervis-Reid, J. V. B., lieutenant-colonel 110
Johnson, Celia 93
Joly de Maizeroy, Paul Gédéon 40, N111
Jomini, Antoine 40, N115, N116
Joukov, Gueorgui, général 116-117, 122, N333
Kahneman, Daniel 28, N46, N48, N49
Kennedy, John F. 144
Kerr, John Graham 54

Kershaw, Charles W., lieutenant-colonel 207
Khrouchtchev, Nikita 144
Kimathi, Dedan 193
Kim Il-sung 138
Kitson, Frank 191-192, 194, N637, N733, N734
Kliemann, Emil 106
Kopenhague, Anatole, commandant 51
Kress von Kressenstein, Friedrich, général baron 67, 69, N247, N258
Lacheroy, Charles, colonel 173
Lannes, Jean, maréchal 40
Lathbury, Gerald, général 193
Lattre de Tassigny, Jean-Marie de, général 123-128, 167, N491, N494, N504, N508, N509
Lawrence, Thomas Edward 63, 65, 71, 78, 83, 166, N236, N242, N248, N295
Lefebvre, Vladimir Alexandrovich 142
Léger, Paul-Alain, capitaine 173-180, N*6, N668, N670, N673, N675, N676, N678, N681, N683, N687
Lepsky, Vladimir 142
Liddell Hart, Basil 78, 83, 128, 204, N784
Liman von Sanders, Otto, général 70
Lloyd George, David 64
Loudon, Norman 98
Lyautey, Hubert, maréchal 43, 173
MacArthur, Douglas, général 132-137
Machiavel, Nicolas 39, N106
Magruder, John Bankhead 41
Malinovski, Rodion, maréchal 122
Mander, Miles 110

Mao Zedong 35, 135, 166, N87
Maraña, Laureno, lieutenant 190
Marshall, George C., général 62
Martin, William, commandant 96-97
Maskelyne, Jasper, commandant 84-85, N329
Massu, Jacques, général 174, 179
Maurice Ier 37
Mazza, Olympio, lieutenant 179
McClellan, George, général 42
Meinertzhagen, Richard 66-69, 78, 84, 95, N244, N248, N251, N254
Meir, Golda 153, N600
Mesmay, Michel de, colonel 229
Meunier, Jean-Michel, lieutenant-colonel 227
Meux, Hedworth, amiral 72
Michael, Glyndwr 96
Miller, Ievgueni, général 105
Momméja, Marius, sergent 59
Momyer, William, général 186, N712
Monsabert, Joseph de, général 125
Montagu, Ewen 95, 97, N*4, N377, N382
Moore, Jeremy, major général 155
Mumford, Lewis 56, N202
Murat, maréchal 40
Murray, général 64, 80
Napoléon Ier 32, 40, 295
Natonski, Richard F., général 223
Neame, Ronald N*4
Neate, Arthur, capitaine 69

Niven, David 110
Nye, Archibald, général 96
Obama, Barack 271
Olds, Robin, colonel 184-188, N*8, N715, N720
Oschmann, Hans, général 128
Oudinot, Nicolas Charles, maréchal 40
Ousmer, Mohand 181
Parkinson, Cecil 158
Patton, George S., général 14, 106, 112, N72
Peng, maréchal 137
Péralte, Charlemagne 190
Pershing, John Joseph, général 62, N229
Pétain, Philippe, maréchal 48, 59, N217
Pinochet, Augusto 158
Poincaré, Raymond 53
Polyen 37, N99, N147
Pontal, Gaston 181
Poutine, Vladimir 234, 237, 243, N942
Préjean, Albert 57
Reid-Daly, Ronald Francis, capitaine 194-195, N747
Renoir, Jean 110
Richardson, Charles Leslie, lieutenant-colonel 89, N354
Robert-Houdin, Jean-Eugène 84
Roberts, Frederick, général 42
Rommel, Erwin, général 87-89, 92, 110, 114, N346, N511
Saâdi, Yacef 175-177
Saakachvili, Mikheil, président 235
Sabri, Ahmed 178

Sadate, Anouar el-, président 149, 151
Schmidt, Wulf Dietrich Christian, alias « Tate » 104
Schwarzkopf, Norman, général 205, 208-209, N802
Sergueiew, Nathalie « Lily », alias « Treasure » 105-106, N410, N411
Servier, Jean 181
Seydoux, Henry-Paul 181
Shchedrovitsky, Georgy Petrovich 142
Si Khaled, lieutenant 176
Silver, agent double 106
Sinon (le Grec) 36
Solomon, Solomon J. 52
Soult, Jean de Dieu Nicolas, maréchal 40
Staline, Joseph 121, 139
Stevenson, Adlai 145
Stone, John B., capitaine 185-186, 188
Strangeways, David, colonel 112
Stroheim, Erich von 110
Struble, Arthur D., vice-amiral 133
Sun Tzu 34-35, 38, N7, N84, N89, N91
Tadjer, Zohra, dite « Rosa » 178
Thatcher, Margaret 155
Thompson, Julian, général 155, N613
Thorne, Andrew, général 81, 111
Toutant de Beauregard, Pierre Gustave, général 41
Tricycle, agent double 107
Trinquier, Roger, colonel 174, 179
Truman, Harry S., président 135-136
Trump, Donald 271, 276

Turner, John, colonel 97-98, 113
Ulysse 36, N509
Ustinov, Peter 110
Valeriano, Napoleon 190
Vandenberghe, Roger, adjudant-chef 167-168, N651
Végèce 37
Virgile 37, N*2
Wavell, Archibald, général 42, 70, 78-86, 89, 93-95, 130, 296, N22, N238, N239, N262, N263, N306, N309
Wear, James H., commandant 134
West, Nigel 108, N404, N413, N415, N620
Whaley, Barton 30, 133, N22, N62, N64, N78, N90, N127, N232, N239, N241, N250, N255, N259, N260, N264, N266, N299, N324, N346, N420, N477, N481, N486, N510, N522, N527, N531, N559, N1015
Wiese, Friedrich, général 126, 128
Wilder, Billy 110
Wilkinson, Norman 54-55
Wilson, Henry, dit « Jumbo », général 89
Wilson, Joe, colonel 185
Woodward, John, amiral 155, 159
Xénophon 36, N95
Yamada, Otozō, général 121
Zaïtsev, Anatoly 237, N902
Zamir, Zvi, général 153
Zeira, Eliahu, général 150, 153
Zelensky, Volodymyr, président 244, N942
Zemke, Hubert 185

REMERCIEMENTS

Il est naturel que mes premiers mots aillent à Dominique David et Étienne de Durand. J'ai eu l'honneur de les avoir tous deux comme professeurs. La grande qualité de leur enseignement est pour beaucoup dans ma passion pour la recherche, l'étude de la stratégie, des opérations et de l'histoire militaire.

Mes deux très riches années (2015-2017) de chercheur au Laboratoire de recherche sur la défense (LRD) de l'Institut français des relations internationales (Ifri) m'ont offert l'occasion unique de pouvoir m'investir totalement dans ces domaines. C'est également là que j'ai débuté mes travaux sur la surprise tactique et les opérations de déception. J'ai alors pu compter sur les conseils, l'érudition et l'amitié de chercheurs à qui je dois énormément : Corentin Brustlein et Élie Tenenbaum, ex- et actuel directeur du Centre des études de sécurité, mais aussi Aline Lebœuf et Marc Hecker. Je tiens aussi à témoigner ma gratitude au directeur de l'Ifri, Thomas Gomart, pour sa confiance et ses encouragements.

Lors de la rédaction de ce livre, de nombreuses personnes m'ont épaulé dans mes recherches ou pour la relecture de chapitres : Julie d'Andurain, Xavier Boniface, Patrick Bouhet, le colonel Bertrand Boyer, le commandant Ivan Cadeau, le lieutenant-colonel Christophe Gué, Joseph Henrotin, l'animateur d'Historicoblog, Jean-Vincent Holeindre, Jeanine et Hervé Léger, Sophie Momzikoff-Markoff, le colonel Jean-Michel Millet, le chef de bataillon Anthony Namor, Julien Nocetti, Jean-Christophe Noël, Benoît

Rondeau, Laurent Touchard, Yves Trotignon et Thierry Widemann. Qu'ils en soient tous remerciés, ils ont sans conteste bonifié mon travail.

Mon père, Jean-Marie Hémez, a relu plusieurs fois la totalité de cet ouvrage, traquant de son œil acéré fautes de grammaire, d'orthographe et répétitions. Papa, je te remercie infiniment pour ton aide et ton soutien.

Enfin, je ne serais pas complet si je ne citais celle qui m'accompagne depuis toutes ces années, Insoo, ainsi que notre fils, Johan. Leur infinie patience et leurs encouragements m'ont permis d'aller au bout de ce projet.

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur